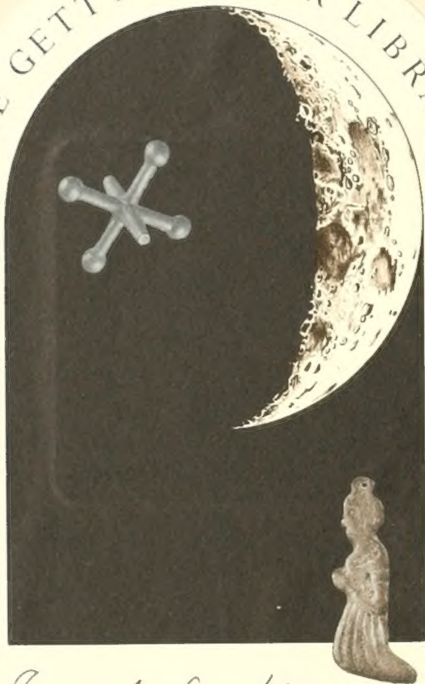


16.
Tfl. 8 folgt nach Tfl. 15
" " 16
" 15 "
Bp.



ARCHIVES INTERNATIONALES

D'ETHNOGRAPHIE.

PUBLIÉES

PAR

DR. KR. BAHNSON à COPENHAGUE, DR. F. BOAS à WORCESTER U.S.A., DR. G. J. DOZY à NOORDWIJK près de LEIDE, PROF. E. H. GIGLIOLI à FLORENCE, DR. E. T. HAMY à PARIS, PROF. DR. H. KERN à LEIDE, PROF. DR. E. PETRI à ST.-PÉTERSBOURG, PROF. DR. G. SCHLEGEL à LEIDE, J. D. E. SCHMELTZ à LEIDE, DR. L. SERRURIER à LEIDE, DR. HJALMAR STOLPE à STOCKHOLM, PROF. E. B. TYLOR à OXFORD.

REDACTEUR:

J. D. E. SCHMELTZ,

Conservateur au Musée National d'Ethnographie de Leide.

Nosce te ipsum.

VOLUME III.

Avec 19 planches et plusieurs gravures dans le texte.

P. W. M. TRAP ÉDITEUR, LEIDE.
ERNEST LEROUX, PARIS. E. STEIGER & Co. NEW-YORK.
C. F. WINTER'SCHE VERLAGSHANDLUNG, LEIPZIG.
On sale by KEGAN PAUL, TRENCH, TRÜBNER & Co. (Limd.) LONDON.

1890.

INTERNATIONALES ARCHIV

FÜR

ETHNOGRAPHIE.

HERAUSGEGEBEN

VON

Dr. KRIST. BAHNSON in Copenhagen, Dr. F. BOAS in Worcester U.S.A., Dr. G. J. DOZY in Noordwijk bei Leiden, Prof. E. H. GIGLIOLI in Florence, Dr. E. T. HAMY in Paris, Prof. Dr. H. KERN in Leiden, Prof. Dr. E. PETRI in St.-Petersburg, Prof. Dr. G. SCHLEGEL in Leiden, J. D. E. SCHMELTZ in Leiden, Dr. L. SERRURIER in Leiden, Dr. HJALMAR STOLPE in Stokholm, Prof. E. B. TYLOR in Oxford.

REDACTION:

J. D. E. SCHMELTZ,

Conservator am Ethnographischen Reichsmuseum in Leiden.

Nosce te ipsum.

BAND III.

Mit 19 Tafeln und mehreren Textillustrationen.

VERLAG VON P. W. M. TRAP, LEIDEN.
ERNEST LEROUX, PARIS. E. STEIGER & Co. NEW-YORK.
C. F. WINTER'SCHE VERLAGSHANDLUNG, LEIPZIG.
On sale by KEGAN PAUL, TRENCH, TRÜBNER & Co. (Limd.) LONDON.

1890.

DRUCK VON: P. W. M. TRAP, IN LEIDEN.

SOMMAIRE. — INHALT.

NOUVELLES ET CORRESPONDANCE. — KLEINE NOTIZEN UND CORRESPONDENZ.

QUESTIONS ET RÉPONSES. — SPRECHSAAL.

MUSÉES ET COLLECTIONS. — MUSEEN UND SAMMLUNGEN.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BIBLIOGRAPHISCHE UEBERSICHT.

LIVRES ET BROCHURES — BÜCHERTISCH.

EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, ETC. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN, U. S. W.

Explorateurs. — Reisende.

Dr. H. TEN KATE 136. 208 Ltn. KLING 80. Hptm. KUNDT 80. 168. Dr. E. MODIGLIANI 134. 252. Dr. PETERS 168. Dr. GUST. RADDE 168. CH. ROSSET 80. 168. Hptm. v. QUEDENFELDT 168. Graf TELEKI 168. Dr. ZINTGRAFF 168.

Nominations, etc. — Ernennungen u. s. w.

Hofrath C. ALDENHOVEN 80. J. BROERS 48. Dr. E. GROSSE 48. Dr. M. TH. HOUTSMA 48 Dr. W. JOEST 208. Prof. Dr. H. KERN 208. Dr. J. KUNOS 252. Dr. B. F. MATTHES 48. Dr. INGV. NIELSEN 208. J. RHEIN 48. Dr. O. SCHELLONG 48. S. W. TROMP 168.

Necrologie. — Necrologe.

Dr. O. HEYFELDER 168. Prof. F. KELLER-LEUZINGER 168. Ltn. PAUL RIEBECK 48. A. WOLDT 252.

TABLE DES PLANCHES. — VERZEICHNIS DER TAFELN.

Au Lecteur,

La présente livraison ouvre la troisième année de notre périodique. Nous saisissons cette occasion pour renouveler l'expression de notre reconnaissance à nos collègues de la commission de rédaction, à nos collaborateurs, comme à l'éditeur, ainsi que nous l'avons fait à l'entrée de la deuxième année. Si nous devons aux premiers tant d'excellents conseils, où il s'agissait de la redaction, la confiance de nos collaborateurs, qui nous a toujours été certifiée par la communication de leurs nombreux articles pour les *Archives* pendant l'année qui vient de s'écouler, cet énergique soutien offert à notre jeune revue ne nous était pas moins précieux. A plusieurs reprises sans doute la surabondance de la matière mise à notre disposition a eu pour conséquence que plus d'un de nos amis a dû attendre plus longtemps qu'il ne lui était agréable, la publication de quelque article, mais nous, de notre côté, osons affirmer avoir fait le possible et l'impossible pour satisfaire à

L. S.

Mit dem vorliegenden Hefte beginnt für unsere Zeitschrift das dritte Lebensjahr, und es ist uns ein Bedürfnis den Dank, welchen wir den Mitgliedern der Redactionscommission, unsern Mitarbeitern und dem Verleger bei Beginn des zweiten Jahrganges uns gedrungen fühlten auszusprechen, auch heut zu wiederholen. Sind wir den ersteren für beachtenswerthe Rathschläge bei der Führung der Redaction verpflichtet, so sind wir dies nicht minder unsern Mitarbeitern für das Vertrauen welches diese durch Abgabe ihrer Arbeiten an's *Archiv* auch während des verflossenen Jahres in uns gestellt, für die thatkräftige Unterstützung welche sie unserm jungen Organ dadurch erwiesen. Brachte die Masse des uns anvertrauten Stoffes es mit sich dass der eine oder der andere unserer Freunde betreffs der Publikation seiner Arbeit langer warten musste denn ihm erwünscht, so geben wir dagegen die Versicherung dass unsererseits das Möglichste geschehen um berechtigten Wünschen

tout ce que l'on pouvait raisonnablement demander de nous, et si cette tâche était lourde, elle a été beaucoup allégée par la bonne volonté de l'éditeur, qui ne recule devant aucuns frais, et dont la puissante aide nous est assurée aussi pour la suite.

Le nouveau volume sera riche en matière variée et intéressante. Il suffit de jeter un simple coup d'oeil sur les listes des articles à publier communiquées sur les couvertures des dernières livraisons parues, comme sur la présente. L'ethnographie de l'Amérique qui ne prenait qu'une place restreinte dans les deux premiers volumes, s'y trouve particulièrement représentée. Puis nous espérons publier outre un article en supplément sur l'ethnographie de la Corée, un pareil supplément sur les observations ethnographiques auxquelles a donné lieu le voyage d'exploration de Mr. le Prof. MAX WEBER, de l'Université d'Amsterdam, dans les Moluques, qui, écrites de sa propre main, seront mises à notre disposition. Enfin Mr. N. VON SEIDLITZ à Tiflis s'est déclaré prêt à nous envoyer de temps en temps des aperçus de la littérature ethnographique paraissant en Russie. Un premier aperçu parait dans cette livraison, un deuxième repose dans nos bureaux. Cette collaboration importante constituera une revue continue des publications en Russie; elle ne saurait manquer d'être tout à fait intéressante, vu la grande activité actuelle en fait d'ethnologie en Russie, et utile à cause des grandes difficultés qu'offre la langue russe pour les lecteurs hors de Russie. Aussi nous ne doutons pas que ce travail ne soit hautement apprécié par nos nombreux amis.

La revue bibliographique due toujours aux soins assidus et dévoués de Mr. le Dr. G. J. DOZY, gagne sans cesse en interêt comme en importance. Afin qu'elle devienne ce que Mr. DOZY veut en faire, — et nous espérons avec lui qu'il pourra y réussir, — c.-à-d. un guide sûr et bien renseigné de la littérature ethnologique qui accroit de jour en jour

zu entsprechen; darin wurden wir durch unsern Verleger in gewohnter opferwilliger Weise unterstützt und wird uns diese Unterstützung auch in der Folge nicht fehlen.

Für den neuen Band liegt, wie ein Blick auf die Ankündigung auf den Umschlägen der letzten Hefte und dieses Heftes lehrt, wieder ein reiches und interessantes Material vor; die Ethnographie Amerika's, in den beiden ersten Bänden weniger gut vertreten, spielt darin eine hervorragende Rolle. — Ferner wird es uns hoffentlich möglich sein, ausser der Publikation eines Supplementes über die Ethnographie von Korea, noch ein solches welches die ethnograph. Ergebnisse der Reise in den Molukken des Herrn Prof. MAX WEBER in Amsterdam behandelt, von demselben selbst bearbeitet und uns zur Verfügung gestellt, zu veröffentlichen, und endlich hat Herr N. VON SEIDLITZ in Tiflis sich freundlichst bereit erklärt von Zeit zu Zeit Uebersichten der in Russland erscheinenden ethnologischen Litteratur zu liefern, deren erste im gegenwärtigen Hefte erscheint, während die zweite uns schon vorliegt. Dadurch wird eine fortlaufende Revue der russischen Publikationen geschaffen, was, mit dem Auge auf das rege Streben auf ethnologischem Felde in Russland in neuerer Zeit, und auf die Schwierigkeit welche die russische Sprache für die Benutzung jener Publikationen, für ausserhalb Russlands lebende Leser bietet, sich sicher von grossem Werthe erweisen und von unseren Freunden dankbar empfunden werden wird.

Die Revue bibliographique deren Bearbeitung Herr Dr. G. J. DOZY fortdauernd seine Zeit und Sorge in aufopferndster Weise widmet, hat mehr und mehr an Beachtung gewonnen. Soll dieselbe indes das werden was Herr Dr. DOZY, und wir mit ihm wünschen, nämlich ein treuer Führer in der, in neuerer Zeit erstaunlich anwachsenden ethnologischen Litteratur, der die neuesten Erscheinungen stets sofort in seinen Bereich zieht, dann ist

d'une façon étonnante, afin que notre collaborateur ait immédiatement à sa disposition les publications les plus récentes, il faudra absolument que notre prière déjà formulée au début de la deuxième année, ne reste pas sans écho; mais il importe que les travaux et les articles parus, surtout ceux qu'on publie dans des revues de géographie et autres, qui ne sont pas purement ethnologiques, nous soient communiqués, soit en entier, soit en extrait, si l'envoi du travail présente des difficultés.

Nous-même voudrions prier en premier lieu nos collègues de France, d'Angleterre, d'Italie et de Russie de rehausser l'intérêt de notre périodique en envoyant de nombreux articles en français et en anglais. De même la communication régulière de chroniques annuelles sur les musées et les collections ethnologiques, ainsi que les informations sur les acquisitions intéressantes, les voyages, les explorateurs, les nominations, etc. seront reçues avec d'autant plus de reconnaissance qu'elles nous arrivent avec plus de célérité.

Ainsi encouragé dans nos efforts, nous serons à même de parvenir au but que nous nous sommes proposé en fondant les *Archives*, et nous pourrons assurer à notre Revue la sympathie dont elle a reçu de nombreuses preuves, l'année passée comme avant, de la part des critiques les plus capables.

es nothwendig dass unser schon bei Beginn des zweiten Jahrganges ausgesprochener Wunsch nicht ungehört verhalle, sondern dass uns von neuerschienenen Arbeiten, zumal von solchen die in Zeitschriften nicht streng ethnologischen Charakters, als geographischen etc., erscheinen, schnellmöglichst Mittheilung gemacht werde. Wo Zusendung der Arbeit selbst unmöglich ist, genügt eine kurze schriftliche Inhaltsangabe.

Was uns selbst anbetrifft so möchten wir in erster Linie an unsere Fachgenossen in Frankreich, England, Italien, Russland etc., das Ersuchen richten unserer Zeitschrift durch Zuwendung von Arbeiten in französischer oder englischer Sprache ein regeres Interesse zuwenden zu wollen. Ferner erneuern wir unsern früheren Wunsch uns durch regelmässige Zusendung von Jahresberichten der ethnol. Museen und Sammlungen verpflichten, sowie uns durch kurze Mittheilungen über neue besonders interessante Erwerbungen, über Reisen, Reisende, Ernennungen etc. erfreuen zu wollen und unseres besten Dankes dafür versichert zu sein.

Werden wir solchergestalt in unserm Streben unterstützt, so wird es uns möglich sein das *Archiv* dem Ziele entgegen zu führen das uns bei der Errichtung desselben vorgeschwebt, und demselben die Sympathie zu erhalten welche ihm seitens befugter Kritiker auch im verflossenen Jahre in so reichem Maasse zu Theil geworden.

LEIDE, 1 avril 1890.

J. D. E. SCHMELTZ.

DE
KLEEDING EENER DAJAKSCHE VROUW

DOOR

S. W. TROMP,
Gewezen Assistent-Resident van Koetei.

Met Taf. I.

Toen ik in Augustus 1885 de Mahakam-rivier (in Koetei) opvoer, kwam mij een eind boven de zijtak Mérak in de, door Bahau-Dajaks bewoonde streken, een groote „*loemboeng*" [1]) te gemoet. Een „*loemboeng*" is een vaartuig van een uitgeholden boomstam vervaardigd, soms puntig uitloopend, soms van voren en van achteren met een plankje gesloten, veelal vier of vijf vaam lang, maar ook wel tot vijftien vaam reikende, zeer licht, min of meer buigzaam en dus bijzonder geschikt, daarom ook het meest gebruikelijk, in de gevaarlijke snelschietende wateren van de Boven-Mahakam.

De „*loemboeng*," die mij te gemoet voer, was wel een van de grootste soort en kwam pijlsnel de rivier af, voortgestuwd door een sterken stroom en door een twintigtal gespierde Bahau-Dajaks, die, staande, hunne lange pagaaien hanteerden en daarmee het water hoog achter zich opwierpen, elkaar steeds aanmoedigende door een luid geschreeuw van „*pesai, pesai*" („roei, roei"), dat reeds op grooten afstand de nadering van het vaartuig had geannonceerd.

Het was een schilderachtige groep, die „*loemboeng*" met hare bemanning, geheel in krijgsdos gestoken, de rotanmuts, met dierenhuid overtrokken en met faisanten- of „*tinggang*" [2])-veeren versierd, op het hoofd; het tijger- of geitenvel om de schouders, de blauwkatoenen „*tjantjoet*" [3]) om de lendenen en de onafscheidelijke „*mandau*" [4]) op zijde.

In het midden van het vaartuig lagen de schilden, blaaspijpen, lansen, draagmanden op een stapel bij elkaar onder een klein afdakje van kadjangmatten, dat tevens eene beschutting tegen de zon was voor de persoon, waarvan de afbeelding dit opstel vergezelt.

Die persoon was TOEKAU, hoofd van den, eenige uren hoogerop wonenden, stam der Ma-Toewan-Dajaks, echtgenoote van ANJÉ LIROENG, hoofd van de naburige Ma-Méhak-Dajaks.

TOEKAU's broeder, ANJÉ LALAU, was juist van boven de Kapala-Kiham [5]) gekomen, waar hij KWING IRANG, het hoofd der daar gevestigde Kajan-Dajaks, aan wien hij geparenteerd was, bezocht had. Hij had de tijding gebracht, dat hij tijdens zijn bezoek aan KWING IRANG getuige was geweest van een verraderlijken inval van Sérawak-Dajaks, waarvan eene „*bala*" (bende), eenige duizenden sterk, onder aanvoering van Maleiers uit Sérawak, de geheele Pénhing-streek [6]) had verwoest en daarna verder was getrokken, brandende,

[1]) Aan de Boven-Kapoeas zegt men „*boeng*."
[2]) Rhinoceros-vogel, volgens de Dajaks de koning der vogels.
[3]) Schaamgordel. [4]) Slagzwaard.
[5]) Reeks van watervallen, hoogerop in de Mahakam-rivier.
[6]) De meest bovenstrooms wonende Dajaksche stam van het Mahakam-stroomgebied.

roovende, koppensnellende en niemand sparende dan vrouwen en kinderen, die als slavinnen en slaven naar Sĕrawak konden worden meegevoerd.

Kwing Irang had zich tegen die „*bala*” ook niet kunnen staande houden; hij had zich met zijne stamgenooten in de bosschen moeten verspreiden, terwijl Anjé Lalau stroomafwaarts gevlucht was, overal, waar hij passeerde, schrik en ontsteltenis verspreidende door het bericht van den inval en de nadering der Sĕrawaksche bende.

Dit te melden, hulp en raad te vragen was het doel van Toekau's reis en de aanleiding tot onze eerste kennismaking.

Zij was eene nog jonge vrouw, misschien niet ouder dan 22 à 23 jaar, die zich echter als hoofd goed konde doen gelden en tegenover mij, hoewel zij nog nimmer te voren een Europeaan had gezien, ook vrijmoedig genoeg was om duidelijk hare meening omtrent den stand van zaken uiteén te zetten.

Ik stelde haar gerust met de verzekering, dat geen vijandelijke aanvallers zich beneden de Kapala-Kiham zouden wagen, dat de geruchten mij bovendien niet zouden weerhouden, mijne reis derwaarts te vervolgen, omdat het, mij door den Sultan van Koetei meegegeven geleide sterk genoeg was, om aan alle eventualiteiten het hoofd te bieden.

Toekau keerde daarop naar haar kampong terug; den volgenden dag bracht ik haar dáár een bezoek.

Eenige maanden later kwam zij te Tenggaroeng[1]) om verschillende zaken aan de beslissing van den Sultan te onderwerpen. Ik was daar toen ook juist en wel tegelijk met den photograaf Wegener uit Soerabaija. Van die gelegenheid profiteerde ik om Toekau te laten photografeeren, naar welk portret nevensgaande afbeelding is gemaakt, waarbij ik eenige aanteekeningen wensch te voegen betreffende de dracht en kleeding van Dajaksche vrouwen in Boven-Koetei. Wel is over dit onderwerp reeds een en ander meegedeeld door Carl Bock in zijn „Reis in Oost- en Zuid-Borneo”, maar ik geloof, dat daarover nog wel iets meer te zeggen valt.

Vóóraf nog eene opmerking. Dat eene vrouw, zooals Toekau, hoofd is, komt bij Dajaks meer voor. In andere Bahau-kampongs heeft men hetzelfde, zoo was in 1885 de vrouw Dom-Hang hoofd van Laham; eveneens Boh Boelan te Hoenoe-Hoelan, Ping Hibau te Longwaij-Long en Boelan Hang te Longhobong. Bij andere Dajaksche stammen treft men hetzelfde aan. Ik zag in 1884 een vrouwelijk hoofd der Sĕgaij-Dajaks ter hoofdplaats Boeloengan (Borneo's Oostkust) komen, geroeid door zes mannen, die allen, naar men algemeen vertelde, hare echtgenooten waren. Bij de Kajan's van Boven-Kapoeas (Westerafdeeling van Borneo) heeft men twee hoofden (mannen), die gewoonlijk met het bestuur in aanraking komen, Senggiang en Igau; maar meer macht dan beide heeft Boelan, de vrouw van den eerste, volle nicht van den tweede.

Wat nu het portret van Toekau betreft, hoewel dit een juiste afbeelding is van een voorname Bahau-Dajaksche vrouw in feestgewaad, zoo moet daaruit niet geconcludeerd worden, dat haar kleederdracht algemeen is onder de Dajaksche vrouwen; zelfs onder de Bahau-vrouwen is zij zulks niet; ik zal gelegenheid hebben nader hierop te wijzen.

Intusschen worde aangeteekend, dat, waar ik spreek van Centrale Dajaks, ik hiermee speciaal bedoel die Dajaks van Koetei, welke dáár benoorden de Mahakam en boven de Kapala-Kiham wonen, als Modang's, Kenja's, Bahau's, Kajan's en Pĕnhing's; met de zuide-

[1]) Residentie van den Sultan van Koetei.

lijke stammen van dat rijk als Toendjoeng's, Bénoewa's en Béntians ben ik weinig bekend, evenmin als met de Centrale Dajaks benoorden Koetei, in Bérouw en aan de Kajan-rivier gevestigd.

Alvorens de kleeding van Toekau te beschouwen, moeten wij de aandacht op haar lichaam vestigen, in de eerste plaats op het haar, dat zij, evenals alle Centrale Dajaksche vrouwen, lang draagt. Geen dezer is echter in staat het op te knoopen in een wrong („*konde*" of „*sanggoel*"), zooals andere inlandsche vrouwen doen, zoodat zij altijd een band of iets dergelijks om het hoofd moeten dragen om hierin het haar, eenigszins in elkaar gedraaid, op te houden. Over die banden spreken wij later; genoeg zij hier nog bij te voegen, dat bij het afnemen dier banden het haar los neervalt, maar zóó (los) niet gedragen wordt.

De Centrale Dajak-vrouwen hebben de gewoonte (de mannen trouwens eveneens) om de wenkbrauwen en oogharen uit te trekken; ook Toekau is van deze gewoonte niet afgeweken. Of de oorsprong van dit gebruik moet worden gezocht in een soort haaroffer heb ik niet kunnen ontdekken; maar in elk geval heeft het als zóódanig zijne beteekenis verloren en vindt het nu nog enkel toepassing als verfraaiing. Bij de nog onvervalschte Dajaks is men op deze zeer gesteld, zoodat zij dan ook zelden wordt nagelaten. Alleen waar Dajaks meer met Maleiers in aanraking komen, ziet men zoowel enkele mannen als vrouwen met wenkbrauwen en oogharen.

Een tweede eigenaardige versiering (volgens de begrippen van Europeanen en Maleiers eene ergerlijke ontsiering) zijn de uitgerekte oorlellen, die Toekau even als alle Centrale Dajaks, mannen en vrouwen, heeft. Zij zijn een gevolg van het dragen van zware oorringen (waarover straks nader) waarmee al zeer vroegtijdig een begin wordt gemaakt en steeds voortgegaan, zoodat de ooren soms tot de borst reiken; dit is het toppunt van mooiigheid. Wellicht moeten de oorringen, welke die verlenging veroorzaken, oorspronkelijk *zelf* niet zoo zeer als versiersel worden gerekend, dan wel als het eenvoudige middel om het ware sieraad, lange ooren, te verkrijgen.

Dikwerf breekt de oorlel of zweert zij stuk ten gevolge van het gewicht, dat daaraan hangt. Zulks wordt beschouwd als een groot verlies en laat de ongelukkige dan ook nimmer na, een nieuw gat te maken om andermaal de uitrekking te beproeven.

Toekau is, gelijk in 't algemeen de vrouwen der Centrale Dajaks getatoueerd en wel aan handen, voeten en heupen; de overige deelen van het lichaam blijven steeds van deze hoogst pijnlijke bewerking verschoond [1]).

De mannen van genoemde stammen hebben alleen een kleine tatouage op arm of borst.

Bij de Zuidelijke Dajaks tatoueeren de vrouwen zich in het geheel niet; de mannen daarentegen wel.

De figuren, die de Centrale Dajaksche vrouwen zich op de vermelde lichaamsdeelen maken, zijn overal gelijk; men vindt daarvan afbeelding in Bock's bovengenoemde „Reis naar Oost- en Zuid Borneo". Indien men ze van nabij beschouwt, moet men erkennen, dat zij kunstig zijn aangebracht, maar op eenigen afstand gezien, is de teekening niet meer te onderscheiden en ziet men nog alleen een grijs grauwe kleur, die zeer leelijk staat. Het wekt dan ook weer de verbazing, dat men zich voor zoo'n twijfelachtige versiering zóó veel pijn wil getroosten.

De tatouage der vrouwen heeft plaats omstreeks den tijd der huwbaarheid.

Overleveringen omtrent den oorsprong van het tatoueeren schijnen niet bekend te zijn.

Van de kleedingstukken der Dajaksche vrouwen is de bedekking van het benedenlijf wel het voornaamste.

Men heeft hiervan twee soorten, namelijk een kort nauw rokje of sarong, van het middel tot de knieën reikende en een lap („*ta-ah*"), die om de heupen gebonden wordt en meestal tot de enkels komt. De nauwe sarong moet natuurlijk kort zijn, anders zou de draagster niet kunnen loopen: de „*ta-ah*" daarentegen kan lang zijn, omdat zij, 't zij van achteren, 't zij op den kant, geheel open is [2]).

Welk kleedingstuk primitiever is, is moeielijk uit te maken. Men is geneigd te zeggen: de „*ta-ah*"; deze toch is niet aan elkaar genaaid en de vrouw, die daarvan gebruik maakt, ontbloot bij het loopen het been meer dan een minder primitieve vrouw kan wenschen. De Poenan-vrouw, die in de bosschen rond-

---

[1]) Bock zegt op pag. 77 van zijn „Reis:" „Het tatoeëeren is vooral in zwang bij de Longwais en de Trings; de vrouwen dier stammen versieren daarmede hun geheele lijf; terwijl men zich elders met het beprikken van een enkel lichaamsdeel tevreden stelt."

[2]) Op pag. 79 van zijn „Reis" zegt Bock: „in hun („haar") dagelijksche dracht loopen zij geheel naakt tot op den navel, van waar een sarong soms tot de voeten, soms tot even boven de knieën reikt en altijd nauw het middel omsluit."

zwerft, draagt dan ook de „*ta-ah*"; de Centrale Dajak-vrouw eveneens; daarentegen gebruiken de Dajaksche vrouwen der rijkjes langs de Kapoeas-rivier, zelfs die der Taman's, zij dus, die meer met Maleiers in aanraking komen, de korte sarong [1]).

Intusschen kan men hieruit geen besluit trekken, want de vrouw der Padangsche Bovenlanden, die ontegenzeggelijk hooger staat dan de Dajaksche, heeft ook het kleedje, dat of „van voren" (L Kota) of „op zijde" (Agam) open is.

De „*ta-ah*", zooals men die in het dagelijksch leven ziet, is een stuk blauw of wit katoen, waarvan de oorspronkelijke kleur min of meer is verloren gegaan; soms ook is zij eigen weefsel [2]) of wel een lap van geplette boomschors; deze laatste is speciale rouwdracht.

De breedte van de „*ta-ah*" is gewoonlijk even voldoende om het lichaam te omsluiten en slaan de uiteinden slechts twee handbreedten over elkaar. De lengte is verschillend, bij den veldarbeid reikt zij niet ver over de knie, in huis en vooral bij feesten draagt men langere, die, zooals gezegd is, tot de enkels komen.

De blauwe „*ta-ah*", die verreweg het meest gedragen wordt, is gewoonlijk met een rand van rood katoen omzoomd. Voor feestkleedje, zooals Toekau op haar portret draagt, neemt men als „*fond*" een stuk mooie chits, ook wel gebloemde of effen zijde of satijn, waaromheen één of meerdere randen van rood of geel laken dan wel van gebloemde chits zijn aangebracht [3]).

De prijzen van deze artikelen, inzonderheid van zijde en satijn, zijn in de, door de Centrale Dajaks bewoonde streken zeer hoog; van dáár dat zoo'n versierd kleedje vrij wat geld kost en men er daarom zeer zuinig mee is.

Ook onder de korte sarongs treft men zeer kostbare aan; zoo hebben de Taman-vrouwen hare feestsarongs geheel met kralen en schelpjes keurig geborduurd; de waarde daarvan is één „*oeloen*" (mensch), gelijkstaande met 40 dollars.

De „*ta-ah*" is bij Toekau, zooals bij alle Bahau-vrouwen, van achteren open; bij de Kajan-vrouwen op zijde; deze laatste wijze lijkt mij het eigenaardigst toe, want, als de „*ta-ah*" zóó gedragen wordt, komt bij elken pas, die de draagster doet, de tatouage op de heupen min of meer te voorschijn en deze versiering is toch zeker bestemd om gezien te worden.

Eene eigenaardigheid van de „*ta-ah*" is, dat zij van voren een goede handbreedte beneden den navel gedragen wordt. Van achteren komt zij tot het middel. Wat het doel is van deze vreemde en lastige dracht, die noodzakelijk maakt, dat het kleedingstuk met het stevige koord (*tĕloen*), dat daaraan bevestigd is, zóó vast wordt omgebonden, dat vele vrouwen, naar lidteekenen te oordeelen, daardoor verwond worden, heb ik niet te weten kunnen komen. 't Kan zijn, dat de meisjes, later jonge vrouwen, zich hieraan van kindsbeen af [4]) moeten gewennen om als zij zwanger worden, verzekerd te wezen van den steun, dien een, van voren laag gedragen, kleedje ontegenzeggelijk geeft en noodig is bij den velen te verrichten arbeid en bij het voortdurende op- en neergaan der hooge ladders vóór de huizen; 't kan ook zijn, dat die dracht een gevolg is van coquetterie, waarvoor de vrouwen immers zich zoo veel getroosten, want het geeft haar een slank vóórkomen; eindelijk is het ook mogelijk, dat het doel is te voorkomen, dat het kleedje, waarvan, zooals gezegd is, de uiteinden slechts een weinig over elkaar heenvallen, zich van beneden te veel opent. Dit alles zijn gissingen; Dajaks, op dit punt ondervraagd, wisten echter het doel ook niet op te geven.

Wanneer zij thuis zijn, hebben de Centrale Dajak-vrouwen het bovenlijf gewoonlijk ontbloot, maar gaan zij naar de rijstvelden, dan trekken zij korte jakjes (*basoeng*) aan, die aan mannenbaadjes geheel gelijk zijn. Die jakjes zijn of van geklopte boomschors, zooals de Modang's veelvuldig dragen [5]) of van eigen grof weefsel of ook, en dit het meest, van grof katoen.

Ook bij feestelijke gelegenheden behooren de vrouwen eigenlijk het bovenlijf ontbloot te hebben en den boezem alléén te maskeeren met talrijke halsketenen, maar hiervan wordt, dank zij den Maleischen

[1]) De Kajan-vrouw van de Mendalam-rivier (zijtak Boven-Kapoeas) draagt de „*ta-ah*" zooals hare stamgenooten in Boven-Koetei.

[2]) Taf. I Fig. 5. Rijks Ethn. Mus. Inv. N°. 405/31.

[3]) Rijks Ethn. Mus. Inv. N°. 614/85 (het fond van dit exemplaar is rood).

[4]) Dat is te zeggen van af haar 7de jaar, want tot dien tijd loopen zij naakt.

[5]) Bock zegt in zijn „Reis" op pag. 79: „(De Dajaksche vrouw) draagt dan" (in feestgewaad) „een jakje van geplette boomschors, met rood laken omzoomd en dikwijls aan de zijden geborduurd (plaat XXVI)". Volgens de verklaring der platen echter, stelt XXVI een Dajaksche vrouw uit Longway, van haar werk huiswaarts keerende, voor; een verwarring alzoo tusschen werkcostuum en galatenue.

invloed, dikwijls afgeweken om te kunnen pronken met een dure, soms met gouddraad doorweven sarong, onder de armen slordig vastgeknoopt. Bij de Kajan's van de Boven-Kapoeas was dit algemeen.

Een enkelen keer ontmoet men mooie baadjes voor feestkleedij, b. v. bij voorname Bahau-Tring-vrouwen. Zoo'n baadje draagt Toekau op haar portret. Wel is dit eigenlijk haar dracht niet, maar zij heeft er één aangetrokken, omdat zij anders gegeneerd was, zich te laten photografeeren. Het is van zeer dunne stof, bij handelaren gekocht, vervaardigd, zonder mouwen en van beneden met belletjes versierd [1]).

Te Longglat lirong tika zag ik feestbaadjes van eigen weefsel met prachtige witte veeren versierd [2]), een distinctief voor vrouwen van vorstelijke afkomst.

Het fraaiste echter, wat ik van dien aard aantrof, was weer bij de reeds genoemde Taman-Dajaks van de Boven-Kapoeas, waar de vrouwen jakjes hebben, passende bij hare versierde sarongs en evenals dezen geheel overdekt met een borduursel van kralen en schelpjes en omzoomd met belletjes; deze baadjes kosten ook één „*orloen*".

Over 't algemeen vindt men bij de Centrale Dajak-vrouwen weinig eigen weefsels, zelfs niet voor dagelijksch gebruik; hetgeen men noodig heeft, wordt gekocht bij handelaren. Wie dit niet betalen kan, behelpt zich met boomschors, die lenig gemaakt wordt door het stampen met een soort ijzerhouten rijststamper, waarin van beneden ruitjes gesneden zijn. Men hoort dan ook nimmer in een Bahau-kampong het weeftoestel, zooals dat elders weerklinkt; bij de Modang's is dit evenmin het geval; doch steekt men de Mahakam-rivier over, dan ziet men het weven de gewone bezigheid der Toendjoeng-Dajak-vrouwen.

Tot de kleedingstukken der vrouw zijn nog te rekenen de banden om het hoofd, die straks reeds met een enkel woord genoemd werden. Bij de Bahau-vrouwen wordt algemeen gebruikt een circa vier voet lange band van geelbruine of witte boomschors [3]), een paar maal om het hoofd geslagen, in elkaar gedraaid en met uitstekende uiteinden; jonge meisjes hielden ervan, deze banden met uitgesneden pandan-bladen te doorvlechten, hetgeen aardig stond. In den rouw waren deze banden van boomschors „de rigueur"; anders verving men ze gaarne door banden van rood of geel laken. Aan de Boven-Kapoeas zag ik meestal deze banden van chits vervaardigd of wel vervangen door gewone hoofddoeken, anders alleen door mannen gebruikt, slordig om het hoofd geknoopt. De Kajan-vrouwen van Boven-Kapoeas droegen ook bij feestelijke gelegenheden mooie gebatikte hoofddoeken, in een band om het hoofd gebonden.

Bij feesten dragen de Bahau-Tring-vrouwen stijve opstaande banden, 2 à 3 centimeter breed, van pandanbladen, met rood laken omwonden en kralen daarop geborduurd [4]). De Modang-vrouwen dragen dan rotanmutsjes zonder bol, van buiten met rood laken overtrokken, dat met kralen borduursels fraai versierd is. Is een vrouw van voorname afkomst, zoo hecht zij bovendien langs den bovenkant afhangende kleine tijgertanden [5]). Zoo'n Modang-mutsje draagt ook Toekau op haar portret; wel behoort zij niet tot dien stam, maar vele gebruiken van dezen zijn door de Bahau's overgenomen.

Al de bovengenoemde hoofdbanden of surrogaten daarvan, van af de meest eenvoudige tot de meest versierde, heeten „*lavong*" of „*labong*" en dienen eigenlijk, zooals gezegd werd, om het haar op te houden, dat anders los zoude neerhangen.

Van de eigenlijk gezegde versiersels verdienen in de eerste plaats de kralen halskettingen vermelding, omdat zij algemeen zijn; zoowel mannen als vrouwen toch dragen ze, en het omdoen van den eersten halsketting aan een zoon is een feit van zóó veel gewicht, dat de vader bij menigen stam daarin aanleiding vindt, uit koppensnellen te gaan. Het logisch verband tusschen het versieren van een kind en dit moorden lijkt ver te zoeken; toch vindt de Dajak het één, een natuurlijk gevolg van het andere; immers het kind met een halsketen omhangen wordende, gewoonlijk op een leeftijd van vier à vijf jaar, treedt daarmee een nieuw tijdperk van zijn leven in, en om het gedurende dien tijd te vrijwaren tegen bezoekingen van booze geesten, moet aan dezen een menschenoffer gebracht worden dan wel een schutsgeest ter hulpe geroepen.

De halsketenen worden ook in het leven weinig anders afgelaten dan in geval van rouw, gedurende welken tijd het dragen van alle versierselen verboden is. Zij worden vervaardigd, zoo mogelijk, van oude kralen, zoogenaamde „Aggry-Perlen," waarover in dit tijdschrift afzonderlijk geschreven zal worden [6]). Hier behoef ik alleen daarvan te zeggen, dat het producten zijn van een lang verloren gegane industrie, die overal, waar zij nog aangetroffen worden, groote waarde hebben, zoo ook bij de Centrale Dajaks. Colliers geheel van die Aggry-Perlen vervaardigd, zijn natuurlijk geen gewone daagsche versierselen; als zóódanig

[1]) R. E. M. Inv. N°. 614/87. [2]) R. E. M. Inv. N°. 614/86 Taf. I Fig. 3. [3]) R. E. M. Inv. N°. 614/88 & 89. [4]) R. E. M. Inv. N°. 614/91. Taf. I Fig. 4. [5]) R. E. M. Inv. N°. 614/92. [6]) Zie ook: J. S. Kubary: Ethn. Beiträge zur Kenntnis des Karolinen Archipels. Leiden 1889. p. 15.

gebruikt men ketens van nieuwe geïmporteerde kralen [1]) bij handelaren gekocht, waaronder, echter ook niet altijd, een enkele oude kraal gemengd is.

Maar bij feestelijke gelegenheden komen de oude colliers voor den dag; dan ziet men voorname vrouwen, zooals ook Toekau op haar portret, pronken met een zóó groot aantal (de mannen dragen zelden meer dan één of twee), dat de boezem er bijna mee gedekt kan worden; de waarde, waarmee zoo'n vrouw dan omhangen is, beloopt duizenden van guldens. Natuurlijk is deze waarde denkbeeldig; enkele kralen mogen nu en dan van de hand gezet worden voor zóó en zóó veel, soms tot duizenden gantang's padi, maar aaneéngeregen hebben zij geen handelswaarde, want groote bedragen zijn onder Dajaks niet te betalen en anderen dan Dajaks [2]) geven voor die fancy-artikelen niets.

Die oude colliers gaan dan ook alleen over bij erfenissen of, wat helaas ook veel gebeurt, bij sneltochten op groote schaal, die niet enkel het verkrijgen van koppen maar ook roof ten doel hebben, want bij zulke gelegenheden zijn oude kralen garnituren steeds zeer gewilde buit.

Een tweede zeer precieus kralen versiersel, dat Toekau ook draagt, is een band van een kleine span breedte, geheel geregen uit groote oude kralen, van boven met een smalle, ook uit kralen geregen koord om den hals bevestigd en over den rug los afhangende tot beneden het middel; aan het uiteinde zijn kleine tijgertanden. Deze versiering is, als ik mij niet bedrieg, speciaal Modangsch; daar echter onder de Bahau's veel Modang's gemengd zijn, zoo zag ik ze ook in de Oeloe-Mahakam nu en dan gebruiken.

Zij worden alleen omgedaan als een vrouw in galacostuum verschijnt, dat is bij groote feesten en dan nog ziet men slechts een enkele met zoo'n slip pronken, want dit te mogen doen is een voorrecht, alleen voor de vrouwen van den allerhoogsten stand gereserveerd.

Een derde gelijksoortig versiersel zijn de kralen buikbanden; zij zijn meer algemeen dan de pas genoemde slippen. Zoo zag ik er verscheidene, door Kajan-vrouwen aan de Boven-Kapoeas gedragen.

Die banden, waarvan Toekau ook een op haar portret heeft, volgen den bovenkant van het kleedje en bestaan uit verschillende rijen aaneengeregen groote, zoo mogelijk oude, kralen. Ook dit tooisel is zeer kostbaar. De Sultan van Koetei heeft daarvan onder de rijkskostbaarheden een groote collectie, die vermoedelijk bij verschillende gelegenheden op Dajaks buit gemaakt is.

Een geheel ander soort versiersel heeft Toekau aan de armen. Zij draagt dáár een groot aantal witte ivoren ringen (buitenlandsch, ik meen Chineesch, fabrikaat), die bij handelaren gekocht worden. Een volledig stel voor beide armen, van de hand tot nabij den elleboog reikende, wordt in de Bahau-streken met 80 dollar betaald. Deze armversiersels staan zeer leelijk; de vorm van pols en benedenarm toch wordt daardoor geheel bedekt, terwijl zij de donkergrauwe kleur der getatoueerde handen des te meer doen uitkomen.

Ik moet hier opmerken, dat men bij de Bahau-Dajaksche vrouwen de genoemde versierselen niet in geelkoper aantreft, zooals men bij andere stammen b. v. bij de Batang-Loepar's veelvuldig ziet. Dáár vindt men armringen van de hand tot den elleboog, beenringen van den voet tot de knie, buikbanden, bestaande uit vele rijen van ringen, alles van geelkoper. Bij de Bahau-vrouwen is alles van kralen of, zooals wij gezien hebben, in één enkel geval van ivoor; de eenige geelkoperen versierselen, die zij dragen, zijn oorringen.

Men vindt bij de vrouwen der Centrale-Dajaks verschillende soorten [3]) van oorringen, van verschillende metalen vervaardigd, allen dáárin overeenkomende, dat zij op zich zelf niet versierd zijn. Trouwens, ik herinner hier aan het boven geopperde vermoeden, dat de oorringen waarschijnlijk oorspronkelijk niet gediend hebben tot versiering, maar eenvoudig als middel ter verkrijging eener versiering (lang uitgerekte ooren).

Men heeft oorringen van tin, geel en rood koper en zilver, groote en kleine, dunne en dikke. Wie groote, dikke ringen draagt, zooals die van tin meestal zijn, gebruikt daarvan slechts enkele, soms maar één; van de kleinere en dunnere hangt men meerdere in het oor, want het totaal gewicht moet altijd zoo zwaar mogelijk zijn.

Bij de Bahau-vrouwen ziet men dikwerf dunne geelkoperen oorringen dragen, waarvan een stel 100 stuks telt (50 aan elk oor). Toekau heeft op haar portret een dergelijk stel ringen [4]), maar van zilver gemaakt; wegens de kostbaarheid is dit metaal weinig in gebruik.

[1]) R. E. M. Inv. N°. 614/102 & 103.

[2]) Ik bedoel hier uitsluitend de meergenoemde Centrale Dajaks; bij de Zuidelijke Dajaks hebben de „Aggry-Perlen" geen hooge waarde; dáár is de „*lamcang*" (agaat) in trek, die niet gebruikt wordt bij eerstgenoemde stammen, zooals Bock op pag. 80 van zijn „Reis" laat voorkomen.

[3]) R. E. M. Inv. N°. 405/24 (tin) 614/96 (geel koper). [4]) R. E. M. Inv. N°. 614/98 (geel koper).


1
2
3
4
5

Hiermee is het toilet van TOEKAU afgehandeld; ik zou daarbij nog de ringen kunnen opnemen, waarvan zij verscheidene aan de vingers heeft en waarop men algemeen zeer gesteld schijnt, maar dit sieraad is zoo weinig speciaal Dajaksch, dat, naar mijne meening, eene behandeling daarvan alhier overbodig is.

THE USE OF MASKS AND HEAD-ORNAMENTS ON THE NORTH-WEST COAST OF AMERICA

BY

DR. FRANZ BOAS,

Prof. at the Clark University, *Worcester* U.S.A.

(With Plate II & III).

Our museums contain large collections of masks from the North-West coast of America, but it is only occasionally that the descriptions and catalogues give information as to their use and meaning. On my first visit to British Columbia, in 1886, I paid special attention to this subject. A considerable collection of drawings and photographs of masks, which I carried with me, did not help me materially in my investigations. I frequently showed the drawings to Indians whom I expected to be conversant with every thing referring to this subject, but it was only in rare cases that they recognized the masks, and were able to give any information as to their use and meaning. Very soon I arrived at the conclusion, that, except in a few instances, the masks were no conventional types representing certain ideas known to the whole people, but were either inventions of the individuals who used them, or that the knowledge of their meaning was confined to a limited number of persons. The former hypothesis did not seem probable, as the same types of masks are found in numerous specimens and in collections made at different times and by different persons. Among the types which are comparatively frequently found, I mention the *Tsono'k·oa*[1]) of the *Kwakiutl*, (a typical representation of which may be seen in „Original-Mittheilungen aus der Ethnologischen Abtheilung der Kgl. Museen zu Berlin," N°. 4, Plate I, Fig. 4), the crane, eagle, and raven.

Further inquiries showed that the probability of ascertaining the meaning of a mask increased when the particular village was visited in which the specimen was collected. It was thus that I ascertained the meaning of the double mask figured in WOLDT's „Cpt. JACOBSEN's Reise an der Nordwestküste Amerika's," p. 129. The outer face represents a deer; the inner, a human face. It refers to the tradition of the origin of the deer, which originally was a man, but was transformed, on account of his intention to kill the son of

[1]) *k·* a guttural *k*, almost *kr*. *q* the German ch in Bach. *sl* an exploded *l*.

the deity, into its present shape. At last I found that the use of masks is closely connected with two institutions of these tribes, — with their clans or gentes, and with their secret societies. The latter class of masks is confined to the *Kwakiutl*, *Nutka*, and *Tsimshian*, and I believe that they originated with the firstnamed people. The meaning of each mask is not known outside the gens or society to which it belongs.

This fact makes the study one of great difficulty. It is only by chance that a specimen belonging to one of our collections can be identified, as only in rare exceptions the place where it was purchased is clearly stated. The majority of specimens are purchased in Victoria, where they are collected by traders, who, of course, keep no record of their origin.

Besides this, the Indians are in the habit of trading masks, and copying certain models which strike their fancy from neighboring tribes. The meaning of these specimens is, of course, not known to the people who use it, and it is necessary to study first the source from which such carvings were derived. Thus the beautiful raven rattles of the *Tsimshian* are frequently imitated by the *Kwakiutl*, and the beautifully woven Chilcat-blankets are used as far south as Comox. The carved head-dresses of the *Tsimshian*, the *Amhalai't* (used in dances), with their attachment of ermine-skins, are even used by the natives of Victoria.

My inquiries cover the whole coast of British Columbia. In the extreme northern part of this region a peculiar kind of mask, which has been so well described by Krause, is used as a helmet. I do not think that this custom extends very far south. Setting this aside, we may distinguish two kinds of masks, dancing masks, and masks attached to house-fronts and heraldic columns.

The latter are especially used by tribes of *Kwakiutl* lineage and by the *Bilqula*. All masks of this kind are clan masks, having reference to the crest of the house-owner or post-owner. They are generally made of cedar-wood, and from three to five feet high. One of the most beautiful specimens I have seen, is a mask of the sun, forming the top of an heraldic column in Alert Bay, Vancouver Island. It belongs to the chief of the gens *Si' sentlē* of the *Nimkish* tribe. The latter is the second in rank among the tribes of the *Kwakiutl* group, which form one of the subdivisions of the linguistic stock of the same name. The clan claims to be descended from the sun, who assumed the shape of a bird, and came down from heaven. He was transformed into a man, and settled in the territory of the *Nimkish* tribe. The name of this mask is *Tlēselak·umtl* (sun-mask, from *tlē' sela*, sun; *ik·umtl*, mask). It has a bird's face, and is surrounded by rays. Certain clans of the *Bilqula* have the mythical *Masmasalā'niq*, covered by an immense hat, on the tops of their house-fronts; but the use of masks for this purpose is, on the whole, not very extensive.

In order to understand their meaning and use, it is necessary to investigate very thoroughly the social organization of each tribe, and to study these masks in connection with the carvings represented on the posts and beams of the houses and with the paintings found on the housefronts. Thus the *Kwakiutl* proper are the highest in rank among the group to which the *Nimkish* belong. They are divided into four groups, which rank as follows: first, the *Kue' tela;* next the *K·'o' moyue* or *Kue' qa* (the latter being their war name); then the *Lo' kuilila;* and finally the *Walaskwakiutl.* Each of these is divided into a number of clans, some of which, however, belong to two or three of these divisions. I shall mention here the divisions of the *Kue' tela* only, again arranged according to rank, and shall add their principal carvings.

1. The noblest clan is that of *Matakila*. Their chief wears a mask representing the gull, and they use also masks of animals representing the food of the gull. Their beams are not carved.

2. *Kwokwa' kum*. The posts supporting the beams of the house represent the grisly bear, on top of which a crane is sitting. Their mask represents the crane.

3. *Gye'qsem*. Their post represents a crane standing on a man's head.

4. *La' alaqs' end' aio*, who are the servants of the *Kwokwa' kum*. Their post is a killer (Delphinus Orca) with a man's body.

5. *Si'sintle* (the same clan as that of the *Nimkish*). Their carving is the sun. Besides this, they use a dog's mask, representing the dog which accompanied the sun when he was transformed into a man, the *Tsonō'koa*, and several other carvings.

Each clan has a number of secondary carvings which have reference to the traditions relating the adventures of its ancestor.

As will be seen from this list, the emblems are also used as dancing-masks. The use of masks for this purpose is spread all over the coast, being found among the *Tlingit* as well as among the tribes near Victoria; but among the latter very few types of masks are used, and it is the privilege of certain tribes and clans to wear them. On Plate II & III a number of these masks are represented. Before discussing their meaning, I have to say a few words as to the use of dancing-masks.

We may distinguish two classes of dancing-masks, — those peculiar to the several clans, and those belonging to secret societies.

The former are of two different kinds, — masks used at the *potlatch* (the festival at which property is given away), and masks used for the mimical performances in winter, when dances representing the traditions of the clans are acted. Masks must not be used in summer and during daylight, except the *potlatch* masks. The latter are worn by chiefs in the dance opening this festival. After the guests have arrived, the chief who gives the festival opens the ceremonies by a long dance, in which he wears the principal mask of his gens. Thus the chief of the gens *Si'sintle* of the *Kwakiutl* uses the sun or the *Tsono' koa*, which is exactly like Fig. 4, Plate I in N°. 4 of the „Originalmittheilungen", except that it is all black, and has no marks representing copperplates on its cheeks. Other masks of this kind represent the ancestor of the clan. Thus I found a mask representing *Nomas* (= the old one), Pl. III Fig. 10 the brother of the raven, used by the chief of a clan of the *Tlauitsis*, of which he is the ancestor. A few gentes do not always use masks at such occasions, but have large posts representing the ancestor, which are hollowed out from behind. The mouth of such a post forms a speaking-tube, through which the chief addresses the assembly, thus acting the part of his ancestor.

By far the most interesting masks are those used in the winter dances. The *Kwakiutl* and all the neighboring tribes which belong to the same ethnological group have two different kinds of winter dances, — one called *Ya' wiqa* by the *Kwakiutl*, *No' ntlem* by the *Tlatlasikoala*, *Tloola'qa* by the *Wik'e' nok*, and *Sisau'kh* by the *Bilqula*; the other called *Tsā' eka*, *Tsē' tsā' eka*, or *Tlokoa' la*, and *Kū' siut* by the same separate tribes. The former dance takes place during the month of November among the southern tribes, early in October among the Bilqula. The latter is danced from December to February by the *Kwakiutl*, and from November to January by the *Bilqula*.

The masks on Plate III are used in the dance *Sisau'kh* of the *Bilqula*. Nos. 1 and 2

represent the mythical *K·ōmō'k·oa* and his wife. *K·ōmō'k·oa* is a sea-monster, the father and master of the seals, who takes those who have capsized in their canoes to the bottom of the sea. This being plays a very important part in the legends of many clans, marrying a daughter of the ancestor, or lending him his powerful help. I believe these legends originally belonged to the *Kwakiutl*, and have been borrowed by the *Bilqula*. The name *K·ōmō'k·oa* is undoubtedly of *Kwakiutl* origin; it has also been borrowed by the *Çatlō'ltq*, the southern neighbors of the *Kwakiutl*. The masks are used in several mimical performances.

Figs. 3 and 4 belong together. They belong to a clan in whose history *K·ōmō'k·oa* plays an important part. *K·ōmō'k·oa* had married a girl, and the adventures of their son are acted in the dance. The young man (Fig. 3) calls the eagle (Fig. 4) and asks him to carry him all over the world. The eagle complies with his requests, and on returning the young man tells his experiences, how he had visited all countries and peoples, and found them not to be real men, but half human, half animal. This latter idea is widely spread among the inhabitants of the North-West Coast.

The next figure (5) is the mythical *Masmasalā'niq*. I have treated of these myths on a previous occasion (see Globus, vol. LIII). The special mask represented here is used in a dance in which *Masmasalā'niq* appears in his house, at the entrance of which stands his messenger, *Atlqulā' tenum*, who calls, and announces the arrival of the various dancers, the Thunderbird, the *Snēnē' ik·* (the *Tsōnōk·'oa* of the *Bilqula*), and others. Unfortunately I was unable to obtain this mask. It represents a human face, covered with parallel stripes which run from the upper left side to the lower right side of the face, and are alternately red and blue. He carries a baton painted in the same way.

Pl. III Fig. 6 is probably not used in the *Sisau'kh*, but belongs to the *potlatch*. It is a headornament in the shape of the killer (Delphinus Orca). Only the head, the tail, and the fins are represented. I was told that the idea of the head-dress is to represent this whale as a canoe, the red horns being the paddles. Although this idea corresponds to some extent to the myths of the neighboring tribes, I doubt the correctness of this explanation. The horns, it will be seen, form a crown similar to the crowns of copper horns and mountain-goat horns used by the *Tsimshian* and *Haida;* and I believe our specimen is an imitation of the latter.

Although the last three figures are rather poor specimens of carving and painting, they nevertheless command considerable interest. The round mask (Fig. 7) represents the spirit *Anulikū'ts'ai*, and is used in the dance opening the *Sisau'kh*. Three spirits — *Atlmoktoai'ts*, *Nōnosēkne'n*, and *Anulikū'ts'ai* — are said to live in the woods. Through their help men acquire the art of dancing, and whosoever wishes to become a good dancer invokes *Atlmoktoai'ts* to help him. It is said that they live in a subterranean lodge dug out by *Nōnōsēkne'n*. From February until October they stay in this house, but then they leave it and approach the villages. As soon as they, and more especially *Anulikū'ts'ai*, appear, the dance *Sisau'kh* begins. Their apperance is the subject of the first mimical performance of the dancing season. A man wearing this mask waits outside the houses, and asks everybody whom he encounters why he does not dance, and through his presence instigates him to dress up and make his appearance at the great dance which is celebrated at night.

Pl. III Fig. 8 represents the half-moon. The mask is used in a dance together with the new and full moons. The mask is worn by a woman, and the being she represents is named *Aiahilako*.

Fig. 9 has the shape of the well-known copperplates which are so highly valued on the North-West Coast. Its name is *Tla' lia* (copperplate). The legend to which this mask refers says that a man went into a distant country to search for a wife. At last he met *Tlā' lia*, the mistress of the copperplates. He married her, and it was thus that they first came to be known to the *Bilqula*.

I said above that this dance of the *Bilqula* corresponds to the *No'ntlem* of the *Tlatlasik' oala*. The double mask figured on p. 129 of Woldt's book, which I mentioned above, belongs to this dance. In the village *Oumta'spe*, which is commonly called and spelled *Newetti* by English traders, I collected a whole set of such masks, representing „the feast of the raven." This collection has been deposited in the Royal Ethnological Museum at Berlin. The central figure is the raven, to whose face two movable wings are attached. The other figures represent animals which took part in the feast. The first part of the dance represents the raven catching the salmon, which is later on fried. The animals are invited to partake in the meal, and the events of this feast are represented in the dance. It was on that occasion that they received their present form, while before they had been half-human beings.

At the end of the *No'ntlem* season the *Tsa' eka* begins. During this season the whole tribe is divided into a number of groups, which form secret societies. Among the *Kwakiutl* I observed seven groups, the principal of which is called the *Me' emkoat*. To this group belong the *Ha'mats'a*, the crane, the *Ha' maa*, grisly bear, and the *Nu'tlematl*. The first, second, and third of these are the „man-eaters". The other groups are the following:

2. *Kokoski' mo*, who are formed by the old men.
3. *Maa'mq'enok* (the killers), who are formed by the young men.
4. *Mō'smos* (the dams), the married women.
5. *Kā'kiao* (the partridges), the unmarried girls.
6. *He'melk* (those who eat continually), the old chiefs.
7. *Kēkī'qalak* (the jackdaw), the children.

Every one of these groups has its separate feast, in which no member of another group is allowed to partake; but before beginning their feast they must send a dish of food to the *Hamats'a*. At the opening of the feast the chief of the group for instance, of the *Ka' kao* — will say, „The partridges always have something nice to eat", and then all peep like partridges. All these groups try to offend the *Me'emkoat*, and every one of these has some particular object by which he is offended. The grisly bear must not be shown any red color, his preference being black. The *Nū'tlematl* and crane do not like to hear a nose mentioned, as theirs are very long. Sometimes the former try to induce men to mention their noses, and then they burn and smash whatever they can lay their hands on. For example: a *Nū'tlematl* blackens his nose. Then the people will say, „Oh, your head is black!" but if somebody should happen to say, „What is the matter with your nose?" he would take offence. Sometimes they cut off the „noses" of canoes because of their name. The *Nū'tlematl* must be as filthy as possible.

Sometimes a chief will give a feast to which he invites all these groups. Then nobody is allowed to eat before the *Hā'mats'a* has had his share and if he should decline to accept the food offered to him, the feast must not take place. After he has once bitten men, he is not allowed to take part in feasts.

The chief's wife must make a brief speech before the meal is served. She has to say,

„I thank you for coming. Be merry and eat and drink." If she should make a mistake by deviating from the formula, she has to give another feast.

The first of these classes, the *Mē'emē'oat*, are a real nest of secret societies. I failed to gain a full understanding of this subject, which offers one of the most interesting but at the same time most difficult problems of North-West American ethnology. I am particularly in doubt as to in how far the secret societies are independent of the clans. It seems to me, from what I was able to learn, that the crests of the clans and the insignia of the secret societies are acquired in the same way. They are obtained by marriage. If a man wants to obtain a certain carving or the membership of a secret society, he must marry the daughter of a man who is in possession of this carving or is a member of the secret society; but this can be done only by consent of the whole tribe, who must declare the candidate worthy of becoming a member of this society or of acquiring that crest. In the same way the chieftaincy of one of these societies devolves upon the husband of the chief's daughter. If the chief of a certain clan or of a secret society has no daughter, a sham marriage is celebrated between the chief's son and the future chief. But in some instances, the daughter or son succeeds immediately the father.

The ceremonies are as follows. When it has been decided that a man is worthy of acquiring a crest, he sends messengers to his intended wife's father to ask his permission to marry the girl. If the father consents, he demands fifty blankets, or more, according to his rank, to be paid at once, and double the amount to be paid three months later. After these two payments have been made, the young man is allowed to live with his wife in his parents-in-law's house. There he must live three months, and, after having paid a hundred blankets more, is allowed to take his wife to his own home. Sometimes the girl's father receives as much as five hundred blankets in course of time.

When the young man comes to live in his father-in-law's house, the latter returns the fifty blankets which formed the first instalment of the payment for the girl. At this time the young man gives a feast (without giving away blankets), and on this occasion the old man states at what time he intends to return the rest of the payment. During this feast the young man rises, and in a long speech asks his wife's father to give him his crest (carvings) and name. The father must comply with this request, and announces when he is going to transfer his rank and dignity. This is done at a great festival. I am not quite sure whether the whole tribe, or the clan alone, takes part in it. The father-in-law takes his copper and formally makes it over, together with his name and carving, to the young man, who presents the guests with blankets.

These facts are derived from information which I obtained in *'Oumta'spē* (Newetti), Fort Rupert, and Alert Bay, and from a thorough study of the traditions of these tribes, in which the membership of secret societies and carvings, are always obtained by marriage. Notwithstanding this, the man who is thus entitled to become member of the secret society must be initiated.

The members of these societies, when performing their dances, are characterized by head-dresses and certain styles of painting, some of which are represented on Plate II, as I found them used by the *Tlatlasik'oa'la*.

The most important among them is the *Hā'mats'a* (derived from *ham* to eat). I have described his initiation in the first number of the „Journal of American Folk-Lore," p. 58, and shall confine myself here to a brief description of his attire. The new *Hā'mats'a*

dances four nights, — twice with rings of hemlock branches, twice with rings of cedar-bark which has been dyed red. Strips of cedar-bark are tied into his hair, which is covered with eagle-down. His face is painted black. He wears three neck-rings of cedar-bark arranged as shown in Pl. II Fig. 1—3 and each of a separate design. Strips of cedar-bark are tied around his wrists and ankles. He dances in a squatting position, his arms extended to one side, as though he were carrying a corpse. His hands are trembling continually. First he extends his arms to the left, then he jumps to the right, at the same time moving his arms to the right. His eyes are staring, and his lips protruding voluptuously. The new *Ha'mats'a* is not allowed to have intercourse with anybody, but must stay for a whole year in his rooms. He must not work until the end of the following dancing season. The *Ha'mats'a* must use a kettle, dish, and spoon of their own for four months after the dancing season is at an end; then these are thrown away, and they are allowed to eat with the rest of the tribe. During the time of the winter dance, a pole called *ha'mspiq* is erected in the house where the *Ha'mats'a* lives. It is wound with red-cedar bark, and made so that it can be made to turn round. Over the entrance of the house a ring of red cedar-bark is fastened, to warn off those who do not belong to the secret society. The same is done by the other secret societies, each using its peculiar ornament.

Another society is called *Ma'mak'a*. The initiation of a new member is exactly like that of the *Ha'mats'a*. The man or woman who is to become *Ma'mak'a* disappears in the woods, and stays for several months with *Ma'mak'a*, the spirit of this group, who gives him a magic staff and a small mask. The staff is made of a wooden tube and a stick that fits into it, the whole being covered with cloth. In dancing, the *Mä'mak'a* carries this staff between the palms of his hands, which he presses against each other, moving his arms at the same time up and down like a swimmer. Then he opens his hands, separating the palms, and the stick is seen to grow and to decrease in size. When it is time for the new *Mä'mak'a* to return from the woods, the inhabitants of the village go to search for him. They sit down in a square somewhere in the woods, and sing four new songs. Then the new *Ma'mak'a* appears, adorned with hemlock branches. While the *Ha'mats'a* is given ten companions, the *Mä'mak'a* has none. The same night he dances for the first time. If he does not like one of the songs, he shakes his staff, and immediately the spectators cover their heads with their blankets. Then he whirls his staff, which strikes one of the spectators, who at once begins to bleed profusely. Then *Mä'mak'a* is reconciled by a new song, and he pulls out his staff from the stricken man's body. He must pay the latter two blankets for this performance, which, of course, is agreed upon beforehand. The attire of the *Ma'mak'a* is shown in Pl. II Fig. 4. His face is painted black, except the chin and the upper lip.

The *Olala* (Pl. II Fig. 5) is another member of this group. The braid on the right side of his head is made of red cedar-bark. He also wears a neck-ring, and strips of bark tied around his wrists and ankles. This figure is particularly remarkable, as the *Tsimshian* designate by this name the *Ha'mats'a*. Undoubtedly the *Olala* was acquired by them through intermarriage with the *Heiltsuk* (erroneously called *Bella Bella*). They call the *Olala* also *Wihalai't* (= the great dance).

The *Lä'lenoq* represents the ghost. He wears black eaglefeathers (Pl. II Fig. 6) in a ring of white cedar-bark, to which fringes are attached which cover his face. He wears shirt and blanket, and a plain neck-ring made of red cedar-bark, Pl. II Fig. 1 without any attachments.

He carries a rattle, Pl. II Fig. 7 which represents an eagle, and is about a foot long. He does not dance, but lies down, only shaking his rattle.

The *Sʼlic* (Pl. II Fig. 8) when dancing carries a long tube of softened kelp, closed at one side by a piece of wood, in his mouth. Suddenly he begins to blow it up, and the tube begins to grow out of his mouth, representing a snake.

The *Tsʼēkois* (Pl. II Fig. 9) carries a great number of small whistles imitating the voices of birds. The *Tlēqalaq* is represented in Pl. II Fig. 10. He wears a raven head-dress, and his genius is the spirit *Wīʼnalakilis*. The latter lives on the sea, continually travelling in a boat. If a man happens to see him, he falls sick. *Wāʼtanum*, another figure of these dances, wears a beard of red cedar-bark, rising from the middle part of his forehead. His face is painted all black.

All these figures belong to the *Meʼemkoat*, every one representing a class protected by a certain spirit. As the meaning of these dances is kept secret by the societies, it is extremely difficult to obtain any information as to their significance. Each figure has a song peculiar to itself; but these songs, of which I obtained a considerable number, do not convey any information, as they are nothing but boastful announcements of the power and renown of each figure.

I indicated above that each of these figures has a peculiar way of dancing. A description of one of these dances may be of interest. Unfortunately I did not see it myself, but the information was obtained from a native whom I have reason to consider trustworthy. He said: — —

„During the dance *Tsāʼ eka* the whistles *Tsʼēkoityala*, which makes those who hear its sound happy, and *Tliqiqs* are frequently used. When the dance *Tōʼquit* is to be performed, these whistles are heard in the woods and in the dancing-house. A curtain is put up near the fire, separating a small room from the main hall, and in the evening all assemble to witness the dance. Several dancers hide behind the curtain, while others beat time with heavy sticks on the roof and on the walls of the house. During this time the whistles are silent; but as soon as the men on the roof stop beating time, the whistles are heard again. Now the audience begin beating time with sticks, at the same time singing, „A! Ai! ai! ai! aia aia!" the tone being drawn down from a high key, down through an octave. Then four women make their appearance, their hair combed so as to entirely hide their faces. They go around the fire, and disappear behind the curtain. After four songs are sung, the chief declares that they have disappeared in the woods.

„The following day everybody — men, women, and children — is invited by one man or another, and they dance with masks. The next morning all go into the woods to look for the four women. They sing four new songs, and then the women make their appearance. They have become the *Māmaka*, *Kōʼminoks*, *Hāʼmatsʼa*, and *Tōʼquit*. The latter moves only very little when dancing. She holds her elbows pressed firmly against her sides. The palms of her hands are turned upward, and she moves them a little upward and downward. She sings, „Ya, ya, ya!" and wears a necklet of hemlock branches. The four women next go home, accompanied by the crowd. When *Tōʼquit* enters the house, the audience beat time with a rapid movement. She begins to dance; and when, after a short time, she cries, „Whip, whip, whip" the people stop singing and beating time. Four times she runs tripping around the fire, forward and backward, holding her hands as described above. Then she turns round, and moves her arms iu the same way as



auct. del.


4
8
10
1 b
7
1 a

Ma'maka (see p. 13). Three times she opens her hands, trying to obtain her whistle from her spirit, but she does not succeed until the fourth time. She whirls the whistle against the people, who immediately stoop and cover their heads with their blankets, continuing to beat time. After a short time they uncover their faces to see what *Toquit* has been doing. It is supposed that meanwhile her genius is with her, and as a sign of his presence she holds a huge fish in her hands. She then takes up a knife and cuts it in two. Immediately it is transformed into *Ci'tlem*, the chief of the doubleheaded snakes. It grows rapidly in length, moves along the floor, climbs the posts of the house, and finally disappears on the beams.

„Now the audience begin once more to beat time, covering their faces. On looking up, they see *No'ntlemkgila* by the side of the *To'quit*, dancing and whistling. Suddenly a gull alights on his head, and soon rises again, carrying his head."

A few specimens of the *Nontlemkgila* are in the collection at Berlin, and one more I have seen in Washington. It is a small wooden figure, rudely carved, with moveable arms and legs. The figure is perfectly flat, being shown only in front view. The head is a flat disk, Pl. II Fig. 11 fastened by means of a pin to the body. The eyes are narrow, and two broad lines made of mica run vertically downward below the eyes. The hair is made of bushels of human hair. Numerous mechanical devices of this kind, moved by invisible strings, are used in the winter dances.

The winter dance is concluded by the *Tsā'ekamtl* (= *Tsa'ekamask*). This concluding ceremony I found in use as well among the *Wik'ē'nok* as among the *Tlatlasikoala* and *Kwakiutl*. The first call it *Ha'stemitl*; the last *Haialikyauae*. When the time of this dance approaches, the *Wik'ē'nok* erect a large scaffold in the middle part of the rear wall of the house, on which *Ha'stemitl* is danced by a chief's daughter. The scaffold is built by four chiefs. Its posts are tied together with red and white cedarbark. A shaman stands in the door of the house, his duty being to announce the arrival of the dancer. Another sits in the left rear corner on the platform of the house, playing the drum. Two more stand to the right and left of the scaffold, and move their hands slowly towards the dancer. When the dancer enters the house, the spectators must cover their heads with their blankets. Whoever does not obey this law must pay her a certain number of blankets. The spectators sit in the front part of the house, and accompany her dance with songs and beating time. The scaffold is destroyed after *Ha'stemitl* has danced four nights. This is the end of the winter dances; and neither the *Ha'mats'a* nor the *Nā'tlematl*, the *Ma'maka*, nor any of the other figures are allowed to continue their practices, their privileges only reviving at the beginning of the following dancing season.

STUDIEN ÜBER STEINJOCHE

AUS

MEXICO UND MITTEL-AMERIKA

VON

HERMANN STREBEL, IN HAMBURG.

(Mit Taf. IV – VII).

In dem ersten Teile meiner Arbeit „Alt-Mexico", die im Verlage von LEOPOLD VOSS, Hamburg 1885 erschienen ist, habe ich auf Seite 25 und folgende diese, für gewöhnlich „Opferjoche" genannten Gebilde besprochen und die Richtigkeit solcher Bezeichnung bestritten. Ich stellte dabei in Aussicht diesen interessanten Gegenstand in einer besonderen Arbeit eingehender zu behandeln, denn einerseits musste meine abweichende Ansicht besser begründet werden als es dort möglich und statthaft war, andererseits hoffte ich durch Herbeischaffen eines reicheren Materials zu einem bestimmten Ergebnis für die wirkliche Bedeutung und den Benutzungszweck dieser Steinjoche vordringen zu können. Wenn diese Hoffnung nun auch nicht in vollem Maasse erfüllt ist, da manche sich daran knüpfende und für die Deutung vielleicht wichtige Fragen von mir unentschieden oder ganz unbeantwortet bleiben mussten, so habe ich mich doch zu der Veröffentlichung meiner Studien, die ich vorläufig anderer Arbeiten halber abbrechen muss, entschlossen, um in ihnen und in dem zum ersten Mal zusammengestellten Material anderen Fachgenossen Anregung und Erleichterung zu bieten, diese interessanten Fragen weiter zu verfolgen und womöglich zu endgültiger Entscheidung zu bringen.

Ich will an dieser Stelle meinen Dank Allen aussprechen, die mir bei der Beschaffung des Materials so freundliches Entgegenkommen gezeigt haben, so insbesondere den Herren PHILIPP BECKER in Darmstadt, Geheimrath Prof. Dr. A. BASTIAN, Dr. MAX UHLE und Dr. ED. SELER in Berlin, Custos FRANZ HEGER in Wien und Director Dr. E. T. HAMY in Paris.

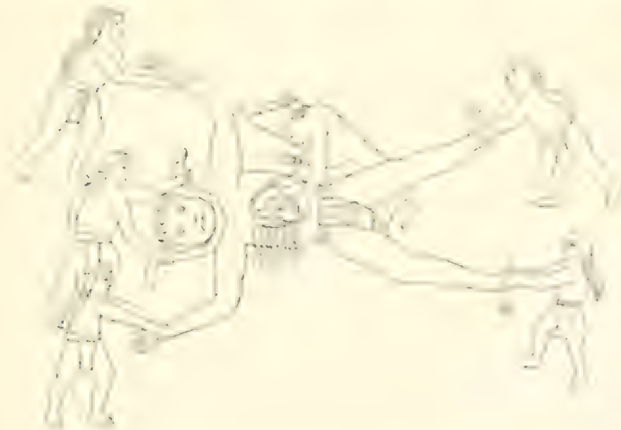
I.

Ich gebe vorweg eine Zusammenstellung aus der älteren Literatur, die wenn auch nicht vollständig, doch die wichtigsten Quellen berücksichtigt.

Codex RAMIREZ in Biblioteca Mexicana, Mexico 1878. Nach den daselbst als Einleitung sowohl zu diesem Codex als auch zur Cronica Mexicana von TEZOZOMOC von I. F. RAMIREZ, OROSCO Y BERRA und A. CHAVERO veröffentlichten Bemerkungen, ist dieser Codex ursprünglich in mexikanischer Sprache verfasst, im Original aber nicht mehr vorhanden. Die Uebersetzung soll von JUAN TOVAR gemacht sein und in mehreren Abschriften bestehen. Dieser Codex muss um die Mitte des sechszehnten Jahrhunderts abgefasst sein und ist von JOSEPH DE ACOSTA bei Abfassung seiner viel angeführten „Historia natural y moral" benutzt worden. Das weiter unten anzuführende Geschichtswerk von FRAY DIEGO DURAN hat diesen Codex ebenfalls benutzt, so dass oft eine wörtliche Wiedergabe festgestellt werden kann,

wenn Duran auch noch manches Andere und Neue hinzufügt. Wenn ich den hier in Frage kommenden Ausführungen des Codex Ramirez vor Anderen vielleicht etwas früheren Autoren den Vorzug gebe, so geschieht es, weil er die betreffenden Vorgänge am ausführlichsten schildert und auch Abbildung giebt.

Auf Seite 94 heisst es bei der Schilderung des Haupttempels in Tenochtitlan wie folgt: „Delante de sus dos aposentos habia un patio de 40 piés en quadro, en medio del „qual habia una piedra de hechura de pirámide, verde y puntiaguda, de altura de 5 palmos, „que hechando un hombre de espaldas sobre ella le hazia doblar el cuerpo, y en esta forma „sacrificaban à los hombres sobre esta piedra al modo que adelante diremos". Auf Seite 100—101 heisst es dann weiter: „El supremo sacerdote traia en la mano un gran cuchillo „de pedernal muy agudo y ancho, el otro traia un collar de palo labrado a manera de una „culebra. Puestos todos seis ante el idolo, hazian su humillacion, y poníanse en orden „junto à la piedra piramidal puntiaguda, que ya queda dicho estaba frontero de la puerta „de la cámara del idolo: era tan puntiaguda esta piedra, que echando de espaldas sobre „ella el que habia de ser sacrificado, se doblaba de tal suerte, que dejando caer el cuchillo [illegible] y „el sumo sacerdote le abria el pecho con aquel agudo cuchillo con una presteza estraña, „arrancandole el corazon con las manos, y assi baheando se lo mostraba al sol" u. s. w. [illegible]



Tlíltique incaunilia yai ymaronoque.

In wörtlicher Uebersetzung lautet dieser Bericht wie folgt:

Seite 94. — Vor den beiden Räumen (in denen Huitzilopochtli und Tlaloc verehrt wurden) befand sich ein Hofraum von 40 Fuss im Viereck, in dessen Mitte ein grüner, pyramidenförmiger und scharf zugespitzter Stein von 5 palmos (= 1,060 Meter) Höhe stand. (Die Form war derart), dass wenn ein Mensch mit dem Rücken darauf geworfen wurde der Körper sich bog, in welcher Lage dann die Menschen in der später anzuführenden Weise geopfert wurden. —

Seite 100—101: — Der Oberpriester trug ein grosses, spitzes und breites Steinmesser in der Hand, der andere (Priester) ein Halsband [1]) aus Holz in der Art einer Schlange bearbeitet. Vor dem Idol machten die sechs ihre Reverenz und stellten sich dann geordnet neben den spitz-pyramidenförmigen Stein, der wie schon gesagt gegenüber der Thür des Gemaches stand, in dem das Idol befindlich war. Dieser Stein war so spitz, dass wenn

[1]) *Anmerkung.* Collar, franz. Collier ist Halsband, kann aber auch im weiteren Sinne auf Alles angewandt werden, was um den Hals gelegt wird, auch wenn es denselben nicht ganz umschliesst, oder nicht zu seinem Schmucke dient. Duran gebraucht an Stelle des Wortes Collar, Collera, das Kummet bedeutet.

man das Opfer mit dem Rücken darauf warf, dasselbe so gebogen wurde, dass indem man das Messer auf die Brust fallen liess, ein Mensch mit Leichtigkeit in der Mitte geteilt wurde .... Sobald die sechs Priester ankamen wurde das Opfer von einem an einem Fuss, vom andern am anderen Fuss, von einem an einer Hand, vom anderen an der anderen Hand gefasst und mit dem Rücken auf jenen zugespitzten Stein geworfen, wonach der fünfte Priester ihm das Halsband um den Hals legte und der Hohepriester ihm die Brust mit jenem spitzen Messer mit ausserordentlicher Geschwindigkeit öffnete, mit den Händen das Herz herausriss und dasselbe noch rauchend der Sonne entgegenhielt, u. s. w. —

Die Schilderung des Opfersteines (Techcatl) dürfte in den Bezeichnungen „pyramidenförmig" und „scharf zugespitzt" wohl kaum wörtlich zu nehmen sein, da dann ja die Opfer beim darauf — Legen oder — Werfen aufgespiesst worden wären. Mann kann wohl annehmen, dass damit nur eine sich mehr oder weniger rasch nach oben verjüngende Form angedeutet werden soll, oder aber, dass es sich um eine mehr oder weniger breit abgestutzte Pyramide handelt, wenn der Block wirklich kantig und nicht etwa kegelförmig war.

Fray Diego Duran, Historia de las Indias de Nueva España, Edit Mexico 1880. Teil II, Seite 93 und 94. Der hierhergehörige Teil dieses Werkes ist in 1579 abgefasst und schliesst sich mit folgenden Ausnahmen fast wörtlich den vorstehenden Angaben des Codex Ramirez an. Bei der Beschreibung des Opfersteines lässt er die Bezeichnungen „grün" und „pyramidenförmig" fort und giebt die Höhe „bis zur Taille reichend" an, was also ungefähr dasselbe ist wie 1,060 Meter. Wie schon in der Anmerkung erwähnt, bezeichnet Duran ausserdem das hölzerne Instrument, welches über den Hals gelegt wurde mit dem Worte Collera. Duran's Werk ist ursprünglich mit Abbildungen versehen, die meist den einzelnen Kapiteln vorgestellt sind, die aber in der besagten Ausgabe in einem Atlas zusammengestellt wurden. Die hiehergehörige Abbildung ist folgende:



Während in der Abbildung des Codex Ramirez der Opferstein nicht sichtbar wird, erscheint er hier als ein oben abgestutzter Kegel, der auf einer Steinplatte steht. Da nun Duran, wenn er auch die Bezeichnung pyramidenförmig nicht gebraucht, wohl aber die „scharf zugespitzt," was der Abbildung nicht entspricht, so wird die weiter oben angedeute Annahme wahrscheinlicher, dass auch bei Duran dieser Ausdruck nur ein „sich verjüngen nach oben" bedeuten soll. Das hölzerne Instrument in Form einer Schlange stimmt mit der Abbildung im Codex Ramirez, wie auch der Stand und die Haltung der Priester bei dem ganzen Vorgange. Für diejenigen, welchen, besonders in der Duran'schen Abbildung, etwas Fremdartiges auffallen sollte, ist zu bemerken, dass Duran oder wer für ihn diese Zeichnungen nach dem vorausgesetzten Original ausführte, vielfach das Originelle durch vermeintliche Verbesserungen, die seinem Kunstgeschmacke mehr entsprochen haben mögen, abgeschwächt hat. So finden wir nicht nur die Gesichtszüge verändert, sondern beispiels-

weise auch die Königsbilder mit allerlei Beiwerk im Renaissance-Stil versehen. Trotzdem erkennt man durchweg, dass Originalzeichnungen eines Einheimischen vorgelegen haben müssen.

Fray Bernardino de Sahagun, der sein Geschichtswerk um 1530 herum verfasst haben muss, sagt über den Gegenstand gelegentlich der Beschreibung des Tempels Bd. I. in wörtlicher Uebersetzung Folgendes: „Es war ein runder Stein in der Art eines Hauklotzes (Tajon), Techcatl genannt, 3 palmos (= 637 mm.) oder etwas darüber hoch und 2 palmos (= 424 mm.) oder beinahe breit. Man warf die Opfer mit dem Rücken darauf indem sie von Fünfen angefasst wurden, deren zwei die Beine, zwei die Arme und einer den Kopf hielt, wonach der Priester kam und ein Steinmesser in Form einer Lanzenspitze mit beiden Händen in die Brust (des Opfers) stiess." Die Beschreibung des Opfersteines, dessen mexikanischer Name Techcatl uns hier zuerst übermittelt wird, weicht von den vorstehenden ab, doch dürfte sich ein Ausgleich in Folgendem finden. Die Bezeichnung „rund" kann nicht wörtlich genommen werden, da es sich ja nicht um eine Kugel handeln kann, muss sich vielmehr auf die seitliche Kontur beziehen, was ja auch schon die Bezeichnung Hauklotz andeutet, also nicht etwa auf eine abgerundete oder gewölbte Oberfläche. Es kame aber dann weiter in Frage ob die so gedeutete Bezeichnung sich auf einen Cylinder oder einen abgestutzten Kegel beziehen soll, im letzteren Falle würde die Uebereinstimmung mit der Duran'schen Abbildung hergestellt sein, im ersteren Falle nicht. Doch ist auf solchen Unterschied, wie auch auf den bei den Maassangaben nicht allzuviel Gewicht zu legen, da besonders die letzteren nur nach leicht trügender Abschätzung gemacht sein werden. Die Manipulationen, welche mit dem Opfer vorgenommen wurden stimmen im grossen Ganzen mit den im Codex Ramirez und Duran geschilderten überein, denn wenn beim Halten des Kopfes das hölzerne Instrument nicht angeführt wird, so spricht das nicht gegen die Anwendung eines solchen, sondern ist wohl mehr darauf zurückzuführen, dass Sahagun diese Einzelheit übersehen hat anzuführen, oder sie nicht für wichtig hielt.

Fray Toribio de Benavente (Motolinia), Edit. Icazbalceta, Mexico 1858 in „Colleccion de Documentos para la Historia de Mexico. Tom I." Dies Werk, ein im Jahre 1581 in Tehuacan abgefasster und an den Conde de Benavente gerichteter Bericht umfasst eine Epistola proemial und drei Tratados, in dessen erstem, Cap. VI das Fest Panquetzaliztli geschildert wird. Da heisst es u. A. wie folgt: Sie hatten einen langen Stein, 1 brazada (= 1,696 M.) lang, fast 1½ palmos (= 318 mm.) breit und gut einen palmo (= 212 mm.) dick oder kantend (grueso ö de esquina). Die Hälfte dieses Steines war oben auf dem Tempel und vor dem Altar des Götzen in den Boden eingelassen. Auf diesen Stein legten sie die Unglücklichen mit dem Rücken um sie zu opfern, die Brust (tieso) stramm, da sie an Händen und Füssen (atados) gebunden waren. Der Oberpriester öffnete dann mit einem Steinmesser und nicht wie man glauben könnte mit einem Obsidian-Messer, den Unglücklichen, dessen Brust wie gesagt sehr stramm war, ihm rasch das Herz herausreissend.

Ich habe aus dieser Schilderung das nicht Hierhergehörige oder überflüssig Wiederholende fort gelassen, mich sonst aber strenge an den Text gehalten. Die Beschreibung des Opfersteines giebt dem Anscheine nach ein ganz anderes Bild desselben, als wir es bisher fanden, doch ist auch hier eine Richtigstellung notwendig. Wenn Motolinia von einem 1,696 Meter langen Steine spricht, so meint er damit offenbar die Höhe, wie denn Länge und Höhe oft verwechselt werden. (Ich erinnere nur an den Ausdruck „langer Mensch" anstatt „hoher Mensch"). Dies geht schon daraus hervor, dass er später hinzufügt, der Stein sei zur Hälfte

in den Boden eingelassen, was auf die an und für sich geringe Dicken-Angabe als Höhe gedacht (212 mm.) nicht gut Bezug haben kann, da dann die ganze Manipulation für die Priester höchst unbequem gewesen sein würde, und von einem Herausdrücken der Brust dann auch gar keine Rede sein könnte. Wir hätten darnach einen ca. 848 mm. über der Erde hohen Stein, was die Angaben von Sahagun einerseits und Codex Ramirez und Duran andererseits vermitteln würde. Die Breiten- und Dickenangaben würden dann bedeuten, dass der Stein ungleichseitig vierkantig war; ob oben und unten gleichmässig breit und tief, bleibt fraglich, vielleicht sind nur die Maasse der oberen Fläche, auf der das Opfer lag gemeint, wonach eine sich nach oben verjüngende Form nicht ausgeschlossen wäre. Da Motolinia vielfach Gebrauchsgegenstände sowie Gebräuche aus verschiedenen Gegenden untereinander mengt, so dass man bei der an sich nicht leicht verständlichen Schreibweise oft in Zweifel bleibt, auf welche Gegend des Landes oder auf welchen Vorgang sich diese oder jene Angabe bezieht, so sind nicht nur derartige Deutungen gerechtfertigt, sondern man kann in diesem Falle auch annehmen, dass Motolinia vielleicht eine andere, aber im wesentlichen doch demselben Zwecke entsprechende Form des Opfersteines (Techcatl) beschrieben hat. Was nun die Lage des Opfers anbetrifft, wie sie aus der Schilderung Motolinia's entnommen werden muss, so ist dieselbe insofern sehr abweichend, als Hände und Füsse gefasselt gewesen sein sollen, die ebenso wie der Kopf bei der Form des Techcatl, wie ich sie berichtige, herabgehangen haben müssen. Es wird nicht angegeben ob das Opfer von Priestern gehalten wurde, was aber doch notwendig erscheint, wenn man die verhältnismässig kleine Fläche bedenkt, auf welcher der Körper mit dem Rücken lag. Es mag dahingestellt bleiben ob Motolinia auch in diesem Punkte ungenau berichtet oder eine abweichende Modalität schildert. Jedenfalls lässt sich seine Schilderung in den Hauptsachen, denen der anderen Autoren anpassen, oder steht doch nicht in Widerspruch mit ihnen. Interessant ist noch das Hervorheben, dass Steinmesser und nicht Obsidianmesser beim Opfern angewandt wurden. Den archaeologischen Funden nach tritt die, durch die Bilderschriften genugsam bekannte Form des Opfermessers übrigens sowohl aus Flintstein und verwandten Gesteinen als auch aus Obsidian auf.

Francisco Lopez de Gomara, Cronica de la Nueva España, 1554 geschrieben, Edit. Madrid 1749, Tom. I pag. 215. Die hiehergehörige Schilderung dieses Autors ist sehr kurz und lautet: „Ai en cada espacio de los Templos, que está de las gradas al Altar una „piedra como tajon, hincada en el suelo, i Altar (soll heissen Altura) de una Vara de „medir, sobre la cual recuestan a los que han de ser sacrificados. Tienen un cuchillo de „pedernal" u. s. w. Das heisst: Es befindet sich in dem Raume eines jeden Tempels, der zwischen den Stufen und dem Altar liegt, ein Stein wie ein Hauklotz in den Boden eingelassen, eine Vara (= 848 mm.) hoch, auf den die zu Opfernden gelegt werden. Sie haben ein Steinmesser u. s. w. Man sieht dass die Schilderung des Techcatl sich an die Sahagun's anlehnt; über die weiteren Manipulationen sagt er nichts, nur dass dann die Brust des Opfers mit einem Steinmesser geöffnet wurde, u. s. w.

Fray Alonso de Molina, Vocabulario de la Lengua Mexicana, Mexico 1571. Ich führe diesen nur an, weil er bei dem Worte „Techcatl" den Opferstein wie folgt beschreibt: „Piedra sobre que sacrificauan y matauan hombres delante de los Idolos". Das heisst: Stein, auf dem Menschen vor den Götzen geopfert und getötet wurden.

Fray Geronimo de Mendieta. Historia eclesiastica Indiana. Edit. Icazbalceta, Mexico 1870. Das Werk ist um 1596 herum geschrieben, und da es sich wesentlich mit der Kir-

chengeschichte beschäftigt, so findet Anderes oft nur kurze Erwähnung, wie das aus den hiehergehörigen Schilderungen im Cap. XV & XVI hervorgeht, die ich aber aus anderen Gründen hier ausführlicher angebe. Es heisst daselbst: Cap. XV „Los subian a lo alto de „su templo, donde con mucha diligencia el Papa (que ellos llamaban Papaua) y sacerdotes „vestidos de sus insignias, los tendian, quebrandoles las espaldas sobre una loza que para „ello tenian enhiesta y de presto el dicho Papa con un pedernal hecho a manera de „navajon, le daba por el pecho tan diestramente, que saltándole fuera el corazon, aun „antes que espirase se le mostraba, y le ofrecian luego al sol y al idolo a cuya reverencia „lo sacrificaban." Cap. XVI: „Y para no sentir tanto la muerte, les daban cierto brebaje á „beber, que parece que los desatinaba, y mostraban ir a morir con alegria". Das heisst: Man führte sie (die Opfer) auf die Höhe des Tempels, wo der Papa (Oberpriester, den sie Papaua nannten) und die Priester in ihrer Amtstracht sie auf eine Steinplatte, welche zu diesem Zwecke aufgerichtet war, legten, ihnen den Rückgrat brechend. Der Oberpriester traf dann mit einem Stein in Form eines grossen Messers die Brust (des Opfers), dass das Herz heraussprang, und ehe es den letzten Atemzug that, der Sonne gezeigt und dem Götzen, zu dessen Ehren sie geopfert, dargebracht wurde. — Und um den Tod nicht so sehr zu empfinden, gab man ihnen ein gewisses Getränk, das wie es scheint sie besinnungslos machte, und sie anscheinend freudig sterben liess.

Trotzdem Mendieta für den Techcatl einen neuen Ausdruck „loza" wählt, d. h. Steinplatte, die wie er sagt aufgerichtet war, so erkennt man hieraus doch das Anlehnen an die Schilderung Motolinia's, so wie ich sie gedeutet habe, nämlich eine im Verhaltnis zur Höhe schmale, bezw. dünne oder doch ungleichseitig vierkantige Form. Ueber den Vorgang selbst werden keinerlei Einzelheiten, wie sie die anderen geben, hinzugefügt, wohl aber tritt ein neues, interessantes Moment hinzu, dadurch, dass Mendieta behauptet, die Opfer seien bei dem Akte selbst entweder schon tod (durch das Brechen des Rückgrates), oder doch besinnungslos (durch gewisse Getränke) gewesen. Der erstere Punkt wird freilich nicht direkt ausgesprochen sondern ergiebt sich nur von selbst aus der Behauptung der Rückgrat sei gebrochen, was nebenbei gesagt auch indirekt bestätigt, dass die Oberfläche des Techcatl schmal, vielleicht auch kantig war. Ich halte diese interessanten Auslassungen Mendieta's deshalb für begründet, weil trotz der bekannten Widerstandsfähigkeit oder Unempfindlichkeit der Indianer gegen Schmerzen, trotz der aus den hier wirkenden religiösen Anschauungen sich ergebenden Ehre für die Gottheit zu sterben, der ganze Vorgang doch zu grauenhaft war, um nicht, wenigstens bei Manchen, den Selbsterhaltungstrieb zur Abwehr zu reizen und die ganze Haltung des Opfers so zu beeinflussen, dass die von den Priestern gewünschte Opferfreudigkeit und Ergebenheit nicht zum Ausdruck kam. Für solche Falle mindestens, wenn nicht immer, ist sehr wohl anzunehmen, dass die Priester das Opfer entweder besinnungslos machten oder gar in der angegebenen Weise oder auch durch Erstickung vermittelst jener hölzernen Schlange vorher töteten.

Ich habe nun noch zwei Quellen anzuführen, die eigentlich an den Anfang gehörten, die aber für die hier verfolgten Zwecke mir weniger maassgebend erscheinen.

Der Conquistador Anónimo, ein Begleiter des Cortez (Coleccion de Doc. para la historia de Mexico, Edit. Icazbalceta, Mexico 1858, Tom. I, pag. 385), zuerst in Bd. III Ramusio 1556 veröffentlicht, giebt eine kurz gefasste Schilderung der Vorgänge, aus denen ich nur das strenge hierher Gehörige anführen will:

„En sequida el sacrificador lo desnuda y lo lleva luego a las escaleras de la torre

donde esta un idolo de piedra; alli lo acuesta de espaldas, atandole una mano à cada lado, y lo mismo hace con los pies." Darnach wurde das Opfer von dem Hohenpriester mit dem Rücken auf ein Steinidol gelegt und seine Hände ebenso wie die Füsse auf jeder Seite desselben festgebunden. Es wird dann nur noch erzählt wie der Priester die Brust mit dem Steinmesser öffnete, während von sonstigen hülfeleistenden Priestern nichts erwähnt wird.

Der Conquistador Anónimo, oder wie es in Ramusio heisst „Relazione etc. fatta per uno Gentil'uómo del Signor Fernando Cortese;" giebt eben nur einen kurz zusammengefassten Bericht über das was er gesehen und gehört hat, und kann man von ihm daher auch nicht die Ausführlichkeit noch die Kritik eines Geschichtsschreibers erwarten. Auch in Cortes Briefen finden wir z. B. keinerlei nähere Angaben über das hier besprochene Thema, wenn auch sonst manche Einzelheiten, wie sie persönliches Interesse und Laune bevorzugt haben mögen, vorkommen, die sonst nicht geboten werden. Trotzdem ist es auffallend wenn der Conquistador Anónimo den Techcatl sowohl wie die Vorgänge selbst so abweichend von allen übrigen Autoren schildert. Wenn er den Techcatl ein Idol nennt, so lässt das voraussetzen, dass er eine Form hatte, die etwas Bestimmtes, bezw. eine Gottheit darstellte, was, wenn es der Fall gewesen wäre, von den übrigen Autoren erwähnt sein würde. Er sagt dann weiter, dass der Oberpriester das Opfer auszog, auf den Stein legte, seine Hände und Füsse an den Seiten desselben festband, und ihm die Brust aufschnitt, was nicht nur ebenfalls von allen anderen Schilderungen abweicht sondern an sich, wenn auch nicht gerade unmöglich, doch höchst unwahrscheinlich ist. Ein Mensch allein kann das alles nicht mit einem zum Opfertode bestimmten Menschen vollführt haben. Man ist aus diesen Gründen wohl berechtigt diesen abweichenden Angaben des Conquistador Anónimo kein besonderes Gewicht beizulegen. Sollten sie sich etwa auf Gebräuche in einer Gegend Mexico's beziehen, die anderen Autoren nicht bekannt war, so würde selbst dann das Unwahrscheinliche derselben, was ich kritisiere bestehen bleiben. In dem Berichte selbst ist allerdings erwähnt, dass gewisse Gebräuche je nach der Oertlichkeit verschieden sind, aber als Begleiter des Cortez in der ersten Zeit der Eroberung kann er doch nicht gut Vorgänge kennen gelernt haben die den Zeitgenossen unbekannt geblieben wären.

Licenciado Zuazo: Brief vom Jahre 1521 von Cuba aus geschrieben. Coleccion de Documentos etc. Edit. Icazbalceta, Mexico 1858. Tom. I pag. 362. Zuazo erzählt daselbst, dass das Opfer auf eine Steinbank mit Rückenlehne gesetzt wurde, dass es dann den Kopf so halten musste, dass die Brust heraus trat, worauf der Priester den Schnitt mit dem Steinmesser machte. Diese Schilderung weicht, wie man sieht von den maassgebenden noch weiter ab als die des Conquistador Anónimo, bedenkt man aber, dass Zuazo zu der Zeit nicht in Mexico war, wohin er erst später ging, also nur nach Mittheilungen Anderer berichtet, so erklärt sich leicht wie er nicht nur in diesem Falle, sondern überhaupt manche verkehrte und übertriebene Berichte nacherzählt, da die in jener Zeit aus Mexico kommenden Spanier selbst den Sitten und Gebräuchen der Eingebornen noch fremd gegenüberstanden. Ich glaube daher diese abweichende Schilderung von Zuazo ganz unberücksichtigt lassen zu können.

Padre José de Acosta, 1589: Historia natural y moral de las Indias, libr. V cap. XIII, schildert den Vorgang wie im Codex Ramirez. Ich erwähnte schon, dass Acosta lange Zeit als hervorragende Autorität angesehen ist, bis die Quellen bekannt wurden, aus denen er geschöpft hat.

Antonio de Herrera, 1601, Decadas III, Lib. II, capt. 15, schliesst sich in Allem genau den Schilderungen des Codex Ramirez und Duran's an.

Torquemada, 1614, Monarquia Indiana II, VII, 19, giebt dem Techcatl folgende Maasse: 1 Braza (1,696 Meter) lang, $\frac{1}{2}$ Vara (= 424 mM.) breit und $\frac{1}{3}$ Vara (283 mM.) dick. Wie man sieht schliesst sich Torquemada hierin ungefähr an Motolinia an und wird daher auch ebenso zu deuten sein, wie ich es bei diesem versucht habe, zumal Torquemada dann fortfährt: „Esta piedra, dicen algunos que era a manera de piramide, mas puntiaguda que „llana, para mejor atezar los hombres para el acto y buena espedicion del sacrificio." Das heisst: „Dieser Stein war nach der Aussage Einiger pyramidenförmig und spitzer als platt, um die Menschen für den Aktus und den Betrieb des Opferns besser herzurichten. Der Vorgang beim Opfern selbst wird dann genau so wie in Codex Ramirez und Duran geschildert.

Vetancourt, 1698: Teatro Mexicano, Tratado 3° cap. II, 29, schildert den Techcatl in den Maassen genau wie Torquemada und schliesst daran unmittelbar nur die Worte „mas puntiaguda que llana" = „mehr zugespitzt als platt", die Torquemada wie angeführt in einen längeren Satz kleidet. Hieraus geht noch deutlicher hervor, dass die Längenangabe sich auf die Höhe beziehen muss. Ueber die Vorgänge beim Opfern lässt er sich nicht näher aus.

Ich füge nun noch zwei Autoren aus der letzten Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts an, weil dieselben in der späteren Literatur häufig erwähnt werden.

Antonio de Solis: Conquista de la Nueva España, Libro 3°. Cap. XIII. Er schildert den Haupttempel in Mexico und sagt dann wörtlich übersetzt Folgendes: Weiterhin stand eine grüne Steinplatte, (losa verde) die sich 5 palmos (1,060 Met.) über den Boden erhob und in Kante ausging, (remataba en esquina) auf die der Unglückliche, zu opfernde mit dem Rücken befestigt wurde, um ihm das Herz aus der Brust zu reissen. Solis gebraucht wie Mendieta das Wort Steinplatte, da er aber ausdrücklich sagt, dass dieselbe sich 1,060 Meter über dem Boden erhebt (diese Höhe ist die gleiche, welche der Codex Ramirez angiebt) so ist diese Platte aufgerichtet zu denken. Der Ausdruck „esquina" kann Kante aber auch Ecke bedeuten, ist somit hier ohne weiteren Zusatz unklar, wenn auch die Bezeichnung „losa" = Platte es wahrscheinlich macht, dass hier meine Übersetzung die richtige sei, wobei allerdings eine Verjüngung nach oben zu angenommen werden muss.

Clavigero: Storia antica del Messico 1780, II, 46 (libro VI § 18), beschreibt den Vorgang beim Opfern gerade wie Duran und Codex Ramirez, giebt aber eine ganz andere Beschreibung des Techcatl, nämlich: Ein grüner Stein, oben convex, 3 Fuss hoch und ebenso breit und über 5 Fuss lang. Auf welche Autorität hin Clavigero diese Beschreibung giebt ist unerfindlich, doch glaube ich, dass er die ihm seiner Zeit bekannt gewordenen und, wie man aus meiner Anführung sieht, nicht ganz klaren Schilderungen des Techcatl so abänderte, wie er sich die Form desselben vorstellte, und zwar indem er die von Motolinia u. A. gebrauchte Bezeichnung „Loza" nebst Längenangabe für das nahm, was sie auf den ersten Eindruck scheint. Mit der Schilderung des von ihm oft angeführten Sahagun steht er hier in direktem Widerspruch.

Die vorstehende Zusammenstellung des wichtigsten literarischen Materials ergiebt manche Unklarheiten und Widersprüche, die ich an Ort und Stelle aufzuheben getrachtet habe, die es aber wohl verstehen lassen wenn spätere Autoren dasselbe zum Teil ganz unberücksichtigt liessen, oder aber ihren eignen Ansichten unterordneten, beziehungsweise es mehr oder weniger willkürlich behandelten. Ich möchte meinerseits daraus folgende Schluss-

folgerungen ziehen: „Vergegenwärtigt man sich die Vorgänge bei den Menschenopfern, so ist es klar, dass unter den vorbereitenden Vornahmen diejenige, welche von den meisten Autoren befürwortet wird eine Hauptrolle spielte, dass nämlich die Brust des Opfers herausgedrückt worden, und dass die Form der Unterlage, bezw. des Techcatl diesem Zwecke entsprechen musste. Sämmtliche maassgebende Autoren mit Ausnahme von CLAVIGERO, lassen sich nun, wie ich nachgewiesen habe, dahin vereinigen, dass die obere Fläche des Techcatl so klein gewesen sein muss, dass nur der Rücken oder ein Theil desselben sie bedeckte, während Unterleib mit Beinen, Arme, Hals und Kopf frei darüber hinausragten. Es ist nun für die mich beschäftigende Frage ziemlich gleichgültig ob diese Oberfläche einer abgestutzten Pyramide oder einem abgestutzten Kegel entsprach, oder ob sie vielleicht die stumpfe oder scharfe Kante eines dreiseitigen Prisma's bildete, die Hauptsache bleibt, dass die bezeichneten Theile des Körpers frei die obere Fläche des Techcatl überragten, mehr oder weniger herabhingen und, wie man nach den maasgebendsten Autoren annehmen muss, von Priestern gehalten wurden. Für meine Zwecke kommt dann zunächst in Frage ob der Kopf des Opfers nur mit den Händen oder vermittelst eines Instrumentes gehalten wurde, was beides für den Zweck an sich dieselben Dienste thun würde; da aber gewichtige Autoren die letztere Art des Haltens angeben, und dafür das betreffende Instrument beschreiben und abbilden, gegen welche Angabe strenge genommen keiner der anderen Autoren in direkten Widerspruch tritt: *so muss zugegeben werden, dass, wenn überhaupt ein Instrument gebraucht wurde um den Hals zu halten, dieses das in* DURAN *und Codex* RAMIREZ *beschriebene und abgebildete gewesen sein muss, dass mithin für die Benutzung eines Steinjoches zu solchem Zwecke keinerlei Anhaltspunkte in den für uns allein maassgebenden Schilderungen der alten Literatur geboten sind und daher die Bezeichnung solcher Steinjoche als Opferjoche ein für alle Mal beseitigt werden muss. Es ist in den besagten Schilderungen ebensowenig irgend welche Andeutung geboten, dass Steinjoche überhaupt bei den Menschenopfern unmittelbare oder mittelbare Verwendung fanden, so dass auch andere Benutzungszwecke wie z. B. der, von neueren Autoren angegebene, das Joch sei dem Opfer auf den Unterleib gelegt um die Brust herauszudrücken, aus diesem Grunde, wie auch den Vorgängen nach, unzulässig erscheinen.*

II.

In diesem zweiten Abschnitte möchte ich, soweit es nothwendig und für die Zwecke dieser Studien erwünscht ist, die neuere Literatur über diesen Gegenstand berücksichtigen und insbesondre klar zu stellen suchen, wie die Deutung der Steinjoche als Gebrauchsgegenstand bei den Menschenopfern oder anderen Vorgängen entstanden und begründet ist.

Ich darf wohl annehmen, dass die erste Abbildung eines Steinjoches von DUPAIX 1805 in den Antiquités Mexicaines, Première Expédition, planche V, fig. 5 gegeben wurde. Im beschreibenden Texte sagt DUPAIX ausdrücklich, dass ihm die Deutung dieses Gebildes nicht möglich sei. DUPAIX hat nun folgende Maasse für dieses Steinjoch angegeben; eine Vara (848 mM.) hoch und eine halbe Vara (424 mM.) breit, und nach dem, der Abbildung beigefügten, Maasstabe zeigt dieselbe allerdings jene Höhe, aber eine etwas grössere Breite. Diese Maasse sind nun falsch, denn Steinjoche solcher Grösse kommen überhaupt nicht

vor, und ausserdem befindet sich jenes Dupaix'sche Joch noch im National Museum von Mexico[1]) und soll nur 1¼ Fuss d. i. 353 mm. hoch sein.

Diese falschen Maasse haben nun Lenoir (ibidem: Explication des planches) verleitet, das besagte Steinjoch für den Techcatl zu halten, indem er sagt dies „Chevalet" sei dem Opfer „sous les reins" gestellt, so dass Kopf und Arme einerseits, die Beine andererseits herabhingen u. s. w. Mit Rücksicht auf den Dupaix'schen Maassfehler und darauf, dass Lenoir das Stück nicht selbst gesehen hat, kann man solche Deutung an sich wohl verstehen, minder verständlich wird sie aber durch den Umstand, dass Lenoir sich auf die älteren Autoren bezieht und insbesondere die Beschreibung von Solis anführt, dessen „remataba en esquina" er allerdings durch das entschiedenere „taillée en dos d'âne" übersetzt. Das hätte ihn überzeugen müssen, dass dazu unmöglich das von Dupaix abgebildete Joch passen kann. Lenoir schliesst damit, dass wenn seine Deutung nicht begründet sei, man annehmen müsse, dass das betreffende Objekt „eut été de simple agrément".

Nachdem Lenoir zuerst die Steinjoche als Gebrauchsgegenstand bei den Menschenopfern bezeichnete, haben spätere Autoren sich verleiten lassen denselben Weg, wenn auch mit anderen Ausblicken, einzuschlagen. Isidro Gondra, dessen Arbeit ich schon in der weiter vorne gegebenen Anmerkung anführte, giebt daselbst die Lenoir'sche Erklärung in Uebersetzung wieder, wobei er freilich den Sinn derselben auf den Kopf stellt, in dem er „sous les reins" mit „sobre los riñones" also auf die Nieren übersetzt. Er knüpft an die Lenoir'sche Deutung die Bemerkung, dass dieselbe wohl deshalb nicht zutreffend sei, weil das betreffende Joch nur 1¼, nicht 3 oder gar 5 Fuss hoch sei, dass aber der Umstand, dass diese Joche nur in Mexico, Tlascala, Orizaba und Chiapas und zwar in sehr geringer Zahl gefunden seien, es wahrscheinlich erscheinen lasse, dass dieselben ausschliesslich zum Gebrauch in den grossen Tempeln bestimmt gewesen seien. Er macht schliesslich darauf aufmerksam, dass diese Joche nur auf der innern Seitenfläche unpoliert seien, vielleicht um dadurch die Nieren oder den Hals des Opfers besser zusammenzudrücken. Hier tritt also, wenn auch nicht weiter begründet, zuerst die Auffassung auf, dass die Joche dem Opfer über den Hals oder die Nierengegend gelegt seien, (welches letztere freilich der geringen inneren Spannweite der Joche halber unmöglich ist), eine Auffassung, die bis auf den heutigen Tag, mehr oder weniger modificiert, bestehen geblieben ist. Gumesindo Mendoza wiederholt sie bei Anführung der Joche des Museo Nacional in Mexico, (Vergl. Anales del Museo, Bd. II, pag. 476) mit der Variante, dass er die Joche unter die Nieren (bajo los riñones) legen lässt, „um die Brust des Opfers herauszudrücken" (was damit keinenfalls erreicht wird), „oder über den Hals, um die Erstickung oder wenigstens die Bewegungslosigkeit des Opfers „zu bewirken." Mendoza, der im Uebrigen keinerlei Quellen anführt, fügt noch hinzu, „dass diese Joche jedenfalls ausschliesslich in den grossen Tempeln benutzt seien, und dass „wenn sie nicht für die Opfer dienten, man vermuthen könne, dass sie religiöse Zeichen (Symbole) seien." Alfredo Chavero giebt hierzu eine Nota worin er die Meinung vertritt, die Joche seien über den Hals des Opfers gelegt um dasselbe zu ersticken, und dass ein Priester dies ausführte, „wie man aus den Abbildungen des Duran und Codex Vaticanus „ersehen könne." Die Beschreibung und Abbildung des Duran zeigt aber wie in Abschnitt I angeführt eine Holzschlange und kein Steinjoch, und die Abbildung im Codex Vaticanus

[1]) Vergl. Historia antigua de Mexico von Prescott. Edit. von Cumplido, Mexico 1846, wo in Band III der damalige Direktor des Museums, Isidro R. Gondra eine Anzahl von Abbildungen mit beschreibendem Text giebt, unter denen sich auch jenes Steinjoch befindet. (Taf. XIV und Beschreibung pag. 85.

(wahrscheinlich N⁰. 3738 im Kingsborough, pag. 76) giebt den Vorgang so wieder, dass der Kopf des Opfers frei in der Luft schwebt und weder von einem Priester, noch durch ein Instrument gehalten wird, wie denn auch hier der Techcatl nicht sichtbar ist, sondern nur die vier Priester, welche Arme und Beine halten und der Oberpriester, welcher die Brust spaltet. Die Citate sind demnach durchaus falsch angebracht und beweisen das Gegentheil von dem, was Chavero angiebt.

Chavero beschreibt die Vorgänge bei den Menschenopfern noch einmal ausführlicher in „Mexico à través de los siglos", pag. 750—1. Er führt hier zuerst zwei Formen von Techcatl an, eine ältere aus den Zeiten des Tenoch (nach einem Aubin'schen Manuscript) in Form eines vierkantigen Blockes, der etwa dreimal so lang als hoch und breit erscheint. Die spätere Form, sagt er, sei ein zugespitzter Stein gewesen und bezieht hierauf ein in der Nähe von Tlaltelolco ausgegrabenes Stück von nebenstehender Form, das ganz gut den Beschreibungen des Codex Ramirez und Duran entspricht, wenn es mir auch für den Zweck reichlich schmal im Verhältnis zur Höhe erscheint.



Chavero behandelt auch diesen Gegenstand ohne auf die ältere Literatur näher einzugehen, sowohl mit Bezug auf den Techcatl wie auch auf die Vorgänge beim Opfern selbst. So kann er denn auch, trotzdem er Duran's Abbildung, wenn auch kleiner und etwas undeutlich abdruckt, sagen, dass den Opfern das Joch über den Hals gelegt wurde um die Brust herauszudrücken, das Opfer zu ersticken und dadurch seine Leiden zu verringern. Er bildet hierzu auch eins der reicher verzierten Steinjoche aus dem Museo Nacional in Mexico ab, (dasselbe findet sich auch unter meinen Abbildungen, Taf. IV Fig. 27) und fügt hinzu, dass sich mehrere solcher Joche daselbst befinden, die aus verschiedenem, meist feinem und schwerem Gestein gearbeitet und mit verschiedenartigen Skulpturen geschmückt seien, „die sich auf die Gottheiten beziehen, denen die Opfer geweiht wurden." Es wäre sehr erwünscht gewesen wenn gerade für diese letztere Behauptung eine Begründung geboten wäre, denn bei dem mir vorliegenden Material an Steinjochen kann ich keine Darstellung finden, die sich fraglos auf Gottheiten beziehen liesse, und selbst in den vereinzelten Fällen wo solches der Fall sein könnte, da wäre doch immer noch der Nachweis zu liefern, dass solche Darstellung in Beziehung zu den Menschenopfern steht. Hätte das Steinjoch überhaupt eine Rolle bei denselben gespielt, so würden wir fraglos in den hier angeführten älteren Autoren eine Andeutung darüber finden.

Orosco y Berra beschreibt in seiner „Historia antigua y de la conquista de Mexico", Bd. 1, Cap. VII, pag. 156, den Techcatl aus grünem Gestein mit folgenden Maassen: 6 Fuss (1.696 Meter) lang, una Tercia (also ein Fuss = 283 cM.) breit und bis zur Hüfte eines Menschen hoch. Woher Orosco y Berra diese Maasse genommen ist nicht angegeben, jedenfalls hat er sich den Techcatl ähnlich wie Clavigero und abweichend von Chavero vorgestellt. Die weiteren Vorgänge beim Opfern, werden dann merkwürdigerweise wie in Duran und Codex Ramirez geschildert und auch ausdrücklich die Holzschlange erwähnt, die, wie er meint, den Zweck gehabt habe, das Blut in die Brust zu treiben; er macht dann aber leider wieder der landläufigen Anschauung über die Steinjoche eine Concession, indem er in einer Nota am Fusse (pag. 157) Folgendes sagt: „Dieses Stück, von den „Autoren Collera und Joch genannt war von Holz oder Stein, schön bearbeitet und zuweilen „in Form einer Schlange."

Die mexikanischen Autoren vereinigen sich, wie aus den vorstehenden Anführungen ersichtlich ist, in der Anschauung, dass das Steinjoch bei den Menschenopfern gebraucht sei, ohne indes für die besondere Art der Benutzung den Beweis der Wahrscheinlichkeit zu geben, was doch um so nothwendiger gewesen wäre, als sie sich in Widerspruch mit der einzig maassgebenden Autorität der älteren Schriftsteller setzen. Nehmen wir den Vorgang so, wie ihn jene Autoritäten schildern so fällt die Benutzung des Steinjoches durch Auflegen auf oder über den Unterleib, als unausführbar oder zwecklos fort, und was das Ueberschieben desselben über den Hals anbetrifft, so würde das, wenn der Kopf des Opfers von einem Priester gehalten wurde, doch weit besser mit der Holzschlange, als mit einem so schweren und unhandlichen Steinjoche zu bewerkstelligen sein. Wurde der Kopf nicht gehalten, sondern frei hängen gelassen, so würde das Steinjoch allerdings das Opfer ersticken können; zu solchem Zwecke hätte aber eine Schlinge oder selbst die Holzschlange bessere Dienste geleistet, ganz abgesehen davon, dass ja MENDIETA über die Art und Weise wie man das Opfer vor dem Spalten der Brust tödtete oder besinnungslos machte, genaue Angaben macht. Das Raffinement mit welchem Alles auf den Kultus bezügliche ausgeführt wurde, die lange Erfahrung, welche man bei den Menschenopfern hatte, lassen voraussetzen, dass die Einrichtungen und Handhabungen dabei so praktische waren, dass sie einen glatten und ungestörten Verlauf sicherten. Dafür aber wüsste ich mir das Steinjoch in keiner der angeführten Benutzungsweisen zu denken.

ALEX. VON HUMBOLDT: Vues des Cordillères et Monuments de l'Amerique. Edit. Paris. 1810, pag. 120. „La vraie pierre de sacrifices, celle qui courronoit la plate-forme des Téocallis, etoit verte, soit de jaspe, soit peut-être de jade axinien: sa forme etait celle d'un parallélipipède de 15—16 decimètre de longeur, et d'un Mètre de largeur: sa surface etoit convexe, afin que la victime étendue sur la pierre eut la poitrine plus elevée que le reste du corps. Aucun historien ne rapporte que cette masse de pierre verte ait été sculptée: la grande dureté des roches de jaspe et de jade s'opposoit sans doute a l'exécution d'un basrelief." HUMBOLDT giebt hier gelegentlich der Beschreibung des Gladiatorensteines (Temalacatl) eine Beschreibung des Texcatl wie ihn CLAVIGERO sich vorstellte.

Ich muss hier noch zwei moderne Schriftsteller anführen, die über diesen Gegenstand abweichende Anschauungen veröffentlicht haben. SQUIER äussert sich in dem „Catalogue des objets formant le Musée Azteco-Mexicain de feu Mr. CHARLES UHDE". Paris 1857, in folgender Weise: „Ils sont des pièces jusqu'ici entièrement inconnues en Europe. Ils ont la forme „d'un fer à cheval gigantesque, et paraissent avoir servi pour être posés sur le cou de la „victime destinée au sacrifice. Il n'est pas impossible cependant qu'ils aient servi seulement „à la manière des „furcae" romaines, pour être portés en punition par des criminels, attendu „qu'il est connu qu'aux sacrifices de Huitzilopochtli, un serpent en bois était destiné à „assujettir la tète de la victime humaine". SQUIER lehnt sich also auch gegen die landläufige Auffassung der Steinjoche als Opferjoche auf, giebt dagegen aber eine Deutung, die nicht minder unhaltbar ist. Die Holzjoche, in welche man in Alt-Mexico die Gefangenen steckte, sind mehrfach von den älteren Autoren erwähnt und auch im Codex MENDOZA abgebildet, also mit den Steinjochen nicht zu verwechseln; ausserdem würde man zu solchem Zweck gewiss nicht einen so kostbaren Gegenstand benutzt haben, wie es die Steinjoche unzweifelhaft gewesen sein müssen.

CHARNAY giebt in seinen „Les Anciennes Villes du Nouveau Monde", pag. 47, eine Beschreibung und Abbildung des Techcatl wie er ihn sich denkt, und die ungefähr der

Clavigero'schen Auffassung entspricht, wenn auch die Maasse abweichen. Er führt kurz darnach Diego Duran und Ixtlilxochitl als Autoritäten an, die sich aber weder auf das vorhergehende noch auf die dann folgende Schilderung der Vorgänge beim Opfern beziehen können. Ixtlilxochitl behandelt in Cap. 41 den Gegenstand überhaupt nicht und wenn Charnay die Schilderung von Duran nur dahin wiedergiebt, dass ein Priester den Hals des Opfers vermittelst eines Joches festhielt, so ist das ungenau, passt aber allerdings besser zu der dann folgenden Behauptung, dass dieses Joch nicht das bisher dafür gehaltene Steinjoch sei, sondern ein von ihm neu entdecktes Geräth aus Stein von nebenstehender Form.

Dies soll die Breite des von ihm angenommenen Techcatl haben und ganz dazu geeignet sein, über den Hals des Opfers gelegt, dieses auf der convexen Oberfläche der Unterlage festzuhalten. Genauere Maasse werden nicht angegeben, nach der Zeichnung zu urtheilen, die also in der Länge einem Meter entsprechen soll, würde die mittlere Partie welche den Hals umschliessen soll, viel zu breit und zu eng sein um solchen Zweck zu erfüllen, zumal die beiden Schenkel sich der gewölbten Oberfläche des Techcatl anschmiegen sollen. Man sieht also, dass der Ersatz nicht gerade befriedigen kann, abgesehen davon, dass er ebenfalls im Widerspruch mit den Angaben der maassgebenden älteren Autoren steht.

Dr. Habel, Smithsonian Contributions to Knowledge Vol. XXII, giebt in seinen „Archaeological and Ethnological Investigations in Central and South America", pag. 32 und ff., die Beschreibung von zweien in einem Grabe in Apaneca, (pag. 34 heisst es Apanaca) San Salvador, aufgefundenen schlichten Steinjochen und knüpft daran pag. 34 folgende Bemerkung: „It is believed that these implements were put on the necks of „victims to be immolated. I cannot coincide with this opinion, for various reasons. Firstly, „the shape of the implement is not appropiate for such use, while the horsecollar-shaped „implements are vastly better adapted to it. The second reason is their scarcity; for, if „they were used for such purposes they should be more abundant, as is the case with „the „collars". The fact of their being found in the grave of Apanaca confirms my opinion; „for, if its real use had been that which is supposed, there would be no explanation for „their presence in the grave." Wie man sieht, unterstützt Dr. Habel meine Ansicht, giebt aber seinerseits keine bestimmte Deutung über Zweck und Bedeutung der Steinjoche.

Schliesst man die vorhin erwähnte Deutung Mendoza's als religiöse Zeichen oder Symbole, sowie die Lenoir'sche als zum „Agrément" dienend aus, die aber zu allgemein gehalten sind um unsere Erkenntnis zu fördern, so ergiebt sich aus der vorangehenden Aufführung aller mir aus der neueren Literatur bekannt gewordenen einigermaassen begründeten Aeusserungen über Steinjoche Folgendes:

Was an selbständigen Deutungen über Bedeutung und Benutzungszweck der Steinjoche in der modernen Literatur geboten wird, das glaube ich als unzulässig hinstellen zu können, da es den uns überlieferten Angaben in keiner Weise entspricht und, im grossen Ganzen, im Widerspruch mit positiven und glaubwürdigen Angaben der älteren Autoren steht.

(Fortsetzung folgt).

I. NOUVELLES ET CORRESPONDANCE. — KLEINE NOTIZEN UND CORRESPONDENZ.

1. **Ueber einen heiligen Krug von Borneo.** — Das ethnographische Reichsmuseum zu Leiden erhielt im Lauf vorigen Jahres, von Herrn Dr. jur. Freiherrn VICTOR DE STUERS im Haag als Geschenk einen dieser, mit verschiedenen Namen z. B. „*Djawet*, *Tempajan*, *Tadjau*, etc.", auf Borneo belegten Kruge. Derselbe dürfte schon gegen Ende des vorigen oder im Beginn dieses Jahrhunderts nach Niederland gelangt sein und bietet nicht allein wegen gewisser Abweichungen, zumal betreffs der Grösse von den bisher durch A. B. MEYER [1]), F. GRABOWSKY [2]) etc. beschriebenen, ein gewisses Interesse, sondern auch deshalb, weil hier wiederum ein Beweis vorliegt wie sehr ethnographische Gegenstände im Privatbesitz der Gefahr ausgesetzt, sind ihre Geschichte zu verlieren.

Eine vorläufige Beschreibung des in Rede stehenden Gefässes ist im Niederl. Staats-Courant [3]) veröffentlicht und lassen wir solche, etwas erweitert und begleitet von einer Abbildung, auch hier folgen.

Das aus grobem, röthlichbraunem Thon gebrannte, ziemlich weitbauchige Gefäss ist licht gelbbraun glasiert, 64,5 cM. hoch und trägt einen kurzen Hals mit 15,5 cM. weiter Oeffnung und 8,5 cM. hoher, fast senkrecht verlaufender Wand, deren Oberrand in Gestalt einer dicken Platte über die Aussenseite hervortritt. Die Glasur endigt auf ungefähr 55 cM. Entfernung vom Boden, dessen Durchschnitt 29 cM., während die grösste Bauchweite 45 cM. beträgt. Die Bauchwand geht allmählich in die des Halses über, wodurch eine sanfte Rundung entsteht, auf welcher sich zwei ringförmige Reihen knopfartiger Erhabenheiten befinden, während da, wo Hals- und Bauchwand sich mit einander verbinden sechs platte Henkel mit gerippter Aussenseite angebracht waren, von welchen indes nur einer noch erhalten. Auf der oberen Hälfte der Bauchwand finden sich, en relief, drei vierzehige, geschuppte Drachen mit geöffnetem Rachen, von welchen zwei mit den Köpfen einander zugekehrt sind, mitten zwischen welchen eine blumenartige Figur, in Gestalt einer Spirale mit vier, davon ausgehenden dreiblätterigen, gegenständigen Zweigen, gebildet ist. Ferner sind über die obere Hälfte der Bauchwand noch sechs schnörkelartige Figuren vertheilt, die einen Pilz, das chinesische Symbol langen Lebens, vorstellen sollen [4]).

Das hier besprochene Gefäss nähert sich, soweit es die Form betrifft, am meisten dem bei MEYER, Op. cit. pl. 11 fig. 4 abgebildeten, weicht indes betreffs der Grösse, sowie der Ornamentik vollkommen davon ab, indem weder die Henkel unseres Exemplars Thier (Singha-?) Köpfe tragen, noch die untere Hälfte der Aussenseite geschuppt ist. Auch die oben besprochenen Verzierungen en relief sind durchaus abweichende.



Ueber die Herkunft dieses interessanten Stückes, das durch den Schenker vor einigen Jahren in Amsterdam gekauft, war leider, trotz der eifrigsten Nachforschungen seitens desselben, nichts Anderes

[1]) Alterthümer aus dem Ostindischen Archipel. Leipzig 1884.
[2]) Ueber die Djawet's oder heiligen Töpfe der Oloh ngadju (Ztschrft. für Ethnologie XVII Bd. 1885 pg. 121).
[3]) Nederl. Staats-Courant 1889 N°. 260 (3 en 4 Nov.).
[4]) A. B. MEYER: Jadeit- und Nephrit-Objekte aus Asien, Oceanien und Afrika pg. 40b. Anm. 6.

zu erfahren als die absurde Angabe, dass selbes vor langen Jahren bei „Wieringer Waard", einem Dorfe gegenüber der Insel „Wieringen" in der Zuiderzee, in Nordholland ausgegraben sei! — Indes dürfte weder die Provenienz, noch die Bezeichnung desselben, wie wir sie oben gegeben, kaum mehr zweifelhaft sein.

Im Anschluss an Vorstehendes möge noch ein zweites hiehergehöriges Gefäss, welches sich im Besitz des Herrn Director Dr. L. SERRURIER befindet und über dessen Provenienz ebenfalls nicht das Geringste bekannt, Besprechung finden.

Das Material desselben bildet grauer, feinkörniger Thon, die Aussenseite ist sehr gut, lichtgelbbraun, glasiert; die Glasur reicht jedoch nicht ganz bis an den Boden. Die Höhe beträgt 47 cM., der grösste Durchmesser 37,5 cM., der des Bodens 23 cM., des Halses 24.5 cM., der Halsöffnung 17 cM. Die Bauchwand geht mit einer sanften Rundung in die des Halses über, der Rand der Halsöffnung ist breit nach aussen umgebogen und etwas unterhalb der Stelle, wo Hals und Bauch sich vereinigen, befinden sich fünf Henkel in der Form quer durchbohrter (Singha-?) Köpfe welche ausgezeichnet gut geformt sind. Die gesammten übrigen Verzierungen sind nicht en relief hergestellt, sondern in die Bauchwand eingeritzt; etwas was wir bei keiner der Beschreibungen hiehergehöriger Gefässe, auch selbst nicht in KATER's sehr guter Arbeit [1]) erwähnt finden und was also das hier besprochene Stück von besonderem Interesse erscheinen lassen dürfte. Unterhalb der ebenerwähnten Henkel befindet sich eine dreifache Wellenlinie, worauf zwei von einander abgekehrte, geflügelte vierzehige Drachen folgen, zwischen welchen ein Ornament eingeritzt, das an die oben erwähnte schnörkelartige, einen Pilz darstellen sollende Figur erinnert. Weiter nach unten folgt dann eine Gruppe von drei geraden Linien, worauf schliesslich, auf einigem Abstand vom Boden, eine Gruppe von zwei Wellenlinien, die an einigen Stellen die Spuren einer dritten Linie zeigt.

Der hier beschriebene Krug erinnert durch einen Theil der Ornamente an den bei GRABOWSKY Op. cit. pl. VII fig. 8 abgebildeten ist jedoch, wie gesagt, total davon verschieden. Herr W. E. M. S. AERNOUT, Controleur I. Klasse bei der Niederl. Ind. Regierung, ein gründlicher Kenner dayakischer Verhältnisse, erklärte dieses Gefäss für einen „*Halimaung*".

Soweit über die zwei Gefässe; wenn MEYER Op. cit. pg. 13 die im hiesigen Reichsmuseum der Alterthümer [2]) vorhandenen Krüge von Java mit solchen der hier besprochenen Art vergleicht, so erscheint uns dies immerhin bedenklich, indem zwischen beiden weiter keine Uebereinstimmung als die des Vorhandenseins horizontaler Henkel (bei einem Exemplar sechs, bei dreien vier) und einer gewissen Verwandtschaft der äusserlichen Form besteht; dieselben jedoch im Uebrigen von einem lichtgrauen groben Thon verfertigt und der Glasur, sowie der Ornamentiek entbehren. In neuester Zeit hat dann auch noch A. R. HEIM [3]) diese Krüge in den Kreis seiner Betrachtungen gezogen, wenn er mit diesen jedoch u. A., auch die, in den japanischen Theegesellschaften „*Tsŭy no yu*" verwandten irdenen Gefässe, archäischen Ursprungs, damit vergleicht, so scheint uns dies etwas weit hergeholt, da sie weder der Form, noch der Bedeutung nach den Krügen der Dayaken verwandt. Die Betrachtung jener, der ersten primitiven Erzeugnisse japanischer Kunst in den Versammlungen des „*Tsŭy no yu*", denen die Entwicklung der japanischen Civilisation so ungemein viel verdankt, sollte gleichsam eine ehrfurchtsvolle Erinnerung an die Vorbilder einer grossen Vergangenheit und damit jene friedliche, ernsten Betrachtungen, geweihte Stimmung erwecken. Letztere, die dayakischen Krüge, die auch unserer Ueberzeugung nach ursprünglich als Reliquienbehälter gedient und später als Aufenthaltsort der Seele der Verstorbenen aufgefasst wurden, werden dagegen als Schutz-Fetische verehrt, wie Prof. G. A. WILKEN [4]) dies des Weiteren überzeugend nachgewiesen und dürfte dies ebenso bei den Eingeborenen der Insel Samal in den Philippinen der Fall sein wo SCHADENBERG ähnliche Krüge auf Grabstätten in einer Begräbnishöhle plaziert fand [5]). J. D. E. SCHMELTZ.

II. Keine kraushaarige Menschen im Lande der Kajeli, Celebes. — In „A. B. MEYER: Celebes Typen" ist die Photographie eines kraushaarigen Eingeborenen als Typus eines Kajeli wiedergegeben. Herr Prof. A. WICHMANN in Utrecht

[1]) Iets over de bij de Dajaks in de Wester-Afd. van Borneo zoo gezochte tempajan's of tadjau's (Tijdschrift voor Ind. taal-, land- en volkenkunde. Deel XVI, 1867, pg. 438 en v.)

[2]) Beschrijving van de Indische Oudheden van het Rijks Museum van Oudheden te Leiden. 1885 pg. 42 N⁰. 2—5.

[3]) Malerei und technische Künste bei den Dajaks (Annalen des K.K. naturhist. Hofmuseums Bd IV, 1889, pg. 276 ff.).

[4]) Iets over de schedelvereering bij de volken van den Indischen Archipel (Bijdr. Taal-, land- en volkenkunde; Vde volgr. 4de deel (1889) pg. 122 en v.

[5]) Die Bewohner von Süd-Mindanao und der Insel Samal. Ztschrft. für Ethnol. XVII Bd., 1885, pg. 48 ff.

theilt uns mit das hier ein Irthum vorliegt. Nach, während seiner Reise, in Celebes erhobenen eingehenden Erkundigungen, die ausserdem durch die Herren A. J. A. F. Eerdmans und J. A. G. Brugman in Makassar thatkräftig gefördert wurden, existieren im Lande der Kajeli überhaupt keine kraushaarige, sondern nur glatthaarige Menschen. Sch.

III. Essai de localisation des habitants precolombiens de l'Amerique Centrale [1].

Mr. D. Pector les divise en trois categories:

1°. les aborigènes soit sauvages, tels que les Talamancas, Lencas, Chontales et Popolocas, soit civilisés tels que les Guetares, Orotinanes, Mangues, Uluas et Xincas;

2°. les peuplades d'origine Maya, telles que les Chortis, Kichés et Kakchikels;

3°. les races de descendance nahuatl, telles que les Niquiranes et Pipiles.

Iᵉ Division: Il croit utile de commencer à essayer les localisations par les tribus de la partie meridionale de l'Amérique centrale; ce durent être les premières qui se mirent en branle du N. W. vers le S. E. et il y a des probabilités pour qu'elles aient été les plus anciennes.

Au Costa-Rica: Le groupe Talamanca sur la côte de la mer des Antilles, parlant la langue bribri et cabecar; — puis les Tiribis, Terrabas, les Bruncas, ou Borucas, du côté du Pacifique. Les caractères ethnographiques de ces races, leurs moeurs et langues ont été décrits par Mr. W. M. Gabb (1875), B. A. Thiel (1882) et Carl Bovallius (1887). Ce sont les indiens sauvages encore actuellement du Costa-Rica, avec les Guatuzos des bords septentrionaux du lac de Nicaragua et les Ramas de la rive droite du rio San Juan. Comme aborigènes civilisés il faut citer les descendants des Güetares et Orotiñanes, répandus sur la côte du Pacifique du N et au S du golfe de Nicoya. Ils avaient des affinités avec les Mangues du Nicaragua.

Au Nicaragua: La race Lenca ou Chontal comprend les nombreuses tribus avoisinant la cordillère servant de ligne de partage aux eaux du Pacifique et de l'Atlantique. La civilisation n'a fait que refouler au Nord vers l'ancienne province de Tagusgalpa (l'actuelle Mosquitie) les tribus suivantes: les Amerriques ou Amerrisques du pays de l'or, ayant donné leur nom au nouveau Monde, d'après les théories de J. Marcou, Dr. A. Cardenas et D. Pector — les Simoos ou Sumus, les Siquias, Melchoras, les Ramas, les Woolwas peut-être parents des Uluas ou Gaulas du Honduras; — les Cucras; les Toacas ou Tuacos; les Panamakas; les caractères ethniques de toutes ces peuplades sont identiques à ceux des Poyas du Honduras.

Le groupe Mangue était plus civilisé. C'était un peuple doux, sociable, gai, peu belliqueux, dont eurent vite raison les envahisseurs Nahua. Les uns furent rejetés dans la Sierra de Chontales; les autres durent fuir au S. E. et donnèrent naissance aux Orotiñanes et Güetares du Costa-Rica. Une dernière fraction des Mangues préféra subir l'envahisseur et rester dans la belle contrée de Masaya. Cette race depuis fortement métissée, n'a plus actuellement de représentant de sang pur.

Au Honduras. — Les Poyas, Payas ou Poyer de famille Chontal-Lenca, habitent encore, comme au XVI Siècle, la partie orientale du Honduras. Comme alors, ils sont encore à l'état sauvage et ne se laissent pas visiter par les blancs. Ils sont en rapport avec leurs congénères du Nicaragua septentrional et leurs voisins occidentaux du Honduras, les Xicaques, Jicacos ou Juacos, moins nombreux et moins sauvages.

Les Uluas, qui peut-être eurent des rapports avec les Woolwas du Nicaragua, paraissent avoir atteint un degré de civilisation plus élevé que les Poyas: les ruines architectoniques de Tenampua visitées par Squier, en seraient une preuve. Leurs relations avec les Indiens de la province de Chaparristique (Salvador) étaient facilitées par deux langues communes, l'Ulua ou Ulua, et la Taulepa (rappelant le lac et la localité de Taulebe près le rio Ulua).

Au Salvador. — Quelques rares vestiges de Chontales ont été signalés dans les montagnes orientales servant de limites avec le Honduras. L'exploration minutieuse des environs de la grotte de Corinto où en décembre 1888 le Dr. Sto. I. Barberena a fait de curieuses découvertes, fournirait de précieux documents à l'ethnographie.

Les populations habitant la plaine de la province de Chaparristique ont laissé peu de traces; poursuivies par les Nahua, chassées de leurs territoires et holoteau par leurs ennemis, elles formèrent le territoire de Choluteca au Honduras et occupèrent une partie du Nicaragua. Leurs rapports commerciaux avec les Uluas et les Lencas du Honduras témoignent en leur faveur.

Au Guatemala. — Il est fort difficile de donner les moindres détails sur la race Popoloca ou Chontal (barbare, étrangère, en Nahuatl) qui occupait la frontière du Salvador. Ils opposèrent une si vive résistance aux Espagnols qu'ils furent en grande partie exter-

[1] Résumé de l'allocution de M. D. Pector le 3 Octobre 1889 à la Section d'Ethnographie descriptive du Congrès International des Sciences ethnographiques de Paris, présidée par M. Jules Oppert, de l'Institut de France.

minés par eux, après des luttes sanglantes. L'étude des Xinca ou Chinca présente les mêmes inconvenients.

Néanmoins on peut consulter avec fruit sur ces sujets les remarquables travaux de M. M. DANIEL BRINTON de Philadelphia et OTTO STOLL de Zurich. Un fait ethnographique curieux à considérer est l'humeur turbulente qu'on note encore de nos jours parmi les habitants actuels des environs de Jutiapa et de la frontière Salvadorienne. Ont-ils, malgré leur métissage physique, leur croisement intellectuel et leur contact social fréquent avec des races diverses, conservé le tempérament belliqueux de leurs ascendants Chontales ou Chinca?

Un groupe d'aborigènes plus civilisés peut être compté comme faisant partie du Guatemala, quoique actuellement sur territoire mexicain; ce sont les Chiapanèques, habitants des localités de Chapa, Acala et Suchiapa, dont les ancêtres sont indiqués, par la tradition du pays, comme ayant colonisé le Nicaragua. La comparaison de vocabulaires des deux langues similaires Chiapanèque et Mangue corrobore ce fait.

2e Division: Jusqu'à présent aucun vestige ethnographique de famille Maya n'a pu être trouvé, ni au Costa-Rica, ni au Nicaragua. On ne peut tenir compte des traces insignifiantes qui pourraient être rencontrées à la frontière septentrionale du Salvador.

Au Honduras. — Sensenti et Copan, dans le Honduras occidental, paraissent avoir été les centres principaux de la domination Maya. Les magnifiques spécimens de l'architecture Maya à Copan ont été décrits par le ldo. DIEGO GARCIA DE PALACIO (1576), le colonel GALINDO, STEPHENS, G. E. SQUIER, H. MEYE (1883) ALF. MAUDSLAY (1884), SGO. BARBERENA (1888). Leur langue, le Chorti, était parlée également au Guatemala. L'apay, un dialecte de cette langue, était compris au Yucatan. Les traditions et l'histoire assignent à ces peuplades une origine Yucatèque absolue.

Au Guatemala. — Les trois quarts du pays sont peuplés par des groupes de la grande famille Maya, dont la civilisation était fort avancée à l'arrivée des Espagnols. Les magnifiques ruines de Sta. Lucia Cotzumalhuapa, chez les Kakchikels, celles de Mixco, chez les Pokomanes, celles de Sta Cruz del Kiché ou Utatlan, chez les Kichés, celles de Quirigua, chez les Choles, etc.... peuvent donner une idée de cette civilisation. Pour bien connaître l'ethnographie de ces Indiens, il est indispensable de consulter les ouvrages si intéressants de JUARROS, STEPHENS, SQUIER, SCHERZER, BRASSEUR DE BOURBOURG, MORELET, BERENDT, BERNOUILLI, BASTIAN, MAUDSLAY, ROCKSTROH, BRINTON et STOLL.

3e Division: Au Costa-Rica. — Quoique les effets de l'invasion Nahuatl se soient fait sentir en ce pays, on ne peut indiquer un centre spécial de cette race. Au Nicaragua, au contraire, on peut assigner d'une façon presque précise le territoire occupé spécialement par les descendants des Nahua, appelés Niquiranes par SQUIER. C'était l'isthme de Rivas actuel où en 1524 GIL GONZALES DAVILA trouva le Cacique NICARAO si savant et philosophe. C'étaient aussi les iles avoisinantes d'Ometepe et Zapatera, grands centres religieux où l'on a découvert des monuments artistiques d'une grande importance. SQUIER, STEPHENS, FROEBEL, PAUL LÉVY, CARL BOVALLIUS et BRANDSFORD nous en parlent.

Au Honduras. — Aucun centre Nahuatl spécial n'est à noter.

Au Salvador. — Toute la région comprise entre la rive droite du rio Lempa (qui divise le Salvador en deux parties presque égales) et la rive gauche du rio Paz ou Pazaco (qui forme la frontière avec le Guatemala) était occupée par les Pipiles, branche des Nahua. Une foule de noms de localités de Cuzcatlan (la terre des richesses) ont leurs correspondants au Mexique même. M. D. PECTOR a fourni les dessins exacts des signes hiératiques représentant 12 de ces villes pour former les panneaux de faïence qui ornent les deux faces latérales du Pavillon du Salvador à l'Exposition Universelle. La partie du Salvador où le type Nahuatl aux points de vue physique et intellectuel se soit conservé avec encore assez de pureté est la côte du Pacifique. On y trouve les Indiens Izalcos et Nahuizalcos et ceux de la côte du Baume appelée jadis de Tonala. Deux ports du même nom existent actuellement au Mexique, l'un sur l'Atlantique, l'autre sur le Pacifique. Le ldo. PALACIO, SQUIER, et le Dr. DAVID GUZMAN ont publié sur ces Indiens des renseignements très-curieux.

Au Guatemala — Vers la partie orientale, sur la côte du Pacifique, on peut noter la présence de tribus Nahua: c'étaient aussi des Pipiles, occupant le territoire compris entre le Rio Michatoya et le Rio de los Esclavos, avec Amatitlan, Escuintla, Petapa comme centres très-civilisés.

Avant de terminer avec les débris de race Nahuatl trouvés au Centre Amérique, il est bon d'attirer l'attention sur la grande quantité de noms de localités d'etymologie Nahuatl, qui laisserait supposer que toutes les parties du Centre Amérique furent un temps absorbées entièrement par les Nahua. Or ceci serait une erreur. Les conquérants Nahua imposèrent bien leurs désignations Nahua aux localités vaincues par eux; mais ils agirent de même avec des lieux dont ils ne purent soumettre les habitants. Ainsi plusieurs villes ont elles eu et ont encore deux noms, l'Autochtone et le Nahuatl. Par exemple la capitale

actuelle du dépt. de los Altos (Guatemala), Quezaltenango, a une appellation Nahuatl, quoique son vrai nom soit Xelajuj, dans la langue des Kichés, les véritables habitants du pays.

Conclusion. — De cette énumération très rapide et succincte des peuplades ayant habité l'Amérique centrale avant la conquête espagnole, on pourrait conclure:

1°. Que les migrations humaines dans cette partie de l'Amérique se portèrent du N. vers le S;

2°. Que trois de ces courants ou flots envahisseurs prirent leur origine au N. Ouest; ce sont:

Primo. — Le courant Chontal qui dut provenir des régions les plus septentrionales, froides et montagneuses de l'Amérique du Nord; car, partout où l'on en retrouve des traces, c'est en pays de montagne, à la frontière du Guatemala et du Salvador au N. du département de San Miguel (Salvador) et dans toute la partie N. E. du Honduras. Ce même flot, arrivé au cap Gracias à Dios dut changer de direction, suivre toute la côte des Moskitos, descendre au Nicaragua et, toujours en suivant la côte de la mer des Antilles, aboutir au territoire actuel des Talamancas.

Secondo: Le courant Mangue, prenant son origine à Chapas, paraît avoir été habitué aux plaines et aux pays chauds. On en retrouve des traces chez les Uluas au Honduras, dans la province de Chaparristique au Salvador et ensuite sur toute la côte Pacifique du Nicaragua et du Costa-Rica.

Tertio: Le courant Nahuatl, de plaine et de terre chaude, signale sa présence physique et réelle à la côte Pacifique du Guatemala, du Salvador et du Nicaragua et son influence morale sur toutes les parties du territoire Centre Américain.

3°. Un de ces flots humains est venu de la direction N. E. — C'est un courant Maya, s'imposant dans presque tout le Guatemala, surtout sur la côte Atlantique et venant échouer sur les confins du Honduras.

4°. Il serait à souhaiter que les ethnographes s'occupant des origines des races californiennes et mexicaines, d'une part, et ceux étudiant celles des Chibchas, Armas et autres tribus aborigènes de la république de Colombie, de l'autre, fissent des recherches dans le sens de celles que vient d'esquisser M. D. Pector pour l'Amérique Centrale. La comparaison et la juxtaposition de ces divers travaux seraient susceptibles de faire avancer quelque peu la question des origines précolombiennes des peuplades du nouveau monde.

IV. Das rapide Verschwinden der ursprünglichen Zustände macht sich auch im malayischen Archipel mehr und mehr bemerkbar. Einen neuen Beweis dafür liefert ein, an das ethnograph. Reichsmuseum zu Leiden gerichteter Brief des Herrn J. P. van Dijk[?], Beamter der Niederl. Ind. Regierung, worin derselbe mittheilt dass auch die Eingeborenen der Insel Enggano, eine der interessantesten ethnologischen Sammelfelder, seit einigen Jahren begonnen sind, sich mehr und mehr der einheimischen Kleidungstücke, des Schmuckes etc. etc. zu entledigen, so dass selbe in absehbarer Zeit gänzlich ausser Gebrauch und in Vergessenheit gerathen sein werden. Eine neue Mahnung zur Eile beim Einheimsen ethnographischer Gegenstände für unsere Museen!

V. Die Ethnographie der Insel Nias, eines der interessantesten ethnologischen Gebiete im malayischen Archipel, findet soeben ihre erste erschöpfende Behandlung in einem reich illustrirten Werke des Herrn Dr. E. Modigliani welches auf die Resultate der Reise desselben basirt, zugleich eine vollständige Uebersicht alles dessen umfasst was bis jetzt über die Geographie, Ethnographie, Zoologie, etc. dieser Insel durch andere Forscher bekannt geworden. Wir hoffen an anderer Stelle auf diese hochbedeutsame Publication zurückzukommen.

VI. Les collections précieuses de l'Amérique centrale qui sont ramassées, par MM. A. Stübel, W. Reiss et B. Koppel et données en 1888 au Musée ethnographique de Leipsic, seront décrites par notre collaborateur M. le Dr. M. Uhle dans un grand ouvrage en folio, avec planches en chromo et phototypique. Le premier volume est déjà publié.

VII. Neues Gebäude für das ethnographische Reichsmuseum in Leiden. — Wir können unserer, in Bd. II pg. 229 gebrachten Notiz heut die erfreuliche Nachricht folgen lassen dass seitdem, gelegentlich der Budgetberathungen, in beiden Kammern der Generalstaaten seitens mehrerer Redner mit Nachdruck auf die Abstellung des augenblicklich herrschenden unhaltbaren, der reichen Sammlungen dieses Museums unwürdigen Zustandes angedrungen, und die Regierung um Vorschläge betreffs dessen angegangen wurde. Seitens des Ministers des Innern wurden vorbereitende Schritte behufs Abhülfe zugesagt und im Lauf der Debatten u. A. auch eine Verlegung des Museums nach dem Haag in Anregung gebracht falls in Leiden selbst kein geeigneter Platz für ein neues Gebäude zu finden sei. Ein derartiger Schritt würde eine Trennung des Museums aus dem Verbande mit der ältesten Landes-Universität be-

deuten was sicherlich nach mehr denn einer Richtung hin seine grossen Nachtheile haben würde. Indes sind wir überzeugt dass die Regierung auch nur gezwungen zu einem solchen Schritte übergehen wird, falls sich nicht in Leiden selbst, wo das Museum als erstes ethnographisches Museum in Europa errichtet wurde, in absehbarer, kurzer Frist eine Aenderung der heut bestehenden Zustände ermöglichen lassen wird. Diese können aber nicht besser gekennzeichnet werden, als dies durch den Minister des Innern selbst geschehen, nämlich „dass der Zustand nicht allein Viel, sondern Alles zu wünschen übrig lässt" und durch den kurzhin in den Zeitungen, gelegentlich der Besprechung eines Besuchs den die Niederl. Gesellschaft für Gewerbefleiss dem Museum abgestattet, gebrauchten ironisierenden Vergleich der heutigen Museumsgebäude mit Speichern oder Lagerhäusern, wo ein Stück auf das andere gepackt, der Beschauung, geschweige denn der Benutzung unzugängig! — Möge der durch die Volksvertretung jetzt geäusserte Wunsch nicht ungehört verhallen und bald gute Früchte zeitigen!

VIII. L'Anthropologie. — Sous ce titre vient de paraitre sous la direction de MM. Cartailhac, Hamy et Topinard chez M. G. Masson à Paris une nouvelle revue bimensuelle, comme fusion des trois revues „Matériaux pour l'histoire de l'homme", „Revue d'Anthropologie" et „Revue d'Ethnographie". La première livraison qui est richement illustrée, contient entre autres une article très intéressant de M. le Dr. O. Montelius sur „l'age du bronze en Egypte" en dans un „Mouvement scientifique", l'analyse (plusieurs fois illustrée) d'un grand nombre d'ouvrages anthropologiques et ethnographiques.

Sch.

III. MUSÉES ET COLLECTIONS. — MUSEEN UND SAMMLUNGEN.

I. Ethnologisches Gewerbemuseum. Aarau. — Die in „Fernschau" Bd. II als angekauft erwähnten Sammlungen Dr. Hassler's aus Paraguay sind demselben, wohl in Folge der Kritik der Berichte dieses Reisenden seitens des Herrn Dr. von den Steinen gegen Wiedererstattung des Kaufpreises zurückgegeben. Wir sahen diese vergangenes Jahr im Pavillon der Republik Paraguay auf der Pariser Weltaustellung, wo für selbe statt der ursprünglich an Dr. Hassler gezahlten und von ihm zurückerstatteten Frcs 5000, die Summe von Frcs 10000 verlangt wurde. Herr Kaufmann Andr. Bircher in Cairo, schenkte dem Museum eine reichhaltige Sammlung aegyptischer Bauerntöpfereien der Gegenwart, sowie andere Industrie- und Landesprodukte. Die ersteren sind in „Fernschau III" pg. 191 & ff. eingehend besprochen und 39 verschiedene Exemplare abgebildet.

II. Naturhistorisches Museum Altona. — Im Lauf des vergangenen Jahres erhielt diese Anstalt ein Geschenk ethnographischer Gegenstände aus dem Togogebiet bestehend in Bekleidungsgegenständen, Schwertern, Bogen und Pfeilen, ledernen Schilden, etc. etc. Die Verwaltung der culturhistorischen Abtheilung führen die Herren Senator Baur, Dr. Berlien und A. Möller.

III. Nederlandsch Museum voor Geschiedenis en Kunst. Amsterdam. — In den zomer van het afgeloopen jaar is dit Museum geheel gereed gekomen en werd op 15 Juni het laatste gedeelte geopend. Daarmede is dan eene verzameling voor de studie toegankelijk gemaakt, die uitermate rijke schatten, met het oog op de geschiedenis en de ontwikkeling van het volksleven in Nederland in vroeger eeuwen en de veranderingen die het heeft ondergaan bevat. Kleedingstukken, sieraden en schoeisel, goudsmidswerk en aardewerk, kerkgereedschappen, priesterkleederen, muziekinstrumenten, speelgoed en spelen wisselen in bonte volgreeks met elkander af en laten ons een diepen blik slaan in het leven van lang vervlogen tijden. Onder de verzameling poppen zijn velen wegens het kostuum van zeer groot belang; zoo bijvoorbeeld een bruidsmeisje van de Zaan, een Schoklander en zijne vrouw, verschillende poppen in dameskostuum uit de vorige eeuw, een baker in de bakermat gezeten, enz. Om dezelfde reden zij hier ook gewezen op een twaalftal schilderijtjes, bewoonsters van verschillende Noord- en Zuidhollandsche dorpen uit de 2e helft der 16e eeuw voorstellende.

IV. Museum in de Alvazaal. Arnhem. — Seit vor einigen Jahrzehnten das Interesse für ethnographische Studien und ethnographisches Sammeln neu belebt worden, ist man an verschiedenen Orten begonnen nicht allein in die Ferne zu schweifen, sondern auch dem Guten, welches so nahe liegt, nämlich dem Studium und dem Sammeln der mehr und mehr verschwindenden Volkstrachten, Hausgeräthe etc. der verschiedenen europäischen Volksstämme grössere Beachtung zu schenken. So sind denn nach dieser Richtung hin heut schon mehrere beachtenswerthe Sammlungen entstanden, wir erinnern z. B. an das Nordische Museum (unter Dr. A.

Hazelius Leitung) in Stockholm, an das Museum Dachkoff zu Moscau, etc. etc. Auch den farben-, und formenreichen Trachten, etc. der Bewohner des Südens von Europa, soweit sich solche heut noch erhalten haben, droht binnen absehbarer Zeit der Untergang, auch sie werden verschwinden in Folge des nivellirenden Einflusses, der verbesserten Verkehrsmittel, der Sucht die Modethorheiten nachzuäffen, etc. etc. Es war uns daher hoch erfreulich zu sehen wie unser verehrter Mitarbeiter Herr Dr. Hamy, Director des ethnogr. Museum im Trocaderopalais zu Paris, bestrebt gewesen ist, nicht allein Kleidungsstücke, Geräthe etc. der Bewohner der verschiedenen Provinzen seines Vaterlandes in möglichster Vollständigkeit zu sammeln, sondern auch in äusserst lebenswahr arrangirten Gruppen das Leben und Treiben derselben dem Beschauer nahe zu bringen und für fernere Geschlechter zu bewahren, so dass dieser Theil seines Museums auf die Besucher eine ganz besondere Anziehungskraft ausübt. Sicher verdient es Anerkennung wenn derart Schritte seitens staatlich subventionierter oder auch unterhaltener Anstalten geschehen, unternimmt aber ein Privatmann Aehnliches und dann noch dazu in so ausgezeichneter Weise wie dies seitens der Herren Gebr. Hesselink & Co. in Arnheim für die Bewohner der pyrenäischen Halbinsel, Spanien und Portugal, geschehen, so muss solchem Streben hervorragende Würdigung zu Theil werden.

Der eine der Theilhaber der genannten Firma, einer Grosshandlung in spanischen und portugiesischen Weinen, Herr C. Dasse Hesselink lebte selbst länger in Spanien und sandte schon während jener Zeit Gegenstände, zur Illustration des Volkslebens dienend, an sein Haus in Arnheim. Nachdem derselbe heimgekehrt und die Firma in den Besitz eines, dadurch dass Herzog Alva in demselben Recht gesprochen haben soll, historisch denkwürdigen Gebäudes gelangte, in dessen Parterre ein prächtiger, geräumiger Saal sich befindet, wurden die vorhandenen Gegenstände hier in übersichtlicher Weise aufgestellt, nach und nach immer mehr neue hinzugefügt und so eine Sammlung geschaffen wie sie uns in ähnlicher Vollständigkeit mit Bezug auf die Ethnographie Spaniens und Portugals nicht zum zweiten Mal bekannt geworden ist. Bunte Ziegel, Dachpfannen, irdenes und gläsernes Geschirr, Küchen- und Hausgeräth, einzelne Kleidungsstücke oder auch ganze Kostüme, mit denen lebensgrosse Figuren bekleidet, Schmuck, Spiele und Spielzeug, Waffen und Messer einheimischen Fabrikates, Musikinstrumente etc. etc. wechseln in bunter Reihe mit einander ab. Besonderes Interesse bietet u. A. eine Anzahl auf das Nationalvergnügen der Spanier, die Stiergefechte, Bezug habender Gegenstände, von der Anzeige und dem Eintrittsbillet eines Stiergefechtes, bis zur Kleidung des Torreador-Matador hinauf. Wie auch das Geringste von den fleissigen Sammlern nicht ausser Acht gelassen ist, mögen noch zwei Beispiele andeuten. Bekannt ist es dass die Kenntnis des Lesens in Spanien beim eigentlichen „Volk" noch sehr wenig durchgedrungen, trotzdem aber ist jeder Spanier ein leidenschaftlicher Politiker; man bedient sich nun, um das Volk mit den politischen Vorgängen inner- und ausserhalb Spaniens bekannt zu machen humoristischer Zeichnungen, also quasi einer Art „Bilderschrift", mit denen die Zündholzschachtelchen beklebt sind; von diesen Gelegenheitsbildchen nun finden wir eine Sammlung von mehr denn dreihundert, das eine noch humoristischer denn das andere, hier vereinigt. — Das zweite Beispiel bildet eine grosse Sammlung hölzerner Zahnstocher, alle prächtig mit Schnitzwerk verziert! deren der Spanier sich bei jeder Mahlzeit bedient. — Dass manche der vorhandenen Gegenstände, solchen nordafrikanischen Ursprungs verwandt, dürfte kaum Wunder nehmen; interessanter ist aber dass die Form des irdenen Feuerfasses oder Kohlenbeckens an die des javanischen „Angklo" erinnert.

Ausser der ethnographischen, finden wir auch eine, freilich weniger umfangreiche naturhistorische Sammlung, die zugleich einen grossen Theil der in Spanien gebrauchten Nahrungs- und Genussmittel umfasst.

Die Verwaltung der Sammlungen ist von den Eigenthümern dem Herrn Architecten I. K. T. Timmerhans van Abcoude übertragen der sich dieser Aufgabe mit vielem Eifer widmet und einen recht übersichtlichen Katalog der vorhandenen Gegenstände veröffentlicht hat.

Dem nicht genug zu würdigenden Streben der Herren Gebrüder Hesselink wünschen wir ferner den besten Erfolg.

V. Königliches Museum für Völkerkunde, Berlin. — Während des Jahres vom 30 Sept. 1888 – 1 Oct. 1889 hat diese Anstalt sich wiederum vieler werthvoller Erwerbungen zu erfreuen gehabt. Was zuerst **Europa** betrifft, so gingen eine Handmühle wie früher in Pommern gebraucht, alte Bronzen aus dem Kaukasus und eine Sammlung aus Sunetien ein.

Asien erhielt zuvörderst durch Geschenke des deutschen Gesandten v. Brandt sowie von Dr. Hirth für die chinesischen Sammlungen eine Bereicherung, so u. A. Abbildungen bei Festzügen getragener Hellebarden. Ferner ermöglichte die Munificenz Sr. Majestät des Königs die Erwerbung einer in ihrer Art einzig dastehenden Sammlung lamaistischer Kultusgegenstände, der des Prof. Pander, welche das Resultat

jahrelanger Bemühungen: Bronzen, Bilder, Tempelgeräth und chinesische Porzellane enthaltend, nicht allein für die Geschichte des Buddhismus in Hochasien von entscheidender Bedeutung ist, sondern auch wichtige Aufklärungen in technischer und kunstgewerblicher Beziehung gewährt. Aus *Tibet* und seinen Grenzländern wurden interessante Gegenstände angekauft, u. A. ein Dolch aus der Provinz *Kham*. Aus *Japan* gingen Bronzen: Festungsmodelle, Druckplatte mit Abbildung der Göttin Benten und ihrer Begleiter, Geschenke des Herrn von Brandt, etc. ein, von *Siam* Schattenspiele und Bücher mit Abbildungen von Figuren und Scenen, welche bei den Schattenspielen (Râma-Khien) vorkommen. Vom Festland von *Indien* kamen Musikinstrumente, Tempelgeräthe und alte Bronzen von grosser Schönheit aus *Nepal*, eine grosse Reliquienbüchse mit vergoldeter Paste aus *Darjeeling*. Ferner wurden von Herrn Generons. W. Schönlank geschenkt das Kostüm eines *Bghai-Karén* Mannes und das einer *Paku-Karén* Frau. Von der Halbinsel *Malacca* konnten Gegenstände der dort einheimischen Stämme erworben werden, aus dem *malayischen Archipel* erhielt das Museum u. A. als Geschenk das Modell eines Dorfes (Kampong) der *Batak* sowie einige Gegenstände von dieser Völkerschaft. Für *Südarabien* übergab Prof. Schweinfurth die Resultate seiner letzten Reise.

Aus **Afrika** kamen Sammlungen von den *Somali's*, gekauft wurden die Ausrüstung der *Bu Ssadia* (Negertänzer) aus *Bornu*, sowie Gegenstände der *Tuareg*. Für den Osten bot sich eine Bereicherung in einer Sammlung von den *Dschagga*, sowie in einer solchen aus *Uganda*; von den *Herero* konnte ein Frauenanzug erworben werden, von den Stämmen des Westens Gegenstände aus *Togo* und anderen Gebieten.

Für **Amerika** lagen die Verhältnisse im Berichtsjahre besonders günstig. Nicht allein dass sich die Gelegenheit zur Erwerbung der epochemachenden Sammlungen Dr. v. d. Steinen's von den Naturstämmen des *Amazonengebietes* bot, sondern auch eine auf Veranlassung der columbianischen Regierung veranlasste Sammlung, die als hervorragendste bekannt um die eigenartige Kultur der *Chibcha's* in charakteristischen Zügen vorzuführen, konnte dem Museum gesichert werden. Dr. Bovallius schenkte Ergebnisse seiner Ausgrabungen in *Nicaragua*; aus *Peru*, *Brasilien*, *Honduras* und *niederl. Guyana* wurden Gegenstände theils als Geschenke, theils als Ankäufe erlangt. Aus *Araucanien* kam ein hölzernes Grabdenkmal eines Kaziken aus der Provinz Cantin, aus *Mexico* einer jener interessanten Wurfstöcke; aus *Arizona* ein Theil der Ergebnisse der mehrfach in dieser Zeitschrift erwähnten, auf Kosten der Frau Hemenway ausgesandten Expedition Cushing's.

Oceanien erhielt eine Bereicherung durch das Geschenk einer Sammlung des Korvetten-Kapitän von Wietersheim wobei u. A. einer jener, als Insignien vererbten Fliegenwedel aus *Samoa*, nebst der durch Eingeborene verfassten Geschichte dieses Erbstückes, und ferner durch Schenkungen von Gegenständen von *Neu Seeland*.

Auch die *vorgeschichtlichen Alterthümer* erhielten im Berichtsjahre wieder einen, über alles Erwarten reichen Zuwachs.

VI. Kgl. Kunstgewerbe Museum Berlin. — Im Jahre vom 30 Sept. 1888 — 1 Oct. 1889 erwarb dieses Institut von, auch ethnographisches Interesse bietenden Gegenständen: eine reiche Sammlung gestickter seidener Gewänder, zinnerne Kronleuchter neuerer Arbeit, Porcellanschalen mit Holzuntersatz und Musterbuch für Seidenstickerei, sämmtlich aus *China*. Aus *Persien* gewebte Stoffe und gebrannte farbige Ziegel, aus der *Türkei* gewebte Stoffe, ferner Fayencen aus *Damascus* und gewebte Stoffe aus *Guatemala*.

VII. Museum of general and local Archaeology. Cambridge. — We received some time ago the „Fifth annual Report of the Antiquarian Committee for the year Nov. 1888 til Nov. 1889, with a list of the accessions during that year. The ethnological collections have increased again by many noteworthy implements from which we mention the following as the most interesting:

Asia: Stone celts, worked flint and calcedony flakes, fragments of pottery, and worked shell; *Nagpur*, *Raichua* (*Nizams-Dominion*) *Bellari and Salem*, *Madras Territory*. A „Puja", set of small brass candlesticks, vases, etc. etc., used in domestic worship, *Nasik*, *Ahmednuggur*. A shoot of the Andropogon schoenanthus (Lemon-gras) the Arabic *Idkhir*, the only plant that was allowed to be cut within the sacred territory of Mecca, because it was necessary for graves and for the purification of houses.

Africa: Besides a number of different ornaments, weapons, etc. a great collection of stone implements from *Natal* and *Transvaal*.

America: A series of five hundred and eleven stone and shell implements and ornaments, with valuable fragments of pottery etc. collected in *Barbadoes* and other *West Indian Islands*, the most noteworthy accession of the year; from the *Brazils*, *British Guiana*, *Ecuador* and *British Honduras* the collections have been enriched with pottery, ornaments, weapons and stone implements; from *Greenland* is received an Eskimo soap-stone lamp, on a wooden three legged stand.

South Sea Islands: From the Melanesian Islands

have been received valuable collections of very interesting weapons, ornaments, houshold implements from the *New Hebrides*, *Banks*-, *Santa-Cruz*- and *Salomo-Islands*, especially interesting are amongst them two trimmers for flying fish (the hook, consisting of a piece of tortoiseshell, sharpened at both ends, is attached to a float with a stone sinker, by means of a short line), from the *Santa Cruz I'ds.*, a wooden bark cloth beater from *Ysabel I'ld.* and a sacred image (a tattooed human head cut out of chalk) of a Tidulo, or ghost deity from *Florida I'ld.* From *British New Guinea* has been received in deposit a collection of two hundred and thirty-one specimens (ornaments, dress, household implements, weapons, etc. etc.) and from *Fiji* an oil dish in the shape of a human figure. From the *Polynesian* and *Micronesian I'lds.* only few objects have been received, the most interesting of them is an elaborately carved war-canoe, length 15' 5' from *New Zealand*, brought to England in 1801, which has also been received in deposit. Sch.

VIII. Kgl. ethnographisches Museum zu Copenhagen. — Seit dem letzten Berichte (diese Zeitschr. Bd. I. S. 69) hat das Material des Museums einen sehr bedeutenden Zuwachs erhalten, indem sich ausser den gewöhnlichen Wegen zur Bereicherung, durch Geschenke und Ankäufe, die Gelegenheit bot verschiedene grössere Privatsammlungen zu erwerben und gleichzeitig zum Austausch von Doubletten mit anderen ethnographischen Museen (Rom, Wien, Leiden). Dadurch sind nicht allein ältere Abtheilungen des Museums ausgebreitet, sondern für verschiedene Gebiete, die bisher entweder sehr dürftig oder gar nicht vertreten waren, ist ein guter Grundstock erworben worden. Unter den bis Ende 1889 eingegangenen Sachen erwähnen wir die folgenden.

Asien. Eine reichhaltige Sammlung *japanischer* Gegenstände, besonders für das Studium des Kunstgewerbes und der Kunst von grossem Werth. Schwerter und eine Serie von Stichblättern *fuchi*, *menuki* und Haarnadeln zeigen die technische Vollkommenheit der Japaner in der Behandlung der Metalle, sowie ihr aussergewöhnliches Talent für die Dekoration. Die Lackindustrie ist durch eine Sammlung von Schreibkasten, Inro's, Kämmen, Kästchen, Dosen, und Büchsen, etc. reich vertreten, unter welchen besonders verdienen hervorgehoben zu werden: ein portatives Speisegestell mit Tellern, Sakeflasche, Kuchenbüchse etc., mit reicher Golddekoration — Hohovogeln und Blumen auf schwarzem Grunde —, ein schwarzer Rauchkasten mit Silberdekoration, ein Schreibtisch mit dazu gehörendem Kasten in Aventurinlack und eine schwarze Dose mit dem Wappen des Mikado — Sachen, die zu dem Vorzüglichsten gehören, was die japanische Lackindustrie überhaupt geschaffen hat. Von gleichem künstlerischen Werth sind auch einige von den Netzke's, besonders eine Holzfigur von Shoki, der einen armen Teufel prügelt. Unter den gesammelten Sachen (wozu Erwerbungen von Bing in Paris gehören) giebt es interessante ältere Stücke von *Karatsu*, *Bizen*, *Takatori*, *Banko*, *Awata*, *Kioto*, *Kutani*, etc., alles characteristische Vertreter des eigenthümlichen Stils der verschiedenen Fabrikationsorten; ein kleiner, viereckiger Teller ist von Kenzan dekorirt, und ein Tuschstein in der Form eines, von den Wellen gerollten Felsstückes rührt von der Hand des berühmten Künstlers Ritsuo her. Sehr reichhaltig ist die japanische Malerei und der Farbendruck vertreten, theils durch Kakemono und Makimono, besonders von Künstlern der Kano-Schule gemalt, theils durch Bilder von Hokusai, Bairei, Kiosai, deren Werke beinahe vollständig vorhanden sind und, endlich durch eine Sammlung von Tuschzeichnungen (4—500 Blätter) die ausser ihrem künstlerischen Werth von bedeutendem culturhistorischem Interesse ist, indem die Bilder Gottheiten, verschiedene Verhältnisse des Lebens und der Erwerbszweige illustriren. Zwei Kakemono geben mythologische Darstellungen, das eine von der buddhistischen Hölle, das andere von der Offenbarung der erzürnten Sonnengöttin Amaterasu.

Von *China* enthielt die im Vorstehenden erwähnte Sammlung gleichfalls sehr interessante Sachen, besonders Porzellane, — blau dekorierte, grüne und rosa, sowie eine vorzügliche Flambévase — Bronzen, eine prachtvolle Büchse von Soochow-Lack und einige ältere Aquarellbilder. Unter den übrigen Bereicherungen dieser Abtheilung dürfen hervorgehoben werden: ein grosses Räuchergefäss von Email cloisonné, ein prachtvoller Damenanzug von blauer Seide mit reichen Stickereien und eine alte Panzerjacke, auswendig von blauem Zeug mit Stickerei (Drachen), inwendig mit eisernen Schuppen besetzt.

Von *Tibet*, das noch sehr sparsam vertreten war, gelang es für das Museum eine Reihe von Götzenbildern aus vergoldeter Bronce mit eingelegten Steinen, die Haupttypen des lamaistichen Pantheons darstellend, zu erwerben.

Hinterindien. Von der Weltausstellung in Paris erlangte das Museum durch Ankauf eine Anzahl von Gegenständen von *Tonking*, von welchem Gebiet bisher nur einzelne Stücke vorhanden waren. Ausser einem grösseren, roth verlackten Modell einer Todtenbahre mit Sarg, mit Ornamenten in Gold, finden sich darunter Kleidungen der Mandarinen, Soldaten und Stadtbewohner, zwei grosse Sonnenschirme, Musikinstrumente, Processionsstäbe, verschiedene

Industriegegenstände, eine Karte von Tonking etc. — Bei derselben Gelegenheit wurden aus *Cambodja* einige Schauspielmasken, sowie ein Modell eines Webstuhls erworben.

Die Abtheilung *Vorderindien* wurde durch eine Sammlung, hauptsächlich aus der Gegend von *Vellore* bereichert. Das grösste Interesse bietet hier eine Reihe von Idolen, theilweise ziemlich seltene Typen, Amulete gegen Keuchhusten und Schlangenbiss, Opfergaben für die bösen Geister — ein Holzspan, zwei schwarze Ringe und eine Kalkkugel — die am Abend auf den Acker gelegt werden, sowie verschiedene Tempelgeräthe; ausserdem enthält die Sammlung Schmuck- und Toiletsachen, Hausgeräthe, einen Webstuhl, Puppen und andere Spielsachen, Bilder, etc.

Indischer Archipel. Von den *Andamanen* erhielt das Museum ein interessantes Trauerhalsband, einen Unterkiefer in einem Geflecht, mit rothem Oker bestrichen, und von den *Nikobaren* verschiedene Schmucksachen, geklopftes Bastzeug für Kleidungen, musikalische Instrumente und Amulete gegen böse Geister.

Die Sammlung von den *Battak* wurde mit einem Mantel von Baumwollenzeug, Armringen von Kupfer und Muschelschale, einer Guitarre und einem Buch vermehrt. Von *Java* ging eine kleine Sammlung von alten, sehr interessanten Waffen, Gegenständen des Hausraths (Thongefässe, Lampen, Körben etc.), Musikinstrumente (Guitarre, Castagnetten, Maultrommel) und eine alte Topeng-Maske ein.

Nias wurde mit Tapagürtel und verschiedenen Musikinstrumenten bereichert, und von den *Molukken* rühren Waffen, Fischerei- und Hausgeräthe, Thongefässe sowie eine prachtvolle Kiste von Palmenblättern mit Muschelringen dekoriert, her. Den grössten Zuwachs erhielt die Abtheilung *Borneo.* Hauptsächlich vom südöstlichen Theil stammen Kleider und Schmucksachen, ein Regenschirm, Hausgeräthe (verschiedene Körbe und Taschen, Wassergefässe Fackel, etc.), zwei dekorierte Schilde, das eine mit Menschenhaaren besetzt, ein vollständiger Webeapparat, Ruder, Fischereigeräthe und Amulete.

Australien. Zwei der angekauften Sammlungen, sowie sehr viele der übrigen Erwerbungen rühren von diesem Welttheil her, und verschiedene Gebiete haben dadurch einen bedeutenden Zuwachs erhalten. Der geringste Theil fällt auf *Neu Holland*, doch sind darunter ein grosses gebogenes Holzschwert, verschiedene eigenthümliche Boomerangs, einige Keulen und Speere, zwei Schilder und eine Doppelaxt — alle von Queensland, hervorzuheben.

Reichhaltiger waren die Erwerbungen von *Polynesien.* Von *Neu-Seeland* kamen ein werthvoller Meri aus Walknochen, ein alter, gut geschnitzter Hani, eine Nephritaxt und eine Platte von demselben Material, an welcher das Durchsägen noch nicht vollendet ist. *Samoa* wurde mit Tapa's, Schmucksachen, Steinäxten und Keulen bereichert, *Niue* mit einigen von den eigenthümlichen Keulen und Speeren, sowie mit einem Kanoemodel. Ein Kopfschmuck von den Federn des Fregattvogels (Schmeltz: Kat. d. Mus. God. pg. 243 N° 1084) und eine Keule rührt von den *Markesas-Inseln* her, während zwei Keulen, oben zu einem Menschenkopf ausgeschnitten, eine Speerspitze von Obsidian, ein Tätowirinstrument aus Knochen und eine Nadel zum Flechten von Fischnetzen die kleine Abtheilung von der *Oster-Insel* vermehrten.

Am umfassendsten waren die Erwerbungen aus *Melanesien.* Die Sammlungen von *Neu-Guinea*, hauptsächlich vom Fly-River und der Südostküste herrührend, enthielten Kleidungstücke und Schmucksachen (Ringe aus Muschelschalen und Schildpatt, Kämme, geflochtene Bänder mit Muschelscheiben, Thierzähnen etc. besetzt, Kopfschmuck von Kasuarfedern); zwei Gürtel von Baumrinde mit geschnitzten Ornamenten, Gegenstände des Hausraths, wie geschnitzte und bemalte Holzschaalen, Trinkgefässe, Löffel und Gabel von Holz und Knochen, geflochtene Taschen mit Thierzähnen verziert, Thongefässe etc.; geschnitzte Keulen, ein schön geschliffenes Steinbeil mit Schaft, verschiedene Beile und Keulenköpfe von Stein, Axt mit Blatt von Muschelschaale, ein Dolch von Knochen, ein reich geschnitztes Schild — Menschenkopf und geometrische Ornamente —, Fischereigeräthe und Kanoe-Ornamente, hauptsächlich Vogelgestalten, Amulete und Korwars. Unter den Erwerbungen vom *Neu-Britannia* Archipel sind die interessantesten drei Schnitzwerke — zwei menschliche Figuren darstellend, das dritte eine phantastische Komposition von Masken, ein Bucerosvogel und Fische umgeben von reicher, durchbrochener Schnitzarbeit. — Daran reihen sich zwei geschnitzte Masken und eine eigenthümliche Cranienmaske, sowie verschiedene Tanzattribute, unter welchen Buceroskörpfe am häufigsten sind. Von den übrigen Gegenständen müssen hervorgehoben werden: Armringe von Trochus und Tridacna und ein Trochus, aus welchem einige Ringe geschnitten sind; ein breiter, kragenförmiger Brustschmuck mit kleinen Muschelscheiben besetzt, eine Reihe von Speeren und Keulen, vier gut geschliffene Steinbeile, eine Schleuder, zwei Ruder, Musikinstrumente (Rohrflöte, Panflöte, Maultrommel) Diwarrageld, ein Kreidegötze, etc. — Die *Admiralitäts-Inseln*, von welchen das Museum früher nur einzelne Sachen besass, haben jetzt eine gute Vertretung erhalten. Unter den Gegenständen welche von diesen Inseln eingingen, erwähnen wir ausser verschiedenen Arm-

und Handgelenkringen eine grosse Holzschaale mit geschnitztem Stiel in der Form einer Eidechse, eine kleinere Schaale, Löffel aus Kokosnuss mit Schnitzereien, zwei grosse Oelgefässe von Weiden mit Thon belegt, ornamentierter Kalkbehälter von einer kürbisartigen Frucht mit schön geschnitzten Holzspateln, Speere mit Obsidianspitze und ein Dolch mit Blatt von demselben Stein und Stiel von rothem Kitt, in der Form einer menschlichen Gestalt; ausserdem noch eine Panflöte und eine Trophae: ein ornamentierter Armknochen mit Haarbüscheln besetzt. Von den *Hermit-Inseln* rühren einige Amulete von der bei SCHMELTZ l. c. 80, N° 279 beschriebenen Art, sowie zwei Schädel mit theilweiser Umwindung von Bastschnüren her. Von den *Salomon-Inseln* bestanden die Erwerbungen hauptsächlich aus Steinbeilen und Waffen (Keulen, Speeren, Bogen und Pfeilen), unter den übrigen Gegenständen verdienen ein spiralförmiger Armring von einer Schlingpflanze gebildet, der den Arm beim Schiessen beschützt und ein interessanter Ohrschmuck von kleineren Konchylien, der nur von Wittwen getragen wird, besonders erwähnt zu werden. Von *Neu-Kaledonien* kamen Keulen und Speere nebst Wurfschlinge, Kleidungstücke, Tapa's und Schläger zu deren Bereitung, eine Nasenflöte, Taschen und Körbe. Auch die *Fiji-Inseln* lieferten einen nicht unbedeutenden Beitrag, obwohl nicht viel Neues. Indessen sind unter den Waffen viele gute Keulen und Speere, wie auch Steinbeilklingen reichlich vertreten, und von Hausgeräthen finden sich mehrere Thongefässe charakteristischer Form sowie eine grosse, gut geschnitzte Kawaschale, nebst Kürbisflaschen und Körben. Eine Sammlung von Tapa's giebt Proben von den verschiedenen Ornamenten und Farben, die in Gebrauch waren; Tätowirinstrumente und Cachelotzähne vertreten den früheren Schmuck des Körpers, und eine Anzahl von angebrannten Knochen bilden eine Erinnerung an ein abgehaltenes cannibalisches Mahl.

Von *Mikronesien* rühren viele interessante Sachen her. Zuerst eine werthvolle Sammlung von Schmucksachen, gewebte Gürtel, Angelhaken nebst einer Schleuder von den *Karolinen*, von den *Gilbert-Inseln* Schamschurze, Schmucksachen, Schlafmatten und Speere.

Amerika. Für diese Abtheilung lieferte diesmal wieder *Grönland* das grösste Contingent. Zwei reichhaltige Sendungen von der Westküste enthielten Kleider für Männer, Weiber und Kinder, manche Hausgeräthe und Nähutensilien, Fang- und Fischereigeräthe sowie alte Sachen aus Stein, Knochen etc. aus Gräbern und Hausruinen. Unter all diesen Sachen sind verschiedene, die in der grossen Sammlung des Museums von diesem Gebiet noch fehlen, z. B. Gegenstände, die die Fabrikation der Riemen, welche in Grönland eine grosse Rolle spielt, erläutern; verschiedene Fanggeräthe und Objekte zur Reparation derselben, ein Holzstück mit sehr eigenthümlichen geschnitzten Menschenköpfen etc. etc.

Der Freigebigkeit eines in *Bogota* wohnenden Gönners verdankt das Museum die schon Bd II, S. 218 erwähnte sehr werthvolle Sammlung von Alterthümern von *Neu-Granada*, besonders aus der Gegend von Manizales. Ausser den näher beschriebenen Wurfhölzern befanden sich darin eine Reihe von interessanten, gut erhaltenen Vasen und Figuren aus Thon, viereckige und walzenförmige Stempel zum Druck von Ornamenten, Perlen und andere Schmucksachen von verschiedenen Steinarten.

Auch von *Venezuela* wurde ein sehr werthvolles Geschenk dem Museum überwiesen, nämlich zwei grosse Steinblöcke aus der Umgegend von Puerto Cabello, mit Sculpturen von Menschengesichtern und geometrischen Ornamenten.

Surinam wurde mit Thongefässen, verschiedenen Hausgeräthen und einigen Waffen bereichert. Von brasilianischem Gebiet rührt eine kleine Sammlung von Waffen und Schmucksachen aus Federn, Glas- und Knochenperlen und viereckigen Stücken von Perlmutter von Stämmen in *Gran Chaco* her, wie auch das vorhandene Material von den Botokuden und den Uaupés mit einigen Sachen vermehrt wurde. Endlich erhielt das Museum von *Feuerland* die ersten Sachen: Harpunen, Bogen und Pfeile, Körbe, Schmucksachen von Feder und Knochenperlen und ein Modell von einem Kanoe, — Zeugnisse der sehr primitiven Stufe der dort wohnenden Völker.

Afrika. Unter den Erwerbungen von diesem Welttheil kamen zum ersten Mal eine Anzahl von Gegenstände vom *Congo*-Gebiet, theils vom Kassai, theils von Stationen am Hauptstrom (Bangala, Stanley Falls) herrührend. Ausser Schamschurzen und Ringen von Eisen sind darunter eine Reihe von guten Waffen, — ein Schild, Speere, Messer, Bogen und Pfeile, — ein Blashorn von Elfenbein und ein Maniokstampfer von demselben Material, ausserdem noch Musikinstrumente, Pfeifen etc. zu verzeichnen. Von den *Mombuttus* kamen eine Schlafbank, einige von den eigenthümlichen krummen Hiebwaffen, sowie Speer- und Pfeilspitzen und von den *Niam-Niam* Schild, Speere, Blashorn, Nadel und Löffel.

Auch die Sammlungen von den *Gallas* und *Somali* erfuhren einen werthvollen Zuwachs: von den ersteren Mantel von Fell und Baumwollenzeug, verschiedene Hüte, eine Reihe von Ringen in Eisen und Elfenbein und eine Anzahl von Speeren und Schwertern; von den zweiten Sandalen, Waffen (Schild, Schwert, Keulen, Bogen und Pfeile nebst Köcher) und Haus-

geräthe (Thongefässe, Körbe, Matten, Löffel etc.). Endlich sei noch erwähnt, dass aus *Nubien* einige Waffen und Gegenstände des Hausraths sowie ein Kleid, von dem Mahdistenführer OSMAN DIGMA getragen, dem Museum als Geschenk überwiesen wurden.

KR. BAHNSON.

IX. Ethnologische Sammlung der „Instelling voor Onderwijs in de Taal-, Land- en Volkenkunde" zu Delft. Seit unserem Berichte in Bd. I pg. 112 hat diese Sammlung sich mehrerer, bemerkenswerther Bereicherungen zu erfreuen gehabt und nennen wir vor Allem hier eine äusserst umfangreiche Sammlung von Gegenständen von der Insel *Nias* welche die Anstalt den Bemühungen des Hern Controleur E. F. L. J. H. VAN EELDERS verdankt. Ausser dem sehr instructiven Model eines Hauses von *Nord Nias* finden sich darin fast alle in Dr. MODIGLIANI's oben erwähntem Werke abgebildeten Kleidungstücke, Schmucksachen, Waffen, Trommeln und Götzen und Ahnenbilder zur Erlangung von Glück, Gesundheit, Kindersegen, etc. etc. Von besonderem Interesse ist aber ein Gegenstand dessen MODIGLIANI nicht erwähnt, ein Kerbstock *„teche"* über welchen wir den Mittheilungen des Einsenders, die uns von der Verwaltung obiger Sammlung freundlichst zur Verfügung gestellt, das Folgende entnehmen: „Ein Niasser käuft Leinwand, Gold, Eisen, Kupfer, etc. bei einem Händler, was, da in Nias kein Geld im Umlauf, in der Regel auf Rechnung geschieht unter dem Versprechen dem Verkäufer so und so viel „Kulaks" Kokosöl oder eine gewisse Zahl Kokosnüsse, den einzigen Exportartikeln von Nias, zu liefern. Beträgt nun der Werth des Gekauften z. B. 30 „Kulaks" Kokosöl so nimmt man ein Stück Rotan und macht längs zweier Seiten 30 Einkerbungen worauf man dasselbe der Länge nach halbiert und nun die eine Hälfte der Verkäufer, die andere der Schuldner bewahrt. Erfolgt nun eine Theilzahlung (Zahlung in Einem findet sehr selten statt) so legt man beide Hälften aneinander und schneidet ebensoviele der hervorstehenden Zähne weg, als Nüsse oder Kulaks Oel geliefert werden.

Aus *Atjeh* ging u. A. ein bronzenes Götzenbild, (? hinduistischen Ursprungs) ein, das in einer Pfefferpflanzung zu *Soengei-Baja* (Ostküste von Atjeh) gefunden worden, aus der *Minahassa* das Model eines steinernen Familien-Sarkophages, worin die Leichen in sitzender Haltung begraben werden und von *Angkola* und *Sipirok* auf Sumatra durch Herrn VAN GEUNS die Jacke und der Schmuck einer Braut, sowie Sirihtaschen von Palmblattgeflecht, von denen eine durch das Mädchen ihrem Erwählten gelegentlich der Verlobung überreicht wird, alles in prachtvoller Weise mit Perlen, Glöckchen und Muscheln verziert. SCH.

X. Das Museum für Urgeschichte und Völkerkunde der Universität Freiburg i/B. hat in der letzten Zeit einige bedeutende Bereicherungen erfahren. Hervorzuheben sind namentlich eine reiche Sammlung ethnographischer Gegenstände aus *Zululand*, welche dem Museum von der städtischen Verwaltung überwiesen ist, und eine Anzahl steinerner Waffen und Geräthe, sowie keramischer Fragmente von *Haiti*, welche aus dem Nachlasse eines Missionars, der die Stücke auf Haiti selbst gesammelt hat, angekauft wurden. — Das Museum wird gegenwärtig neu geordnet. Dr. E. GROSSE.

XI. Ethnographische Sammlung der Ostschweiz. geographisch commerciellen Gesellschaft, St. Gallen. Im Jahre 1888 wurde diese Sammlung vermehrt mit einer Anzahl Oberkleidern, Hüten, Strümpfen, Schuhen und Sandalen, sowie 2 Schlafkissen aus *Japan;* Schirmen, einem Album mit colorierten Bildern und anderen Gegenständen aus *China*, und einer Anzahl Silbermünzen aus *Siam*. Von Erwerbungen *afrikanischen* Ursprungs sind zu erwähnen: Waffen aus *Südost Afrika*, Photographien von *Sakalaven*, *Madagascar*, sowie von *Hamas* in *Südwest Afrika*. Für Amerika kommt das Model eines Kahns vom *Titicacasee*, eine Steinwaffe aus der Zeit der Inca, *Peru;* Photographien von Botocuden, sowie diverse Gegenstände aus *Brasilien* und ein Pferdezeug der *Chinook-Indianer*, *Nordwest Amerika*, in Betracht; für das *oceanische Gebiet* Fischereigeräthschaften etc. aus dem *Neu Britannia Archipel*.

XII. Koloniaal Museum, Haarlem. — Van de aanwinsten, sedert ons laatste Verslag over dit Museum, vermelden wij timmermansgereedschap van *Java*, met goud geborduurde sarongs van *Atjeh* en *Riouw*, gebattikte Sarongs van *Semarang*, *Java;* wapens van het eiland *Engano* en eenige voorwerpen uit *Japan* en *Mekka*.

XIII. Museum van Kunstnijverheid, Haarlem. — Benevens verscheidene oud-nederlandsche voorwerpen en gereedschappen werden sedert ons laatste bericht acht medicijndoosjes *„Inro"*, eenige paneeltjes en een waaier met kettinkje van *Japan*, alsmede vijf krissen van *Java* verkregen.

XIV. Museum für Völkerkunde, Hamburg. Während des Jahres 1888 wurde dies Museum um mehr denn 600 neue Gegenstände bereichert, von denen ca. 250 auf *Asien*, ungefähr ebensoviel auf *Amerika* und der Rest auf *Afrika*, *Oceanien* und *Europa* entfallen. Besonders verdienen hervorgehoben

zu werden eine Sammlung aus *China*, *Japan*, *Siam*, *Indien* und dem *Malayischen Archipel*, eine solche praecolumbianischer Thon- und Steinsachen, sowie endlich eine Sammlung kleinerer Zier-Gegenstände aus *Mexico*, für die Beurtheilung der Kunstindustrie jenes Landes von hohem Werth. In allerneuester Zeit hat das Museum dann noch das, während der vorjährigen Ausstellung in Paris, in dem dort errichteten Javanischen Kampong zur Benutzung gelangte inländische Orchester „Gamelan" und eine Anzahl ebenfalls dort benutzter lederner Schattenspielfiguren (Wayang purwo) und hölzerne bekleidete Spielpuppen (Wayang klitik) als Geschenk erhalten.

Dem im vorigen Bericht über diese Anstalt erwähnten Raummangel wird demnächst vorläufig abgeholfen werden, durch die Uebersiedlung des Museums in die oberste Etage des neuen Gebäudes für das Naturhist. Museum, wo dann eine systematische Vertheilung der Sammlungen stattfinden kann.

Sen.

IV. REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BIBLIOGRAPHISCHE UEBERSICHT.

Abréviations: **A. A.** = Archiv für Anthropologie. — **Aarb.** = Aarbøger for Nord. Oldk. og Hist. — **A. a. W.** = Aus allen Welttheilen. — **A. d. W.** = Sitzungsber. k. preuss. Akad. der Wissensch. — **Af. expl.** = l'Afrique expl. et civil. — **A. G. S.** = Bull. Americ. Geogr. Soc. — **A. I.** = Jour. of the anthropol. Inst. of Gr. Brit. and Ireland. — **Alpv.** = Ztschrft. des deutschen und oesterr. Alpenvereins. — **Am. A.** = Americ. Anthrop. — **Am. P. S.** = Proc. of the Americ. Philos. Soc. — **Ann.** = Annales de l'Extrême-Orient. — **Anthr.** = L'Anthropologie. — **Anthr. Bruxelles** = Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Bruxelles. — **Anthr. Wien** = Mitth. der Anthrop. Gesellsch. Wien. — **Arch.** = Arch. per l'antr. e la etn. — **A. T. S.** = Antiqvarisk Tidsk. för Sverige. — **Ausl.** = Das Ausland. — **Bat. G.** = Not. Bataviaasch Gen. voor K. en W. — **B. B.** = Tijdschr. voor de Ambt. v/h Binnenl. Bestuur (Batavia). — **Bordeaux** = Bull. de la Soc. de Géogr. comm. de Bordeaux. — **Bull. S. A.** = Bull. de la Soc. d'anthrop. de Paris. — **Bull. S. G.** = Bull. de la Soc. de géogr. de Paris. — **Bull. S. G. c.** = Bull. de la Soc. de géogr. comm. de Paris. — **Bijdr.** = Bijdr. tot de taal-, land- en volkenk. van Nederl. Indië. — **C.** = Cosmos di Guido Cora. — **Cal.** = Memoirs Californian Acad. of Sc. — **Can.** = Proc. and Transact. of the R. S. of Canada. — **C. B.** = Journ. China Branch of the Roy. As. Soc. — **Corr. A. G.** = Corrbl. der deutschen anthr. Ges. — **Danzig** = Sitzungsber. der anthropol. Section der Naturforsch. Gesellsch. in Danzig. — **D. G. B.** = Deutsche geogr. Blätter. — **D. R.** = Deutsche Rundschau f. G. u. S. — **Dresden** = Mitth. Verein für Erdk. zu Dresden. — **E. H.** = Eigen Haard. — **E. L.** = Jahrb. für Geschichte, Sprache und Litteratur Elsass-Lothringens, herausg. vom Vogesenclub. — **Est.** = Bull. de la Soc. de Géogr. de l'Est. — **F. A.** = Fernschau (Aarau). — **Fior.** = Bol. della sezione Fiorentina della Societa africana d'Italia. — **Folkl.** = Journal of American Folklore. — **F. R.** = The Fortnightly Review. — **Gart.** = Die Gartenlaube. — **G. E. M.** = Boletin de la Soc. de Geogr. y Estad. de la rep. Mexicana. — **G. G. Wien** = Mitth. der Geogr. Gesellsch. Wien. — **Gl.** = Globus. — **Hamburg** = Mitth. der geogr. Gesellsch. Hamburg. — **Harper** = Harper's New Monthly Magazine. — **Hâvre** = Bull. Soc. de géogr. comm. du Hâvre. — **Hofm.** = Ann. des K.K. naturhist. Hofmus. — **I. A.** = The Indian Antiquary. — **I. G.** = Ind. Gids. — **Ill. Z.** = Illustrirte Zeitung. — **I. L. N.** = Ill. London News. — **J. I. A.** = Journal Indian Art. — **Lille** = Bull. Soc. Géogr. de Lille. — **L. u. M.** = Ueber Land und Meer. — **Lyon.** = Bull. de la Soc. de géogr. de Lyon. — **Mars.** = Bull. de la Soc. de géogr. de Marseille. — **M. C.** = Les missions catholiques. — **Mém. S. A.** = Mém. de la Soc. d'Anthrop. de Paris. — **Metz.** = Jahresber. des Ver. für Erdk. Metz. — **Miss. Z.** = Allgemeine Missions-Zeitschrift. — **Mitth. D. S.** = Mitth. aus den deutschen Schutzgebieten. — **Mitth. O. A.** = Mitth. der deutschen Ges. f. Natur- u. Völkerk. Ostasiens. — **Morgenl.** = Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Ges. — **Moscou.** = Bull. d. l. Soc. imp. des naturalistes de Moscou. — **München** = Sitzungsber. der phil. und hist. Cl. der k. b. Akad. der Wissensch. München. — **Mus.** = Le Muséon. — **Nassau** = Ann. Ver. für Nassauische Altertumsk. und Geschichtsforschung. — **Nat.** = Nature. — **Ned. Zend.** = Meded. Nederl. Zendel. genootsch. — **N. K. W.** = Nachr. für Kaiser Wilhelmsland. — **Nord.** = Bull. Union géogr. du nord de la France. — **N. T. G.** = Ned. Tijdschr. voor Geneesk. — **Olmütz** = Verein des patriot. Museums in Olmütz. — **Oran** = Bulletin. Soc. de géogr. et d'arch. de la province d'Oran. — **Orient** = Oesterr. Monatschr. f. d. Orient. — **Pal.** = Zeitsch. des Deutschen Palaestina-Vereins. — **P. M.** = Peterm. Mitth. — **Pol.** = Polybiblion. — **Proc. Am.** = Proc. Americ. Ass. for the advancem. of Science. — **Proc. C. I.** = Proc. of the Canadian Institute. — **Proc. G. S.** = Proc. of the R. Geogr. Soc. London. — **Proc. N. M.** = Proceedings of the U. S. National Museum in Washington. — **Q. B.** = Proc. and Transact. Queensland Branch of the Roy. Geogr. Soc. of Australasia. — **R. A.** = Revue d'anthrop. — **R. D. M.** = Revue des deux mondes. — **R. E.** = Revue d'ethnogr. — **R. F.** = Revue Française. — **R. G.** = Revue de Geogr. — **Rheinl.** = Jahrb. des Ver. von Altertumsfr. im Rheinl. —

R. R. = Revue de l'hist. des religions. — **Sächs.** = Bericht Königl. Sächs. Gesellsch. der Wissensch. — **S. A. I.** = Boll. della Soc. Africana d'Italia. — **Santiago** = Verhandlungen des deutschen wissenschaftlichen Vereins zu Santiago. — **Sc.** = Science. — **Scott.** = Scottish Geogr. Magaz. — **S. G. I.** = Boll. della Soc. geogr. ital. — **S. G. Lisboa** = Bol. da soc. de geogr. de Lisboa. — **S. N.** = Société Normande de Géogr. — **S. Neuch.** = Bull. de la Soc. Neuchâteloise de Géogr. — **Soc. Am.** = Arch. de la Soc. améric. de France. — **T. A. G.** = Tijdschr. Kon. Nederl. Aardrijksk. Gen. — **T. Bat. G.** = Tijdschr. v. h. Bataviaasch Gen. voor K. en W. — **T. du M.** = Le Tour du Monde. — **Thür.** = Ztschrift des Ver. f. Thüringische Gesch. u. Altertumsk. — **T. I. T.** = Tijdschrift voor Ind. Taal- Land- en Volkenkunde. — **T. N. I.** = Tijdschr. Nederl.-Indië. — **T. R.** = Trübner's Record. — **T. K. M.** = Tijdschr. der Ned. Mij. t. B. v. N. Afd. Koloniaal Mus. — **Ungarn** = Ethnologische Mitth. aus Ungarn. — **Utr. Zend.** = Ber. van de Utr. Zendingsvereeniging. — **U. Z.** = Unsere Zeit. — **Verh. A. G.** = Verhandl. der berl. anthrop. Gesellschaft (In „Zeitschrift für Ethnologie"). — **Verh. G. E.** = Verh. Ges. f. Erdkunde. — **Vers. A v. W.** = Verslagen en meded. der Kon. Akad. van Wetenschappen. — **V. H. A. Mon.** = Kongl. Vitterhets, Historie och Antiq. Akad. Månadsb. — **V. S.** = Zeitschrift für Völkerpsych. und Sprachwiss. — **Ymer.** = Tidskr. utg. af Svenske sälsk. f. Anthr. och geogr. — **Z. E.** = Zeitschrift für Ethnologie. — **Z. Z.** = Zeitschrift des Ver. oesterr. Zeichenlehrer.

GÉNÉRALITÉS.

I. Dans le rapport de la séance combinée des sociétés anthropologiques allemande et viennoise, rédigé par M. le prof. Joh. Ranke et inséré dans les organes des deux sociétés (Anthr. Wien, Corr. A. G. p. 67: Bericht über die gemeinsame Versammlung der deutschen und der Wiener anthropologischen Gesellschaft) nous remarquons le discours du Prof. Virchow qui fait l'historique des études anthropologiques durant ces vingt années; des études préhistoriques de MM. J. N. Woldrich et Karl J. Maska; une étude du Dr. Th. Ortvay sur la perforation des silex dans l'âge de pierre, question contestée que l'auteur résout affirmativement; des articles du Dr. J. Naue sur l'âge de bronze en Bavière, du Prof. Virchow sur des antiquités de Transcaucasie, du Comte G. Wurmbrand sur les affinités des bronzes indigènes et étrangers, de Mlle. J. Mestorf sur des poignards dans des sépulcres de femme de l'âge de bronze, produit de fouilles au Danemark; une étude d'ethnographie comparée de M. Grempler sur des trouvailles d'argent haché; des communications du Dr. C. de Marchesetti sur la nécropole de S. Lucia près Tolmein dans le Littoral, et de M. Wosinsky sur des fouilles en Lengyel, qui lui fournissent matière à comparaison avec les trouvailles du Dr. Schliemann. A propos de ce dernier, nous avons à signaler une lettre de sa main, insérée dans les Verh. A. G. (p. 419: Bedeutung des Hakenkreuzes), dans laquelle il explique la croix qu'on retrouve souvent sur les anneaux de terre cuite de Troie, comme le hiéroglyphe d'un homme. M. S. Reinach, digne émule de l'explorateur d'Ilion et de Mycènes, publie les résultats des fouilles sur l'emplacement d'Amyctées, qui peut-être fut la résidence des Pélopides (Anthr. 1 p. 57: Tombeau de Vaphio).

Le premier tome du nouveau livre de M. Otto Henne am Rhyn. (Die Kultur der Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft. Danzig, Leipzig, Wien) décrit le développement du luxe, de l'état et de la religion. M. K. Himly, dans son étude d'ailleurs très intéressante sur l'origine de différents jeux (Morgenl. p. 414: Morgenländische oder abendländische Forschungen nach gewissen Spielausdrücken) est un peu négligent à l'égard de l'ouvrage du Prof. Schlegel. L'article de M. Hyde Clarke (A. I. nov. p. 199: The Right of Property in Trees on the Land of another, as an ancient institution) contient des données d'ethnographie comparée qui s'étendent de la Mélanésie à l'Islande. Nous retrouvons ce caractère comparatif dans l'article de M. H. Ling Roth (A. I. nov. p. 164: On salutations); dans celui de M. J. Weinberg (Moscou nº. 4 p. 618: Der besänftigende Einfluss des Oels auf Wasserwellen), qui prouve que l'influence de l'huile sur les vagues était déjà connue des anciens; et surtout dans celui de M. H. Balfour (A. I. nov. p. 220: On the Structure and Affinities of the composite Bow. Av. 2 pl.), qui, se rattachant à la distinction établie par le général Pitt Rivers entre arcs simples et arcs composés, décrit les différentes formes de ces derniers. MM. A. Eisenlohr, P. Ascherson, Hirth et W. Joest donnent dans les Verh. A. G. de brèves communications sur le fard chez les anciens Egyptiens (p. 423), chez les Chinois (p. 495) et à Smyrne (p. 535). Une communication de M. Treichel (Verh. A. G. p. 484: Steinhäufung in Island und Reissighäufung bei Kalmüken. Comp. p. 428) a rapport à l'usage d'amonceler des pierres ou du bois sur les tombes des personnes assassinées ou suicidées.

Ajoutons encore quelques études archéologiques qui peuvent fournir des sujets de comparaison. La dissertation du Prof. Oscar Montelius (A. A. XIX. 1 et 2 p. 1: Verbindungen zwischen Skandinavien und dem westlichen Europa vor Christi Geburt) est illustrée de figures d. l. t.; le même savant publie dans Anthr., la nouvelle revue redigée par MM.

Cartailhac, Hamy et Topinard (I p. 27: L'âge du bronze en Egypte. Av. 6 pl.) un mémoire, où il s'efforce de prouver que c'est seulement dans le deuxième millénaire av. J. C. que l'emploi du fer prévalut en Egypte. L'étude de M. E. Brate (A. T. S. X p. 368: Runverser) contient un essai de métrique runique; celui du dr. Ingvald Undset (Z. E. XXI p. 205: Archäologische Aufsätze über südeuropäische Fundstücke) donne 46 types anciens de fibules; M. R. Arnoldi (Rheinl. LXXXVII p. 33: Römischer Isiscult an der Mosel. Av. ill.) fait des observations philosophiques à propos d'antiquités trouvées à Bertrich; il décrit dans le même annuaire (p. 17: Die Funde von Cobern-Gondorf a. d. Mosel. Av. 1 pl.) les fouilles dans des sépultures gauloises, romaines et mérovingiennes. Des fouilles semblables sont décrites par M. A. Hammeran (A. A. XIX 1 et 2 p. 85: Hügelgräber bei Frankfurt a. M. Av. 3 pl.); M. Weineck (Verh. A. G. p. 515: Burglehn bei Steinkirchen) et M. Virchow (ib. p. 515: Ausgrabungen bei Ellerborn und Ragow in Ostpreussen).

EUROPE.

Commençons par l'ouvrage élaboré de M. A von Heijden sur le costume (Die Tracht der Kulturvölker Europa's vom Zeitalter Homer's bis zum Beginne des XV Jahrhunderts. Mit 222 Abb. Leipzig), auquel se rattache une notice sur l'ouverture du musée qui en forme comme une illustration (Corr. A. G. 1 p. 5: Das erste Museum für deutsche Volkstrachten). M. le dr. E. Mehlis, dans une étude sociologique (A. A. XIX 1, 2 p. 23: Arm und Reich zur Merovinger Zeit), prouve par les armes trouvées dans les sépultures, que les serfs étaient dix fois plus nombreux que les nobles. L'article du Prof. P. Lehfeldt (Thür. VI. 3 et 4: Die Saalfelder Altarwerkstatt) est accompagné de deux planches représentant des autels du XIVe siècle.

E.—L. (V. p. 151: Volkstümliche Feste, Sitten und Gebräuche in Elsass-Lothringen) contient des communications intéressantes sur l'Alsace-Lorraine, d'après les renseignements de MM. Jansen et Schrader; et (p. 127: Münsterthäler Anekdoten) une collection d'anecdotes dans le dialecte du village de Sulzern, recueillies par M. J. Spieser. M. Virchow donne dans Verh. A. G. (p. 485: Mähwerkzeuge mit abgepasstem Handgriff aus den Vierlanden) une communication sur des faucilles de forme singulière. M. Robert Prexl (Gl. nº. 2 p. 26: Geburts- und Todtengebräuche der Rumänen in Siebenburgen) décrit des usages particuliers à la Transylvanie. M. F. W. Westerouen van Meeteren (Rossia. Eene winterreis in Rusland) offre dans son récit de voyage en Russie une lecture très instructive. La cavalcade des noces dans la province de Twer fait le sujet d'une illustration dans la Ill. Z. (18 janv. p. 61: Hochzeitscavalcade im Gouvernement Twer); M. J. R. y ajoute la description des cérémonies de noces, qui datent de temps immémorial et tendent à disparaître. M. A. Oppel donne dans Gl. (nº. 5 p. 76: Zur Ethnographie der Balkanhalbinsel) un aperçu des études ethnographiques de M. Sp. Gopcevic, concernant la péninsule. M. Cl. Huart donne dans la R. R. (nº. 3 p. 353: La procession des flagellants persans à Constantinople) une description avec l'historique de ces fêtes assez modernes. En prêchant ostensiblement la croisade contre le péril alcoolique, M. L. Rabourdin (R. P. 15 févr. p. 197: Le cabaret dans l'Europe orientale) poursuit en réalité une tendance anti-sémitique. M. le dr. A. Philippson au contraire a poursuivi ses investigations ethnographiques dans le Péloponèse avec une consciencieuse impartialité qui donne à ses articles (P. M. I. p. 1. II. p. 33) un vif intérêt.

ASIE.

Les recherches de M. K. G. Jacob (Morgenl. Bd. 43 p. 353: Neue Beiträge zum Studium des Kaspisch-Baltischen Handels im Mittelalter. I Neue Studien den Bernstein im Orient betreffend. A. Das Alterthum. Bernsteinnamen) sur le commerce de l'ambre, s'étendent sur tout l'Orient. M. le dr. von Luschan (A. A. XIX 1 et 2 p. 31: Die Tachtadschy und andere Ueberreste der alten Bevölkerung Lykiens), en observant que la population de la Lycie n'est turque que par la religion et par la langue, décrit les Takhtadchi, communauté religieuse aux moeurs plus libres et qui a des cérémonies occultes. Dans la même revue (p. 308: Ueber die persischen Verwandtenheirathen) M. H. Hübschmann conteste l'autorité de la tradition grecque d'après laquelle les mariages entre proches parents seraient recommandés par les livres saints des Perses. Une communication du voyageur A. Jakobsen est reproduite par M. O. Genest dans Gl. (nº. 4 p. 57: Ein Besuch in einem Kirgisenaul). M. N. von Seidlitz rend compte d'un livre russe de M. G. A. Arandarenko (P. M. 1 p. 4): Mussestunden in Turkestan). M. J. R. Aspelin vient de publier, en souvenir de l'Jénisséi, un mémoire dédié à la Société impériale d'archéologie de Moscou (Types des peuples de l'ancienne Asie centrale. Helsingfors. Av. des grav. d. l. t.). Le livre sur le Pamir de M. G. Capus (Le toit du Monde. Paris. Av. 31 grav. et 1 carte) contient quelques détails ethnographiques.

Les Indes nous envoient des livraisons ornées de planches magnifiques du J. I. A. (nº. 28, 29) avec des articles de M. G. H. D. Gimlette sur l'industrie de l'art au Nepaul, et sur le pavillon indien à l'exposition de Paris; une communication de M. H. Cousens sur d'anciennes sculptures chaldéennes; un article du pandit Natesa Sastri sur le declin de

l'art sud-indien; et la reproduction d'échantillons de l'industrie artistique de Madras, par M. G. Bidie. M. Putlibai D. H. Wadi publie dans I. A. (p. 242: The Ballad of the Gujari) la célèbre chanson de la ville d'Ahmedabad avec la traduction et des notes. M. le prof. O. Feistmantel (Gl. n°. 5 p. 65: Ein Ausflug auf den Berg Abu in Radschputana Av. ill.) décrit les temples du mont Abou qui est le sanatorium de la province. Les cérémonies de l'incinération sont reproduites dans L. u. M. (n°. 16 p. 319: Eine Totenfeier in Bangkok). I. L. N. (22 févr. p. 239: Sketches in Formosa) contient trois esquisses illustrant les sauvages de l'intérieur, les Pepuhuans, avec un article de M. Hornby Grimani, résidant à Takow, île de Formose. M. le prof. G. Schlegel a publié avec le Dr. F. Kühnert une traduction allemande de son essai (Die Shu-king Finsternis), dont nous avons fait mention dans notre dernière revue; M. A. B. Meyer donne un livre sur les porcelaines de la Chine (Lung-Ch'üan-Yao oder altes Seladon-Porzellan. Berlin. Av. 3 pl.); M. F. Hirth (Verh. A. G. p. 487: Mäander und das Triquetrum in der chinesischen und japanischen Ornamentik) fait une communication sur quelques points du dessin; M. Spinner enfin (Mitth. O. A. 42 p. 78: Moderner Staatsshintoismus) résume un discours sur l'organisation officielle de la religion au Japon avec l'énumération des fêtes et une notice sur celle de Honden Senza.

Le livre de M. C. J. Leendertz (Van Atjeh's stranden tot de koraalrotsen van Nieuw-Guinea. Arnhem) trahit l'officier qui a parcouru toutes les parties de l'archipel et en a étudié sur place les populations si variées, mais en même temps l'érudit qui est bien versé dans la littérature de son sujet; c'est un ouvrage aussi attrayant qu'instructif. M. le prof. G. A. Wilken évidemment fait école: si nous avons à signaler un article de sa main sur les idées superstitieuses à l'égard des albinos, qu'on croit généralement le fruit de quelque conception surnaturelle (Bijdr. 1 p. 105: Albino's in den Indischen archipel), ses essais sur le matriarchat ont inspiré M. A. F. P. Graafland (Bijdr. 1 p. 40: De verbreiding van het matriarchaat in het landschap Indragiri) de donner de nouveaux détails sur ce sujet; tandis que M. J. L. van der Toorn publie dans la même revue (p. 48: Het animisme bij den Minangkabauer der Padangsche bovenlanden) une étude sur le fétichisme et le spiritisme chez les Malais. M. le dr. E. Modigliani a rendu un véritable service à la science en publiant dans son voyage à Nias (Un viaggio a Nias. Milano) la première monographie ethnographique de cette île, avec de nombreuses illustrations. L'île de Bornéo est représentée par un article de M. A. R. Hein (Z. Z. n°. 5: Ornamente der Dayaks. Av. 10 pl. et des ill. d. l. t.) résumant ses études publiées dans les Hofm.; et par la description et l'explication d'une fête, célébrée chez les Mendalam-Kajans pour se réconcilier les mauvais esprits, que nous devons à M. S. W. Tromp (Bijdr. 1 p. 27: Een Dajaksch feest). M. F. A. Liefrinck (T. I. T. L. & V. K. XXXIII: Bijdrage tot de kennis van het eiland Bali) donne des essais sur l'influence de l'hindouisme, l'économie desatique et la situation agricole. M. le prof. F. Blumentritt (Bijdr. 1 p. 121: Die Seelenzahl der einzelnen Eingebornenstämme der Philippinen) donne une statistique d'après des données françaises et espagnoles; ailleurs (Gl. n°. 7 p. 97: Die Chinesen Manila's) il traduit une communication de Don Isabelo de los Reyes.

OCÉANIE.

M. R. H. Codrington (A. I. nov. p. 215: On poisoned Arrows of Melanesia) nous apprend, que le poison des flèches mélanésiennes n'existe pour la majeure partie que dans l'imagination des insulaires, qui emploient des os d'un homme tué, en croyant que sa force double l'effet du coup; M. E. Tregear dans le même journal (p. 97: The Maoris of New-Zealand) publie les réponses à un questionnaire assez explicite; M. Fraser enfin (Ann. n°. 147 p. 65: Hine-Moa, la fille de Rotorua) raconte une tradition néo-zélandaise, recueillie par sir G. Grey, et qui a des traits de rapport avec la légende de Léandre et Héro.

AFRIQUE.

M. M. Quedenfeldt (Verh. A. G. p. 572: Die Corporationen der Uled Ssidi Hammed-u-Mussa und der Orma im südlichen Marokko) donne des détails intéressants sur ces troupes de saltimbanques qui revêtent un caractère semi-religieux. Mrs. R. Braithwaite Batty (A. I. p. 160: Notes on the Yoruba country) fait une communication sur le culte d'Oro, le dieu de la vengeance, avec la figure de l'instrument employé pour la „voix d'Oro"; M. le gouverneur Moloney (p. 213: Exhibition of Cross-bows, Long-bows, Quivers etc. from the Yoruba country) y ajoute une notice sur quelques armes, notamment sur les arcs de la même contrée. M. G. Valdau (Ymer 5. p. 97: Skildringer frän Kamerun II) donne une relation d'expériences et d'explorations dans la colonie de Cameroun avec une carte ethnographique; c'est la suite d'un article publié en 1888. Les lettres de M. Ed. Dupont (Lettres sur le Congo. Récit d'un voyage entre l'embouchure du fleuve et le confluent du Kassai. Paris) contiennent beaucoup de détails ethnographiques et des communications sur l'âge de pierre (p. 668, 690) avec les figures d'armes en pierre taillée de Manyanga. M. le chevalier L. v. Höhnel (G. G. Wien 11 u. 12: Die Afrika-Reise des Grafen Samuel Teleki) donne des détails sur plusieurs peuplades peu connues, entre autres une description des Reschiats, qui ap-

partiennent au groupe hamitique. R. F. (15 janv. p. 86, 1 févr. p. 145: Voyage dans l'Afrique équinoxiale) publie des lettres du cap. TRIVIER, datées de Kassongo et de Mozambique. M. A. MERENSKY (P. M. 1 p. 22: Bericht über die von Herrn W. POSSELT unternommene Reise nach Simbabye) fait un rapport sur les célèbres ruines de Simbabye, découvertes par M. KARL MAUCH en 1871, et qui ne furent plus visitées jusqu'ici, avec deux figures d'ornements rapportées récemment de ces ruines.

AMÉRIQUE.

La question souvent agitée d'une affinité entre les Basques et les Peaux-Rouges est reprise par M. JOHN READE (Can. VI p. 21: The Basques in North-America). M. le dr. C. C. ABBOTT (Proc. Am. août 1888: Evidence of the Antiquity of Man in Eastern North-America) s'efforce de prouver qu'une race d'hommes, apparemment différente de celles que les Européens y ont rencontrées, habitait l'Amérique dans la période glaciale. Folkl. (nº. 7) contient une nouvelle série de communications de MM. H. HALE (p. 249: Huron Folk-Lore II); J. DEANS (p. 255: The Story of the Bear and his Indian Wife); W. M. BEAUCHAMP (p. 261: Onondaga Tales II; p. 284: The great Mosquito); J. OWEN DORSEY (p. 271: Ponka and Omaha Songs, avec transcription de mélodies; p. 277: Additional Notes on Onondaga Witchcraft and Ho-do-i); Dr. COST SMITH (p. 282: Onondaga Superstitions); Mrs. O. MORISON (p. 285: Tsimshian Proverbs); G. W. WEIPPIERT (p. 287: Legends of Iowa); J. Mc NAB CURRIER (p. 291: Contributions to the Folk-Lore of New-England); Mrs. FANNY D. BERGEN (p. 295: On the Eastern Shore), communication sur les nègres du Maryland; W. CUMMING WILDE (p. 301: Some Words on Thief Talk). Une note de M. GILBERT THOMPSON (Am. A. II. 2. p. 118: Indian Time-indicators) décrit une manière primitive d'indiquer le temps. Le colonel GARRICK MALLERY (Proc. Am. août 1888 p. 328: Recently discovered Algonkin Pictographs) rend compte d'hiéroglyphes Algonquins récemment découverts; M. W. W. BROWN (Can. VI. 2. p. 41: Some Indoor and Outdoor Games of the Wabanaki Indians) donne quelques notes illustrées de jeux indiens; dans le même journal (p. 47: The Indians of British Columbia) le Dr. FRANZ BOAS s'étend sur la différence entre les tribus de cet état; et le Rev. ALFRED J. HALL (p. 59: A Grammar of the Kwagutl Language) en étudie un des idiomes. M. le dr. W. T. HOFFMANN (P. M. p. 29: Ein wichtiger Indianer-Vertrag) consacre un article à la loi qui a incorporé la tribu des Indiens Ojibwé dans les Etats-Unis. La communication courte, mais très remarquable du lieut. SCHWATKA (Verh. A. G. p. 535: Auffindung noch lebender Cliff Dwellers in Nord-Mexico) explique comment les habitants des cavernes ont pu escalader les pentes verticales au moyen de perches noueuses. M. ED. SELER (Verh. A. G. p. 475: Chronologie der Cakchiquel-Annalen) donne un exposé du système chronologique dans l'ancien Guatemala. Le livre de M. DANIEL G. BRINTON (Rig Veda Americanus. Philadelphia), qui fait partie de la série Brinton's Library of aboriginal american litterature, contient des chants religieux mexicains avec la traduction, des notes et cinq figures des dieux principaux, reproduites d'après un manuscrit nahuatl conservé à Florence. Le Dr. E. T. HAMY (Anthr. I. 1 p. 49: Alexandre Brunias, peintre ethnographe de la fin du XVIIIme siècle) donne une courte notice sur l'oeuvre de ce peintre à propos de quatre petits panneaux, représentant des scènes des Antilles. M. A. ERNST (Verh. A. G. p. 525: Proben venezuelanischer Volksdichtung) donne des échantillons de poésie populaire. L'article du Dr. A. LOMONACO (Arch.: Sulle razze indigene del Brasile III) est accompagné d'une série de fables tupis, recueillies par le comte de MAGALHAES dans l'intérieur du Brésil, d'une bibliographie des indigènes du Brésil et d'une planche de types indigènes.

En réservant pour la fin l'article que M. HUGO BLIND a publié dans le Corr. A. G. (nº. 1 p. 1: Die Tupi-Sprache) nous saisissons l'occasion de rendre hommage à l'auteur du mémoire qui a paru dans le Journal du Commerce de Rio Janeiro et que M. BLIND a traduit, au prince éclairé, que son peuple trop mal avisé ou trop indolent a laissé bannir du pays dont il faisait une des gloires par ses vertus et par sa science, à dom PEDRO II empereur du Brésil.

NOORDWIJK, mars 1890. Dr. G. J. DOZY.

V. LIVRES ET BROCHURES. — BÜCHERTISCH.

I. Ethnographische Rundschau, Periodische Publikation der Ethnogr. Sektion der Kaiserl. Gesellsch. der Liebhaber der Naturkunde, Anthropologie und Ethnographie bei der Moskauer Universität. Heft I, unter der Redaction des Sekretärs der Ethnogr. Sektion, N. A. JANTSCHUK. Moskau 1889, 8º. II & 182 S. (russ.).

Das erste Heft einer auf vier (für dieses, nicht volle, Jahr aber blos auf 3) Hefte jährlich berechneten, speziell der Ethnographie Russlands gewidmeten Zeitschrift. Besonderes Augenmerk ist in derselben auf die Bibliographie gerichtet. Der bekannte moskauer Anthropolog, Prof. D. N. ANUTSCHIN leitet das so nothwendige nationale Werk mit einer gehaltreichen,

historisch-kritischen Abhandlung „Ueber die Aufgaben der russischen Ethnographie" ein, in welcher er u. A. anführt, wie die Unbekanntschaft mit ethnographischen Fakten, die Unkunde des innern Lebens, der Zustände und Bedürfnisse des Volkes in Russland häufig zur Ursache vielfacher administrativer und legislativer Fehler, wie in Bezug auf die fremden Völkerschaften, so auf das eigentliche russische Volk selbst ward. Dank ähnlichen Fehlern wurden die Buriäten aus Schamanisten zu Buddhisten, die Kirgisen aber zu Mohammedanern gemacht und ihnen solcherweise, vielleicht auf immer, der Weg zur Verschmelzung mit dem russischen Volke abgeschnitten, indem man, statt Maasregeln zu ihrer Bekehrung zum Christenthum zu ergreifen und dem Einflusse des Buddhismus und Mohammedanismus entgegenzuarbeiten, es anerkannte dass der Buddhismus und Mohammedanismus höher zu stellen seien als der Schamanismus und solcherweise indirekt die Möglichkeit, sich auf feste Füsse zu stellen solchen Religionen bot, die ihrerseits dem Christenthume weit grösseren Widerstand entgegenzusetzen vermögen, als die primitiven Glaubensbekenntnisse. Eine Abhandlung von N. N. Charusin: „Von den Noiden bei den alten und gegenwärtigen Lappen" behandelt die heutigen Wahrsager und Hexenmeister dieses Volkes, die aus dessen alten Schamanen entstanden sind. — W. N. Akimow beschreibt die Hochzeitsgebräuche der achalzischen Armenier. — Die Lehrerin Barbara Swiet (Szwiet) handelt von den Tschernitschki („die Schwarzen") im Dorfe Saraszowka im Kreise Kupiansk des Gts. Charkow —, Mädchen die, ohne sich dem geistlichen Stande zu widmen und in Klöster zu treten, das Gelübde der Ehelosigkeit ablegen und ihr Leben in Gebet und Beschäftigung mit Handarbeit, vornehmlich Näherei zubringen. — P. M. Bogajewskij bietet eine kleine, abgerissene Notiz über die Volksmedizin. — G. J. Kulikowskij behandelt die auf gemeinsame Rechnung veranstalteten Unterhaltungen, in welchen die Dorfjugend beiderlei Geschlechts in der Umgegend des Onega-Sees im Gvt. Olonez vom Herbste bis zu den Osterfasten die langen Abende in Arbeit und freien Gesprächen und Scherzen mit einander verbringt. — W. W. Kallasch beginnt hier eine umfangreiche Arbeit über die Lage der zur Arbeit unfähigen Alten in der Urgesellschaft mit Berücksichtigung der Weltliteratur über dieses Thema.

Der Schwerpunkt dieser neuen bedeutungsvollen Publikation liegt für uns, wie wir schon erwähnten, in ihrem, der Bibliographie gewidmeten Abschnitte (im vorliegenden Hefte 36 Seiten umfassend) in welchem die in den, sowohl in den Hauptstädten, als in den Provinzen Russland's in verschiedenen Sprachen erscheinenden Zeitungen und Journalen zerstreuten, für die Ethnographie nicht zu unterschätzenden Mittheilungen sorgfältig zusammengetragen sind. Greifen wir aus dem reichen Inhalte dieses Abschnittes das Interessanteste in kurzen Zügen heraus. Die „*Iweria*" ein in Tiflis in grusinischer Sprache herauskommendes Journal, widmete im Januar d. J. eine Abhandlung dem *Linturali* — einer, an alte Ritterzeiten erinnernden, im heutigen *Sswanetien* verwandtschaftliche Beziehungen zwischen einem Sswanen und einer Sswanin begründenden Ceremonie, welche dem ersteren das Recht giebt, der zweiten, möge sie verheiratet oder Jungfrau sein, seinen Dienst zu weihen. Der junge Sswane der es beabsichtigt mit einer jungen Dame solche verwandschaftliche Beziehungen einzugehen, benachrichtigt sie davon durch die Aeltern oder den Mann der Angebeteten, von deren letzteren Gutdünken es alsdann abhängt, den ihr angebotenen *Linturali* anzunehmen oder abzulehnen. Geschieht das erstere, so erscheint der Ritter in Begleitung eines Freundes und fragt die verehrte Dame feierlich, ob er mit seinem Zahne ihre Brust berühren solle, oder sie solche Ceremonie mit seiner Brust vornehmen wolle, — d. h. ob er ihr Vater oder sie seine Mutter werden wolle. In letzterem Falle knöpft er ihr Kleid auf und berührt ihre Brust, nachdem er sie mit Salz bestreut hat, mit seinem Zahne, dabei drei Mal wiederholend: *Ssi di, mi gesil* — Du Mutter, ich Sohn! Der Brauch endet mit dem Austausch gegenseitiger heisser Küsse, worauf der neugeschlossene Bund mit dem Auswechseln von Geschenken besiegelt wird. Die durch solche Ceremonie mit einander Verbundenen können sich nun gegenseitig besuchen, ja neben einander schlafen, ohne dass Jemand an der Reinheit des Verhältnisses zu zweifeln Veranlassung fände. Die *Zazloba* der Pschawen ist ein ähnlicher Brauch.

Im Februar d. J. brachte dieselbe „*Iweria*" eine Abhandlung über die Pschawischen Helden Kopala und Jachssart, welche die Dewi, nächtliche böse Geister von menschlichem Angesichte, doch mit dichtem Haarwuchse bedeckt und stattlich von Wuchs, nach blutigem Kampfe bezwangen.

Die vier ersten Monatshefte der „*Kijewskaja Starina*" („Kijewer Alterthum") geben aus der Feder von N. Ssumtzow „Kulturüberlebsel aus Kleinrussland", ferner Abhandlungen über die russischen Kolonien in der Dobrudscha, und über den Anfang der Kolonisation in Neurussland.

Das hier herbeigezogene „Archiv statistischer Materialien zur Beschreibung der Gegenden und Völkerschaften des Kaukasus", begründet und herausgegeben auf Initiative des Kurators des kaukasischen Lehrbezirks, das seines Reichthums an ethnographi-

schen Daten wegen eine besondere Behandlung verdiente, enthalt in seinem VII. Hefte (Tiflis 1889) folgende hervorzuhebende Abhandlungen: „Sagen von den (ossetischen) Narten", von A. Kaihmasow, neue Beitrage zu einem für die indo-europaische Mythologie wichtigen Thema, das schon von den gelehrten Ossetologen Schiefner und Ws. Müller, wie schon fruher im selben Archive und im „Archive (Ssbornik) zur Kunde der Kawkas-Bergvolker" mehrmalige Behandlung erfahren hat. — M. Pogossow bot hier eine „Legende von Tamerlan" bei den Armeniern des Dshewanschir (Kreis des Gvt. Elisabethpol), mehrere andere Verfasser verschiedene Sagen- und Legenden-Sammlungen aus der Volksliteratur, vornehmlich der Armenier und Tataren von Transkaukasien, auch aus Sswanetien.

Der IX Band der „Arbeiten (Trudy) der Ethnogr. Sektion der Gesellsch. der Freunde der Naturkunde, Anthropologie und Ethnographie" (Moskau 1889) bringt zahlreiche Mittheilungen aus dem Volksleben der Russen in verschiedenen innern Gouvernementen des Reichs.

In N°. 1 der Bessarabischen Gouvernementszeitung findet sich ein Referat über des bekannten Reisenden A. W. Jelissejew, in den Schriften der Russ. Geogr. Gesellschaft zu St. Petersburg gebotenen Abhandlung über die Höhlenbewohner des, von diesem jungen Arzte kürzlich besuchten Palästina, im Vergleiche mit solchen in den Ostseeprovinzen, im Gvt. Kielce (Polen), auf dem Kaukasus und im Ural.

Die Jekaterinosslawsche Gvt.-Zeitung beginnt i. J. 1889 einen Cyclus sehr poëtischer und charakteristischer alter kleinrussischer Heldengesange aus der Feder des Erforschers von Sudrussland, I. P. [illegible]

Die russische Tifliser Zeitung „*Kaukas*" brachte in mehreren Nummern dieses Jahres Beschreibungen der „Feiertage der Armenier und Grusiner", interessant fur die Volkerkunde wegen der in ihnen sich kundgebenden Ueberlebsel aus heidnischer Vorzeit.

Die ebendaselbst in russ. Sprache erscheinende Zeitung „*Nowoje Obosrénije*" (Neue Rundschau) gab in mehreren Nummern d. J. eine noch fortlaufende Abhandlung uber die „Gebirgsjuden" des Kaukasus im Terek-Landstriche und Daghestan.

Die „Charkowsche Gouvernements-Zeitung" hatte in N°. 76 d. J. eine Notiz uber gefarbte Ostereier, welche aus Galizien eine mit 48 Zeichnungen versehene Abhandlung von Oskar Kolberg im Tygodnik Powszechny 1882 N°. 31, ferner eine solche in der warschauer (illustrirten Zeitung) Klosy, 1887 N°. 1136, dann solche aus mehreren russischen Journalen, endlich das in seinem ersten Hefte kurzlich uns zugekommene Werkchen „Mahrische Ornamente, herausgeg. vom Vereine des Patriotischen Museums in Olmütz" mit 8 Tafeln, über dieses noch wenig von den Ethnographen berücksichtigte Thema herbeizieht.

Tiflis, August 1889. N. von Seidlitz.

VI. EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, NECROLOGIE. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN, NECROLOGE.

I. Comme nous lisons dans les journaux de Paris, les cours de Monsieur Topinard à l'Ecole d'Anthropologie ont été suspendus. Monsieur Topinard accuse ses collègues d'avoir procédé contre lui d'une manière indélicate et pour des raisons de peu d'importance. A part quelques choses insignifiantes, pas même dignes d'être mentionnées, on lui reproche un soi-disant insuccès à l'occasion de l'exposition du Champ-de-Mars (Paris 1889). Contrairement à cela c'est à son succès que Topinard attribue les mesures prises contre lui. — Ceux qui se rappellent que la première invitation officielle de participer à l'exposition, partant de Monsieur le Ministre et signée par Topinard, fut suivie d'une seconde provenant d'autres Messieurs, auront remarqué qu'il devait y avoir là un courant contraire considérable. A l'heure qu'il est, il est devenu si fort que le secrétaire général de la société d'Anthropologie de Paris, qui occupe ce poste depuis tant d'années et avec tant de distinction, l'ex-sousdirecteur de l'Ecole d'Anthropologie qui a recueilli et conservé avec tant de piété l'héritage scientifique de son maitre Broca, a pu être relégué de force de l'Ecole d'Anthropologie.

Nous regrettons ce procédé au nom et dans l'intérêt de cette École. Elle perd par là un savant distingué avantageusement connu bien au delà des frontières de la France. Nous pensons pouvoir affirmer que les Anthropologues des autres pays désapprouveront de même cette mesure de l'Ecole d'Anthropologie. Du reste les doctrines de Topinard, enseignées durant quatorze années à l'Ecole d'Anthropologie, et déposées dans un beau livre qui a eu déjà 4 éditions, tous les travaux de cet illustre savant assurent à celui-ci une place honorable même en dehors des rangs de l'Ecole d'Anthropologie de Paris. J. Kollmann.

II. Gesellschaft deutscher Naturforscher und Aerzte. — Dieselbe hat sich auf der 62. Naturforscherversammlung zu Heidelberg im Sep-

tember gemäss dem vorgeschlagenen Statut constituirt: die nächstjährige Versammlung findet in Bremen statt. In den Vorstand wurden gewählt: v. Hoffmann (Berlin) 1ster Präsident, Hiss (Leipzig) 2ter Präsident, ferner v. Bergmann (Berlin), Hertz (Bonn), Leuckart (Bonn), Victor Meyer und Quincke (Heidelberg), v. Siemens und Virchow (Berlin), Zum Schatzmeister wurde Lampe-Fischer (Leipzig) zum General-Secretär Lassar (Berlin), als Sitz der Gesellschaft Leipzig gewählt..

III. Kommission für die naturwissenschaftliche Erforschung der Niederl. Kolonien. — Wir berichteten in Bd I pg. 75 betreffs der Errichtung derselben, seitdem hat dieselbe getrachtet, das Ziel welches sie sich gesteckt mehr und mehr zu erreichen und mehrfach in fördernder Weise auf die Inangriffnahme von Forschungsreisen in Indien eingewirkt. — Auf Anregung des Herrn Dr. Serrurier hat sich eine Gesellschaft gebildet, zum Zwecke den Aufgaben der Kommission finantielle Stütze zu verleihen.

IV. Stanley-Ausstellung. — In der Victoria-Gallerie zu London findet augenblicklich eine Ausstellung statt, die ursprünglich allein den Zweck haben sollte alles was die Expeditionen Stanley's betrifft dem Beschauer vor Augen zu führen, schliesslich aber doch auf alles was die Erforschung, die Ethnographie, etc. etc. des schwarzen Erdtheils angeht, ausgedehnt wurde. Waffen, Cultusgegenstände, Kleidungsstücke, etc. der verschiedensten Stämme, wechseln mit Portraits von Forschungsreisenden, einer reichen Sammlung Karten von den ältesten Zeiten bis auf heute, die den Fortschritt der Afrikaforschung ausgezeichnet illustriert, einer Reihe von Erinnerungen an berühmte Reisende etc. etc. in bunter Folge ab; sogar das Lager eines Entdeckungsreisenden mit seiner Ausrüstung, ist in Natura den Besuchern vor Augen geführt.

V. Prof. A. Bastian war neueren Nachrichten zufolge auf seiner Weltreise von Turkestan in Ostafrika angekommen und hat sich dann über Sansibar nach Bombay begeben, von wo derselbe nach Madras weitergereist ist. Die Forschungen desselben in Mittelasien sind, Dank dem Entgegenkommen der russischen Verwaltungsbehörden, von bedeutendem Erfolg gekrönt gewesen. Der Reisefährte Prof. B.'s Herr Arthur Dsirne, der denselben bis nahe an die Grenzen China's begleitete, ist, Zeitungsberichten zufolge, mit einem Theil der ethnologischen Sammlungen im Februar in Berlin eingetroffen.

VI. Herr Dr. Hirth, der bekannte Sinologe welchem das berliner Museum für Völkerkunde reiche Sammlungen verdankt, wird sich im Lauf des Monats März, nach längerem Aufenthalt in Berlin, wieder nach China zurückbegeben.

VII. Herr Dr. Wilh. Joest von Berlin hat sich im Januar nach Niederl. Guyana behufs des Studiums der Buschneger begeben.

VIII. Die Gebrüder Dörries aus Hamburg haben eine neue Reise nach dem nordöstlichen Asien angetreten; ihre ethnographische Sammlung von den Tschuktschen, Korjäken, Golden und Orotschonen, die lange im leipziger Museum für Völkerkunde ausgestellt gewesen, ist jetzt leider in den Besitz eines Händlers in Hamburg übergegangen.

IX. M. le Docteur M. Th. Houtsma, notre savant collaborateur, vient d'être nommé professeur de la langue et litterature hébraique à l'université d'Utrecht.

X. Zum Conservator am Museum fur Urgeschichte und Völkerkunde in Freiburg i/B., ist Herr Dr. E. Grosse, Privatdocent an der Universität als Nachfolger des ausgeschiedenen Herrn Dr. Otto Schoetensack, ernannt worden.

XI. Herrn Dr. Otto Schellong ist zum Zweck längeren Aufenthalts in Berlin, behufs der Bearbeitung seiner in Kaiser Wilhelmsland zusammengebrachten anthropologischen Sammlungen, Gipsabgüsse, sowie der an Eingeborenen vorgenommenen Messungen etc. ein Stipendium seitens der Kgl. preuss. Akademie der Wissenschaften bewilligt.

XII. M. le Dr. B. F. Matthes, notre savant collaborateur est dernièrement nommé par S. M. le Roi des Pays-Bas chevalier de l'ordre du Lion Néerlandais en reconnaissance de ses travaux sur l'ethnologie et la linguistique des peuples du Sud Celebes.

XIII. Les MM. J. Rhein, notre collaborateur et J. Broers, fonctionnaire du Gouvernement des Indes Néerlandaises ont reçu de S. M. le Roi des Pays-Bas la médaille d'argent pour le mérite en reconnaissance de leurs efforts pour les intérêts de l'ethnologie.

XIV. † Lieutenant Paul Riebeck der, dem Vorbilde seines verdienstvollen Bruders getreu, eine Weltreise zwecks ethnographischer Forschungen angetreten, starb auf derselben vor Kurzem in Yokohama und vermachte einen grossen Theil seines Vermögens der Universität Halle. Sch.

(Fortsetzung von Seite 28).

STUDIEN ÜBER STEINJOCHE

AUS

MEXICO UND MITTEL-AMERIKA

VON

HERMANN STREBEL.

III.

Das negative Ergebnis der vorhergehenden Abschnitte bezieht sich auf gewisse Deutungen, welche den Steinjochen von modernen Autoren beigelegt sind. Es ist nun hinzuzufügen, dass ich weder in der älteren Litteratur, noch in den Bilderschriften überhaupt irgend welche Anführungen gefunden habe, die man auf die Steinjoche beziehen könnte, so dass uns diese wichtigen Hülfsquellen für die Erklärung des Benutzungszweckes und der Bedeutung derselben entzogen sind. Nur in ihnen selbst und in dem Ort und der Art ihres Vorkommens können wir demnach solche Erklärung finden. Dazu muss vorerst das mir zugänglich oder aus der Litteratur bekannt gewordene Material zusammengestellt und im Einzelnen geprüft werden.

BESCHREIBUNG DER JOCHE.

Um die von mir gebrauchten Bezeichnungen der einzelnen Theile des Joches und die angegebenen Maasse richtig zu verstehen verweise ich auf Taf. IV Fig. 1. Nur aus praktischen Gründen ist hier das Joch stehend gedacht, und dem entsprechend nenne ich:

a. Vordere Bogenfläche, welche immer breiter als die hintere, hier nicht sichtbare ist.

b[2]. Aeussere Bogenseite, deren obere Partie *b*[1] noch besonders als Scheiteltheil bezeichnet wird. Sie ist meist schwach gewölbt und verläuft in der Richtung von vorne nach hinten immer schräge, weil die vordere Bogenfläche breiter als die hintere ist.

c. Innere Bogenseite, meist nicht oder wenig gewölbt, auch meist wenig oder gar nicht schräge verlaufend.

d. Die Basis der beiden Bogenschenkel nenne ich Bogenabschnitt, von denen ein rechter und linker verzeichnet wird. In Figur *d* ist dieser Theil noch im Grundriss gegeben, um die gewöhnliche Form desselben ersichtlich zu machen.

Die, bei den nachstehenden Beschreibungen gemachte Eintheilung soll dem Umstande Rechnung tragen dass in Form und Skulptur der Joche verschiedene Bedeutungen zum Ausdruck gebracht sind.

A. *Reine Jochform.*

a. ohne Skulptur.

N⁰. 1. Taf. IV Fig. 2. Aus der Sammlung PINART, im Musée du Trocadero, Paris, N⁰. 14410, angeblich aus Puebla. Höhe 38 cM., untere äussere Spannweite 36 cM., wovon 8½ cM. auf die Breite jedes Bogenschenkels fallen, was ich in der Folge durch: Spannweite 36 ÷ je 8½ ausdrucke. Tiefe der Bogenseite 104 mM. Es ist wohl ohne Weiteres ersichtlich dass *a* die äussere Bogenseite, *b* die vordere Bogenfläche und *c* den Bogenabschnitt darstellt.

Da es sich bei diesen Jochen nur um Grössenunterschiede handelt so sind die übrigen nicht abgebildet.

N⁰. 2. Aus der Sammlung BILIMEK im Hofmuseum in Wien, N⁰. 6079. Höhe 38, Spannweite 34 ÷ je 8 cM. Herr Dr. BILIMEK hat bei seinem Aufenthalt in Mexico gesammelt, doch fehlen leider nähere Fundortsangaben.

N⁰. 3. Aus der Sammlung MELGAR, im Museum für Völkerkunde in Berlin, N⁰. IV C, 7365. Höhe 40,5. Spannweite 32 ÷ je 7, Tiefe 11 cM. Gewicht 18½ Kilo. Herr JOSE MA. MELGAR hat im Staate Veracruz gesammelt.

N⁰. 4. Museum für Völkerkunde in Berlin, IV C, N⁰. 4567. Im Katalog als Halbring aus Stein der

Cakchiquel von Solalá bezeichnet. Die Herkunft aus Guatemala macht dies Stück besonders interessant. Höhe 41,5, Spannweite 33 ÷ je 7, Tiefe 11 cM. Gewicht ca. 14½ Kilo.

N⁰. 5. Dieses Stück befindet sich in der zum Verkauf bestimmten Sammlung Hackmack in Hamburg, welche vor Jahren in der Hauptstadt Mexico zusammengebracht wurde, Fundortsangaben fehlen.

N⁰. 6/7. Hier würden die von Habel l. c. beschriebenen zwei schlichten Steinjoche einzufügen sein, die als Todtenbeigaben in einem Grabe bei Apanaca oder Apaneca in San Salvador gefunden wurden. Habel giebt an, dass das betreffende Grab aus vier Porphyrplatten von je über 3 Fuss Länge und zwei Fuss Breite gebildet war, die annähernd einen Halbkreis bildend aufgerichtet standen, und denen eine andere Platte als Unterlage diente. In etwa 3 Fuss Tiefe stiess man auf die erste Leiche, welche scheinbar in hockender Stellung begraben war. Die Knochen waren sehr verwittert, ebenso wie ein Theil der Beigaben, unter denen Schmuckplatten, Scherben, Obsidianmesser und merkwürdigerweise auch Tabakspfeifen aus Thon vorkamen, die sonst in jenen Gegenden nicht auftreten. Das vollständig schlichte Steinjoch war 16 inches hoch bei 14 inches Spannweite und lag neben den Beinen der Leiche. Der erst gefundenen Leiche folgte eine zweite innerhalb desselben Grabes und ihr mag das zweite, ebenfalls schlichte Joch als Beigabe neben Anderem gedient haben. Habel hebt hervor, dass die ehemalige Bevölkerung dieser Gegend „Nahoas" gewesen seien.

N⁰. 8. Dr. Habel führt ebendaselbst an, (pag. 34) dass das Museum in Washington ein schlichtes Steinjoch aus Nicaragua besitzt.

N⁰. 9. Brantz Mayer erwähnt in seinem Werke „Mexico as it was and as it is" pag. 276 ein schlichtes Steinjoch aus der Sammlung von José Mariano Sanchez y Mora ex Conde del Peñasco.

b. mit Skulptur.

N⁰. 1. Taf. IV Fig. 3. Aus der Sammlung Strebel im Museum für Völkerkunde in Berlin. (Vergl. Alt-Mexico, Theil I, pag. 24 N⁰. 787). Höhe 42, Spannweite 36 ÷ je 8, Tiefe 10½ cM. Angeblich aus der Cempoallan-Gegend (Staat Veracruz). Dieses schön gearbeitete Joch aus graugrünlichem festen Gestein mit schwarzen Einsprengseln, zeigt am Scheiteltheil der äusseren Bogenseite Fig. 3*b* eine hockende menschliche Figur mit Adlerkopf, deren nach innen gebogener rechter Arm nach vorne, deren ausgestreckter linker Arm nach hinten gerichtet ist. Den Kopf ziert ein Stirnband mit Federschmuck, den Hals eine Perlenschnur, die Fusswurzeln ein Band, ausserdem ist die Schambinde (Maxtlatl) angedeutet, während der Körper sonst nackt erscheint. An diese Figur schliessen sich beiderseits ineinander greifende Ornamente an, die einzeln betrachtet den Darstellungen von Federn ähnlich sind, wenn sie aber hier das Federkleid eines Adlers bedeuten sollten, so weicht das von der sonst üblichen Darstellung in so fern ab, als die Federn nicht in Reihen gestellt sind; dasselbe Ornament befindet sich auf der vorderen Bogenseite. Diese Deutung würde andererseits zu den Adlerköpfen passen, mit denen hier an jeder Bogenseite das Ornament abschliesst, deren Federschopf sich auf der vorderen Bogenfläche Fig. 3*a* befindet, deren Krallen unter den Köpfen liegen. Das Ornament wird durch ein breites, schlichtes Band unterbrochen, mit dem das Joch in unregelmässiger Umwickelung verziert ist. Die innere Bogenseite ist etwas rauh gelassen und nicht skulptiert, ebenso die hintere schmale Bogenfläche. Vielleicht steht die auf diesem Joche befindliche Darstellung in Beziehung zu den Adlerrittern (Cuauhtin oder Cuacuauhtin), die bekanntlich eine hohe Rangstufe im Militäradel einnahmen.

N⁰. 2. Taf. IV Fig. 4. Aus der Uhde'schen Sammlung im Museum f. Völkerk. in Berlin, IV C, N⁰. 3766, ohne nähere Fundortsangabe. Höhe 45½, Spannweite 38½ ÷ je 8, Tiefe 11,8 cM. Gewicht 22⁴/₁₀ Kilo. Die äussere Bogenseite (Fig. 4*c*) stellt einen froschartig niederkauernden, scheinbar nackten Menschen dar, und zwar genau in derselben Anordnung der Körpertheile wie bei den später folgenden Froschdarstellungen. Die Zwischenräume zwischen dem nach rechts gewandten Kopfe und den Armen und Beinen sind durch ein Ornament ausgefüllt, wie es ähnlich auch die ganze vordere Bogenfläche und die Bogenabschnitte Fig. 4*a*, *b* bedeckt, und das mir keine spezielle Bedeutung zu haben scheint, Der Kopf mit geöffneten Augen ist mit einem reich verzierten Helm bedeckt, an dem sich ein, nach links gewandter Adlerkopf erkennen lässt, und der unmittelbar an das mit Scheiben verzierte Ohr anschliesst. Die Hände, mit einer Perlenschnur verziert, zeigen krallenartig gekrümmte Finger, während die Füsse normal und mit Schuhsandalen bekleidet sind. Auch in dieser Darstellung kann ich nur rein persönliche Beziehungen erkennen.

N⁰. 3. Taf. IV Fig. 5. In der Sammlung des Herrn Philipp Becker in Darmstadt, aus Zongolica im Staate Veracruz erhalten. Höhe 38½, Spannweite 32 ÷ je 7, Tiefe 11½ cM. Das Joch ist aus graubläulichem Gestein gefertigt und auf der äusseren Bogenseite und vorderen Bogenfläche gut poliert, während

die anderen Flächen rauh gelassen sind. Die äussere Bogenseite (Fig. 5*b*) zeigt auf jeder Seite und am Scheiteltheile (Fig. 5*a*) einen menschlichen Kopf mit geschlossenen Augen und zwei eigenartigen Wulsten über der Nasenwurzel. Der Kopf ist mit einer schmalen Leiste umrahmt, und tritt gewissermassen aus einer Vertiefung heraus. Diese drei Köpfe sind unter sich vollständig gleich und ist die übrige Fläche glatt. An den Bogenabschnitten (Fig. 5*d*) ist dann wieder ein menschlicher Kopf angebracht, dessen zweite Hälfte sich auf der inneren Bogenseite (Fig. 5*c*) befindet, so dass die Kante das Profil bildet, doch ist er auf dieser letzteren Fläche nicht mehr ganz ausgeführt, besonders nach hinten zu; auf dem der linken Seite ist schon das Auge nicht mehr angegeben. Man sieht auch an diesem Joche deutlich, dass das Joch liegend zu denken ist, und dass die Hauptsache dieser Kopf war, den man möglichst plastisch heraustreten lassen wollte, wobei es dann ziemlich gleichgültig, ob die innere, weniger sichtbare Bogenseite nach hinten zu vollständig ausgeführt war oder nicht. Es ist noch anzuführen, dass der helmartige Schmuck, der diesen Kopf bedeckt, einen stylisierten Thierkopf darzustellen scheint. Für die Deutung dieser Darstellungen gilt dasselbe wie bei dem Vorangehenden, mit der weiteren Ausführung, dass hier vielleicht die Thaten eines hohen Kriegers dargestellt sein sollen, der drei Feinde zu Gefangenen gemacht oder erschlagen hat.

N⁰. 4. Taf. IV Fig. 6. In der Becker'schen Sammlung. Das Joch ist in der Stadt Mexico gekauft und der genauere Fundort nicht bekannt. Höhe 40,5 Spannweite 35 ÷ je 10, Tiefe 12 cM. Die vordere Bogenfläche, äussere Bogenseite und Bogenabschnitte sind gut poliert. Erstere, Fig. 6*b*, zeigt oben einen menschlichen Kopf in der Vorderansicht mit offenen Augen, sehr stylisiert, mit Ohrscheiben und einer seitlich weit abstehenden kappenartigen Kopfbedeckung, die wenig verziert ist. Etwas unterhalb des Kopfes stehen zu jeder Seite eingebogene Arme die nach aussen und oben gerichtet sind. Der übrige Theil der Fläche ist mit einem Ornament versehen, dessen Hauptmotiv eine Art Hakenkreuz ist. Die sonst glatte äussere Bogenseite (Fig. 6*a*) ist auf etwa dem unteren Drittel skulptiert, und zwar im Wesentlichen mit einem ganz ähnlichen Kopf wie der auf der vorderen Bogenfläche, an dessen Backen ein wie oben geschilderter Arm entspringt. Derselbe Kopf, aber ohne den Arm, befindet sich auf den Bogenabschnitten (Fig. 6*c*) und hat mit dem ebenerwähnten dasselbe Profil. Hier lässt die, bei dem vorhergehenden Joche gegebene Deutung der Darstellung in sofern im Stiche, als offenbar dieselbe Persönlichkeit sowohl auf den Bogenabschnitten wie auf der vorderen Bogenseite dargestellt ist, es sich mithin nicht um den Sieger mit seinen Siegestrophäen, sondern vielleicht nur um die lezteren handeln kann. Neben den persönlichen Beziehungen tritt hier in dem Hakenkreuz vielleicht auch die zu einer Gottheit auf.

N⁰. 5. Taf. IV Fig. 7. In der Becker'schen Sammlung, aus der Umgegend von Huamantla (Territorium Tlascala) stammend. Das Joch ist aus graugrünlichem, feinkörnigen Gestein gefertigt und sind hintere Bogenfläche und innere Bogenseite nicht poliert. Höhe 42, Spannweite 38 ÷ je 8¼, Tiefe 12½ cM. Die vordere Bogenfläche ist glatt, ohne Skulptur. Die äussere Bogenseite (Fig. 7*b*) stellt gewissermassen den Oberkörper eines nackten Menschen dar, welcher mit herabhängenden Armen in den auf die Bogenabschnitte, (Fig. 7*a*), übergreifenden Händen einen menschlichen Kopf hält. Der auf dem Scheiteltheile befindliche Kopf mit geschlossenen Augen steht in der Längsachse der Fläche, wodurch nur die nach links gerichtete Schulter und der Arm richtig angesetzt erscheinen. Der Kopf der Hauptfigur ist dem gehaltenen, auf dem Bogenabschnitte befindlichen, sehr ähnlich und ist mit einem Helm bedeckt an dem ein Thierkopf angedeutet ist. Den Hals ziert eine Perlenschnur und das Handgelenk ein Riemen mit Schleife. Auch an diesem Joche fällt die Aehnlichkeit der beiden Köpfe auf und gilt daher auch hier das bei dem vorangehenden Gesagte, abweichend davon ist nur, dass hier an beiden Köpfen die Augen geschlossen sind.

N⁰. 6. Taf. IV Fig. 8. In der Sammlung des Hofmuseums in Wien, N⁰. 6081, von Dr. Bilimek herstammend, aber ohne nähere Fundortsangabe. Das Joch ist aus grauem, feinkörnigen Gestein gefertigt, und nur auf der äusseren Bogenseite skulptiert. Höhe 41, Spannweite 37 ÷ je 8¼, Tiefe 12 cM. Das auf der äusseren Bogenseite Dargestellte, (Fig. 8*a*), entspricht dem auf der vorangehenden N⁰. 5, nur befindet sich hier anstatt des menschlichen, ein phantastischer Thierkopf, dessen Mittellinie der kurzen Achse entspricht, daher sich die Arme regelrecht anschliessen, welche ohne jeden Schmuck sind. Die Finger der ausgestreckten Hand gehen auf den Bogenabschnitt über, wie aus Fig. 8*b* ersichtlich ist, die Hand hält aber keinen Kopf. Hier handelt es sich offenbar um eine symbolische Darstellung, in der scheinbar die persönliche Beziehung fehlt.

N⁰. 7. Taf. V Fig. 9. Aus der Sammlung Bilimek im Hofmuseum in Wien, N⁰. 6080. Das Joch ist aus einem intensiv grünen, mit kleinen weissen Flecken durchsetzten, vulkanischen Gestein hergestellt. Höhe 44, Spannweite 36 ÷ je 9, Tiefe 10,8 cM. Die äussere Bogenseite, Fig. 9*b* ist reich verziert, und zwar mit drei menschlichen Köpfen mit reichem Kopfschmuck im Profil dargestellt, von denen die beiden äusseren

nach dem mittleren, am Scheiteltheile befindlichen gerichtet sind, der nach rechts sieht. Der Kopfputz, mit einem nach vorne gerichteten Federquast versehen, ist an allen drei Köpfen gleich, dagegen scheint der am Hinterkopf angebrachte Schmuck, wenn auch bei allen drei Köpfen ähnlich, doch bei dem mittleren etwas verlängert und verschieden zu sein. Dieser Kopfschmuck wird unzweifelhaft über die Kategorie der dargestellten Persönlichkeiten Aufschluss geben können. An jedem Ende der Bogenseite schliesst sich an diese Darstellung noch je ein menschlicher Kopf an, dessen andere Hälfte auf dem Bogenabschnitte, Fig. 9*a* steht, und dessen Kopfschmuck, vorwiegend wohl aus Federn bestehend, auf die innere Bogenseite (Fig. 9*c*) übergeht, wo er mittelst einer Leiste von dem übrigen, glatten Teil dieser Fläche abgeschlossen wird. Während sich diese letztgenannten Köpfe in dem thierkopfähnlichen Helm, der sie bedeckt ähnlich sind, weichen sie von den andern Köpfen ab, aber auch ihr Federschmuck ist bei beiden etwas verschieden. Nimmt man diese beiden Köpfe für die Darstellung einer und derselben Person, so würden die drei anderen Köpfe die Siegestrophäen kennzeichnen; doch ist eine genealogische Bedeutung nicht ausgeschlossen.

N°. 8. Taf. V Fig. 10. Aus der Sammlung des Kaiserl. Münz- und Antiken-Kabinets, im Wiener Hofmuseum, N°. 12408. Das Joch ist aus ähnlichem Gestein gefertigt wie N°. 6. Höhe 39, Spannweite 35 ÷ je 8, Tiefe ca. 12½ cM. Nur die Enden der vorderen Bogenfläche und äusseren Seitenfläche sind in einer Ausdehnung von ca. 11½ cM. skulptiert, und zwar durch Einritzungen, deren Zwischenräume stellenweise etwas vertieft liegen. Auf den äusseren Bogenseiten, Figg. 10 *b*, *d*, sieht man je einen menschlichen Kopf, dessen Kopfbedeckung einen Thierkopf erkennen lässt, an den sich eine eigenartige Verzierung anschliesst, die auf die vorderen Bogenflächen Figg. 10*a*, *c*, übergeht. Der Kopf, Fig. 10*b* zeigt, aus dem Munde entspringend, zwei über einander stehende Figuren, welche offenbar dem Zeichen für Rauch, Hauch, Sprache entsprechen sollen. Der Kopf auf der rechten Seite, Fig. 10*d*, scheint dem, auf der linken sehr ähnlich zu sein, ist aber jedes Beiwerkes bar, also augenscheinlich nicht ganz fertig geworden. Nimmt man die Identität beider Köpfe an, so haben wir es hier mit der Darstellung einer Person zu thun, die freilich durch das Zeichen der Sprache nicht als Todter gedacht werden kann, wenn man nicht annimmt, dass es eben zur Charakterisierung des Verstorbenen dienen soll, wie etwa eines Richters, Sängers oder Sprechers. An den Augen ist nicht deutlich zu erkennen ob sie geschlossen sein sollen; das Auge des Kopfes auf der rechten Seite erscheint allerdings geschlossen.

N°. 9. Taf. V Fig. 11. Aus dem Museum in Mexico, nach einem Gipsabdruck des Musée du Trocadero, Paris, N°. 7701. Der Fundort ist nicht bekannt. Höhe 42½, Spannweite 39 ÷ je 9, Tiefe 12 cM. Das Joch ist nur auf der äusseren Bogenseite und dem unteren Theile der vorderen Bogenfläche skulptiert. Erstere, Fig. 11*b*, stellt einen Menschen dar, dessen Kopf am Scheiteltheile der Fläche stehend, in Profil nach links blickend dargestellt, und der mit einer Kopfbedeckung versehen ist, die bis auf die Backe herabgehend einen Vogelkopf darstellt, um dessen Schnabel sich eine zweiköpfige Schlange windet. An den Kopf schliessen sich die gekrümmten, sich gewissermaassen aufstützenden Arme. Dieser Theil des Körpers wie die zu beiden Seiten sich ausstreckenden Beine, deren Füsse beschuht sind, scheinen aus einem Ornamente herauszutreten, dem wir ähnlich mehrfach in diesen Schilderungen begegnen. Die ganze Figur überspannt gewissermaassen die ganze Bogenseite des Joches. Scheinbar zusammenhanglos damit stehen die beiden Köpfe auf den Bogenabschnitten, Figg. 11*a*, *c*, deren Kopfschmuck eigenartig, unter sich etwas verschieden ist und einige Annäherung an den Palenque-Typus zeigt. Der skulptierte Theil der vorderen Bogenfläche, Fig. 11*d*, zeigt dasselbe Ornament wie es auf der äusseren Bogenseite befindlich ist. Als Hauptfigur kann man an diesem Joche die auf der äusseren Bogenseite angebrachte ansehen, mit der eine besondere Persönlichkeit dargestellt werden soll, deren Siegestrophäen etwa durch die beiden verschiedenen Köpfe auf den Bogenabschnitten angedeutet werden. Andererseits, wenn man die Verschiedenheit in der Ausführung der beiden Köpfe, die allerdings nicht gross ist, auf eine Ungenauigkeit der Darstellung zurückführen, mithin die beiden Köpfe als identisch betrachten will, könnte man diese Personifikation als die Hauptsache und die Figur als Darstellung einer Gottheit (Huitzilopochtli?) betrachten, die zu ihr in besonderen Beziehungen steht, wie es etwa bei einem Priester der Fall sein würde.

N°. 10. Taf V Fig. 12. Aus der weiter oben schon erwähnten Sammlung Hackmack in Hamburg. Das Joch hat die gewöhnliche Grösse, ist aus grauem Gestein gefertigt und nur auf der vorderen Bogenfläche skulptiert. Die Darstellung deute ich auf einen aufgerichteten Vogel (Adler?), dessen Kopf nach oben gerichtet ist. Zu jeder Seite erkennt man die Flügel und darunter die Beine mit Krallenfüssen, während der Schwanz darunter auf beide Schenkelenden vertheilt ist. Die Figur ist durch Einritzungen hergestellt, und nur an einzelnen Stellen sieht man Vertiefungen. Das Stück ist, seiner technischen Ausführung nach,

nicht frei von Bedenken mit Bezug auf seine Aechtheit. Die Darstellung ist wohl symbolischer Art und könnte in allgemeinerer Form Bezug auf die von mir gemachte Deutung des Joches, Taf. IV Fig. 3 haben.

N⁰. 11. Taf. V Fig. 13. Dieses Joch befindet sich im Besitz des Herrn P. Diaz in Puebla, und wurde dort von Herrn Dr. Seler gezeichnet. Es ist nicht mehr festzustellen ob dasselbe aus Cholula, Tlascala oder Papantla stammt. Die eigenthümliche Form dieses Joches fällt so ganz aus dem Rahmen der hier beschriebenen heraus, dass man sich fragen muss, ob es in dieselbe Kategorie gehört. Lässt man überhaupt die Deutung der Joche ausschliesslich als Gebrauchsgegenstand bei besonderen Vorgängen die sich auf Lebende beziehen, fallen, dann wird dieses Abweichen der Form, z. B. als Todtenbeigabe betrachtet, keine grosse Bedeutung mehr haben. Aber ausserdem scheint es mir durchaus nicht unwahrscheinlich dass man in diesem Falle ein, etwa an beiden Enden abgebrochenes, schlichtes Joch in eine symmetrische Form gebracht und dann skulptiert habe, um ein, an sich immerhin werthvolles Stück auszunutzen. Das darauf Dargestellte ist besonders interessant. Ich sehe darin einen schwimmenden Menschen, denn darauf deutet die durch Wellenlinien und Schnecken als Wasser charakterisierte Umgebung und auch die ganze Stellung. Der Oberkörper befindet sich auf der äusseren Bogenseite, Fig. 13*b*, und gehen ein Theil des Kopfschmuckes so wie die Finger des rechten Armes auf die vordere Bogenfläche über, Fig. 13*a*, während die Beine sich über den linken Bogenabschnitt auf die innere Bogenseite ziehen. Der rechte Bogenabschnitt, wie der Hauptheil der vorderen Bogenfläche zeigen die Zeichen des Wassers. Ich kann die Darstellung mit Bezug auf ihren Sinn nicht deuten, wenigstens nicht entscheiden, ob es sich dabei um eine Gottheit handelt.

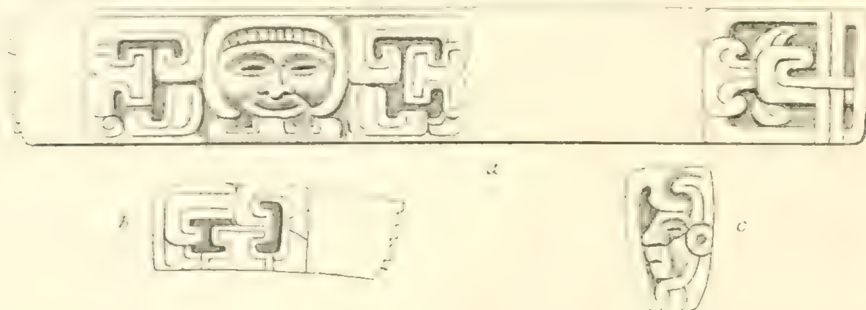
N⁰. 12. Taf. V Fig. 14. Bruchstück des rechten Schenkels eines Joches aus der Uhde'schen Sammlung, im Berliner Museum, IV C. N⁰. 3901. Fundort nicht näher bezeichnet. Breite des Schenkels vorne 7, hinten 2¾, Tiefe 7 cM. Die innere Bogenseite und hintere Bogenfläche sind rauh gelassen, nicht skulptiert. Die äussere Bogenseite, Fig. 14*b*, zeigt einen mit Ornament versehenen Theil, an den sich nach dem Ende des Schenkels zu ein menschlicher Kopf anschliesst, dessen andere Hälfte den Bogenabschnitt, Fig. 14*a*, bedeckt und der eine helmartige Kopfbedeckung trägt, die, der Nase nach zu urtheilen, einen menschlichen Kopf darstellt, der allerdings durchaus ornamental aufgefasst ist. Die vordere Bogenfläche ist wiederum mit demselben Ornament bedeckt, das sich auf der äusseren Bogenseite befindet. Soweit ich urtheilen kann kommen hier nur persönliche Beziehungen in Betracht.

N⁰. 13. Taf. V Fig. 15. Bruchstück des linken Schenkels eines Joches aus der Yucatan-Sammlung des Berliner Museums, IV C, N⁰. 6101. Bis auf die hintere Bogenfläche sind alle Seiten skulptiert. Breite vorne 10, hinten 5, Tiefe 11,5 cM. Die innere Bogenseite, Fig. 15*b*, zeigt ein Ornament ähnlich dem des vorangehenden Stückes N⁰. 12. Auf dem Bogenabschnitte, Fig. 15*a*, befindet sich ein menschlicher Kopf, ähnlich dem am Joche Taf. VI Fig. 23, also zum Palenque-Typus gehörig. Die äussere Bogenseite und vordere Bogenfläche zeigen neben einem Ornament eine, der Länge nach getheilte Erhebung, deren Bedeutung nicht zu erkennen ist. Fig. 15*d* zeigt den Querschnitt der oberen Seite des Stückes. Auch hier ist scheinbar nur eine persönliche Beziehung vorhanden.

N⁰. 14. Taf. VI Fig. 16. Aus meiner Sammlung N⁰. 7568. Dies Bruchstück etwa eines drittel Joches und zwar von seiner rechten Seite, ist in einem kleinen Hügel dicht an der Oberfläche in dem Gebiete von Pilon de azucar (Vergl. Alt-Mexico, II) gefunden worden. Wenn auch rund herum Hügel mit Gräbern liegen, so fanden sich gerade in diesem weder Leichenreste, noch deutliche Anzeichen eines Grabes, wohl aber Scherben und Bruchstücke von Thonfiguren. Leider wird überall in der Gegend nach den beliebten Mahlsteinen (Metatl) gegraben, die viel in den Gräbern vorkommen, wobei denn anderes, nicht Interessierendes bei Seite geworfen, auch wohl zerstört wird. Ausserdem sind aber Befunde zu verzeichnen, die kaum einen Zweifel lassen, dass manche Gegenstände ursprünglich schon nicht vollständig in die Gräber gelegt wurden. Ich bedaure jedenfalls lebhaft, dass gerade in diesem Falle ein genauer Nachweis, dass das Jochstück eine Todtenbeigabe war, nicht möglich ist. Wie aus der Fig. 16*a* ersichtlich ist zeigt dies Joch einen ungewöhnlichen Querschnitt, insofern keine Abgrenzung zwischen vorderer Bogenfläche (*a*), äusserer Bogenseite (*d*) und hinterer Bogenfläche (*c*) besteht: nur die innere, ebenmässig platte Bogenseite (*b*) ist von den übrigen Flächen scharf abgegrenzt. Breite des Schenkels 9, Tiefe 9,5 cM. Auf der vorderen Bogenfläche, Fig. 16*c* und auf der hinteren, Fig. 16*b* sieht man einen Arm sich von einem tief ausgearbeiteten Ornamente abheben, was in der Figur 16*d*, welche die äussere Seitenfläche wiedergiebt, noch deutlicher zu Tage tritt. Der Biegung nach könnte man geneigt sein das betreffende Glied für ein Bein zu halten, aber entscheidend wird die untere Partie, die entschieden eine Hand und keinen Fuss darstellt. Was es nun gewesen sein mag, was diese Hände umklammern, lässt sich nicht mehr bestimmen, ebensowenig ob und

wie der fehlende Körper mit Kopf und Beinen angepasst gewesen sein mag. Die dunkelschraffierte Partie, welche an den Rückseiten beider Arme sichtbar ist, entspricht einer Abschrägung. Das Joch ist sehr schön gearbeitet und es ist in jeder Beziehung bedauernswerth, dass es nicht vollständig ist.

N°. 15. N°. 7691 in meiner Sammlung. Höhe 38½, Spannweite 34 ÷ je 7,2, Tiefe 11 cM. Dieses, in nebenstehender Zeichnung wiedergegebene Joch wurde, glaubwürdigen Angaben nach in einem Rancho zwischen Huamantla und Tlascala nebst Thongefässen, einer Steinfigur und einem Stabe aus Obsidian ausgegraben, so dass es sich dabei wahrscheinlich auch hier um eine Leichenbeigabe handelt. Das Joch ist aus grau-grünlichem Gestein mit schwarzen Einsprengseln, an zwei Seiten gut poliert, und kann ohne Unterstützung stehen, da die Bogenabschnitte im rechten Winkel zur Höhenaxe liegen. Die vordere Bogenfläche, *b*, ist nur an unterem Ende skulptiert, ein Ornament darstellend. Die äussere Bogenseite, *a*, zeigt in gleicher Hohe ein ähnliches Ornament, ausserdem aber auf dem Scheiteltheil einen menschlichen Kopf, der zu beiden Seiten von Quadraten flankiert wird, die mit denselben Ornamenten ausgefüllt sind. Die Bogenabschnitte, *c*, sind mit einem, von einfachem Ornament umrahmten menschlichen Kopfe versehen, der sich von dem Kopfe auf dem Scheitelteile nicht wesentlich unterscheidet, aber wie dieser an sich kaum charakteristische Merkmale zeigt.



N°. 16. N°. 7690 meiner Sammlung, aus einem festen-Gestein von grauer, leicht ins Grünliche spielenden Färbung, auf den zwei Hauptseiten gut geglättet wenn auch nicht glänzend. Höhe 41½, Spannweite 32,7 ÷ je 7½, Tiefe 11½ cM. Das Joch ist nicht skulptiert, nur auf dem Scheiteltheile der äusseren Bogenseite sind zwei annähernd kreisrunde seichte Vertiefungen angebracht, die 4 cM. gross und roth gefärbt sind und je 11 cM. von der Mittellinie des Scheiteltheiles entfernt stehen.

Dieses Joch ist im Hügel N°. 7 von Ranchito de las Animas (Vergl. Alt-Mexico Bd. I, II) als Leichenbeigabe gefunden, was durch die nachfolgenden Angaben erwiesen wird. Ein seitlich in diesen Gräberhügel gegrabener Schacht ergab 32 Leichen mit Beigaben und andere ohne Beigaben. Die hier in Frage kommende ist mit N°. 23 bezeichnet und die reichste von allen. Sie lag in 5 Meter Tiefe von der Plattform des Hügels aus gerechnet. Scheinbar hat das Joch, in einer umgekehrten napfartigen Urne gelegen, die leider zerbrochen war, weshalb nur nach der Lage der Scherben geurtheilt werden konnte. Zwischen den Schenkeln des Joches lagen kleine Reste unverbrantter Knochen und einige Schnecken. Die übrigen Beigaben waren in drei Haufen um diesen Leichenhaufen gereiht. Den einen Haufen bildete ein menschlicher Kopf aus weissem Marmor (?) mit jenem winkeligen Ausschnitt an der Hinterseite, der mich l. c. veranlasste derartige Stücke als Ornamentstücke anzusehen, die irgend einem Theile eines Bauwerkes eingefügt gewesen sein mögen. Der zweite Haufen bestand aus 6 Obsidianspitzen, und der dritte Haufen aus einer kleinen Figur, sieben Schmuckstücken, einem Cylinder und drei runden Perlen, alles aus Jadeit. Die oben erwähnten, bei den Knochen liegenden Schnecken bestanden aus durchbohrten Neritinen, die eine Halskette gebildet haben mögen und einem durchbohrten Strombus. Um diese Leiche herum lagen mehrere Leichen ohne Beigaben. Es ist zu bemerken dass, wie das Steinjoch stellenweise roth gefärbt, die ganze umgebende Erde auch vermischt mit rothem und gelbem Farbenpulver ist. Nach diesem Befunde muss man das Steinjoch als Beigabe eines Todten von hervorragender Lebensstellung ansehen.

B. *Jochform in Verbindung mit der Darstellung eines Frosches wodurch die äusseren Konturen der Jochform unterbrochen werden. Diese Gruppe zerfällt wiederum in zwei Untergruppen*, a) *einfache Froschform*, b) *Froschform in Verbindung mit anderen Darstellungen.*

a. Einfache Froschform.

N°. 1. Taf. VI Fig. 17. Aus der Sammlung Uhde im Berliner Museum, IV C, N°. 3767. Höhe 42, Tiefe 12½ cM., Gewicht 25,1 Kilogramm. Figur 17*a* giebt die vordere Bogenfläche, Fig. 17*b* die äussere

Bogenseite wieder; innere Bogenseite und hintere Bogenfläche sind nicht skulptiert. Um nun meine Deutung dass hier ein Frosch dargestellt sei zu verstehen, betrachte man die Figur 17c, in der die beiden Flächen, die sonst einen Winkel bilden, übereinander auf eine Fläche projiziert sind. Denkt man sich diese Darstellung jochförmig gebogen und das Innere ausgefüllt, so wird man zunächst deutlich ein niedergedrücktes Thier erkennen. In der Mitte ist der Kopf mit dem breiten Maule, aus dem scheinbar eine Zunge (*a*) hängt, darüber die Nasenlöcher und die grossen Augen. Zu jeder Seite schliessen sich dann die Vorderbeine (*b*) der Leib (*c*) und die Hinterbeine (*d*) an. Dass das Dargestellte ein Frosch sei, ergiebt sich einmal aus der Stellung, besonders aber aus dem breiten Maule, das von Hautfalten abgegrenzt wird, den grossen Augen und dem charakteristischen Merkmale, dass die Hinterbeine länger als die Vorderbeine sind.

Nº. 2. Taf. VI Fig. 18. Halbes Joch aus der Sammlung Strebel Nº. 1828 im Berliner Museum. Dieses Stück stammt angeblich aus Ranchito de las animas, im ehemaligen Totonaken-Gebiete, (Vergl. Alt-Mexico I, pag. 77) und ist ziemlich identisch mit Nº. 1.

Nº. 3/6. Taf. VI Figg. 19—22. Vier Bruchstücke aus der Sammlung Strebel, Nos. 2736—8 und 3223, im Berliner Museum. Die Stücke sind in Coatlatlan bei Coatepec, Staat Veracruz gefunden, (Vergl. Alt-Mexico II) und gehören zu vier verschiedenen Jochen, die aber alle in der Darstellung sich an Nº. 1 anschliessen.

Nº. 7. Taf. VI Fig. 23. Aus der Sammlung Labadie, im Musée du Trocadero, Nº. 19420, angeblich in Puebla gefunden. Höhe 36½, Spannweite 36 :- je 8¾, Tiefe 10,8 cM. Das Stück entspricht ebenfalls der N. 1.

Nº. 8. Ein Stück aus der Sammlung Hackmack in Hamburg, welches der Nº. 1 entspricht.

Nº. 9. Taf. VI Fig. 24. Ein Stück, welches ich nur aus der Photographie von mexikanischen Alterthümern der Christie-Collection im British Museum kenne, da mein wiederholtes Ersuchen um nähere Auskunft leider unberücksichtigt geblieben ist. Der Ansicht der vorderen Bogenfläche nach muss das Stück in der Gliederung durchaus der Nº. 1 entsprechen, abweichend und merkwürdig ist nur, dass die beiderseits schräg abfallende Fläche am Scheiteltheile zwischen der Volute welche die oberen Augenlieder und gleichzeitig das Schulterblatt bildet, nach unten eine Reihe Zähne zeigt.

Nº. 10. Der Vollständigkeit halber mag hier das in Dupaix, erste Expedition, Taf. V Fig. 5 abgebildete Joch angeführt werden, das sich im wesentlichen an Nº. 1 anschliesst und aus der Gegend von Orizaba stammt.

Nº. 11. Taf. VI Fig. 25. Aus der Becker'schen Sammlung. Das Joch stammt aus Totimehuacan, 2 Stunden südlich von Puebla in der Richtung von Tecali, und ist aus kalkartiger Felsart von aschgrauer Farbe mit vielen keinen schwarzen Flecken übersät hergestellt. Höhe 39, Spannweite 34,5 :- je 7,5, Tiefe 11 cM. Innere Bogenseite und hintere Bogenfläche sind nicht skulptiert, und während die vordere Bogenfläche, Fig. 25*b* ganz die Gliederung von Nº. 1 zeigt, ist diese doch nicht auf der äusseren Bogenseite durchgeführt und nur an deren Scheiteltheil ist der Kopf durchgebildet, der von den bisher geschilderten abweicht, und von dem es fraglich ist, ob er der eines Frosches sein soll, wofür nur das grosse Maul spricht. Die durch eine Mittellinie getheilte und seitlich noch quer schräge gefurchte Zunge kann nicht eine gespaltene Schlangenzunge darstellen sollen, denn dafür ist eine mehr charakteristische Darstellungsart genugsam bekannt und immer innegehalten. Für eine Schlange fehlen auch die grossen Zähne, deren Mangel auch die Darstellung etwa eines Jaguars oder Pumas ausschliesst, so dass schliesslich doch immer noch als das Wahrscheinlichste bleibt, dass auch in diesem Falle ein Frosch dargestellt werden sollte, wenn er auch abweichend von der sonstigen Darstellungsweise aufgefasst ist. An diesem Joche ist auch einer der Bogenabschnitte mit Skulptur versehen, deren Bedeutung nicht rein ornamentaler Natur zu sein scheint.

b. Froschform in Verbindung mit anderen Darstellungen.

Nº. 12. Taf. VII Fig. 26. Aus der Becker'schen Sammlung. Das Joch ist in Puebla gekauft, der Fundort aber unbekannt; es ist aus weisslichem Gestein gefertigt und schön poliert. Höhe 42, Spannweite 40,5 :- je 10,5, Tiefe 13 cM. Dieses prächtige Joch ist das einzige, mir bekannt gewordene, das auf allen Flächen skulptiert ist. In der äusseren Gliederung stimmt es durchaus mit den in Gruppe *a* beschriebenen überein. Der Kopf und die Vorderbeine des Frosches sind schlicht gelassen, dagegen der Leib und die Hinterbeine mit einem in Flachrelief ausgeführten Ornamente bedeckt, das ganz im Style von dem der Fig. 3, 11, 27 ist, aber durch kleine Zufügungen dem Knochenmotive angepasst wird, welches die innere Bogenseite, Fig. 26*d* beherrscht. Hier geht nämlich von einer Mittelfigur aus nach jeder Seite hin ein etwas gebogener Skeletarm, dessen Hand aber fleischig ist. Die Darstellung der Knochen ist die conventionelle und dabei doch durchaus charakteristische, wie wir sie aus den Bilderschriften kennen. Von demselben Ornamente umrahmt sind auch die beiden Köpfe auf den Bogenabschnitten, Fig. 19c, welche dem Palenque-Typus ent-

sprechen und nur durch Abweichungen am Kopfschmucke von einander unterschieden sind. Wiederum dasselbe Ornament ziert in sehr flacher Ausführung die hintere Bogenfläche, Fig. 19*a*. Durch die beiden Köpfe wird hier neben der symbolischen Bedeutung des Frosches und der Todtenarme auch eine persönliche Beziehung geboten.

Nº. 13. Taf. VII Fig. 27. Aus dem Museo Nacional in Mexico, durch einen Gipsabdruck im Musée du Trocadero, Paris, unter Nº. 7702 vertreten. Das Joch stammt angeblich aus Orizaba. Höhe 42½, Spannweite 38 ∸ je 10, Tiefe 12½ cM. Die Gliederung entspricht ganz der des voranstehenden Joches, auch hier sind Kopf und Vorderbeine, aber auch die Hinterbeine schlicht gelassen, und nur der Körper ist mit einem Flachornamente bedeckt. Die innere Bogenseite, Fig. 27*c*, zeigt ein unsymmetrisch angelegtes Ornament, welches, von einem Mittelpunkte ausgehend, nach rechts einem Federschmucke gleicht, nach links aber sehr bald durch andere Figuren ersetzt wird, die eine besondere, wahrscheinlich chronologische Bedeutung zu haben scheinen. Den Abschluss bildet an beiden Seiten ein menschlicher Kopf in Profil, der aber auf den Bogenabschnitten keine Ergänzung findet, denn hier, Fig. 27*d*, steht ein ganz anderer, mit dem Profil nach auswärts gerichteter, sehr ornamental gehaltener Kopf. Die hintere Bogenfläche ist nicht skulptiert.

Nº. 14. Taf. VII Fig. 28. Bruchstück des linken Schenkels eines Joches aus der Yucatan-Sammlung des Berliner Museums, IV C, Nº. 6102, aus Diorit gefertigt. Breite des Schenkels vorne 8,5, hinten 5,5, Tiefe 9,5 cM. Man sieht an der äusseren Bogenseite, Fig. 28*c*, noch den Leib und die Hinterbeine des Thieres, von dem es freilich fraglich ist, ob es ein Frosch sein soll. An die Hinterbeine schliesst sich aber noch ein menschlicher Kopf an, dessen Kopfbedeckung ein menschliches Gesicht erkennen lässt, und dessen andere, genau entsprechende Hälfte sich auf dem Bogenabschnitte, Fig. 28*b*, befindet. Auf der vorderen Bogenfläche, Fig. 28*a* ist, dem etwas vorspringenden Theile der äusseren Bogenseite entsprechend, und unter Benutzung des schräge abfallenden Leibes, ein sich abhebender Abschluss in Form einer viereckig zusammengedrückten Volute angebracht.

Nº. 15. Taf. VII Fig. 29. Aus der Sammlung Strebel Nº. 62, im Museum f. Völkerkunde in Berlin (Vergl. Alt-Mexico Theil II Nº. 62). Dieses Joch wurde beim Graben in der Kapelle des Dorfes Tlaliscoyan (Staat Veracruz) gefunden und ist aus grauem Gestein gefertigt. Höhe 37, Spannweite 34½ ∸ je 7¼, Tiefe 9¾ cM. Es ist nur auf der vorderen Bogenfläche skulptiert. Die Gliederung entspricht hier vollständig derjenigen der Froschdarstellungen, auch der Leib ist durch eine Wölbung angedeutet, die aber nicht den äusseren Kontur in Mitleidenschaft zieht, es ist hier also nur eine unvollständige Darstellung geboten. Der Leib ist mit einen Ornamente versehen, das im Wesentlichen den schon mehrfach beschriebenen, insbesondere dem des Joches Taf. IV Fig. 3 ähnlich ist.

C. *Joche mit Gliederung der vorangehenden Gruppe, die aber keinen Frosch sondern einen Menschen in froschartig niederkauernder Stellung darstellt.*

Nº. 1. Taf. VII Fig. 30. Aus der Sammlung Strebel Nº. 1829 im Berliner Museum, von unbekanntem Fundorte (Vergl. Alt-Mexico I, pag. 83). Das Joch ist aus hell seegrünem Gestein mit schmutzig weisslichen Einsprengseln gefertigt und nur auf zwei Flächen sculptiert. Die äussere Bogenseite ist in Fig. 30*a* ausgerollt dargestellt, der Raumersparnis halber ist aber die sich wiederholende eine Seite unvollständig gelassen. Aus einem thierkopfähnlichen Helm schaut der menschliche Kopf hervor, die nackten Arme sind am Handgelenk mit einer Perlenschnur verziert, ebenso die Beine unterhalb des Knies, während die Füsse mit reichverzierten Schuhsandalen bekleidet sind. Das Anlehnen an die Froschform bedingt natürlich eine, für den Menschen fast unmögliche Stellung und sehr verkümmerte Gliedmaassen. Die vordere Bogenfläche, Fig. 30*b* unterscheidet sich wenig von denen der Joche mit Froschdarstellung, nur ist am Scheiteltheile die Verzierung etwas abweichend und dem Umstande angepasst, dass hier der Abschluss des Helmes dargestellt ist. Wenn es schon schwierig ist die Bedeutung des Frosches zu ergründen, so ist dies vielleicht noch schwieriger hier, wo jedenfalls unter dem Zwange der Froschbedeutung noch ein Mensch, wahrscheinlich Krieger dargestellt ist, der die persönliche Beziehung vermittelt.

Nº. 2. Taf. VII Fig. 31. Bruchstück eines Joches, welches ich im Ethnographischen Museum in München unter wenigen andern mexikanischen Alterthümern entdeckt und skizziert habe. Das Stück gehört offenbar in dieselbe Kategorie wie das vorangehende, soweit man nach dem allein erhaltenen Scheiteltheile des Joches urtheilen kann.

Prüft man nun zuerst die Steinjoche in allgemeiner Beziehung, so kommt man zu folgenden Erwägungen:

1. Das Gewicht eines Joches bewegt sich zwischen 20—25 Kilo, welcher Umstand wohl von vorneherein ausschliesst, dass man es hier mit einem Gegenstand zu thun hat, der als Geräth oder Instrument in der Hand oder den Handen eines Menschen benutzt und damit auch einem häufigen Ortswechsel ausgesetzt wurde. Schon aus diesem Grunde ist mir die Deutung desselben als Opferjoch im Sinne wie es erörtert wurde von vorneherein unwahrscheinlich gewesen. Weit eher lässt sich vermuthen, dass das Steinjoch als ein Gegenstand von symbolischer Bedeutung gedient habe, der vorwiegend unbewegt sich an einem bestimmten Orte befand.

2. Hieran knüpft sich die weitere Frage, welches die natürliche Lage oder Stellung der Joche gewesen sei. Man wird durch die Joch- oder Bogenform unwillkührlich verleitet, die aufgerichtete Stellung als die natürliche und dem Dienste entsprechende anzusehen, dem das Steinjoch geweiht war. Gegen diese Annahme spricht der Umstand, dass fast keins der mir bekannt gewordenen Joche ohne Unterstützung stehen kann, weil die Abschnittsflächen der beiden Schenkel nicht rechtwinklig zur senkrechten Axe stehen, sondern schräge dazu und häufig auch abgerundete Kanten haben oder leicht gewölbt sind. Um das Stehen des Joches zu ermöglichen muss, wie gesagt, eine Unterstützung angebracht werden, oder die Enden müssten in irgend etwas eingelassen sein, wodurch dann aber bei skulpierten Jochen ein Theil der Skulptur, und manchmal nicht der unwichtigste unsichtbar werden würde. Man könnte auch ein Aufhängen in Betracht ziehen, was aber schon der Schwere halber umständlich sein und auch bedingen würde, dass das Joch frei und in nicht zu grosser Höhe gehangen habe um etwaige Skulpturen zur Geltung zu bringen [1]. Alle diese Vorstellungen sind zu gezwungen um wahrscheinlich zu erscheinen und beachtet man dann, dass gewisse Skulpturen wie z. B. die der Gruppe *B* in der beschreibenden Zusammenstellung sich nur einem liegenden Joche gut anpassen lassen, während andere in dieser Lage mindestens eben so gut zur Geltung kommen wie bei dem stehenden oder

[1] Es wäre hier noch der Benutzungsweise zu gedenken, welche den sogenannten „Horse-Collars" aus Portorico zugeschrieben wird, die ja von den Häuptlingen bei gewissen festlichen Gelegenheiten auf den Schultern hängend getragen sein sollen, und zwar auf jeder Schulter eins. Wie der englische Name es besagt haben diese Steingebilde eine Kummetform und weichen dadurch wie auch durch geringere Grösse und Gewicht nicht unwesentlich von den Steinjochen ab, so dass eine Parallele zwischen beiden kaum gezogen werden kann. Da dies wie ich zu erinnern glaube dennoch geschehen, so möge darüber noch Folgendes gesagt sein. Während über jene Benutzungsweise der Horse-Collars uns bestimmte Ueberlieferungen vorliegen, liegt Aehnliches bezüglich der Steinjoche meinem Wissen nach nicht vor, was doch der Fall sein müsste, wenn ein derartiger Werthgegenstand, der in die Augen fallen musste, bei besonderen Anlässen von hervorragenden Persönlichkeiten getragen wäre. Man kann einwenden, dass die Ueberlieferungen von Sitten und Gebräuchen Mexico und Mittel-Amerika betreffend sich meist auf die zu jener Zeit machthabenden Stämme beziehen, wobei dann andere Stämme in solcher Beziehung vernachlässigt erscheinen, so dass vielleicht gerade, die Benutzung der Steinjoche betreffend, eine solche Lücke vorläge, die nach eignem Ermessen auszufüllen versucht werden muss, wie das durch das Anlehnen an jene Horse-Collars und deren Benutzung geschehen ist. Die bedeutendere Grösse und Schwere der Steinjoche würde ein derartiges Tragen derselben auf der Schulter, das ja noch das Wahrscheinlichste wäre, zu einer Art Kraftprobe gestaltet haben, für die als solche man sich kaum so werthvoller Gegenstände bedient haben dürfte. Für längere Zeit kann ein solches Steinjoch, geschweige denn deren zwei, keinenfalls getragen sein, so dass dessen Benutzung beispielsweise bei pantomimischen Tänzen ausgeschlossen erscheint. So müsste man denn eher an Vorgänge denken, bei denen das Steinjoch eine symbolische Bedeutung hatte und nur vorübergehend auf der Schulter hängend getragen wurde, wie etwa bei einer Investitur zur Königswürde, einem Belehnungsakt mit einer hohen Rangwürde des Kriegers oder Priesteradels. Eine solche hypothetische Benutzungsweise mag angedeutet werden, aber sie erscheint nicht gerade überzeugend, würde sich aber immerhin in den allgemeinen Rahmen einfügen lassen, den ich für die Bedeutung und den Zweck der Steinjoche aufgestellt habe.

hängenden Joche, so muss angenommen werden, dass das Joch für gewöhnlich gelegen hat und zwar wie die nachstehende Figur zeigt auf der schmalen Bogenfläche. Die beiden Schenkel, durch punktierte Linien angedeutet, sind hier nach hinten gerichtet gedacht. Dass dies die natürliche Lage sei erhellt ferner aus dem Umstande, dass die schmale untere Bogenfläche fast nie skulptiert und meist auch nicht einmal poliert ist; nur bei einem einzigen Joche, das alle Flächen skulptiert zeigt, war auch hier eine ziemlich flache Ausarbeitung angebracht. Der Umstand, dass die innere Seitenfläche ebenfalls nur selten skulptiert, sondern meist unpoliert d. h. rauh gelassen ist, auf den schon Gondra l. c. hinweist, scheint mir für die Erklärung des Benutzungszweckes weniger ins Gewicht zu fallen, wenigstens nicht in dem Sinne, dass etwa diese Fläche ganz besonders einer Abnutzung ausgesetzt gewesen sei. Ich glaube die Erklärung weit ungezwungener in der Schwierigkeit der Bearbeitung suchen zu müssen, die da, wo eine Skulptur gewünscht oder nothwendig war, zuerst die Flächen wählen liess, die am meisten sichtbar waren. Dem entspricht auch die Thatsache, dass wo nur eine Fläche des Joches skulptiert wurde, man dazu die vordere Bogenfläche oder aeussere Bogenseite, bezw. deren Scheitelteil wählte; diese beiden Flächen sind auch ausnahmslos bei Jochen mit zwei skulptierten Flächen gewählt. Als dritte Fläche werden dann die Schenkelabschnitte benutzt, als vierte die innere Seitenfläche und endlich als fünfte und letzte die schmale untere Bogenfläche. Die beiden letzten Fälle treten überhaupt seltener auf, der vorletzte nur drei, der letzte nur ein Mal bei den von mir beschriebenen Jochen.



3. Betrachtet man das Material der Steinjoche welches im Allgemeinen schwer zu bearbeiten gewesen sein muss und durch die mangelhaften Werkzeuge viele Mühe und Zeit in Anspruch nahm, so drängt sich die Ueberzeugung auf, dass dieselben von hohem Werth für die Eingeborenen gewesen sein müssen, mithin Bedeutung und Benutzungszweck kein gewöhnlicher gewesen sein kann, was ja auch durch das seltene Vorkommen bestätigt wird.

Die vorstehenden Erwägungen lassen sich dahin zusammenfassen, dass die Steinjoche weder Geräthe noch Instrumente gewesen sein können, sondern vielmehr Gegenstände von hohem Werthe, die liegend und keinem häufigen Ortswechsel ausgesetzt, ihrem besonderen und jedenfalls hervorragend bedeutungsvollem Zwecke dienten.

Es ist nun weiter zu untersuchen in wieweit die sonstigen Eigenthümlichkeiten, welche an den Steinjochen zum Ausdruck kommen, der eben gegebenen Schlussfolgerung entsprechen und weiteren Aufschluss dazu liefern.

Zuerst ist es die Jochform selbst, welche in ihrer Besonderheit auffällt. Der Umstand, dass unter den 42 beschriebenen Jochen sich neun befinden welche schlicht und nur an den Hauptflächen poliert sind, der fernere Umstand, dass auch da wo eine mehr oder weniger reiche Skulptur auftritt, diese sich der Jochform meist in ziemlich gezwungener Weise anpasst, beweist, dass die Jochform als solche eine hauptsächliche, wahrscheinlich auch die ältere Bedeutung hat. Der Einwand, dass die schlichten Joche etwa unfertige seien, muss wohl deshalb abgewiesen werden, weil man sich dann wohl nicht die Mühe gegeben haben würde sie an den Häuptflächen zu polieren, und weil ferner solche schlichte Joche als Todtenbeigaben in San Salvador wie in Mexico gefunden sind. Der Einwand würde im Uebrigen auch nicht die Bedeutung der Jochform als solche aufheben. Welches diese Bedeutung gewesen sein kann, ist allerdings schwer festzustellen, jedenfalls muss sie nach dem, weiter vorne Gesagten eine symbolische sein. Bei dem gänzlichen Mangel an festen

Anhaltspunkten möchte ich die Vermuthung aussprechen, dass die Jochform ein Stammes- oder Familien-Abzeichen sei, vielleicht sogar ein Symbol der mythischen Abstammung aus den sieben Höhlen (Chicomostoc), welches den Hauptlingen gewisser Stämme und deren Nachkommen als Auszeichnung zufiel, denn die Jochform lässt sich ohne grossen Zwang den in Bilderschriften auftretenden Zeichnungen von Höhlen anpassen. Eine religiöse Bedeutung scheint mir deshalb unwahrscheinlich, weil sich dann in den Bilderschriften, die doch vorwiegend religiösen Inhaltes sind, Andeutungen dieses Zeichens finden müssten.

Die weitere Bedeutung der Joche liegt in der sich darauf befindlichen Skulptur, die ich weiter vorne als Grundlage für die Gruppierung benutzt habe. Von den 33 mit Skulptur versehenen Jochen will ich zuerst die Gruppe *B* hervorheben, welche in zwei Abtheilungen gesondert ist, die aber das Gemeinschaftliche und besonders Auffallende zeigen, dass sämmtlichen darin vertretenen 15 Stücken eine Froschform zu Grunde liegt, die also neben der reinen Jochform eine besondere, und zwar hervorragende Bedeutung haben muss. Der Frosch oder auch die Kröte finden sich häufig dargestellt, und in einem Falle (Vergl. Alt Mexico II) konnte ich nachweisen, dass dieses Thier neben Schlangen in mehreren Exemplaren aus Thon gefertigt zusammen mit Köpfen des Regengottes Tlaloc in einem Grabe gefunden wurde, wo sie also als ein durchaus entsprechendes Attribut für etwaige Ausschmückung des Tempels dieses Gottes auftreten. Andererseits erinnere ich an die von Mendieta Lib. II, cap. IV gemachte Angabe, welche Torquemada aufnimmt, dass man die Erde als Gottheit in Form eines Frosches mit blutigem Maule und blutenden Gelenken darstellte, im Sinne der Alles verschlingenden Gottheit. Wenn an den hier besprochenen Darstellungen allerdings auch das „blutende" fehlt, das ja in den Bilderschriften nur durch rothe Flecken angedeutet wird, die sich im Steingebilde schwer wiedergeben lassen, so ist es doch nicht unwahrscheinlich dass gerade diese Gottheit symbolisch an den Jochen angedeutet sein soll, zumal wenn diese auch als Todtenbeigaben dienen sollten, denn die Erde verschlingt ja auch die Leichen. Dass die amerikanischen Kulturvölker zu solcher abstrakten Vorstellung fähig waren, ist nicht anzuzweifeln.

Neben dieser besonderen Darstellung auf den Jochen treten nun noch andere, theils verbunden mit der Froschdarstellung, theils selbständig auf, die aber wie aus den Einzelbeschreibungen hervorgeht vorwiegend auf die Persönlichkeit Bezug zu haben scheinen, für die das Joch bestimmt war. Nur in wenigen Fällen scheint mir bei diesen Darstellungen eine Beziehung zu religiösen Vorstellungen oder Gottheiten wahrscheinlich.

Aus den vorstehenden Erörterungen über das Verschiedenartige, was an den Jochen meiner Ansicht nach zum Ausdruck kommt ergiebt sich noch die Nothwendigkeit zu untersuchen, ob denn diese Verschiedenartigkeiten auch zu einander passen, und sich ungezwungen einem allgemeinen Benutzungszwecke der Steinjoche anpassen lassen. Wenn die Joch- oder Bogenform als solche ein Symbol von besonderer und hoher Bedeutung war, das etwa nur höheren oder höchsten Rangklassen des Priester- oder Militär-Adels verschiedener Stämme zukam, um vielleicht ihre gemeinsame Abkunft zu bezeichnen, so wäre damit nur erklärt, warum dieses Symbol immer durch dieselbe Grundform, nämlich das Joch oder den Bogen dargestellt wurde. Dazu genügte vollkommen das schlichte Steinjoch. Aber neben solchen treten auch viele skulptierte Joche auf, die noch andere Bedeutungen und theils auch persönliche Beziehungen zum Ausdruck bringen und man könnte daraus schliessen, dass bei denjenigen, für die ein schlichtes Steinjoch bestimmt war keine andere Beziehungen vorlagen, die werth waren dargestellt zu werden, was doch nicht gut der Thatsache anzupassen ist.

dass die Auszeichnung durch ein solches Joch unabtrennbar von einer hervorragenden Lebensstellung hingestellt wurde, die bekanntermaassen nur durch besondere Thaten verdient werden konnte. Dieser scheinbare Widerspruch lässt sich nun wohl durch folgende Erwägungen aufheben. Das schlichte Steinjoch war unzweifelhaft schon des Materials und der Arbeit halber ein Werthgegenstand, der an sich und durch seine Bedeutung nur gewissen Persönlichkeiten zukam. Das weitere Verzieren der Joche durch mehr oder weniger reiche Skulptur machte dieselben noch kostspieliger und wird ganz gut als ein Luxus angesehen werden können, den sich nicht Jeder erlauben konnte, denn selbst unter diesen bevorzugten Persönlichkeiten wird eine Verschiedenheit der Macht- und Vermögensstellung vorhanden gewesen sein. Dann kommen aber noch ethnische und lokale Differenzierungen in Betracht, die eine verschiedene Ausdrucksform bedingten. Andererseits kann aber das Bedürfnis nach Darstellung von bedeutsamen Beziehungen zu demjenigen, dem das Joch diente oder geweiht war, auch in anderer, minder kostspieliger, oder dem individuellen Geschmacke mehr entsprechender Weise genügt werden, soweit das Joch als eine Todtenbeigabe in Betracht kommt, nämlich durch andere Beigaben, wie das durch den Gräberfund des Dr. Habel in San Salvador bestätigt erscheint, wo neben dem Joch noch Steinplatten mit darauf skulptierten Köpfen, Schmuckplatten und Anderes, das persönliche Beziehungen kennzeichnet, gefunden wurden.

Die letztere Anführung bringt mich nun zu der letzten noch zu erörternden Hülfsquelle für die Erkenntnis der Bedeutung und des Benutzungszweckes der Steinjoche, nämlich die Auskunft über Oertlichkeit und ursprüngliche Bedingungen des Vorkommens der Steinjoche. Wie aus den Beschreibungen erhellt, entbehrt die grosse Mehrzahl der Angaben einer genauen und wirklich zuverlässigen Bezeichnung des Fundortes, denn der Ort wo ein solches Joch etwa erworben wurde, und selbst Angaben über den vermeintlichen Fundort entbehren der nöthigen Sicherheit für wissenschaftliche Folgerungen. Die ursprünglichen Verhältnisse, unter denen die Joche gefunden wurden, sind aber noch weniger bekannt und liegen nur für drei Fälle vor, Apaneca (San Salvador) Pilon de azucar und Ranchito de las animas (Staat Veracruz). Nach den angeblichen Fundorten lassen sich Angaben über den Verbreitungsbezirk und die ethnische Vertheilung nur im Allgemeinen dahin machen, dass die Steinjoche vom Hochplateau Mexicos aus bis nach Guatemala in Central-Amerika vorkommen, und dass dabei sowohl Nahua- wie Maya-Völker, wenn auch vorwiegend erstere in Betracht kommen. Der Aufschluss, der aus den Verhältnissen des Fundes geboten wird, beschränkt sich auf die drei genannten Fälle und geht dahin, dass die Steinjoche Todtenbeigaben waren. Ob diesem vereinzelten Nachweise eine maasgebende allgemeinere Bedeutung beigelegt werden darf, will ich dahingestellt sein lassen, aber doch hervorheben, dass dieser Benutzungszweck der Steinjoche wenigstens in den gegebenen Fällen eine persönliche Beziehung zu dem Verstorbenen beweist, nicht aber der ausschliessliche gewesen sein wird, vielmehr schon dem Lebenden zugesprochen werden muss, da ja die Herstellung dieser Joche, auch der einfachen, geraume Zeit in Anspruch genommen hat. Der letztere Einwand würde freilich abgeschwächt werden, sobald sich bestimmt nachweisen liesse, dass die Leichen auch hervorragender Todter zuerst begraben oder sonst wie der Verwesung ausgesetzt wurden und dass man darnach erst die Knochen sammelte und mit den nöthigen Beigaben begrab. Für solche Methode sind mir in letzter Zeit bei Leichenfunden im Staate Veracruz manche Andeutungen geboten, die sich aber zur Zeit noch nicht zu einer gut begründeten Annahme zusammenfügen lassen.

Die Zusammenfassung aller der in diesen Studien gewonnenen Ergebnisse, möge am Schlusse derselben wie folgt gegeben werden, wobei ich die im Einzelnen versuchten Deutungen, welche mehr oder weniger wahrscheinliche Vermuthungen sind, die zu weiterer Forschung anregen mögen unberücksichtigt lassen, vielmehr nur dasjenige betonen will, was auch der strengsten Kritik als gut begründet gelten kann:

Die in Mexico und Central-Amerika aufgefundenen Steinjoche, bisher Opferjoche genannt, wurden nachgewiesenermaassen nicht bei den Menschenopfern gebraucht, sind auch keine Gebrauchsgegenstände gewesen, deren Zweck in ihrer mechanischen Benutzung lag, sondern Prunkstücke von hohem Werthe, welche als besondere Auszeichnung für bestimmte, hochgestellte Persönlichkeiten, etwa höhere oder höchste Rangstufen des Priester- oder Militair-Adels dienten, und ihnen im Leben, und darüber hinaus als Todtenbeigabe geweiht wurden. Die Bedeutung dieser Steinjoche war eine allgemeinere, die in der Joch- oder Bogenform liegt, und mehrere besondere, die in sich unterordnender Weise in den angebrachten Skulpturen zum Ausdruck kommen. Beide Arten der Bedeutung dienten zunächst menschlichen Verhältnissen, mögen sich diese nun in weiteren (Stammes), oder engeren (individuellen) Kreisen bewegen, wobei nicht nur die Sagen über Abstammung, besondere Schicksale und Erlebnisse, besondere Thaten, sociale oder religiöse Rangverhältnisse, sondern auch Beziehungen zu Göttersagen und der Einfluss religiöser Anschauungen überhaupt symbolischen Ausdruck fanden.

UEBER DAS BETELKAUEN

VON

DR. L. LEWIN, IN BERLIN.

In meiner, vor kurzer Zeit erschienenen Untersuchung über das Betelkauen und die hierfür gebrauchten Stoffe[1] habe ich versucht eine möglichst vollkommene Schilderung dieses Gebrauches und seiner Wesenheit zu geben. Dass dieselbe nicht erschöpfend sein konnte, liegt in der Neuheit des Gegenstandes, seinen so sehr zahlreichen, schwer nachzugehenden Beziehungen zu den mannigfaltigsten Vorkommnissen des Lebens, den eigenthümlichen sprachlichen Verschiedenheiten, welche sich von Land zu Land, von Insel zu Insel, und selbst in einzelnen Distrikten eines Territoriums, in Hinsicht auf ihn kund geben, und ferner in der Vielfältigkeit der für diesen Genuss in Verwendung kommenden mechanischen Vorrichtungen. Diese Seiten des, für so viele Erdenbewohner wichtigen Gegenstandes, sowie die sich an ihn knüpfenden, von mir nicht weit genug geförderten, unterdessen von anderer Seite weiter behandelten chemischen und pharmakologischen Fragen sollen durch die folgenden Mittheilungen eine Ergänzung und Bereicherung erfahren.

1. *Ethnographische und botanische Bemerkungen.*

Auf meine Veranlassung hat sich mein Freund Hr. WILLIAM DANNE in Deli der grossen und dankenswerthen Mühe unterzogen Erhebungen über die Benennungen der beim Betelkauen gebrauchten Gegenstände auf Java, Borneo und Sumatra anzustellen, die in solcher Vollständigkeit bisher nicht vorhanden waren. Die von ihm erhaltenen Resultate zeigt die folgende Tabelle:

[1] L. LEWIN: Ueber Areca Catechu, Chavica Betle u. das Betelkauen. Stuttgart 1889.

BENENNUNGEN DER NOTHWENDIGEN GEGENSTÄNDE FÜR DAS BETELKAUEN IN:

	JAVA.						BORNEO.	SUMATRA.				
	West-Java.					Ost-Java.		Ost-Sumatra.	Mittel-Sumatra.		West-Sumatra.	Süd-Sumatra.
	Batavia.	Bogor. (Buitenzorg.)	Soenda.	Bantam.	Tjandjoer.	Solo.	Bandjermassin.	Deli.	Karo-Batak.	Toba-Batak.	Mandaheling.	Palembang.
Sirih-Behaelter . .	tepak (tampat [1]) sirih).	tepak.	krenda.	seggöh.	krenda (wada serröh).	wada [2]) kinang.	pangi-nangan.	karas [5])	kampil [9])	hadjoet, por-na-pooranan[6]	salipi.	tepak.
Betelblatt.	sirih.	sirih.	serröh.	söröh.	serröh.	sjoro.	sirih.	sirih	blòoh.	demban napoeran.	boelangir.	sirih.
Kalk.	kapoer.	kapoer.	apoe.	lettöng.	apoe.	indjet.	kapoer.	kapoer.	kapoer.	hapoer.	soda.	kapoer.
Arecanuss	pinang.	djambé.	djambé.	djiboeg.	djambé.	djambé.	pinang.	pinang.	pinang.	pining.	pining.	djambé.
Gambir	gambir.	gambir.	gambir.	gambir.	gambir.	gambir.	gambir.	katjoe [10])	katschoe[10]	gambir.	sontang.	gambir.
Zerkleinerungs-instrument für Arecanuss.	katjip.	katjip.	katjip.	katjip.	piso [7]) raût [8])	katjip.	katjip.	katjip.	piso raût.	hala-ati.	gatjip.	katjip.
Kalkbehaelter. . .	tampat kapoer.	tampat kapoer.	wadah apoe.	pappon [3]) lettöng.	wadah apoe.	gon [4]) indjet.	saloepa.	paka-pooeran.	taboeng kapoer.	tagan.	soepoe.	tampat kapoer.

Die holländische Schreibart: *oe* = dem deutschen *u*.

[1]) tampat = Gefäss.
[2]) wada = Gefäss.
[3]) pappon = Gefäss.
[4]) gon = Gefäss.
[5]) vide die folgenden Textbemerkungen.
[6]) napoeran = Betel.
[7]) piso = Messer. } ein 4—5″ langes Messer-
[8]) raût = Feinschaben. } chen mit Holzgriff.
[9]) Toba = happil
[10]) Ist wohl identisch mit Catechu.

Ein besonderes Interesse nimmt die Bezeichnung „*Karas*“[1] und der so benannte Gegenstand ein. Dieses Sirihbehältnis, das weiter unten zur Darstellung gebracht ist, findet sich bisher wohl noch nicht in europäischen Museen vor — wenigstens besitzen das leidener und berliner Museum für Völkerkunde es nicht. Es hat Hrn. DANNE viele Mühe gemacht, sich dasselbe zu verschaffen, da gerade diese sehr alte Form fast ganz auf Java und Sumatra bei allen, der Kultur näher stehenden Malayen durch den „*lepak*“, der von Palembang stammt, verdrängt ist. Den *Karas* besitzen nur noch einige ganz alte malayische Familien. Im gewöhnlichen Leben wird er auch bei diesen nicht in Benutzung gezogen. Nur bei hohen religiösen Festen kommt er zum Vorschein. Der in meinem Besitze befindliche stammt vom Kampong Kesawan in Deli. Die Spuren seines Alters verrathen sich, abgesehen von der eigenthümlichen Gestalt, der braunschwarzen Färbung und der Holzschnitzerei, durch Wurmstich, dem hie und da Stücke der Holzmasse zum Opfer gefallen sind. Die ausdruckvolle Reliefschnitzerei stellt am oberen Theil an den beiden Langseiten in je drei Kreisen, an den beiden Breitseiten in je zwei Kreisen durchweg die gleichen Blattornamente dar, die einen ganz ausgesprochenen indischen Charakter tragen.

Die Anordnung des oberen zum unteren Theile ergiebt sich aus der Abbildung. Das ganze Behältnis hat eine rechteckige Gestalt.

Die Höhe beträgt	18 cM.
Die Länge des oberen Theils von Ecke zu Ecke gemessen	25 „
Die Breite des oberen Theiles	20 „
Die Länge des unteren Theiles	20 „
Die Breite des unteren Theiles	15 „



Der obere Theil trägt ohne jede Befestigung einen herausnehmbaren Einsatz, der an seinem oberen Rande im Lichten 15 cM. breit, nach unten sich verjüngend an der Bodenfläche nur 11 cM. breit ist. Die Länge beträgt entsprechend im Lichten oben 20 cM., unten 16 cM.

Der Einsatz enthält an einer Breitseite drei, gegen den übrigen Raum durch gezackte Holzwände abgegrenzte Fächer, von denen das mittlere das grössere ist. Die Maasse sind 5 : 5,5 cM.; von den beiden seitlichen je 5 : 4,5 cM.

Die modernen, von den Batak gebrauchten einfachen, aus Pandanusblättern geflochtenen Sirihbehältnisse sind zu bekannt um darüber noch besondere Angaben zu machen. Doch will ich nicht unerwähnt lassen, dass der „*Kampil*“ bei den Karo-Batak für Männer und Frauen verschieden ist. Der erstere ist sehr viel kleiner und flach taschenartig, der letztere bauchig korbförmig mit rechteckiger Basis und ovaler Oeffnung. Beide entbehren einer Handhabe. Sie zeigen als Unterlage unter dem schönmustrig durchbrochenen Flechtwerk, rothe und schwarzblaue Läppchen, sowie dünne Messingfolie.

Das Flechtwerk ist bei dem „*badjoet*“ der Toba-Batak ähnlich dem der *Kampil*. Das Täschchen ist mehr

[1] Im Toba-Dialekt heisst „*horas*“ eine Arecanuss, die durch das Alter sehr hart g[illegible] *kăras*, hart; vid N. VAN DER TUUK, Bataksch-Nederduitsch Woordenboek, Amsterdam 1861 p. 86. Ich verdanke diesen, etymologisch wichtigen Hinweis Herrn A. GRÜNWEDEL vom berliner Museum [illegible], der auch die Freundlichkeit hatte die nebige Tabelle mit einigen Correcturen zu versehen.

quadratisch, hat an der geschlossenen Seite gewöhnlich Faserfransen und ist mit Kreuzmustern benäht.

Bei den Goenong-Batak ist der in der Tabelle nicht erwähnte „goelong sirih", d. h. Siriheinwickler im Gebrauch. Es ist dies ein mit rothem Stoff eingefasstes 135 cM. langes, 14 cM. breites, auf der Aussenseite in denselben Müstern wie der *Kampil* durchbrochen gearbeitetes und roth unterlegtes, innen dagegen lückenlos verfertigtes Flechtwerk, das zum Einwickeln von Sirih dient und neben Kalk- und Tabaksdose im *Sempit*, einer einfachen grösseren Tasche getragen wird.

Die Behältnisse der Batak für das Betelkauen sind, wie aus dem Vorangehenden ersichtlich, viel einfacher als diejenigen civilisierter Malayen, welche Büchsen und Büchschen in allen erdenklichen Formen und Ausstattungen für diesen Zweck besitzen. Nur für Kalk und Tabak werden besondere Behältnisse benutzt. Den ersten gebrauchen sie in anderer Weise wie die Malayen. Sie streuen ihn als trocknes Pulver auf das Sirihblatt, während die Malayen ihn als nasse Masse mit dem Finger auf dasselbe streichen.

Statt des kultivierten Betelblattes wird im Nothfalle auch das wildwachsende gebraucht. Es ist besonders hervorzuheben, dass nach den mir von Hrn. Danne gewordenen Mittheilungen die Verbreitung des wilden Sirih auf Malakka, Sumatra und den benachbarten Inseln, eine bedeutende ist. Es steht dies, wie aus meiner Monographie hervorgeht, im Widerspruch zu bisherigen Angaben. Ich erhielt nun aber von Sumatra vier Exemplare von wildem Betel mit Blüthe. Die differentielle Diagnose zwischen Piper Betle und P. Siriboa, auf die es hierbei ankommt, ergab, dass es sich nicht um die letztere Pflanze handle, sondern um Piper Betle. Hierbei lasse ich absichtlich die neuere botanische Zusammenfassung dieser so nahe verwandten Species oder Varietäten ausser Acht, weil eine noch so nahe Stellung im botanischen System doch nicht die Unterschiede verschwinden macht, die der Betelkauer zwischen kultiviertem und nicht kultiviertem Piper Betle, und auch zwischen diesen und Piper Siriboa macht. Sind diese Unterschiede auch scheinbar nur subjektiver Natur und Folge der Gewohnung, so bestehen sie doch und haben als Unterlage erfahrungsgemäss meistens die feine Erkenntnis der Geschmacksnerven oder anderer dabei in Frage kommender, nervöser Gebilde für einen grösseren oder geringeren Gehalt der Drogue an wirksamer Substanz.

Die in meinem Besitze befindlichen wilden Betelblätter unterscheiden sich von den kultivierten durch die Länge- und Breitenverhältnisse. Sie sind wesentlich kleiner als die letzteren. Länge 6—8 cM. : 13—14 cM., Breite 4 cM. : 7—8½ cM. Solche Differenzen kommen auch unter kultivierten Betelblättern vor, werden aber nicht von Chavica Siriboa [1]) angegeben. Der Geschmack der wilden Blätter wird als ebenfalls sehr erfrischend bezeichnet.

Auf der Westküste von Sumatra in Mandaheling und wahrscheinlich auch bei den Batak wird — was bisher nicht bekannt war — mit Vorliebe auch das unpräparierte Blatt von Uncaria Gambir für das Betelkauen gebraucht. Der Grund liegt nicht etwa in dem Mangel an zubereitetem Gambir, das in reichlichem Maasse als bedeutendes Handelsobjekt, vorzugsweise von den kleinen Inseln an der Ostküste von Sumatra importiert wird, sondern in dem angeblich noch besseren Geschmack des Blattes. Das zubereitete Gambir wird sonst auf Sumatra meist in Scheibenform verschiedener Grösse gebraucht. Ich besitze Stücke, die ziemlich gleichmässig 2.1 cM. im Durchmesser und 0.5 cM. Dicke besitzen und 1 Stück, das entsprechend 5 cM. Durchmesser und 1 cM. Dicke aufweist.

Wie der Gebrauch dieses Genussmittels durch Nachahmung sich verbreiten kann, geht aus einer Beobachtung Danne's hervor, der Chinesen das Betelkauen annehmen sah, sobald sie auf Plantagen in Deli mit betelkauenden Malayen zusammen arbeiteten [2]). Anfangs

[1]) Miquel, Systema Piperacearum, Rotterdami 1843, p. 225.

[2]) Die Eingeborenen der Viti-Inseln begannen das Betelkauen seit einiger Zeit, in Folge Verkehrs mit Eingeborenen der Salomo-Inseln (Siehe diese Zeitschrift II pg. 168). *Die Red.*

bekommen nicht daran Gewöhnte, auch Europäer, wenn sie Betel mit allem Zubehör geniessen, eine Art von Schwindel, Schwere des Kopfes und Brechneigung-Symptome, die sehr schnell wieder schwinden. Häufiger Genuss schafft Toleranz für das Mittel.

II. *Neuere medizinische Ergebnisse.*

Als eine wesentliche Ergänzung meiner Angaben über die Areca sind die chemisch-pharmakologischen Untersuchungen anzusehen, die zur Auffindung und Prüfung des giftigen, und auch für Heilzwecke verwendbaren Prinzipes der Arecanuss geführt haben. Das von JAHN's dargestellte[1] und von MARMÉ[2] auf seine Eigenschaften hin untersuchte flüssige und flüchtige, meist krystallisierbare Salze bildende, in Wasser, Alkohol und Chloroform lösliche Alkaloid *Arecolin* ($C_8 H_{13} NO_2$) wirkt stark giftig. Wie an alle derartige giftige Bestandtheile narkotischer Genussmittel, findet auch an das *Arecolin* Gewöhnung statt. Bei Thieren veranlasst eine Dosis desselben, welche bei erstmaliger Anwendung ausgesprochen giftig wirkt, weit weniger Störungen, wenn sie in Zwischenräumen von einigen Tagen wieder eingeführt wird.

Eine Anschauung von der Giftigkeit liefern folgende Angaben: Kaninchen sterben durch Einspritzung von 0.025—0.05 Grm. *Arecolin* in das Unterhautzellgewebe, Katzen durch 0.01—0.02, Hunde von 5—6 Kilo werden durch 0.05—0.075 Grm. stark vergiftet, aber nicht immer getödtet, Tauben erliegen in 5 Minuten einer Dosis von 0.01 Grm.

Als Symptome der Vergiftung sind hervorzuheben: Abnahme der Herzthätigkeit bis zum Aufhören; Beeinflussung der Athmung, die durch mittlere Dosen beschleunigt wird, durch grosse aufhört; eine deutliche narkotische Wirkung; Steigerung der Reflexerregbarkeit bis zum Auftreten von Krämpfen und darauf folgende Lähmung. Als Gegengift ist das *Atropin* anzusehen.

Von den Eigenschaften des *Arecolin*, die sehr wahrscheinlich dazu führen werden dasselbe in der Therapie einzubürgern, sind zu nennen: Hochgradige Verengerung der Pupille beim Einbringen in das Auge, Vermehrung der Speichel- und Bronchialabsonderung, die Anregung der Darmthätigkeit, die Abtödtung von Darmparasiten und die Einwirkung auf das Herz.

Damit würde wieder ein narkotisches Genussmittel zu hervorragender, therapeutischer Bedeutung kommen, und die alte Erfahrung eine neue Bestätigung erhalten, dass die empirisch vom Volke gefundenen, und als Genuss- und Heilmittel gebrauchten Stoffe, wenn auch ihr Gebrauch absonderlich erscheinen mag, doch bei näherer Prüfung einen thatsächlichen Untergrund für ihre Anwendung erkennen lassen.

[1]) JAHNS, Ber. d. Deutsch. chem. Gesellschaft, Bd. XXI p. 3404.
[2]) MARMÉ, Nachrichten der Königl. Gesellsch. d. Wissenschaft zu Göttingen 1889, N°. 7, p. 125.

AANTEEKENINGEN

NAAR AANLEIDING VAN

Dr. FINSCH'S ONDERZOEKINGEN IN NIEUW-GUINEA

DOOR

F. S. A. DE CLERCQ,

Resident van Riouw en Onderhoorigheden.

De beoefening der ethnologie heeft in de laatste jaren een groote uitbreiding ondergaan; het in verschillende musea sedert lang bijeengegaard materiaal werd met zorg gerangschikt en onafgebroken bearbeid: de uitgave van het Archiv is almede de vrucht van sterken aandrang om meer algemeen eigendom te maken hetgeen op dit gebied is gewrocht, en de merkwaardige resultaten der vergelijkende volkenkunde zijn in menig opzicht aan de studie der aanverwante vakken ten goede gekomen; m. a. w. een meermalen veroordeelde verzamelwoede heeft een nieuwen tak van wetenschap in het leven geroepen, waaraan onder kundige leiding een hechte grondslag is verzekerd.

Niet het minst is dit te danken aan de onvermoeide pogingen van reizigers die op de plaats zelve de belangrijkste voorwerpen inruilden, zooals Dr. Finsch, de Schrijver der aan den voet dezer bladzijde genoemde werken[1]); want al brachten zoölogen en botanici, die vroeger Nieuw-Guinea bezochten, wel het een en ander mede dat een bestaande leemte aanvulde, — aan Dr. Finsch komt de eer toe van op hoogst doelmatige wijze bij uitgebreide zaakkennis een nagenoeg afgerond ethnologisch geheel van Duitsch Nieuw-Guinea te hebben samengesteld.

Over de wijze van bewerking zijner Aanteekeningen heb ik dan ook slechts een woord van onverdeelden lof, niet het minst waar die worden toegelicht door keurig uitgevoerde afbeeldingen, als herkenningsmiddel tot determineering van eigen collecties een onmisbare leiddraad.

Tevens juich ik van harte toe de onomwonden bewoordingen, waarin F. zijn diep gevoelden afkeer te kennen geeft van den schandelijken *labourtrade* en in het algemeen den ruwen omgang van het blanke ras met deze natuurmenschen scherp veroordeelt. Zonder onderscheid te maken tusschen nationaliteiten komt hij er rond voor uit, dat de geruchten omtrent kannibalismus der Papoewas bijna altijd hun oorzaak vinden in het willekeurig optreden van vreemdelingen, die zich in deze afgelegen oorden ontslagen rekenen van de banden, waardoor zij in een beschaafde maatschappij in toom worden gehouden; hetgeen thans veelal ten gevolge heeft, dat de inboorlingen huiverig zijn voor een aanraking, welke hun zoo dikwerf noodlottig was.

Het verhaal zijner bevindingen is onopgesmukt en waar. Oordeelende uit analogie met hetgeen ik zelf gelegenheid had in Nieuw-Guinea op te merken, aarzel ik geen oogenblik

[1]) Samoafahrten. Reisen in Kaiser Wilhelms-Land und Englisch Neu-Guinea in den Jahren 1884 und 1885 an Bord des Deutschen Dampfers „Samoa", von Dr. Otto Finsch.
Ethnologischer Atlas. Typen aus der Steinzeit Neu-Guinea's, in 154 Abbildungen auf 24 lithograph. Tafeln, nach Originalen gezeichnet von O. und E. Finsch mit erklärendem Text.

te verzekeren, dat ik het volste vertrouwen heb in de juistheid zijner zeer uitvoerige mededeelingen; en ben ik overtuigd, dat door zijn toedoen het Berlijnsch Museum een aanwinst kreeg, zooals hoogst waarschijnlijk geen andere inrichting van dien aard bezit.

Éene opmerking houde men mij ten goede. Het is deze, dat F. hier en daar te veel generaliseert en voor geheel Nieuw-Guinea toepasselijk verklaart, wat hij op beperkt gebied waarnam. Ik begrijp zeer goed, dat onvolkomen berichten van vroegere reizigers tot zoodanige gevolgtrekking aanleiding gaven, maar acht het toch van belang hierop speciaal te wijzen. Dat ik daartoe den vorm dezer aanteekeningen koos, geschiedt omdat niemand, die iets over Nieuw-Guinea wil naslaan, verzuimen zal de Samoafahrten en den Ethnographischen Atlas van Dr. Finsch te raadplegen. Ten overvloede herinner ik, dat mijne kennis van dat eiland niet verder strekt dan de Westkust en het deel der Noordkust, tusschen Kaap Sélé en den 141en meridiaan gelegen.

Zoo beschrijft F. op blz. 44 „ein Lendenschurz, der *Mal* heisst und sich in dieser „Form über ganz Neu-Guinea als das einzige Bekleidungsstück des weiblichen „Geschlechtes (vergl. Abbild. S. 40) verbreitet". Ik moet dit voor de door mij bezochte streken bepaald ontkennen, daar dergelijke schaambedekking, bestaande uit aaneengeregen sagoepalmbladeren, uitsluitend voorkomt aan de zuidkust der Maccluergolf, meer bijzonder het z. g. strand-Béntoeni, waar ik die te Bonggosé zag dragen. Ik weet niet of Dr. F. er een machtig is geworden; mij mocht dit niet gelukken, ofschoon men den tolk mededeelde er wel een te willen afstaan, zoo er toevallig een ongebruikte voorhanden was geweest. Het woord *mal* is minder algemeen, als F. veronderstelt: ik vond het alleen in de Humboldtbaai, waar *marò* de naam is der met schelpen bewerkte lappen boomschors, die door vrouwen over de partes posteriores worden gedragen. Elders noemt F. in navolging van anderen zoodanige schaambedekking „Grasröckchen", dat mij verwondert, omdat hij zeer goed weet waarvan die wordt vervaardigd.

Tot het bewaren van kalk, heet het blz. 60, „benutzt man hier (Astrolabebai), wie „fast überall in Neu-Guinea flaschenförmige, unten zugerundete Kalebassen (Atlas V, 1). Ook dit kan ik niet toegeven, omdat 1° de gedroogde en uitgeholde fleschkalebassen op de Noordkust meest dienen om sagoeweer in te doen; en 2° de langwerpig-ronde vorm, als afgebeeld op plaat *yy* van het Etnarapport, en van een andere Lagenariasoort afkomstig, in Nederlandsch Nieuw-Guinea vrij algemeen als kalkkoker wordt gebezigd. Voor hetzelfde doel gebruikt men nog: bamboekokers met houten stop te Sailolof, doosjes van kalapahout te Mandoni, dito van bladreepen van pandanen gevlochten in Oost-Waigeoe en uitgeholde klapperdoppen te Liki.

Ik kan niet nalaten hierbij aan te stippen, dat F. een minder duidelijke voorstelling geeft van het betelkauwen. Hij begint met den Areca een betelpalm te noemen (blz. 59), dat er weinig toe doet; maar laat dan op een beschrijving der betelnoot volgen, dat die in den Maleischen Archipel *sirih* heet. Juist de vruchten, stengels en bladeren der door hem genoemde Pfefferpflanze (voor een oningewijde beter verklaard door een tot de Piperaceae behoorende plant), die *sirih* heet, geven aan speeksel en mondslijmvlies de roode kleur en van de pinangnoot wordt slechts een klein stukje bijgevoegd. Dat de door F. gewraakte uitdrukking Betelkauen geen betrekking heeft op de noot maar wel op de bladeren, blijkt o. m. uit de systematische benaming van *Chavica Betle* voor een *sirih*-soort. In de kuststreek van af de Mamberamo-rivier tot aan de Hum-

boldtbaai zag ik de roode kleur versterkt door het gelijktijdig kauwen van stukjes *mangkoedoe*-bast (Morinda sp.); misschien gebeurt dit ook in Duitsch Nieuw-Guinea en heeft hij zich daarmede vergist.

Ten rechte wordt door F. opgegeven, dat de vervaardiging van potten en watervaten het werk is van vrouwen. Het geven van den vorm geschiedt in Nederl. Nieuw-Guinea overal met de handen, waarna die zachtjes wordt geklopt tot dichter aansluiting der kleideeltjes en dan met een steen of schelp glad gewreven. Het onderscheid, bij F. voor *Bilibili* en *Teste-Insel*, nog wel door afbeeldingen op blz. 82 en 281 toegelicht, is mij daarom niet geheel duidelijk. Eenigszins opvallend is, dat hij nergens gewag maakt van sagoeoventjes, niettegenstaande hij wel de bereiding van sagoe tot koekjes of broodjes (bij hem Klösse) vermeldt en deze, voor zoover bekend, op geen andere wijze dan in die oventjes kunnen gebakken worden; ook verdient het bewaren van sagoemeel tot een gewicht van 10 pond in bananenbladeren nadere bevestiging (blz. 80), daar elders hiertoe velerlei bladeren dienen; maar nooit die van pisang, want die scheuren dadelijk in. Dr. F. is meen ik de eerste, die een sagoeklopper beschrijft (blz. 346 en fig. 5 van Taf. I); hetgeen een einde zal maken aan de daaromtrent heerschende verwarring, die o. a. den Heer Pleyte nog onlangs verleidde tot de definitie van *dissel*, waarmede n. b. boomen en kano's zouden bekapt worden![1])

Of „der Papuahund jener eigenthümlichen Rasse angehört, wie die sich allenthalben „in Neu-Guinea findet" waag ik niet te onderschrijven. Ik heb aan die huisdieren niet speciaal mijn aandacht gewijd, maar op het oog verschillen ze niet van de maanblaffers of gladakkers, die als de leelijkste typen van het hondenras over den geheelen Maleischen Archipel verspreid zijn. Dat zij niet voor de jacht zouden deugen (blz. 54), is slechts een gissing: zij worden daartoe ten minste in Nederl. N. G. alom gebruikt en het „man hält den Hund eben des Essens wegen" is gewoonlijk een nevendoel, niet eens algemeen.

Onder de „Kulturpflanzen" had F. behalve die op blz. 57 nog wel mogen noemen: *gierst*, *Capsicum*- en *Cucumis*-soorten, vooral daar hij hier weder van „ganz Neu-Guinea" gewaagt. Ook is veel te algemeen als op blz. 295 over *maïs* wordt beweerd: „bisher „kannte man diese Nutzpflanze nicht aus Neu-Guinea". Wil men al aannemen, dat in het gebied der 4 Radja's maïs is ingevoerd, waarvoor de naam *tarigi* (vergl. het Spaansche *trigo*) zou pleiten, andere stammen hebben daarvoor eigen benamingen, zoodat de herkomst twijfelachtig blijft. Zoo heet maïs bij de Oemar *kawokin*, bij de Toeroe nabij Soeroei *kasambèrè*, in Tanahmerah *ganggënei* en het is dus wat voorbarig hierover iets met zekerheid te zeggen.

Over het gebruik der eetbare aarde is F. blijkbaar verkeerd ingelicht: dat deze soms door zwangere vrouwen wordt genuttigd, is louter bijzaak. In de Humboldtbaai, waar ik een zelfde schijf kreeg als door F. vermeld, dient die grijze klei om de haren aan elkaar te doen kleven: zij wordt daartoe in vochtigen staat op het hoofd aangebracht en bij opdroging is het haar stijf en blijft eenige dagen stijf, dat bij feestelijkheden een groot gemak oplevert. Als de inboorlingen die klei ter ruiling aanbieden, wrijven zij er zich mede op het hoofd om het gebruik duidelijk te maken.

---

[1]) Zie *De praehistorische steenen, wapenen en werktuigen uit den Oostindischen Archipel, beschouwd uit een archeologisch en ethnographisch oogpunt*, door C. M. Pleyte Wzn. in Deel XXXVI der *Bijdragen Kon. Instituut*, blz. 586 en vlg. Merkwaardig is, dat in ditzelfde artikel een steenen bijl uit *de Geelvinkbaai* wordt beschreven, terwijl toch bekend genoeg is, dat die bijlen hier van de oostelijke streken worden ingevoerd.

Hetgeen F. omtrent de Humboldtbaai aanstipt, werd reeds door mij verbeterd in De Indische Gids, jaargang 1888, blz. 863 en vlg. Ik had toen alleen het artikel in N° 33 der Gartenlaube gelezen en zie in de Samoafahrten ten minste niet herhaald dat de Papoewas met kennis van twee woorden in hun eigen taal werden toegesproken. Overigens naar dat opstel verwijzende, merk ik alleen op, dat „Kanus mit geschnitzten *Schnabel*aufsätzen" (blz. 351) daar tot de zeldzaamheden behooren, dat een berg *Mera* (blz. 353) er niet bekend is, dat de vischnetten (ibid.) denkelijk *schepnetten* zijn, dat de tamboerijnen (blz. 357) niet *meschink* maar *metsinggi* en de fluiten niet *ariko* maar *idi* heeten, en dat er niet alleen *kopra* (blz. 359) maar ook *masoischors* gevonden wordt.

Over tal van bijzonderheden betreffende land en volk in N.-Guinea is het laatste woord nog niet gesproken. Als ieder onbevooroordeeld zijn ervaring opteekent, dan krijgt men langzamerhand de noodige gegevens tot een voorstelling, die de waarheid zeer nabij komt. Tegenstrijdigheden, die zich hierbij voordoen, zijn wellicht meer schijnbaar, en als ik omtrent enkele punten tegenover de meening van Dr. Finsch de mijne stel, kunnen beiden gelijk hebben. Zoo vindt F. de vrouwen over het geheel niet leelijk (blz. 39), altijd naar de begrippen der Papoewa's, en heb ik een hooger dunk van hun goeden smaak, terwijl de eindelooze geschillen over het bezit van een wederhelft door mij worden toegeschreven aan de ongunstige verhouding in getalsterkte tusschen beide geslachten; noemt hij het een gebruik, dat aan scheidende vrienden een geschenk wordt medegegeven (blz. 59) en ken ik slechts hun gewoonte, dat zij zich verplicht achten na het ontvangen van geschenken een tegengeschenk te geven; ben ik niet van zijn gevoelen, dat het hun door gebrekkige spierontwikkeling aan kracht ontbreekt (blz. 110), daar tegenover zwakke afgeleefde figuren zoovele forsche goed gevormde mannentypen worden aangetroffen, die des gevorderd heel wat vermoeienis kunnen doorstaan; kan ik niet instemmen met de bewering, dat slavernij onder de Papoewas nog niet zou waargenomen zijn (blz. 130), daar die in Nederlandsch Nieuw Guinea overal in sterke mate heerscht: en is het feestvieren 's nachts bij lichte maan zoo algemeen in den Indischen Archipel gebruikelijk, dat dit voor deze inboorlingen niet als een eigenaardigheid kan worden aangemerkt (blz. 259).

Dat de arbeid van Dr. Finsch van blijvende waarde is, zal wel door niemand worden betwijfeld.

DIE VERBREITUNG DER ANTHROPOPHAGIE AUF DEM ASIATISCHEN FESTLANDE

VON

H. VOS,

Bibliothekar in Aachen.

Ohne Zweifel ist die Anthropophagie die entsetzlichste Verirrung des Menschengeschlechts. Sie erscheint uns um so scheusslicher, als die Gewohnheit, die eigene Art zu verzehren, selbst bei den Thieren höchst selten vorkommt. Bisher war man vielfach der Ansicht,

dass die Anthropophagie auf dem asiatischen Festlande schon seit Jahrhunderten verschwunden sei, die folgenden Zeugnisse werden uns jedoch zeigen, dass die Verirrung vor nicht all zu langer Zeit noch dort bestand, und sogar heutigen Tages noch Fälle von Kannibalismus vorkommen. Darf man den Berichten der alten griechischen und römischen Schriftsteller in Allem Glauben schenken, so war die Unsitte im Alterthume weit verbreitet. So bestand die Anthropophagie bei den Massageten, einem Volke, das die Steppen im Norden des Perserreiches bewohnte, von denen HERODOT schreibt: „ἐπεὰν δὲ γέρων γένηται κάρτα οἱ προσήκοντές οἱ πάντες συνελθόντες θύουσί μιν καὶ ἄλλα πρόβατα ἅμα αὐτῷ, ἑψήσαντες δὲ τὰ κρέα κατευωχέονται. ταῦτα μὲν τὰ ὀλβιώτατά σφι νενόμισται, τὸν δὲ νούσῳ τελευτήσαντα οὐ κατασιτέονται ἀλλὰ γῇ κρύπτουσι, συμφορὴν ποιεύμενοι ὅτι οὐκ ἵκετο ἐς τὸ τυθῆναι".[1])

Nicht weit von den Massageten, im heutigen West-Sibirien wohnten die Issedonen, bei denen der Kannibalismus als religiöser Brauch in hoher Blüthe stand. „ἐπεὰν ἀνδρὶ ἀποθάνῃ πατήρ, οἱ προσήκοντες πάντες προσάγουσι πρόβατα καὶ ἔπειτα ταῦτα θύσαντες καὶ καταταμόντες τὰ κρέα κατατάμνουσι καὶ τὸν τοῦ δεκομένου τεθνεῶτα γονέα ἀναμίξαντες δὲ πάντα τὰ κρέα δαῖτα προτίθενται. τὴν δὲ κεφαλὴν αὐτοῦ ψιλώσαντες καὶ ἐκκαθήραντες καταχρυσοῦσι καὶ ἔπειτα ἅτε ἀγάλματι χρέωνται, θυσίας μεγάλας ἐπετείους ἐπιτελέοντες. παῖς δὲ πατρὶ τοῦτο ποιέει, κατά περ Ἕλληνες τα γενέσια".[2]) Ferner werden von HERODOT die Kalatier und Padäer in Indien als Kannibalen bezeichnet. „ὃς ἂν κάμῃ τῶν ἀστῶν, berichtet er von den Letzteren, ἤν τε γυνὴ ἤν τε ἀνήρ, τὸν μὲν ἄνδρα ἄνδρες οἱ μάλιστά οἱ ὁμιλέοντες κτείνουσι, φάμενοι αὐτὸν τηκόμενον τῇ νούσῳ τὰ κρέα σφίσι διαφθείρεσθαι· ὁ δὲ ἄπαρνός ἐστι μὴ μὲν νοσέειν· οἱ δὲ οὐ συγγινωσκόμενοι ἀποκτείναντες κατευωχέονται. ἣ δὲ ἂν γυνὴ κάμῃ, ὡσαύτως αἱ ἐπιχρεώμεναι μάλιστα γυναῖκες ταῦτα τοῖσι ἀνδράσι ποιεῦσι. τὸν γὰρ δὴ ἐς γῆρας ἀπικόμενον θύσαντες κατευωχέονται. ἐς δὲ τούτου λόγον οὐ πολλοί τινες αὐτῶν ἀπικνέονται· πρὸ γὰρ τοῦ τὸν ἐς νοῦσον πίπτοντα πάντα κτείνουσι".[3])

STRABO beschuldigt die Derbiker in Margiana des Kannibalismus: „σέβονται δὲ γῆν οἱ Δέρβικες· θύουσι δ' οὐδὲν θῆλυ οὐδὲ ἐσθίουσι· τοὺς δὲ ὑπὲρ ἑβδομήκοντα ἔτη γεγονότας σφάττουσιν, ἀναλίσκουσι δὲ τὰς σάρκας οἱ ἄγχιστα γένους· τὰς δὲ γραίας ἀπάγχουσιν, εἶτα θάπτουσι· τοὺς δὲ ἐντὸς ἑβδομήκοντα ἐτῶν ἀποθανόντας οὐκ ἐσθίουσιν ἀλλὰ θάπτουσι".[4]) Von den Juden, die zu der Zeit des ANTIOCHUS ILLUSTRIS lebten, meldet APPION, ein aegyptischer Schriftsteller, dass sie die Gewohnheit hatten, zu Ende des Jahres einen griechischen Gefangenen zu nehmen und ihn zu verzehren.

Bei den Tibetanern soll, wie dem Franziskanerpater WILH. RUBRUK versichert wurde, noch im 13. Jahrhundert die scheussliche Gewohnheit bestanden haben, dass die Kinder ihre verstorbenen Eltern verzehrten und aus deren Schädeln Trinkgefässe machten, wie ein Berichterstatter RUBRUK's gesehen haben will. (RUBRUK berichtet dies in einem Briefe an LUDWIG IX., in dessen Auftrage er das Mongolenreich bereiste (1253—55), um die bisher erfolglosen Bekehrungsversuche wieder aufzunehmen)[5]). Der Franziskaner PLAN CARPIN, der einige Jahre vor RUBRUK (1245—46) als Abgesandter des Papstes INNOCENZ IV, die gleiche Gegend besuchte, berichtet ganz dasselbe von Buruthabet. Einige Geographen halten Buruthabet für das Land der Buruten in Sibirien, „doch ist dies wohl unbegründet, da RUBRUK ganz unabhängig von PLAN CARPIN dasselbe über die Tebe berichtet, wie der letztere über Buruthabet[6]).

[1]) HERODOT I, 216. [2]) HERODOT IV, 26. [3]) HERODOT III, 38, 99. [4]) STRABONIS geogr. p. 520.

[5]) Kritische Textausg. d. Rubrukschen Berichtes von MICHEL und WRIGHT in Recueil de Voyages et de Mémoires, publié par la Societé de Géogr. Paris 1839 Tom. IV (p. 213—396) p. 289.

[6]) FRZ. M. SCHMIDT, Ueber RUBRUK's Reise. Leipz. Dissertat. 1885, S. 57, Anm.

Die Darden sollen das Blut ihrer Feinde trinken. Anthropophagen aber, wofür sie von den Kaschmiris gehalten werden, scheinen sie nicht zu sein [1].

Loureiro, der Verfasser der „Flora Cochinchinensis" versichert, dass in Indien gelegentlich einer grossen Hungersnoth Viele dazu übergingen, die Leichen der vor Hunger Gestorbenen zu verzehren, um ihr eigenes Leben zu erhalten. Einige fanden auch nach der Hungersnoth noch Geschmack an Menschenfleisch, so dass sie durch ihre Lüsternheit hingerissen wurden, den Lebenden nachzustellen und zu tödten, damit sie ihre Begierde befriedigen konnten [2].

In Cochinchina bestand das Gesetz, dass alle Rebellen, wenn sie für schuldig erkannt waren, getödtet und gegessen wurden. Zur Zeit, als Loureiro sich dort aufhielt, fand eine solche Exekution statt. Ist der Verbrecher ein Mann, so wird er enthauptet, ist er aber eine Frau, so wird sie erstochen. Sobald dies geschehen, stürzen sich die Soldaten auf den Todten, schneiden ihm ein Stückchen Fleisch aus dem Leibe, stecken es in eine unreife Limone und verschlucken es roh. Die Grösse dieser Fleischstückchen ist nicht vorgeschrieben und so kommt es nicht selten vor, dass Einige das Stückchen so klein schneiden, dass sie es unbemerkt zwischen den Fingern fallen lassen können und die Limone allein verschlucken. Besondere Vorliebe für Menschenfleisch scheinen die Cochinchinesen also nicht zu haben; das Ganze ist nur eine Art Ceremonie, um ihren ungeheuern Hass gegen die Feinde zu zeigen. Als fast zur selben Zeit die Cochinchinesen einen Rachezug gegen die wilden Bergbewohner im Westen, die Moïs, unternahmen, diese sich aber in die unzugänglichen Gebirge zurückzogen, wohin sie ein grosses Heer nicht verfolgen konnte, da liess der General, von Wuth hierüber entbrannt, zwei Gefangene tödten, und befahl seinen Soldaten sie zu verzehren. Um den Hass gegen Jemand erkennen zu geben, bedienen sie sich das Ausdrucks: „Ich wünsche die Leber oder das Fleisch dieser Person zu essen" und daher pflegen sie zum Beweise ihres besonderen Hasses gerade die Leber zu verzehren [3]. Mehrere Stämme der oben erwähnten wilden Moï essen gleichfalls, nach eigenem Geständnisse ihre im Kriege erschlagenen Feinde. [4]

Nach Sonnerat [5]) wohnten auf Malakka arge Anthropophagen, und von den Malayen werden die Benuang im Innern der Halbinsel noch jetzt für Kannibalen gehalten. [6]

Die Ostjaken verzehrten nach Angabe von Eichwald's noch im Jahre 1863 bei einer Hungersnoth ihre eigenen Kinder. [7]

Von Eichwald hat auch die Samojeden des Kannibalismus beschuldigt, und wohl nicht ohne Grund. Wie sie selbst (und die Ostjaken) erzählen, liessen sich früher die alten, zur Arbeit nicht mehr tauglichen Eltern von ihren Kindern unter verschiedenen Schamanengebräuchen tödten und aufessen, in der Erwartung, dass sie es nach dem Tode besser haben würden. Auf ihren Kannibalismus deutet auch schon der Name „Samojedi" hin, eine Bezeichnung, die ihnen nach eigener Erklärung die ersten russischen Pelzjäger, die in ihr Land eindrangen, als Schimpfnamen beilegten: das Wort besteht thatsächlich aus zwei russischen Wörtern „*sam*" = selbst, und „*jed*" (vom russischen „*jastj*" = essen) und bedeutet

[1]) G. W. Leitner, Results of a tour in Dardistan. 1873. vol. I part III. 9.

[2]) Langsdorf, Reise um die Welt I. Bd. Frankf. a/M. 1812 S. 122, der während seines Aufenthaltes in Lissabon (1797–1802) Gelegenheit hatte, ein Manuscript Loureiro's zu benutzen.

[3]) Loureiro bei Langsdorff, p. 126, 127.

[4]) Bulletin de la Soc. de Géogr. Paris 1883, p. 497.

[5]) Sonnerat, Reise nach Ostindien und China. 1783.

[6]) Bastian, Indonesien. III Bd. Sumatra und Nachbarschaft. Berlin 1886. p. 109.

[7]) Archiv f. Anthropologie, III Bd. p. 333.

somit „Selbstfresser" [1]). Nach KLEINPAUL [2]) bedeutet der Name Selbstesser, daher einen, der ohne Beihülfe eines Koches ist, der roh isst. Nach Anderen nannten die Russen das Volk *Syrojestzi* = Rohfresser, wegen der Sitte, Fische und Rennthierfleisch roh zu essen. Hieraus soll sich später *Samojedy* = Selbstfresser, Menschenfresser gebildet haben. [3]) THOMAS [4]) leitet das Wort vom finnischen *sooma* = Sumpf ab, der Name Samojede bedeute also Sumpfbewohner.

Die Jakuten assen die Nachgeburt ihrer Weiber als Leckerbissen und luden ihre Freunde zu diesem Schmause ein.

Dasselbe thaten die Weiber der Kamtschadalen, im Wahne hiedurch schneller wieder gebären zu können. [5])

Auch bei den Tschuktschen ist der Kannibalismus noch nicht ganz erloschen. „Mordthaten aus Neid, Habsucht, besonders aber in Erfüllung der Blutrache sind leider nicht selten. Im letztern Falle verzehren die Mörder gern ein Stückchen vom Herzen oder der Leber ihres Opfers, weil sie damit die Herzen seiner Anverwandten, auf welche sie ihre Rache ausdehnen, krank zu machen glauben". [6]) Als Rudiment eines früher vorhandenen Kannibalismus kann auch ein Fall aus Shanghai angesehen werden: Ein englischer Kaufmann in Shanghai sah zur Zeit des Taipingaufstandes seinen Diener das Herz eines Rebellen nach Hause tragen, das er, wie er selbst gestand, verzehren wollte, um seinen Muth zu stärken. [7])

Rechnen wir zum asiatischen Festlande noch Ceylon, das, heutzutage zwar Insel, erst im 15 Jahrhundert durch eine Sturmfluth vom Festlande getrennt wurde, aber noch immer durch eine Reihe von Sandbänken und Klippen mit demselben in Verbindung steht, so möge eine von RIBEYRO mitgetheilte Volkssage von dieser Insel hier erwähnt werden.

Hiernach sei ein junger König wegen seiner Grausamkeit und Menschenfresserei von seinen Unterthanen abgesetzt worden, die ihm die Wahl gelassen, ob er getödtet werden oder sich mit seinen Anhängern in die unwegbaren Wälder des Innern zurückziehen wolle, um nie wieder zurückzukehren. Der König und seine Getreuen hätten das Letztere gewählt und ihre Nachkommen seien die jetzigen Weddas [8]). Die Regenten von Ceylon waren von jeher als tyrannische und blutdürstige Menschen berüchtigt, von denen Einige zum blossen Vergnügen eine grosse Anzahl Menschen zu Tode martern liessen. [9]) Während der Belagerung von Colombo durch die Portugiesen im Jahre 1658 herrschte in der Stadt grosse Hungersnoth, viele starben aus Hunger, „viel assen Menschenfleisch, ja die Mütter ihre eigenen Kinder, ehe dass sich andere damit ersättigen sollten, und um dieser Uebelthat sind auch zwei Mütter zum Tode verwiesen werden". [10])

Durch die Betrachtung der angeführten Zeugnisse gelangt man zu folgendem Ergebnisse:

---

[1]) B. v. STRUVE im „Ausland" 1880. p. 743 ff.
[2]) KLEINPAUL, Menschen- und Völkernamen. Etymol. Streifz. Leipz. 1885.
[3]) EGLI, Etym. geogr. Lexicon. Leipz. 1879 p. 499.
[4]) THOMAS, geogr. etymol. Wörterbuch p. 139.
[5]) GEORGI, Beschreibung einer Reise durch das russische Reich im J. 1772. Petersb. p. 266. — GMELIN's Reisen durch Sibirien i. d. J. 1733—37 Götting. 1751, II Bd. p. 478. — ISBRAND, Ides voyage de Moscou à la Chine en 1692 p. 174. — STELLER, Beschreib. v. Kamtschatka, Frankf. u. Leipz. 1774 p. 350.
[6]) FR. RATZEL, Völkerkunde, II Bd. Leipz. 1886. p. 727.
[7]) J. B. TYLOR, Urgeschichte d. Menschheit. p. 167.
[8]) RIBEYRO, histoire de l'isle de Ceylon. 1701 p. 180.
[9]) Man siehe die Schilderungen, die R. KNOX, der von 1658—1678 in Gefangenschaft auf Ceylon lebte, als Augenzeuge davon giebt Historical relation of the island Ceylon. London 1681.
[10]) PH. BALDAEUS, Beschreib. der Küsten Malabar u. Coromandel, als auch der Insel Ceylon, etc. Amsterdam 1672 p. 345.

Völker, die aus reiner Gourmandise dem Kannibalismus ergeben sind, wie solches bei einigen Völkern Afrika's und Australien's noch der Fall ist, existieren auf dem asiatischen Festlande nicht mehr; dort wo er noch vorkommt ist die Ursache entweder Rachsucht oder Aberglaube. Rachsucht, indem man den Feind durch das Verzehren gänzlich zu vernichten sucht; Aberglaube, indem man glaubt, mit dem Verzehren des Fleisches zugleich die guten Eigenschaften der Verstorbenen in sich aufzunehmen.

I. NOUVELLES ET CORRESPONDANCE. — KLEINE NOTIZEN UND CORRESPONDENZ.

IX. Mededeeling omtrent een opiumpijp met kop van een inktkruikje vervaardigd. — Onlangs zijn door mij aan 's Rijks Ethnographisch Museum te Leiden en aan de Gemeente-Instelling voor „Onderwijs in de Taal- Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië" te Delft twee opiumpijpen ten geschenke gegeven, die in der tijd te Moeara-Teweh, Residentie Z. O. Afd. van Borneo, in de gevangenis, in het bezit zijn gevonden van aldaar te werk gestelde dwangarbeiders en door genoemde personen zijn vervaardigd om clandestien te kunnen schuiven.

Beide pijpen bestaan uit een bruin aarden inktkruikje, van de soort, die algemeen op de inlandsche markten, ten verkoop wordt aangeboden, waarin op zijde, ongeveer in het midden een klein rond gaatje is gemaakt, groot genoeg om het opiumballetje er in te stoppen en verder uit een steel, bij de eene, hier afgebeelde, gemaakt van een eindje dunne



Inv. N°. 769/4. Lg. 25 cM. dik ± 5 cM.

bamboe en bij de andere van het ondereinde van de stok van een parapluie, terwijl ter bevestiging van den steel in den hals van het kruikje, eerstgenoemde is omwonden met een stukje zwart katoen, vermoedelijk afkomstig van een stuk hoofddoek.

Beide voorwerpen zijn merkwaardig om hunne primitieve vervaardiging en als voorbeeld met welke geringe en eigenaardige hulpmiddelen inlanders zich weten te behelpen, indien zij aan opiumschuiven zijn verslaafd en zulks clandestien moetende doen, zich daartoe instrumenten aanschaffen, die niet alleen weinig in het oog vallen, maar uit elkaar genomen, niet spoedig als zoodanig zullen worden aangemerkt.

D. P. Jentink.

X. Ueber die Ausgrabung der Tempelruinen von Parambanan auf Java berichtete Dr. J. Groneman in der Sitzung der Kgl. Akademie der Wissenschaften in Amsterdam vom 12 April. Die Ruinen ruhren von drei grösseren und drei kleineren Tempeln, innerhalb einer Ringmauer stehend, und ausserdem noch von hundertsiebenundfunfzig sehr kleinen, die alle vermuthlich schon vor vielen Jahrhunderten eingestürzt, her. Ein Theil der Ruinen ist in Folge der Bemühungen Dr. G.s, und mit Hulfe der seitens einer Vereinigung zu diesem Zweck zusammengebrachten Mittel, schon bloss gelegt; mit weiterer Hülfe eines von der Regierung erbetenen Subsidiums von ƒ 3000 hofft man innerhalb eines Jahres die ganze Arbeit zu vollenden. Die Figurengruppen und Hautreliefs, womit die Tempel verziert gewesen, haben Darstellungen aus dem Altindischen Epos „Ramayana" zur Grundlage.

Der Vortragende bemerkte dass in den Verzierungen sich nirgend die typisch javanische Waffe, der „Kris", wiedergegeben finde und glaubte daraus ableiten zu sollen dass der Kris erst später, vielleicht erst vor 1000 Jahren auf Java einheimisch sei geworden; dem wurde jedoch durch Prof. Kern widersprochen, der darauf hinwies, wie der Kris wohl eine Waffe der insularen Völker Indiens, nicht aber der Bewohner der Festlandes gewesen; die Erbauer jener Tempel brachten aber in den Verzierungen derselben Theile einer Legende zur Anschauung, deren geschichtlicher Hintergrund auf dem Festlande Asiens, in Vorderindien liegt; der Kris gehörte daher auch nicht in den Kreis dieser Vorstellungen.

Sch.

XI. Sammlung Gierke. — Diese berühmte Sammlung japanischer Gemälde welche vor Jahren fur die Kgl. Museen in Berlin erworben wurde und dann wie es schien auf ewig verpackt, im Kgl. Kupferstichkabinet ruhte, ist jetzt endlich dem Kgl. Museum fur Völkerkunde überwiesen und wird also ihre Auferstehung feiern! (Briefl. Mitth. von Dr. A. Grünwedel).

IV. REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BIBLIOGRAPHISCHE UEBERSICHT.

Pour les abréviations voir p. 41. Ajouter:

A. S. B. = Journal As. Soc. of Bengal. — **B. A.** = British Association for the Adv. of Sc. — **B. E.** = Bureau of Ethnology. — **Bol. S. G. M.** = Bol. de la Soc. geogr. de Madrid. — **Bull. S. E.** = Bull. de la Soc. d'Ethnogr. — **Ceylon** = Journal Ceylon Branch of the R. As. Soc. — **G. L. S.** = Journal of the Gypsy-Lore Society. — **Halle** = Mitth. des Ver. f. Erdk. zu Halle. — **Proc. I. A.** = Proc. of the Irish Academy. — **Proc. Phil.** = Proc. Acad. of Natural Sciences of Philadelphia. — **R. Arch.** = Revue archéologique. — **Württ. V. H.** = Jahresb. des Württembergischen Ver. f. Handelsgeogr. — **Z. G. E.** = Zeitschrift der Ges. f. Erdk. zu Berlin.

GÉNÉRALITÉS.

Le Bull. S. E. (nº 37) contient un discours de M. Léon de Rosny, président de la Société, sur les rapports de l'Ethnographie avec l'Anthropologie, et un rapport du Dr. E. Verrier sur les avantages que les sciences ethnographiques peuvent retirer de la morphologie crânienne. M. le dr. J. Kollmann (Die Menschenrassen Europa's und Asien's, Vortrag gehalten in der zweiten Sitzung der Section für Anthropologie der 62en Versammlung Deutscher Naturforscher und Aerzte zu Heidelberg) combat la théorie d'une origine asiatique des races européennes; M. D. G. Brinton (The cradle of the Semites. Two papers read before the Philadelphia Oriental club) va plus loin encore, en constatant un flux primitif de l'ouest à l'est et en cherchant le berceau de la race sémitique sur les bords de l'Atlantique. Son argumentation nous paraît assez faible; en invoquant la tradition biblique, il n'aurait pas dû oublier celle des Numides eux-mêmes, rapportée par Salluste et attestant une origine orientale. Quant à une autre étude du même auteur (Am. P. S. 19 févr.: On Etruscan and Libyan names), où il s'efforce de prouver l'affinité des Etrusques avec les Libyens, il est à regretter que le savant américain n'ait pas eu à sa disposition assez de documents pour approfondir la question. Une autre affinité, celle des Basques et des Peaux-Rouges, est proclamée par M. le Cte. H. de Charencey (Bull. S. G. X. 3 p. 445: Etude sur l'origine des Basques, d'après les données de la linguistique). Ces théories, fondées sur une ressemblance de langues, sont presque toujours très hasardées, aussi M. Garrick Mallery (Israelite and Indian. A parallel in planes of culture. New-York) se refuse à voir dans les Indiens les descendants des dix tribus d'Israël et se borne à indiquer des traits correspondants entre les conditions sociales des deux peuples.

Depuis quelques années, on commence à s'occuper beaucoup des tziganes, si intéressants souvent au point de vue ethnographique; un journal spécial est consacré à cette étude. G. L. S. contient des articles de MM. J. Sampson (janv. p. 2: A contribution to English Gypsy) avec un vocabulaire des tziganes anglais; W. E. A. Axon (p. 5: Romany songs Englished); D. Mac Ritchie (p. 7: Callot's Bohemians) avec une reproduction des gravures de Callot, remarquables pour le costume; G. Ranking (p. 17: The Nutts and their language) sur les tziganes indiens; F. H. Groome (p. 21: Persian and Syrian Gypsies); P. Bataillard (p. 27: Beginning of the immigration of the Gypsies into Western Europe in the fifteenth century); R. von Sowa (p. 53: O duc Tovanisha), conte des tziganes slovènes; et dans les Notes and Queries (p. 58) des communications de M. H. Carnoy sur des traditions tziganes, l'origine du nom, une cérémonie de mariage. M. S. W. Tromp (Vers. A. v. W. VII p. 65: Naar aanleiding van het begraven onder den drup) fait une étude d'ethnographie comparée; M. le dr. M. Haberlandt (Corr. A. G. 2 p. 9: Der Bannkreis) traite des superstitions du cercle magique.

Les souvenirs de voyage de M. Carter H. Harrison (A race with the sun. New-York) sont remarquables surtout pour les belles planches d'illustrations. M. H. Stolpe (Ymer 1890 p. 53: Om Kristiania universitets etnografiska samling) décrit la collection ethnographique de Christiania. Le discours prononcé par M. Schaafhausen (Rheinl. LXXXVIII p. 258) à l'occasion de la fête commémorative de Winckelmann, résume l'historique de l'ornement. L'archéologie est représentée cette fois par une étude laborieuse de M. C. F. Lehmann (Verh. A. G. p. 630: Das Verhältniss des ägyptischen metrischen Systems zum babylonischen); le compte rendu de l'entrevue entre le Dr. Schliemann et le capitaine Boetticher (Hissarlik-Ilion. Leipzig; Anthr. Wien I p. 1), qui a abouti à la réfutation des accusations portées par ce dernier; un article de M. von Schlieben (Nassau Bd. 21 p. 14: Die Reit- und Packsättel der Alten) avec trois planches; le résultat de fouilles décrites par MM. H. Jentsch (Verh. A. G. p. 659: Provinzialrömische und andere vorgeschichtliche Funde in der Niederlausitz), J. Szombathy (Anthr. Wien I p. 10: La Tène-Fund von Mitrowitz an der Save in Slavonien), P. du Chatellier (R. Arch. XIV p. 188: Le trésor de Saint-Pabu. Av. grav. de vases); une communication enfin du Dr. Otto Tischler (Corr. A. G.

3 p. 17: Ueber Sporen und nachrömisches Email), supplément au discours tenu dans la séance du congrès d'anthropologie à Vienne.

EUROPE.

M. Virchow nous fait une communication illustrée sur la céramique préhistorique (Verh. A. G. p. 786: Prähistorische Funde von Turwitz, Herbitz und Wicklitz bei Aussig). MM. Karl Meyer et Dr. Rackwitz (Halle 1889, p. 81: Der Helmegau) rappellent les vieilles traditions et racontent des usages de date immémoriale et des superstitions M. Max Goricke (ibid. p. 1: Zur Siedelungskunde des Saalkreises und Mansfelder Seekreises) explique l'origine des différents villages dans ces cantons, où les Allemands ont refoulé les Slaves. M. A. Treichel (Verh. A. G. p. 749: Die Rogalien in Westpreussen) décrit des fêtes populaires. Des types de maison font le sujet d'études par MM. A. G. Meyer et Hunziker (Verh. A. G. p. 614: Das sächsische Haus im Kreise Greifenberg; p. 625: Das rhätoromanische Haus). Parmi les notices biographiques et bibliographiques que M. Emil Metzger publie dans Württ. V. H. (VII u. VIII: Württembergische Forschungsreisende und Geographen des 19ten Jahrhunderts), nous trouvons des chapitres sur la colonisation wurtembergeoise au Caucase, en Amérique et en Palestine. Remarquons aussi dans l'essai du Prince Roland Bonaparte (Le glacier de l'Aletsch et le lac de Märjelen. Paris p. 19) la note sur les Godwergi ou nains, superstitions d'Eggishorn; et la communication du Prof. Rochholz (Verh. A. G. p. 663: Das Vorkommen der Svastika in der Schweiz) sur le signe de la svastika, qu'il a trouvé en guise de paratonnerre sur une tuile.

Proc. I. A. contiennent des articles sur des sujets préhistoriques par MM. W. J. Knowles (I nº 2 p. 173: Report on the prehistoric remains from the sandhills on the coast of Ireland; p. 188: Report on flint implements of the North-East of Ireland) et W. Fraser (p. 206: On an Irish crozier with early metal crook, probably the missing „Crozier of St. Ciaran" of Clonmacnoise. Av. ill.: p. 215: On a polished stone implement of novel form and its probable use. Av. ill.). L'auteur croit reconnaitre la fameuse „champion handstone" des vieilles légendes irlandaises. M. Alph. Baux (R. Arch. XIV p. 276) fait une communication sur la métallurgie du cuivre en Sardaigne. M. Davainis-Silvestraitis (G. L. S. p. 107: The Lithuanian Gypsies) a étudié les tziganes, qui deviennent rares en Lithuanie. M. B. v. Krzesinski (Verh. A. G. p. 746: Eine Gesichtsurne von Wroblewo) décrit un vase qui représente un visage humain. M. G. Courrière (R. F. mars p. 257: Voyage en Russie) décrit la vie à la campagne, les idées et la morale des pays; il affirme que l'immoralité des paysannes s'est accrûe depuis l'émancipation des serfs. Le livre de M. W. R. Morfill (Russia. London) est plutot historique et ne donne que quelques détails ethnographiques. Dans l'article de M. Ch. Rabot (Bull. S. G. 1889 p. 457: Explorations dans la Laponie russe ou presqu'île de Kola), nous remarquons la description des différents engins de pêche des indigènes.

ASIE.

Le livre de M. A. D. Frederickson (Ad Orientem. London), causerie agréable qui enveloppe presque toute l'Asie, se recommande par les bonnes illustrations; celui de MM. Karl Humann et Otto Puchstein au contraire (Reisen in Kleinasien und Nordsyrien. Berlin) a un caractère strictement scientifique; il se porte plutot sur le terrain de l'archéologie classique que sur celui de l'ethnographie. Pal. à côté de communications archéologiques donne encore une étude de M. G. Schumacher (3 p. 157: Der arabische Pflug) sur la charrue du fellah des environs de Nazareth et de Tibériade, avec 11 fig.; une note de M. C. Schick (p. 193: Katakomben auf dem Oelberg) sur la différence entre les sépultures juives et chrétiennes; des détails très intéressants sur les moyens employés pour se prémunir contre l'effet du mauvais oeil nous sont communiqués par Mme Lydia Einszler-Schick (p. 200: Das böse Auge) avec des figures d'amulettes. M. le dr. L. Rütimeyer (Gl. nº. 11 p. 161: Eine Reise von Suez nach dem Sinai) observe que les bédouins ne sont pas nomades proprement dits, mais ont des stations fixes pour l'été et pour l'hiver.

R. Arch. publie un article illustré de M. J. de Morgan (XIV p. 177: Note sur l'usage du système pondéral assyrien dans l'Arménie russe à l'époque préhistorique); et un exposé de la question du calendrier perse par M. E. Drouin (p. 229: L'ère de Yezdegerd), qui observe que l'intercalation n'a pas été acceptée dans l'Inde par tous les Parsis. Les notes de voyage de M. J. Theodore Bent (Scott. févr. p. 84: Azerbeyan) sont le résumé d'un rapport présenté à la section anthropologique de la British Association. Le même auteur publie dans Proc. G. S. (janv. p. 1: The Bahrein Islands in the Persian Gulf Av. ill.) un article où il rend compte de l'exploration de tombes anciennes d'origine phénicienne. M. W. Geyger traduit quelques fables et contes du Balouchistan dans Morgenl. 4 p. 579: Baluchische Texte mit Uebersetzung). La ville de Boukhara fait le sujet de deux articles. Dans l'un, M. le chevalier Dr. M. von Proskowitz-Marstorff (G. G. Wien nº. 2 p. 70: Eine Fahrt nach Russisch Asien) tire un parallèle avec le voyage de Vambéry en 1863 et s'étend sur l'influence de la civilisation russe; dans l'autre, M. le dr. O. Heyfelder (P. M. IV p. 99: Buchara an der Schwelle der neuen Zeit), médecin établi dans la ville même, termine

des études commencées l'année dernière, et traite surtout de l'instruction, de la religion et de l'hygiène ou plutôt du manque d'hygiène. Une lettre de M. Roborovsky (Proc. G. S. janv. p. 19: Progress of the Russian Expedition to Central Asia under Colonel Pievtsoff) donne des détails sur le village de Kelpen et la population sarte; M. Aspelin (Verh. A. G. p. 744: Die Ienisei-Inschriften) fait une communication sur des inscriptions anciennes; M. A. de Léanarde (R. G. janv. p. 30: Les pays de l'Amour et de l'Oussouri) termine ses notes ethnographiques sur les Toungouses sociables et gais, les Goldes sales, les Guilaks, nation vindicative et méchante, les Manzes qui vivent seuls, sans familles, descendants de criminels chinois; M. le dr. M. v. Beguelin (Gl. n°. 14 p. 209: Religiöse Volksgebräuche der Mongolen. Av. ill.) traduit les communications du prof. Posdnäjew, publiées par la société géographique russe. M. Paul Grahner (D. G. B. 4 p. 313: Ueber Landwirthschaft und Kolonisation im nördlichen Japan) donne des notes sur les Aïnos et sur les colonies japonaises dans l'île de Hokkaido (Yéso); les Etudes japonaises de M. Ch. Rémy (Ann. n°. 150 p. 161) sont une compilation sur les usages de l'ancien Japon; ajoutons-y la notice dans T. N. I. (1890 p. 18: Hara-Kiri). Le col. Chaillé-Long (Bull. S. G. 3 p. 425: De Séoul à Quelpaert et voyage de retour par Fousan, Won-san et Vladivostok) décrit un voyage d'autant plus intéressant que l'île de Quelpaert n'avait été visitée par aucun Européen depuis Hendrik Hamel (1653); M. Ch. Varat donne des notes sur Fousan dans le Compte rendu de la S. d. G. (n°. 3 p. 67: En Corée). Le récit de voyage de M. Jobst von Gundlach (Gl. n°. 9 p. 129, n°. 10 p. 147: Auf gebahnten Pfaden im fernen Osten), qui a remonté le Yangtse-kiang, est illustré de fig. des mausolées impériaux. M. le comm. Moore joint à sa communication sur le flux subit dans la baie de Hang-chaw (C. B. XXIII n°. 3 p. 185: The Bore of the Tsien-Tang Kiang) deux légendes recueillies par l'évêque Moule. Dans le même journal (p. 286: Age of candidates at Chinese examinations), M. E. L. Oxenham donne une statistique de l'âge auquel les Chinois passent leurs examens, jusqu'à 60 ans et au delà; et M. Z. Volpicelli (p. 248: Chinese chess) fait la description du jeu d'échecs chinois qui ressemble plutôt à ce jeu comme on le jouait au moyen-âge. Orient (n° 1 Beil. p. 15: Die kleinen Füsse der Chinesinnen) emprunte au North China Herald une note sur l'origine de la déformation des pieds, qui reste obscure. Il nous reste à mentionner deux articles du T. N. I. (1890 p. 57: De Chineesche geheime genootschappen; p. 77: De Chrysanthemum in het verre Oosten).

M. le capt. R. C. Temple (I. A. nov. p. 321: Coins of the modern native chiefs of the Panjab) joint à sa description des monnaies du Punjab, une communication sur la façon dont elles sont frappées. Des sujets archéologiques sont traités par M. Asutosh Gupta (A. S. B. LVIII n°. 1 p. 12: Ruins and antiquities of Râmpal) et par M. L. de Zoysa (Ceylon X p. 175: Notes on certain Jatakas relative to the sculptures recently discovered in northern India), qui décrit des bas-reliefs remarquables pour le costume du temps d'Asoka, et qui dans le même journal (p. 120: Note on the „Hil-pen-kandura" at Kandy) reproduit la restauration d'un bain pour trois personnes, dont on a retrouvé les débris. M. R. Roth (Morgenl. 4. p. 590: Indisches Feuerzeug) décrit un instrument indien, appelé „arani", consistant en deux morceaux de bois qui s'enflamment par le frottement. Dans son étude sur les Nicobares, M. le dr. Svoboda (Anthr. Wien. Sitzber. 1—3 p. 21: Die Bewohner des Nicobaren Archipels) accentue surtout les traits d'analogie avec les peuples malais. M. Bartet (Ann. n°. 151 p. 193: Du culte en honneur à Angcor-Vat) prouve que le temple d'Angcor a été, dès sa construction, consacré à Bouddha. M. H. Seidel (Gl. n°. 16 p. 244: Land und Leute in Tongking, II. Av. ill) décrit la ville de Hanoi, sur laquelle nous trouvons une légende annamite dans Ann. (n°. 151 p. 207: Le mur d'enceinte du vieil Hanoi). Mentionnons enfin les notes de voyage de M. Ch. Lemire (R. E. VIII n°. 3 p. 273: Le pays des Moïs entre Qui-Nhon et le Mékong).

Les notes de M. K. H. F. Roos (B. B. IV. 1 p. 14: Aanteekeningen over de afd. Kaoer in de residentie Benkoelen) forment une monographie ethnographique intéressante; M. S. W. Tromp (E. H. 9 p. 134, 10 p. 154: Herinneringen van een Oost-Indisch ambtenaar) décrit un village des Lampongs. M. F. Grabowsky (Gl. 14, p. 219: Streifzüge durch die malayischen Distrikte Südost-Borneo's II) donne quelques détails sur les montagnards payens, les Orang-Bouquits. Les communications de M. J. J. Donner, sur la condition agricole de Madoura, avant l'annexion en 1885, ont fourni matière à un article dans B. B. (IV. 1 p. 57: De persoonlijke diensten tijdens het vorstenbestuur in de afd. Madoera). M. Ph. Bieger (Ned. Zend. Dl. 34 p. 1: Bezoeken op Soemba) donne quelques détails ethnographiques. M. le baron G. W. W. C. van Hoevell (T. I. T. XXXIII n°. 2 p. 102: De Kei-eilanden; p. 160: Tanimbar en Timorlaut eilanden; p. 187: De afdeeling Babar; p. 200: De Leti-eilanden) publie une série d'études ethnographiques très intéressantes sur les îles qui rattachent l'Archipel indien à l'Océanie; il explique le nom de Kei, que les étrangers ont substitué au nom indigène de Ewab, comme étant une abréviation de „Kei wain", = je ne sais pas. M. F. Blumentritt (Bol. S. G. M. XXVII, p. 246: Vade-

merum etnografico de Filipinas) fait l'énumération des tribus indigènes des Philippines; M. Schadenberg (Verh. A. G. p. 674: Beitrage zur Kenntniss der im Innern Nord Luzons lebenden Stämme) et M. J. Rajal y Larre (Bol. S. G. M. XXVII p. 290: Memoria acerca de la provincia de Nueva Ecija, en Filipinas) donnent des particularités sur la condition sociale de la population de Luçon.

OCEANIE.

Pour l'Océanie, nous n'avons à signaler que l'ouvrage richement illustré du Dr. A. B. Meyer (Masken von Neu-Guinea und dem Bismarckarchipel. Dresden) et un article de M. F. Grabowsky (Ausl. 5 p. 91; 6 p. 111: Erinnerungen an Neu-Guinea), qui contient quelques détails assez superficiels sur les indigènes des côtes de Dallmannshafen et Samoahafen.

AFRIQUE.

Il nous faut revenir à l'archéologie avec M. W. Reiss pour l'Egypte (Verh. A. G. p. 700: Spielzeug und Zierrath aus Aegypten; p. 701: Napfchensteine in Aegypten; p. 702: Funde aus der Steinzeit Aegyptens); M. R. de la Blanchère pour l'ancienne industrie des Berbères (R. Arch. XIV p. 258: L'art provincial dans l'Afrique romaine); M. Ph. Berger pour l'écriture punique et néo-punique (Ibid. p. 201: Inscriptions céramiques de la nécropole punique d'Hadrumète). M. le dr. Ignaz Goldziher (Orient n°. 1 Beil. p. 8: Die symbolische Rose in den Nordafrikanischen religiösen Orden), après avoir cité plusieurs erreurs qui se sont propagées d'un auteur à l'autre, dénonce la fable d'une rose mystique comme origine de la locution „prendre la rose d'un ordre"; le mot arabe „wird" (litanie) est confondu avec „ward" (rose). M. H. Duveyrier (S. d. G. Compte-rendu n°. 4 p. 82: Les Touâreg-Taïtoq prisonniers en Algérie) fait une communication sur les Taïtoq, qui se sont séparés de la confédération de l'Ahaggar; à l'envers des Azdjer, on y est le fils de son père. M. B. Brigo (S. A. I. XI, XII p. 286: Demografia della colonia italiana in Tunisi) donne des notes sur la colonie italienne dans la Régence, évaluée à 27000 âmes; M. R. Fitzner (Gl. 14 p. 222: Aus dem Frauenleben an der tunesischen Ostküste) décrit la position des femmes en Tunisie. M. le dr. R. Verneau (R. E. VIII n°. 3 p. 221: Habitations, sépultures et lieux sacrés des anciens Canariens) publie de nouvelles particularités très intéressantes sur les Guanches.

M. le cap. L. G. Binger (Bull. S. G. X. 3. p. 329: Du Niger au golfe de Guinée par Kong; R. G. janv. p. 61: La ville de Kong) décrit la ville de Kong et donne la division ethnographique de cette contrée, où il distingue plus de soixante peuples; le plus curieux, les Mboin, ne porte pour tout costume qu'un chapeau conique, en paille, à petits bords, en tout semblable au chapeau traditionnel du clown. Les peuples de la côte orientale font le sujet principal du livre du Dr. J. Baumgarten (Ostafrika, der Sudan und das Seengebiet. Gotha); M. A. Sharpe (Proc. G. S. n°. 3 p. 150: A Journey through the country lying between the Shire and Loangwa Rivers) donne des détails sur les tribus Achcona, qui maintiennent leur indépendance en établissant leurs demeures sur des rocs presque inaccessibles; un autre peuple encore est décrit par M. Paul Reichard: Z. G. E. 4 p. 246; 5, p. 304: Die Wanjamuesi. M. le cap. V. Nicolas termine ses études ethnographiques sur Madagascar (R. G. févr. p. 93); il affirme que c'est une erreur grave de nier, comme on l'a fait, la constitution de la famille chez les Malgaches. M. Hendrik P. N. Muller a rassemblé dans un fort volume (Zuid-Afrika. Leiden) les différents essais qu'il a publiés depuis nombre d'années. M. Bartels enfin (Verh A. G. p. 737: Ruinen von Zimbabya) décrit les ruines dont nous avons déjà parlé dans notre dernière revue.

AMERIQUE.

M. Daniel G. Brinton vient de publier une série de discours et d'études (Essays of an Americanist. Philadelphia) portant diverses dates, mais rassemblés dans le but de combattre la théorie qui attribue une origine étrangère aux races américaines. Mme Signe Rink a passé une partie de sa vie au Groenland; elle veut nous dépeindre „le Groenlandais du berceau jusqu'à la tombe" (D. G. B. 4 p. 357: Erinnerungen aus Grönland); il est intéressant d'y comparer les impressions d'un missionnaire du siècle dernier, dont M. H. Egede Saabye a publié le journal (Ausl. 1890 n°. 4; Miss. Z. mars p. 107). B. A. publie un rapport (Fifth Report of the Committee appointed for the purpose of investigating and publishing reports on the physical characters, languages and industrial and social condition of the North-Western tribes of the Dominion of Canada). Il contient, après une introduction générale par M. Horatio Hale, des notes supplémentaires sur les idiomes, obtenues de membres des différentes tribus. L'archéologie américaine est représentée par des articles de MM. Otis T. Mason (Proc. N. M. XII p. 367: The archaeology of the Potomac tidewater region. Av. pl. et ill.) et Th. Wilson (Ibid.: The palaeolithic period in the district of Columbia); et par des publications de M. Cyrus Thomas (B. E.: The circular, square and octagonal earthworks of Ohio; The problem of the Ohio Mounds), qui prouvent que quelques peuples indiens, notamment les Cherokees, ont été sédentaires et se sont occupés d'agriculture. B. E. publie encore deux catalogues raisonnés sur des idiomes indiens, composés par M. J. C. Pilling (Bibliography of the Iroquoian Language; et Bibliography of the Muskhogean

languages). Folkl. III nº. 8 contient le compte rendu de la première séance annuelle de la société, avec des discours de M. Kittredge sur la salive humaine, M. Wilson sur les Indiens Kootenay, de M. le dr. Brinton sur la crémation partielle; puis des relations du dr. D. G. Brinton (p. 17: Folk-Lore of the Bones) sur les superstitions à l'égard des os; M. W.W. Newell (p. 23: Additional collection essential to connect theory in Folk-Lore and mythology) avec des communications sur des jeux indiens; M. H. C. Lea (p. 33: The endemoniadas of Queretaro), histoire d'une épidémie de possession diabolique en 1691; M. Stewart Culin (p. 39: Chinese secret societies in the U. S.); M. J. Mooney (p. 44: Cherokee theory and practice of medicine); Mlle Fanny D. Bergen (p. 51: Some saliva charms); enfin des notes sur les superstitions et le chamanisme chez les Esquimaux (p. 65). Le discours de M. von Hesse-Wartegg (Metz XI p. 29: Das soziale Leben der Prairie-Indianer) n'est pas exempt de préjugés et est assez superficiel. M. le dr. H. ten Kate (Verh. A. G. p. 664: Ethnographische und anthropologische Mittheilungen aus dem amerikanischen Südwesten und aus Mexico) donne un supplément à ses communications antérieures, publiées dans nos Archives.

M. D. G. Brinton (Proc. Phil. p. 417: On a petroglyph from the island of St. Vincent) décrit des pétroglyphes caribes qu'il considère comme des images de la terre avec le soleil et la lune, ayant pour but de conjurer les mauvais esprits. M. A. Ernst (Verh. A. G. p. 650: Petroglyphen aus Venezuela. Av. ill.) en décrit qui ont un caractère tout différent. M. Désiré Pector publie dans R. E. (VIII nº. 3 p. 285) une notice sur les collections ethnographiques et archéologiques du pavillon de Nicaragua à l'Exp. univ. de 1889. M. G. Grupe y Thode (Gl. nº. 16 p. 251: Ueber den Rio Blanco und die anwohnenden Indianer) donne quelques particularités sur quelques tribus indigènes du Brésil. M. H. von Ihering (Verh. A. G. p. 655: Zur Urgeschichte von Uruguay) fait une communication sur le musée de Montévideo.

Noordwijk, avril 1890. Dr. G. J. Dozy.

V. LIVRES ET BROCHURES. — BÜCHERTISCH.

II. J. S. Kubary: Ethnographische Beiträge zur Kenntnis des Karolinen-Archipels. Veröffentlicht im Auftrage der Direktion des Kgl. Museums für Völkerkunde zu Berlin unter Mitwirkung von J. D. E. Schmeltz. 1stes Heft mit 15 Tafeln. Leiden, P. W. M. Trap, 1889.

Le rédacteur de ces Archives, M. Schmeltz, vient de publier le premier fascicule d'une série de contributions à l'ethnographie des îles Carolines de l'ethnologiste bien connu M. Kubary. Ce fascicule sera suivi de deux autres, richement illustrés, qui paraitront dans le courant de 1890. Le prix de l'ouvrage entier, par souscription, est de 27.50 Mark. L'importance de ce travail nous parait si grande que nous voulons essayer de l'appeler à l'attention des ethnologistes par une analyse rapide.

Le premier mémoire de ce fascicule est consacré à une étude minutieuse de la monnaie indigène de l'île de Yap et des îles Pelau. La monnaie en usage à Yap consiste en petits disques de Spondylus, en morceaux d'aragonite perforés et en nacre. Elle est entièrement différente de la monnaie ayant cours aux îles Pelau. Là ce sont soit des pierres ressemblant au jaspe, soit des perles artificielles. Ces dernières sont fort intéressantes au point de vue de leur origine très probablement asiatique et plus spécialement chinoise. Elles rappellent par leur aspect général les perles bien connues de Venise. Une belle planche chromolithographiée représente un certain nombre d'exemples de ces monnaies, recueillies par M. Kubary. Le voyageur donne une classification très détaillée de toutes ces monnaies avec la nomenclature indigène. Il décrit ensuite les differents usages relatifs au change et au prêt, ce qui permet de nous former une idée assez nette sur l'esprit commercial très original par lequel ces insulaires se distinguent de la plupart des autres Océaniens. A Yap et aux îles Pelau, on a attaché une valeur spécifique à un objet exclusif, tandisque dans les autres îles de l'Océan Pacifique on n'a jamais connu que le commerce d'échange.

Le système monétaire de Yap, mais surtout celui de Pelau, est extrêmement développé et compliqué et en même temps intimement lié aux institutions sociales des insulaires. Il est intéressant de suivre les rapprochements que M. Kubary fait entre les institutions sociales à Pelau et celles de certaines régions de la Malaisie. Du reste, les annotations de M. Schmeltz à ce sujet viennent à l'appui des vues de M. Kubary.

Les trois contributions suivantes de M. Kubary traitent de l'architecture chez les insulaires de Yap, de l'industrie et du commerce des habitants de Ruk et de l'ethnographie des Carolines occidentales. Le premier de ces mémoires est surtout un supplément à un travail antérieur de M. Kubary sur le même sujet; et comme ce n'est guère possible de se former une idée précise d'après les descriptions détaillées de l'auteur sans avoir les illustrations sous les yeux, nous devons renvoyer le lecteur au mémoire original.

Il en est un peu de même pour les deux autres

mémoires, qui, tous les deux, contiennent beaucoup de faits intéressants et nouveaux. M. Kubary décrit très minutieusement les habitations, les canots, la vaisselle (en bois), les ustensiles, les ornements, les armes, etc., etc. de ces Océaniens, en donnant en même temps quelques renseignements sur les us et coutumes se rattachant à la fabrication et l'emploi de ces objets.

Les recherches de M. Kubary jettent beaucoup de lumière sur l'affinité, les migrations et les relations commerciales de tous ces insulaires. Savons gré à cet observateur patient et consciencieux d'avoir recueilli de si nombreux renseignements précieux sur des populations qui, malheureusement, sont déjà en voie de perdre leur originalité et qui ne tarderont pas à disparaître.

Qu'il nous soit permis de saisir l'occasion d'émettre l'opinion qu'un travail comme celui de Kubary, fruit de longues et laborieuses recherches sur place, contribue beaucoup plus à notre science encore si jeune que tous les manuels et traités plus ou moins savants de „l'ethnologie courante", émanant seulement du cabinet de travail. Si nous possédions beaucoup de monographies du genre dont Kubary a enrichi la science, l'ethnologie ferait de rapides progrès. Alors, il serait temps d'écrire des manuels sur une science dont, à présent, nous possédons à peine les éléments.

Souhaitons, en terminant, que ni M. Schmeltz, ni M. Trap, n'auront à se repentir de la peine qu'ils ont consacrée, l'un à la rédaction savante, l'autre à la publication si désintéressée du travail de M. Kubary. H. ten Kate.

III. Dr. Thomas Achelis: Die Entwickelung der modernen Ethnologie. Berlin 1889. Ernst Siegfried Mittler & Sohn.

Der Titel entspricht dem Inhalt nicht ganz. Es handelt sich hier nicht um die Entwicklung der Ethnologie als einer selbständigen Wissenschaft; die Ethnologie interessiert den Verfasser vielmehr nur so weit als sie mit allgemeineren psychologischen und sociologischen Fragen in Beziehung steht. Indessen in dieser Beschränkung liegt an und für sich kein Grund zum Tadel; und ebenso wenig soll es Herrn Dr. Achelis zum Vorwurf gemacht werden, dass seine Darstellung der „Entwickelung der modernen Ethnologie" der Hauptsache nach aus einer Reihe von Auszügen aus älteren und neueren Werken besteht, welche für die Entwickelung der Ethnologie von Bedeutung geworden sind. Im Gegentheil, derartige objektive Zusammenstellungen haben ohne Zweifel einen grossen Werth, vorausgesetzt dass sie eine gewisse Vollständigkeit besitzen. Und in dieser Beziehung weist die vorliegende Schrift nur wenige Mängel auf. Es ist vielleicht nicht ganz gerechtfertigt, wenn der Verfasser, der Schäffle auf 8 Seiten seine, einigermassen phantastische Theorie des socialen Organismus auseinandersetzen lässt, in 8 Reihen über Herbert Spencer hinweggeht. Spencer's Principles of Sociology sind keineswegs, eine blosse Fortbildung der Gedanken Comte's. Spencer ist der erste gewesen, der es versucht hat, das Princip der natürlichen Zuchtwahl consequent und umfassend auf die Erklärung sociologischer Thatsachen anzuwenden, — ein Gedanke, der dem französischen Philosophen vollständig fern lag. Mag man über das Gelingen des Versuches denken, wie man will, in keinem Falle wird man bestreiten können, dass das Werk Herbert Spencer's eine der bedeutendsten und eigenartigsten Erscheinungen auf dem Gebiete der Sociologie darstellt und dass es deshalb wenigstens denselben Anspruch auf eine eingehendere Beachtung besitzt als die Speculationen Schäffle's. Wir wollen mit dem Verfasser nicht darüber rechten, dass er Hermann Post volle 15 Seiten einräumt, während er Mac Lennan, Bachofen und Lippert nur in einer kurzen Anmerkung erwähnt und den vortrefflichen Wilken nicht einmal nennt. Aber es berührt etwas seltsam, dass ein Geschichtsschreiber der modernen Ethnologie, der Schiller verhältnissmässig ausführlich behandelt, weil er der Idee einer Universalgeschichte eine akademische Antrittsrede gewidmet hat, auf die Darlegung der Ansichten von Quatrefages verzichtet, „da er das eigentliche ethnologische Material nur verhältnismässig selten zu Rathe zieht." Die eigenen Ausführungen des Verfassers treten den fremden gegenüber in den Hintergrund, zumal da er auf jede Kritik verzichtet hat und sich durchgängig bemüht, eine strenge Objektivität zu bewahren. Nur in dem Vorwort hat er Gelegenheit genommen, sein persönliches Verhältnis zur Ethnologie kurz zu charakterisieren. Er erblickt das „eigentlich leitende Prinzip, wie es die gegenwärtige Völkerkunde kennzeichnet", in „ihrer socialpsychologischen Betrachtung, oder wie Bastian es nennt", in dem „Völkergedanken". „Dies ist das punctum saliens der ganzen Forschung, um das sich ihre wissenschaftliche Existenzfrage dreht". Wir glauben kaum zu irren, wenn wir annehmen, dass diese Ansicht keine allseitige Zustimmung finden dürfte. Uns wenigstens leuchtet es nicht ohne Weiteres ein, warum sich „die wissenschaftliche Existenzfrage der Ethnologie" um die Theorie des „Völkergedankens" drehen soll. Die Theorie des Völkergedankens ist sicher eine sehr geistreiche, sie ist vielleicht auch eine berechtigte Theorie; aber die Existenz der ethnologischen Wissenschaft hängt von ihr gerade ebenso wenig ab

als etwa die Existenz der zoologischen Wissenschaft von der Theorie DARWINS abhängt. Es ist sicher keine „Ketzerei", wenn der Verfasser gesteht, „dass die Ethnologie für ihn in gewissem Sinne nur Mittel zum Zweck ist"; jede Wissenschaft ist im Grunde „nur Mittel zum Zweck", aber bevor sie ein wirksames Mittel werden kann, muss sie sich vor allen Dingen selbständig begründen und ausbilden. Diese selbständige Begründung und Ausbildung aber hängt nach unserer Meinung, nicht sowohl von der Aufstellung weitgreifender glänzender Theorien ab, als von der gewissenhaften Sammlung und Sonderung und von der nüchternen, in jeder Beziehung vorurtheilslosen Erklärung der Thatsachen. Darin erblicken wir „das eigentlich leitende Prinzip, wie es die gegenwärtige Völkerkunde kennzeichnet". Im Uebrigen aber stimmen wir mit Herrn Dr. ACHELIS vollkommen darin überein, dass die socialpsychologische Seite der ethnologischen Wissenschaft die grösste Bedeutung und deshalb zugleich das allgemeinste Interesse besitzt. Es war ein glücklicher Gedanke, besonders diese Seite in einer Schrift hervorzuheben, die „dazu bestimmt ist, die Aufmerksamkeit unserer wissenschaftlichen Kreise auf diesen neuesten hoffnungsvollen Spross unserer gegenwärtigen philosophischen Naturwissenschaft zu richten." Deutschland hat nicht gerade Ueberfluss an Schriften dieser Art; — möge die Absicht, für welche der Verfasser so viel Fleiss und Geschick aufgewendet hat, im vollsten Maasse erreicht werden.

FREIBURG i/B. ERNST GROSSE.

VI. EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, NECROLOGIE. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN, NECROLOGE.

XV. Die Abtheilung für Ethnologie und Anthropologie der 63sten Versammlung deutscher Naturforscher und Aerzte zu Bremen am 15—20 Sept. 1890 wird durch die Herren Dr. med. G. HARTLAUB und Dr. TH. ACHELIS vorbereitet, welche um Anmeldung von Vorträgen und Demonstrationen — wo möglich vor Ende Mai — ersuchen.

XVI. Neunter Orientalisten Kongress. Am 31 März d. J. fand in Paris unter Vorsitz von Baron DE RAVISY eine Zusammenkunft hervorragender Orientalisten statt, behufs Besprechung des Projektes den neunten Orientalisten Kongress in London abzuhalten und wurde auf Vorschlag von Prof. MASPERO und Dr. HAMY beschlossen das englische Organisations Comité mit allen Kräften zu unterstützen, und die Bildung sowie die Handlungen des, in Christiania zur Zeit des vorigen Kongresses ernannten Comité's als illegal zu erklären. SCH.

XVII. Prof. A. BASTIAN schrieb zuletzt aus Tinevally, und sandte dem Kgl. Museum für Völkerkunde zu Berlin u. A. ausgegrabene Terrakotten aus der Gegend von Taschkend (Tschoi Tschube), moderne Sarthengegenstände, Kacheln, Fliesen u. s. w.
(Briefl. Mitth. von Dr. A. GRÜNWEDEL).

XVIII. Dr. A. O. HEIKEL, Docent der Ethnographie an der Universität Helsingfors, trat soeben begleitet von seiner jungen Frau eine neue Reise nach dem Ienisei, die 4te finnländische Expedition dahin, an.
Prof. J. R. ASPELIN.

XIX. Dr. W. JOEST ist von seiner Reise nach dem Saramaca mit befriedigenden Ergebnissen in Paramaribo zurückgekehrt, und wird sich jetzt zu den Stämmen am Marowijne, der Grenze zwischen französisch und niederländisch Guyana begeben.

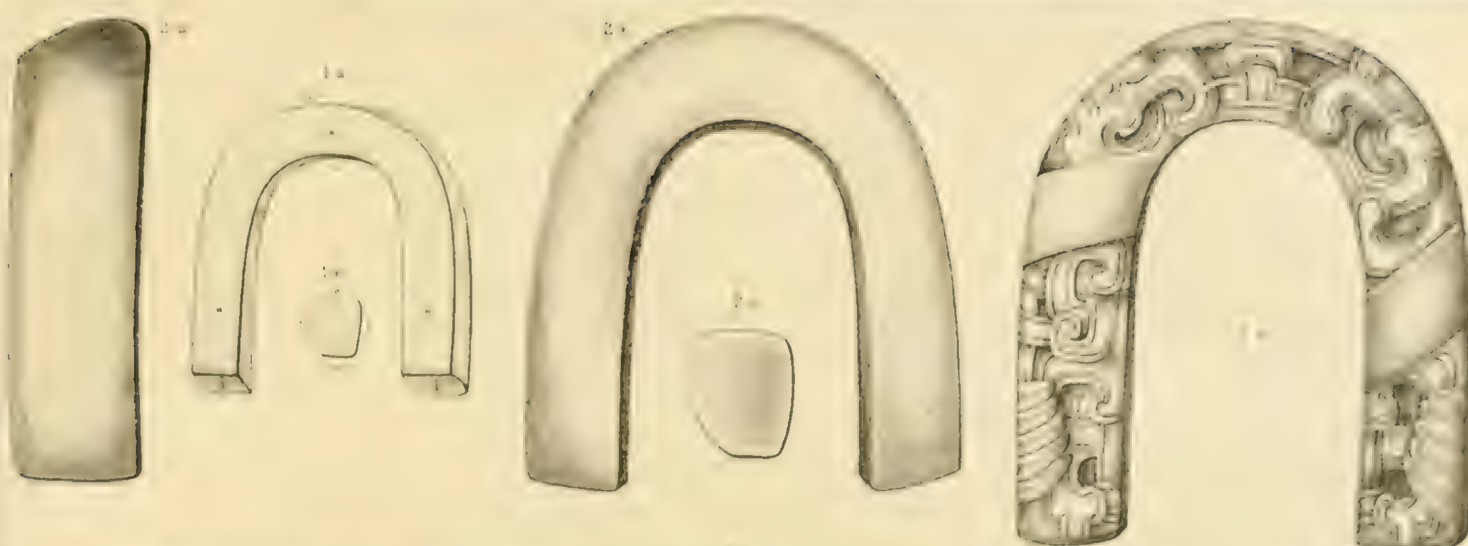
XX. Lieutenant KUNDT, der bekannte Afrikaforscher, musste Krankheitshalber heimkehren und befand sich, obwohl noch nicht ausser Gefahr, doch etwas besser im Dezember in Berlin.

XXI. Der bekannte Reisende ROSSET ist soeben mit einer grossen ethnographischen Sammlung aus Cochinchina, China etc., die für das berliner Museum für Völkerkunde bestimmt, in Hamburg eingetroffen.

XXII. Premierlieutenant KLING, der Leiter der Expedition im deutschen Togogebiet, ist soeben in Berlin angekommen und hat reiche Sammlungen mitgebracht.

XXIII. A. GRESHOFF, der als Vertreter der „Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap" in Rotterdam bedeutende Reisen im Congostaate unternommen und erfolgreich ethnologisch sammelte, ist vor Kurzem auf einige Zeit nach Niederland heimgekehrt. (Siehe: Een Nederlandsch reiziger aan den Congo, in Tijdschrift van het Nederl. Aardrijksk. Genootschap II Serie Deel III, Afd.: Meer uitgebreide artikelen, pg. 335 en v. und C. S. L. BATEMAN: Under the Lone Star pg. 100.)

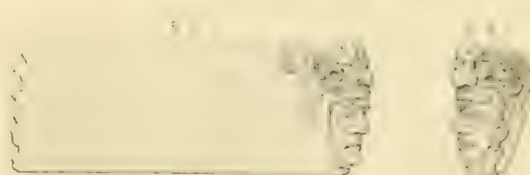
XXIV. Hofrath CARL ALDENHOVEN, bisher Direktor des herzoglichen Museums zu Gotha ist als Direktor des Museum WALLRAFF RICHARTZ in Köln berufen.
SCH.

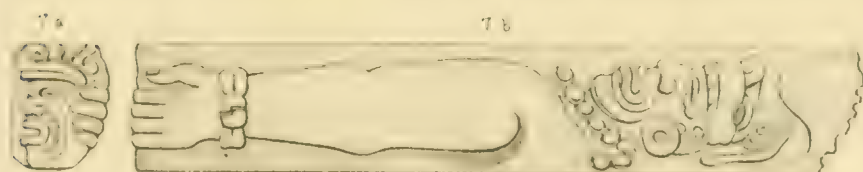


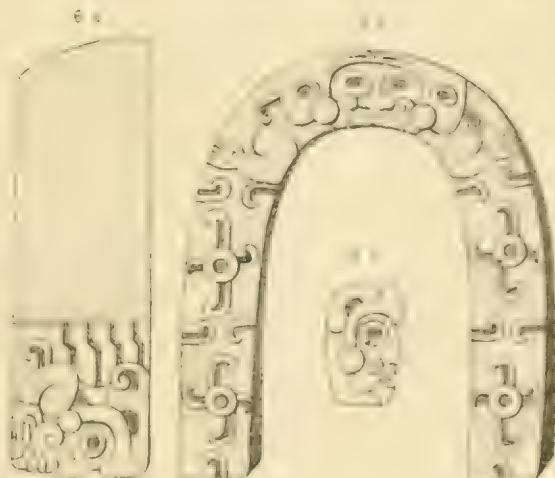










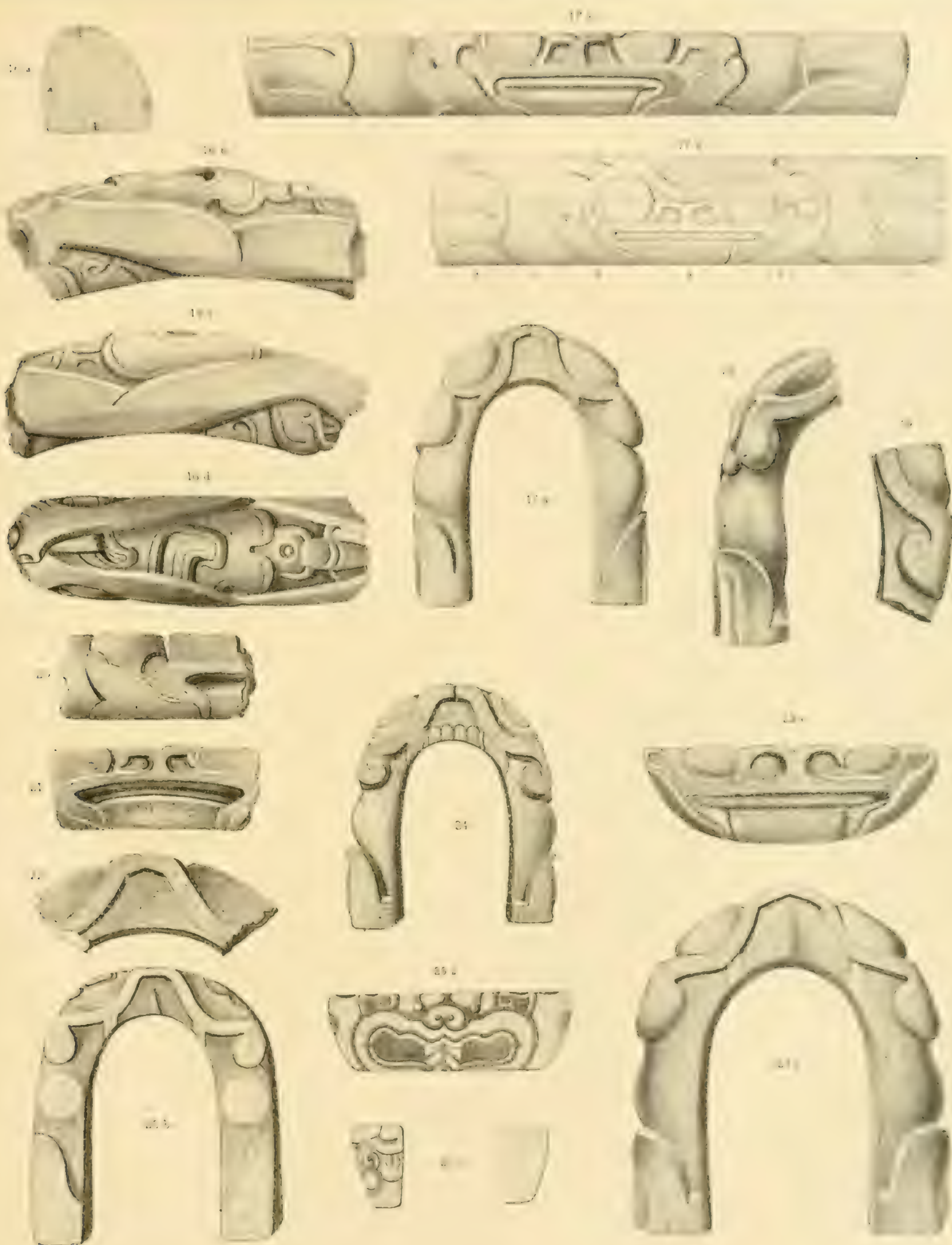














DIE STEINZEIT AFRIKA'S.

VON

DR. RICHARD ANDREE,

HEIDELBERG.

Die belangreiche Mittheilung von Professor GIGLIOLI im Internationalen Archiv für Ethnographie II. 212, über einen bei den Gallastämmen im Süden Schoa's noch jetzt beim Gerben in der Lederbereitung gebräuchlichen Schaber aus Obsidian vermehrt unsere Kenntnis der wenigen, heute noch bei den Afrikanern im Gebrauch befindlichen Steingeräthe um ein neues Beispiel. Das Vorkommen von steinernen Armringen aus Serpentin[1]) bei den waffenfähigen Männern der Tuareg wurde schon von HEINRICH BARTH beobachtet und neuerdings von HENRI DUVEYRIER (Revue d'Ethnographie II. 507) weiter verfolgt. Sie stammen aus dem Gebiete der Auelimmiden, werden auf dem Handelswege verbreitet und dienen als Schlagringe beim Zweikampf. Die Art ihrer Herstellung ist unbekannt. Kornreibsteine, aus Schale und Läufer bestehend, sind weit in ganz Afrika verbreitet. Auch als Hämmer bei der Eisenbereitung findet man noch zuweilen Granitblöcke und andere Steine verwendet. So am Tanganjikasee (BURTON, Lake Regions of Central Africa II. 312), bei den Djur im Gebiete des weissen Nil (PETHERICK, Egypt, the Soudan and Central Africa 396), bei den Mangandscha am Niassa-See (LIVINGSTONE, Letzte Reise, deutsche Ausgabe I. 180). Allgemein bekannt ist, dass Hottentotten und Buschmänner beim Wurzelgraben, Stöcke mit durchbohrten Steinen benutzen (Journ. Anthropolog. Instit. I. 347 u. XI. 129)[2]).

Gleichwerthig dem Steine und denselben Stand der Kultur vertretend wird der Knochen in seiner Verwendung bei Geräthen und Waffen angesehen. Und auch hierfür liegen aus Afrika Beispiele vor. Die Jangbara im Westen von Gondokoro am weissen Nil benutzten bis vor kurzem noch knöcherne u. hölzerne Geräthe beim Ackerbau (MORLANG in PETERMANNS Mittheilungen, Ergänzungsband II. 122). Neben eisernen Pfeilen sind im Reiche des MUATA JAMVO noch solche mit Spitzen aus hartem Holze in Gebrauch (POGGE, Im Reiche des MUATA JAMVO 238); Buschmannspfeile mit Knochenspitzen sind nichts Seltenes (SPARRMANN, Reise nach dem Vorgebirge der Guten Hoffnung. Berlin 1784. Taf. V Fig. 1). Die Batua, das kleine buschmannartige Volk im Gebiete der südlichen Kongozuflüsse besitzt nur hölzerne Waffen nach WISSMANN (Verhandl. berlin. anthropol. Ges. 1883. 455). Die Wurfgeschosse der Gambiri in Bagirmi sind zugespitzte Rohrstäbe mit einem Thonklumpen daran (NACHTIGAL, Sahara und Sudan II. 607). Die Waganda zerlegen das Fleisch mit scharfen Schilfsplittern (WILSON u. FELKIN, Uganda, deutsche Ausgabe I. 76).

Dieses alles fasse ich als Ueberbleibsel einer ehemaligen Steinzeit Afrika's auf. Dass sie vorhanden war, wird auch hier und da durch die Tradition noch bestätigt: den Wazimba auf Madagaskar schreibt dieselbe Speerspitzen aus gebranntem Thon zu (SIBREE, Great

[1]) Auch von *Lukoja* am *Niger* erwähnt (Ztschrft für Ethn. I pg. 184). — Das ethnogr. Reichsmuseum zu Leiden besitzt durch den Reisenden GOTTLOB. AD. KRAUSE ungefähr 16 Exemplare von verschiedenartigem Gestein für Erwachsene und Kinder von den *Hombori*, *Gurma* und *Kulpela*. — Diese und die folgenden Noten sind mit Zustimmung des Herrn Verfassers gegeben. D. Red.

[2]) Siehe auch Verhandl. berl. anthrop. Gesellschaft, in Ztschrft fur Ethn. XIII, pl. IX fig. 7. — Im ethnogr. Reichsmuseum zu Leiden vorhanden von Jacobsdaal, Oranje-Freistaat. Inv. No. 36 1.

african Island 216) und ein Hereromärchen erzählt davon, wie die Bäume noch mit Steinen gefällt wurden. (Bleek, Reineke Fuchs in Afrika. 71).

Im vollen Gebrauche der Steingeräthe wurde bei der Entdeckung durch die Europäer nur ein afrikanisches, isolirtes Volk angetroffen, nämlich die zu den Berbern gerechneten Guanchen der kanarischen Inseln, deren Instrumente aus Knochen oder Basaltlava bestanden (Bory de St. Vincent, Geschichte der Kanarien-Inseln. Weimar 1804. 71. 84). Spärlich sind die Nachrichten der klassischen Schriftsteller, aus denen wir für unsern Zweck Belehrung erhalten können. Von den Schleudersteinen der Libyer redet Diodorus Siculus (III. 49. 4) und Agatharchides (II. 19 im K. Müller's Geographi Graeci minores. Paris 1855) schildert die mit Steinspitze versehenen giftigen Pfeile der Aethiopier. Nach Strabo (p. 772 Casaub.) bedienten die glattnasigen Aethiopier sich der Antilopenhörner als Waffen [1]).

Deuten somit Ueberlebsel, Tradition u. geschichtliche Nachrichten bereits auf eine Steinzeit Afrika's, so sprechen auch die archäologischen Funde dafür und ich glaube, dass ein Zweifel („if such an age did there exist" sagt Herr Professor Giglioli) daran nicht mehr berechtigt ist. Ganz richtig hebt Herr Prof. G. auch hervor, dass im Norden der Sahara und an der Südspitze des Erdtheils die prähistorischen Steinfunde häufig seien; nur in den mittleren Theilen seien sie äusserst selten. Es liegt dieses aber meiner Ansicht nach daran, dass gerade der Norden und der Süden, beide direkt unter dem Einflusse und theilweise im Besitze der Europäer stehend, am besten erforscht sind, während die mittleren Theile Afrika's in Bezug auf prähistorische Erforschung kaum in Angriff genommen wurden. Indessen ist doch schon Stoff genug vorhanden, um einmal eine Zusammenstellung des Bekannten zu versuchen. Bereits vor acht Jahren (Globus XLI. 1882) habe ich die Steinzeit Afrika's zu vertreten gesucht; seitdem aber hat sich das Material so gehäuft, dass ein erneuter Ueberblick — denn mehr will ich hier nicht geben — vielleicht von Belang ist.

Wenn wir unseren Ueberblick mit Aegypten beginnen wollen, so ist es nöthig hier zwischen prähistorischen und historischen Steingeräthen zu unterscheiden. Es ist bekannt, dass bei den alten Aegyptern noch in geschichtlicher Zeit steinerne Messer u. s. w., namentlich beim Einbalsamiren und bei der Beschneidung im Gebrauch waren (Lepsius in Zeitschrift für äegypt. Sprache 1870. 120. Dümichen, Verhandl. berliner anthropol. Ges. 1871. 64. Wilkinson, Ancient Egyptians III. 262). Es sind meist sehr schön, aus Feuerstein gearbeitete Klingen, Dolchspitzen, wie jene die neuerdings Brugsch in einer Mumienstätte in Gebelên fand (Verhandlungen berliner anthropol. Ges. 1888. 209) oder auch Sägen, mit einem Harz in sichelförmige Hölzer eingelassen, wie Flinders Petrie sie aus dem Fajum nachwies (Nature vol. 41. p. 110). Letzterer Forscher setzt den Verfall der Feuersteinindustrie im alten Aegypten um das Jahr 2000 vor Christus. Diese Steingeräthe waren aber stets mit und neben den Metall-, besonders den Bronzeinstrumenten im Gebrauche und haben mit den vorgeschichtlichen Steingeräthen nichts zu schaffen.

Letztere sind aber, trotz mancher Widersprüche, im Nilthale gerade so gut vorhanden wie bei uns in Europa und es bleibt das Verdienst des Franzosen A. Arcelin das Wort „Steinzeit" für Aegypten nach den bei Abu Mangar gemachten Funden zuerst ausgesprochen zu haben. Zwanzig Jahre sind jetzt darüber hingegangen, seit Arcelin die sehr roh zugeschlagenen Messer, Sägen, Schaber als „Industrie primitive en Egypte, probablement préhistorique" anprach (Matériaux pour l'histoire de l'homme, févr. et sept. 1869), eine

[1]) Heger beschrieb Lanzen der Schillukneger von gegenwärtiger Zeit, mit Spitzen von Antilopenhörnern (Mitth. Wiener anthrop. Ges. XII (1882) pg. 9.

Ansicht, die sein verdienter Landsmann E. Hamy durch die Funde von rohen Steingeräthen bei Theben und Deir-el-Bahari, die den Typus von St. Acheul tragen, bestätigte. (Bulletin de la Soc. d'Anthropologie 1869. 685)

Deutsche Aegyptologen, voran R. Lepsius (Zeitschrift für aegyptische Sprache 1870. 89. 113), Ebers (das. 1871. 17), Dümichen (Verhandl. berl. anthropol. Ges. 1871. 65), Brugsch (Verhandl. 11. Versammlung der deutschen anthropol. Ges. zu Berlin 1880. 137) glaubten indessen jene Funde nicht als Kunsterzeugnisse ansehen zu dürfen, sondern dem Einflusse der Hitze und der Temperaturschwankungen zuschreiben zu müssen, eine Ansicht, die auch Chabas vertrat. Gewiss ist, dass in vielen Fällen durch Zerspringen Feuersteinsplitter entstehen und dass solche massenweise in der Wüste und im Nilthale vorkommen; allein diese sind von den künstlich geschlagenen wohl zu unterscheiden und da neben den roheren Formen in Aegypten auch die feiner bearbeiteten aufgefunden wurden, so ist heute ein prähistorisches Seinzeitalter für Aegypten gesichert. Wer hierauf näher eingehen will findet das Nöthige bei Lubbock (Journal anthropol. Institute IV. 215), Burton (Stones and Bones from Egypt and Midian, daselbst VIII. 290), Dr. W. Reil (Verhandlungen berliner anthropol. Ges. 1874. 118), Prof. W. Hayes (Journ. anthrop. Instit. VII. 323) Jukes Browne (daselbst VII. 396), O. Mantey (Verhandl. berliner anthropol. Ges. 1879. 351), W. Reiss (Verhandl. berl. anthrop. Ges. 1889. 702–712), H. Brugsch (Verh. berl. anthrop. Ges. 1888 pg. 209). Die Kiesel-Nuclei der arabischen Wüste und die Kieselmanufacte des Isthmus von Sues schilderte G. Schweinfurth (Verhandl. berliner anthropol. Ges. 1885. 128. 302 und 1886. 646). Manche Funde, darunter schöne Dioritäxte und Feuersteinsägen, hat auch Schliemann in Nubien gemacht. (daselbst 1887. 212).

Ebenso wie im Nilthale und den angrenzenden Wüsten finden wir die Ueberreste der afrikanischen Steinzeit weiter nach Westen hin verbreitet durch die Sahara und am Rande des Mittelmeeres hin bis nach Marokko und zwar sind es auch hier rohe, zugehauene und feinere polirte Steingeräthe, die theilweise in grossen Mengen auftreten, ja förmliche Werkstätten bilden. Nachstehend die Literatur, soweit ich sie kenne:

Lanzenspitze aus der Oase Kufra von Feuerstein, schön gearbeitet. (Gerhard Rohlfs, Kufra. Leipzig 1881. 333).

Silex taillés trouvés à Gabes en Tunisie. (Bulletins de la Soc. d'Anthropologie 1884. 7). Collignon, Les âges de la pierre en Tunisie. (Bull. Soc. d'Anthropol. 1886. 676. Dazu ist zu vergleichen: Revue d'Anthropologie 1888. 76 und Revue d'Ethnographie 1888. 162) Moreau, Notice sur des silex taillés recueillis en Tunisie. (Revue d'Ethnogr. 1888. 483).

Berbrugger war wohl der erste, der in Algerien, am Dschebel Aurès, prähistorische Steingeräthe nachwies, Chopin sammelte dergleichen in der Provinz Oran (Bull. Soc. d'Anthropol. 1881. 125). Schon 1867 wies Abbé Richard bei Laghuat ein Atelier nach (Congrès internat. d. sciences anthropol. de Paris 1878). Quarzitinstrumente vom „type chelléen" fand Dr. Tommasini bei Ternifine in der Gegend von Mascara (Bull. Soc. d'Anthropol. 1883. 426). Paläolithische Geräthe von St. Acheul-Typus bei Koléar gefunden schildert Lubbock (Journ. anthropol. Instit. X. 317). Dr. Bleicher fand in Marokko zahlreiche Feuersteinmesser und Pfeilspitzen (Revue d'Anthropologie 1880. 292).

Sehr reich an Pfeilspitzen, Messern, Sägen, Schabern ist die algerische Sahara. Es ist darüber viel geschrieben worden. Vergl. Bull. Soc. d'Anthropologie 1877. 563; Rabourdin, Les âges de pierre du Sahara central (Bull. Soc. d'Anthropologie 1881. 115 nebst Karte). Steingeräthe von Wargla (Revue d'Ethnographie 1885. 368). Ueber die Pfeilspitzen aus Feuerstein

in der algerischen Sahara sprach GRAD (Verhandl. berliner anthropol. Gesellsch. 1885. 93).

Verschieden von diesen meist der paläolithischen Zeit angehörigen Silexfunden, sind die Steingeräthe, die O. LENZ bei den alten Salzlagern von Taudeni in der westlichen Sahara fand. Es sind Hämmer, Aexte, Stössel aus Diorit. (Mittheil. der afrikan. Ges. in Deutschland II. 232 und desselben Verfassers Werk über Timbuktu II. 72)[1].

Wir wollen jetzt die vereinzelten Funde aus dem Süden, Senegambien, Guinea und Central-Afrika erwähnen. Es ist schon bemerkt worden, dass jedenfalls der Mangel an genügender Forschung die Schuld trägt, wenn wir hier so wenig wissen; aber das Wenige genügt doch, um auch für die in Rede stehenden Gebiete die Steinzeit festzustellen.

Der französische Genieoffizier PARENT hat schon 1846 zwei Aexte aus Hämatit gefunden, die eine in Bakel, die andern bei Senondebu am linken Ufer des Faleme (Senegambien). Kapitän REGNAULT und Admiral FLEURIOT DE LANGLE haben andere „Donnersteine" in Bambuk gesammelt. (Revue d'Ethnogr. 1883. II. 472). Haches polies de Dialafora; Tamboura, Soudan occidental (Bullet. Soc. d'Anthropol. 1884. 72).

Die Guineaküste hat verhältnismässig viel Steinbeile geliefert, die dort unter ähnlichen abergläubigen Gesichtspunkten von den Negern angesehen werden, wie bei uns die „Donnersteine". Im Schrank 21 des kopenhagener ethnogr. Museums befinden sich drei Steinkeile aus den früheren dänischen Besitzungen an der Goldküste, die die Akraneger „Gottesaxt", „Jongmar-limle", nennen. (STEINHAUER, das kgl. ethnogr. Museum zu Kopenhagen 1886. 15). BURTON schildert Stone Implements from the Gold Coast (Journ. anthropol. Instit. XII. 449). Ueber die Steingeräthe der Goldküste vergl. auch MONRAD, Gemälde der Küste von Guinea. Aus dem Dänischen, Weimar 1824. 118, Anmerkung. Ferner WINWOOD READE im Journ. anthropol. Institute I. Appendix p. XCIV. Ueber Steinbeile auf der Insel Fernando Poo ist zu vergleichen HUTCHINSON, Western Africa, London 1888. 192 u. O. BAUMANN, Fernando Poo, Wien 1888. 94.

Künstliche Quarzitsplitter vom Kongo führt Major ZBOINSKI an, welcher auch dergleichen bei Mossamedes gefunden haben will. (Mouvement géographique 1887. p. 35)[2]. Steingeräthe vom Tanganjikasee (Centrales Afrika) führt C. E. HORE an (Proc. R. Geograph. Soc. 1882. 7) und LIVINGSTONE fand westlich vom Südende dieses Sees im Dorfe Chitimbe ein durchbohrtes, abergläubig betrachtes Steingeräth (LIVINGSTONE's letzte Reise, deutsche Ausgabe I. 271). Aus dem Lande der Monbuttu sind wiederholt Hämatitbeile erwähnt worden. (Verhandl. der berliner anthropol. Ges. 1884. 294 und Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme. 1885. 85. 441). Ich schliesse hier an, dass GEORGE REVOIL auch im Somallande und zwar in der Nähe des Kap Guardafui geschlagene Silexstücke gefunden hat (Bull. Soc. d'Anthropol. 1881. 166).

Es erübrigt jetzt nur noch die Literatur über die zahlreichen Funde von Steingeräthen aus dem Kaplande und der Nachbargebiete anzuführen. LANGHAM DALE im Journal ethnological Society. New Series I. 51. (1869). THOMAS HOLDIN BOWKER, daselbst II. 39 (1870); LUBBOCK im Journ. anthropol. Instit. I, Appendix XCII; LANGHAM DALE, daselbst I. 345 (1872); die eingehende und grosse Arbeit von W. D. GOOCH im Journal anthropol. Instit. XI. 124; FIELDEN, daselbst XIII. 162 und endlich daselbst XVI. 423 (1886).

[1]) Siehe auch Mitth. der Wiener anthropol. Gesellschaft XIV pg. 90.

[2]) Siehe auch DUPONT: Lettres sur le Congo pg. 667 ff. (Abbildungen von „Hachettes en quarzite" pg. 667 und „Pointes de fleche en quarzite trouvée dans la region de Manyanga").





INDONESISCHE PRUNKWAFFEN.

EIN BEITRAG ZUR KUNDE DES KUNSTGEWERBES IN INDONESIEN UND DER ETHNOLOGISCHEN BEDEUTUNG DES KRIS

von

J. D. E. SCHMELTZ,

Conservator am ethnographischen Reichsmuseum zu Leiden.

(Mit Tafel IX & X).

I. EINLEITUNG.

„Die schönen, durch javanische Fürsten etc. getragenen Krisse gehören zu den merkwürdigsten Erzeugnissen der inländischen Industrie und erheben den Verfertiger fast zum Rang eines Künstlers" sagt Prof. P. J. Veth in seinem Meisterwerke[1]), und, über die Erzeugnisse javanischer Kunst sprechend, sagt Dr. L. Serrurier: „Nehmen wir z. B. die Krisgriffe. Mit ausserster Sorgfalt bearbeitet, zeigen sie uns der indischen Götterlehre entlehnte Gestalten, die in neueren Formen mehr und mehr vereinfacht, in Wellenlinien aufgelöst sind, deren Ursprung allein durch das Zusammenbringen grosser Serien zu erklären ist; oder auch der Künstler hat einen ihm fremden Stoff verarbeitet und seiner eigenen Auffassung gemäss umgeschaffen" [2]).

Beider Aussprüche erinnerte ich mich, wie früher schon öfter, wiederum lebhaft als ich im Sommer 1888 Gelegenheit hatte die Sammlung indischer Prachtwaffen zu sehen welche der Präsident des Curatoren-Collegiums der Universität Leiden, Herr Dr. jur. L. A. J. W. Baron Sloet van de Beele zu Arnheim zur Erinnerung an die, von ihm in Niederländisch Indien als General-Gouverneur verlebte Zeit bewahrt. Meiner Bewunderung dieser prachtvollen Erzeugnisse des inländischen Gewerbefleisses, fast möchte ich sagen „eines hoch entwickelten Kunstgewerbes" Raum gebend, äusserte der Besitzer den Wunsch, dieselben durch mich beschrieben zu sehen. Obwohl ich nun auf dem Gebiete der Ethnographie Niederländisch Ost-Indiens mich bis jetzt noch nicht litterarisch versucht, der Gegenstand also für mich ein noch ziemlich fremder, glaubte ich dennoch dem mich ehrenden Wunsche entsprechen zu sollen und zwar aus einem doppelten Grunde. Erstens sind, soweit mir bekannt, mit Ausnahme der wenigen, in der Publikation des Dresdener Museums[3]) beschriebenen Stücke, derart Gegenstände noch nicht eingehender besprochen, und seit Raffles grundlegendem Werk[4]) sind javanische Waffen, wenn solche in einer Publikation berührt wurden, nur ganz allgemein, und nie wieder eingehend behandelt, trotzdem es an Material dazu nicht mehr fehlt. So harren selbst hier zu Lande noch reiche Schätze dieser Art in verschiedenen

[1]) Java I pg. 614.
[2]) Catal. der Afd. Nederl. Kolonien van de Intern. Tentoonst. te Amsterdam, 2e Groep p. 280.
[3]) Dr. A. B. Meyer & Dr. M. Uhle: Seltene Waffen aus Afrika, Asien und Amerika. Leipzig 1885.
[4]) The history of Java. 2d Ed. London 1830.

Sammlungen der Bearbeitung, damit sie für weitere Kreise der Wissenschaft nutzbar werden [1]).

Dieser Pflicht der Festlegung eines wissenschaftlich werthvollen Materials glaubte ich mich nicht entziehen zu dürfen; wage ich so fast den ersten Schritt, so geschieht er in der Hoffnung dass demselben bald mehr ähnliche von anderer Seite folgen, und im Gedanken an Ad. Bastian's Mahnruf: „Rasch verrinnt der Sand im Stundenglas der letzten Arbeitsstunde wo auf psychischen Feldern noch geerntet werden kann" [2]), — und seiner Aussprüche: „Wenn sämmtliche Verhältnisse in der Gedankenwelt festgestellt sind, dann muss sich der Gesetzesplan offenbaren," etc. [3]) und „Erst wenn nachdem alles Aehnliche herangezogen und innerhalb umfänglicher Serien volles Vergleichen ermöglicht ist, lässt sich im Einzelnen wie im Ganzen hoffen die Grenze des möglichen Wissens mit Wahrscheinlichkeit zu erreichen" [4]).

Zweitens verdienen, meiner Ueberzeugung nach, die Erzeugnisse des Gewerbefleisses eingeborener Arbeiter in Niederländisch Ost-Indien mehr Beachtung als diese bis heut gefunden haben; auch von anderer, befugterer Seite ist schon mehrmals darauf hingewiesen [5]). Blicken wir nach Brittisch Indien und bemerken wir wie das einheimische Gewerbe, durch die Regierung unterstützt, einen neuen Aufschwung genommen, wie die Fähigkeiten des eingeborenen Arbeiters in, durch die Regierung errichteten Kunstgewerbeschulen weiter ausgebildet werden, ihm den Weg zu einer besseren Existenz ebnend und Anderen durch seine Produkte, die greifbaren Erzeugnisse indischen Geisteslebens, einen hohen Genuss bereitend, so fragen wir uns unwillkürlich ob dasselbe nicht auch betreffs der indischen Unterthanen der Niederlande möglich wäre. Wer sich die Mühe giebt zu beobachten, wie die Erzeugnisse des brittisch-indischen Gewerbefleisses sich, gleich denen des japanischen, mehr und mehr einen Platz auf dem europäischen Markt erobern, ja wer z. B. noch im vergangenen Jahre auf der Pariser Ausstellung die Massen von mehr oder minder werthvollen Dingen die im sogenannten Indischen Palais [6]) durch den Parsi-Kaufmann Framjee Pestonjee Bhumgara [7]) und andere indische Händler in geschmackvoller Weise aufgestellt, Alles, auch bis zum geringwerthigsten Gegenstand herab, vom Geschmack des Verfertigers Zeugnis ablegend und durch Symmetrie der Farben und Formen ausgezeichnet, sehen konnte, und wahrnahm

[1]) Ausser dem ethnographischen Reichsmuseum in Leiden besitzt noch das „Nederl. Museum voor Geschiedenis en Kunst" zu Amsterdam indische Prunkwaffen und neben mehr oder minder reichen Serien gewöhnlicher Waffen, enthalten die folgenden Sammlungen ebenfalls Prunkwaffen: Ethnogr. Museum der K. zoolog. Genootsch. „Natura Artis Magistra", Amsterdam; Koloniaal Museum, Haarlem; Museum van Land- en Volkenkunde, Rotterdam; Ethnol. Sammlung der „Instelling voor onderwijs in de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederl. Indie, Delft; Kgl. Militair Akademie, Breda; und endlich das Koloniaal Militair Invalidenhuis Bronbeek bei Arnhem. Siehe wegen des letzteren: J. C. J. Smits: Gedenkboek van het K. M. Invalh. Bronbeek. Arnhem 1881, pg. 129 pl. 12.

[2]) Inselgruppen in Oceanien pg. XXII.

[3]) Zur Lehre von den geogr. Provinzen pg. 118.

[4]) Beiträge zur vergleichenden Psychologie pg. XI.

[5]) Dr. L. Serrurier am oben angegebenen Ort und ferner im „Dagblad van Zuid-Holland en 'sGravenhage" vom 4 Juli 1888 u. A. in folgenden Worten: „Auch auf Java fehlt es nicht an lokalen Industrieen welche, gut geleitet und thatkräftig unterstützt, für die eingeborene Bevölkerung zu blühenden Erwerbszweigen werden könnten — — — die Prachtstücke an Schmiede-, Gold-, Silber- und Schnitzarbeiten, die kurzhin auf einer Auktion in Amsterdam zum Verkauf kamen, können die Ueberzeugung bei uns bestärken, dass ein Versuch nach jener Richtung hin, nicht ohne Früchte bleiben würde; — — — dadurch dass man geschickte, eingeborene Arbeiter nach Brittisch Indien senden würde, könnte der Javane von Neuem, gleichwie in lang entflohenen Jahrhunderten, vom Hindu lernen; und schliesslich müsste das Ehrgefühl des Arbeiters durch geeignete Mittel angespornt, und ihm für den Absatz seiner Produkte die hülfreiche Hand geboten werden." — Ferner F. W. van Eeden, in einer Brochure unter dem Titel: „Noorderlicht".

[6]) Siehe Abbildung: Journal of Indian Art. Vol. III (1889) N°. 28, pl.

[7]) Siehe die in voriger Note citierte Quelle pg. 21 und die dazu gehörenden Abbildungen.

wie gern und willig sich der Käufer viele fanden, der wird sich gleich uns der Frage, ob dasselbe sich nicht auch betreffs derselben Erzeugnisse der eingeborenen Arbeiter Indonesien's erreichen lasse, nicht haben erwehren können. Mögen die dazu berufen sind dieser Frage näher treten! Ist Aehnliches für unsere indischen Mitbürger durch Anregung zu eigenem Schaffen, nach guten Vorbildern der früheren Zeit, und durch Erschliessung eines Absatzgebietes zu erreichen: Ein schöner Lohn wird derer warten die sich solcher Aufgabe widmen, der Dank einer Bevölkerung deren Wohlstand solcherweise gehoben wird!

Dass die Anlagen zu derartigem Schaffen auch bei der Bevölkerung Indonesien's vorhanden davon legen, wie gesagt, die hier nachstehend beschriebenen Gegenstände Zeugnis ab; ich habe indes geglaubt mich auf eine trockene Beschreibung allein nicht beschränken zu sollen, sondern erstens derselben eine kurze Skizze der verschiedenen Industriezweige, welche bei der Anfertigung der Prachtwaffen in Wirkung treten vorausgeschickt, die für den weniger damit Vertrauten nicht ganz ohne Werth sein dürfte. Ferner wurde die Betrachtung der Ornamentik für mich Veranlassung der Frage betreffs der Entstehung, Migration und ethnologischen Bedeutung der Nationalwaffe der insularen Bevölkerung Asiens, des „Kris" näher zu treten. Das Resultat zu welchem ich dadurch gekommen, wünsche ich nur als eine „Hypothese" aufgefasst zu sehen; mögen Andere deren Stichhaltigkeit prüfen. Ich versuchte die Sprache zu verstehen die diese Gegenstände reden; ob dies mir gelang?

Für die Zwecke dieser Arbeit wurde mir seitens des Direktors des ethnogr. Reichsmuseums, Herrn Dr. L. SERRURIER, gestattet die reichen Serien von Krissen, die dasselbe seit ungefähr zehn Jahren erlangte, zu benutzen, was ich nicht unterlassen will hier dankend zu vermelden [1]). Da derselbe indes selbst die hocherfreuliche Absicht hat, dies Material in ähnlicher Weise wie die Neu Guinea-Pfeile [2]) monographisch zu bearbeiten, so glaubte ich verpflichtet zu sein von eingehenderen Vergleichen absehen und mich auf allgemeinere Hinweise, so weit nöthig, beschränken zu sollen.

Schliesslich ist es mir eine angenehme Pflicht den Herren Prof. H. KERN, G. SCHLEGEL, P. J. VETH, G. A. WILKEN und Herrn Lector H. C. KLINKERT für die mir für vorliegende Arbeit verliehene Unterstützung, für manchen werthvollen Hinweis und freundlichen Rath meinen ergebensten Dank zu sagen.

Ferner bin ich den Verwaltungen der Universitätsbibliothek zu Leiden und der Königl. Bibliothek im Haag für Verschaffung werthvoller Litteratur verpflichtet.

Auch dem Eigenthümer dieser Zeitschrift, meinem werthen Freunde P. W. M. TRAP, sei mein Dank gebracht für die liberale Weise in der derselbe die Veröffentlichung dieser Arbeit förderte [3]).

[1]) Seit jenem Zeitraum zu neuem Leben erwacht, ist das „Rettungswerk" der greifbaren Erzeugnisse des Geisteslebens der Naturvölker „die, für den Augenblick lebend, sterbend keine Spuren auf ihrer Erdenbahn zurücklassen" (BASTIAN, Vorgesch. Ethn. pg. 92) auch hier mit „Hochdruck" betrieben und, Dank der Unterstützung der Regierung und thatkräftiger Freunde in Indien, an Afrika's Westküste etc., der Bestand an Gegenständen seitdem mehr als verdreifacht. Dies ist um so erfreulicher, als auch für Indonesien's ethnologische Sammelfelder bald die letzte Stunde schlagen wird, wo man auch dort, wo sich heut noch reiche Ernte beut, auf Leichenfeldern wird wandeln, gleichwie es FINSCH und WISSMANN in Neu-Guinea und Afrika empfanden, als sie zweimal, im Abstand weniger Jahre, dieselben Gebiete betraten. (Verhandl. berl. anthrop. Gesellschaft 1887, pg. 683/684). Möge nun auch der Zeitpunkt nicht mehr fern sein wo diese vor schnellem Untergang geretteten Schätze ein, ihrer würdiges Heim erlangen; möge nicht erst ein Ereignis, gleich dem Schlossbrand (1701) in Dresden, die unmittelbare Ursache sein, diese Zeugnisse der einstigen Existenz von, im Augenblick des Contacts mit der Civilisation vom Todeshauch getroffenen Naturstämmen (BASTIAN, Vorgesch. Ethn pg. 63 & 92) dem ferneren Verbleib in feuergefährlichen, speicherähnlichen Fachwerkbauten zu entziehen! —

[2]) Siehe diese Zeitschrift Bd I pg. 1.

[3]) Erst nachdem Vorstehendes schon gesetzt, kommt wir die Brochure: P. H. VAN DER KEMP: De Kunstnijverheid in Nederl. Indie, Résumé van gewestelijke Rapporten, Batavia 1889, zu Handen. Es scheint also doch dass die früheren Mahnrufe in gleicher Richtung, keinen tauben Ohren erklungen.

II. ÜBER DIE ANFERTIGUNG DER WAFFEN IN INDONESIEN *a*).

R. ANDRÉE sagt [1]: „Fast bei allen Völkern nimmt der Schmied eine eigenthümlich abgesonderte und geheimnisvolle Stellung ein," und giebt dafür in bekannter, anregender Weise eine Reihe von Beispielen aus den verschiedenen Erdtheilen, worunter sich indes für Indonesien keines findet. Dennoch tritt uns auch hier im „*Raden Pandji*" eine Gestalt entgegen, die mit dem gleichen Nimbus wie der *Wieland* der nordischen Sage, der *Tubalkain* des ersten Buch Mose etc. umkleidet, deren Schicksale der Gegenstand von *Wajang*-Legenden geworden sind, und welche der gefeiertste Held des, in den *Wajang-gĕdog*-Aufführungen behandelten Cyclus echt javanischer Heldensagen bis zur Blüthezeit des Reiches von Mâdjâpahit ist [2]. Während dem „*Raden Pandji*" u. A. auch die Erfindung des Kris zugeschrieben wird, berichtet uns die javanische Sage auch von einem Findling, dem natürlichen Sohn eines Fürsten der durch einen Fischer gefunden und erzogen, nach erlangter Volljährigkeit sich nach dem Sitz seines Geschlechtes, *Padjadjaran*, begab, und sich bis zu der, zu jener Zeit hohen Würde eines Ober-Hofschmiedes emporschwang, um sich dann an seinem Vater zu rächen [3]. In den, aus der Hinduzeit stammenden Legenden treten besonders stets die „*Pandé*", die Eisen und Stahl bearbeitenden Künstler, in den Vordergrund; die Fürsten hatten deren viele, sich besonderer Vorrechte erfreuender, in ihrem Solde [4]) und bei CRAWFURD [5]) finden wir die Abbildung einer Skulptur aus dem Tempel von *Soekoeh*, eine Schmiede aus jener Zeit vorstellend, mit einer, den noch heut sich in Gebrauch befindenden Blasebalg mit zwei aufrecht stehenden Bambusröhren bedienenden Person an einem Ende, einer Göttergestalt (*Ganeça?*) in der Mitte, und dem Schmiedeheerd, an dem Krisse etc. durch eine zweite Person verfertigt werden, am anderen Ende. Der Name „*Pandé*" bedeutet „der *Kundige*, *Geschickte*" [6]).

Soweit über Java. Auf Sumatra verfertigten die Einwohner des alten Königreiches „*Mĕnangkĕbau*" seit den frühesten Zeiten Waffen für eigenen Gebrauch und behufs des Vertriebes an ihre nördlicher wohnenden Nachbaren [7]). Auf Bali und Celebes wurden schon seit altersher Waffen gearbeitet; die durch die Buginesen auf Celebes verfertigten erfreuten sich eines besonderen Rufes bei den Malayen, und auf Malakka, wo, wie NEWBOLD berichtet, chinesische Schmiede [8]) die Klingen der Waffen verfertigen, blühte die Waffenschmiedekunst schon im zwölften Jahrhundert [9]). So sehen wir diese Industrie schon in lang entflohenen Zeiten blühend und hoch geschätzt, und es ist bis heut so geblieben.

a) Für die Eigen- und geographischen Namen sind wir der niederländischen Schreibweise gefolgt; es ist daher *oe* = dem deutschen *u*, *u* und *uu* = *ü*, *ou* = *au* und *ij* = *ei* zu lesen.

[1]) Der Schmied in: Ethnograph. Parallelen und Vergleiche I (Stuttgart 1878) pg. 153 ff.

[2]) Siehe: VETH op. cit. I. pg. 426, 434 und pg. 612.

[3]) VETH: op. cit. II. p 144.

[4]) VETH: op. cit. II pg. 179.

[5]) Hist. Ind. Arch. II. pg. 207, pl. 18. Siehe auch RAFFLES op. cit. I pg. 192.

[6]) CRAWFURD: Dict. Ind. Arch. pg. 177. — BASTIAN, Reisen V pg. 224. — RAFFLES: op. cit. I pg. 192.

[7]) MARSDEN: Hist. Sumatra pg. 347. — NEWBOLD, Brit. Settlem. in the Straits of Malakka II pg. 197 ff.

[8]) Betreffs des Patrons der chinesischen Schmiede macht Herr Prof. SCHLEGEL uns auf folgende Stelle aus einer seiner Arbeiten aufmerksam: „On lit dans le *Wu-Yueh Tch'un-ts'iu*, le plus ancien des ouvrages historiques contemporains de la Chine, et qui traite de l'histoire des petits états *Wu* et *Yueh* (nabei dem heutigen *Su-tscheou* und *Ningpo*) depuis le 12e jusqu'au 5e siècle avant notre ère, qu'un certain *Kan-tsiang* et sa femme, s'étant précipités dans la fournaise en forgeant des épées, la postérité n'osait plus forger des épées sans s'envelopper la tête et les reins de bandages de chanvre (Cannabis sativa) et sans se revêtir d'un habit de San [Englischer Name des Indischen Hanfes, im Sanskrit *çana* genannt] (*Kien*) — c.-à.d., en habit de deuil. —" Sinico-Aryaka, ou Recherches sur les racines primitives dans les langues Chinoises et Aryennes (Tom. XXXVI der Verhandelingen Bataviaasch Gen. v. K. & W. 1872) Seite 15.

[9]) NEWBOLD: op. cit. II pg. 199 & 201.

Noch heutigen Tages besolden die eingebornen Fürsten eigene Hofschmiede[1] und mit Recht sagt VIRCHOW, über Erzeugnisse der Tauschierkunst sprechend: „Zahlen doch noch heut zu Tage die eingelegten Waffen von Java zu den vortrefflichsten Leistungen dieser Art"[2]. Auch die hier unten zu besprechenden Stücke zeugen für die Wahrheit dieser Worte und der Ausspruch bei V. D. CHIJS[3], dass die Schmiedekunst sich noch auf niederer Stufe befinde, steht damit durchaus nicht im Einklang. Nur daraus lässt sich selber erklären dass V. D. CHIJS a. o. O. von der Schmiedearbeit im Allgemeinen spricht, und, wie VAN MUSSCHENBROEK[4] bemerkt, die Waffenschmiedekunst nur auf einige Centralpunkte des Archipels beschränkt ist.

Fassen wir nun das Material der hier in Rede stehenden Sammlung näher ins Auge, so tritt ausser dem Schmied für die Anfertigung der Klingen selbst[5], noch der Goldschmied, für Tauschier- und Emaillearbeit an Klinge, Griff und Scheide; sowie der Schnitzarbeiter für Griff und Scheide in Wirksamkeit. Die Klingen der meisten werthvolleren Stich-, Hieb- und Stosswaffen von Java, Sumatra und Celebes sind damasciert; eine Ausnahme unter den Krissen bilden die der Sulo-Inseln die in Folge der Piratenzüge der Eingebornen jenes Archipels auch über die Philippinen, Nord-Ost-Borneo, Riouw und bis nach Süd-Celebes hin verbreitet, und deren Klingen glatt und nicht damasciert sind. Eine sehr eingehende Beschreibung der Einrichtung einer Schmiede, des obenerwähnten Blasebalges und des Handwerkszeugs, sowie der Erzeugnisse der auch hier „*Pandé*" genannten Schmiede in Negara, Süd-Ost-Borneo giebt F. GRABOWSKY[6]. Er liess u. A. einen damascierten Dolch in seinem Beisein verfertigen, wofür ein Stück von Celebes eingeführtes Damascier-Eisen (*besi-pamor*) zwischen zwei, gleich grosse Stücke gewöhnlichen Eisens (*besi-betul*) gelegt, und diese bei Weissglühhitze an einander geschweisst wurden. Nachdem der Dolch roh abgeschmiedet, wurden mit einem Rundeisen zwei Reihen, mit einander correspondierender, Löcher in das gewöhnliche Eisen geschlagen, und darauf das Schmieden fortgesetzt; nun drang das weichere *besi-pamor* durch die Oeffnungen nach oben und wurde in Ringen mit dem übrigen Eisen verschmiedet bis die Flächen wieder glatt. Von der, je nach den Mustern, verschiedene Namen führenden Damascierung war vorläufig nichts zu sehen; diese wurde erst, nachdem nach geschehener Befeilung, Politur und Härtung, die eigentliche Arbeit des Schmiedes abgelaufen, dadurch hervorgerufen dass der Dolch in eine, in einem Bambusbehälter befindliche Lösung von Salz, Schwefel und Thonerde in Reiswasser, gelegt wurde und vier Tage darin verblieb. Hernach wurde er mit dem Saft einer Citrone, dem etwas Arsenik (Siehe Note 7, S. 92) beigefügt, eingerieben, wonach dann das *besi pamor* fast silberweiss erscheint, während das *besi betul* schwarz bleibt. — VETH's Beschreibung der Verfertigung damascierter Krisklingen[7] auf Java stimmt mit GRABOWSKY's Schilderung fast völlig überein; überdem weist V. darauf hin wie das Eintauchen der vollendeten Klingen in vorerwähnte Lösung die Veranlassung gewesen.

[1] MEYER & UHLE, Seltene Waffen pag. 3. — VETH, op. cit. III pg. 631. — V. D. KEMP, op. cit. pg. 6.
[2] Verhandl. berl. anthrop. Gesellsch. 1874 pg. 115.
[3] Catal. ethnol. Verz. Batav. Genootsch. (1885) pg. 88.
[4] Cat. Kol. Tentoonst., Amsterdam 1883. 2de Groep pg. 235.
[5] Vergleiche über Waffenschmiedekunst im Allgemeinen: F. REULEAUX, das Buch der Erfindungen VI pg. 150 ff. und A. DEMMIN; Die Kriegswaffen (2te Aufl.) pg. 120 ff.
[6] Negara, ein Industriecentrum in Südost-Borneo. Globus LV pg. 91 ff. (Abb. des Blasebalges). Siehe ferner wegen des Letzteren: V. D. CHIJS op. cit. pg. 88. — A. L. V. HASSELT, Ethn. Atlas v. Midden-Sumatra pl. 106 fig. 6 & 7. — RAFFLES, op. cit. pl. 9 fig. 3. — MATTHES, op. cit. pl. 12 fig. 1 und fig. 2—6 Schmiedegeräth. — Siehe ferner für Central-Sumatra: A. L. V. HASSELT: Volksbeschrijving van Midden-Sumatra pg. 404 ff. (Einrichtung der Schmiede und Ceremonie bei Errichtung einer neuen. Geräthe und Erzeugnisse des Schmiedes, Gebrauches durch den Lehrling zur beobachten, etc.).
[7] Op. cit. I pg. 612. Vergleiche auch NEWBOLD II pg. 201 ff.

zu dem Glauben, dass die Javanen ihre Krisse vergiften, wie dies auch noch in der neuen Ausgabe von DEMMIN gesagt wird [1]). Die Kunst des Damascierens [2]) wurde wahrscheinlich im 13ten Jahrhundert durch die Araber nach Indonesien gebracht [3]); gewisse in Folge dieser Bearbeitung in den Klingen entstehende Figuren haben eine besondere, geheime und abergläubige Bedeutung, und bei NEWBOLD finden wir deren mehrere aus einem malayischen Manuskript, begleitet von Zeichnungen von Krisklingen, erklärt [4]). Das vorstehend besprochene Verfahren der Bearbeitung der Klingen haben wir in Uebereinstimmung mit DEMMIN, etc. speciell mit dem Worte „Damascieren" bezeichnet. Ein anderes, wodurch in den fertig vorliegenden, glatten oder damascierten Klingen Verzierungen erzeugt werden und welches gleich dem ersten, wie bekannt, zuerst in der Stadt Damascus schon in alter Zeit geübt wurde, und das verschiedene Autoren [5]) mit demselben Namen bezeichnen, belegen wir gleich DEMMIN mit dem Wort „Tauschieren". Hier werden entweder in, in der Oberfläche der Klinge oder eines anderen Theils der Waffe hergestellten Rinnen oder Fugen, verschiedene Metalle, Gold, Silber, rothes Kupfer, etc. in Drathform eingetrieben, oder aber grössere Blättchen derselben werden auf vorher rauh gemachte Stellen der Oberfläche aufgehämmert [6]). Prachtvolle Erzeugnisse von Zweigen dieses Verfahrens kommen unter den Namen „*Bidri*"- und „*Koftgari*"-Arbeiten [7]) in Gestalt der verschiedensten Gebrauchsgegenstände aus Brittisch Indien in den letzten Jahren nach Europa. — Eine fernere Verzierung der Klingen geschieht mittelst in der Hitze aufgelegten Blattgoldes, welches dann mit dem Polierstahl angerieben wird. Beispiele für beide Arten der Verzierung finden wir an Klingen, Stielringen und andern Theilen indonesischer Waffen, so auch an den hier unten zu besprechenden Exemplaren, und es liegt in der Natur der Sache dass solche Stücke stets auf den Gebrauch durch die höheren Rangklassen beschränkt sind und waren. So findet sich z. B. ein Verbot des Tragens eingelegter Krisse aus der Zeit des Sultans von Malakka, MAHOMED SHAH I; während dieser Arbeitszweig auf Malakka selbst nicht [8]), wohl aber auf Sumatra, Java, Bali und Celebes geübt wird. Die glatten, aus einerlei Material verfertigten Klingen der Krisse der Sulo-Inseln, deren schon oben erwähnt, sowie die der, „*Mandau*" genannten, Schwerter von Borneo bilden oft geschmackvolle Beispiele der Tauschierarbeit. Die Verzierungen der letztgenannten Schwerter hat S. W. TROMP in seiner mustergültigen Arbeit [9]), gleich der Verfertigung der Klingen selbst, näher beschrieben und genau erklärt [10]).

Die Verzierung der Klinge, etc., leitet unsere Augen auf die Arbeit des Goldschmiedes [11])

[1]) Op. cit. II pg. 563. [2]) Siehe über Damascieren im Allgemeinen: EGERTON, Handbook of Ind. Arms, pg. 60. — REULEAUX, op. cit. VI pg. 154 & ff. — DEMMIN, op. cit (2te Aufl.) pg. 721 ff. mit Abb.

[3]) Siehe u. A. MEYER & UHLE: Alterthümer aus dem Ostind. Arch. pg. 5. [4]) Op. cit. pg. 202 ff.

[5]) BIRDWOOD, Industrial Arts of India pg. 163 etc. — SCHLEGEL, Nederl. Chin. Woordenboek I, pg. 814.

[6]) DEMMIN, op. cit. pg. 20/21.

[7]) Genaue Beschreibung der Verfertigung beider bei EGERTON, op. cit. pg. 69 & 70 und bei Dr. L. SERRURIER, Catal. der ethn. Afd. van de Intern. Kol. Tentoonst. Amsterdam 1883 pg. 21 & 33.

[8]) NEWBOLD: op. cit. II pg. 198 & pg. 201.

[9]) „Mededeelingen omtrent Mandau's." Siehe dieses Archiv I (1888) pg. 22 ff.

[10]) Herrn Assistent Resident D. P. JENTINK verdanken wir die Mittheilung dass zur Anfertigung von Mandauklingen europäisches Eisen auch Verwendung findet; so besitzt derselbe z. B. eine in seinem Auftrag aus europäischem Material verfertigte Klinge. Der Lohn für Verfertigung solcher Klingen stellt sich laut diesem Gewährsmann auf fl. 4—6, jenachdem selbe mehr oder weniger verziert sind. — Bei RAFFLES (I pg. 193) findet sich die Angabe dass, ausser Lieferung des Materials, zu seiner Zeit als Arbeitslohn für Verfertigung einer guten Krisklinge drei Dollar bezahlt wurden; im Handel aber theils viel billigere, theils auch viel theurere vorkommen, so dass der Preis von einer halben Rupie (Gulden) bis 50 Dollar (Réal) variirt. Ja selbst das Zehnfache des letztgenannten Preises wird bezahlt, falls der Kris die geschätzteren Zeichnungen und Eigenschaften besitzt und seine Herkunft sich über drei bis vier Generationen verfolgen lässt.

[11]) Betreffs der im Folgenden erwähnten Verfahren im Allgemeinen vergleiche REULEAUX, op. cit. VI p. 320 ff. Die Arbeit der inländischen Goldschmiede wird bei v. D. KEMP, op. cit. mehrfach rühmend erwähnt.

die besonders noch in der Anfertigung der weiter unten beschriebenen, à jour gearbeiteten, Stielringe der Krisse zum Ausdruck kommt. Bleiben sie auch an Zartheit der Ausführung hinter den, mittelst der allereinfachsten Geräthschaften verfertigten Erzeugnisse der Filigranarbeiter von Padang in West Sumatra zurück, so bilden sie doch immerhin höchst beachtenswerthe Produkte des inländischen Kunstgewerbes, über deren Verfertigung uns leider keine Beschreibung zugängig ist. Dagegen giebt MARSDEN eine sehr eingehende der Herstellung der Filigranarbeiten auf Sumatra [1]).

Als Produkt der Arbeit des Goldschmiedes ist dann schliesslich noch die Bekleidung des Scheidenkörpers oder der ganzen Scheide vieler der werthvolleren Krisse und Schwerter etc., oder auch die, in manchen Fällen um selbe gelegten schmaleren Bänder [2]), und endlich die Bekleidung des oberen Endes oder anderer Theile des Schaftes der werthvolleren Lanzen mit Hülsen aus Gold-, Silber- oder Soewasa- [3]) Blech, welche in den meisten Fällen, so auch an den Stücken der hier in Rede stehenden Sammlung, mit äusserst geschmackvollen und formenreichen Ornamenten, deren Motive fast stets der Pflanzenwelt entnommen, geschmückt sind. Auch über deren Verfertigung in Indonesien ist uns noch keine genauere Schilderung bekannt geworden; eine kurze Mittheilung dass die, mit Verzierungen in getriebener Arbeit zu versehenden Gegenstände in Central-Sumatra zu diesem Behuf vorher mit einer „*Ambalau*" genannten Harzart oder einer Mischung aus Blei und Zinn gefüllt werden, findet sich bei v. HASSELT [4]); eine kurze Besprechung der Geräthschaften und Erzeugnisse des javanischen Goldschmieds bei v. D. CHIJS [5]), auch VAN MUSSCHENBROEK weist auf die überraschende Güte dieser Arbeiten, im Vergleich mit den höchst primitiven Werkzeugen hin [6]). Betreffs der beim Schleifen und Fassen der, in der Verzierung werthvollerer Waffen vielfach verwandten Edelsteine befolgten Methoden liegen uns ebenfalls keine



1.

eingehenden Mittheilungen vor; VAN MUSSCHENBROEK sagt l. c. dass der eingeborne Arbeiter letzteres besser als ersteres, und, wie auch die hier behandelte Sammlung beweist, sogar gut verstehe. Was nun zum Schluss noch ein anderes, in der Ausschmückung in Wirkung tretendes Verfahren, das Emaillieren, [7]) wie es uns bei den Scheiden der Fig. 1 & 4 unserer Taf. IX und der Schafthülse der Fig. 9 unserer Taf. X entgegentritt, betrifft, so ist es uns trotz aller Mühe nicht gelungen in der Litteratur dasselbe als in Indonesien geübt erwähnt zu finden, und Nachfragen an kundiger Stelle hatten ebenfalls keinen Erfolg. Trotzdem wird diese Kunst thatsächlich auf Java durch inländische Arbeiter verstanden, wie nicht allein die erwähnten Stücke beweisen, sondern auch eine cylinderförmige silberne Cigarrendose, welche wir Herrn Baron SLOET verdanken und die in Jogjâkarta verfertigt ist. Dieselbe ist mit Blattornamenten etc. in getriebener Arbeit bedeckt, von denen wir einen Theil in Fig. 1 wiedergeben und welche theils blau, theils grün emailliert sind, während der übrige Theil

[1]) Hist. of Sumatra pg. 178 ff. — Siehe auch CRAWFURD, Hist. etc. I pg. 183 ff. — VAN HASSELT: Volksbeschrijving etc. pg. 403. — Der Goldschmied „*Toekang amé*" erfreut sich besonderer Vorrechte; siehe auch ibid. pg. 185.

[2]) Siehe z. B. Taf. IX Fig. 1.

[3]) Soewasa ist eine Composition von Gold und Kupfer, auch wohl mit Beimengung von Silber, also eine Art Tombak. Siehe: ROORDA — VREEDE, Jav. Handwoordenboek, in voce, und besonders VAN MUSSCHENBROEK, Cat. Kol. Tentoonst. 2e Groep pg. 236.

[4]) Atlas pg. 8, pl. XXIII Fig. 9. [5]) Op. cit. pg. 87.

[6]) Catal. Kol. Tentoonst. 2de Groep pg. 234.

[7]) Vergleiche hier fur u. A.: BIRDWOOD op. cit. pg. 165; EGERTON op. cit. pg. 69. — Journ. of Ind. Art. N°. 2 (Aug. 1884) pl. XII & XIII; REULEAUX op. cit. VI pg. 325.

der Dose mit gelber Lackfarbe, wie es scheint, überzogen. Auf dem Deckel findet sich, dem Rand folgend die Aufschrift: „PAKOEALLAMAN"[1]).

Nachdem wir in Vorstehendem die Verfertigung der Klingen, sowie die Verzierung derselben und der Scheiden, resp. Schäfte, betrachtet, erübrigt uns noch eine kurze Besprechung der Verfertigung der Griffe, soweit selbe aus Holz oder Elfenbein bestehen, sowie der Scheiden selbst. Auf Malakka werden diese nur durch malayische Arbeiter verfertigt und (wie in ganz Indonesien) mit Vorliebe ein lebhaft gelbes „*Kĕmuning*"[2]) genanntes Holz, in Folge abergläubiger Anschauungen, für solche, mit Ausnahme deren der Prunkwaffen verwandt[3]). Nach RAFFLES[4]) bildet die Anfertigung der genannten Theile auf Java ein eigenes Gewerbe, dessen Vertreter „*túkang mĕráng'gi*" (von *toekang* = Arbeiter, und *werangon* = Arsenik, also wörtlich „der Arsenikeinreiber") oder „*mĕrgóngso*" genannt werden; was den kunstgewerblichen Werth ihrer Erzeugnisse betrifft erinnern wir nur an das durch Dr. SERRURIER betreffs der Griffe Gesagte. Die Scheiden der Krisse bestehen, mit Ausnahme der der Sulo-Inseln und vieler von Celebes, aus zwei Theilen, dem oberen breiten Ende oder Mundstück und dem unteren, dem Scheidenkörper, welch letzterer aus einem Stück, das mittelst eigener, u. A. einer Säge ähnlichen Werkzeugen (Fig. 2) ausgehöhlt wird. Für die Scheiden werthvollerer Krisse wird, wie auch VETH[5]) mittheilt, meist ein „*Kajoe pèlèt*" genanntes Holz[6]) verwandt. Dagegen bestehen die Scheiden der meisten Lanzenklingen, der Schwerter, Hackmesser und vieler Celebes- sowie der Sulo-Krisse, welch letztere wie durch ihre Form, etc., auch dadurch den Uebergang zum Schwert der Malayen bilden, aus zwei gleich grossen Holzplatten geeigneter Form, die durch Bänder aus Metall oder Rohrfasern zusammen gehalten werden.

Zum Schluss dieses Abschnittes möge noch, als kennzeichnend für die Sorge welche jene Völker der Erhaltung ihrer Waffen zuwenden, erwähnt sein, dass für die Reinigung derselben eine eigene Anweisung in javanischer Sprache besteht, von der eine Uebersetzung vorliegt[7]) und zufolge welcher dafür Arsenik[8]) und Citronensaft in näher erläuterter Weise verwandt werden.

III. BESCHREIBUNG DER SAMMLUNG „SLOET VAN DE BEELE".

Zur Erläuterung der im Folgenden gebrauchten Bezeichnungen der einzelnen Theile der Waffen diene das Folgende:

[1]) Die Schreibweise ist unrichtig und muss heissen *Pakoe-Alaman* d. i. „Land des PAKOE-ALAM"; siehe weiter unten Seite 96.

[2]) Murraya exotica L. und M. sumatrana Rxb. — Siehe die interessanten Mittheilungen in RUMPHIUS, Amboynsch Kruytboek, V, pg. 27 und vergleiche FILET, Plantkundig Woordenboek 2e druk N°. 3708. VAN HASSELT, Volksbeschrijving etc. pg. 31 erwähnt auch der Verwendung des „Soerian"-Holzes (Cedrula serrulata) für gleichen Zweck, das in der Liste der Holzarten in „Bijdragen tot de Flora van Midden Sumatra" unter N°. 113 vorkommt, und bei VON EEDEN, Lijst der Houtsoorten van het Koloniaal Museum, unter N°. 273 & 274. [3]) NEWBOLD, op. cit. II pg. 201. [4]) Op. cit. I pg. 193.

[5]) Op. cit. I pg. 612. Vergl. auch Vol. I pg. 39, III pg. 985 & pg. 74 der Verbesserungen.

[6]) *Kajoe* = Holz, *pèlèt* = schwarz oder dunkelbraun gefleckt. Bekanntlich das Innere des Stammes eines, *Timongo* genannten, Baumes (Kleinhovia hospita) das jedoch nicht immer gefleckt ist. Die Flecken entstehen zufolge der Meinung der Eingebornen in Folge einer Krankheit, der Werth des Holzes hängt von der Art der Flecken, denen eine abergläubige Bedeutung beigemessen wird, ab. — Für schön gefleckte Stücke, werden manchmal Hunderte von Gulden bezahlt. — „Einer der Fürsten des Reiches „*Badoeng*" zeigte uns eine Krisscheide, deren oberes Ende aus einem Stück dieses Holzes (*Kajoe pèlèt*) verfertigt war, wofür er fl 2250.— bezahlt hatte". J. JACOBS: Eenigen tijd onder de Baliers pg. 46.

[7]) Tijdschrift Ind. Taal- Land- en Volkenkunde, Deel XII pg. 592 ff. — Ebenfalls in javanischer Sprache ist ein durch F. L. WINTER verfasstes, mit vielen Abbildungen geziertes Werkchen über Krisse, 1871 zu Soerakarta publiciert.

[8]) Herr Prof. SCHLEGEL theilt uns mit dass hierunter mineralisches Arsenik, Auripigment, zu verstehen sei, welches allein, soweit ihm bekannt, für den in Rede stehenden Zweck verwandt wird.

Den runden, platt-kugeligen oder ringförmigen, von verschiedenerlei Metall verfertigten Körper, Fig. 4, welcher sich am Griff fast aller Krisse und vieler Schwerter, zwischen dem eigentlichen aus Holz, Elfenbein oder Horn bestehenden Griff verschiedener Form, wie z. B. Fig. 3 und der oberen Kante der Klinge, Fig. 5*a*, findet, nennen wir Stielring[1].

An der Klinge selbst, Fig. 5, unterscheiden wir Fig. 5*a*, die Obenkante, welche oft, zumal bei Krissen, in verschiedener Weise verziert ist und beiderseits vom oberen Rande begrenzt wird. Bei den Klingen der Krisse, mit alleiniger Ausnahme jener der Sulo-Inseln, besteht das obere Ende aus einem losen Querstück, Fig. 5*b*. Ferner unterscheiden wir an den Klingen der Krisse zwischen innerer, Fig. 5*c*, und äusserer Schneide, Fig. 5*d*, und deren oberen Enden. Den spitzen, aus der Mitte der Obenkante zum Vorschein tretenden Fortsatz, Fig. 5*e*, womit die Klinge im Griff befestigt ist, bezeichnen



wir als Angel[2]. Da es für den einen oder andern unserer Leser von Interesse sein dürfte, lassen wir untenstehend die bei RAFFLES op. cit. pl. XI, der wir unsere Abbildung entnehmen, gegebenen javanischen Namen der einzelnen Theile der Krisklinge folgen[3].

Wegen der Zusammensetzung der Scheiden der Schwerter und Krisse beziehen wir uns auf das im vorigen Abschnitt Gesagte; das obere, bei den Krissen aus dem malayischen Archipel ein besonderes Stück bildende verbreiterte Ende, Fig. 6, nennen wir Mundstück (Huis = „Haus", in niederländischen Beschreibungen, „Aufsatz" bei KLEMM, Werkzeuge & Waffen pg. 167), das untere gleich breite, oder allmählig verschmälerte Ende Scheidenkörper, Fig. 7.

[1]) v. HASSELT. Atlas etc., pl. 28 fig. 1 und pl. 31 fig. 1.

[2]) DEMMIN, op. cit. pg. 521 (2te Auflage). — Dorn bei KLEMM. Werkzeuge und Waffen pg. 167.

[3]) 1 Paksi, 2 Ganja, 3 Gandik, 4 Lambi-gaja, 5 Ring-i, 6 Gambang cachang, 7 Jenggot, 8 Rispandan, 9 Pejétan, 10 Sogoan, 11 N'das Cheehak, 12 Puchuck, 13 Adan-Adan.

Bei den Lanzen bezeichnen wir den auf dem oberen Ende des Schaftes befestigten, in der Mitte für die Aufnahme der Angel der Klinge durchbohrten Metallkörper als Zwinge, den Metallbeschlag des oberen Schaftendes als Hülse, den des unteren als Schuh.

Die bei den einzelnen Stücken vermeldeten Preise geben eine ungefähre Idee des Werthes derartiger Gegenstände; durch den Besitzer wurden selbe gegen Erlegung jener Summen, die zufolge einer Gesetzesbestimmung durch Taxation festgestellt wurden, an die Regierungskasse, als Eigenthum erworben.

a. STICH- UND HIEBWAFFEN.

a. *Dolche.*

N⁰. 2. Dolch. Erhalten von PANGERAN ADIPATI ARIÂ MANGKOE NEGÂRÂ[1]), Soerakarta, Java.

Klinge gut damasciert in Wellenlinien, Rücken gerade und breit, Schneide nächst der Stichplatte gezähnelt, dann schwach concav und nach der Spitze zu endlich schwach convex. Griff von Elfenbein mit knopfartig verdicktem, der Schneide zugebogenem Ende und mit Schnitzwerk in Blumenmanier. Stielring: Gold mit Diamanten besetzt. Hölzerne, länglich dreiseitige Scheide, in der Mitte mit rothem und oben und unten mit gelbem Goldblech bekleidet, das letztere auf der Vorderseite mit Schnörkeln und Blumenmotiven in getriebener Arbeit. Rückseite glatt mit kleinem Gürtelhaken.

Lg. K.[2]) mG. 33,⁵, o. G. 23,⁶, B. 2,⁵; Lg. Sch. 30,³, Br. oben 5,⁹ cM. — Werth *f* 200.

N⁰. 24. Dolch. Verfertigt zu Banjoewangi, Java. Die Form des Stückes ahmt buginesischen Typus nach.

Damascierte spitze Klinge mit platrundem, in Knospen- und Blattmanier geschnitztem, braunhölzernem Griff, der überdem mit Einlegearbeit, einige Kreuze nahe dem unteren Ende und einer blattähnlichen Figur, beide von Silberdrath, verziert ist. Die Klinge ist unterhalb des Griffes am breitesten und, sehr schnell schmäler werdend, an diesem oberen, fast dreieckigen Theil längs der Schneide von einer Anzahl zahnartiger Einkerbungen versehen. Von hier ab ist die Schneide zuerst schwach concav, nimmt dann wieder an Breite etwas zu und geht mit einem convexen Bogen in die Spitze über. Die von braunem Holz verfertigte Scheide ist von einer länglich vierseitigen Ausladung des Mundstückes (Haus) nach der Schneidenkante hin versehen, während das stumpfspitzige Unterende schwach hakenförmig in entgegen gesetzter Richtung gebogen ist. Das unterste Ende der Scheide ist mit Silberblech bekleidet, ausserdem sind zehn Ringe aus demselben Material um selbe gelegt und die eine Seite der Ausladung des Mundstückes mit einem blattförmigen Ornament, Einlegearbeit aus Silberdrath, verziert, während auf der anderen Seite die Jahreszahl 1865 in derselben Weise ausgeführt.

Lg. K. mG. 36,⁵, o. G. 25,³, B. oben 4,⁸, Lg. Sch. 30,⁵, Br. 3,², M. d. M. 9,¹ × 2 cM. — Werth fl. 15.—

Vergleiche: A. L. v. HASSELT: Ethn. Atlas van Midden-Sumatra pl. XXVI Fig. 8.

N⁰. 20. Dolch (*Badiq-badiq*).

Gut damascierte, spitze Klinge mit breitem Rücken und poliertem, rehfussförmigem Griff von hellgelbbraunem, geflammtem Holz. Die Scheide ist mit Ausnahme des oval knopfförmig verdickten Unterendes und des, nach der Schneidenkante hin fahnenartig verlängerten Mundstückes, die beide aus demselben Holz wie der Griff gearbeitet, von tief schwarzbraunem Holz verfertigt. Das verlängerte Mundstück endet in eine breite hakenförmige Spitze, trägt längs des oberen Randes eine Reihe Einkerbungen und ist längs des unteren nächst der Scheide ausgebuchtet, um dann wieder in eine convexe Ausladung überzugehen, deren Mitte von einer Einkerbung versehen ist.

Lg. K. mG. 23,⁶, o. G. 17,², B. 2,¹, Lg. G. 11,², Lg. Sch. 18,⁸, Br. 3,², M. d. M. 10,³ × 4 cM.

Verwandte Formen im ethnograph. Reichsmuseum in Leiden mit der Angabe „*Palembang*" vorhanden.

Vergleiche für den Griff: WOOD: Man and his handiwork pg. 131; RAFFLES: History of Java pl. 14 Fig. 5;

---

[1]) Vom Soesoehoenan von Soerakarta unabhängiger Fürst, dessen Gebiet selbst in der Residentschaft Soerakarta liegt.

[2]) Abkürzungen für die Maassangaben bei den Hieb- und Stichwaffen: Lg. K. mG. = Länge der Klinge mit Griff, o. G. = Länge ohne Griff, B. = Breite, Lg. G. = Länge des Griffs; Lg. Sch. = Länge der Scheide, Br. = Breite der Scheide, stets unterhalb des Mundstücks gemessen, M. d. M. = Maasse des Mundstücks der Scheide.

Wood: Onbeschaafde Volken II pg. 500. — John Anderson: Mission to the East Coast of Sumatra, Tafel bei pg. 354 („Golok rimbon") für das Mundstück.

b. *Krisse.*

N°. 1. Kris. Taf. X Fig. 4. Stammt von Pakoe Boewanâ, Senapati-ingalâga, Ngabdoel-rahman, Sahidin, Panatâgâmâ [1]) IX, Soesoehoenan [2]) (Kaiser) von Soerakarta, Java.

Flammende Klinge, mit neun Krümmungen, gut damasciert in Form von der Mittellinie ausgehender Strahlen, das obere, in eine dreieckige Spitze ausgezogene Ende der inneren Schneide gezähnelt, das der anderen verdickt, abgerundet, in eine nach unten gerichtete kurze Spitze ausgezogen und vergoldet. Auf beiden Seite eine Schlange en relief, deren Leib der Mittellinie folgt, mit diamantenem Auge, und vergoldeter Krone, vergoldetem Kamm und dreizeiligen goldenen Schuppen, die mittelsten rautenförmig, während die seitlichen von dreieckiger Gestalt. Längs des Oberrandes und quer über beide Seiten zunächst demselben vergoldetes Ranken- und Blattwerk. Griff vielkantig, von hellbraunem Holz, und ähnlicher Form wie Taf. IX Fig. 4, Innenseite mit zwei rundlichen Partien Schnitzwerk in Drachenmotiv en bas-relief. Platt kugelförmiger Stielring: Filigranarbeit goldene, mit Diamanten besetzte Blätter, Blumen und Ranken. Scheide von demselben Holz wie der Griff verfertigt und mit kahnförmigem, lackiertem Mundstück, ähnlich dem von Taf. IX Fig. 4; das mit der äusseren Schneide korrespondierende Ende des Oberrandes jedoch schwach hakenförmig nach oben und innen gekrümmt. Die eine Seite des Scheidenkörpers mit Goldblech bekleidet, das über beide Kanten hinweg in Form eines schmalen Streifens, und am Unterende eine Strecke weit, auf die andere Seite übergreift. Siehe unten Fig. 17 & 20.

Lg. K. mG. 48,5, o.G. 38, B. 9,3; Lg. Sch. 39, Br. 4,5, M. d. M. 15,7 × 4,5 cM.

Die neun Krümmungen der Klinge deuten darauf hin dass dies Stück unter Pakoe Boewanâ etc. dem IXten angefertigt, es war dies s. Z. der erste Kris der unter dessen Regierung innerhalb des Kraton's verfertigt wurde. — Werth fl. 250.

Vergleiche: Klemm: Werkzeuge und Waffen pg. 168, Fig. 280.

N°. 31. Kris. Taf. IX Fig. 4. Erhalten von Pangeran Adipati Ariâ Mangkoe Negara, Soerakarta, Java.

Flammende Klinge mit einer Krümmung, gut wolkig damasciert, das verdickte Ende der äusseren Schneide vergoldet, Zähnelung des spitz ausgezogenen Endes der inneren Schneide aus der Abbildung ersichtlich; beiderseits in vergoldeter Arbeit, en relief, ein gekrönter Götter-Kopf (? Râksasa) mit Hals und mit geöffnetem, der äusseren Schneide zugekehrtem Munde, der mit grossen, gebogenen Eckzähnen bewaffnet. Obenkante der Klinge mit vergoldetem, farnblattartigem Ornament. Griff von rothbraunem Holz, Form und Schnitzwerk wie bei N°. 1, kleiner goldener Stielring mit einer Reihe Diamanten zwischen zwei Reihen à jour gearbeiter, dreieckiger, mit den Spitzen einander zugekehrter Zähne. Scheide von hellerem Holz als der Griff verfertigt, das Mundstück kahnförmig, poliert, und mit wenig ausgezogener, mit der innern Scheide korrespondierender, oberer Ecke. Der Scheidenkörper mit Goldblech bekleidet, das auf der einen, der beim Tragen nach aussen gekehrten, Seite mit einem fünfmal wiederholten, theils grün emailliertem und mit Diamanten besetztem Blumenmotiv en relief verziert ist.

Lg. K. mG. 46,7, o. G. 37, B. 8,5; L. Sch. 38,3, Br. 4, M. d. M. 14,4 × 1,8 cM. — Werth ungefähr fl 200.

N°. 6. Kris. Taf. IX Fig. 5. Erhalten von Pangeran Ngabehi [3]), Jogjakarta, Java.

Altes Familienstück, dem General-Gouverneur als Freudenbeweis durch den Genannten, wegen seiner Ernennung zum Adjudanten, im Auftrag seines Vaters überreicht.

Flammende Klinge mit elf Krümmungen, gut damasciert, aber ohne hervortretende Zeichnungen und glatt, beide Schneiden am oberen Ende mit vielen hakenförmigen Zähnen, wie aus der Abbildung ersichtlich, das äussere Schneidenende wie bei N°. 1. Auf beiden Seiten eine vergoldete gekrönte Schlange en relief, deren Kopf dem äusseren Schneidenende anliegt und deren Leib der Mittellinie folgt, während er jederseits durch eine grubenartige Vertiefung der Klinge begrenzt wird. Auf der Obenkante der Klinge, sowie an beiden Seiten parallel derselben, und soweit die Zähnelung der Schneide reicht, goldene Blumenguirlanden

[1]) Nagel der Welt, Oberbefehlshaber im Kriege, Diener des Barmherzigen, Herr des Kirchenwesens, Ordner der Gottesverehrung. Siehe betreffs der inländischen Titel auch Bastian, Reisen V pg. 168.

[2]) Seine Heiligkeit. [3]) Der älteste aller aus Nebenfrauen des Sultans gezeugten Söhne.

en relief. Griff und Stielring wie bei N⁰. 31. Scheide von gelbbraunem Holz, Form des Mundstücks wie bei dem Kris Taf. IX Fig. 2. Der Scheidenkörper mit Goldblech bekleidet, das auf der einen Seite mit einem theils grün emailliertem, und mit Diamanten besetztem Blumenmotiv in schwach erhabener Arbeit verziert ist.

Lg. K. mG. 47, o. G. 37,³, B. 9; L. Sch. 40, Br. 4,², M. d. M. 16,⁶ × 4,⁹ cM. — Werth fl 400.

N⁰. 32. Kris. Taf. IX Fig. 7. Erhalten vom Sultan von Jogjâkartâ, Java.

Klinge mit einer schwachen Krümmung, beide obere Schneidenenden nur wenig gezähnt. Beiderseits goldene gekrönte und geflügelte Schlange mit, dem äusseren Schneidenende anliegendem Kopf, diamantenem Auge und dem Obenrand der Klinge anliegendem Leib. Die Mitte des vergoldeten, verdickten äusseren Schneidenendes ebenfalls mit einem Diamanten verziert. Obenkante der Klinge mit goldener Blumenguirlande, in der Mitte jeder Blume ein Diamant. Griff und Stielring wie bei N⁰. 31. Mundstück der Scheide von einer an *„Kajoe pělět"* erinnernden Holzart, Form wie bei Raffles pl. XI Fig. 3. Scheidenkörper mit Goldblech bekleidet, die eine Seite in gleicher Weise geschmückt wie bei N⁰. 6.

Lg. K. mG. 44,⁸, o. G. 36, B. 9,³; Lg. Sch. 38, Br. 4, M. d. M. 18,¹ × 3,⁸ cM. — Werth ungefähr fl 200.

Vergleiche: Ratzel, Völkerkunde II pg. 402, Figur rechts, für Scheide und Mundstück; P. A. v. d. Lith, Nederlandsch Oost-Indië, Taf. bei pg. 396 (Wapenen) fig. 7, links die dritte von oben; Dr. M. Winternitz: Der Sarpabali, ein altind. Schlangencult. [Mitth. wiener anthrop. Gesellschaft XVIII, 1888] pg. 28, (Beispiele geflügelter Schlangen); Knight, Savage weapons p. 51 fig. 89; A. Demmin, Die Kriegswaffen (2te Aufl.) p. 573 fig. 3 (Scheide); G. Fincke: Abbild. und Beschr. von alten Waffen und Rüstungen pg. 40 & pl. 147 fig. 1. — J. Crawfurd, Hist. of the Ind. Archipelago I pl. 5.

N⁰. 36. Kris. Taf. IX Fig. 8. Erhalten von Pangeran Adipati Ariâ Pakoe Alam [1]), Jogjâkartâ, Java.

Gerade, ausgezeichnet schön damascierte Klinge, allein das innere Schneidenende gezähnelt, am äusseren, verdickten ein Drachenkopf(?) in Gold und ein ebensolcher viel grösserer auf beiden Seiten der Klinge, umgeben von Blättern, Ranken und Schnörkeln; die Mitte der Stirn der Köpfe wird durch einen Diamant eingenommen, die Augensterne bestehen aus Rubinen. Obenkante der Klinge ebenfalls mit goldenen Blumen, deren Mitte Diamanten oder Rubinen bilden. Griff wie bei N⁰. 32, goldener Stielring à jour gearbeitet, Reihen von Zacken und runden Körpern, aber ohne Diamanten. Scheide wie bei N⁰. 32, die Bekleidung des Scheidenkörpers aber mit weniger Diamanten geschmückt.

Lg. K. mG. 45, o. G. 35,⁸, B. 8,⁵; Lg. Sch. 38, Br. 4, M. d. M. 19 × 4 cM. — Werth ungefähr fl 200.—

Vergleiche: Egerton, op. cit. pg. 96 Fig. 272 (Scheide) & 275; Klemm, Werkzeuge und Waffen p. 167 Fig. 277 & 278.

A. R. Hein erwähnt, in seiner Arbeit: Malerei- und technische Künste bei den Dajaks in „Annalen des KK. naturhist. Hofmuseums IV, 1889," pg. 220 eine chinesische Legende welche die Entstehung des Drachens aus Schlangen behandelt. Nach Herrn Prof. Kern's Meinung dürfte hier vielleicht auch eine Vorstellung von Çiva oder von einem Dämonen „Dâitya" oder „Dânava" (Tryakscha), vorliegen.

N⁰. 4. Kris. Taf. X Fig. 3. Erhalten von Pangeran Adipati Ariâ Pakoe Alam zu Jogjâkartâ, Java. Altes Familienstück.

Flammende Klinge mit sieben Krümmungen, inneres Schneidenende mit vielen hakenförmigen Zähnchen, äusseres verdickt und nach unten in eine Spitze endigend, die den Kopf einer gekrönten, goldenen Schlange, deren Leib beiderseits der Mittellinie der Klinge folgt, berührt. Hinter dem Halse eine geschuppte Fläche in Gold. Uebrigens ist die Klinge noch mit einer dem Obenrand folgenden Guirlande und mit Klee ähnlichen Blättern, sowie am verdickten äusseren Schneidenende mit Blattmotiven, alles in Gold, verziert. Obenkante der Klinge mit Blumenguirlande, einem Elephanten und einem Pferd en relief, ebenfalls in Gold. Griff derselben Form wie bei N⁰. 32; goldener Stielring à jour gearbeitet: Blumen und Ranken, mit Diamanten verziert. Mundstück der Scheide aus hellgelbbraunem Holz verfertigt, breit kahnförmig wie bei Fig. 4 Taf. IX; Scheidenkörper mit Kupferblech bekleidet.

Lg. K. mG. 45,⁵, o. G. 34,⁵, B. 9; Lg. Sch. 41, Br. 4,³, M. d. M. 14,⁸ × 5,⁹, M. — Werth fl 400.—

[1]) Vom Sultan von Jogjâkartâ unabhängiger Fürst in der Residentschaft Jogjâkartâ.

N°. 18. Kris. Taf. IX Fig. 3. Erhalten von Raden Adipati Werià Danoe Adiningrat, Regent van Banjoewangi, Java.

Gerade Klinge, gut wolkig damasciert, Schneidenenden nicht gezahnelt, Oberkante der Klinge vergoldet und mit einigen kugligen Erhabenheiten; auf beiden Seiten parallel derselben eine Querreihe goldener Rauten zwischen zwei Reihen von Dreiecken, auf der Klinge selbst einige unregelmässige goldene Flachen. Griff dick, vielkantig, gleich wie die ganze Scheide aus Holz von Kleinhovia hospita (*Kajoe pelet*) verfertigt, die eine Seite des Scheidenkorpers roth gefarbt.

Lg. K. mG. 54, o. G. 42,7, B. 9,8; Lg. Sch. 57,5, Br. 5,5, M. d. M. 18,5 × 6,1 cM.

Vergleiche: Egerton, op. cit. pg. 96 fig. 275.

Das Holz des Griffes gilt, weil die Flecken desselben durch die ganze Dicke sich erstrecken, als besonders werthvoll.

N°. 12. Kris. Taf. IX Fig. 6. Erhalten von Panembahan[1]) Nata Kesoema von Soemenep, Madura.

Gerade, federartig damascierte Klinge mit arabischen Schriftzeichen in Gold, die verschieden an beiden Seiten des oberen Endes. Zahnelung des oberen Theils beider Schneiden aus der Abbildung ersichtlich.



Griff von Elfenbein, mit Schnitzwerk bedeckt, hauptsachlich Blattmotive, und, nahe dem knopfartig nach innen gekrummtem oberen Ende, Blumen. Silberner, platt gedruckt kugliger Stielring, à jour gearbeitet: Rankenornament mit Diamanten besetzt. Scheide nebst Mundstück aus hellbraunem, geflammtem Holz verfertigt, das Mundstuck kahnförmig, beide Enden des oberen Randes in lange Spitzen ausgezogen, deren eine, mit der äusseren Schneide korrespondierende nach innen gekrümmt ist (Siehe: Raffles: op. cit. pl. 11 fig. 3). Der vom Scheidenkörper bogig nach oben steigende Rand beiderseits in der Mitte mit Schnitzwerk, nach innen gekrümmte Blatter, verziert; der Scheidenkörper selbst mit Goldblech bekleidet, das die eine Seite jedoch nur in Gestalt eines Rahmens umschliesst, so dass innerhalb desselben das Holz der Scheide sichtbar ist. Unterhalb des Mundstücks ist ein Ring von Goldblech um den Scheidenkörper gelegt, der auf der Mitte der einen Seite einen vierseitigen grünen Stein, umschlossen von einer Blume und zwei Blättern, trägt.

Lg. K. mG. 47,5, o. G. 38, B. 9, Lg. d. Sch. 40, Br. 4, M. d. M. 16 × 4,5 cM. — Werth fl. 150.

Herr H. C. Klinkert hatte die Güte die Inschrift der Klinge zu lesen und theilt uns mit, dass die der abgebildeten Seite, hier in Fig. 8 wiederholt, lautet „12 $\frac{30}{9}$ 81 Sonnat"-Jahr die der anderen Fig. 9 „Nata Kesoema, Panembahan, Soemenep. Bei Meyer & Uhle. Seltene Waffen pg. 3, ist eine Lanze mit malayischer Inscription beschrieben und Taf. 7 Fig. 1 abgebildet, die Inschrift jedoch, wahrscheinlich durch Rost beschadigt, nicht entzifferbar.

N°. 23. Kris. Taf. IX Fig. 2*a*—*d*. Erhalten vom Fürsten von Boeleleng, Bali.

Flammende Klinge, gut wolkig damasciert, mit dreizehn Krümmungen, und tiefer doppelter Grube längs der Mitte des oberen Drittels. Beide obere Schneidenenden mehr oder minder stark gezahnelt, wie aus der Abbildung ersichtlich. Vergoldetes Rankenwerk mit Blattern und Früchten auf der Obenkante der Klinge und quer über beide Seiten, zunächst der Kante. Griff vielkantig mit nach innen gekrummtem Obenende, von hellgelbbraunem, dunkelbraun geflecktem Holz (*Kajoe pelet*). Das Mundstuck der Scheide aus demselben Holz verfertigt, breit kahnförmig, poliert; übrigens die Scheide gänzlich mit Goldblech bekleidet, das auf der einen Seite mit in sechs Fächern vertheiltem Blumen- und Blattwerk en relief (Fig. 2*a*, das dem Mundstück zunächst gelegene Ornament, 2*b* eines der Facher, das in selber Weise funfmal wiederholt ist, 2*c*, ein Theil des, beide Kanten dieser Seite begrenzenden Ornaments), auf der anderen mit eingravierten Verzierungen derselben Art, (Fig. 2*d*) bedeckt ist.

Lg. K. mG. 51,5, o. G. 39, B. 9; Lg. Sch. 46, Br. 4,3, M. d. M. 18,2 × 7,5 cM. — Werth ungefähr fl 100.

Vergleiche: Raffles, op. cit. pl. XI (Bali); Demmin: Die Kriegswaffen pg. 433 Fig. 46; Idem, 2te Aufl. pg. 574, fig. 46, v. d. Lith, op. cit., Taf. bei pg. 396, (rechts 8te Figur von oben); R. F. Burton, The book of the Sword pg. 137 fig. 130.

[1]) Panembahan bedeutet wörtlich ubersetzt „Gegenstand ehrfurchtsvoller Verehrung".

N⁰. 15. Kris. Taf. X Fig. 6. Erhalten von GOESTI NGOERAH KĔTOET DJĔLANTIK[1]), Regent von Boeleleng auf Bali.

Krisse dieser Form werden auf Bali von Fürsten und Brahmanen getragen (SLOET).

Gerade Klinge, gut wolkig damasciert, oberes Ende der inneren Schneide mit einigen hakenförmigen, das der äusseren mit drei grossen, spitzen Zähnen. Vergoldeter Griff in Form einer gekrönten Götterfigur mit einem Priesterscepter (?) in den Händen und mit Edelsteinen (Rubin, Amethyst etc.) geschmückt. Stielring in Form eines Kranzes kugliger Erhabenheiten, deren jede einen Edelstein umschliesst. Mundstück der Scheide von Elfenbein verfertigt, schmal und kahnförmig; der Scheidenkörper von lichtgelbem, dunkelbraun geflecktem Holz, (*Kajoe pèlèt*). Die eine Seite mit Messingblech bekleidet, das längs beiden Rändern mit einem Blattmotiv, und nahe dem Mundstück mit einer Gruppe verschlungener Ornamente, innerhalb zweier Querreihen kugliger Erhabenheiten, alles en relief, verziert ist.

Lg. K. mG. 53,2, o. G. 40,6, B. 9; Lg. Sch. 48, Br. 9, M. d. M. 18,5 × 5,4 cM.

Vergleiche: RATZEL, Völkerkunde II, Tafel bei pg. 391 Fig. 10. — JACOBS, op. cit. pg. 46.

N⁰. 7. Kris. Erhalten als Ergebenheitsbeweis von AROENG ABDOEL KASIM, Fürst von Pagatan und Koesan in Süd-Ost-Borneo, gelegentlich seines Besuches in Batavia, um für die ihm widerfahrene Ehre der Ernennung zum Ritter des Wilhelmordens seinen Dank abzustatten.

Flammende Klinge mit sechs Krümmungen, gut damasciert mit erhabenen Längsadern. Griff von braunem Holz, beinahe unter einem rechten Winkel nach hinten gekrümmt, in Gestalt eines stylisierten Garudhakopfes und gänzlich mit Schnitzwerk, Blumen und Ranken, bedeckt. Goldener Stielring mit Blumen en relief. Scheide und das breite, kahnförmige Mundstück, mit schwach verlängerten Enden, von braunem Holz verfertigt; der Scheidenkörper gänzlich mit Goldblech bekleidet, das am unteren Ende einen plattenartigen Rand bildet und auf beiden Seiten in verschiedener Weise mit Blattranken, Blumen etc. sowie auf der einen mit vielen knopfartigen Erhabenheiten, in Querreihen und um einen vierseitigen Rahmen geordnet, und mit schrägen Leisten nahe dem unteren Ende, in getriebener Arbeit verziert ist.

Lg. K. mG. 38,5, o. G. 32, B. 7,7; Lg. Sch. 39, Br. 4,7, M. d. M. 17,4 × 7,1 cM. — Werth fl 200.—

Form der Scheide und des Handgriffs etc., ebenso wie die Art der Bekleidung mit Goldblech deuten auf Celebes als Ursprung hin. (Siehe MATTHES: Ethnograph. Atlas der Makassaren pl. VII fig. 10; WOOD, op. cit. p. 131; J. A. BAKKERS: Het leenvorstendom Boni in („Tijdschrift Ind. Taal-, Land- en Volkenk." XV pg. 1 ff. pl. I. (*Oela mawèli*). — M. T. H. PERELAER: De Bonische Expeditien, 2e deel pl. I Fig. 2; RATZEL, op cit. II pg. 402, fig. links; WOOD: Onbeschaafde Volken, II pg. 500; EGERTON, op. cit. pg. 96, fig. 272.

c. *Hackmesser und Schwerter.*

N⁰. 33. Hackmesser. „*Wĕdoeng*" Taf. IX Fig. 1. Erhalten vom SULTAN von Jogjâkartâ, Java.

Breite, gut wolkig damascierte, aber glatte und glänzende Klinge, mit breitem Rücken und im oberen Theil concaver, gegen die Spitze hin convexer Schneide. Der Rücken geht in die Angel über, die zugleich den unteren Theil des, übrigens aus dunkelbraunem Holz verfertigten, fünfseitigen Griffes bildet. Der die Angel mit der Schneide verbindende Obenrand der Klinge bogig und blattartig ausgezackt und mit einer, auf die Seiten, in Form von Blattranken mit vertieften Adern, und auf den Rücken und die Angel, soweit selbe den Griff bildet, glatt fortgesetzten, dünnen Goldlage bedeckt, die gegen die Oberfläche der Klinge perlschnurartig abgeschlossen. Die Scheide aus hellbraunem, feinaderigem Holze verfertigt, aus zwei gleichen Theilen bestehend, welche durch vier goldene, an der Aussenseite der Scheide grün emaillierte, an der Rückenkante mit einer Rosette verzierte Ringe zusammen gehalten werden. Die Aussenseite der Scheide trägt überdem noch, nahe dem unteren Ende, eine geflügelte Rosette aus gleichfalls grün emailliertem Goldblech. Der Mund der Scheide ist verbreitert und gleichsam nach aussen umgebogen; an der dem Körper anliegenden Seite ein grosser, von hellbraunem, gut poliertem Horn verfertigter, oben schmaler, unten zungenförmig verbreiterter Haken befestigt, zum Zweck die Waffe an den Hüftgurt zu hängen.

Lg. K. mG. 34,6, o. G. 21, B. 5,6; Lg. Sch. 37, Br. 8,8 cM. — Werth ungefähr fl 200.—

Vergleiche: RAFFLES, op. cit. pl. 6 pl. 13, fig. 1 & 2; EGERTON, op cit. pg. 96 fig. 286.

---

[1]) Siehe: „Bijdragen tot de kennis van het eiland Bali" in: Tijdschrift van Nederl. Indië, III Ser. 2e Deel (1868) pg. 402 (Stammbaum).

Gehört zur Hofkleidung und wird durch die Toemenggoeng's (Oberste bürgerliche Beamte des Sultan's) getragen.

VETH sagt (Op. cit. I pg. 610) „dass es gebräuchlich bei der Hofkleidung den Kris an der rechten Seite, statt sonst an der linken zu tragen, während an dieser die vorstehend beschriebene Waffe, nebst noch einem anderen, kleinen Messer in hölzerner Scheide, hängt; als ein Symbol dessen: „dass der Träger bereit auf seines Herrn Befehl einen Baum zu fällen oder Gras zu schneiden", mit anderen Worten also ein Zeichen der grössten Ergebenheit.

Ein Exemplar dieser Waffe im ethnograph. Reichsmuseum in Leiden (Inv. N°. 360/5862) mit reich ornamentierter Tauschierarbeit und Damascierung in queren Wellenlinien; ein anderes ohne Tauschierarbeit und in einfacher gearbeiteter Scheide, aber mit sehr schönem Gürtelhaken (Inv. N°. 37/509). — Das bei „LEEMANS, Ind. Oudheden pg. 99 unter N°. 605 aufgeführte „Kapmes" ist ebenfalls eine Waffe dieser Art.

N°. 22. Hackmesser. Taf. IX Fig. 9 & 9*a*. Verfertigt durch den inländischen Arbeiter PA DJOENO, aus dem Kampong „*Karang Gajam*" zu Samarang, dem auf der Ausstellung zu Batavia, 1865, für dies Stück die silberne Medaille, die vom General-Gouverneur für, durch Eingeborne verfertigte Waffen ausgesetzt war, zuerkannt wurde. Hernach durch die Sub-Commission der Ausstellung dem General-Gouverneur überreicht. Hoftracht, siehe oben N°. 33.

Im Algemeinen stimmt dies Exemplar mit dem vorstehend beschriebenen überein, weicht aber bezüglich der Verzierung der Klinge und der Scheide davon ab. Die Klinge ist mit einer gekrönten Schlange, deren Rachen über die Schneide hinausreicht, und deren silbern geschuppter Leib der Linie des Obenrandes der Klinge und des, im oberen Theil von schwachen Einkerbungen versehenen, dachförmigen Rückens folgt, verziert. Ausserdem befindet sich jederseits, auf dem Raum zwischen dem Hals und dem tief ausgezackten Obenrande der Klinge, eine kurze goldene Ranke mit einigen Blättern, und unmittelbar unterhalb des Griffes eine goldene Palmette. Obere Hälfte des Griffes schwarzes Holz, übrigens Stahl. Scheide von braunem Holz, Mundsaum verbreitert und mit Schnitzarbeit, Blättermotiv, bedeckt. Fischgrätenartig geflochtene Ringe von Rotanfaser, die mit einem, längs des convexen Randes der Scheide laufenden Rotanstreifen verbunden sind und jederseits von einem solchen, ihnen parallellen gefolgt werden, halten beide Scheidenhälften zusammen.

Lg. K. mG. 34,5, o. G. 21,5; Lg. Sch. 27,6, Br. 8,3 cM.

Vergleiche wegen des Ornamentes das bei MEYER & UHLE: Seltene Waffen, Taf. IV (irrthümlich mit V bezeichnet) Fig. 11 abgebildete Schwert.

N°. 17. Schwert. Taf. IX Fig. 10. Erhalten von GOESTI NGOERA KETOET, DJELANTIK von Boeleleng, Bali.

Gerade, glatte Klinge mit breitem, geradem Rücken und, anfänglich tief concaver, dann aber schwach convexer Schneide; an beiden Seiten mit einer, dem convexen Theil der Schneide parallelen Blutrinne nahe dem Rücken. Griff von schwarzem, glänzendem Horn, das obere Ende à jour gearbeitet, in Gestalt einer nach unten und innen gebogenen, mit Schnitzarbeit, Blumen und Blätter, bedeckten Ranke. Uebrigens ist das untere Ende rund, mit einer Anschwellung in der Mitte und mit einem langen, silbernen Stielring um die Befestigung an der Klinge umgeben, der gegen das Horn durch eine ringförmige Anschwellung, mit kugeligen Erhabenheiten längs der Mittellinie und S-förmigen Schnörkeln dazwischen, abgeschlossen wird. Platte, hölzerne Scheide deren Vorderseite nahe dem Munde einen, in aus der Abbildung ersichtlicher Weise bemalten Drachenkopf en haut relief, mit geöffnetem Rachen, hervorgestreckter Zunge, schweinshauerartigen Eckzähnen und langen spitzen Ohren trägt. Der Kopf ruht auf roth gemaltem Grunde, der mit rothen Blumen und goldenen Blättern verziert ist; die rothe Farbe ist längs der Kanten der Vorderseite und auf die Rückseite fortgesetzt, im Uebrigen ist innerhalb des solchergestalt erzeugten Rahmens die Vorderseite mit goldenen Blättern und Blumen auf gelbbraun bemaltem Grunde verziert, während dieselbe Verzierung am obern Viertel der Rückseite wiederholt ist.

Lg. K. mG. 45,5, o. G. 29,5, B. 4,1; Lg. Sch. 50,7, Br. oben 7,7, Dicke mit dem Kopf 9,5 cM. — Werth fl 12. — Siehe: RATZEL, op. cit. Tafel bei pg. 391, fig. 9

N°. 21. Schwert (sogen. Koppensneller oder „Mandau"), Borneo.

Klinge glatt mit breitem Rücken, gegen die Spitze hin mehrfach concav ausgeschnitten; Griff von Hirschhorn, mit nach der Schneide gerichteter Zinke, untere Hälfte theils mit Silberdrath, theils mit Fasern umwunden; in der oberen drei tiefe Löcher und, theils im obern Ende und theils in der seitlichen Verdickung befestigten Haaren. Unverzierte, hölzerne Scheide mit seitlicher Scheide von Baumrinde, worin ein kleines Messer mit hölzernem Griff, dessen Obenende von Knochen verfertigt, steckt.

Vergleiche: Wood, op. cit. pg. 143. — S. W. Tromp, Mededeelingen omtrent Mandaus (Intern. Archiv f. Ethn. I (1888) pg. 22 ff. & Taf. III fig. 9. — O. Penguilly d'Haridon, Catal. des coll. compos. le Musée d'Artillerie pg. 411 N°. 467. — Carl Bock, Reis in Zuid- en Oost-Borneo, pl. 18 Fig. 1—4.

N°. 19. Schwert, ähnlich N°. 21. Angeblich von Celebes, also wohl von den Toeradja's stammend [1]).

Klinge glatt, der Rücken gegen die Schneide hin schräg abgeschnitten; Griff von Hirschhorn, a jour gearbeitet, in Form eines stylisirten, mit Kriegsmütze bedeckten Menschenkopfes, zur Klinge beinahe in rechtwinkliger Richtung stehend; unteres Ende des Griffes mit gelblichem Metallblech „*Soewasa*" bekleidet, worauf Blattornamente in getriebener Arbeit. Hölzerne Scheide, oberes und unteres Ende der einen Seite mit Elfenbein belegt, das mit Schnitzwerk verziert ist. Gegen die Schneidenkante der Scheide ein Rotanstab, durch Bänder von „*Soewasa*" mit getriebener Verzierung befestigt; Gehänge mit vogelkopfähnlichem Gürtelhaken aus dem Horn eines Rhinocerosvogels, mit Blattornamenten en relief.

Vergleiche Matthes, op. cit. pl. 7 fig. 16; v. d. Lith, op. cit. Taf. bei 396, fig. 15; Ratzel, op. cit. p. 406; Tromp, op. cit. pg. 25 fig. *k*; Carl Bock, Reis in Oost- en Zuid-Borneo, pl. 18 fig. 4.

N°. 9. Schwert. Erhalten von Aroeng Abdoel Kasim, Fürst von Pagatan und Koesan, Süd-Ost-Borneo; siehe oben Kris N°. 7.

Klinge damasciert, gleichbreit, das Ende schief abgeschnitten, Rücken breit, schwach concav; Schneide schwach convex, Blutrinne beiderseits parallel dem Rücken. Griff von schwarzem Horn verfertigt, oberes Ende à jour gearbeitet: Blattmotive; unteres Ende glatt und plattrund, um die Mitte ein breites Band von Goldblech mit getriebener Verzierung: Blumenmotiv nächst dem à jour gearbeiteten Ende, und übrigens schräge, einander kreuzende Leistchen. Scheide von rothbraunem Holz verfertigt, poliert, um den Mund und das untere Ende, welches schief abgeschnitten, ein schwarzer Hornring; beide Endflächen roth gefärbt.

Lg. K. mG. 70,², o. G. 55,⁶, B. 3,²; Lg. Sch. 58,⁸, Br. 3,⁷—4,⁵ cM. — Werth fl 150.—

Das ethnographische Reichsmuseum in Leiden besitzt ein, mit vorstehend beschriebenem ziemlich übereinstimmendes Stück, mit der Angabe „*Palembang*" (Inv. N°. 101/67) welches zu den 1867 in Paris seitens der Niederl. Ind. Regierung ausgestellten Gegenständen gehörte [2]).

N°. 25. Schwert. Angeblich von Borneo erhalten.

Klinge beinahe gleichbreit, sehr gut federähnlich damasciert, Rücken concav, im oberen Drittel breit, übrigens scharf; Schneide schwach convex, gegen die Spitze fast schief abgeschnitten. Griff aus schwarzem Horn verfertigt, in Form einer à jour gearbeiteten Blumenknospe, mit einem Ring von Goldblech mit Blumenmotiven in getriebener Arbeit, um das untere Ende; Stichplatte roth gefärbt. Scheide der Form der Klinge entsprechend, den Mundrand bildet ein Ring von schwarzem Horn, aus welchem Material auch das, von einem breiten, hervorstehenden Kiel längs des Randes versehene Unterende, ähnlich dem eines Schleppsäbels, verfertigt ist. Im Uebrigen besteht die Scheide aus Holz, ist mit Faserschnur dicht umwickelt und darüber hin braun bemalt.

Lg. K. mG. 75,⁵, o. G. 59, B. 3,⁶; Lg. Sch. 61,⁷, Br. 5,⁴—5,⁸ cM.

[1]) J. G. F. Riedel: De Topantunuasu of oorspronkelijke volksstammen van Centraal Celebes (Bijdr. v. h. Koninkl. Inst. v. d. Taal- Land- en Volkenk. v. Nederl. Indie) Volgr. I (1886) pg. 77 ff.

[2]) Siehe auch: W. L. de Sturler: Het gebied van Palembang, plaat bij bldz. 183 (Inl. Häuptlinge und Beamte lassen sich eine Waffe dieser Art nachtragen). — D. F. van Braam Morris: Het landschap Loeboe in „Tijdschrift voor Ind. Taal-, Land- en Volkenkunde", XXXII (1889) pg. 498 ff.

b. STOSSWAFFEN.

a. *Prunklanzen.*

N⁰. 35. Lanze. Taf. X Fig. 5. Antikes Stück, von Pangeran Ngabehi (Siehe Note Seite 95); Jogjakarta, Java erhalten.

Klinge in Form eines Halbmondes, sehr schön wolkig damasciert und mit drei eingelegten runden, goldenen Plättchen in der Nähe des kurzen Stiels, der in der Mitte des convexen Randes befestigt, vergoldet und rautenförmig geschuppt ist und in eine ringförmige Anschwellung endigt, in der vier Diamanten, auf regelmässigen Entfernungen von einander, befestigt sind. Schaft von „*Kajoe pélét*" verfertigt, oberes Ende mit, von schmalen Streifen Goldblech und gedrehten Haarschnüren rautenförmig geflochtener Hülse, die gegen den Stiel der Klinge durch einen Ring von Goldblech abgeschlossen ist. Jede Raute mit goldenem Kern. Silberner Schuh mit kolbenförmigem, von Messing gearbeitetem Ende.

Breite der Klinge in der Mitte $2,^{7}$, Abstand beider Spitzen von einander $16,^{3}$, Lg. Sch.[1] 155, D. 3, Lg. d. H. $33,^{5}$, Länge des Schuhes $19,^{5}$ cM. — Werth ungefähr fl 200.—

N⁰. 5. Lanze. Taf. X Fig. 8. Erhalten von Pangeran Adipati Ariâ Pakoe Alam; Jogjakarta, Java.

Klinge in Form eines Hahnes (?) mit beiderseits ebenweit ausgebreiteten Flügeln und gerade nach oben gerichtetem Kopf, dessen Schnabel die gut, wolkig damascierte, zungenförmige Spitze umfasst. Flügel und Schwanz mit Silber tauschirt und mit eingravierten Lineamenten. Am Kopf, in der Augen- und Ohrgegend eine goldene, schnörkelartige Verzierung. Auge: Diamant, Nasenloch vergoldet. Zwinge mit vergoldeten Blättern und vier Blumen, in deren Mitte ein Diamant, auf gleichen Abständen. Schaft, Hülse an dessen oberem Ende und Schuh wie bei N⁰. 35.

Lg. K. 20, B. $5,^{5}$, Länge der Spitze bis zum Schnabel $5,^{8}$, breit $1,^{9}$; Lg. Sch. 155, D. 3, Lg. d. H. $33,^{5}$, des Schuhes 18 cM. — Werth fl 75.—

N⁰. 3. Lanze. Taf. X Fig. 9. Erhalten von Amangkoe Boewânâ[2]) Senâpati ingalâgâ, Ngabdoerrahman, Sajidin, Panâtâgâmâ, Kalipatoellah[3]) VI, Sultan von Jogjâkartâ.

Klinge in Form einer Gans (?), mit nach oben gerichtetem Schnabel, der die gut wolkig damascierte, zungenförmige, quer dem Vogelleib stehende Spitze hält; Füsse, Schnabel, Kopfplatte, sowie zwei Schnörkellinien an den Kopfseiten mit Gold tauschiert; Vertheilung der Schwingen und Deckfedern ebenfalls durch Tauschierarbeit in Gold und Silber angegeben. Auge: Diamant; Scheide von gelbbraunem Holz; Schacht von Palmholz verfertigt, poliert, oberes Ende mit silberner Hülse, die mit emaillierter Verzierung bedeckt ist: blaue Ringe mit weissen abwechselnd, und darüber hin gewundene, grüne Spiralstreifen, worin weisse runde und längliche Flecken. Schuh nicht vorhanden.

Lg. K. 29, B. 5, Lg. der Spitze bis zum Schnabel 16, breit $1,^{9}$; Lg. Sch. 223, D. $2,^{8}$; Lg. d. H. 30 cM. Werth fl 50.—

N⁰. 37. Lanze. Taf. X Fig. 2. Stammt van Pangeran Adipati Ariâ Pakoe Alam. Jogjâkartâ, Java.

Klinge in Form einer Ente aus deren Schnabel die gut wolkig damascierte, zungenförmige Spitze hervortritt, in gleicher Richtung mit dem Körper stehend. Form der Flügelfedern durch in Gold tauschierte Linien angegeben, am Kopf ebenfalls einige kurze Bogenlinien in Gold. Auge: Diamant, Scheide von gelbbraunem Holz, Schaft von Areka-Palmholz verfertigt, glänzend, mit silberner Hülse, die oben und unten durch ein goldenes Band, mit einer nach innen gekehrten Reihe blattartiger Ornamente, abgeschlossen ist. Silberner Schuh mit messingenem, knopfartigem Ende.

Lg. K. 30, B. $5,^{4}$, Lg. der Spitze bis zum Schnabel 9, B. $1,^{9}$; Lg. Sch. $193,^{5}$, L. d. H. 31, Lg. d. Schuhs $18,^{5}$ cM. — Werth ungefähr fl 200.—

Vergleiche: Meyer & Uhle, op. cit. Taf. VI fig. 5; Ratzel: op. cit., II pg. 398.

---

[1]) Abkürzungen für die Maassangaben der Lanzen: Lg. K. = Länge der Klinge, B. = Breite der Klinge; Lg. Sch. = Länge des Schaftes, D. = Dicke des Schaftes, Lg. d. H. = Länge der Hülse.

[2]) Der die Welt auf seinem Schoosse hält.

[3]) Statthalter Allah's. Siehe auch Veth, op. cit. I pg. 372.

N⁰. 34. Lanze. Taf. X Fig. 10, 10*a* & 10*b*. Vom Sultan von Jogjâkartâ, Java, stammend.

Klinge gut wolkig damasciert, aus einer aufrechten, zungenförmigen Spitze und einem zweiten Theil in Form eines liegenden S bestehend, dessen Mitte mit der Basis des ersten verbunden und dessen eine Hälfte am inneren Rande sägezahnartig eingekerbt, während das Ende der anderen pfeilartig verbreitert ist. Zwinge, Fig. 10*a*, mit Tauschierarbeit in Gold: Arabesken und Blattornamente, überdem mit vier Diamanten in gleichen Abständen verziert, deren jeder die Mitte einer Blume bildet. Scheide, Fig. 10*b*, von rothbraunem Holz verfertigt, poliert. Schaft von *„Kajoe pèlèt"*, Hülse von Faserschnüren gewunden und mit braunem Lack überzogen, gegen die Zwinge durch einen goldenen Ring abgeschlossen. Silberner Schuh mit messingenem, kegelförmigem Ende.

Lg. K. 14, B. 28^{5} (von einem Ende des S zum andern) B. der Spitze $2,^{3}$, des S 2^{5}; Lg. Sch. 192^{5}, D. 3, Lg. d. H. 34, Lg. des Schuhes 23 cM. — Werth ungefähr fl 200.—

Des pfeilartig verbreiterten Endes des S-förmig gebogenen Theils wegen, sind wir geneigt diesen Theil für eine stylisierte Schlange aufzufassen. Siehe u. A. was betreffs der Verzierung einer Axt mit eingravierten Schlangen aus dem Kaukasus in Verhandl. berl. anthrop. Gesellsch. 1881 pg. 425 gesagt.

Bei Meyer & Uhle: Seltene Waffen sind auf Taf. V, VI & VII, eine Anzahl hieher gehörender Lanzen abgebildet und pg. 3 näher beschrieben; die in Besitz des ethnographischen Reichsmuseums zu Leiden gelangte Serie dieser Meisterstücke javanischer Waffenschmiedekunst (Siehe diese Ztschrift II (1889) p. 53) umfasst 15 Stücke von deren Klingen zwei in der Gestalt von Schlangen (*Nâga's*) gearbeitet und die übrigen u. A. folgende Formen repräsentieren: *Çakra*, *Garudha*, *Triçûla* (zweimal), *Çiva*, *Frosch*, *Hahn*, *Büffelkopf*, *Drache*, etc.[1]).

b. *Stichlanzen.*

N⁰. 38. Lanze. Erhalten vom „Rijksbestuurder" (Reichsminister) von Jogjâkartâ, Java.

Klinge gut damasciert, spitz, lanzetförmig; Zwinge halbkugelförmig, mit ringförmiger Anschwellung unterhalb der Klinge und einem Kranze goldener, halbkreisförmiger Blätter längs des unteren Randes. Schaft von *„Kajoe pèlèt"*; goldener Schuh mit messingenem, kegelförmigen Ende. Cylindrische Scheide von Goldblech mit einer Blume auf dem oberen Ende und Rankenornament auf den Seiten; beide in getriebener Arbeit.

Lg. K. $19,^{5}$, B. 2, Länge der Scheide $22,^{5}$, dick oben $3,^{5}$, unten $2,^{9}$; L. Sch. 140, D. $2,^{9}$, Länge des Schuhs 19 cM.

N⁰. 11. Lanze. Erhalten vom Panémbahan Tjakra-Adining-Rat von Bangkalan, Madura.

Klinge länglich lanzetförmig, um den Stiel mit ringförmiger Verdickung, Durchschnitt spitz ovaal, gut damasciert. Schaft von *„Kajoe pèlèt"*, oberes Ende mit Hülse aus schmalen Silberstreifen und gedrehten Haarschnüren rechteckig geflochten, nach oben hin durch ein Band von Silberblech, nach unten durch einen silbernen Ring abgeschlossen. Schuh von Silberblech.

Lg. K. 22, B. $2,^{4}$; Lg. Sch. 176, D. $3,^{3}$, Lg. d. H. 33 cM. — Werth fl 25.—

N⁰. 27. Lanze. Taf. X. Fig. 7. Erhalten vom Fürsten von Badong, Nordküste von Lombok.

Klinge breit, beinahe rautenförmig, gut damasciert mit hohem Mittelrücken; der kurze Stiel doppelt ringförmig eingeschnürt, mit dazwischen liegendem Ring. Lederne Scheide. Schacht mit Schlangenhaut (*Boa*) bekleidet, oberes Ende mit langer Hülse von Goldblech, der Schuh nicht vorhanden. Lg. K. 26, B. 10; Lg. Sch. 294, D. $3,^{6}$, Lg. d. H. 19 cM. — Werth ungefähr fl 90.—

N⁰. 28. Lanze. Erhalten von Fürsten von Badong, Nordküste von Lombok.

Klinge mit erhabenem Mittelkiel längs der unteren Hälfte, gut damasciert, zungenförmig, beide Kanten vor der Vereinigung mit der Angel mehrfach ausgerandet; Zwinge halbkugelig, mit einer ringförmigen Anschwellung darüber. Hölzerne, plattgedrückt kegelförmige, bemalte Scheide, oberes und unteres Ende

[1]) Bei: de Sturler, op. cit. pl. bei pg. 183, ist eine fünfzackige Prunklanze (Hoheitszeichen) von Palembang abgebildet.

vergoldet, in der Mitte grün mit flammenartigem Ornament in Gold. Schaft aus braunem Holz verfertigt, mit Hülse aus Goldblech am oberen Ende und silbernem, gerade abgeschnittenem Schuh, mit tauartig geformten unterem Rand.

Lg. K. 30, B. $3,^{3}$; Lg. Sch. 256, D. $3,^{4}$, Lg. d. H. 18, Lg. des Schuhes 8 cM. — Werth ungefähr fl 90.—

N⁰. 29. Lanze. Stammt vom Fürst von Badong, Nordküste von Lombok.

Klinge mit erhabenem Mittelkiel, gut damasciert, spitz zungenförmig, beide Ränder unterhalb der Spitze schwach concav und dann gegen das Ende hin convex. Zwinge mit ringförmiger Anschwellung. Hölzerne Scheide, platt oval, mit schwach kegelförmig verdickter Spitze und goldenen Ornamenten, drei Winkelhaken, ober- und unterhalb eines Sternes, auf rothem Grund. Schaft von Palmholz verfertigt, glänzend: Hülse von Goldblech mit drei erhabenen, perlschnurartigen Ringen, einer an jedem Ende und einer in der Mitte. Kupferner Schuh, gerade abgeschnitten, mit ringförmiger Anschwellung an beiden Enden.

Lg. K. $32,^{5}$, B. 2,9; Länge des Scheide $44,^{5}$, B. des Scheide $5,^{7}$; Lg. Sch. 219, D. 3, Lg. d. H. $17,^{5}$ Lg. Schuhs 32 cM.

Vergleiche für Scheide und Klinge: KLEMM, Werkzeuge etc. pg. 267 fig. 311.

N⁰. 8. Lanze. Taf. X Fig. 1 & 1*a*. Als Ergebenheitsbeweis von AROENG ABDOEL KARIM, Fürst von Pagatan und Koesan, in Süd-Ost-Borneo dargebracht; siehe die Bemerkung beim Kris N⁰. 7.

Klinge länglich zungenförmig, das untere Ende sehr dick, beinahe achtkantig, gut damasciert mit erhabenen Wellenlinien. Schaft von Palmholz, poliert, um die Mitte ein Büschel schwarzer und weisser Haare von Ziegenschwänzen befestigt, oberes Ende mit einer Hülse von Goldblech die mit Ringen, Schlangenlinien, Blättern und Blumen in getriebener Arbeit verziert, und gegen die Klinge hin kragenförmig abgeschlossen ist. Unterhalb der Hülse nimmt der Schacht an Dicke ab, das untere Ende hat die Form eines Maiskolbens. Scheide (Fig. 1*a*) rothbraun lackiert, Holz, aus zwei Theilen bestehend, die durch ein, in Zickzackmanier geflochtenes, Band von Rohrfasern zusammengehalten werden; unteres Ende auf der einen Seite bauchig verdickt, mit einer tiefen Querkerbe; oberes knopfartig.

Lg. K. $27,^{5}$, B. $2,^{3}$; Lg. Sch. 175, D. 2, Lg. d. H $19,^{5}$ cM.

Dies Stück zeigt den Typus der Celebes-Lanzen. — Vergleiche: J. A. BAKKERS, op. cit. pl. VI (*Lasalaga* und *Lamatoleang*), und M. T. H. PERELAER, op. cit. II pg. 341 & pl. II fig. 14.

N⁰. 21*a*. Lanze. Taf. X Fig. 11. Von Bandjermassin, Süd-Ost-Borneo.

Klinge mit erhabener Mittellinie, zungenförmig, glatt, Damascierung nicht deutlich, untere Hälfte mit schwach concaven Kanten, beide Ecken des Endes schräg abgeschnitten. Klinge, Zwinge und Hülse scheinbar aus einem Stück gearbeitet, beide letztere mit Tauschirarbeit in Gold, die sich ebenfalls auf beide Seiten des unteren Endes der Klinge erstreckt: schnörkel-, rautenförmige und blattartige Ornamente. Schacht aus einem dünnen vielknotigen Palmstamm (Spargelpalme) verfertigt, lackiert; Schuh von Messing mit kegelförmiger Spitze.

Lg. K. 29, B. $2,^{5}$; Lg. Sch. $216,^{5}$, D. 2, Lg. d. H. 4. Lg. des Schuhes $13,^{5}$ cM.

Vergleiche MEYER, op. cit. pl. V Fig. 1 & 1*a*, wegen der Verzierung an Zwinge und Hülse.

IV. ZUR ETHNOLOGISCHEN UND SYMBOLISCHEN BEDEUTUNG DES KRIS (*a*).

Allgemeines. — Der Kris ist, wie in dieser Zeitschrift noch kurzhin erwähnt, die

(*a*) Siehe über Krisse im Allgemeinen: KLEMM: Allgem. Culturgeschichte VII pg. 341 ff. (In LANGLÈS: Monuments de l'Hindoustan sind keine Krisse, wie K. angiebt abgebildet, sondern nur indische Dolche etc.) KLEMM: Werkzeuge und Waffen pg. 167 ff. — T. J. NEWBOLD: British Settlements in the Straits of Malacca II pg. 196 ff. — T. S. RAFFLES: History of Java I pg. 193 & 329. — P. A. v. D. LITH: Nederl. Oost-Indie pg. 322. — O. PENGUILLY l'HARIDON: Catalogue des Coll. comp. le Musée d'Artillerie (Paris 1887) pg. 431 ff. J. A. v. D. CHIJS: Catalogus der ethnol. Verz. v. h. Batav. Gen. v. Kunsten en Wetensch. 1885. — J. CRAWFURD: A descriptive dictionary of the Indian islands and adjacent countries pg. 202, i. v. „Kris". — J. CRAWFURD: History Ind. Arch. pg. 224 & pl. 5. — E. H. KNIGHT: A study of the savage weapons pg. 50.

Diese letztere, auf die 1876 in Philadelphia ausgestellten Sammlungen gegründete. Arbeit wimmelt, betreffs der Provenienz, etc. der Gegenstände von unrichtigen Angaben, wie dies auch schon durch HAMY in Revue d'Ethn. I pg. 444 bemerkt, und bei, von Ausstellungen herrührendem Material, das auf selben meist

typische Waffe der insularen (malayischen) Völker Indiens[1]); da wir ihn auch auf Singapore und in den Staaten der malayischen Halbinsel finden, erkennen wir darin einen Beweis, dass diese nicht nur physisch-geographisch, wie auch feststeht, sondern auch ethnologisch zu Indonesien gehören[2]). Ebenfalls wurde l. c. auf Dr. GRONEMAN's Mittheilung hingewiesen dass der Kris sich nicht in den Skulpturen der Tempelbauten von Parambanan, (*Brambanan*) welche von ungefähr 1266—1296[3]) datieren, dargestellt findet. Dies wird durch EGERTON bestätigt[4]), der hinzufügt dass erst im Beginn des funfzehnten Jahrhunderts Darstellungen des Krisses sich finden[5]). Aus jener Zeit dürften dann auch jene antiken Formen, wo Klinge und Griff (letzterer eine manchmal etwas stylisierte Götterfigur) aus einem Stück bestehen, datieren, die mit der Angabe „aus der Periode des Reiches von Mâdjâpahit" (Fig. 10)[6]) zu uns kommen und in Indonesien selbst als werthvolle Reliquien angesehen werden[7]). Die Erfindung selbst[8]) ist in mythisches Dunkel gehüllt, sie wird nach der einen Legende einem berühmten Helden „RADEN PANDJI" zugeschrieben, während nach einer anderen ein Fürst der Hinduzeit, einen Kris an der Seite tragend auf die Welt gekommen sein soll, der die nebenstehende „*pasopati*", Fig. 11, genannte Form[9]) gehabt hatte, die auch heut noch am meisten geschätzt wird. CRAWFURD theilt mit dass die gebildeten Javanen die Erfindung einem javanischen Fürsten INO KARTAPATI zuschreiben[10]) und einer alten Ueberlieferung zufolge sollen alle Völker bei denen der Kris sich findet, einst unter javanischer Oberhoheit gestanden haben. Auch für Celebes gilt ein sehr frühes Datum als das der Einführung des Kris[11]), es wird als Lieblingswaffe beim Siegestanz in zitternde Bewegung gesetzt (BASTIAN, op. cit. pg. 15) Krisse spielen im Familienschatz sowie unter den Reichsinsignien indischer Fürsten eine grosse Rolle (Siehe Fig. 12. Kris aus dem Reichsschatz von Koetei, Borneo) und die javanische Geschichte berichtet viel von wunderthätigen und heiligen Krissen[12]).



nur der Schaulust und weniger wissenschaftlichen Zwecken dient, mehrentheils in der Natur der Sache liegt. So zeigt z. B. die Gruppe Fig. 90 „Swords of the *Philippines*" unter *b* ein Hakmesser aus den *Doesondistrikten*, *Ost-Borneo's*, *a* einen Kris von den *Sulo-Inseln*, wie solche auch in *Süd-Ost-Borneo* etc. eingeführt werden, *c* ein Schwert von *Solor*; Fig. 92 *c d*, zwei Speere von den *Viti-Inseln* sind als „Spears of the *Philippines* aufgegeben, Fig. 107, Haizahn-Speer von den *Kingsmill-Inseln* als „of the *Pilippines*". Fig. 111 „Spears of *Timor*" sind Speere altchinesischen Ursprungs und wahrscheinlich dieselben Exemplare die seitens der portugiesischen Regierung 1889 in Paris ausgestellt. Das Aergste ist aber die Angabe „*Mozambique*" für Fig. 49, eine typische *Neu-Seeland*-Steinaxt. An anderer Stelle hoffen wir gelegentlich einer Reihe geograph. Purificationen auch auf diese Arbeit zurückzukommen.

1) Bd III pg. 73. 2) BASTIAN: Reisen im indischen Archipel V pg. 9 ff. (Gründung von Singapore). NEWBOLD, op. cit. II pg. 74 & ff. 3) BASTIAN: Reisen V pg. 146 4) Op. cit. pg. 97.

5) Siehe auch CRAWFURD: Hist. of the Ind. Archipelago II, pg. 207 & pl. 18. — NEWBOLD, op. cit. II pg. 196/97. 6) Ungefähr um 1478 zerstört.

7) C. LEEMANS: Beschrijving van de Indische oudheden van het Rijks Museum v. Oudheden te Leiden 1885 pg. 100. 8) Siehe für das Folgende: VETH, Java, I pg. 613. 9) RAFFLES, History of Java 2d edit. I pg. 392 pl. XII Fig 38. 10) NEWBOLD, II op. cit. pg. 196. (Nach Mittheilung von Herrn Prof. KERN ist dies ein anderer Name des RADEN PANDJI). — J. CRAWFURD: De Indische Archipel I pg. 266 und die engl. Ausgabe, vol. I pg. 225. 11) NEWBOLD, op. cit. II pg. 197.

12) Siehe auch BAKKERS, op. cit. pl. I & II. — PERELAER, op. cit. pl. I. — S. W. TROMP: Uit de Salasila van Koetei (Bijdr. T. L. & Volkenkunde, 'sGravenhage 4de Volgr. IIIe Deel) pg. 3, 15, 99 & 101 mit Taf. V fig. *a*. — VETH, op. cit. II pg. 190 & 388 & III pg. 346. — NEWBOLD, op. cit. pg. 200 (Bali). — V. D. CHIJS, op. cit. pg. 150: Viele Exemplare aus dem Reichsschatz des vormaligen Sultanats Bandjermassin.

Ist nun der Kris heut auch nicht mehr in erster Linie und einzig als Waffe, sondern mehr als unabscheidbarer Bestandtheil des Anzuges des Mannes aufzufassen, so gehörte er in jenen entschwundenen Zeiten nicht allein faktisch zur Ausrüstung des Kriegers, sondern war auch schon vor dem [illegible] Waffe, [illegible] einem [illegible], aus jener Zeit stammenden Bericht hervorgeht. „Die Männer, alte und junge, hohe und niedere, tragen stets einen Kris, beleidigt einer den anderen oder beginnen sie unter einander zu fechten, so darf man sicher darauf rechnen dass sie einander mit dem Kris stechen. Hat der eine dem anderen eine tödtliche Wunde beigebracht und flüchtet nicht, so wird er sofort ergriffen und mit dem Kris erstochen. Die Häuptlinge schlagen den Verbrecher niemals mit der Peitsche; gleichviel ob er sich eines leichten oder eines schweren Vergehens schuldig gemacht, man bindet ihn mit Rotan und ersticht ihn mit einem Kris" [1]).

Das Tragen des Krisses [2]) ins Auge fassend, so gehörten zur Ausrüstung des Kriegers drei verschiedene: einer, den der Träger speciell seinen eigenen nannte, der zweite den er von seinen Ahnen ererbt und endlich der dritte, den er gelegentlich seiner Heirath von seinem Schwiegervater erhalten hatte. Der letztere wurde, zu unmittelbarem Gebrauch bestimmt, an der linken Seite; die beiden anderen resp. rechts und hinten im Gürtel getragen [3]). Zur Hofkleidung gehört nur ein, an der rechten Seite getragener Kris, während links eine hakmesserartige Waffe, „*Wedoeng*", die weiter oben ebenfalls beschrieben, und ein kleineres Messer getragen werden [4]). Im Uebrigen zeigt sich kein Javane, selbst im tiefsten Frieden, ohne einen Kris; POENSEN sagt l. c. dass derselbe in schiefer Richtung im Gürtel, „*saboek*", auf dem Rücken und zwar so, dass die Scheide nach links und der Griff nach rechts gerichtet ist, getragen wird. Es ist strenge verboten den Kris an der rechten Seite zu tragen, falls man sich auf öffentlicher Strasse zeigt oder einen Besuch abstattet. Betritt ein gebildeter Javane die Wohnung eines Fremden, so schiebt er sofort den Kris vom Rücken nach der linken Seite in der Weise, dass das untere Ende der Scheide vorn sichtbar ist und der Griff hinter dem linken Arme verborgen bleibt [5]). Es ist nicht richtig wenn VETH l. c. im Allgemeinen sagt dass der Kris an der linken Seite getragen wird; dies geschieht nur wenn der Javane kampfbereit ist oder Gefahr fürchtet, weil auf diese Weise der Griff leicht mit der rechten Hand zu erfassen ist. Zwar hat der, auf Pl. 2 bei RAFFLES dargestellte Mann der niederen Klasse den Kris an der linken, während der auf Pl. 4 abgebildete Häuptling ihn an der rechten Seite trägt, doch nur letzteres ist richtig; das erstere streitet mit dem „*adat*", und würde, wenn es ohne besondere Veranlassung geschähe, als frech (*ladak*) betrachtet werden. Auch die Palembanger, die weil javanische Kolonisten, javanischen Sitten huldigen, tragen nach DE STUERLER l. c. den Kris wie POENSEN es beschreibt. Frauen tragen nur ab und zu einen, und zwar kleinen Kris.

Symbolik. Zwischen Form und Werth der Waffe und Rang und Stand des Trägers,

---

[1]) VETH, op. cit. II pg. 179 (nach G. SCHLEGEL). — Noch heut werden zum Tode Verurtheilte auf Bali mittelst des Kris erstochen. Siehe JACOBS, op. cit. pg. 46 & 123.

[2]) Siehe für das Folgende RAFFLES, op. cit. I. pg. 105 & II pg. 100. — VETH, op. cit. I pg. 610. — POENSEN, Iets over de kleeding der Javanen [illegible] [3]) RAFFLES, op. cit. pl. 5. [4]) RAFFLES, op. cit. pl. 6.

[5]) Auf *Bali* soll kein Eingeborner die Wohnung eines Höheren betreten ohne seinen Kris abzulegen. Das ethnogr. Reichsmuseum besitzt zwei prachtig geschnitzte und bemalte Figuren von *Lombok* mit einer Hülse in den Handen (Inv. N°. 270/3—4) um darin den Kris beim Betreten der Wohnung zu deponieren. — Siehe auch v. D. CHIJS, op. cit. pg. 207.

besteht ein bestimmter Verband und manchen Exemplaren werden besondere Eigenschaften zugeschrieben: „Durch einen Kris der eine tödtliche Wunde verursacht hat, gewinnen Furchtsame Muth" [1]).

Von einer Waffe welche so sehr wie diese eine Rolle im Volksleben spielt, ja die mit Recht eine „Nationalwaffe" genannt werden kann, lässt sich wohl voraussetzen dass ihre Form etc. in tieferen psychischen Ursachen wurzelt. Sehen wir was dieses „Dokument der Menschheitsgeschichte" selbst uns durch Form, Ornament etc. in dieser Beziehung lehrt.

Zufolge der oben schon berührten Legende soll der erste Kris von einer geraden Klinge versehen gewesen sein, diese ist also als die Grundform aufzufassen und erst später werden sich die anderen mit flammenden Klingen daraus entwickelt haben.

Betreffs der Entstehung letzterer finden wir aber u. A. in einer durch Prof. A. NAGELE [2]) angeführten „Sage vom babylonischen Reiche" die Mittheilung, dass dem Kaiser NABUCHODONOSOR das, von der, bei der Neugründung der Stadt Babylon um dieselbe gebildeten Schlange, hergeleitete Wappen, welches an allem Vieh und allen Gegenständen angebracht war, so sehr gefiel, dass er sich ein selbstschneidendes Schwert in der Form einer Schlange machen liess, welchem wunderthätige Kraft innewohnte. Die englische Sprache hat sehr bezeichnend das Wort „serpentine" für Andeutung der „flammenden" Klingen. Die Chinesen vergleichen ein flammendes Schwert mit einem gekrümmten, in einem Sumpf verschlungen ruhenden Drachen [3]).

Die Ornamentik der Klingen besteht, wo uns solche vorgekommen, [4]) erstens und in den meisten Fällen aus gekrönten [5]) Schlangen [6]), begleitet von mehr oder minder reichen Blattornamenten. In einzelnen Fällen finden sich Abweichungen; so ist die Schlange auf dem, Taf. IX Fig. 7 abgebildeten Kris geflügelt, auf einem anderen, Taf. IX Fig. 4, ist der Kopf eines *Rākschasa*, und auf einem dritten, Taf. IX Fig. 8, der eines Drachen, welcher indes, wie weiter oben bemerkt, vielleicht auch als der mehr oder minder stylisierte Kopf von *Çiva* oder eines Dämonen aufzufassen ist, dargestellt. Der geflügelten Schlangen finden wir in der Mythologie vieler Völker erwähnt [7]); dass selbst in Deutschland eine derartige Vorstellung im Volksglauben einst geherrscht, dafür zeugt u. A. die Beobachtung von

[1]) BASTIAN: Reisen V, 56. — Von Bali wird berichtet dass ein Kris der im Besitz vieler Generationen gewesen, oder mit dem viele Morde begangen, besonders geschätzt wird. Siehe: J. H. MOOR: Notices of the Indian Archipelago (Singapore 1837) I pg. 89. Vgl. JAKOBS, op. cit. pg. 46. — v. D. CHIJS erwähnt, op. cit. pg. 205, einen, wahrscheinlich von Java stammenden Kris von Flores, der nie getragen worden, aber durch die Besitzer ausgeliehen wurde, um auf die Magengegend eines Verstorbenen gelegt zu werden, bis zur Stunde des Begräbnisses. — Siehe auch ibid. pg. 150, betreffs eines wunderkräftigen Kris von Bandjermassin. Von West-Borneo wird, pg. 139, ein, durch einen chinesischen Wahrsager beim Anrufen der Götter benutzter Kris erwähnt. — Für die, Flores benachbarte Insel Soembawa erwähnt BASTIAN (Reisen V pg. 74) eine Einwanderung von Java. — Zufolge freundlicher Mittheilung des Herrn Dr. L. SERRURIER befindet sich im Herzogl. Museum zu Gotha ein von Java herrührender Kris mit kolossalem Griff und Scheide, aber einer Klinge gewöhnlicher Länge. Die Maasse sind folgende: Lg. K. mG. 72, o. G. 36[5]; Lg. Sch. 87, Breite d. M. 74 cM. Das Mundstück ist mit gelben und rothen Streifen bemalt, über die ganze Länge des Scheidenkörpers erstreckt sich ein rother Streifen. — Zufolge der zu diesem Stück gehörenden Notiz soll es bei Hochzeitsceremonien gebraucht sein; interessant wäre es Näheres betreffs des Gebrauchs so kolossaler Stücke für erwähnten Zweck auf Java zu erfahren.

[2]) Der Schlangen-Cultus, Ztschrft f. Völkerpsychologie, XVII pg. 261 ff.

[3]) SCHLEGEL, Ned. Ch. Woordenboek, IV pg. 793.

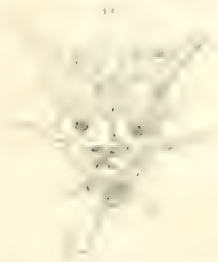
[4]) Bis jetzt hauptsächlich an von Java stammenden Stücken.

[5]) Siehe: WINTERNITZ, op. cit. pg. 40.

[6]) Nicht allein in der indischen, sondern auch in der germanischen Mythologie spielen gekrönte Schlangen und Schlangenkönige eine Rolle. Siehe u. A.: L. A. J. W. SLOET: De dieren in het Germaansche Volksgeloof, pg. 311—313. — Siehe auch: BASTIAN, Ethn. Forschungen I. 225 (Schlangenkönig).

[7]) Siehe Dr. M. WINTERNITZ, op. cit. pg. 28 ff. — Dr. L. v. SCHROEDER: Indiens Literatur und Cultur pg. 377. — BASTIAN: Reisen V pg. 67.

SCHWARTZ, dass ein Bauer, gelegentlich eines Gewitters unter dem unmittelbaren Eindruck der Erscheinung eines Blitzschlages, ausrief: „Welch schöne Schlange war das!" [1]) Was zweitens den *Râkschasa*-Kopf betrifft, so werden die *Râkschasa's* meist als Dämonen angesehen die in allen möglichen Gestalten erscheinen können, so u. A. auch als greifenähnliche Wesen [2]), wie ein solches an dem Schwert Taf. IX Fig. 10 und in untenstehender Figur 13 ein zweites von Bali, dargestellt. Sie sind aus der Form der Hässlichkeit geschaffen [3]), gehen durch die Luft, können sich verwandeln und sind riesenstarke Menschenfresser [4]). Auch *Râkschasa's* mit Schlangenköpfen werden erwähnt [5]) und Arm- und Beinringe mancher *Râkschasa*-bilder haben die Gestalt von Schlangen [6]).



Wir kommen jetzt zur Betrachtung des dritten abweichenden Ornaments, des Drachen-, Çiva- oder Dämonenkopfes. Für die Annahme dass der Drache vieler Mythen, asiatischen und europäischen Ursprungs, aus der Schlange hervorgegangen, resp. dass der Drache an die Stelle der Schlange getreten, liegen mancherlei Belege vor. In jener oben citierten, bei Nagele angeführten Sage, wird z. B. die Schlange auch mit dem Namen „Drache" belegt; Prof. SCHLEGEL theilt eine chinesische Legende mit [7]) die auch durch HEIN [8]) benutzt ist und in der es heisst: „Die Schlangen lassen ihre Eier auf der Erde, welche nach tausend Jahren zu Drachen werden" — — — und endlich weist ferner WINTERNITZ [9]) darauf hin, wie in den volksthümlichen Vorstellungen der Drache an die Stelle der Schlange trat und in der Schilderung des Kampfes (aus der *Mahâvagga*) eines Heiligen mit dem „*Nâga*", der mythologischen Schlange, wird dieselbe auch mit dem Wort „Drache" bezeichnet [10]). Andererseits wird aber durch SCHLEGEL noch nachgewiesen, wie die chinesischen Drachenvorstellungen mit einem, heut in China nicht mehr vorkommenden, Krokodil zusammenhängen; dasselbe vergrub sich beim Beginn der kalten Jahreszeit in die Sümpfe und erwachte während der ersten Regenzeit im Frühling unter grossem Lärm wieder. Der Drache wurde so zum Symbol des Frühlings, der wiedererwachenden Sonne, oder der Sonne überhaupt, und als solches Beherrscher der Natur und demzufolge zum Zeichen der Weltherrschaft oder der kaiserlichen Macht angenommen. Dieser Zusammenhang zwischen Schlange und Drache einerseits, und letzterem und Krokodil andererseits dürfte auch nicht ohne Werth sein für das Verständnis der Rolle, welche das Krokodil, z. B. als Ahnherr, in den Anschauungen der Eingebornen vieler der Inseln des malayischen Archipels spielt [11]). Die zweite Annahme, dass wir das hier in Rede stehende Ornament als einen Dämonenkopf aufzufassen haben, dürfte schon einigermassen gestützt sein durch das, was betreffs des *Râkschasa*-Kopfes gesagt; übrigens weist WINTERNITZ [12]) auch darauf hin wie aus der Schlange in Folge ihrer Gefährlichkeit ein böser Dämon geworden. Auch die Annahme, dass dasselbe als ein Çivakopf aufzufassen, hat mancherlei für sich, sobald wir uns

[1]) Verhandl. berl. anthrop. Gesellschaft 1886 pg. 466. — Weitere Beispiele bei WINTERNITZ, op. cit. pg. 33.

[2]) A. R. HEIN: Malerei und technische Künste bei den Dayaks (Ann. KK. nat. hist. Hofmuseum Wien) IV pg. 216 ff. & derselbe Autor: Die bildenden Künste bei den Dayaks auf Borneo, pg. 50 & fig. 19.

[3]) BASTIAN: Die Welt in ihren Spiegelungen pg. 365 & 430.

[4]) Dr. L. v. SCHROEDER: op. cit. pg. 378. [5]) HEIN, Malerei, etc. pg. 215.

[6]) LEEMANS, op. cit. pg. XI. — Siehe auch MEBOLD, op. cit. I pl. 27.

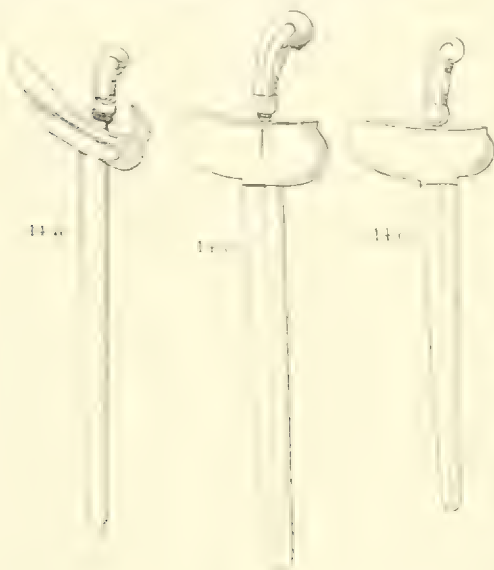
[7]) G. SCHLEGEL: Uranographie chinoise, I pg. 52. [8]) Malerei pg. 200. [9]) Op. cit. pg. 25.

[10]) Op. cit. pg. 40. — Herr Prof. KERN theilt uns mit dass Drache (drakon, δράκων) im Griechischen überhaupt nur Schlange bedeute.

[11]) Siehe diese Zeitschrift II (1889) pg. 163. — Die Könige vom Bima, auf Sumbawa stammen von einer grossen Schlange. BASTIAN, Reisen, V pg. 74. [12]) Op. cit. pg. 29.

erinnern, in wie mancherlei Beziehungen Çiva zu Schlangen gedacht wird und dass, wie wir soeben sahen, die Schlange zum Drachen oder Dämon ward. „Civa wird abgebildet mit drei Augen, von denen eines in der Mitte seiner Stirn ist, um den Hals trägt er oft eine Schlange", etc. — [1]). „Der Gott *Çiva* wird vielfach mit dem Schlangenkult in Verbindung gebracht. Er heisst „*Nâgacûda*" d. i. „dessen Haarschopf aus Schlangen besteht" etc. [2]), und „unzweifelhaft ist es dass der modern-indische Schlangenkult mit dem Çiva- oder Lingakult in Beziehung steht" [3]); Schlangen sind Çiva's Gürtel und Schlangenhäute sein Gewand" [4]). Das Angeführte dürfte genügen um die Annahme, der eingeborne Künstler habe in dem Drachenkopf ein Çivahaupt symbolisch andeuten wollen, besonders mit Rücksicht auf das dritte Auge, wahrscheinlich erscheinen zu lassen.

Bevor wir nun die Betrachtung der Verzierung der Klinge abschliessen, und uns der eines integrirenden Theils derselben, des Griffes, zuwenden, sei noch daran erinnert, dass die Augen aller der dargestellten Schlangen etc. durch Edelsteine, meist Diamanten, angedeutet sind; auch dies dürfte vielleicht eine tiefer liegende Ursache haben. Das „unheimlich blitzende" Auge der Schlange ist es, dem das Volk bis auf den heutigen Tag eine förmliche Zauberkraft zuschreibt, und in Bengalen ist es allgemeiner Volksglaube dass die Cobraschlange einen Diamanten trägt, welcher manchmal Licht ausstrahlt [5]). Ueber ganz Asien, Amerika und Europa ist der Glaube an wunderbare, schwarze, glänzende Steine verbreitet, die die Schlangen in ihrem Haupte tragen, und in einer schlesischen Adelsfamilie wurden, angeblich aus dem Kopf von Cobra capella herrührende, Steine verwahrt, die als Heilmittel gegen Hunde- und Otternbiss dienten, indem sie auf die Wunden gelegt wurden und angeblich das Gift aufsogen [6]).



Was den Griff anlangt, so scheint den hauptsächlichsten Lokalitäten des Vorkommens der Waffe je eine verschiedene Form eigen zu sein. Für Java kennen wir meist nur die plattgedrückte, pistolenkolbenähnliche, fast stets sechsseitige Form, mit schwach nach innen gebogenem oberen Ende, wie in Taf. IX Fig. 4, und hier, Fig. 14*a*, *b*, *c*, dargestellt, und ausserdem nur einzelne, meist Prunkstücke, entweder in Form von Garudha- oder Götterbildern, oder, sehr selten, in Form von Blatt- und Blumenornamenten, erstere aus Metall bestehend, letztere von Holz oder Elfenbein geschnitzt. Siehe Fig. 15 & 16 Seite 110.

[1]) ZIEGENBALG: Genealogie der malabarischen Götter in „Catalog der Samml. des Missionshauses zu Basel, pg. 47.

[2]) WINTERNITZ, op. cit. pg. 43. [3]) Ibid. pg. 258. — v. SCHROEDER, op. cit. pg. 350.

[4]) v. SCHROEDER, op. cit. pg. 352. — Weiter sind noch zu vergleichen u. A.: M. CARRIERE: Die Kunst im Zusammenhang der Culturentwickelung I pg. 467. — Dr. J. G. RHODE: Ueber religiöse Bildung, Mythologie und Philosophie der Hindu's, I pg. 231. — G. C. M. BIRDWOOD: The industrial arts of India pg. 59 & pl. D & E. — L. LANGLÉS: Monuments de l'Hindoustan, I pg. 159 et pl. 74. — J. H. RIVETT-CARNAC: The Snake Symbol in India, especially in connection with the worship of Siva, in „Journ. As. Soc. Bengal" XLVIII (1879) pg. 17 ff. & pl. VII. — LEEMANS, op. cit. pg. 8 ff. & 48 ff.

[5]) WINTERNITZ, op. cit. pg. 27. [6]) Verhandl. berl. anthrop. Gesellschaft 1882 pg. 244.

Griffe in Form von Götterbildern finden sich an Krissen von *Java* in den reichen Sammlungen des ethnographischen Reichsmuseums nur an zwei Exemplaren [1]; dagegen scheinen solche an Stücken von Madoera, gleich solchen die in Form von Blumen- und Blattornamenten behandelt, häufiger und auch aus Holz geschnitzt, also aus minderwerthigem Material, vorzukommen, Fig. 17 & 18, Seite 110 [2]. — während von *Bali* uns Griffe in Form von Götterfiguren aus Metall, (Taf. X Fig. 6), Holz- und Elfenbein [3]) noch häufiger zu sein scheinen; Fig. 19*a* & *b*. Dagegen scheint die „pistolenkolben"-ähnliche Form auf Madoera dicker und massiger zu werden und auf Bali noch mehr an Volumen zu gewinnen. Fig. 20, wie dies schon durch RAFFLES und EGERTON bemerkt ist, [4]) und auch ein Vergleich der Figuren 2 & 4 auf Taf. IX lehrt [5]). Ferner schliesst sich ihnen hier eine Art mit vielfachen Einschnitten in Form von zwei, mit der, am tiefsten liegenden, Basis an einander verbundenen Dreiecken, also quasi in der Mitte durchbogener Rauten [6]): *„sculpté en losanges"* [7]), Fig. 21, an. Wir müssen es dahin gestellt sein lassen, ob jene Götterfiguren çivaistischen Charakter's sind, darüber wird uns Dr. SERRURIER's vorn erwähnte Arbeit vielleicht Klarheit bringen; sicher haben wir es aber hier mit Vorstellungen aus dem Hindupantheon zu thun, gleichviel ob nun, *Çiva*, *Vischnu* oder eine Personification des Vogels *Garudha* darunter verborgen ist. Wiederum aber treten uns auch in dem Gott *Vischnu* [8]) sowohl, als in dem Vogel *Garudha*, mythologische Wesen der alten Hindureligion entgegen, die zu Schlangen in vielfachen Beziehungen stehen. *Vischnu* lagert auf der Schlange ohne Ende, *Ananta*, dem Symbol des in sich geschlossenen Kreislaufs der Natur, der sich alljährlich verjüngt, wie die Schlange sich häutet [9]). Von Kämpfen des *Vischnu* mit Dämonen, um die Erde zu befreien, wird ebenfalls berichtet [10]). Schlangen sind des *Garudha* Halbbrüder [11]), er vertilgt die Schlangen [12]), ist der Vogel des *Vischnu* [13]), der schlangenfressende Adler desselben [14]). *Vischnu* reitet auf dem *Garudha* [15]). — Dass derart Darstellungen gerade bei Griffen der Krisse von Bali häufiger vorkommen, wird uns leicht erklärlich, sobald wir uns erinnern wie, nach dem Fall von Mädjäpahit, diese Insel der Zufluchtsort des Brahmanismus (Çivaismus) im Archipel ward [16]). Was dann die pistolenkolben-ähnlichen Griffe angeht, so sind

---

[1]) Ein, mit einem vergoldeten solchen als Griff, und mit Goldblech, welches mit prächtiger Ornamentik in getriebener Arbeit verziert, bekleideter Scheide (Inv. N°. 360/6021) fast übereinstimmendes Exemplar, ist abgebildet bei Prof. C. GRAFF: Das grüne Gewölbe in Dresden, pl. 64. — Auch der bei BAKKERS, op. cit. pl. II abgebildete Kris *„Lamakawai"*, der bei PERELAER op. cit. pl. I. fig. 4 reproducirt, ist diesem Exemplar äusserst ähnlich. — Vergl. CRAWFURD, Hist. I. A., I pl. 5.

[2]) FINCKE, op. cit pl. 147 fig. 14.

[3]) Vergleiche EGERTON, op. cit. pl. VIII. — J. H. MOOR, Notices of the Ind. Arch. pg. 89.

[4]) Op. cit. pg. 97. — Hist. of Java I pg. 329. [5]) CRAWFURD, Hist. I. A. I pl. 5, fig. rechts.

[6]) EGERTON, pg. 96 fig. 284 T.

[7]) O. PENGUILLY l'HARIDON, op. cit. pg. 431 N°. 559. — Auch eine Nachahmung des Stammes von Erythrina indica (*dadap*) mit abgeschnittenen Dornen, kommt vor. v. D. CHIJS, op. cit. pg. 208.

[8]) Siehe auch: LEEMANS op. cit. pg. 2 ff. & pg. 45 ff. [9]) CARRIERE, op. cit. I pg. 466.

[10]) v. SCHROEDER, op. cit. pg. 338/339. [11]) ROHDE, op. cit. II pg. 325.

[12]) BASTIAN, Reisen V pg. 60. — Für den Kampf des Vogels mit der Schlange lassen sich Parallelen aus allen Welttheilen anführen, aus *Afrika* (*Aegypten*), *Amerika* (*Mexico*), *Oceanien* (*Neu Britannia-Archipel*). Siehe Weiteres bei BASTIAN: Inselgruppen pg. VIII sowie die Tafeln I—III.

[13]) Idem pg. 193. Siehe auch LEEMANS, op. cit. pg. 46 und LANGLÈS op. cit. I pg. 158—161 & pl. LXXV.

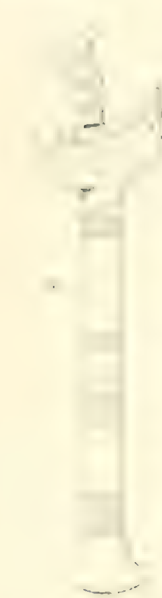
[14]) NAGELE, op. cit. pg. 284.

[15]) v. SCHROEDER, op. cit. 340. — CARRIERE, op. cit. I pg. 466. — A. B. MEYER: Alterthümer aus dem Ostindischen Archipel pg. 7 & pl. 10. Das ethnographische Reichsmuseum zu Leiden besitzt ein, mit dem hier abgebildeten Schnitzwerk, Vischnu auf Garudha reitend, fast völlig übereinstimmendes, prachtvoll erhaltenes Exemplar (Inv. N°. 360/7229). Herr A. A. HOOS, langjähriger Resident der Niederl. Regierung auf Bali, theilte uns mit, dass derart Schnitzwerke als Schmuck der Leichenverbrennungsapparate dienen und vor dem Verbrennen abgenommen und verschenkt werden.

[16]) BASTIAN: Reisen V pg. 225 & 228. — Siehe auch VETH in „Catalogus der Afd. Nederl. Kolonien, Intern. Kol Tentoonstelling te Amsterdam" 1883. 2de Groep pg. 323.



wir schon seit länger geneigt, selbe als in's Ornament übergegangene ähnliche Darstellungen aufzufassen; vor dem Hereinstürmen des Islams, waren Götterfiguren als Griffe der Krisse auch auf Java gebräuchlicher, wie uns jene antiken Exemplare aus der Zeit des Reiches Madjapahit lehren; hernach werden sich derart ursprüngliche, religiöse Vorstellungen allmählich unter nur dem Eingeweihten erkennbaren Formen verborgen haben. Diese unsere Voraussetzung findet einen unerwarteten Stützpunkt in der, unseres Wissens nach, durch HEIN zuerst geschehenen Erklärung des Schnitzwerks, en bas relief, an der Innenseite dieser Griffe, als stylisirte Gesichtsmasken [1]), Fratzen die als Drachenköpfe aufzufassen sind, Fig. 22 & 23. — Die Griffe der Krisse von *Celebes* [2]) bilden, unserer Anschauung nach, fast ausnahmslos mehr oder minder stylisierte Garudhafiguren, manchmal in menschlicher Gestalt, [3]) Fig. 24—27, wegen deren Erklärung wir auf das oben Gesagte verweisen. — Die Griffe der Krisse von *Billiton* Fig. 28, *Sumatra* Fig. 29 & 30, und *Malakka* nähern sich, abgesehen von einzelnen in der Form von Götterbilden von Sumatra [4]) meist der vorerwähnten pistolenkolben-ähnlichen Form [5]), sind aber grösstentheils von mehr langgestreckter Gestalt und oft ganz in's Ornament in Form eines Blumen- oder Rohrkolbens aufgelöst [6]); während die noch einer und der letzten Gruppe, von Borneo, der sogenannten „Sulokrisse" Fig. 31, eine platte, dem breitesten Ende des ∝-förmigen Theils der Lanzenspitze Taf. X Fig. 10 ähnliche Gestalt haben [7]). Auf den *Philippinen* wo diese Form auch gebräuchlich ist (der Name ist dort „Kalis") wird das Bugspriet, die Bildverzierung eines Schiffes als Nâga (Schlange) bezeichnet [8]).



Es würde nun noch die Betrachtung der Scheide erübrigen, diese bildet indes keinen integrirenden Theil unserer Waffe selbst; ist die Scheide auch noch so kostbar geschmückt, doch deutet ihr Ganzes in erster Linie darauf hin, dass sie nur zum Schutz der Waffe bestimmt, und für die Erklärung der Form, und der symbolischen und psychischen Bedeutung des Krisses bietet sie keine Anhaltspunkte. Dagegen ist ihre Form für die Beurtheilung der geographischen Verbreitung wohl von Gewicht.

Blicken wir nun auf das, betreffs Form und Verzierung der Klinge, sowie des Griffes, Gesagte zurück, so sehen wir dass aus Allem Beziehungen zu dem Bilde der Schlange oder des Drachen hervorgehen. Wir glauben nun nicht fehl zu gehen, wenn wir annehmen, dass Form und Ornamentik unserer Waffe in tiefer liegenden psychischen Erscheinungen, in theils längst entschwundenen, theils noch bestehenden Vorstellungen religiöser Natur betreffs der Schlange wurzeln. Sehen wir ob sich Stützpunkte für unsere Auffassung finden!

WINTERNITZ sagt [9]): „In der That is es das Böse, was dem Naturmenschen zuerst Stoff

[1]) HEIN, Malerei, pg. 206 und Fig. 11 & 12. [2]) MATTHES, Ethn. Atlas pl. VII.
[3]) Vergleiche A. B. MEIJER: Alterthümer, pl. 3 fig. 8 & 9.
[4]) MARSDEN, Hist. of Sumatra pg. 348 & pl. XVII. fig. C. & D. — ANDERSON, Mission to the East Coast of Sumatra pg. 354. [5]) EGERTON, op. cit. pg. 96 fig. 282. — A. L. v. HASSELT, Atlas, etc. pl. XXVI fig. 5.
[6]) Neben solchen kommen indes auch Formen vor, die den Typus von Celebes zeigen. (Vergl. A. L. v. HASSELT, Atlas pl. XXVI fig. 6) und für Palembang werden Götterbilder erwähnt bei DE STUERLER, op. cit. pg. 182.
[7]) EGERTON, op. cit. pg. 96 fig. 270 & 287. — Siehe: J. HUNT, The Sulo Archipelago in *Moor*, op. cit. App. pg. 39 ff. — E. H. KNIGHT, op. cit. pg. 51 fig. 90*a*. — Dr. B. F. MATTHES, Ethn. Atlas der Makassaren pl. VII fig. 17.
[8]) BASTIAN: Reisen V pg. 63. — Der Trabant eines javanischen Fursten bei HELLWALD: Naturgesch. des Menschen, I pg. 513 ist mit einem Sulokris bewaffnet, auch die Kleidung etc. lassen darauf schliessen, dass ein Eingeborner der Philippinen als Modell gedient. [9]) Op. cit. pg. 29.

zum Nachdenken gegeben, und die bösen Geister sind es, welche von den Völkern zuerst verehrt worden sind. So hat es auch die Schlange ihrer furchtbaren Gefährlichkeit zu danken dass sie vergöttlicht, dass sie zu einem bösen Dämon wurde." — — Er weist dann nach [1]) wie nirgend anders auf der Erde die Bedingungen für den Schlangenkult in so hohem Grade vorhanden waren als in den Ländern Indiens, (auch in Griechenland war dies nach Herrn Prof. Kern der Fall), nämlich ganz Südasien, einschliesslich Burma, Malakka und Südchina, die Sundainseln, Philippinen und die benachbarten kleinen Inseln, dem schlangenreichsten Gebiet der Erde, [2]) wo z. B. in Brittisch Indien ungefähr zwanzigtausend Menschen jährlich dem Schlangenbiss zum Opfer fallen. Es ist daher nur natürlich dass wir nirgends so sehr als in Indien die Schlange in der Mythologie, der Sage und im Kultus antreffen. Neben Zauberformeln gegen die Schlangen finden wir im *Atharvaveda* auch Anrufungen und Gebete an die Schlangen. Schlangenidole und lebende Schlangen werden auch heut noch durch ganz Indien verehrt und jedes indische Dorf hat seine Lokalgottheiten unter denen immer ein *Nâg*, ein Schlangendämon, ist [3]). Weiteres über die verschiedenen Formen dieses, immer an die Regenzeit anknüpfenden Kultus und seine, noch heute hohe Bedeutung in der indischen Volksreligion hier mitzutheilen, ist für unsern Zweck nicht nöthig und ist bei W. dem wir bisher gefolgt nachzulesen; dass sogar gewisse indische Stämme unter den Namen „*Naga*" zusammen gefasst werden, ist bekannt [4]). Auch Bastian [5]) theilt betreffs dieses Kultes bei den Malayen Malakka's etc. viel des Interessanten mit; dass auch auf den Inseln des malayischen Archipels dieser Kult nicht allein ursprünglich bestand, sondern heut noch, mehr oder minder deutlich, in übernatürlichen Anschauungen betreffs der Schlange zum Vorschein tritt, dafür liegen vielerlei Beweise vor. Nach dem *Oesana Java* theilen sich die Brahmanen auf Java in Çiva-, Buddha- und Budjangga-Brahmanen; der Name Budjangga aber, eine Schlange bezeichnend, deutet auf die Verehrung der Schlangen (Vasuki) in Bali. Ursprünglich Schlangendiener, vereinigten sich die Budjangga später mit den Çivaiten [6]). Dass der, an Stelle des Schlangenkultus getretene, Çivakult bis heut noch auf Bali besteht, wurde schon oben erwähnt; was aber die Schlangenverehrung selbst, oder an Schlangen anknüpfende Vorstellungen übernatürlicher Art betrifft, so finden wir verschiedene Belege dafür mitgetheilt durch Prof. G. A. Wilken, betreffs der *See-Dajaken* von *Serawak* und der *Bataks* (Geister zeigen sich in Form von Schlangen), sowie der *Alfoeren* der *Minahassa* (Gesandte der Geister [7]), durch Dr. J. G. F. Riedel z. B. für *Boeroe* und *Ambon* (Verehrung von kupferner und goldener Schlange), *Çeram* oder *Serang* (Verbot der Tödtung der Nija rarerene, eine kleine Schlangenart) für die *Tanembar-* und *Timorlao-Inseln* (Verehrung von Skeletten von Schlangen, die als Sitz der Ahnen betrachtet wurden), etc. [8]) und endlich für *Nias* bei Modigliani [9]). Für das was weiter oben betreffs der Rolle, welche das Krokodil in den Anschauungen der Eingeborenen spielt, gesagt ist, finden sich bei allen drei, zuletzt genannten, Autoren Mittheilungen, besonders bei Wilken [10]). Javanische Mütter opfern nach der Geburt eines Kindes dem Krokodil oder besser ihren darin wohnenden Ahnen [11]). Bei

[1]) Op. cit. pg. 34.
[2]) Von 635 Schlangenarten die 1858 bekannt, kamen 240 auf das indische Gebiet, und 150 auf das Südliche Amerika; beide Gebiete gleichen einander auch betreffs der Verehrung der Schlangen (Weiteres a. a. O. nachzulesen) [3]) Op. cit. pg. 257.
[4]) Bastian: Brahmaputra pg. 20. — Indes bedeutet, wie Herr Prof. Kern uns mittheilt, Nâga auch Elephant. [5]) Reisen V pg. 60—68. [6]) Bastian: Reisen V pg. 234.
[7]) Het Animisme, pg. 214 ff. [8]) De sluik- en kroeshaarige rassen, pg. 9, 58, 112 & 281 etc.
[9]) Un Viaggio a Nias, pg. 274, 626. [10]) Op. cit. pg. 68 ff. & 215 ff.
[11]) Siehe auch: C. J. Leendertz, Van Atjeh's stranden tot de koraalrotsen van Nieuw Guinea pg. 115.

den *Javanen*, *Malayen*, *Bataks*, *Niassern* und *Rotinesen* besteht der Glaube, dass die Erde durch eine riesige Schlange getragen wird, resp. umgeben ist, deren Bewegungen die Erdbeben verursachen [1]; von Borneo erwähnt GRABOWSKY der Weltschlange [2]) und bei den Eingebornen von *Flores* traf der Reisende A. JACOBSEN die Vorstellung von einer, in der Erde lebenden Schlange (resp. Drache) mit sieben Köpfen „*Ular-Naga*" und einem bösen Geist, „*Nitu*", [3]) der Schlangen- und Menschengestalt annehmen kann; auf *Alor* fand J. ebenfalls dieselbe, resp. den Kult von „*Ular Naga*", der hier durch Schnitzwerke in Gestalt eines, einem Krokodil ähnlichen Drachen versinnbildlicht wird; auch auf *Flores* wird beiden erwähnten Geistern geopfert [4]).

Wenn die Schlange in den meisten der angeführten Fälle den Charakter der zerstörenden Gewalt, z. B. hauptsächlich in der „Sage vom babylonischen Reich", bewahrt [5]), so ist dies doch nicht durchgehends der Fall, sondern sie tritt auch als Symbol der erschaffenden, erhaltenden und heilenden Kraft auf, wie NAGELE und auch WINTERNITZ dies nachweisen; letzterer sagt z. B. [6]): „Wir sehen die Schlange alle Wandlungen durchmachen vom rohen Fetisch zu mythologischen Wesen, bösen Dämonen und guten Geistern, ja bis zu den höchsten Gottheiten. Zu der Vergötterung hat aber auch viel der Umstand beigetragen, dass man in verschiedenen Naturerscheinungen das Bild der Schlangen gesehen hat". Wir wiesen schon oben auf den Vergleich des Blitzes mit der Schlange hin, der heutige Schlangenkult in Indien knüpft aber besonders an die Regenzeit, wo Alles in Indien nach langer Dürre zu neuem Leben erwacht [7]), an die Zeit welche im Allgemeinen, und im Besondern nach den Ritualwerken, im Monat „*Srâvana*" (Juli—August) beginnt, an. Deshalb wird auch während der ganzen Regenzeit der „*Sarpabali*", das Schlangenopfer dargebracht, worüber wir des Weiteren auf unsern Autor selbst verweisen, und übrigens auch auf das, was von uns schon weiter vorn darüber gesagt, wie der Drache zum Symbol des Frühlings wurde. Auch in der germanischen Mythologie werden der Schlange beschützende und erhaltende Eigenschaften zugeschrieben, z. B. macht eine Schlangenzunge im Schuh getragen schuss- und hiebfrei, Feldfrüchte aus Saaten hervorgegangen, welche durch eine Schlangenhaut, wie durch einen Trichter, gelaufen, werden nie durch Ungeziefer oder Wild beschädigt, etc. etc. [8]). Andererseits aber werden in Drachenblut getauchte Waffen [9]) so hart und fest, dass jeder Hieb und Stich tödtet [10]) und ferner gewannen Schilde und Schwerter der alten Germanen durch Schlangenfiguren an Widerstandskraft [11]).

Nachdem wir solchergestalt gesehen, wie in längst entflohener Zeit der Schlangenkult [12]) auf den Inseln des malayischen Archipels bestand und theilweise noch heut in einzelnen

---

[1]) G. A. WILKEN, op. cit. pg. 248 ff. und die dort citierten Quellen. — Herr Dr. SERRURIER theilt uns mit dass dieselbe Mythe sich in Japan findet. [2]) Dieses Archiv, Vol. I. pg. 133.

[3]) *Nitu* ist nach Herrn Prof. KERN dasselbe wie das malayisch-polynesische „Anitu" = Geist, besonders der Vorfahren.

[4]) Globus LV (1889) pg. 201 & 203. — Herr Prof. G. SCHLEGEL theilt uns das Folgende mit: „In Batavia sprechen die Eingebornen von einer Schlange mit zwölf Köpfen, genannt *Kapala* (Kopf) *doablas* (zwölf). Da der chinesische Rath in Batavia aus zwölf Oberhäuptern besteht, gaben die Malayen mir als chinesischem Dolmetscher den Beinamen „*Kapala doablas*", als „Drachenhaupt des Rathes der Zwölf."

[5]) NAGELE, op. cit. pg. 278. [6]) Op. cit. pg. 33.

[7]) WINTERNITZ, op. cit. pg. 47. — Nach Herrn Prof. KERN wurden die Wolken als Schlangen gedacht, die sich auf die Erde niedersenkten und selbe befruchteten.

[8]) SLOET, op. cit. pg. 331—333. [9]) Als die, im Kriege gegen Bali, den Niederlanden verbündeten Krieger von Celebes den Eid der Treue leisteten, tauchten die Häuplinge ihren Kris in ein Gefäss mit Wasser und tranken das, solchergestalt, Geheiligte (EGERTON, op. cit. pg. 97).

[10]) WINTERNITZ, op. cit. pg. 30 [11]) NAGELE, op. cit. pg. 282.

[12]) Siehe noch im Allgemeinen C. S. WAKE: Serpent-Worship. London 1888. 8°.

Anschauungen unter den Eingebornen fortlebt, dürfte unsere Anschauung „dass Form und Ornamentik des Krisses, auf das Bild der Schlange hindeutend, in tieferen religiösen Vorstellungen wurzeln" an Stütze gewonnen haben.

Wir gehen aber noch einen Schritt weiter und sprechen die Vermuthung aus, dass der Ursprung des Kris, dessen Entstehung sich, wie oben gesagt, in mythisches Dunkel verliert, zu suchen ist in einem, beim Schlangenkult zur Anwendung gekommenen, Opfergeräth! Dafür scheint uns die Thatsache zu sprechen, dass die Griffe aller, uns bis jetzt mindestens zu Gesicht gekommener, oben erwähnten, antiken Krisse aus dem sogenanten „Mâdjâpahit"-Zeitalter Götterfiguren darstellen, sowie dass die Klinge einzelner geradezu messer- und nicht dolchförmig. Dass dafür kein geschichtlicher Beweis vorliegt, dürfte kaum fremd erscheinen, wenn wir uns dessen erinnern was Prof. VETH sagt[1]) betreffs des Mangels an historischem Sinn beim Volk der Hindu, und wie die Erinnerungen betreffs der Schicksale desselben, die Form äusserst phantastischer Legenden angenommen haben. Und als dann der Islam, theils unter dem Einfluss von Feuer und Schwert, an die Stelle der Hindureligion trat, wird es gegangen sein wie heut zu Tage noch bei ähnlichen Bekehrungsversuchen: äusserlich wurden die Eingebornen Mohammedaner, innerlich aber blieben sie in Vielem den alten religiösen Anschauungen getreu und bewahrten manche derselben unter, nur dem Eingeweihten erkennbaren, symbolischen Formen. Diese Auffassung erhält noch eine bedeutsame Stütze dadurch dass dort, wo der Islam seine grösste Macht erreicht, auf Sumatra und Java, Götterbilder an den Griffen der Krisse fast gar nicht vorkommen oder doch zu den seltenen Erscheinungen gehören.

Die oben erwähnte Urform des Kris hatte eine gerade Klinge, sie ist also recht gut als Opfermesser aufzufassen; erst später, sagten wir oben, werden sich daraus die flammenden entwickelt haben. Und, fragen wir, ist es nur reiner Zufall dass unter den acht antiken Krissen[2]) des ethnographischen Reichsmuseums nur einer mit flammender Klinge sich findet und dass heutigen Tags die flammenden Klingen vorherrschen, so dass bei RAFFLES[3]) 14 gerade, dagegen aber 27 flammende abgebildet sind, und bei EGERTON[4]) 21 gerade gegen 33 flammende für Java erwähnt werden? Auch bei den Krissen der Sulo-Inseln und Celebes wiegen die flammenden Klingen vor. Wir glauben nicht dass hier nur ein Zufall vorliegt, sondern sind überzeugt dass das Opfermesser zur Waffe wurde, zur Waffe die sich besonders gut dazu eignete vor dem Feind verborgen zu werden, um ihn dann unversehens zu vernichten. Und man gab der Waffe in der flammenden Klinge die Form des Wesens dem man früher göttliche Verehrung gezollt, man wiederholte überdem in der Verzierung der Klinge dessen Gestalt und im Griff Gestalten der alten, liebgewonnenen Volksreligion. Wir haben oben gelernt dass die Schlange als Vertreter der zerstörenden, aber auch als der erhaltenden Kraft galt; hier sollten in der Waffe, die ja als Ganzes überhaupt als symbolische Schlange aufzufassen, die vernichtenden Eigenschaften, die man dem bisher göttlich verehrten Wesen zuschrieb, zu desto sichererem Verderben des Feindes beitragen, während die erhaltenden dem Träger

[1]) Cat. Kol. Tentoonst. II Gr., pg. 320 ff.
[2]) Bei J. BABINGTON: „Description of the Pandoo Koolie in Malabar" (Transact. of the Lit. Soc. of Bombay Vol. III, 1820. Reprinted 1877) pg. 334 (342) ff. findet sich unter den Ergebnissen der Untersuchung jener Hügelgräber, über deren Errichtung nichts Genaueres bekannt, neben einer Triçûla (Fig. 1) eine gerade Klinge (Fig. 13) abgebildet, die der eines Kris täuschend ähnlich ist.
[3]) Op. cit. pl. XII. [4]) Op. cit. pg. 97.

zu Gute kommen sollten. Wir sind wie gesagt geneigt den Kris als eine symbolisierte Schlange aufzufassen [1]; in seiner Gestalt, seiner Verzierung zittert, vielleicht dem Träger und Verfertiger selbst unbewusst, eine Saite nach, der alten Volksreligion, deren Begriff ihm im Lauf der Jahrhunderte verloren ging; gerade wie bei uns mancher, heut unbewusst geübte Brauch, z. B. bei den Trauergebräuchen das Verhangen der Spiegel, die dichte Verschleierung und schwarze Kleidung der Leidtragenden etc., zusammenhängt mit Anschauungen unserer eigenen heidnischen Vorzeit, wie Prof. WILKEN dies so überraschend nachgewiesen [2].

Die geheime symbolische Bedeutung verlieh der Waffe dann einen noch höheren Werth: sie wurde in ihrer höchsten Ausbildung ein Abzeichen der höchsten Rangklassen; wie in China der Drache das Symbol der kaiserlichen Macht, wie in Annam und in China die Kleidung der höheren Officiere mit dem Symbol eines, Wellenschaum sprühenden, Drachen in verschiedener Weise geschmückt. (Siehe Fig. 32 & 33) so gehören Drachendarstellungen zu den Reichsinsignien eingeborner Fürsten [3] im malayischen Archipel, z. B. zu denen des Soesoehoenans von Soerakarta und des Sultans von Jogjakarta,



so zeigen die Spitzen der vornerwähnten Prunklanzen neben der Gestalt des Gottes *Çiva* und seines Abzeichens, der *Triçûla*, und der des *Garudha*, auch Spitzen in Form von Drachen resp. Schlangen und sind solche auch anderweit bekannt. Dadurch erlangt dann auch die Spitze der Lanze Taf. 10 Fig. 10 und die Umwindung mit Schlangenhaut des Schaftes der Lanze Taf. 10 Fig. 7, die doch wohl kaum als wirkliche Waffe dienen konnte, eine höhere Bedeutung!

Der geographischen Verbreitung des Kris ist schon oben, im Beginn dieses Abschnittes und bei der Besprechung des Griffes in Kürze gedacht. Für eine erschöpfende Behandlung dieses Gegenstandes reicht indes das, in der hier besprochenen Sammlung vorhandene Material nicht aus, warum wir glauben uns besser auf das oben darüber Gesagte, das durch die bei Besprechung des Griffes etc. gegebenen Abbildungen näher erläutert wird, hier beschränken zu sollen. Trotzdem können wir nicht umhin, schon heut unsere Ueber-

---

[1] Auch die Zahnelung der oberen Schneidenenden kann füglich als Stylisierung von Schlangenzähnen aufgefasst werden.

[2] Ueber das Haaropfer und einige Trauergebräuche bei den Völkern Indonesiens.

[3] Vergleiche auch: Mr. T. C. T. DEELEMAN: De nieuwjaarsdag te Soerakarta (Bijdr. tot de T., L., & Volkk. v. Nederl. Indië, Nieuwe Volgr. Deel II pg. 358 ff) — Dr. S. A. BUDDINGH: Neêrlands-Oost-Indië I pg. 231. — VETH, op. cit. III, pg. 664. — TROMP, op. cit. pg. 101. — WILKEN, het animisme pg. 117. — Dr. J. GRONEMAN, „In den Kedaton te Jogjakarta" pg. 10 en fotogram N°. 1a. — Die Reinigung der Reichsinsignien zu Jogjakarta findet zufolge freundlicher Mittheilung des Herrn Dr. J. GRONEMAN, an einem bestimmten Tage des Monats Soedra, des ersten des javanischen Jahres, unter grosser Feierlichkeit statt. Näheres darüber in dem, binnen Kurzem erscheinenden, Werk desselben: „De Garebeg's te Jogjakarta".

zeugung dahin auszusprechen dass auch hier, innerhalb des begrenzten Verbreitungsgebietes (Indonesien und die Halbinsel Malakka) sich für jede der Lokalitäten, wo der Kris *aborigen* ist, d. h. wo er durch die betreffenden Eingebornen selbst verfertigt wird, eine eigene typische Form wird nachweisen lassen und dass wo wir deren ausserhalb ihres Entstehungscentrums treffen, diese als deutliche Zeugnisse stattgehabter Wanderungen und Berührungen der Völker im Archipel, z. B. der Züge des handels- und schiffahrtkundigen Volkes der Buginesen von Celebes [1]) und der der Piraten der Sulo-Inseln nach Borneo [2]), also mit anderen Worten als Dokumente ihrer Geschichte, dienen können. Das wird, wie wir hoffen, sich zeigen in Folge der ja nun, wie oben gesagt, in Aussicht stehenden Bearbeitung der reichen Serien von Krissen des ethnographischen Reichsmuseums durch Dr. Serrurier.

Schliesslich können wir nicht umhin, auch hier wieder aufzufordern zu grösster Genauigkeit bei den Provenienzaufgaben ethnographischer Gegenstände; ohne diese können sie niemals taugliche Bausteine für ein Gebäude der Menschheitsgeschichte bilden, während andererseits in ihnen, mit solchen, ein Material vorhanden ist für die Lösung der Fragen betreffs der Wanderungen und Wandelungen unseres Geschlechts, dessen Werth noch lange nicht genug gewürdigt wird. In den ethnographischen Gegenständen deren Form und Entstehung beeinflusst wird durch den, vom Erzeuger derselben bewohnten Fleck Erde [3]) erhält sich der ursprüngliche Typus und das Ornament ungemein zähe, und länger denn man ahnt. Sehr treffend sagt dies Heger nach Anleitung der Besprechung des Ornamentes der Stickereien der kleinrussischen Bauern [4]):

„Er [der kleinrussische Bauer] steht in dieser Beziehung dem Vertreter des halbwilden „Naturmenschen ziemlich nahe, bei welchem auch das Ornament den intimsten, sichtbaren „Ausdruck seines inneren Geisteslebens bildet. Bei dem Mangel an anderweitigen Vorbildern, „als jenen welche sich durch die Länge der Zeit eingebürgert haben und welche sich „gewissermaassen von Familie zu Familie forterben, wird es begreiflich warum der Stil „der jeweiligen Ornamentik sich so ungemein constant und zäh erhält. Dies ist bei den „Naturvölkern der Fall, dies gilt zum grossen Theil auch für die, von der Cultur noch „wenig beleckte Bauernbevölkerung. Letztere ändert unter Umständen ihre Religion, ja „sogar ihre Sprache; das althergebrachte Ornament bleibt aber in den meisten Fällen „bestehen. Darum ist das Studium der Ornamentik für die Ethnographie viel wichtiger „als dies auf den ersten Blick scheinen möchte. Das Studium der Ornamentik der einzelnen „Völker als Selbstzweck und für ethnographische Zwecke, ist aber bisher noch sehr stark „vernachlässigt worden". — — Und nun zeigt H. wie die Stickereien jedes einzelnen Distriktes, so zu sagen einen, je ihnen eigenen, speciellen Stempel im Ornament tragen, durch den sie von denen eines anderen unterschieden werden können! — Dies sind wohl zu beherzigende Worte, mögen sie Nachhall und Beachtung finden bei allen denen sich Veranlassung bietet die Ethnographie irgend eines Volkes in mehr oder minder eingehender

[1]) Siehe die hochinteressante Arbeit von Dr. B. F. Matthes: Over de Wadjoerezen met hun handels- en scheepswetboek. Makassar 1869. 8°. und Bastian, Reisen V pg. 69.

[2]) J. Hunt: Op. cit. in J. H. Moor, Notices etc. App. pg. 53. — Bastian Reisen V pg. 68.

[3]) Siehe u. A.: A. Bastian: Zur Lehre von den geograph. Provinzen pg. 10.

[4]) Die Ethnographie auf der Krakauer Landesausstellung 1887 (Mitth. wiener anthrop. Gesellsch. XVIII (1888), pg. 192. — Siehe auch dieselbe Zeitschrift Bd XVII (1887) p. 127. — Vergleiche auch Schaaffhausen's Rede bei der Winckelmann Feier in Bonn an 9 Dec. 1889. Jahrbuch des Vereins v. Alterthfr. im Rheinl. LXXXVIII pg. 258 ff.

Weise in den Kreis ihrer Studien zu ziehen. Leider sind wir indes noch weit davon entfernt, wie der Verfasser eines Artikels über die *Samoa-Inseln* [1]) noch neuerdings beweist, der den Bewohnern derselben eine „Schriftsprache (!) vindicirt, sie als gute Bogenschützen hinstellt, etc. etc.", trotzdem ihn ein einziger Besuch des ethnograph. Reichsmuseums vor diesen, und einer grossen Reihe der haarstraubendsten Irrthümer hätte bewahren können. Und was dann H. betreffs des Veränderns der Sprache sagt, auch dem schliessen wir uns in vollem Maasse an; wir brauchen nur daran zu erinnern, wie Prof. KERN's [2]) schöne Untersuchungen uns gelehrt, dass die Sprache gewisser Inselbevölkerungen des Stillen Oceans, die in ihren Erzeugnissen, Tracht, Schmuck, Waffen etc., den typisch melanesischen Habitus zeigen, einen Zweig des grossen, malayischen Sprachstammes bildet. Wenn nun aber neuerdings wieder die Erklärung, welche wir schon einmal gerügt [3]) „dass die heut sich durch Farbe, Gewohnheiten und Sprache (!?) von einander unterscheidenden Rassen der Melanesier und Malayen in lang entschwundenen Zeiten zu einer Familie gehört haben". [4]) sich findet, und der Verfasser, für den wahrscheinlich die Resultate der anthropologischen Forschungen BROCA's, VIRCHOW's, KRAUSE's etc. nicht existiren, sich dabei auf die Untersuchungen der Herren KERN und WILKEN beruft, so müssen wir erstens bemerken dass, soweit uns bekannt, sich keiner der beiden genannten Autoren bis jetzt in seinen Arbeiten in diesem Sinne ausgesprochen [5]), und ferner wiederholen, dass nur allein das Gesammtergebnis der anatomischen, linguistischen und ethnographischen Charaktere eines Volkes maassgebend für dessen Klassificirung sein kann. Dem Versuch, einseitig die Ergebnisse der linguistischen Forschung als Grundlage für solche zu verwenden, gegenüber, erinnern wir schliesslich an folgende Worte aus einem Vortrag R. VIRCHOW's [6]) über das Studium des Hausbau's und der Flur- und Dorfanlagen in Deutschland, worin er auf die Wichtigkeit desselben für die Kenntnis der verschiedenen Stämme des deutschen Volkes hinweist: „Dieses Material würde manches aufklären, was „man lange Zeit wegen der vorwiegend sprachlich geführten Untersuchungen ins Dunkel „hat stellen müssen. Ich möchte den Herren Linguisten nicht zu nahe treten, allein ihre „Untersuchungen haben, wenn sie auf schwierige Punkte angewandt wurden, selten ein „zuverlässiges Resultat ergeben".

So möge man denn auch mit Bezug auf die Erforschung der ethnologischen Verhältnisse Indonesiens Vorsicht üben, keine einseitigen Schlüsse fassen und das Eine thun, das Andere aber nicht lassen; damit sich mehr und mehr, die sich auf dieser Inselflur, vergleichbar einer nach Asien überleitenden Brücke [7]), in verschiedenartiger Weise brechenden Kulturströmungen des asiatischen Kontinents, in Klarheit vor unsern Augen entfalten.

[1]) W. F. ANDRIESSEN: De Samoa-eilanden in: Tijdschrift van het Kon. Nederl. Aardrk. Genootsch. II Ser. Deel VI Afd. meer uitgebr. art. (1889) pg. 340.

[2]) De Fidji-taal (Verh. Koninkl. Akad. Amst 1886). — Taalkundige gegevens ter bepaling van het stamland der Maleisch-Polynesische volken (Versl. Kon. Akad. v. Wetenschappen, 1889.

[3]) Diese Zeitschrift Bd I (1888) pg. 138.

[4]) Indische Gids 1890 pg. 358. — NB. Wir hoffen an anderer Stelle auf diesen, sowie auf ANDRIESSEN's oben citierten Aufsatz näher zurückzukommen.

[5]) Hern Prof. KERN verdanken wir uberdem die mündliche Mittheilung dass er selbst die Resultate seiner Untersuchungen nur aufgefasst zu sehen wünscht, als Beiträge zur Kenntnis der Ausdehnung der Wanderungen malayisch-polynesischer Volkerschaften

[6]) Correspondenzblatt deutsche anthrop. Gesellsch. 1889, p. 227.

[7]) BASTIAN, Indonesien I pg. V.

ERKLÄRUNG DER TEXTILLUSTRATIONEN.

An entsprechender Stelle haben die einzelnen Illustrationen im Text ihre Besprechung gefunden; Fig. 1 ist nach dem Original im Besitz des Verfassers gezeichnet, die Fig. 2—7, 11, 14*a*, 17 und 20 nach Abbildungen bei RAFFLES, Fig. 8 & 9 nach der Natur, Fig. 10, 14*b* & *c*, 15*b*, 27*a*, *b* & *c* nach Exemplaren in der Privatsammlung des Herrn d. G. im Haag, Fig. 12 nach TROMP „Salasila" van Kotei, Fig. 13, 22 & 23 nach HEIN, Malerei, Fig. 15*a* & 16 nach RATZEL Völkerkunde, Fig. 18 nach KLEMM, Werkzeuge und Waffen Fig. 19*a* & *b*, 21 & 28 nach EGERTON, Indian Arms, Fig. 24, 26 & 31 nach MATTHES, ethn. Atlas, Fig. 25 nach WOOD, Man and his handiwork, Fig. 29 & 30 nach VAN HASSELT, Atlas etc. und fig. 32 & 33 nach Stickereien einer annamitischen Officierstunika, Novb. 1889 in Paris (jetzt im Besitz des ethnograph. Reichsmuseum) gezeichnet.

ZUÑI FETICHES

BY

DR. H. TEN KATE, THE HAGUE.

(With Plate VIII, Fig. 16—26).

Among the fetiches which I collected during my second visit to the pueblo of Zuñi, New Mexico, in 1888, there are several specimens which differ more or less from the fetiches described and figured by my friend Mr. FRANK HAMILTON CUSHING (Zuñi Fetiches, Second An. Rep. Bur. of Ethnology). Although my specimens all belong to the same classes as those described by Mr. CUSHING, being the Prey Gods of the Six Regions, the Hunt and the Priesthood of the Bow, I thought that a brief, illustrated description of a few, of what we might call individual varieties of these fetiches, would not be devoid of interest. It is hardly necessary to say that I owe the identification of my specimens to Mr. CUSHING, whose kind assistance I hereby thankfully acknowledge.

The fetiches described here form a part of the collections of the National Ethnological Museum at Leiden.

I think it entirely superfluous to repeat here what Mr. CUSHING has said in his above mentioned paper, — to which I hereby refer — about the origin of Zuñi fetiches, their classification, and the rites of their worship, etc. As the figures (Plate VIII) speak for themselves a very cursory description of the specimens may suffice. No attempt has been made to determine microscopically and chemically the petrographical character of these fetiches. Firstly for the reason that in several instances it would have injured the specimens, and secondly because my specimens consist, at least apparently, of the same stones as those described by Mr. CUSHING.

Fig. 16 represents the black Bear fetich (*Ain-she wé-ma*), the Peace God of the West. This specimen in covered with a thick layer of dark brown pigment, and is adorned with a necklace of coral beads, while a roughly chipped arrowhead covers its back, tightly fastened with heavily pitchcoated bands. — Inventary number 674/25.

Fig. 26 represents the Badger fetich (*To-na-shi wé-ma*), Peace God of the South. It is a roughly shaped specimen of no artistic value, rendered blackish by a coat of paint. A comparatively large, white arrowhead is fastened to its back by cotton cords. — Inv. nº. 674/11.

Figs. 19 and 22 represent two specimens of the Wild Cat fetiches (*Té-pi wé-ma-we*), the principal of which fetiches in general is the Peace God of the South, replacing as such, and as a Prey God of the Hunt, the Badger, one of the guardians of the Six Regions.



The former specimen evidently represents the white Wild Cat (*Té-pi Kö-ha-na*), being a small, rudely carved image, encircled with a belt of coral beads, and having its right side protected by the customary arrowhead, fastened with cords of cotton. — Inv. n°. 674,19.

The latter either represents the yellow, or the red Wild Cat (*Té-pi thlüp tsi-na*, or *Té-pi á-ho-na*), its color being somewhat vague. Though rudely carved, this specimen shows better the general appearance, and peculiar bearing of the Wild Cat than the foregoing specimen does. — Inv. n°. 674,18.

Fig. 20 represents the white Wolf (*Ján-na-wi-ko Kö-ha-na*), Peace God of the East. It consists of a white stone, and is well finished. The eyes are inlaid with greenish turquoise. Besides a white arrowhead covering its back, seven small disks and plates of perforated shell, two of which are of the abalone (*Haliotis*), are attached to the cords of cotton and holding the arrowhead in its place. — Inv. n°. 674,22.

Fig. 23 probably represents the Eagle fetich (*K'ia'-K'ia-li wé-ma*), Peace God of the Upper World. It strikes me however that the two small elevations which seem to indicate external ears, might lead the investigator to call this specimen a fetich of the Ground Owl. At least the same characteristic of the head is evident in the Ground Owl fetich figured by Mr. CUSHING (Op. cit., Plate IX, Fig. 2). My specimen is small and well polished, and consists of a grey stone. The wings are conventionally carved. It is pierced through the body, as many of the bird fetiches are often suspended during ceremonies. — Inv. n°. 674,26. Cf. Revue d'ethnographie of Dr. HAMY, t. III, 1884, p. 163, where I gave a description of a different Eagle fetich of the Zuñis.


Seen from below. Seen from above.

Fig. 21 represents a specimen of the unpopular and rare Prey Mole fetich (*K'iä'-lu-tsi wé-ma*), Peace God of the Lower Regions. It is roughly carved of a white, soft stone, but painted entirely black. The eyes, mouth and paws are roughly indicated. — Inv. n°. 674,17.

Fig. 25 represents a fetich of the Priesthood of the Bow, namely the Mountain Lion or Longtail (*Ha'-pi-thla shi-wa-ni á-wa hä'k-ti ta'sh-a-na wé-ma*), which belongs, like the following fetich, to the *Wé-ma-á-ha-i*, or „Prey Beings", being the War God of the North. It consists of a white stone like alabaster, and has a very oblong form, its most prominent character being the long tail. The eyes are inlaid with bluish turquoise. — Inv. n°. 674,14.

Fig. 18 represents an other fetich of the Bow Priesthood. It is a fine specimen of the „scalp taking" white Bear (*Ain-shi Kö-ha-na wé-ma*), War God of the Upper World. The eyes are inlaid with greenish turquoise. The back is covered with a comparatively large, broad and well finished arrowhead, fastened with cotton cords, which equally hold four perforated disks of abalone shell. — Inv. n°. 674,23.

Finally I mention two so-called „flock fetiches" of Navajo origin (Figs. 17 and 24). Most probably they both represent ponies, although the conventional, and yet very rude form of these figures might lead to the supposition that any other gregarious quadruped, domesticated by these Indians, is meant. — Inv. n°. 674,29,30.

Fetiches more or less similar to those of the Zuñis are found among the Moquis, and very likely also among other Pueblo Indians. The late J. STEVENSON f. e., in his Illustrated Catalogue, (Second An-Rep. Bur. of Ethnology) figures three stone images (Figs. 510, 512, 513) from the pueblo of Wolpi which doubtless are fetiches. What STEVENSON remarked with reference to these images (p. 378) has no meaning. Captain JOHN G. BOURKE, in his interesting book „The Snake Dance of the Moquis" (London 1884) repeatedly mentions „idols" of these Indians (p. 126, 257, 298 etc.) which must be regarded as genuine fetiches. The specimens which he figures on Plate XXX, Figs. 3 and 4 of his work, are most probably amulets equal to those described by CUSHING (Op. cit. p. 44) as *té-ap-ku-na-we* of the Zuñis. Finally I will remind the reader that among the prehistoric Pueblo Indians of the Gila and Salado Valleys, in Arizona, similar fetiches and amulets were worshipped, as numerous specimens of various classes have been found in ancient ruins of these regions by the members of the Hemenway expedition. (Cf. SYLVESTER BAXTER, The Old New World, Salem, Mass. 1888; Int. Arch. f. Ethnogr., Bd. II, p. 48 etc.).

I. NOUVELLES ET CORRESPONDANCE. — KLEINE NOTIZEN UND CORRESPONDENZ.

XII. Die ethnolog. Ergebnisse der Reise S. M. Corvette „Aurora" (Siehe dieses Archiv Bd. I pg. 172). Mit Taf. VIII fig. 1—15.

Manchen Leser dieser Zeitschrift dürfte es interessieren Näheres über die während vorerwähnter Reise zusammengebrachten aus 500 Stücken bestehenden Sammlungen, die inzwischen dem K.K. naturhist. Hofmuseum zu Wien einverleibt sind, zu vernehmen sowie zu erfahren unter welchen Umständen selbe zusammengebracht sind.

Es muss vorausgeschickt werden, dass von der Intendanz genannten Museums einem jeden Kriegsschiffe, das in Mission geht, eine gewisse Summe für Bestreitung anzuschaffender Objekte zur Verfügung gestellt wird und leider kein Grund vorhanden war, der „Aurora" mehr als die übliche mässige Summe anzuweisen. Ich bedauerte im Laufe der Reise öfters zur Sparsamkeit gezwungen worden zu sein, welche mich an verschiedenen Orten ganz in meiner Kauflust zurückhielt, sobald mir wünschenswerthe Gegenstände zu theuer schienen. Diese Zurückhaltung verschaffte mir überdies noch Concurrenten unter meinen Reisegefährten, die mir brauchbare Sachen wegfischten, welche schliesslich heute irgend eine Wand verzieren helfen und in einem Museum besser aufgehoben wären.

Ich bekam eine kurze, aber gute Instruktion mit; leider war unser Aufenthalt gerade in den ethnographisch wichtigeren Hafenorten meist so kurz, dass meine Jagd nach den gewünschten Objekten nicht von Erfolg sein konnte; meine geringen Mittel gestatteten es auch nicht, um Einkäufe en gros zu handeln und so kaufte ich denn nach eigener Einsicht auf gut Glück was sich bot; ich glaube trotzdem den Wünschen des Hofmuseums vielfach entsprochen zu haben.

Niemals liess ich mich von der Kaufwuth so dahin reissen, einen geforderten Preis auch wirklich zu bezahlen; im Gegentheile, ich handelte gehörig ab und trachtete stets Lokalpreise nur zu zahlen. So glaube ich auch niemals die Preise verdorben zu haben.

Im Folgenden halte ich mich an unser Reiseprogramm, um den geehrten Leser in die einzelnen besuchten Häfen zu geleiten.

Hier darf nicht übergangen werden, dass ich auch beauftragt war, für zoologische und botanische Zwecke zu sammeln, was meine freie Zeit — mein Beruf liess mir nicht viel solche übrig — fasst ganz in Anspruch nahm; wenn ich nach ethnographischen Objekten ausging, konnte es eigentlich nur als Nebenbeschäftigung angesehen werden. Es vergingen oft Monate, ohne dass ich Neues acquirirte und in vielen Häfen hatte ich weder den Auftrag, noch Zeit zu sammeln.

Auf diese Weise konnte von einer gleichmässigen Thätigkeit keine Rede sein.... Port Saïd glaube ich übergehen zu müssen. — Ich fand, dass *Steamer Point* (*Aden*) ein recht geeigneter Ort für Einkäufe ist. Es werden sehr hohe Preise gefordert, doch kann man bei grössern Einkäufen selbst 50% abhandeln. Die Auswahl war recht befriedigend. Es fanden sich Matten aus Madagascar (*Rabanas*), auch solche sehr kunstvoll geflochten vom afrikanischen Festlande, abyssinische Waffen als Lanzen, Messer (*Kalla*), Schilde, Kriegsmantel aus Ziegenfell; Waffen und Utensilien der Somalineger: Lanzen, Schilde, gebogene Stöcke (*naim*), hölzerne Schlafkissen, geschnitzte Löffel, Körbe mit Glasperlen verziert, strohgeflochtene Schuhe; ich fand arabische Messer, welche am Sattel getragen werden, vielerlei Gegenstände persischer, indischer Provenienz; endlich gab es eine grosse Menge Photographien, die benachbarten afrikanischen Länder betreffend.

Der Sammler wird Vergnügen darin finden, in den Kaufläden von Steamer Point herumzustöbern und vermuthlich auch in einer finstern Ecke einen vergessenen staubbedeckten Gegenstand entdecken, der selbst in einem grössern Museum eine Lücke auszufüllen vermag.

Die *Nikobareninseln*. Damals bestand noch die englische Strafkolonie in Kin-laha auf Kamorta und der letzte Chef derselben, Mr. Man gab bei unserer Anwesenheit das Versprechen, dem K.K. Hofmuseum eine grössere Sammlung ethnographischer Objekte zu senden. Ich hatte später Gelegenheit dieselbe in Wien näher zu besehen und darf mir wohl das Urtheil erlauben, dass sie eine der reichsten unter den bestehenden ist. Meine Acquisitionen auf den Inseln waren, abgesehen von vielen Skizzen und Notizen selbst gering. Es war schwer von den Eingebornen etwas zu bekommen, ausser den in Eile für uns gefertigten Fetischen. Waffen fremder Provenienz kamen auch auf den Markt.

Ich brachte nur eine Armbrust (*foin*) mit Pfeilen (*aichchaka foin*) und mehrere holzgeschnitzte Figuren, Votivgaben (*henta koi*), zu Stande. Von unsern photographischen Aufnahmen erhielten sich nur drei.

In *Malakka* waren Krisse einfachster Art zu kaufen, wahrscheinlich aus Palembang importiert. Der Commandant erhielt ein Blaserohr der Jakuns — *sumpitan* — zum Geschenk. Dies war unsere ganze Ausbeute.

Ueber die Binnenbevölkerung der Halbinsel — *orang bukit* — war nichts zu erfahren; noch weniger eine Möglichkeit vorhanden, von ihren, sicherlich sehr primitiven, Utensilien etwas aufzutreiben.

In *Singapore* ist es nur bei längerem Aufenthalte möglich, in den Besitz seltener Stücke zu kommen; unter anderem finden sich Klewang's, Mandau's, Krisse zu fabelhaften Preisen. Beim italienischen Sammler und Reisenden CERRUTI sah ich eine hübsche Sammlung von der Insel Nias, welche etwa 100 Nummern umfasste und nach meinem Bericht sofort vom Hofmuseum erworben wurde. Der genuesische Kaufmann A. GAGGINO ist in steter Verbindung mit dem malayischen Archipel und in der Lage Objekte zu sammeln. Im Jahre 1888 besass er eine grossartige Sammlung von den Dajaks, ebenso eine aus Neu-Guinea, einzelne werthvolle Stücke von den Sulu-inseln, aus Cambodja u. s. w.

Bei den hier ansässigen Photographen finden sich zahlreiche interessante Aufnahmen von ethnographischem Werthe, den malayischen Archipel betreffend.

Muntok auf *Bangka*. Vorhanden waren hübsche Korbe und Hüte, sauber geflochten; Arbeiten aus Baumrinde, vielerlei Kleinigkeiten; endlich die hier gefertigten Zinnbecher und Büchsen. Die hohen Preise schreckten mich ab, überhaupt etwas zu kaufen.

Soerabaya. Bei den chinesischen Trödlern lohnt es sich nachzusehen, billige Waffen wenigstens kann man immer haben. Ebenso hartgegossene Messingwaare, zumeist Sirihutensilien, zu mässigen Preisen.

Bali. Zu kaufen waren die hier erzeugten, langen Krisse zu hohen Preisen. Der Güte des Herrn Dr. VAN DER TUUK verdankt das Hofmuseum eine geschnitzte Holzfigur — einen Çiwapriester (*pedanda*) vorstellend — hier verfertigt. Der Herr Resident VAN ZUTPHEN veranstaltete uns zu Ehren in Singa-radjah einige nationale Tänze mit folgendem Programme: 1. *Gandrong*, Tanz kleiner Knaben. — 2. *Sangejan*, Tanz kleiner Mädchen. — 3. *Gambo wajang*, grosse Pantomime. — 4. Kristanz. Einige Tänzer wurden von unserm Photographen aufgenommen. Das K. K. Hofmuseum erhielt vom genannten Residenten verschiedene Geschenke, als: drei grosse Holzfiguren und zwar 1. ein Phantasiethier (vielleicht mythisch) 2. einen Tänzer, 3. eine Tänzerin; sodann lange Flöten, welche mit der Nase geblasen werden, Palmblattstreifen mit eingeritzter balinesischer Schrift, als Briefe dienend; endlich einen hübsch geflochtenen Reisekoffer von einem Sultan auf Lombok stammend.

Sumbawa. Interessant, nur kurz war unser Aufenthalt in Bima. Die unter dem Namen *Kain Sumbawa* bekannten durchwirkten Stoffe kommen aus dem Westen der Insel und waren in Bima nicht zu kaufen. Nach Angabe der Eingebornen werden Lanzen und Krisse importiert und waren nicht feil.

Die Acquisitionen bestanden in einigen Kleinigkeiten, als einem geflochtenen Mutzchen, u. s. w. Es wurden einige photographische Aufnahmen gemacht.

Makassar. Daselbst gab es viel Messingware für Sirihutensilien, hubsch geflochtene Korbe, Rindenschachteln. Viele Arten Hute aus Blattern erzeugt. Krisfabrikation. Die wenigen kauflichen Waffen waren zu theuer, einige wenige Messer und Schwerter wurden doch acquirirt. Bei Herrn R. hatte ich Gelegenheit eine reiche Waffensammlung zu sehen, aus welcher ich gerne mehrere Stucke gekauft hatte, doch zerschlug sich der Kauf noch am letzten Tage, da der Herr mindestens den zehnfachen Werth verlangte. Der Preis der ganzen Sammlung war theuer angesetzt, hätte sich ubrigens vielleicht massiger gestalten lassen. Die in der Instruktion gewunschten Gegenstände sah ich allerdings nur in der Sammlung eines hohen Regierungsbeamten, sie waren uberhaupt schwer zu finden. Erwähnenswerth ist die Fabrikation der Sarongs (hier *lipa*). Es wurden auch hier Volksgruppen und Ansichten photographiert.

Batjan (Molukken). Vor allem fanden sich sehr schöne Hüte aus gefärbten Pandanblättern in grosser Auswahl in verschiedenen Formen. Zierliche Sagosiebe, einzeln oder zu neun Stück vereinigt, Körbchen. Alfurische Tanzschilde (*salawako tjekalélé*) mit Perlmutter und Porzellanscherben ausgelegt. Bogen, Pfeile, sehr roh geschmiedete Messer. Der Schmied verwendet einen ähnlichen Blasebalg wie auf Borneo gebräuchlich, aus zwei vertikalen neben einander stehenden Röhren bestehend, worin abwechselnd von oben gepumpt wird. Am Strande fand ich eine farbige Glaskugel, auf welche ich an anderer Stelle zurückzukommen gedenke.

Ternate. Ist ein Handels- und Verkehrscentrum; der Handel mit ethnographischen Objekten wird schwunghaft betrieben.

Es kommen solche von Neu-Guinea und von den meisten Inseln, weit in der Runde; die Preise sind anständig. Von den hier heimischen Objekten kaufte ich mehrere Trommeln in verschiedener Form und Grosse (*rabana*), Violinen, *rebab-alabalao*, hier *rebabu* genannt, zierliche Körbchen, mehrere originelle Hüte und den hier gebrauchlichen Tragkorb fur Frauen, *salo* auch *salui*.

Eine auf den letzten bezugliche Episode will ich den geehrten Lesern nicht vorenthalten; im Bazar von Ternate hatte ich diesen Tragkorb gekauft und meinem Famulus über den Rücken gehangt, ohne zu wissen, dass derselbe ein Symbol der Unantastbarkeit der Frauen bedeute; der ganze Bazar gerieth in Aufregung, eine lustige Gassenjugend versammelte sich und gab uns johlend das Geleite, ja altere ernste

Leute blieben stehen und hatten ein ausserordentliches Vergnügen daran, diesen privilegierten Frauenkorb am Rücken eines Matrosen zu sehen. Eine Erklärung ist im Folgenden gegeben:

„Een man, die uit nieuwsgierigheid of om eenige „andere reden zoodanige mand onderzoekt, moet eene „boete van 5 realen (1 real = 1 Gulden 60 cent) „betalen, eveneens 10 realen alwie zoodanige op den „weg staande mand op zijde schopt."

Von der Insel *Gilolo* (*Halmaheira*) kaufte ich zierliche Matten (*Kokoja*). Hübsche Körbchen; von *Amboina* Alfurenschilde: von den *Sangir-Inseln* einen Korb von wunderbarer Festigkeit. Von der Ostküste von Celebes scheinen importiert: eine Bambusguitarre (in Menado „*talalo*"), Messer, ein Kopfschneller. Von meinen Reisegefährten wurden ein Schild und eine Lanze gekauft, welche von der Insel Timor zu sein schienen; diese interessanten Stücke wurden theuer bezahlt.

Die grösste Mannigfaltigkeit boten die Gegenstände von der Nord- und Westküste von *Neu-Guinea*. Es gab Steinbeile mit Reservesteinen, mit Monitorhaut überzogene lange Trommeln (*robrok?* — malayisch *tifa*), denn einen grossen Stein zur Feldarbeit; Lanzen, Bogen mit mannigfaltigen, auch recht zierlichen Pfeilen; Taschen, Gürtel und verschiedenen Schmuck mit kleinen Muscheln besetzt, kleine aus Holz geschnitzte Fetische und andere aus Muscheln und Bein gefertigte Gegenstände.

In jeder Beziehung ist Ternate für den Sammler eine Fundgrube und Herr C. W. R. van Renesse van Duivenbode, Kaufmann, (Sohn des bekannten „König von Ternate") welcher sich grosser Kenntnisse rühmen kann und zu unserer Zeit viele photographische Aufnahmen vornahm, hat hier grossartige Sammlungen aufgebracht und auch das K. K. Hofmuseum reich beschenkt.

In *Zamboanga* (*Mindanao*) verblieben wir nur wenige Stunden; mit Geduld und viel Geld liesse sich hier so manches interessante Objekt erwerben. Ich hoffte einen grossen Schild der Moros zu kaufen; wegen der eiligen Abfahrt konnte ich das Geschäft nicht abschliessen. Grosse Krisse oder besser krisartige Schwerter der Moros, auch in besserer Ausstattung, waren für theures Geld zu haben. Von Lederpanzern konnte mir Niemand etwas berichten.

Manila. Es bereitet die grösste Schwierigkeit, irgend ein ethnographisches Objekt zu finden. Man kennt hier weder solche Gegenstände noch deren Namen. Ich bekam daher nur einzelne Objekte von Negritos und Igorroten zu Gesicht. Von einem Patienten erhielt ich einen aus Holz geschnitzten Löffel [1]) der Tinguianen mit der üblichen obscoenen Darstellung am Griffe zum Geschenk. Ich kaufte ausserdem mehrere Katechismen, um Proben der verschiedenen auf den Philippinen gesprochenen Idiome zu besitzen.

Hué (Annam). Hier gab es weder Zeit, noch Gelegenheit etwas zu suchen, doch lernten wir ein annamitisches Spiel kennen, welches ich hier beschreiben will. Dazu gehören zwei Stücke; ein krugartiges Gefäss mit langem schmalen Halse, aus Holz gefertigt, etwa $1/2$ Meter lang und ein meterlanger Stab von leichtem Holz, dünn geschnitten. Nebenstehende Zeichnung soll uns den Vorgang veranschaulichen.



Der Spieler schleudert von A aus den genannten Stab auf eine gewisse Distanz vor sich, nach B wo er abspringen und im Bogen nach C fliegen soll. Dass er in den Hals eingedrungen, beweist uns ein Ton, welcher entsteht, wenn der Stab auf eine unterhalb des Kruges angebrachte Trommel anschlägt. Es gehört bedeutende Geschicklichkeit dazu, den Stab auf diese Art in das Gefäss springen zu machen und in einer grossen Gesellschaft befanden sich nur zwei Personen, die von 30 Stäbchen, 5 oder 6 hineinbrachten. Ich sah dieses Spiel beim Résident superieur Mr. D. in Hué.



Swatau (China). Man kann hübsche und billige keramische Erzeugnisse kaufen. Reispapierarbeiten. Die Zinngiesserei liefert bemerkenswerthe, geschmackvolle Produkte. Als praktisch mag folgendes Moskitolämpchen aus Zinn erwähnt sein, die Zeichnung mag die Beschreibung ersparen. In demselben zirkuliert die Luft, wenn das Oellämpchen angezündet ist, indem bei A die warme Luft hinausströmt, bei B die kältere Luft nachströmt und hinein-

[1]) Ob diese Leute mit dem Löffel das Gehirn der getödteten Feinde essen, wie berichtet wird, harrt wohl der Bestätigung.

gezogen wird. Um den Moskito schnell und leicht zu fangen, nahert man sich mit dem brennenden Lampchen auf eine kleine Distanz so, dass er hineingezogen wird und verbrennt.

Amoy. Hier erwarb ich einige hubsch gearbeitete lackierte chinesische Compasse. Man betreibt in dieser Stadt die schwierigste, minutioseste Schnitzerei aus Fruchtkernen handwerksmassig.

Chefoo (im Golfe von Petschili). Ich gelangte hier in den Besitz einer chinesischen Spielerei. Es sind das kleine eiserne Hohlkugeln, worin sich ein beweglicher Eisenkern befindet, um sie erklingen zu machen. Man setzt eine solche Kugel auf die flache Hand und lasst sie nach vorne, bis zu den Fingerspitzen und zurück auf dem Vorderarme, bis zum Ellbogen laufen. Das hiezu erforderliche Muskelspiel mag allmahlich zur Kraftigung und besonderen Geschichlichkeit der Hand- und Fingermuskeln führen und hat diese Spielerei also einen doppelten Zweck.

Durch einen Zufall bekam ich von den schönen, leider so gebrechlichen Thonfigürchen von Tientsin eine kleine Anzahl zu kaufen. Diese zeichnen sich durch eine ausserst genaue und wahrheitsgetreue Wiedergabe von wirklichen Volkstypen aus, und eignen sich also besser wie jedes Bild oder Photographie zur Anschauung; dem entsprechend sind sie auch nicht billig.

Canton. Hier, sowie in *Futschau*, werden die blauen Schwungfedern des Martin-Eisvogels dazu benutzt, um in zwei Nuancen einem Schmucke ein emailleartiges Aussehen zu geben. Ein zierliches Filigran von Gold, Silber oder vergoldetem Kupfer belegt man mit einigen Stückchen genannter Federn, welche festgeklebt werden. Der Schmuck hat die Gestalt von Blumen, Blättern, Schmetterlingen oder sonstigen Spangen, Halbmonden und wird von reicheren Frauen im Haar getragen.

Japan. Es ist heutzutage sehr leicht eine grosse Sammlung aus diesem Lande mitzubringen; da mir die Wahl schwer fiel beschränkte ich mich auf einzelne Objekte, wovon ein zierlicher Helm mit Purpur-Kragen und ein Polizeistab in Japan's schon vergessene Tage gehoren. Andere Gegenstände aus Thon, Holz und Schiefer. Photographien.

Als Geschenke unserer Vertreter in Japan übernahm ich Photographien praehistorischer Funde aus Japan's Steinperiode, einfache glasierte Gefasse aus der Daimiozeit, welche eine Reaction gegen den hochsten Luxus bedeuten, der sich in den theuersten chinesischen Porzellan- und Craqueléegeschirren uberbot.

Saigon. Der Platz ist sehr günstig, wenn auch keine Fundgrube wie fur den Zoologen. Ich acquirirte recht hübsche Sachen, darunter 10 Stuck verschiedene annamitische Lanzen welche — wenn auch moderne Nachbildung, — sehr interessant sind und sich durch die verschiedene Ausfuhrung der Spitze auszeichnen (Siehe Taf. VIII fig. 1—9). Sie scheinen den sogenannten Pagodewaffen, welche aus Holz, roth- gold- und silberfarbig, ausgefuhrt sind (Siehe Taf. VIII fig. 10—15) und als Waffenmodelle zu Dekorationsstucken verwendet werden, theilweise nachgebildet zu sein. Dr. Svoboda

K.K. Fregatten-Arzt, Sebenico—Dalmatien.

XIII. Anthropophagie auf dem asiatischen Festlande. — Mit Bezug auf den pg. 69 ff. dieses Archivs veroffentlichten Aufsatz erhalten wir von Herrn Prof. G. Schlegel folgende Mittheilung:

Ich unterscheide zwei grundsatzlich verschiedene Ursachen bei Anthropophagie. Die erste ist der Hunger und dann sind im Nothfall die civilisirtesten Menschen Menschenfresser, wie die zahllosen Beispiele bei Schiffbruchen unter Europaern bewiesen haben.

Die zweite Ursache aber ist der Glaube sich die Eigenschaften des genossenen Feindes eigen zu machen indem man ihn verspeist.

So bezahlten in Emoi die Chinesen in 1860 einen Dollar für die Unze des Fleisches eines in der Nahe dieser Stadt geschossenen Tigers, sodass ich dies Exemplar nicht für das Leidner Museum bekommen konnte. Die Chinesen assen es weil sie glaubten dadurch ebenso muthig zu werden als der Tiger.

Während meines Aufenthaltes in Emoi ward ein berüchtigter Strassenräuber geköpft. Sein Herz ward stückweise sehr theuer durch den Henker verkauft an Chinesen die durch den Genuss dieses Rauberherzens ebenso muthig glaubten zu werden als er es war. Oft auch wird die Gallenblase auf die nämliche Weise verkauft, da, der Chin. Anschauung gemäss, der Sitz des Muthes in der Galle liegt.

Muthig heisst auf Chinesisch *ta tan* (grosse Galle); Feigheit *Siao tan* (kleine Galle); S. Wells-Williams sagt in seinem „Middle Kingdome" (New-York 1861 Vol. I S. 415):

It is not uncommon for him (the executioner) to cut out the gall-bladder of notorious robbers, and sell it, to be eaten as a specific for courage.

Leiden, 10 Mai 1890. G. Schlegel.

XIV. Ein sogenannter Wagen von Dshagannatha, von ungefahr 6 M. Höhe, auf dem die drei Hauptgotter des brahmanischen Haupttempels von Pûri in Procession gefahren werden, ist gegenwartig im Lichthofe des Kgl. Museums fur Volkerkunde zu Berlin aufgestellt und wurde durch Bemuhungen des Herrn Dr. W. Joest erlangt.

XV. Mörser aus trachytischer Lava mit Pistillen aus gleichem Material von der Insel *Föhr* (Schleswig) besprach Herr Dr. M. UHLE in der Sitzung der berliner anthropologischen Gesellschaft vom 11. Januar d. J. und lieferte damit ein neues Beispiel des Hereinreichens der Steinzeit, selbst in Europa, bis in unsere heutige Kulturperiode. Eine Parallelle für dieses Vorkommen finden wir wiederum bei sogenannten Naturvölkern, indem steinerne Mörser, meist von mehr oder minder regelmässig runder Form, in Indonesien noch heutigen Tages in Gebrauch. So in Central-Sumatra, für das Stampfen von Reis (Siehe: VAN HASSELT, ethn. Atlas van Midden-Sumatra, pl. LXXXII fig. 4), für die Bereitung der mit dem Reis genossenen, scharf gewürzten, zuweist aus spanischem Pfeffer bereiteten Speise, „*sambĕl*" genannt, in den Lampongschen Districten von Sumatra und auf Java; auf letzterer Insel fehlt der ausgehöhlte Stein in keiner Küche eines Eingebornen (Siehe: VETH, Java I pg. 596). Exemplare von allen drei Lokalitäten besitzt das ethnogr. Reichsmuseum zu Leiden.

XVI. HEINRICH VON SIEBOLD's japanische Sammlungen sind im April d. J. in den Besitz des K.K. naturhist. Hofmuseums zu Wien übergegangen und wurde der bisherige Besitzer vom Kaiser von Oesterreich, in Anerkennung seiner Verdienste, in den Freiherrnstand erhoben. Die Sammlungen umfassen insgesammt ungefähr 5200 Stücke die sich auf die Gruppen: Alterthümer; Waffen, Rüstungen und Rüstzeug (240 Stücke); Kleidung und Schmuck, worunter besonders kostbare Frauengewänder, Nadeln und Blumen für Haarschmuck und Toilettegegenstände (ungefähr 200 Stücke); Nahrungserwerb, Zubereitung und Aufnahme der Speisen; Fayencen und Porcellane (60 Stücke), Lackarbeiten (50 Stücke) worunter besonders interessant die 700 Jahre alten Kamakura-Lacke, die als die ersten Versuche der Lackkünstler Japan's angesehen werden; Metallarbeiten; Werkzeuge, Instrumente; Spiele, Musikinstrumente; Schablonen und Muster. Ferner Malereien auf Seide und Papier (1071 Nummern), chinesische und japanische Münzen (1077 Stück); 500 Bücher, Manuskripte und Karten und endlich die Gruppe der gottesdienstlichen Gegenstände, 135 Nummern umfassend. Daran schliessen sich noch drei kleinere Sammlungen, nämlich 1) Metallgeräthe aus China, worunter eine wahrscheinlich antike eigenthümliche Bronzeglocke, 2) eine Sammlung von den Aino's (80 Stück) und 3) eine solche von den Liukiu-Inseln (89 Stücke), worunter besonders interessant eine steinerne Begräbnísurne.

Der Schenker beabsichtigt das, bisher unvollendet gebliebene, grosse Werk seines Vaters zu Ende zu führen.

XVII. TOUNG PAO. Archives pour servir à l'étude de l'histoire, des langues, de la géographie et de l'éthnographie de l'Asie orientale. Nous venons de recevoir la première livraison d'une nouvelle revue qui est fondée à Leide est sera rédigée par MM. les Proff. G. SCHLEGEL à Leide et HENRI CORDIER à Paris.

Cette revue est destinée en premier place à l'étude des relations des Chinois avec les pays Occidentaux et Meridionaux et remplira une véritable lacune. Nous applaudisons de tout notre coeur à cette entreprise, et nous la souhaitons un bon succès. J.D.E. SCHMELTZ.

II. QUESTIONS ET REPONSES. — SPRECHSAAL.

I. Steinplatte aus dem Museum der Kaiserl. archaeol. Gesellschaft. St. Petersburg (Siehe Bd. II pg. 55).

Mit Bezug auf diesen Gegenstand erhalten wir folgende interessante Mittheilung:

„Voriges Jahr publizierten Sie eine Steinplatte aus dem Museum der Kais. Archäol. Gesellschaft in St. Petersburg, auf welcher eine, wie es scheint, russische Bauernfigur en relief abgebildet und in deren Rahmen eine Inschrift von 27 Zeichen graviert ist. Jetzt bitte ich Sie auf etwas Analoges aufmerksam zu machen. In der Festschrift R. MEJBORG: Gamle Danske Hjem i der 16de, 17de og 18de Aarhundrede; Kjöbenhavn 1888, ist S. 77, Fig. 86, ein rectanguläres Brett abgebildet, dessen Vorseite durch eine Furche auf die Länge und 13 Querfurchen in 28 Rauten getheilt ist. Jede Raute ist mit einer Hofmarke bezeichnet. Der Text nennt das Brett: *Byens Fjel*, Brett des Dorfes, und die Hofmarken bezeichnen die verschiedene Höfe des Dorfes. Auf das Brett wurden die Geldstrafen geschrieben, zu welchen die Männer im Dorfrath verurtheilt wurden.

Beobachtet man die Uebereinstimmung einiger Zeichen auf dem dänischen Dorfbrett und auf der Steinplatte, so kann man kaum bezweifeln, dass nicht nur die Zeichen der Steinplatte gleichfalls Hofmarken sind, sondern auch dass diese Platte dort, wo sie gefunden ist, einen ähnlichen Zweck gehabt hat, als das Dorfbrett in Dänemark.

HELSINGFORS, April 1890. Prof. J. R. ASPELIN.

III. MUSÉES ET COLLECTIONS. — MUSEEN UND SAMMLUNGEN.

XV. Ethnographische Sammlung in Bamberg. — Dieselbe ist von dem jetzt pensionierten Inspector des Kgl. Naturalienkabinets Prof. A. Haupt, der Stadt geschenkt und umfasst, auf drei grossere Zimmer vertheilt und jeden Sonn- und Feiertag-Vormittag dem Publikum zugangig. Geschenke japanischer Gegenstande die der ursprungliche Eigenthumer von dem bekannten Sprachforscher Prof Hoffmann in Leiden erhielt, solche afrikanischer Gegenstande von einen Herrn Sevin gesammelt und andere, aus der Kirgisensteppe stammende, von dem russischen Geheimrath Armstrong erhalten. Ferner erhielt die Sammlung Geschenke des Kgl. preuss. Generalconsuls für Spanien und Portugal, Freiherr von Minutoli, aus Spanien, sowie andere die später noch anderweit von Prof. Haupt aus eigenen Mitteln kauflich erworben wurden, während sich auch die Stadt, als solche, vielfach an Ankäufen fur die Sammlung betheiligte.

XVI. Museum des Missionshauses Basel. Dasselbe zerfallt in eine ethnographische und eine naturgeschichtliche Abtheilung, von denen (1888) die erstene 1518 Nummern umfasst, die geographisch angeordnet sind. Neben einzelnen Gegenständen aus Australien und von den Südsee-Inseln, findet sich eine ziemlich gute Sammlung von den Dajaks, Gegenstände aus Surinam, Labrador, West-Afrika (besonders Amulette und Kultusgegenstände) von der Goldküste, Süd- und Ost-Afrika und Alterthümer von Aegypten. Besonders beachtenswerth ist die indische Sammlung, die, besonders soweit es Gegenstände des Kultus angeht, eingehend beschrieben ist in einem, 1888 durch F. Ziegler verfassten, sehr übersichtlichen Katalog.

XVII. Museum van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen. Batavia. — Entre les acquisitions ethnographiques pendant l'année 1889, dont une liste detaillée se trouve dans les „Notulen" de cette Société pour l'année 1889, il faut nommer surtout:

1°. Une latte de bambu contenant des caractères qui indiquent aux initiés d'une manière ingenieuse l'avenir der fiancés ou des nouveaux mariés chez les Baduwis dans le sud de Bantam; offerte par M. C. A. Kruseman, elle a reçu de M. le Dr. Brandes une explication;

2°. Le modèle d'un échafaudage à l'occasion des cérémonies funèbres d'un chef indigène dans l'île de Bornéo, envoyé par M. den Hamer;

3°. Différents objets de l'île de Nias et du lac de Toba, reçus de M. van Hasselt;

4°. Le modèle d'un bateau de la nouvelle Guinée de M. Keyser.

Le Gouvernement a bien voulu accorder une somme suffisante pour l'agrandissement de l'édifice de la Societé, devenu necessaire surtout en ce qui concerne le musée ethnographique.

XVIII. Nationalmuseum in Mexico. — Eine eingehende Beschreibung desselben, soweit es die Alterthümer und ethnographischen Gegenstände angeht, finden wir in dem kurzhin erschienenen Werke: Ernst von Hesse Wartegg, Mexico, Land und Leute, pg. 151—163: worauf wir hier aufmerksam machen. Von besonderm Interesse sind die Ueberreste der aztekischen Kultur, so u. A. der Stein von Tizoc, der *Humboldt*'sche Kalenderstein, die Waffen, Kunstgegenstände und Handgeräthe der Azteken. —

Sch.

XIX. Das Museum der Industriellen Gesellschaft in Mühlhausen i. E. besitzt eine ethnographische Sammlung, welche manches Interessante enthält. Den werthvollsten Bestandtheil derselben bildet eine Anzahl amerikanischer Alterthümer, unter denen besonders eine Reihe von Statuen und Gefassen aus Palenqué Beachtung verdienen. Ausserdem sei noch auf eine umfangreiche Waffen-Sammlung aus dem malayischen Archipel hingewiesen. Die Sammlungen werden gegenwärtig von dem Unterzeichneten geordnet und neu aufgestellt.

E. Grosse.

IV. REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BIBLIOGRAPHISCHE UEBERSICHT.

Pour les abréviations voir les pages 41 et 74. Ajouter:

A. A. O. = Arch. pour servir à l'étude.... de l'Asie Orientale. — **Austr. A.** = Report of the Australasian Association for the Adv. of Sc. — **A. I. B—L.** = Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres. Compte-rendus. — **C. A.** = Congrès international des Américanistes. Compte-rendu de la septième session. — **Cord.** = Bol. de la Acad. nacional en Cordoba. — **C. R. S. G.** = Compte-rendu de la Soc. de Géogr. de Paris. — **F.** = Fennia. Bull. de la Soc. de Géogr. de Finlande. — **Gs.** = De Gids. — **Jena** = Mitth. der G. G. fur Thüringen. — **M. A. Lyon** = Mém. de l'Acad. des Sc. B.—L. et Arts de Lyon. — **Mitth. G. N.** = Mitth. aus dem germanischen Nationalmuseum. — **N. Mus. Z.** = Neue Musik-Zeitung. — **N. S. W.** = Journal and

Proc. of the R. S. of New-South-Wales. — **N. V. Hamburg** = Abh. herausg. von dem Naturw. Verein in Hamburg. — **Pic.** = Mém. de la Soc. des Antiquaires de Picardie. — **Russ. R.** = Russische Revue. — **S. B. G.** = Bull. de la Soc. Belge de Géographie. — **S. G. R.** = Societatea Geografica Romàna. Buletin. — **Tim.** = Timehri. Journal of the R. A. and C. Soc., Georgetown. — **Westd. Z.** = Westdeutsche Zeitschr. für Gesch. und Kunst.

GÉNÉRALITÉS.

III. M. Ch. P. Daly, président de la Société de Géographie américaine a prononcé un discours d'ouverture (A. G. S. XXII. 1 p. 1: On the history of physical geography), où il insiste sur les points de comparaison entre les vieilles traditions; un sujet semblable est traité par M. le Cte Goblet d'Alviella (R. D. M. 1 mai p. 121: La migration des symboles). M. G. A. Wilken (Gs. juin p. 478: Huwelijken tusschen bloedverwanten) envisage la question du mariage entre proches parents du point de vue ethnologique et, en combattant le préjugé qui s'y oppose, tâche d'en expliquer l'origine. La brochure du Dr. Aug. Otto (Zur Geschichte der ältesten Hausthiere. Breslau) donne dans une forme succincte une théorie sur l'immigration arienne. L'ethnographie comparée fait encore le sujet de l'étude du Dr. W. Hein (Anthr. Wien XX: Ornamentale Parallelen).

La démonstration de M. K. Taubner (Verh. A. G. p. 46: Natürlich vorkommendes Tomoye) sur l'origine végétale des signes du tomoye ou du triquetrum, provoque des remarques du président de la Société. La question du jadéite est reprise par le Dr. F. Berwerth (Anthr. Wien XX. 4 p. 54: Die Nephrit-Jadeit-Frage. Comp. C. A. p. 201). Nous voilà sur le terrain de l'archéologie. Nous y trouvons à signaler l'article du Dr. Ingvald Undset (Z. E. XX. 1 p. 1. Die ältesten Schwertformen. Av. 75 zincograv.), qui tend à prouver que le prototype des glaives de l'âge de bronze se trouve en Grèce; le livre de M. A. L. Lorange (Den yngre Jernalderd Svaerd. Bergen. Voir le compte-rendu étendu dans Z. E. XX p. 30 par M. O. Olshausen, et celui du Dr. Ingvald Undset dans Z. E. XIX p. 260); l'essai de M. J. Fraser (Austr. A. 1888 p. 464: The numerals in the Etruscan language), qui émet des conjectures sur les noms des nombres étrusques; l'article du Prof. Berlioux (M. A. Lyon XXVI p. 203: Les Khétas ou Chétas), qui identifie les Hittites avec les Scythes.

Le récit de voyage de la Gazelle (Die Forschungsreisen S. M. S. „Gazelle" in den Jahren 1874—'76 unter Kommando des Kapt. z. S. Freih. von Schleinitz. Berlin) contient beaucoup de détails ethnographiques, remarquons que les dents dont le collier (pl. 43) se compose, ne peuvent être des dents de singe, puisque cet animal n'habite pas les îles de la Nouvelle-Bretagne.

EUROPE.

M. D. N. Anutschin (Russ. R. XIX. 1 p. 54: Ueber die Aufgaben der russischen Ethnographie; traduit par M. H. von Aurich), passe en revue ce qui a été fait depuis 1716 pour la connaissance du peuple russe; M. P. v. Stenin (Gl. no. 17 p. 268, 18 p. 283: Ueber den Geisterglauben in Russland) donne des communications sur les superstitions en Russie, résumé d'une étude de M. Schasskoff; M. G. Courrière (R. F. p. 641: Voyage en Russie) termine ses récits de voyage; M. A. O. Kihlman (F. III 6 p. 25. Bericht einer naturwissenschaftlichen Reise durch Russisch Lappland im Jahre 1889) décrit la vie des Lapons de l'intérieur; M. Kaarle Krohn, dans la même revue, (III 4: Die geographische Verbreitung einer nordischen Thiermärchenkette in Finland) donne un essai tres intéressant pour l'étude de l'influence de l'occident et de l'orient en Finlande.

Les relations extérieures de la race germanique font le sujet d'un article du Prof. Rud. Hanning (Westd. Z. VIII. 1 p. 1: Die Germanen in ihrem Verhältnis zu den Nachbarvölkern). M. A. Treichel (Verh. A. G. p. 38: Steinkreise und Schlossberge in Westpreussen; p. 45: Kirchenmarken aus Konitz. Av. ill.) décrit des marques qu'il a trouvées en grande variété sur des pierres de date très ancienne, sans toutefois leur attribuer une signification expresse. Les Mitth. G. N. contiennent des descriptions d'objets de ce musée, par M. A. Essenwein (II. 3 p. 177: Einige Möbel aus den Rheinlanden aus dem Schlusse des 16 und Beginne des 17 Jahrhunderts. Av. 3 pl.); et par M. Hans Bösch (II. 3 p. 257: Die Sammlung von hölzernen Kuchenformen im germ. Mus. Av. ill.). Nous remarquons la description d'une dalmatique qui offre un modèle bien précieux pour l'histoire du costume, par M. l'Abbé Pihan (Pic. X p. 145: Etude sur la dalmatique de Thibault de Nanteuil); puis dans le même recueil des articles de MM. A. Dubois (p. 177: Proverbes et dictons Picards); E. Travers (p. 205: Proverbes Normands); G. Boudon (p. 461: Notes sur quelques filigranes de papiers des XIVe et XVe siècles), très intéressant pour l'histoire de la fabrication du papier, les marques des fabriques et la condition des ouvriers.

M. Dionisiu O. Olinescu (S. G. R. XI. 1 p. 37: Populatiunea Bucovinei) donne une étude ethnologique sur les éléments dont se compose la population de la Bukovine, d'après les observations du major H. Himmel.

ASIE.

L'article du Dr. B. Moritz (Z. G. E. XXV. 2 p. 147: Der Hedjaz und die Strasse von Mekka nach Medina), d'après des communications d'un officier égyptien, Muhammed Bey Sadiq, donne des détails sur les tribus nomades; celui de M. G. Troll (Orient 4 p. 54: Die Genussmittel des Orientes) traite des délicatesses de l'Orient. Dans le récit de voyage de M. Jules Leclercq (Du Caucase aux monts Altaï. Paris) nous rencontrons parci parlà quelques détails ethnographiques intéressants; la population du Kurdistan nous est dépeinte dans Gl. (nº. 23 p. 355: Das Volk der Kurden. Av. ill.): M. le Dr. Terrien de Lacouperie (A. I. B.-L. XVII p. 338: Une monnaie bactro-chinoise bilingue du premier siècle de notre ère) décrit une monnaie en bronze rapportée de Khoten, et en explique la légende. Dans ces Compte-rendus (p. 369) nous trouvons encore quelques observations d'un savant Parsi, Jivandji Jamshedji Modi, sur les ossuaires rapportés de Perse par M. Dieulafoy. M. E. Wilhelm soutient dans Morgenl. (XLIV. 1 p. 142: Priester und Ketzer im alten Erân) la thèse, que chez les anciens Perses il y a avait la lutte de l'église et de l'état.

J. I. A. (nº. 30) se distingue encore par sa riche illustration en phototypie: il reproduit des sculptures en bois, avec un article de M. F. O'Dwyer (p. 33: Wood manufactures in the Punjab. Av. 7 pl.) et des dessins de mosaïque en bois et en ivoire, illustrant un article du major H. H. Cole (p. 40: The golden temple at Amritsar. Av. 5 pl.). M. G. Cadell (Scott. VI. 4 p. 202: A Jungle Race) fait une communication sur les Kanikaras ou tribus sauvages du Travancore méridional; M. le Dr. Leitner (A. I. B-L. XVII p. 350: La langue, la religion et les moeurs des habitants du Hounza) décrit une tribu du Himalaya, qui était à peu près inconnue et dont l'idiome lui parait être le reste d'une langue préhistorique. Les impressions de voyage en Burmah, publiées dans T. R. (nº. 249 p. 1: The Lushais at home) sont empruntées au Pioneer Mail; le même journal (p. 8: Archaeology in Burma) donne un extrait d'un livre sur Aracan du Dr. Forchhammer, qui paraitra sous peu. M. Alexis Faure (R. G. p. 265: Les origines de l'empire Français de l'Indo-Chine) continue la publication d'un journal d'ambassade avec la description de la cour de Hué vers la fin du siècle dernier.

De plus en plus les Chinois tiennent à nous renseigner eux-mêmes sur leurs institutions: voici le général Tcheng-Ki-Tong (Les plaisirs en Chine. Paris), qui nous raconte les fêtes religieuses et nationales, les divertissements et les jeux de l'Empire Céleste. Une nouvelle revue orientaliste ou plutôt sinologue, rédigée par MM. G. Schlegel et H. Cordier débute avec un article de M. F. Hirth (A. A. O. 1 p. 1: Die Erfindung des Papiers in China); M. Schlegel (p. 29: Philippika des Chinesen Tan-tok-po gegen den Kapitan der Chinesen Lie-ki-thai) y publie un pamphlet injurieux d'un Chinois de Java, avec la traduction et des notes. M. I. W. Young nous trace un tableau assez flatteur de ces Chinois émigrés (T. N. I. p. 362: Eenige aanteekeningen betreffende de Chineezen in Nederlandsch-Indie), dont il loue la bonne foi et les vertus domestiques. Le Japon a fourni des sujets au Dr. H. Wernekt (Orient 4 p. 49: Die Ehe in Japan; emprunté au journal de la société allemande à Tokio) et à M. W. Hough (Am. A. II 4 p. 355: Japanese Sacred Fire-Drill), qui, sur des indications de M. R. Hitchcock, décrit l'appareil, dit *hikiri-usu*, dont on fait usage dans le culte d'O-yashiro.

M. Fr. Kramer, le doyen de la mission des Nias, dont M. Modigliani loue les efforts persistants, et qui a déjà fait 600 prosélytes, (T. I. T. XXXIII p. 473: Der Götzendienst der Niasser) donne quelques nouveaux détails sur la religion des Nias, qui confirment l'observation du savant italien, que les idoles les plus vénérées sont les images des ancêtres. La musique javanaise nous est expliquée par le Dr. J. Groneman dans une étude (De Gamelan te Jogjakartâ. Amsterdam) qui, avec une introduction du Prof. Land, est d'autant plus intéressante que l'auteur y a ajouté quelques transscriptions de mélodies; le cortège impérial du sultan de Jogjakartâ est décrit dans E. H. (nº. 18 p. 277). M. A. R. Hein (Die bildenden Künste bei den Dayaks auf Borneo. Wien) a rassemblé ses études sur l'art des Dayaks dans un gros volume av. 10 pl. illustrant l'ornamentation. L'article du Prof. Max Weber (T. N. I. p. 382: Celebes en Flores) contient des données excellentes pour l'ethnographie de ces iles; l'auteur insiste sur la différence entre la population de la côte et celle de l'intérieur. M. J. de Roo van Alderwerelt (T. I. T. XXXIII p. 565: Eenige mededeelingen over Soemba) fait des communications curieuses sur cette ile peu connue, sur les moeurs et les expressions cyniques des habitants, les conditions sociales et la superstition du marapou; ajoutons-y la communication du missionnaire Ph. Bieger (Ned. Zend. XXXIV. 2 p. 151: Een Doodenfeest te Rendé op Soemba. Jena (3 et 4 p. 131: Die Insel Rotes) donne la traduction d'un article de M. N. Graafland, publié par Ned. Zend. et cité dans un numéro précédent de nos Archives. Il nous reste à signaler trois articles de M. F. Blumentritt (Z. G. E. XXV. p. 127: Alphabetisches Verzeichnis der eingeborenen Stämme der Philippinen, und der von ihnen gesprochenen Sprachen; G. G. Wien IV p. 232: Beiträge zur

Kenntnis der Mandayas (Mindanao); Bol. S. G. M. XVIII p. 7: Las razas indigenas de Filipinas. Av. carte ethnographique).

OCÉANIE ET AUSTRALIE.

La grande question ethnographique de l'Océanie, les relations entre les peuples malais et papous est traité par le Rév. S. Ella (Austr. A. 1888, publ. 1889, p. 484). Scott. (p. 245: Sir W. Macgregor's Discoveries in New-Guinea) publie la relation d'une exploration qui a produit quelques détails ethnographiques; les N. K. W. (1890 nº. 1) donnent deux photographies du chef Tobilei de Kerawara et d'une jeune fille des iles de l'Amirauté; le Comte Joachim Pfeil (Verh. G. E. XVII. p. 144: Land und Volk im Bismarck-Archipel) s'étend sur le cannibalisme et les fêtes religieuses de la Nouvelle-Bretagne; M. H. Zöller (P. M. VI p. 145: Untersuchungen über 24 Sprachen aus dem Schutzgebiete der Neu-Guinea Compagnie) donne comme le résultat de ses investigations, que la différence entre les dialectes n'est pas si grande qu'elle parait au premier abord, et que les langues papoues ont des relations évidentes avec les langues malaises-polynésiennes. Les iles Solomon forment le sujet d'un livre de M. Ch. M. Woodford (A naturalist among the Head-hunters, being an account of three visits to the Solomon islands in the years 1886, 1887 and 1888. London); et d'un article de M. A. Penny (Jena p. 169: Verlobung und Eheschliessung auf den Salomon-Inseln). Le Rév. G. Pratt (Austr. A. p. 447: The Genealogy of the Sun) publie le texte d'une légende de Samoa avec la traduction et des notes explicatives; un autre missionnaire, M. J. Copeland (Aust. A. p. 481: Some niceties of expression in the languages of the New-Hebrides) donne des détails intéressants, entre autres sur le pronom à quatre nombres.

L'étude de philologie comparée du Dr. H. Schnorr von Carolsfeld (München 2 p. 247: Beiträge zur Sprachenkunde Oceaniens) nous amène au continent. M. A. C. Haddon (A. I. XIX. p. 297: The ethnography of the Western tribes of Torres Straits. Av. 3 pl.) fait des observations très judicieuses sur les armes papoues et celles du continent australien, la flèche et le javelot avec le bâton pour le projeter; quelques tribus ont les deux espèces. M. W. T. Wyndham (N. S. W. XXIII p. 36: The aborigines of Australia) décrit les traditions et les coutumes de la tribu Ucumble dans le Queensland, dont il suppose une parenté avec les tribus Tamil. Austr. A. p. 407: Some supposed further traces of Leichhardt) reproduit des pictographies trouvées dans l'intérieur: sont elles indigènes ou bien proviennent-elles de blancs égarés? M. J. W. Agnew donne dans le même recueil (p. 478: The last of the Tasmanians) de nouveaux détails sur l'histoire et le caractère de Truganini avec son portrait et celui de son époux Billy Lanny. Mentionnons enfin (p. 477) le compte-rendu d'un discours sur l'art Maori par M. A. Hamilton.

AFRIQUE.

Le livre richement illustré du Dr. F. Kayser (Aegypten einst und jetzt. Freiburg i/B.) touche à divers côtés de la vie sociale de l'Egypte moderne. M. L. Brichetti-Robecchi (S. A. I. IX p. 15: Gl' Isa Somali) donne une notice sur les habitants du Harrar. Dans les C. R. S. G. (p. 338) M. Hamy a communiqué une lettre du Dr. Louis Catat sur les Betsileos (Madagascar), qui vient à la conclusion: on peut affirmer d'ores et déjà une race asiatique ajoutée à une race africaine antérieure, le tout horriblement mélangé avec addition de Juifs, d'Arabes. M. le Rév. D. Kerr Cross (Scott. p. 281: Geographical notes on the country between lakes Nyassa, Rukwa and Tanganyika) fait une description attrayante d'un village des Aouanyakyousa. M. D. Kropf, qui a été missionnaire parmi les Cafres pendant 45 ans, nous offre une monographie intéressante (Das Volk der Xosa-Kaffern im östlichen Süd-Afrika nach seiner Geschichte, Eigenart, Verfassung und Religion. Berlin. Comp. l'extrait sur le droit agraire dans Jena p. 171); M. J. Macdonald de son côté publie les observations faites pendant un séjour de douze années parmi différents peuples cafres (A. I. XIX p. 264: Manners, customs, superstitions and religions of South-African tribes). Dans la notice du Rév. G. W. H. Knight Bruce (Proc. G. S. p. 346: Notes on a Journey through Mashoualand) nous remarquons ses communications sur les hommes-Dieu. M. H. M. Stanley s'étend dans son discours (Proc. G. S. p. 313: Geographical results of the Emin Relief Expedition) sur l'impression que les peuples nains font sur le voyageur, ils lui rappellent Adam et Eve. Ajoutons-y deux articles sur le Congo, publiés dans S. B. G. par le Capt. Jungers (1889 p. 385: Le Bas-Congo); et par M. Ch. Liebrechts (p. 501: Léopoldville).

Les possessions allemandes du Cameroun donnent lieu à une série de rapports: tels ceux du lieut. Tappenbeck avec le portrait de Ngila, un des chefs de la tribu Ndumba, et du lieut. Morgen sur le peuple Jaounde (Mitth. D. S. III: Aus dem Schutzgebiete Kamerun); ceux du lieut. Kling sur son voyage dans le Togo (Mitth. III. p. 46: Bericht über seinen am 1 Oct. 1889 nach dem Fetischdorf Dipongo unternommenen Ausflug) et dans Ajouti (p. 50); et celui du Dr. E. Zintgraff (Mitth. D. S. III. p. 74: Bericht über seine Reise von Kamerun zum Benue und durch Nord-Adamaua nach der Barombistation zurück. Comp. Verh. G. E. XVII. 4 et 5 p. 210: Vom Kamerun zum Benue) avec des détails sur les

Boufas, qui vont entièrement nus mais sont très pacifiques. Pour le Togo, on peut consulter encore le récit du missionnaire nègre Peter Hall, traduit de la langue Achanti et publié par M. J. G. Christaller (Jena VIII. p. 106: Eine Reise in den Hinterlandern von Togo). Il nous reste une correspondance de Cameroun par M. G. Zenker (S. A. I. IX. p. 65: Dalla Baia di Biafra) sur la tribu MBoulou ou Achequiani. Le livre de M. E. Flegel (Vom Niger-Benue. Leipzig) offre peu d'intérêt au point de vue ethnographique; l'article de M. H. Maurice (R. F. p. 513: De Kotonou à Porto Novo) ne donne que des notes assez superficielles; le livre de M. H. Bohner (Im Lande des Fetisches. Basel) est la reproduction d'études faites à la Côte d'Or (Guinée Supérieure) et publiées dans le Magasin des Missions Evangéliques. Dans le recit du lieut. J. Plat (Bordeaux p. 233, et p. 265: Mission dans le Fouta-Djalon), nous remarquons la description de la danse dite boundou à l'occasion de la circoncision, qui se pratique pour les deux sexes (p. 285). Il nous reste une note sur les ordres religieux au Maroc, de M. A. de Kerdec Chény (S. A. I. IX. p. 5: I Senussi al Maracco).

AMÉRIQUE.

L'Institut du Canada a publié un questionnaire (Proc. C. I. nº. 152 p. 59) pour inviter à des investigations sociologiques; il en donne un exemple dans l'étude très intéressante du R. P. A. G. Morice (p. 109: The Western Dénés. Their manners and customs. Av. ill.), qui désapprouve la dénomination de tribus „Tinneh ou Athabasque", adoptée encore par M. Mason. Nous venons de recevoir le compte-rendu du Congrès des Américanistes, où nous signalons le discours de M. Horatio Hale (p. 375: Was America peopled from Polynesia?); l'essai de M. Rink (p. 221: Die Verbreitung der Eskimo-Stämme); la communication de M. Cushing (p. 151: Preliminary Notes on the Origin, Working, Hypothesis and Primary Researches of the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition) ill. d'objets retrouvés sur l'emplacement de la cité ancienne de Cibola. A.A., après une communication archéologique de M. W. J. Migee (An obsidian implement from pleistocene deposits in Nevada), contient une notice de M. J. N. B. Hewitt (II. 4 p. 319: New fire among the Iroquois) sur les cérémonies avec lesquelles les Iroquois avaient coutume d'allumer un nouveau feu dans une épidémie; quelques nouvelles communications du Dr. F. Boas (II. p. 321: Notes on the Snanaimuq) sur la Colombie Britannique; une série de légendes sur l'Oiseau Tonnerre, mythe répandu dans tout l'Ouest, par le Rév. Myron Eells (II. p. 329: The Thunder-Bird. Comp. III. 1 p. 51: The Thunder-Bird amongst the Algonkins, par M. A. F. Chamberlain); un article du Dr. Washington Matthews (II. p. 337: The Inca-Bone and kindred formations among the ancient Arizonians), inspiré par l'observation de l'Expédition Hemenway, que la civilisation ancienne de l'Arizona offre plus de traits de ressemblance avec celle du Pérou que celle du Mexique; une notice de M. Swan M. Burnett (II. 4 p. 347: A note on the Melungeons) sur une espèce de métis du Tennessee, dont l'origine est obscure; des communications archéologiques de M. W. H. Holmes (II. p. 350: Archeological collections from Alabama; III. p. 1: A quarry workshop of the flaked-stone implement makers in the district of Columbia); des articles de M. G. Thompson (II p. 351: An Indian dance at Jemez); M. J. Owen Dorsey (II. p. 375: The Places of Gentes in Siouan Camping Circles, avec l'explication des noms des tribus Sioux; III. p. 71: Omaha Clothing and personal Ornaments); M. J. Murdoch (III. p. 37: Notes on counting and measuring among the Eskimo of Point Barrow); M. O. T. Mason (III. p. 43: The aboriginal Barkpeeler); avec une note (p. 44) sur un très vieux tomahawk conservé au musée de Copenhague; M. H. W. Henshaw (III. p. 45: A new linguistic family in California), notice sur le peuple, disparu aujourd'hui, des Esselen ou Ecclemachs; M. J. G. Bourke (III. p. 55: Vesper-Hours of the Stone Age); M. Garrick Mallery (III. p. 65: The Fight with the Giant Witch), une légende des Abnakis. M. le Dr. Carl Sapper (N. Mus. Z. 7 et 8: Die Volksmusik der Quechi Indianer) décrit les différents instruments de musique chez cette tribu et y trouve des rapports avec le chant des oiseaux indigènes.

L'ouvrage de M. Emil von Hesse Wartegg (Mexico. Land und Leute. Wien) est riche en matière ethnographique et donne entre autres une description du musée national. L'archéologie est représentée par des articles de M. Heger (C. A. p. 93: Sur quelques objets archéologiques du Mexique et de l'Amérique du Sud); M. Strebel (C. A. p. 107: Antiquités de l'Etat de Véra Cruz); M. Seler (C. A. p. 111: Résultats archéologiques de son dernier voyage au Mexique; p. 521: Das Tolanamati der Aubineschen Sammlung und die verwandten Kalenderbucher); M. R. Andree (C. A. p. 140: Sur une ancienne mosaïque mexicaine); M. Kunert (Verh. A. G. p. 31: Rio grandenser Alterthümer. Av. fig.). Enfin nous avons les articles de M. Evans (C. A. p. 226: Observations on the Aztecs and their probable relations to the Pueblo Indians of New Mexico); M. C. M. Pleyte (C. A. p. 244: Die Bekleidung eines reichen Guajiro-Indianers. Av. 3 pl.); M. Grossi (C. A. p. 349: Diritto e Morale nel Messico antico; p. 366: Antropofagia e Sacrifizi umani nell' America precolombiana); et des communications sur les Totonaques par M. H. Strebel (N. V. Hamburg

XI. 1: Archäologische und ethnologische Mittheilungen aus Mexico. Av. 2 pl.).

L'Amérique du Sud a fourni des sujets d'étude à M. NETTO (C. A. p. 201: Sur les antiquités céramiques de l'île de Marajo); M. ERNST (C. A. p. 230: De l'Emploi de la Coca dans les Pays septentrionaux de l'Amérique du Sud); M. H. MÜLLER (C. A. p. 459: Sur les débris de cuisine (Sambaquis) du Brésil; M. LÉON DOUAY (C. A. p. 753: Contribution à l'américanisme du Cauca). Signalons encore l'étude très intéressante de M. E. F. IM THURN sur les jeux populaires des indigènes de la Guyane (Tim. p. 270: Primitive Games); l'auteur distingue les jeux artificiels, qui sont décrits par le Dr. TYLOR dans Forthnightly Review (mai 1879), et les jeux naturels, qu'il nomme primitifs, parse qu'ils n'exigent aucun instrument. M. le Dr. P. EHRENREICH (Verh. G. E. XVII p. 172: Reise auf dem Amazonenstrom und dem Purus) donne quelques détails sur les nations du Purus, qui appartiennent pour la plupart aux Nu-Aroak. Dans l'article purement géographique de M. E. L. HOLMBERG (Cord. X. 3: Viajes a Misiones), nous remarquons cependant une notice incidentelle (p. 311) sur des débris de vieille céramique; celui de M. H. GUILLAUME (Scott. p. 234: Recent explorations in Peru and Bolivia) contient quelques observations ethnologiques sur les Indiens de ces contrées.

NOORDWIJK, juin 1890. Dr. G. J. DOZY.

V. LIVRES ET BROCHURES. — BÜCHERTISCH.

IV. ELIO MODIGLIANI. Un viaggio a Nias. Milano. Fratelli Treves.

C'est un fait regrettable autant que remarquable que les Pays-Bas, pays de navigateurs par excellence, pouvoir colonial de premier rang, aient été si stériles aussitôt qu'il s'agissait d'étudier l'intérieur des terres reconnues, d'explorer eux-mêmes leurs vastes domaines. Ce n'est certes ni la persévérance ni l'intérêt scientifique qui leur font défaut: depuis le vieux VALENTYN, qui, après près de deux siècles, a gardé sa haute valeur, jusqu'à l'illustre VETH dont le nom est à jamais lié à celui de la perle de l'Indonésie, les Hollandais ont montré le plus vif intérêt à la connaissance de leurs colonies, mais ce sont des fonctionnaires qui occupent leurs loisirs, des savants travaillant les matières que d'autres leur ont fournies.

Ne cherchez pas chez eux ces explorateurs hardis qui bravent toutes les misères pour le seul plaisir de parvenir les premiers, de trouver quelque chose de nouveau. S'il leur faut des explorateurs, ils les prennent où ils les trouvent, et les noms de JUNGHUHN, v. SIEBOLD, v. ROSENBERG témoignent des services que les Pays-Bas ont su tirer d'étrangers que leur patrie avait rejetés.

Voici encore un étranger, cette fois un Italien, qui, en fouillant un terrain à peine défriché des Indes Néerlandaises, a rendu un notable service à la science géographique. En effet, c'est surtout en comparant ce gros volume de plus de 700 pages avec les nombreuses monographies qui nous parviennent de temps en temps sur diverses îles plus ou moins connues de l'Archipel, que nous pouvons apprécier les connaissances étendues, la persistance à regarder au fond des choses, le zèle infatigable de l'exploration joints au rare talent de l'exposition, qui font du livre de M. MODIGLIANI un modèle qui pourra inviter à l'émulation, mais ne sera pas aisément surpassé.

Disons d'abord un mot sur l'arrangement de l'oeuvre. L'auteur a séparé d'une manière judicieuse la partie historique, la relation de ses excursions et la dissertation ethnographique, qui ici nous intéresse plus particulièrement. „Il suffit de regarder en face vingt Nias, pris fortuitement parmi les habitants du nord et du sud de l'île, pour observer au premier examen qu'ils offrent un type spécial, distinct de celui des peuples des iles voisines; dans leurs linéaments se retrouvent des traits différant des Malais et des traits qui les rapprochent des races mongole et caucasoïde (Indiens et Sémites). Je mets en avant que dans les Nias je remarque des traces de deux peuples qui, bien que distincts par l'origine, ont fini par se confondre. Sans maintenant disputer sur l'hypothèse de leur origine, puisque j'aurai encore l'occasion d'en parler en racontant les diverses légendes qui à ce sujet ont cours parmi le peuple, je signalerai ici les caractères typiques de ces races, en rappelant toutefois que de notables différences dans le physique, non seulement dans les moeurs, se rencontrent entre les Nias du nord de l'ile et ceux du sud" (pag. 457). Cette distinction est d'autant plus intéressante que la partie méridionale de l'ile était très peu connue, à cause de la crainte qu'inspiraient les „chasseurs de têtes", qui l'avait déjà fait évacuer par les missionnaires de la société de Barmen. Cette société, à laquelle nous devons tant de renseignements utiles sur les Bataq, a au nord de l'ile une station qui avait détaché deux de ses membres dans le sud, sans beaucoup de résultats, il est vrai. Aussi ce ne fut pas sans péril que M. MODIGLIANI fit un séjour assez long chez le chef de Bawo-Lowali, qui l'accueillit hospitalièrement.

Il résulte de ses expériences qu'en général les

habitants du sud sont plus grands et plus forts que ceux du nord, quoique leur force musculaire soit assez médiocre et n'égale pas leur agilité.

Les habitants de Nias, par leur isolement même, offrent un intérêt spécial au point de vue ethnologique; en cela, ils ressemblent aux Bataq. Aussi les relations présumables entre ces deux peuples forment un sujet d'étude digne d'un explorateur aussi consciencieux que l'est M. Modigliani, et nous devrons nous féliciter si jamais il se résout à faire l'excursion au lac Toba, qu'il projetait, étant à Siboga (p. 80).

Ajoutons enfin un mot d'appréciation pour l'exécution admirable de ce livre, qui, avec sa profusion de photogravures et de planches, est tout aussi attrayant qu'instructif. G. J. Dozy.

V. Camille Coquilhat: Sur le Haut-Congo. Bruxelles. 1888. — Das vorliegende Werk ist durch einen belgischen Offizier geschrieben, der unter Leitung des bekannten Reisenden Stanley, in den Jahren 1882—1885 den Congo bereiste, und an verschiedenen Stellen einen längeren Aufenthalt nahm. Das Werk ist von zahlreichen, wenn auch nicht schönen, doch brauchbaren Illustrationen begleitet. Die Form eines Tagebuchs lässt vielleicht den Stil etwas lebendiger ausfallen, und ist wohl für Jemanden, der kein Fachmann, die anziehendste, in der man seine Reiseeindrücke wiedergeben kann. Sie hat dagegen aber den Nachtheil, ein Werk als Nachschlagebuch weniger brauchbar zu machen, um so mehr, wenn, wie auch in vorliegender Arbeit, ein Sachregister völlig fehlt. Die einzige Gelegenheit die der Autor ergriff, dem Zeitmangel des Studierenden Rechnung zu tragen, findet sich pag. 361 & ff., wo er eine, leider allzu summarische Uebersicht der Ethnographie der Bangala giebt. Die Stämme betreffs welcher der Autor ausführliche Notizen mittheilt, sind die Bateke, Bayanzi und die Bangala.

Bemerkenswerth sind u. a. die Beschreibung der Kleidung, Coiffure und der Gewohnheiten des Königs der Balobo, p. 87. Ueber die Ausstattung des Körpers wird ferner Ausführliches mitgetheilt, so z. B. die Kleidung, der Schmuck und das Vorkommen von kleinen Schellen an den Geschlechtstheilen der Weiber am Aequator p. 154 besprochen, das Zahnfeilen und Tättowiren p. 153. Die ausserordentlich langen Pfeifen der Bangala und die Form ihrer Häuser werden erwähnt, und ebenso dass, wegen der Schwierigkeit des Wiederanzündens, das Feuer niemals ausgelöscht wird (pg. 370—372).

Der Fischfang der Bangala wird besprochen und ein eigenthumliches Geräth erwähnt, welches die Mitte hält zwischen dem Sero der Malayen und dem Netz (p. 368).

Die an Stelle des Geldes gebrauchten Ringe, deren in der Zeitschrift f. Ethnol. vor Kurzem erwähnt wurde, werden am Ubangi Fluss gefunden (p. 369). Die Spiele der Eingebornen der Gegend am Aequator werden p. 156 behandelt. Eine Beschreibung der Waffen (Lanzen, Dolche, Schilde, Pfeile und Bogen) am Aequator finden wir p. 155.

Eine eigenthumliche Art der Enthauptung, bei den Stammen am Aequator, die bereits anderweitig, u. A. auch in einem der Werke Stanley's bildlich dargestellt, wird pg. 172 besprochen; das Begräbnis bei den Bateke pg. 64, Fetischpriester der Bafumu pg. 109. Ordalien (n'Kassa trinken) p. 343, Fetische am Aequator pg. 157 und 292, Fetischtrommeln p. 290; dass Schwarz und Roth Fetischfarben sind, wird pg. 291 mitgetheilt. Die verschiedenen Lokalitäten wo die Artefakte des aequatorialen Congo angefertigt werden p. 210 & 211 nachgewiesen, ferner die Art der Bereitung alcoholischer Getränke p. 270 beschrieben. Der Kannibalismus wird pg. 270—274 behandelt, und erwähnt das die Frauen sich daran nicht betheiligen dürfen. Einige ethnographische Parallellen werden pg. 360 gegeben.

Zuletzt behandelt der Autor die Wagenia aus der Nähe der Stanley-Fälle pg. 420 und ff. Sie durchbohren die Oberlippen, haben sehr lange Pagayen und sind hauptsächlich Fischer; ihre Fischgeräthe werden erwähnt. Als Tauschmaterial dienen hier Beile und Kupferdraht. Sie sind bewaffnet mit, von den Arabern erhaltenen Gewehren, mit Lanzen und Dolchen, die sie aus anderen Lokalitäten beziehen, und gebrauchen keine Bogen mit vergifteten Pfeilen, wie dies bei ihren Nachbarn, den Bakumu, der Fall. Sie kennen das eigenthümliche Klystier mit Hülfe einer Kalebasse, wie Büttikofer es bei den Liberia-Stämmen vorgefunden hat (Int. Archiv für Ethnogr. I pg. 91). Die zahlreichen Abbildungen vertheilen sich folgendermaassen:

Coiffuren der Bayanzi p. 88, 89, 104. Haarnadel und Rasirmesser am oberen Congo 112—113. Hute und Kopfschmuck der Bayanzi pg. 137. Sessel vom Aequator, bei den Bayanzi und Bangala p. 189. Dosen der Bayanzi und Bangala pg. 138. Irdenes Geschirr am Aequator und bei den Bangala pg. 165. Gefässe aus Kalebasse vom Congo pg. 193. Pfeife der Stämme am oberen Congo pg. 116. Ruder (Pagayen) der Bayanzi und Bangala pg. 145. Blasebälge und Geräthe aus der Gegend am Aequator pg. 159. Waffen der Bewohner des Congo, zwischen den beiden Stellen wo er den Aequator durchschneidet, pg. 209, 241, 264. Fetische der Bangala, Bayanzi und Nachbarstämme pg. 128, 129, 144.

Dr. L. Serrurier.

VI. Veröffentlichungen aus dem Kgl. Museum für Völkerkunde zu Berlin, I Bd. I Heft 1889, fol.

In der vorliegenden Publikation tritt uns das erste Heft der neuen Zeitschrift obengenannten Museums entgegen, welche an die Stelle der vor einigen Jahren begonnenen „Original-Mittheilungen aus der Ethnologischen Abtheilung der Königl. Museen" getreten ist. Dasselbe ist mit neun Lichtdruck- und einer Farbendrucktafel, sämmtlich in hervorragender Weise ausgeführt, ausgestattet, der begleitende Text ist von Hern Dr. Max Uhle verfasst. Wer die Arbeiten des Genannten aus seiner Thätigkeit am Dresdener Museum kennt, wird mit uns darin übereinstimmen dass dies keinen besseren Händen anvertraut hätte sein können; wenige besitzen wie Dr. Uhle die Gabe die todten Museumsstücke reden zu lehren, sie durch mustergültige Beschreibungen auch jenen näher zu bringen, die nicht in der Lage mit den Originalen selbst Bekanntschaft zu machen. Der Inhalt des Heftes behandelt ausgewählte Stücke zur Archaeologie Amerika's denen in einigen Fällen Parallellen aus anderen Gebieten beigesellt sind. So z. B. der Beschreibung einer mexikanischen, mit Mosaik belegten Schädelmaske, zwei solche aus Neu-Britannien; den Bastklopfern solche aus Afrika, dem malayischen Archipel und dem Stillen Ocean. Gelegentlich der Besprechung der Schädelmasken bestreitet Herr Dr. U. (pg. 18) eine durch uns früher, auf Grund der Untersuchung eines grösseren Materials, ausgesprochene Ansicht, dass allein jene mit offenen Augen von einem Querstab an der Innenseite versehen seien, mittelst dessen sie beim Tanz im Munde gehalten werden, während jene mit geschlossenen Augen desselben entbehren und also wohl anderen Zwecken dienend, einen Uebergang bilden zu den in ähnlicher Weise wie die Masken mit Harzmasse, behufs Andeutung der Weichtheile bedeckten und weiter verzierten ganzen Schädel bilden. Dem gegenüber bemerken wir dass auch das dies-bezügliche Material des ethnographischen Reichsmuseums (drei mit geschlossenen, und vier mit geöffneten Augen) unsere Ansicht zu unterstützen scheint und wir daher vorerst noch meinen, daran festhalten zu müssen. Gern geben wir indes zu dass einzelne Abweichungen vorkommen mögen; Ausnahmen die hervorgerufen durch zufällige Umstände deren Beurtheilung sich heut noch unsrer Kenntnis entzieht. Der von Hern U. als von Neu-Caledonien stammende Bastklopfer bildet unserer Ueberzeugung nach sicher ein weiteres Beispiel jener, bei ethnographischen Gegenständen des Stillen Oceans so oft vorkommenden Verschleppungen, und stammt das erwähnte Exemplar, falls wirklich gleichartig mit denen von Samoa etc., sicher aus polynesischem Gebiet, einer Form angehörend, die sich mehr oder minder modificiert, auf allen polynesischen Inseln zur ckfindet und selbst im malayischen Archipel weit verbreitet ist. Dagegen hat der Bastschläger von Neu-Caledonien, wovon wir Gelegenheit gehabt bis jetzt ungefähr 20 Exemplar zu sehen eine gänzlich abweichende, maiskolbenförmige Gestalt und ähnelt dadurch einer anderen, durch uns aus melanesischem Gebiete besprochenen Form (Siehe dieses Archiv I. pg. 233).

Auf den reichen Inhalt des Heftes betreffs der Ethnographie Amerika's näher einzugehen, müssen wir uns leider für heut versagen; der gebotene Stoff zu weiterer Anregung ist ein überraschend reicher, von besonderem Interesse sind die Mittheilungen betreffs der Modellplatten für Metallarbeiten, der sogenannten „Kalendersteine" der Tschibtscha.

Wir scheiden von diesem ersten Hefte der neuen Zeitschrift mit dem Wunsche eines frischen, fröhlichen Gedeihens.

VII. C. J. Leendertz: Van Atjehs stranden tot de Koraalrotsen van Nieuw-Guinea. Arnhem K. van der Zande. 1890. 8°.

Seitdem Wallace's „the Malay Archipelago," durch Dr. A. B. Meyer in's Deutsche und von Prof. P. J. Veth in's Holländische übersetzt, und H. v. Rosenberg's, „der Malayische Archipel" erschienen, hat in Niederland selbst, die lange Jahre schlummernde Wissenschaft vom Menschen einen neuen Aufschwung genommen, und eine grosse Reihe werthvoller Arbeiten betreffs der Ethnologie von Indonesien sind seitdem in Zeit- und Gesellschaftsschriften erschienen, die uns zwar manchen Zug im Leben der Eingebornen jener Inseln in einem neuen, bessern Licht erscheinen lassen, dem Laienpublikum aber nicht allein schwer zugänglich, sondern selbst dem ausserhalb Niederlands lebenden Jünger dieser Wissenschaft oft unbekannt bleiben.

Mit Freuden begrüssen wir daher das Erscheinen des obengenannten Werkes das, wenn auch in einem dem Verständnis des grösseren Publikums Rechnung tragenden Stil geschrieben, dennoch auch dem Fachmann eine willkommene Erscheinung sein wird; da der Verfasser, der als Genieofficier selbst längere Jahre in Indonesien gelebt und ein offenes Auge für das Geistesleben seiner braunen Mittbrüder gehabt, bei der Bearbeitung des Stoffes sich befleissigt hat auch mit den Untersuchungen Anderer auf ethnologischem Gebiet, in neuerer Zeit, Rechnung zu halten.

Der Verfasser führt uns von Java ausgehend nach Bali, Timor, Ambon, Banda, den Kei- und Aroe-Inseln, Neu-Guinea, Celebes, Borneo, Riouw und Sumatra, und giebt uns in leicht verständlicher

Sprache ein, auch selbst dem weniger Eingeweihten verstandliches Bild des Natur- und Menschenlebens auf den genannten Inseln. Als besonders werthvoll heben wir hervor, des Verfassers Mittheilungen in Kap. VI betreffs der Verehrung der Ahnen auf Java, in Kap. VIII betreffs der Ethnologie von Bali, sowie die betreffs des Volkslebens auf Borneo in Kap. XIV & XV, die uns mit vielen, in Einzelarbeiten zerstreuten Details in zusammenhangender Weise bekannt machen. Gern hatten wir gesehen dass der Verfasser stets, wo er von den Arbeiten Anderer Gebrauch gemacht, die betreffenden Quellen genannt hatte (Meist geschieht dies nur betreffs der Arbeiten des verdienten Prof. G. A. Wilken); und ferner glauben wir dass der Verfasser da, wo er sich der neuerdings mehr vertheidigten Theorie der Zusammengehorigkeit der papuanischen und malayischen Rasse anzuschliessen scheint (pg. 221 & ff.) ein gefahrliches Terrain betritt, was wir von ihm in einem, fur ein grosseres Publikum geschriebenen Buche lieber vermieden gesehen hatten. — Allein trotzdem ist seine Arbeit eine solche, die geeignet ist bessere Kenntnis jener schönen Inseln zu verbreiten und der Erforschung derselben mehr und mehr Freunde zu erwerben, so dass wir, ihm für seine Arbeit dankend, den Wunsch nicht unterdrücken konnen, selbe möge auch ausserhalb Niederlands in weiteren Kreisen bekannt werden und sich bald einer Uebertragung z. B. in's Deutsche erfreuen.

VIII. Israelite and Indian ist der Titel einer neuen Arbeit von Col. Garrick Mallery die um der darin aufgehauften Menge von Parallellen betreffs der Sitten, Gebrauche, Sagen, Legenden und Anschauungen bei den Israeliten vor der Zeit Davids und Salomo's, und den Indianern beim Beginn der Berührung mit Europaeern besonderer Beachtung werth ist.

J. D. E. Schmeltz.

IX. Д. Н. Анучинъ. Сани, Ладьи и Кони какъ [illegible] графическiй этюдъ. Съ 44-ма рисунками въ текстѣ. (Изъ XIV тома „Древностей"). Москва. Типографiя и Словолитня О. О. Гербекъ. 1890. (D. N. Anutschin. Schlitten, Schiffe und Pferde als Attribute der Leichenbestattung. Archaologisch-ethnographische Studie. Mit 44 Abbildungen im Texte. Separat-abdruck aus dem XIV Th. der „Drewnosti". Moskau, Gerbek. 1890. — 146 S. fol.

Diese Abhandlung von Prof. Anutschin enthalt eine übersichtliche Zustammenstellung einzelner merkwürdiger Gebrauche bei der Leichenbestattung, wie wir sie bei verschiedenen Volkern in alter und neuer Zeit antreffen. Der Verf. hat sich mit gutem Erfolge bestrebt, die betreffenden Thatsachen, wie sie uns in Geschichtsquellen uberliefert sind, mit den Ergebnissen archaologischer Funde und den Berichten der Reisenden zu vergleichen, hat also die historische Methode mit der vergleichenden in Verbindung gebracht, eine Verbindung, vermittelst welcher bekanntlich auf dem Gebiete der Sprachforschung bewahrte Resultate erzielt worden sind.

Die Abhandlung fangt an mit dem Nachweis, dass bei den Russen, vor der Zeit Peters des Grossen die Verwendung von Schlitten (sani, sanki) fur die Leichenbestattung, nicht nur im Winter, sondern auch im Sommer, gebrauchlich gewesen ist. Die Berichte uber diesen Brauch erstrecken sich vom 11 bis in's 17 Jahrhundert. In einer alten Chronik liest man unter dem Jahre 1015 eine Aufzeichnung, wie der Grossfurst Wladimir, der am 15 Juli 1015 starb, begraben wurde. Es heisst dort u. A.: „nachdem man ihn (Wladimir) auf einem Schlitten (sani) liegend transportiert hatte, ward er in der Kirche der Mutter Gottes, welche er selbst gestiftet hatte beigesetzt". Einige russische Gelehrte, wie Kotljarjewski in dessen Werk „Ueber die Bestattungsgebrauche der heidnischen Slaven" und Uspenski in dessen „Studie uber die russischen Alterthumer", haben die Behauptung aufgestellt, es sei unter sani wohl ein Fahrzeug auf Radern gemeint, aber Prof. Anutschin weist mit Hülfe der in den HSS. vorkommenden Miniaturzeichnungen vollkommen uberzeugend nach, dass der Ausdruck in der jetzigen Auffassung zu verstehen sei. Besonders merkwurdig ist es, dass der Schlitten nicht nur gezogen, sondern auch getragen wurde, ganz wie eine Bahre oder ein Sarg. So sehen wir eine Abbildung auf S. 16, wo vier Manner den auf einem Schlitten liegenden Leichnam des h. Boris grabwärts tragen. Dagegen zeigt eine Abbildung auf S. 17, wie der steinerne Sarg des h. Gleb auf einem Schlitten von einem Diener in eine Kirche geschleppt wird.

Die Verwendung von Schlitten bei Bestattungen ist noch jetzt etwas Gewohnliches bei manchen nichtslavischen Volksstammen im russischen Reiche, so bei Lapplandern, Ostiaken, Samojeden, Tschuktschen, und den südlicher wohnenden Permiern, Wotjäken, Syrianen, Tscheremissen, Tschuwaschen. Bei einigen dieser Stämme herrscht die Sitte den Schlitten auf dem Grabe zuruckzulassen. Einzelne Spuren der Verwendung von Schlitten fur den Transport der Leichen haben sich noch in Sudrussland erhalten. Auch in einigen Gebirgsdorfern des Jura, der Alpen und Karpathen bilden Schlitten fast ausschliesslich das Gefahrt zur Ueberbringung der Todten nach der Begrabnisstatte.

Nachdem der Verf. gezeigt hat, dass auch die alten Aegypter sich bei der Leichenfeier einer Art Schlitten

bedienten, verbreitet er sich über die uralten Fuhrwerke, welche bei den Römern *tribulum* und *traha* hiessen und noch jetzt in verschiedenen Gegenden im Gebrauch sind. In Uebereinstimmung mit andern Gelehrten betrachtet Prof. A. als das Vorbild des Schlittens die Schleife [1]). Die Gründe, die er zur Erhärtung seiner Ansicht anführt, scheinen triftig, abgesehen von demjenigen, was über die Etymologie des germanischen Ausdrucks gesagt wird. Das althochd. *slito*, niederl. *slede*, u. s. w. ist nicht mit dem lithauischen *szlajos* zusammenzustellen, schon deshalb nicht, weil lithauisches *sz* und german. *s* sich nicht entsprechen. Es gehört zum angelsächs. *slidan*, *sliderian*, engl. *to slide*, niederl. *slidden*, *slidderen* (*slieren*), gleiten. Die hiermit verwandten lithauischen Wörter sind *slidus*, glatt, *slysti*, gleiten; lettisch *slidét*. Der Ursprung des slavischen Ausdrucks *sani*, *sanki* ist noch nicht aufgehellt, doch ist es anscheinend verwandt mit *sanĭ*, Schlange. Jedenfalls gehört das russische *poloz*, Schlittenkufe, zu *polzti*, kriechen; alt *vŭzpolozenije*, ὀλίσθημα; s. ferner Miklosich, Etymol. Wtb. 237. Deshalb liegt die Vermuthung nahe, es seien *sani* und *sanĭ* desselben Stammes wie das altindische *çanáis*, *çanakáis*, langsam, leise, und *çán*, schleifen. *Sani* dürfte also eigentlich „Schleife" bedeuten, was sehr zu Gunsten der Ansicht Prof. Anutschin's sprechen würde.

Eine bedeutendere, oder doch vornehmere Rolle, als der Schlitten, spielt bei der Todtenbestattung das Schiff, dem der zweite Abschnitt der Abhandlung gewidmet ist. Anknüpfend an die lebendige Schilderung der Verbrennung der Leiche eines „russischen" Häuptlings auf einem Schiffe von dem Araber Ibn Fadlan, der im Jahre 921—22 n. Chr. die Stadt Bolgar an der Wolga besuchte, erörtert Prof. Anutschin die Frage, ob man unter jenen „Russen" Ibn Fadlan's Normänner, Slaven oder gar finnische Stämme zu verstehen habe. Ohne die Frage endgültig zu entscheiden [2]), erinnert er an die bekannte Thatsache, dass die Verbrennung der Leichen in Schiffen ein typischer Zug des skandinavischen Nordens ist. Nach dem Zeugniss der alten Sagen kam es auch vor, dass die Leichen vornehmer Leute in einem Schiff begraben wurden. Jenes Zeugniss ist durch die Funde, die man seit 1855 in Norwegen und Schweden gemacht hat, glänzend bestätigt worden. Eine gute Beschreibung dieser Funde mit Abbildungen giebt der Verf. S. 76—81.

Schon ehe man Vikingerschiffe in Grabhügeln entdeckt hatte, kannte man die Steinsetzungen in Schiffsgestalt, welche die Schweden *„Skeppshögar"* oder *„Stenskeppar"* zu nennen pflegen. Derartige Schiffssetzungen hat man auch bei Stralsund und in Kurland aufgefunden. Wenig verschieden davon sind die sogen. Schiffsgräber und die schiffförmigen Aschenfriedhöfe in Esthland. Im Ganzen ist das Gebiet, wo sich Denkmäler dieser Art finden, ein beschränktes, während die Sitte des Begrabens in einem Schiffe über alle Welttheile verbreitet ist oder war. Bekanntlich begegnen wir besagtem Brauch oder Spuren davon sowohl bei manchen malayisch-polynesischen Völkern, wie bei den Eingebornen Sibirien's und Nordamerika's. Spuren der Verwendung eines Schiffes bei Bestattungen weist der Verf., abgesehen noch von Ibn Fadlan's Bericht, auch bei den alten Russen nach, wobei er die, in einzelnen Gegenden Russlands aufgefundenen Gräber und Särge in Schiffsgestalt mit den sogen. Todtenbäumen oder Einbäumen in Ländern mit germanischer Bevölkerung vergleicht.

Was den Ursprung und Grund der besagten Sitte betrifft, stimmt die Ansicht des Verf. überein mit derjenigen J. Grimm's, der sich folgendermaassen äussert [3]): „dieser merkwürdige gebrauch scheint zusammenzuhängen mit der weit umgreifenden vorstellung des alterthums, dass der todte über das gewässer in ein fernes land, auf eine insel der seligen fahren müsse, — daher mag auch in späterer zeit, als man vom verbrennen zum begraben zurückgekehrt war, sich eine zwiefache sitte herleiten, einmal dasz man die leichen in schiffen selbst oder in schiffsförmig gestalteten särgen dem erdhügel übergab, dann dasz man auf dem hügel steine und felsen in gestalt eines schiffes ordnete." Besonders häufig tritt die Vorstellung auf, es sei die jenseitige Welt durch einen Fluss von den Lebenden geschieden. Daran danken u. A. die Todtenschiffe der alten Aegypter und der griechische Mythus des Charon ihre Entstehung. Der Glaube, dass die Seelen der Hingeschiedenen für die Ueberfahrt eines Fahrgeldes bedürfen, erklärt es wie man dazu kam, dem Verstorbenen eine Münze mitzugeben. Dergleichen Vorstellungen und die daran sich knüpfenden Bräuche kommen so

[1]) Niederländische Leser brauchen nicht daran erinnert zu werden, dass *slede* sowohl „Schlitten" wie „Schleife" bedeute, und dass solche Schleifen hier zu Lande noch häufig genug sind. Dagegen kommen Kutschen auf Schleifen, wie sie das vorige Jahrhundert noch in Amsterdam kannte, meines Wissens nicht mehr vor.

[2]) J. Grimm (Kleinere Schriften II, 294) entscheidet sich für das Slaventhum jener „Russen", gegen Kunik; Stasow, cit. von Anutschin S. 74, glaubt in ihnen einen finnisch-türkischen Stamm erblicken zu können.

[3]) Kleinere Schr. II, 273 (240).

ziemlich überall vor, wie der Verf. mit einer Auswahl der wichtigsten Citate genügend belegt.

Der dritte Abschnitt enthält die Beschreibung der Art und Weise, wie bei der Leichenfeier, namentlich angesehener Leute, Pferde mit dem Todten begraben oder verbrannt werden. Der Stoff ist so reich, dass wir uns mit einer blossen Erwähnung des Hauptgegenstandes dieses Abschnittes begnügen müssen, ohne zu versuchen einen Auszug zu geben. Nur sei bemerkt, dass die Ergebnisse der Ausgrabungen skythischer Grabhügel im südlichen Russland, wobei neben Pferderesten häufig auch allerhand Waffen und Schmucksachen griechischer und barbarischer Arbeit zu Tage gefördert worden, verhältnissmässig ausführlich beschrieben sind, was übrigens wegen der archäologischen Wichtigkeit des Gegenstandes ganz in der Ordnung ist.

Gelegentlich berührt der Verf. auch merkwürdige Gebräuche, die mit seinem Hauptgegenstand in entfernterem Zusammenhange stehen, wie das Hinaustragen eines Todten durch eine Oeffnung in der Wand oder im Dache u. dgl. Es kann gar nicht unsere Absicht sein, näher darauf einzugehen, um so weniger, als der Zweck unserer Anzeige keine andere ist, als die Aufmerksamkeit der Leser ausserhalb Russlands auf vorliegende Arbeit zu lenken. Es würde uns sehr freuen, wenn unsere Anzeige dazu beitragen möchte, der lehrreichen Abhandlung des Prof. Anutschin einige Leser zuzuführen.

H. Kern.

X. Ethnographische Rundschau. Period. Ausgabe der Ethnogr. Sektion der Kais. Gesellsch. der Liebhaber der Naturkunde, Anthropol. und Ethnogr. bei der Moskauer Univers. Heft II u. d. Redakt. des Sekret. der Ethnogr. Sektion, N. A. Jantschuk. Moskau 1889, 8°. IV. 240 II S. (russ.).

Widerhall iranischer Sagen im Kaukasus, von Prof. Wsewolod Müller. Einige Völkerschaften Transkaukasiens waren schon zu den Zeiten der Achämeniden Persien unterthan (Herodot). Iranische Einflüsse wurden noch stärker in der Periode der Sassaniden-Monarchie (von 226 bis 651 n. Chr. G.). Im V Jahrh. (a. 428) verlor Armenien schon seine nationale Königsdynastie und ward, wie die übrigen Provinzen der persischen Monarchie, von persischen Marsbanen (Markgrafen, Gouverneuren) regiert. Besonders hartnäckiger Propagandist des Magismus war Jesdegerd II (438—457), dessen Regierung die Periode blutigsten Kampfes zwischen der Lehre Zaratuschtras und dem Christenthume in Armenien, Iberien, Albanien darstellte. Unter dem Sassaniden Kobad (490—531) und seinem Nachfolger Chosro Anoschirwan (531—578) hausten die Perser dermaassen in Transkaukasien, dass ersterer die Feste Darial (an der heutigen grusinischen Militärstrasse), der letztere den Derbend-Pass besetzte und alle Verbindung Transkaukasiens mit den Völkern Ciskaukasiens abschnitt. Die Jahrhunderte währende Herrschaft Persiens über das Land hinterliess unter dessen Völkern in Sitten, Gebräuchen, Volkssagen und Sprache die nachhaltigsten Spuren. Besonders sehen wir solches im östlichen Transkaukasien, das unter Anoschirwan von persischen Ansiedlern überfluthet wurde, die noch heute, nach fast 1½ Jahrtausenden, in ihren Nachkommen bis über Derbend hinauf, an der Küste des kaspischen Meeres fortleben. Eine Masse persischer Worte drangen damals in die georgische Sprache ein, der armenische Wortschatz aber ward von solchen dermassen überfüllt, dass einige Linguisten, die mehr die lexikalische Seite der Sprache, als die phonetische und morphologische berücksichtigen, im Armenischen eine Sprache der iranischen Gruppe zu sehen vermeinen. Von den epischen Helden des Irans, welche die Kaukasischen Völker sich aneigneten, wählt Prof. Müller die volksthümlichsten, den Rustem und Beshan aus, um an swanetischen, pschawischen und ossetischen Versionen dieser Sage den schlagendsten Beweis für die Verbreitung iranischer Heldensagen über den Kaukasus zu führen. Hrn. Müller's Abhandlung ist eine Notiz über persische epische Dichtungen in grusinischen Uebersetzungen von Hrn. A. Chachanow angehängt.

Die Tuschinen (Ethnogr. Skizze) von A. Chachanow. Der Verf. schildert diesen interessanten georgischen Gebirgsstamm, der vom Fürsten Raphael Eristaw zuerst in den 50er Jahren eingehend beleuchtet wurde, heutigen Tags aber das beliebte, ständige Forschungsobjekt der georgischen Ethnographen in den tifliser Landeszeitungen bildet, nach eigener Anschauung und — als Georgier von Geburt — mit Sprachkenntnis. Die Weiber der Tuschinen verdienen durch ihre sittlichen Tugenden die ihnen gezollte Hochachtung. Ihre Treue und Anhänglichkeit an ihren Mann schuf im Alterthume den Brauch, die Frau bei seinem Ableben zu todten und mit ihm zu begraben — einen Brauch, der heutzutage symbolisch im Abschneiden des Haarschopfes der Witwe fortlebt. Beim Weibe sind die Locken frei herabhängend, der Schopf aber zusammengewunden, beim Mädchen aber alles Haar eingeflochten. Die einen, wie die anderen tragen auf dem Kopfe ein grosses Tuch, *mandili*, das in den Augen dieses Bergvölkchens eine so wichtige Rolle spielt, dass, sobald ein Weib solches einem tobenden Manne vor die Füsse legt, er sofort seinen Dolch in die Scheide steckt, da über den *mandili* hinüberzugehen als

Verletzung der weiblichen Ehre angesehen wird. Als höchste Strafe, die vom Volksgericht verhängt wird, ist die Ausschliessung von den Volksfesten und die Steinigung anzusehen, die noch heute figürlich durch gemeinsames Aufschütten eines grossen Steinhaufens, bei Aussprache eines Fluches, geübt wird. Beim Zahlen einer auferlegten Geldpön helfen die Verwandten des Verbrechers mit, die auch als Eideshelfer, wenn eine Angelegenheit durch Eidesleistung entschieden wird, auftreten. *(Schluss folgt).*

VI. EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, NECROLOGIE. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN, NECROLOGE.

XXV. Deutsche anthropologische Gesellschaft. — Zur 21. allgemeinen Versammlung derselben in Münster i. W. vom 11—15 August wird durch den Generalsecretär Prof. Dr. J. Ranke in München und den Lokalgeschäftsführer Prof. Dr. Hosius in Münster i. W. eingeladen. Mit der Versammlung wird eine Besichtigung von Hünengräbern, alter westfälischer Bauernhäuser, etc., verbunden sein; von bis jetzt angemeldeten Vorträgen erwähnen wir u. A. Prof. Virchow: Kaukasische und kleinasiatische Prähistorie, Prof. Schaaffhausen: Ueber das Alter der Menschenrassen, Dr. Finke: Westfälische Urzustände, Dr. Buschan: Die Heimath und das Alter unserer Kulturpflanzen, etc. etc. — Anmeldungen zur Theilnahme sind an den Lokalgeschäftsführer zu richten.

XXVI. Congrès international des Americanistes, huitième session. Paris 1890.

Par décision du Congrès international des Américanistes, tenu à Berlin en 1888, la ville de Paris a été désignée comme siége de la huitième session, qui aura lieu du 14 au 18 octobre 1890.

Toute personne s'intéressant au progrès des sciences peut faire partie du Congrès en acquittant la cotisation qui est fixée à 12 francs.

Le reçu du trésorier donne droit à la carte de membre et à toutes les publications émanant du Congrès.

Les adhérents sont priés de faire parvenir le plus tôt possible le montant de leur cotisation, soit en un mandat postal, soit en un chèque sur une des grandes capitales européennes, à M. C. Aubry, trésorier-adjoint, 184, boulevard Saint-Germain, à Paris.

Le compte rendu de la septieme session tenue à Berlin (1888) vient de paraitre dans un fort volume de 896 pages avec beaucoup d'illustrations sous la redaction de M. le dr. G. Hellmann.

XXVII. Maatschappij ter bevordering van het Natuurkundig Onderzoek der Nederlandsche Koloniën. — Diese Gesellschaft (siehe oben pg. 48) hat sich nunmehr am 14 Mai constituirt, mit Herrn W. Baron van Goltstein als Präsidenten und Dr. L. Serrurier als Secretär. Unterstützt werden nur durch Niederländer unternommene Reisen und Untersuchungen.

XXVIII. Dr. W. Joest ist von seiner Forschungsreise nach Surinam, Französisch- und Brittisch-Guyana, Venezuela und Westindien vor Kurzem heimgekehrt. Der Reisende hatte viel von Fieber zu leiden, hat aber trotzdem reiche ethnographische Sammlungen erlangt.

XXIX. Ethnologische Reiseausbeute der Gebrüder Dörries. — Mit Bezug auf das, pg. 48 dieses Bandes, betreffs derselben Gesagte empfangen wir die Mittheilung dass die Sammlungen von den Tschuktschen, Golden und Korjäken, aus dem Besitz der Naturalienhandlung J. F. G. Umlaufe, welche darüber einen descriptiven Katalog veröffenlichte, ungetheilt in den eines süddeutschen Sammlers übergegangen sind.

XXX. M. H. ten Kate vient d'être chargé d'une mission à l'île de Flores (Malaisie) par la Société royale de géographie néerlandaise. Des recherches anthropologiques et ethnographiques dans cette île, encore si peu connue, sont le but principal de ce nouveau voyage. M. ten Kate est, en outre, chargé d'y recueillir une collection ethnographique pour le Musée national de Leide. Tout en prenant Flores comme base de ses recherches, le voyageur compte-t-il visiter quelques îles avoisinantes, entre autres Sumbawa, Solor et la partie occidentale de Timor.

XXXI. M. F. Heger, Conservateur de la section ethnographique anthropologique du Musée impérial d'histoire naturelle à Vienne vient d'entreprendre un voyage dans le Caucase, la Transcaspie et le Turkestan russe, pour y faire des recherches ethnographiques et anthropologiques.

XXXII. Mr. le Dr. A. O. Heikel est parti de Helsingfors le 15 mai, accompagné de sa jeune femme et de son frère, pour la Sibérie et la Mongolie. Le voyage sera fait par travers Irkutsk et Kiachta. pour aboutir finalement à Karakorum sur l'Orhon, une des branches de la rivière Selenga, où l'on à découvert des ruines gigantesques, des batiments, des statues en marbre et des obélisques, sur lesquels on a trouvé un grand nombre d'inscriptions inconnues du même genre que celles qu'on a trouvées au Jenisei superieur.

XXXIII. M. le dr. E. Modigliani, le savant explorateur de l'île de Nias, vient d'entreprendre un nouveau voyage dans les pays des Bataks dans l'île de Sumatra. Nous lui souhaitons un bon succès.

J. D. E. Schmeltz.

ALTMEXIKANISCHE WURFBRETTER

VON

DR. ED. SELER,
STEGLITZ BEI BERLIN.

(Mit Taf. XI).

Dass das Wurfbrett im alten Mexiko bekannt und benutzt ward, ist eine mehrfach berichtete und zweifellos feststehende Thatsache. Das mexikanische Wort dafür ist *atlatl*, das in MOLINA's Vocabulario en lengua Mexicana y castellana (1571) mit „amiento" wiedergegeben ist; *atla-ti-ca ni-tla-mina* „tirar vara con amiento". Das Wort *atlatl* nennt auch SAHAGUN (II. cap. 29): „el instrumento con que se arrojan los dardos que se llama *atlatl*". DURAN gebraucht das spanische Wort amiento, indem er (cap. 83, Vol. II. p. 106) von der Statue des Gottes *Tezcatlipoca* angiebt: „en la mano derecha una vara arrojadiza... la cual vara estava puesta en un amiento". Und so erklärt auch der Interpret zu Cod. Vat. A. 81 und 82, wo zwei Kriegshäuptlinge in Tanztracht und Tanzstellung abgebildet sind: „e quello che tiene nella man destra sono alcuni amienti di legno, coi quali batteva un dardo molto forte."

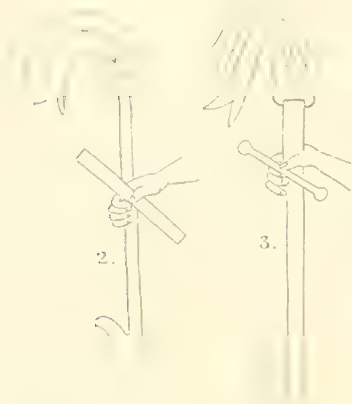
Das Wort *atlatl* erklärt RÉMI SIMÉON in einer Note zu der eben citierten Stelle des SAHAGUN: „Sorte d'amentum ou courroie, engin servant à lancer". Und ähnlich übersetzt er in seinem Dictionnaire de la Langue Nahuatl: *atlatl* „machine, courroie à lancer les dards"; *atlacopa* „avec la courroie". Nun ist es ja allerdings richtig, dass das lateinische Wort *amentum*, von welchem sich das spanische *amiento* ableitet, wie es scheint, einen Riemen bezeichnet — den Riemen mit dem der Speer geschleudert wird, und die Riemen, mit welchen die Sandale am Fuss befestigt wird (amenta, quibus ut mitti possint, vinciuntur jacula, sive solearum lora, FESTUS p. 12). Dass aber das hier von den spanischen Autoren gebrauchte Wort amiento ein hölzernes Instrument, ein richtiges Wurfbrett, bezeichnet, das macht schon der von SAHAGUN gebrauchte Ausdruck „instrumento" wahrscheinlich, und wird auch, wie oben erwähnt, von dem Interpreten des Codex Vaticanus A. ausdrücklich angegeben.

Das Wort *atlatl* ist in dem Namen der Stadt *Atlacuiuayan* enthalten, dem heutigen *Tacubaya*. Die Legende erzählt, dass die Mexikaner, die in ihren Verschanzungen auf dem Felsen von Chapultepec von ihren Feinden, den Chalca, stark bedrängt wurden, Weiber und Kinder in die Mitte nehmend, einen Ausfall machten, die Feinde zurückschlugen und bis Atlacuiuayan verfolgten. Da sie die Stadt leer fanden, verschanzten sie sich daselbst und benutzten die Ruhepause, sich mit Waffen auszurüsten, „inventando aquel modo de armas y varas arrojadizas que llamamos fisgas" (DURAN cap. 4 = Vol. I p. 31). Das Wort *atlatl* wird hier allerdings direkt nicht genannt, sondern nur gesagt, dass man dort „jene Art von Waffen erfunden habe und Wurfspeere, die man Harpunen nennt." Der Sinn der Erzählung kann aber nur der sein, dass sie legendarisch die Bedeutung des Wortes „Atlacuiuayan": „Ort wo man die Atlatl holt" zum Bewusstsein bringt; wie das auch schon der Herausgeber des DURAN'schen Werkes, D. JOSÉ FERNANDO RAMIREZ ganz richtig erkannte. (Vergl. die Fussnote zu der citierten Stelle). Und dieser Bedeutung des Worts entspricht

auch die Hieroglyphe, mit der die Stadt in dem Wandercodex der Aubin'schen Sammlung bezeichnet ist, und welche ein Wurfbrett mit darauf liegendem Pfeilschaft zur Anschauung bringt (Fig. 1). Es verdient erwähnt zu werden, dass der Schreiber jener Erzählung sich der Thatsache bewusst gewesen zu sein scheint, dass man sich des Wurfbretts mit Vorliebe zum Schleudern von Harpunen oder Fischspeeren bediente, wie das von den alten Mexikanern mit Bestimmtheit angegeben wird, und allgemein noch heutzutage in den Gegenden der Fall, wo das Wurfbrett in actuellem Gebrauch ist. Das Wort *Atlacuiuayan* wird anderwärts noch in anderer Weise zur Darstellung gebracht, durch einen Krug, mit dem man Wasser schöpfen geht. Das thut der obigen Erklärung keinen Eintrag. Die mexikanischen Hieroglyphen sind in ihrer grössern Mehrzahl nicht etymologisch, sondern phonetisch constituirt.



In der Hand des Kriegers finden wir das Wurfbrett auf den oben schon erwähnten Tafeln 81 und 82 des Codex Vaticanus A. Es hat daselbst die, in den Figg. 2 und 3 wiedergegebene Gestalt. Im Uebrigen aber ist es zweifellos, dass das Wurfbrett im Kriege nur geringe Verwendung fand. Die nationale Kriegswaffe war das *maquauitl*, ein hölzerner Stiel mit eingesetzten Obsidiansplittern — bald von der Gestalt eines Schwertes, in welchem an den Längsseiten, nahezu in ihrer ganzen Ausdehnung, Obsidiansplitter eingesetzt waren, bald mehr nach Art einer Hellebarde, indem nur das verbreiterte, obere Ende in dieser Weise bewehrt war. Daneben werden Pfeil und Bogen erwähnt. In einer ganzen Reihe von Berichten aber, die ich in Sevilla einzusehen Gelegenheit hatte und die, aus verschiedenen Orten Mexikos eingesandt, nach einem vorgeschriebenen Schema über verschiedenes, die Sitten der alten Bewohner des Landes Betreffende Auskunft geben, habe ich ausser den obigen Waffen, nur gelegentlich noch Wurfspeere mit harter Holzspitze und Steinschleudern, aber nicht ein einziges Mal das Wurfbrett angegeben gefunden. Nur in dem Bericht über die Landschaft Meztitlan, der in der „Colleccion de documentos inéditos" veröffentlicht ist, heisst es: „Las armas de que usaban, eran arcos y flechas de gran fuerza y certisima punteria, varas tostadas, de braza y media de largo, con puntos de pedernal, tirabanse con unos sarmientos ó tiraderas que llevaban mas fuerza que una vara de ballesta." Hier scheint mir das Wort *sarmiento* irrthümlich für *amiento* gesetzt, und die ganze Beschreibung zweifellos auf das Wurfbrett zu gehen.

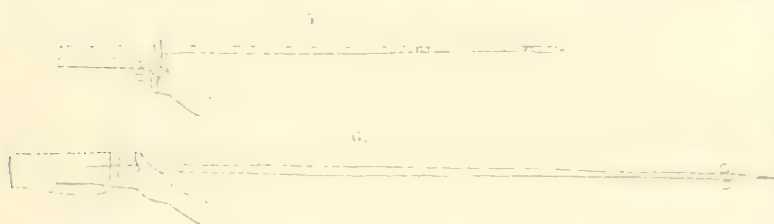


Zu einem ähnlichen Resultat gelangt man bei der Durchmusterung der Bilderschriften. Wo immer kämpfende Parteien dargestellt sind, erscheint nicht nur der mexikanische Krieger, sondern auch der Gegner fremden Stammes mit Schild und *maquauitl*, oder an Stelle des letzteren gelegentlich mit einer einfachen Keule bewaffnet. Der Bogen spielt eine Rolle bei Bergvölkern, und naturgemäss sind die chichimekischen, als Jägervolk ohne feste Wohnsitze gedachten Vorfahren der Mexikaner regelmässig mit Pfeil und Bogen bewaffnet. Gelegentlich sieht man auch den Wurfspeer gebraucht, ohne dass indes ein Wurfbrett dabei angegeben wäre. Im Atlas zu Duran z. B. sind in den kämpfenden Gruppen eine ganze Anzahl Speerwerfer dargestellt, aber bei keinem einzigen derselben ist ein Wurfbrett gezeichnet. Es ist das für mich ein bedeutsamer Umstand. Denn, so flüchtig und mangelhaft

auch die Zeichnungen in diesem Atlas sind, wäre das Wurfbrett im Kriege allgemein verwendet worden, so hätte der Zeichner dies zweifellos irgend wo einmal zur Anschauung gebracht. Hat er doch andere Besonderheiten der mexikanischen Kriegsausrüstung, z. B. die auf dem Rücken getragenen Banner, die Federrüstungen, Arm- und Beinschmuck u. s. w., wenn auch nicht korrekt und schön, doch erkenbar und deutlich darzustellen gewusst.

Das Wurfbrett fehlt indes auch in den historischen Codices nicht ganz. In dem ersten Theil des berühmten Codex Mendoza sehen wir, wo vor den sitzenden Königsfiguren das Zeichen des Krieges angegeben ist, dasselbe dargestellt durch den Schild *Uitzilopochtli's* und einen Bündel Speere, und daneben ragt über dem Schild eine Waffe empor von der Gestalt der Figur 4, welche, wie der Vergleich z. B. mit den Figuren 16, 17, 18 ergiebt, zweifellos ein Wurfbrett ist.

Lassen uns nun die Bilderschriften historischen Inhalts etwas im Stich, so finden wir das Wurfbrett dagegen um so häufiger in den Kalendern und in den Bilderschriften astrologischen Inhalts dargestellt. Es sind namentlich drei Götter, bei denen das Wurfbrett ziemlich regelmässig als Ausrüstungsgegenstand erscheint, nämlich der Sonnengott (*Tonatiuh* oder *Xiuhpilli*), der Feuergott (*Xiuhtecutli*) und *Tezcatlipoca*. Bei dem Sonnengott und dem Feuergott erscheint das Wurfbrett in der Regel nur als Attribut. Der Gott hält dasselbe in der erhobenen Rechten, während die Linke, wie üblich, Schild und Speerbündel umfasst. *Tezcatlipoca* dagegen ist sehr häufig in der Aktion des Schleuderns mit dem Wurfbrett selbst dargestellt. Und das sind die für unseren Zweck interessantesten Figuren.



Wir sehen den Gott so zunächst in der Figur dargestellt, welche Duran (Atlas. Trat. 2 Lam. 5) für die zweite Modifikation des Gottes giebt, sowie in der korrespondierenden Figur des Codex Ramirez (ed. Mexico p. 110). Vgl. Fig. 5 u. 6. Auf die erstere Figur hat schon Uhle in seiner Arbeit über die Wurfhölzer der Indianer Amerika's (Mittheil. Anthropol. Gesellsch. Wien XVII [1887] pg. 107) aufmerksam gemacht. Augenscheinlich verleitet durch eine unrichtige Uebersetzung der Textworte „la qual vara estava puesta en un amiento", meint er, dass Spiess und Wurfholz hier gemeinsam von einem Strick oder Riemen umschlungen seien, welcher unterhalb von der Hand erfasst worden sei. Ich weiss nicht, wie Uhle sich hierbei das Schleudern der Waffe denkt. Sicher ist, dass „amiento" nicht einen Riemen, sondern das hölzerne Wurfinstrument selbst bezeichnet. Und aus der Zeichnung kann ich nur ersehen, dass an dem Wurfbrett ein Griff angebracht war, an welchem das Instrument gehalten wurde — vermutlich ähnlich denen, welche verschiedene der von Mason abgebildeten Eskimo-Wurfbretter zeigen (Vgl. Abhandlung in Smithson. Report 1884. II. Tafel 7—10), oder ähnlich denen, welche wie es scheint, an den Wurfbrettern der Krieger des Codex Vaticanus A. (Figg. 2 u. 3) angebracht sind.

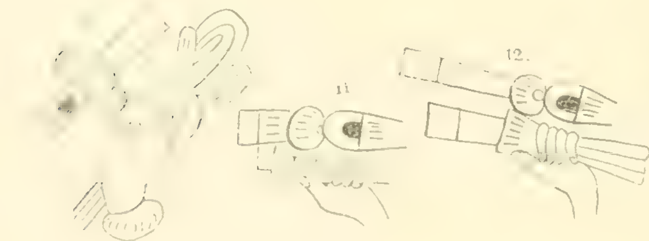
Im Codex Bologna sehen wir auf den Blättern 14—24 eine Reihe hoher Zahlen dargestellt, deren eigentliche Bedeutung noch unerforscht ist, und über ihnen je eine Gottheit, welche drohend die Waffe schwingt. *Tezcatlipoca* ist unter denselben sechsmal vertreten, als rother, schwarzer und weiss- und rothgestreifter, ausserdem *Tlaloc*, der Regen- und Gewittergott, zweimal; endlich noch *Mictlanciuatl*, die Königin des Todtenreichs, *Tlazolteotl*

und *Xochiquetzal*, die beiden Formen der Erdgöttin, und, wie es scheint, *Camaxtli*. *Tezcatlipoca* ist regelmässig mit Wurfbrett und Wurfspeer in der Hand dargestellt. Ebenso *Tlaçolteotl* und *Xochiquetzal; Tlaloc* und *Mictlanciuatl* dagegen mit dem Beil. Das Wurfbrett erscheint hier in zwei Modifikationen. Einmal nämlich (Fig. 7 und 8) sehen wir das Brett mit seinem Haken am obern Ende, dem der Speer mit seinem Fussende anliegt. Und an der Seite des



Brettes ist eine Art Ring gezeichnet, welcher richtiger vielleicht an die Unterseite gehört und in welchen der Werfende mit zwei Fingern greift. Das Wurfbrett selbst ist blau gemalt, mit rothem Fussende; der Ring dagegen in welchen die Finger fassen, weiss. Letzterer Umstand, und die eigenthümliche Form desselben, lassen mich vermuthen, dass er aus einer Muschelschale geschliffen war. Auf denselben Blättern sieht man indes das Wurfbrett auch ohne den an der Seite befestigten Ring gezeichnet und von der ganzen Hand umspannt (Fig. 9); dann liegt allerdings kein Speer darauf.

Eine zweite Reihe von Blättern, auf denen Speer und Wurfbrett in Aktion zu sehen sind, sind die Blätter 61 und 62 des Codex Borgia, welchen die Blätter 13—18 des Codex Vaticanus B. und die Blätter 9—11 des Codex Bologna genau entsprechen. Die Anfangstage der Wochen sind hier durch ihre Zeichen dargestellt, und darüber verschiedene Gottheiten vom Speer getroffen, den eine, mit den Zügen des Todesgottes, aber auch mit Attributen *Camaxtli's* ausgestattete, Gottheit mit dem Wurfbrett abschleudert. Im Codex Borgia zeigt das Wurfbrett hier wieder die gleiche Konstruktion (Fig. 10): Das Brett mit seinem Haken, und an der Seite der weisse Ring, in den die Finger eingreifen. Nur sind hinter dem letzteren, wie es scheint, noch ein paar Fellstreifen klappenförmig angebracht. Im Codex Bologna dagegen (Fig. 11 und 12) wird das Wurfbrett von der ganzen Hand umspannt. Ein Endhaken, ist nur an der einen Figur zu sehen (Fig. 11). Dagegen ist bei zwei Figuren auf der Fläche des Wurfbretts deutlich eine Rinne markiert (Fig. 12). Auf den entsprechenden Blättern des Codex Vaticanus B. ist endlich das Wurfbrett ebenfalls ohne Endhaken gezeichnet. Der als Griff verwendete Ring ist deutlich angegeben, die Finger greifen aber nicht, wie es sonst üblich ist, von vorn hinein, sondern von hinten durch (Vgl. Fig. 13).



In den Kalendern ist, wie schon erwähnt, der Feuergott, der als Patron der zwanzigsten Woche fungiert, ziemlich regelmässig mit dem Wurfbrett in der Hand dargestellt. Im Codex Borgia hat dasselbe die Gestalt der Fig. 14. Ein Endhaken ist nicht deutlich.

Der Ring in den die Finger fassen, ist weiss und erweckt durch seine eigenthümliche Form ebenfalls die Vermuthung, dass es ein aus einer Muschelschale geschliffenes Stück ist. Unterhalb dieses weissen Ringes ist aber noch eine Art Klappe aus Tigerfell zu erkennen. In der entsprechenden Stelle des Codex Vaticanus B. hat das Wurfbrett die Gestalt der Fig. 15, es wird von der ganzen Hand umfasst, die Einzelheiten sind im Uebrigen unklar. Doch scheinen dieselben wesentlichen Elemente, der Ring, in den die Finger greifen, und die Fellklappen, hier ebenfalls vorhanden zu sein. Im Codex Telleriano Remensis (Fig. 16) ist der Endhaken gut und deutlich gezeichnet; und auf der Fläche des Bretts scheint eine Längsrinne markiert werden zu sollen. Der Ring, in den die Finger greifen ist ebenfalls deutlich. An der äusseren Seite des Endhakens ist eine Art Kamm aus Borsten, Riemenbehang oder Federn angebracht. In der entsprechenden Stelle des Codex



Vaticanus A. hat das Brett die gleiche Form (Fig. 17), aber es fehlt der äussere Behang; ein Ring, an dem das Brett zu halten ist, ist nicht markiert, das Brett wird vielmehr, ähnlich wie in den Figg. 9 und 15 in seinem ganzen Umfang von der Hand umspannt. Aehnlich sieht auch an anderen Stellen der letztgenannten beiden Codices das Wurfbrett in der Hand des Feuergottes aus, z. B. an den Stellen, wo dieser Gott das letzte (achtzehnte) Monatsfest repräsentiert (Vgl. Fig. 18). Und ähnlich sind auch die Wurfbretter, die wir an verschiedenen Stellen der Bilderschriften, und auch in monumentalen Darstellungen, bei dem Sonnengott angegeben finden. Vgl. z. B. die Figur auf dem kleinen sogenannten Kalenderstein der Alex. von Humboldt'schen Sammlung im Königl. Museum für Völkerkunde zu Berlin.



Von anderen in den Codices dargestellten Wurfbrettern erwähne ich noch die Fig. 19 die dem Codex Fejérváry 32 entnommen ist, wegen der anderen Beschaffenheit des Griffes, der eine braune, wie es scheint, fellüberzogene oder aus Fell bestehende Klappe darstellt. Endlich das Wurfbrett Fig. 20 das auf den Blättern 13 und 20 des Wiener Codex dargestellt ist. Der Wiener Codex ist, wie ich an anderer Stelle nachgewiesen habe, zapotekischen oder mixtekischen Ursprungs. Das Instrument hat hier eine etwas abweichende Form. Der Endhaken ist deutlich markiert, und an der äusseren Seite desselben ist ein Behang aus Riemen, Haaren

oder Federn zu erkennen, wie ihn verschiedene der im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A. dargestellten Wurfbretter zeigen.

Ich habe in jüngster Zeit Gelegenheit gehabt, zwei unpublicierte Bilderschriften zu studiren, die in Teposcolula im Staate Oaxaca erworben und mit Legenden in mixtekischer Sprache versehen sind. Auch hier finden wir hie und da Wurfbretter mit daraufliegendem Speer gezeichnet, vgl. Figg. 21 u. 22. Man sieht, dass diese dieselben charakteristischen Merkmale zeigen, die ich aus den aztekischen Handschriften beschrieben habe. Endlich habe ich in jüngster Zeit Gelegenheit gehabt, noch eine andere Bilderschrift, unzweifelhaft zapotekischen Ursprungs zu studieren. Es ist das die, welche an den Seitenwänden des Nebenhofes des einen grossen Palastes in Mitla in roth und weiss auf Stuckgrund gemalt zu sehen ist. Hier ist an der Westseite in regelmässiger Wiederholung ein Gott dargestellt, der gewisse charakteristische Merkmale des Gottes *Camaxtli* zeigt, und der in der einen Hand einen Speerbündel, in der andren ein Wurfbrett hält. Die Formen des letzteren (Vgl. Fig. 23 & 24) lassen auch hier wieder unschwer die Eigenthümlichkeiten erkennen, die ich von den Wurfbrettern der aztekischen Handschriften näher beschrieben habe.



Kannten und benutzten die Maya das Wurfbrett? Die Angaben Landa's sprechen nicht dafür. Er sagt, ihre Angriffswaffen waren: „arcos y flechas que llevauan en su cargaje con pedernales por caxcillos, y dientes de pescados muy agudos, las quales tiran con gran destreza y fuerça.... Tenian hachuelas de cierto metal, y desta hechura, las quales encaxavan en un hastil de palo.... Tenian lançuelas cortas de un estado con los hierros de fuerte pedernal, y no tenian mas armas que estas." Er nennt also Pfeil und Bogen, metallene Streitäxte und kurze Wurfspeere mit Feuersteinspitze. Das wären all ihre Waffen. — Ich meine aber, das ist auch hier nur so zu verstehen, dass das die einzigen Waffen waren, die im allgemeinen Gebrauch sich befanden. Bekannt war den Maya das Wurfbrett jedenfalls, denn wir finden es, und zwar in ganz ähnlicher Weise, wie in den aztekischen Handschriften, auch in den Maya-Handschriften dargestellt. Auf den Blättern 46—50 der Dresdener Handschrift, in deren Text Herr Geheimrath Förstemann die Hieroglyphen der Monatsnamen entdeckte und die merkwürdige Reihe der um abwechselnd 90, 250, 8 und 236 Tage von einander abstehenden Daten nachwies, finden wir auf der ersten Hälfte der Blätter über einander drei Figuren dargestellt, die in gewisser Weise Homologe der auf den Blättern 61—62 des Codex Borgia, 13—17 des Codex Vaticanus B, 9—11 des

Codex Bologna dargestellten Figuren zu repräsentieren scheinen. Denn auch hier haben wir fünf zusammengehörige Darstellungen, die auf den fünf Blättern einander folgen, und an jeder einzelnen Darstellung ist die mittlere Figur ein mit Speer und Wurfbrett bewaffneter Gott, während unten eine vom Speer getroffene Gestalt am Boden liegend zu sehen ist. Auf die Einzelheiten dieser Homologie und ihre Bedeutung ist hier nicht der Ort näher einzugehen. Hier interessiert uns nur das Wurfinstrument, welches die mittleren dieser Figuren in der erhobenen linken Hand halten. Ich habe die Gestalten derselben in den Figg. 25—28 wiedergegeben, und es ist unschwer zu sehen, dass wir auch hier dieselben wesentlichen Charaktere wiederfinden, die wir in den entsprechenden Figuren der aztekischen und zapotekischen Handschriften vorfanden. Der Endhaken ist überall deutlich. Und wenigstens drei der Figuren (Fig. 26—28) lassen mit Bestimmtheit erkennen, dass auch hier an der Seite oder Unterseite des Brettes ein Ring angebracht war, in den der Werfende mit einem oder zwei Fingern griff.



Fassen wir das bisher Gefundene zusammen, so sehen wir:

1. Das Wurfbrett war sowohl den eigentlichen Mexikanern, wie den mixtekischen und zapotekischen Völkerschaften, und den Maya von Yucatan bekannt, wenn es auch als Kriegswaffe nur beschränkte Verwendung fand.

2. Der Umstand, dass das Wurfbrett als Ausrüstungsgegenstand einiger der ältesten und angesehensten Götter fungiert, lässt vermuthen, dass dasselbe ein, von den Vorfahren der historischen Generation überkommenes Instrument, und früher vielleicht allgemeiner im Gebrauch war.

3. Aus den Zeichnungen der Handschriften ergiebt sich, dass die Form des Instrumentes die eines schmalen kurzen Brettes war, mit einer Rinne auf der Fläche und einem Haken oder vorspringenden Zapfen am oberen Ende, gegen den das Ende des Speeres lehnte. Dieser Haken ist gewöhnlich stark markiert, fehlt aber mitunter vollständig; oder springt so wenig über die Fläche des Brettes hervor, dass der Zeichner es unterliess ihn zum Ausdruck zu bringen.

4. Behufs der Manipulation des Brettes war an der Unterseite desselben ein Griff angebracht, der bei einfacheren Formen, wie es scheint, nur aus einem quer zur Fläche des Brettes stehenden Hölzchen bestand (Fig. 2 u. 3); allgemeiner aber, und bei den besseren Formen, ein aus einer Muschelschale geschliffenes und in irgend einer Weise an der Unterseite[1]) des Brettes befestigtes Stück in Gestalt eines einfachen, oder durch Einziehung in der Mitte halb zweigetheilten Ringes darstellte (Figg. 7, 8, 10, 13, 14, 16, 19). Der Wer-

[1]) An welcher Seite dieser Griff angebracht war, lässt sich aus den Zeichnungen nicht mit Sicherheit erkennen. Meist hat man den Eindruck als sitze der Ring an der Seite des Brettes. Aber nach demselben Prinzip, wie die alten Aegypter in das, *im Profil* gezeichnete Gesicht *en face* gestellte Augen einsetzten, zeichnen auch die mexikanischen Künstler Gegenstände, die eigentlich nur *im Profil* zu sehen sind, um sie voll zu zeigen, *en face*. Und aus der Natur der Sache selbst scheint mir hervorzugehen, dass dieser Ring nur an der unteren Seite befestigt gewesen sein konnte. Sonst konnten die beiden freien Finger unmöglich bis zu dem Speer herumreichen. Ich werde auch unten zu erwähnen haben, dass das, was wir an den alten mexikanischen Wurfbrettern selbst sehen können, dieselbe Vermuthung erweckt.

fende griff in diesen Ring mit dem Zeige- und dem Mittelfinger der rechten Hand ein und hielt so das Brett, während der vierte und fünfte Finger ohne Zweifel, auf die obere Seite des Brettes herüber greifend, den Speer bis zum Moment des Abschleuderns auf dem Brette festhielt.

5. Bei dem Wurfbrett des Codex Mendoza scheint an jeder Seite des Brettes eine Oese angebracht gewesen zu sein (Fig. 4) ähnlich dem Wurfbrett, welches Herr Hermann Strebel aus Mumienhöhlen der *Hacienda del Coyote* im Staate *Coahuila* erhielt (Fig. 29).



6. Das obere Ende des Brettes war häufig mit Federn, vielleicht auch mit Haarbüscheln oder mit schmalen Riemen verziert, und an der unteren Seite war, hinter dem Griff, an der Stelle wo der Zeige- und Mittelfinger gegen das Brett drückten, nicht selten ein Stück Leder oder Fell angebracht.

Von Originalen altmexikanischer Wurfbretter war in den europäischen Museen meines Wissens bisher nur das schön geschnitzte und vergoldete Stück bekannt, das sich im ethnologischen Museum zu Rom befindet. Es ist ein einfaches Brett mit einer, am Ende durch einen Pflock begrenzten Nuthe. Die Einzelheiten der Skulptur habe ich leider am Original nicht studieren können, und ebensowenig habe ich eine Abbildung erlangen können.

Durch einen glücklichen Zufall sind indes in jüngster Zeit eine Reihe anderer Stücke aufgetaucht die ich, Dank der freundlichen Bereitwilligkeit der Besitzer, mit Musse habe zeichnen und studieren können. Im Frühjahr vorigen Jahres nämlich hatten die Herren Dr. Lenck und Dr. Felix, die zum Zweck geologischer Untersuchungen die Republik Mexico bereisten, das Glück, in Tlaxiaco, einem Ort, der im Mixteca-Gebiet, an der Strasse von Puebla nach Oaxaca gelegen ist, vier Stück alter mexikanischer Wurfbretter zu erwerben, die sich dort, wie es scheint, schon lange Zeit als ererbte Stücke im Besitz einer Familie befunden hatten. Von diesen vier Stücken gaben die genannten Reisenden eines an Herrn Consul Dorenberg in Puebla ab; die drei anderen brachten sie mit nach Deutschland. Zwei davon hat das Königliche Museum für Völkerkunde in Berlin erworben. Das dritte gehört noch der Privatsammlung des Herrn Dr. Lenck (jetzt in Leipzig) an. Nachträglich hat auch Herr Consul Dorenberg aus derselben Gegend noch zwei andere Stücke erworben, so dass also im Ganzen sechs Stücks aus diesem einem Ort zum Vorschein gekommen sind. Sämmtliche Stücke sind aus hartem, dunklem Holze gearbeitet und mit kunstvollen Schnitzereien bedekt. Ausserdem zeigen alle mehr oder minder deutliche Spuren von Bemalung. Was den Typus betrifft, so sind die beiden Stücke, welche das Königliche Museum für Völkerkunde erworben hat, nahezu vollkommen gleich. Und wie ich aus einer, mir von Herrn Consul Dorenberg freundlichst übersandten Photographie ersehe, stimmt auch das eine der drei Stücke die er besitzt, mit den Berlinern in allen Einzelheiten überein. Einen zweiten Typus stellt das Exemplar dar, welches sich im Besitz des Herrn Dr. Lenck befindet. Und diesem steht das andere der beiden von Herrn Dorenberg nachträglich erworbenen Stücke sehr nahe. Ein drittes besonderes Stück endlich ist dasjenige, was die Herren Dr. Lenck und Dr. Felix, Herrn Dorenberg abtraten. Letzterer hat also in seiner Sammlung die drei vorhandenen Typen vertreten.

Sämmtliche Stücke haben auf der Oberseite eine Rinne für den Speer, die hinten durch einen Pflock begrenzt ist. Die Rinne verläuft aber nicht über die ganze Länge der Oberseite, sondern endet nach vorn,

ungefähr in fünf Siebentel der Länge des ganzen Stückes. Soweit die Rinne reicht, ist das Holz auf beiden Seiten mit Schnitzereien bedeckt, der von dem Endpunckt der Rinne nach vorn gelegene Theil ist unverziert und glatt. Da wo die Rinne endet, zeigt die Skulptur der Unterseite sämmtlicher Stücke, und bei dem Exemplar Dr. Lenck's, auch die Skulptur der Oberseite, die Figur eines aufgesperrten Ungeheuerrachens. Die Oeffnung des Rachens ist dem hinteren, verzierten Ende zugekehrt, und die ganze Figur ist vielleicht ein Symbol der Aufnahme, ein Zeichen, dass an dieser Stelle der Speer von dem Brett aufgenommen wird. Das Exemplar Dr. Lenck's hat an dieser Stelle, und zwar unmittelbar über den Augenbrauen des Ungeheuers zwei Durchbohrungen, die von der Oberseite zur Unterseite verlaufen; und das dem Lenck'schen Exemplar entsprechende Exemplar Dorenberg's hat sogar die nach aussen von diesen Löchern gelegenen Brücken durchbrochen — ob in Folge nachträglicher Beschädigung oder ursprünglich beabsichtigt, kann ich nach der mir vorliegenden, ziemlich mangelhaften Photographie nicht beurtheilen. Dieser Umstand, sowie das bedeutungsvolle Symbol, das sich gerade an dieser Stelle bei sämmtlichen Stücken in gleicher Weise befindet, liess mich vermuthen, dass hier an der Unterseite des Stückes ein Griff angebracht und durch Schnüre an dem Brett befestigt ward, ähnlich dem Ring aus Muschelschale, der in den Codices gezeichnet ist, in welchen der Werfende mit dem Zeige- und Mittelfinger der Hand greift.

Das Exemplar Dr. Lenck's ist 0,575 M. lang. Davon gehen auf das Stück vom hinteren Ende bis zu der Stelle wo sich die Löcher befinden, durch welche vermuthlich die Schnüre für die Befestigung des Griffs gingen, 0,42. Das Lenck'sche Exemplar ist auch das einzige Stück bei welchem sich die Skulptur noch etwas (0,04 M.) über diese Stelle hinaus fortsetzt. Das Instrument stellt nämlich, wie aus der Abbildung (Tafel XI Fig. 3, 3b, 3c) zu ersehen ist, die Figur einer Schlange dar. Kopf und Schnauze dieser Schlange bilden das hintere Ende des Brettes, und die mit Federbüscheln besetzten Schwanzklappern derselben sind es, die auf der Ober- und Unterseite des Brettes noch jenseit der Schnurlöcher für die Befestigung des Griffes, bzw. noch jenseit der Zeichnung des aufgesperrten Ungeheuerrachens, angegeben sind. Während die Exemplare der beiden anderen Typen vollständig gerade von vorn nach hinten verlaufen, ist bei dem Lenck'schen Exemplar das hintere, durch Kopf und Hals der Schlange gebildete Ende nach unten zurückgebogen. Es zerfällt so das Brett in einen geraden Theil, dessen Gesammtlänge 0,463 beträgt und in einen abgebogenen Theil, der oben 0,115, unten 0,105 lang ist. Der von den beiden Theilen gebildete Winkel hat eine Grösse von 161°. Der dem Scheitel der Schlange aufsitzende Federbusch bildet, indem er sich über die zurückgebogene Stelle legt, mit der Spitze der mittleren Feder den Zapfen, der die Rinne der Oberseite hinten begrenzt, und der dem, auf dem Brett liegenden Speer als Stütze diente. Die Oberseite des Brettes selbst ist flach, im Mittel 0,026 breit. Die auf derselben verlaufende, vertiefte Rinne hat vorn am Kopf der Schlange eine Breite von 0,009, an dem entgegengesetzten Ende (am Griff) eine solche von 0,006. Die Unterseite des Brettes dagegen ist gewölbt, und der ganze Umfang von der einen Seitenkante bis zur andren beträgt im Mittel 0,055; die Dicke des Brettes ist 0,017. Der Kopf der Schlange ist mit seiner Oberseite nach oben gekehrt. Im Uebrigen aber liegt die Idee vor, als ob sich die Schlange in Windungen über die gewölbte Unterseite zieht und ihre Bauchseite nach oben kehrt. Denn auf der Unterseite sieht man, gleich unter dem gespaltenem Ende der heraushängenden Zunge, die Reihe der Bauchschuppen nach der Oberseite ziehen, wo sie sich in dem Boden der Rinne in gerader Linie bis zum Ende fortsetzen. Andererseits zieht ein mit kreisrunden Flecken vorsehenes Band, welches der in den Handschriften üblichen Zeichnung der Oberseite der Schlange entspricht, in Zickzacklinien über die gewölbte Unterseite. Dabei hat der Künstler wohl Bedacht genommen, am Anfang, wo neben dem Band noch die Reihe der Bauchschuppen zu sehen ist, dasselbe im Profil — also nur halb gesehen — zu zeichnen, während weiterhin dasselbe en face, gezeichnet ist, in der doppelten Breite des Anfangsstückes, wie sich eben die Oberseite der Schlange, von oben gesehen, präsentieren würde. Die Zwickel, welche durch die Windungen der Schlange entstehen, sind durch Figuren ausgefüllt. Man sieht menschliche Gestalten, die, so ungeschickt sie auch ausgefallen sind, durch die verschiedene Ausstattung, die ihnen der Künstler gegeben, bekunden, dass bestimmte, vermuthlich göttliche, Gestalten durch sie repräsentiert werden sollen. Zwischen und neben ihnen sieht man bald die Figur einer Schlange, bald den Kopf eines Vogels in der Art, wie wir ihn gleich bei dem zweiten Wurfbretttypus näher kennen lernen werden. Sorgfältig ist an jeder Figur die Zunge, das Zeichen der Rede, angegeben. Die ganze Skulptur war hell blaugrün bemalt, wie zurückgebliebene Spuren noch überall deutlich erkennen lassen.

Den zweiten Typus bilden die beiden Berliner Exemplare, mit denen, wie schon erwähnt, das eine der Stücke, welche von Herrn Dorenberg nachträglich erworben worden sind, in allen Einzelheiten übereinstimmt. Die Stücke sind vollkommen gerade, und nach vorn etwas verschmälert. Die ganze Länge

beträgt 0,62 M., wovon auf den hintern geschnitzten und verzierten Theil 0,44 M. kommen. Die Oberseite ist flach, hinten 0,04 M., vorn 0,03 M. breit. Die Rinne ist 0,008 M. breit und der Zapfen, der die Rinne hinten begrenzt, hat eine Länge von 0,07 M. Die Unterseite ist, wie bei den Exemplaren des vorigen Typus gewölbt, der ganze Umfang derselben, von einer Seitenkante zur anderen gemessen, beträgt am hintern Ende 0,055 M. — Die Schnitzarbeit der Unterseite (Vgl. Taf. XI Fig. 2*b*) zeigt die Figur einer Schlange. Der Kopf desselben ist dem hintern Ende des Instruments zugekehrt, und aus dem geöffneten Rachen schaut ein ernstes Menschenantlitz, im Typus ähnlich den Figuren, die auf dem Lenck'schen Wurfbrett dargestellt sind. Von dem Scheitel der Schlange fällt ein reicher Federbusch nach rückwärts. Das Schwanzende, dessen Klapper ebenfalls einen reichen Federbusch trägt, ist umgeschlagen, und dieses umgeschlagene Ende ist vorn begrenzt durch die Zeichnung des aufgesperrten Ungeheuerrachens — eine Zeichnung, die, wie ich oben ausführte, vermuthlich die Stelle bezeichnete, an der ein Handgriff an dem Brett festgebunden war. Vor dem Munde des, aus dem Schlangenrachen hervorsehenden Menschengesichts sind zungenförmige Zeichnungen angebracht, eine Variation des viel verwendeten Züngelchens, des Symbols der Rede. Der übrigbleibende Raum daneben ist durch Leib und Kopf einer Schlange ausgefüllt. Ebenso ist neben dem umgeschlagenen Schwanzende der übrig-bleibende Raum durch Leib und Kopf einer Schlange ausgefüllt. Ueber den Windungen des Leibes der grossen Schlange schweben, in Kette einander folgend, Vögel die sich durch langen spitzen Schnabel und einen Federschopf auf dem Scheitel auszeichnen. Die, durch die Windungen der Schlange gebildeten, Zwickel sind durch Augen ausgefüllt, über deren Brauen Strahlen aufschiessen — ein aus den Handschriften genugsam bekanntes und vielfach als Ornament verwandtes Symbol, das ich kurzweg als „Sternauge" bezeichne. Die ganze Unterseite war ausserdem in derselben Weise hell blaugrün angestrichen, wie das Exemplar des vorigen Typus.

Die Oberseite des vorliegenden Exemplars zeigt zu beiden Seiten der Rinne eine, von der der Unterseite völlig unabhängige und abweichende Skulptur. Wie ein Blick auf die beigegebene Tafel erkennen lässt, folgen hier von hinten nach vorn vier Felder, die abwechselnd verschiedene Ornamente und verschiedene Bemalung haben. Zwei der Felder sind grün gemalt und mit spitzwinkeligen, abwechselnd geraden und gekerbten oder gewellten Linien bedeckt. Die beiden andern sind mit rother Farbe überstrichen. Sie stellen eine Borte von Sternenaugen dar.

Einen letzten besondern Typus bildet das Wurfbrett welches Herr Consul Dorenberg von Herrn Dr. Felix erwarb, und das sich gegenwärtig noch in der Privatsammlung des Herrn Dorenberg in Puebla befindet. Dasselbe ist ebenfalls, wie die Exemplare des vorigen Typus, gerade und nach vorn etwas verschmälert. Aber die Unterseite ist nicht gewölbt, wie bei den andern Exemplaren, sondern, gleich der Oberseite, flach. Das Ganze hat die Form eines Brettchens mit schmalen, rechtwinkligen Seitenflächen. Genaue Maasse habe ich leider versäumt aufzunehmen. Doch kann das Exemplar in den Gesammtdimensionen nur unbedeutend von den anderen abweichen. Was die Skulptur betrifft, so ist dies Brett vielleicht das interessanteste von allen (Vgl. Tafel XI Fig. 1*a* & 1*b*). Die Skulptur der Oberseite erinnert an die der Exemplare des vorigen Typus, indem auch hier zu beiden Seiten der Rinne verschiedene Felder, zum Theil mit ähnlicher Skulptur, einander folgen. Es sind allerdings nicht vier Felder, sondern drei vorhanden. Aber zwei derselben zeigen wieder die Borte der Sternenaugen, das mittlere ist mit Doppelkreisen bedeckt. In allen drei Feldern sind die, dasselbe bildenden Elemente in der Zahl von neun vorhanden.

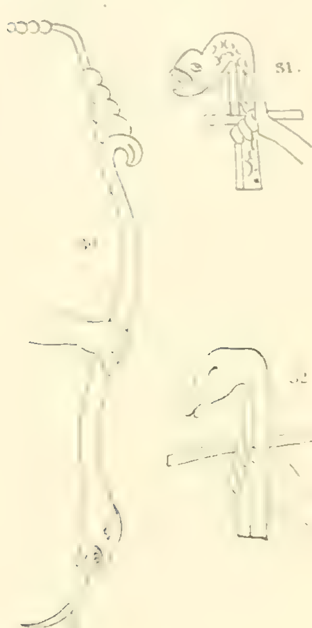
Die Unterseite zeigt, abweichend von dem was wir an den andern Exemplaren sahen, eine ganze scenische Darstellung, die sich von vorn nach hinten über einander aufbaut. Zu oberst sehen wir einen Kopf mit nach oben gekehrtem Gesicht, dessen Haar wie in Wellenlinien sich kräuselt, vor dem Munde das, in den Skulpturen zapotekischen Ursprungs so selten fehlende Zeichen der Rede, darunter ist der Kopf einer Schlange sichtbar, und zu beiden Seiten derselben, nach unten schauend, je ein menschliches Gesicht. Dann folgt nach unten ein Tempel mit seiner Plattform, zu welcher Stufen hinaufführen. Oben auf der Plattform stehen, zu beiden Seiten des Sanktuariums zwei menschliche Figuren mit nach oben gekehrtem Gesicht. Aus dem Mund züngelt es wie eine Flamme, — Zeichen der Rede, oder Sinnbild der Andacht. — Denn diese beiden stellen, wie es scheint, betende Priester dar. Darunter folgt eine Darstellung, die mir in ihren Einzelheiten nicht ganz klar ist. Wir sehen eine menschliche Figur mit erhobenen Händen und einen herunterhängenden Kopf. Zwischen beiden ein Aufbau, der wieder eine Stufenreihe zeigt, und darüber wieder, wie Flammenzungen. Vielleicht haben wir hier eine Variante des bekannten Symbols von Krieg und Eroberung aus dem Codex Mendoza: das stürzende Tempeldach, aus dem Rauch- und Feuerzungen hervordringen, und den stürzenden Menschen, der hier durch den herunterhängenden Kopf repräsentiert sein müsste. Unter dieser Darstellung folgt weiter ein aufgesperrter Ungeheuerrachen, der

mir aber hier ein Sinnbild der Erde, der alles verschlingenden, zu sein scheint. Denn unter diesen folgen Gestalten, die sich unbedingt als unterweltliche, gespenstische Ungeheuer kundgeben. Zunächst steht eine männliche Figur, mit grossem Munde, aus dem riesige Hauer hervorstehen und das Haupt von Schlangen umwunden, darnach eine andere wunderliche Figur, — wie es scheint das A-förmige aus Ring und Sonnenstrahl gebildete Zeichen, welches in den Codices das Zeichen der Jahre begleitet. Aber dieses Zeichen ist hier gewissermaassen lebendig geworden. Die beiden aufrechten Stäbe und der untere Querstab haben Hände bekommen, und über dem oberen Stab des Querrings ist je ein Auge zu sehen — wie ich solches aber nur an einer Seite, übrigens auch sonst an den Jahreszeichen mixtekischer Codices gesehen habe. Und darunter endlich folgt wieder das Gesicht mit den Hauzähnen, aber eingerahmt von vier winkligen Figuren. Die Skulptur schliesst dann mit dem aufgesperrten Ungeheuerrachen, der, wie ich oben näher ausführte, vermuthlich die Stelle bezeichnet, wo der Handgriff an dem Brette befestigt ward.

Farbenspuren besinne ich mich nicht an diesem Stück gesehen zu haben. Doch ist es möglich, dass ich nicht auf dieselben aufmerksam wurde, weil es das erste dieser Exemplare war, das mir zu Gesicht kam.

Was nun die Bedeutung dieser Stücke angeht, so scheint mir die Schönheit derselben und die besondere Art ihrer Verzierung bestimmt darauf hinzudeuten, dass es keine Gegenstände gemeinen Gebrauchs waren. Vermuthlich gehörten sie zu dem Repertoir eines bestimmten Gottes, bzw. eines bestimmten Tempels. Mir ist keine Nachricht bekannt über die Gottheit, welche etwa in Tlaxiaco, dem Ort, wo diese Stücke erworben wurden, ihren Kultus gehabt hätte. Ich glaube aber, die Natur der in Rede stehenden Stücke selbst und ihre Verzierung geben einen Anhalt dafür, eine alte Kultusstätte des Feuergottes oder einer verwandten Gottheit an diesem Orte zu vermuthen. Der Feuergott ist ursprünglich ident dem Sonnengott. Die sengenden Sonnenstrahlen sind es, die, als Speere gedacht, die Bewaffnung des Feuergottes bilden. Aber ich habe schon an anderer Stelle ausgeführt, dass der mexikanische Feuergott, gleich dem indischen *Agni*, auch in den Wassern seine Heimat hat, dass bei dem Feuer nicht bloss an die Sonne, nicht bloss an die Gluth des Heerdes, sondern ebenso, und vielleicht vor Allem, an das vom Himmel hernieder kommende Feuer, an den aus den Wolken zuckenden Strahl gedacht ward. Hierin liegt vielleicht der Grund für die besondere Dekoration, die wir bei den oben beschriebenen Wurfbrettern ausgeführt finden. Wie von dem Brett der Speer geschleudert wird, so saust aus den Wolken der Blitz hernieder. Für die Wolke setzt die centralamerikanische Symbolik in Bild und Wort die Schlange. Nun und gerade die Schlange ist es ja, die in der Dekoration der oben beschriebenen Wurfbretter eine Hauptrolle spielt. Die Art und Weise, wie auf den Exemplaren des Berliner Museums der Leib der Schlange dargestellt ist, erinnert unwillkürlich an einen Wasserstrom. Und dieselbe Idee wird auch durch die hellblaugrüne Bemalung erweckt. Auch die Sternenaugen, die in den Zwickeln der Schlangenwindungen angebracht sind, stimmen zu dieser Vorstellung. Denn auch in den Handschriften ist es üblich, wo Nebel, dunkle Bedeckung oder Wolken dargestellt werden, dieselben mit Augen zu umsäumen. Das aus dem geöffneten Rachen der Schlange hervorschauende Menschengesicht ist sonst eine übliche Darstellung des Gottes *Quetzalcoatl*. Aber *Quetzalcoatl* ist nicht nur Gott des Windes, sondern auch Gott der Luft. *Mixcoatl*, „Wolkenschlange" ist zweifellos einer seiner Namen. Und wenn es von ihm heisst, dass er dem Regengott den Weg bahnt, so ist vielleicht in erster Linie daran gedacht dass die Wolken die Vorläufer des Regens sind. Auf den ersten Blättern der Dresdener Handschrift sehen wir allerdings nicht eine Schlange, aber ein grüngeschupptes *cipactli*-artiges Ungeheuer, aus dessen geöffnetem Rachen ein Menschengesicht hervorsieht. Auf dem Leibe dieses Ungeheuers sieht man die Hieroglyphen des Todesgottes und des Tageszeichens, das mit dem mexikanischem *quiauitl* „Regen" übereinstimmt. Und der

begleitende Text enthält eine Reihe Götternamen, jeder begleitet von einer Hieroglyphe, die an andern Stellen für das aus den Wolken stürzende Feuer gebraucht ist. Diese Vergleiche sprechen, meine ich, durchaus dafür, die mit der Schlange dekorierten Wurfbretter als Symbole der blitzschwangeren Wolke und als Attribut des Feuergottes aufzufassen. Und auch die Dekoration des zuletzt besprochenen DORENBERG'schen Wurfbrettes (Taf. XI Fig. 1) fügt sich, meine ich, in den Rahmen dieser Vorstellungen. Das Feuer in der Höhe, das Feuer auf Erden und das unterirdische verborgene Feuer, oder *Tonacatecutli*, *Xiuhtecutli*, *Mictlantecutli*, das scheint mir die Bedeutung und der Sinn der oben näher beschriebenen Darstellung zu sein.

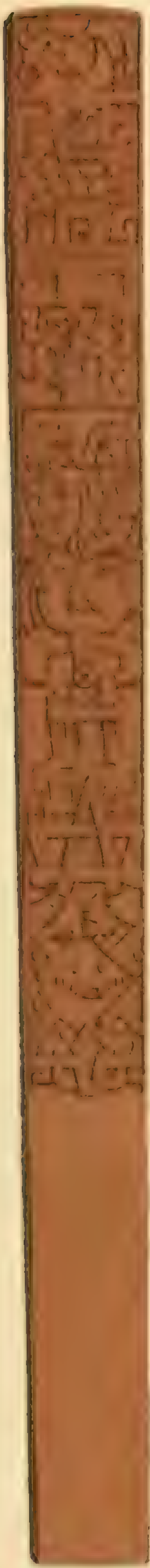
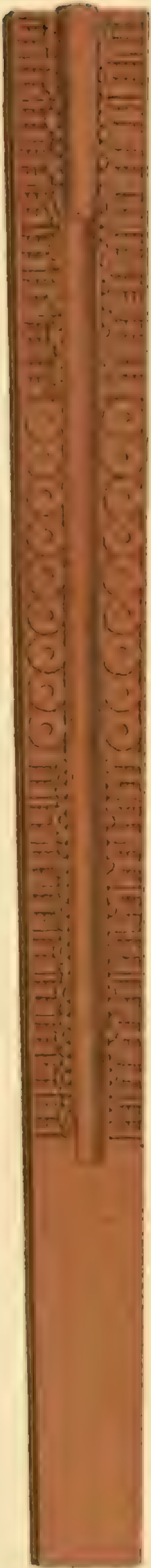
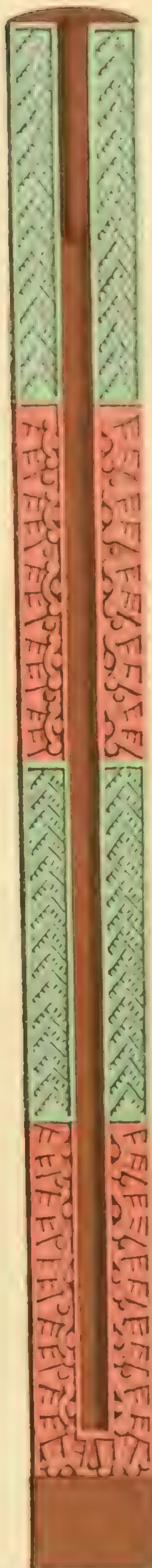


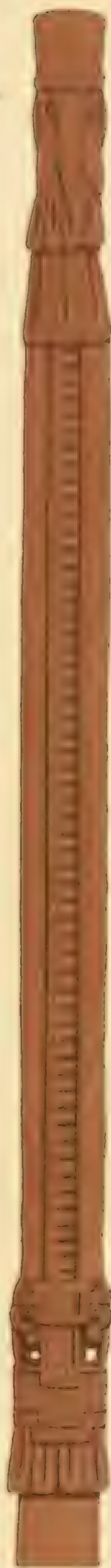
Die Verwendung der Schlange zur Dekoration des Wurfbretts, bzw. die Ausarbeitung des Wurfbretts in Gestalt einer Schlange, giebt noch nach anderer Richtung hin zu denken. In den Bilderschriften ist das Wurfbrett, welches der Feuergott in der Hand hält, in der Regel mit blauer Farbe gemalt. Und in Folge dessen sehen wir — ob aus Missverstand, oder auf Grund einer wirklich im Sprachgebrauche wurzelnden Uebertragung, ist schwer zu entscheiden — im Codex Vaticanus A. 32 den Namen *Xiuhatlatl* „das blaue Wurfbrett", geradezu für den Feuergott gesetzt, mit der Bemerkung „che era l'avvocato della guerra". Nun, das *Xiuhatlatl*, das blaue Wurfbrett, ist im aztekischen Originaltext zu SAHAGUN (3. 1. § 1) auch als Waffe des Kriegsgottes κατ᾽ἐξοχήν, des furchtbaren *Uitzilopochtli*, genannt. So drängt sich von selbst die Vermuthung auf, dass der *coatopilli*, der blaue Schlangenstab, den in den Figuren der SAHAGUN-Manuskripte der Gott *Uitzilopochtli* in der Hand hält (Vgl. Fig. 30, 31, 32 — Fig. 30 ist dem Codex RAMIREZ entnommen —), ebenfalls nichts anderes ist, als ein etwas metamorphosiertes oder stylisiertes Wurfbrett. Und man wird dieser Vermuthung um so eher zustimmen, als die Form dieses *coatopilli*, mit dem Querhölzchen als Griff, frappant an die Wurfbretter erinnert (Fig. 2. 3), die nach den Figuren des Codex Vaticanus A., die zum Tanze geschmückten Kriegshäuptlinge in der Hand halten.

Ich schliesse mit diesen kurzen Andeutungen. Die Fragen, die sich hier aufdringen, werden bei einem reicheren Material bestimmter sich beantworten lassen. Hoffen wir, dass die Wurfbretter von Tlaxiaco nicht die letzten sein werden, die aus dem alten Kulturland Mexiko zu uns gelangten.

TAFELERKLAERUNG.

Fig. 1. Erworben in Tlaxiaco. Coll. Jos. DORENBERG, Puebla. *a.* Obenseite, *b.* Unterseite.
„ 2. Kgl. Museum für Völkerkunde Berlin. *a.* Platte Obenseite, *b.* Unterseite.
„ 3. Coll. Dr. LENCK. 3. Obenseite, 3*b.* Gewölbte Unterseite und Seitenfläche aufgerollt, 3*c.* Seitenansicht.





BILDER AUS EINEM PERSISCHEN FALBUCH

Prof. M. TH. HOUTSMA, in Utrecht.

(Mit Taf. XII).

Die auf Taf. XII in ½ der wirklichen Grösse reproduzierten Bilder (wirkliche Grösse 40×23 cM.) sind das Eigenthum des ethnographischen Museum's des Koninkl. zoolog. Genootschap „Natura Artis Magistra" zu Amsterdam, welches deren ausserdem noch sechs andere zur nämlichen Reihe gehörende besitzt. Die in Europa aufgeklebten Nummern (18, 24, 25, 26, 28, 29, 30 und 31) beweisen aber, dass die Reihe unvollständig ist; wohin die übrigen gekommen sind, weiss ich nicht. Auch über die Herkunft der Bilder wusste mir der Conservator des Museums, Herr C. M. Pleyte, keine nähere Auskunft zu geben; dass dieselben aber Proben der persischen Kunst sind, ist sofort klar. Ebensowenig kann über den Zweck, wozu die Bilder dienen sollten, Zweifel obwalten, denn die Kartons sind auf der Rückseite beschrieben und daraus geht hervor, dass wir es mit einem *Fal*-buche zu thun haben. Was darunter zu verstehen ist, findet der Leser bei Flügel in den *Sitzungsberichten der Kön. Sächs. Gesells. der Wissenschaften*, 1861. Bd. XIII S. 24, flg., und eine Beschreibung eines solchen *Fal*- und Bilderbuches bei Falkenstein, *Beschreibung der Kön. öffentl. Bibliothek zu Dresden* S. 267—270.

Man würde das Wort *Fal* mit „Vorzeichen" übersetzen und statt *Fal*-buch „Loosbuch" schreiben können, um mit Verweisung nach dem bekannten „*Schatzkästlein*" eine ganz allgemeine Vorstellung desjenigen, was hier gemeint ist, zu geben. Ein echter Orientale wird in allen wichtigen Umständen des Lebens sein *Fal*-buch nachschlagen um sich Rath zu erholen; gewöhnlich wird er dafür den Koran benutzen, doch es giebt auch eine Menge kleinerer *Fal*-bücher, welche für diesen bestimmten Zweck geschrieben und eingerichtet sind. Höchst selten aber sind die mit Bildern geschmückten Bücher dieser Art; soviel mir bekannt ist, besitzt nur die Dresdener Bibliothek ein vollständiges Exemplar, ebenfalls persischer Herkunft, wie man überhaupt nur bei den Persern und nicht bei den Arabern Sinn und Kunstfertigkeit genug antrifft um das Bilderverbot des Islams zu umgehen. Aus der beigehenden Reproduction (Taf. XII unten) ist ersichtlich, dass der Künstler sich allein gescheut hat das Antlitz der heiligen Personen zum Ausdruck zu bringen; deshalb erscheinen diese immer verschleiert auf allen Bildern, wo sie überhaupt vorkommen. Das eine Bild (nº. 25 der Sammlung, Taf. XII unten) zeigt uns die heilige Familie (Muhammed, Ali, Hasan und Husain) im Paradiese; links und rechts sieht man die Huri's und in der Mitte den *Tuba*-baum mit der Paradiesesquelle, welche schon in der Beschreibung des Paradieses in der Bibel vorkommen und sowohl bei den alten Persern als bei den Aegyptern und Semiten überall bekannt sind. Auch der Vogel *Homa* mit dem menschlichen Antlitze gehört in Persien von altersher zum Schmuck der Scene, ungeachtet seiner mythologischen Bedeutung, welche im Islam natürlich längst vergessen ist. Man findet ihn z. B. auch in einer Hs. des bekannten Hariri, welche Herr Schefer in Paris besitzt, abgebildet und daraus reproduziert

bei van der Lith „*Livre des Merveilles de l'Inde*" (gegenüber dem Titel). Das andere Bild (Taf. XII oben) zeigt, wie sich die bösen Geister der Wildnis, in ungeheuerlichen Gestalten, bestreben einem Reisenden Schrecken einzuflössen, während andere sich die Excremente des Pferdes schmecken lassen. Ob der Reiter eine bestimmte Person vorstellen soll, vielleicht den Propheten Schoaib, ist fraglich, jedoch wahrscheinlich.

Die übrigen sechs, hier nicht reproduzierten Bilder sind diesen beiden durchaus ähnlich und bringen verschiedene Scenen aus den Schiitischen Heiligen- und Propheten-Legenden zur Vorstellung z. B. n°. 18 die Reinigung des Herzens, n°. 24 Muhammed erweckt einen Todten, n°. 26 Die Folter eines Verurtheilten; n°. 28, das Titelblatt des ursprünglichen Buches wie es scheint; n°. 29 Ali sprengt die Pforte des Schlosses Khaibar und n°. 31 Ali tödtet einen Feind, vielleicht den *Dsu-'l-Khimār*. Die Rückseite ist jedesmal beschrieben und zwar enthält dieselbe Folgendes: 1°. Die Ueberschrift nämlich das *Bismilla* mit dem Horoskope (*tāli'*) eines Heiligen oder Propheten; 2°. Persische Verse, welche der Verfasser aus dieser oder jener Liedersammlung abgeschrieben hat, weil sie seinem Zwecke entsprachen und 3°. eine Beschreibung in Prosa, welche Gefahren dem Frager drohen, und wie er dieser entkommen wird; denn wenn auch zeitlich Noth und Drangsal geweissagt wird, in der Regel wird am Ende alles einen glücklichen Verlauf nehmen. Mit der Anweisung zweier oder mehrerer, für den Frager glücklicher Wochentage und mit einer Ermahnung zum Beten schliesst der Verfasser. Die vorgestellte Scene und der Inhalt der Weissagungen stehen in gar keinem Zusammenhange, höchstens ist das Horoskop nach der Hauptperson benannt.

Als Beispiel lassen wir die Uebersetzung des, auf der Rückseite des letztgenannten Bildes befindlichen Stückes hier folgen:

„Das Horoskop von Schoaib, Gottes Frieden sei über ihm! Im Namen Gottes des Barm„herzigen, des Gnädigen! (Vers) Ein gutes Vorzeichen bringst Du wegen der Tapferkeit, „das Reich bringst Du in Glück; Mühen und Beschwerden hast Du viele ertragen, jetzt „wendest Du das Antlitz der Ruhe zu. Sitze froh und freudig mit Deinen Freunden; die „Feinde hast Du in Einsamkeit gebracht. Keiner bringt von dem Teppiche der Wünsche „zum Vorschein, was Du hervor bringst, wenn du Glück hast.

„O Herr des Vorzeichens! es scheint, dass der Eingebungen des Satans in Deinem „Herzen viele seien, scheuche dieselben hinweg, denn Gott, der Erhabene! ist Dein Helfer. „Lasse Dich nicht trügen, weil Einige sich Deine Freunde nennen, obgleich sie in ihrem „Herzen keine Freundschaft hegen; ihre Freundschaft ist des Fettes und der Süssigkeit „halber. Wenn Du auch jetzt in Noth verkehrest, noch in dieser Woche wird die Ruhe „aus dem Verborgenen werden. Allein ein Individuum hat etwas gegen dich im Sinne und „wird davon nicht ablassen; sei auf der Hut vor den Ränken eines bösen und heuchleri„schen (buchstäblich: eines schwarzen, gelbohrigen) Wesens. — Wenn der Mäuse wenig „sind, sei vorsichtig und mache in diesen wenigen Tagen mit Niemandem Hader. „Wenngleich Deine Sachen schlecht stehen, bis Sonnabend wird sich dies bessern; allein „lasse nicht ab von Beten und Dsikr singen."

Ungefähr das Gleiche mit einigen Variationen wiederholt sich auf den anderen Kartons, doch wird der Leser jetzt zur Genüge wissen, welcher Art die Weissagungen des Verfassers sind.

I. NOUVELLES ET CORRESPONDANCE. — KLEINE NOTIZEN UND CORRESPONDENZ.

XVIII. Bemerkingen over houten en bamboezen voorwerpen van Noord-Westelijk Nieuw-Guinea [1]).

Geachte Redacteur!

Eerst dezer dagen werd mij van welwillende zijde het aan den voet dezer bladzijde genoemde werk toegezonden en, ofschoon ik mij stellig had voorgenomen den arbeid van personen die Nieuw-Guinea nimmer bezochten geheel buiten beschouwing te laten, zoo is in dit geval een uitzondering geoorloofd wegens de bijzondere zorg aan de bewerking besteed en de toevoeging van keurige afbeeldingen, voor de kennis der ornamentiek van dit deel van den Indischen Archipel van hooge waarde.

Ik zou dan ook geen oogenblik aarzelen aan deze uitgaaf van het Museum te Dresden op ethnographisch gebied een eerste plaats toe te kennen, ware het niet dat de Schrijver zich herhaaldelijk beroept op berichten en mededeelingen van Dr. A. B. Meyer, een naar mijne ondervinding niet al te betrouwbare autoriteit, en ook daardoor tot gevolgtrekkingen komt, die, op zijn zachtst genomen, nog al voorbarig zijn.

Onwillekeurig rijst de vraag: Waarom zich op dat terrein gewaagd? Zelf aan het Museum werkzaam, kon het Schr. niet onbekend wezen welke onvoldoende gegevens door verzamelaars en reizigers ten opzichte van menig betwistbaar onderwerp worden verstrekt: en al is de ornamentiek, als onderdeel der vergelijkende ethnologie, een onmisbaar kenmerk tot een juiste beoordeeling van het ontwikkelingsstandpunt van eenigen volksstam, toch zal niemand hieruit alleen tot afkomst, verspreiding en beschavingstrap besluiten. De beschrijving der voorwerpen, en vooral de vergelijking met elders voorkomende wijzen van versiering, zooals Schr. met veel nauwkeurigheid steeds aangeeft, heeft immers al niet te miskennen verdiensten.

Reeds in den aanhef noemt Schr. „die Kultur der „Geelvinkbai an den Küsten, wenigstens den erforschten südlichen, nördlichen und westlichen „Theilen derselben eine völlig gleiche und einheitliche, so dass selbst lokale Differenzen kaum erkannt „werden können"; — een bewering, die ik volstrekt niet onderschrijf en waarbij ik slechts in herinnering breng, dat in de aangehaalde streken wonen Noemforen, lieden van Wandamen, Jaoer, Ron en Japen, die bij veel punten van overeenkomst niettemin tal van verschillen vertoonen; in zoodanige mate zelfs, dat er gronden bestaan aan een gemeenschappelijken oorsprong te twijfelen. Het is hier de plaats niet dit in bijzonderheden uiteen te zetten, maar Schr. heeft het recht niet om bij het tegenwoordig standpunt onzer kennis een zoo stellige meening te uiten. Hij gaat zelfs nog verder en beweert dat de Papoewas in die baai „sich auf eine höhere Stufe „erhoben haben", hetgeen wellicht daarop doelt, dat de zoogenaamde hoofden bij de komst van vreemdelingen zich kleeden en dat er enkelen zijn, die een paar woorden Maleisch verstaan, maar wie zal er ooit aan denken dergelijke opgedrongen gewoonten als maatstaf ter beoordeeling te bezigen. Die Papoewas uit de Geelvinkbaai, welke om bijzondere redenen tijdelijk uit hunne omgeving weggenomen werden, haastten zich bij terugkeer weder tot de van kindsbeen af gevolgde gebruiken te vervallen en hun doen en laten onderging niet de minste verandering. Zoo oppervlakkig beschouwd wil ik toegeven, dat de strandbewoners door elkaar genomen hooger staan dan de berghewoners, ten minste beter wonen, zich meer versieren, kieschkeuriger op hun voeding zijn, meer zin hebben voor het drijven van handel en in geval van strijd op listiger wijze weten partij te trekken van de zwakke zijden hunner tegenstanders. maar heel veel verder zou ik niet durven gaan: daar eene vergelijking op intellectueel gebied wegens volstrekte onbekendheid met de gesproken talen hoogstens tot gissingen beperkt is. Het feit, dat reizigers hunne tochten zelden buiten die baai uitstrekten, en derhalve over andere toestanden niet kunnen oordeelen, is hiertoe evenmin afdoende als de neiging van een paar zendelingen om de taal van Doré als het zuiverste dialect tot gemeenschapsmiddel te verheffen, omdat zij die zoowat hebben aangeleerd en nu meenen er zich uitsluitend mede te kunnen behelpen.

Mijne bemerkingen zijn de volgende:

Op *blz. 1* spreekt Schr. van „Figuren des *früheren* Rumsram" te Doré. Misschien trof Meyer zoodanig gebouw aldaar niet aan, maar uit het reisverhaal van Raffray in Le Tour du Monde had hij kunnen weten, dat er sedert weder een bestaat, daar die reiziger er op blz. 248 een afbeelding en op blz. 251 een korte beschrijving van geeft. Verschillen in bouwtrant of versiering met het door de Etnacommissie beschrevene heb ik er niet aan ontdekt en zijn ook niet wel denkbaar.

[1]) Dr. M. Uhle: Holz- und Bambusgeräthe aus Nord-West Neu-Guinea (hauptsächlich gesammelt von A. B. Meyer) mit besonderer Berücksichtigung der Ornamentik. Mit 7 Tafeln Lichtdruck. Leipzig 1886.

Blz. 2. De vogel, afgebeeld op Taf. I, fig. 4, heet te zijn „ähnlich einer Taube"; die stelt echter volgens mededeeling der inboorlingen een *zeemeeuw* voor.

Ibid. worden prauwversierselen vermeld als afkomstig te zijn van *Ansoes*. Dat die aldaar zijn ingeruild, wil ik gaarne gelooven, maar de Noemforsche oorsprong is te karakteristiek om niet aan invoer van buiten te denken.

Ibid. komt Schr. op tegen het vermoeden van Hindoeschen invloed, door BECCARI geuit ten aanzien van den verlengden vorm aan de neuzen gegeven. Wat hiervan zij is op dit oogenblik volstrekt niet uit te maken, doch dat B. wel gelijk kan hebben is zeker: ik kreeg te *Bonggosē* een pijl met ingesneden menschelijke figuren, waarvan een met olifantsnuit in stede van neus en dit zoo duidelijk, dat vergissing niet mogelijk is.

„Uebrigens", zegt Schr., „kommen lange Bogen „bildende Nasen in Natura auf Neu-Guinea vor, da „wo die Last des üblichen Nasenstabes das Septum „der Nase nach unten zerrissen hat". Hij houde mij ten goede, dat ik, na duizenden Papoewas met doorboord neustusschenschot gezien te hebben, verandering in den vorm der neus ten gevolge daarvan ten stelligste ontken.

Ibid. Versiering van prauwstevens is van ongeveer Ambon af door de Molukken en Melanesie naar het schijnt „ununterbrochen" gebruikelijk. Het is zeker aan de aandacht van Schr. ontgaan, dat de echte afstammelingen der Vier Radja's die niet bezigen en dat men ze ook niet aantreft in de Maccluergolf, tenzij in het diepste gedeelte van dezen inham, waar lieden van Jakati ze van Doré halen. Ook in het engere gebied der ware Molukken ontbreken die geheel.

Ibid. Volgens Schr. wordt de achtersteven van prauwen *in* de Geelvinkbaai niet versierd. Reeds de benamingen voor voor- en achterstevenversiersel, *mansoroe raowèr* en *mansoroe oerèn* in het Noemforsch, had hem van het tegendeel moeten overtuigen.

Blz. 3. „Als Grund des Vorkommens der Ahnen- „bilder auf Todtenfeldern ist von Herrn A. B. MEYER, „Jahresber. 27, vermuthet, dass man einen Korwar „wenn er längere Zeit gedient hat, mit den der „Erde wieder entnommenen Gebeinen zu diesen „giebt". Dit is geheel verkeerd begrepen. Na den dood waart de ziel om en bij het lichaam rond en gaat met de begrafenis in het graf, waar zij blijft zoolang er geen beeld gemaakt is. Moet de *karwar* of *manwèn* dus geraadpleegd worden, dan begeeft men zich tot dat einde naar het graf. Eenmaal een beeld vervaardigd, wordt de ziel geroepen om daarin over te gaan, maar heeft die om welke reden dan ook haar kracht verloren of haar raadplegers teleurgesteld, dan werpt men zoodanig beeld als onnut weg. Volgens sommigen keert de ziel dan naar het graf terug, anderen echter zeggen dan men niet weet waar zij heengaat; het eerste is het waarschijnlijkst, daar toch de zielen der afgestorvenen worden geacht in den familiekring voort te leven.

Ibid. De nommers 5, 6 en 6*a* van Taf. III heeten afkomstig te zijn van *Weneli* en door MEYER medegebracht. Werkelijk geeft hij dien naam op in zijn *Auszüge* als te behooren aan een plaats in *Oemar*. Ik ben daar niet geweest en kan dus niet verzekeren of die naam juist is, maar daar M. zoo slecht hoort en zoo menige fout maakt, komt de klank mij eenigszins verdacht voor. Ik ontmoette lieden van Oemar te *Napan* (zie *De Indische Gids* 1889, I, blz. 1116) en deze beweerden, dat het bij hun stam geen gewoonte was beeldjes van afgestorvenen te maken, wat ik te eerder geloof omdat andere bergstammen zich hiervan eveneens onthouden; hetgeen bovendien door Schr. op de 2e kolom dierzelfde bladzijde wordt bevestigd met de woorden: „Im Hinterland der Geel- „vinkbai scheinen die Ahnenbilder zu fehlen". De overeenstemming met de beeldjes, in *Jaoer* en *Wandamen* gebruikelijk, wijst op een vermoedelijke afkomst uit die streken.

Ibid. Om uit eenige punten van overeenkomst met beeldjes van Letti en Babber de gevolgtrekking te maken, dat het type in de Geelvinkbaai wijst op eene verbreiding uit het westen, is zeer gewaagd en verdient eigenlijk geen wederlegging. Op Halmahera bestaan geen Ahnenbilder en de aan dieren en planten ontleende versieringen, die er wel worden aangetroffen, behoeven voor menschen die in den natuurstaat leven geen bijzondere verklaring. Daar bovendien de aard der insnijdingen slechts voor zeer enkele voorwerpen nagenoeg eenzelfde type aanwijst, zou juist het omgekeerde veeleer te verdedigen zijn.

Blz. 4. „Der Name der Ahnenbilder ist *korwar*, „es findet sich auch *karwar*, *korowar*, *karowari*, „selbst *kallowal*." Zoowel voor het beeldje als de ziel, die verondersteld wordt er in te verblijven, is geen andere naam dan *karwar* of *karwari*, ik heb dit speciaal onderzocht. Op de klanken, voortgebracht door sterke sagoeweerdrinkers of met sirihpruimen gevulde monden, kan men niet afgaan; dan zijn er nog veel meer afwijkingen.

Ibid. Onder het hoofd „Amulete" zegt Schr.: „Am „häufigsten sind die mit menschlichen Figuren ver- „zierten, sind auch selbst von grösserem Interesse. „Vogelknochen oder unbeschnitzte Hölzer kommen „weniger vor." Ik heb het tegendeel waargenomen en gezien, dat aan stukjes hout, takjes en worteltjes zeer veel waarde wordt gehecht en dat de Papoewas deze bijna nooit willen afstaan. Voor de ethnologie

zijn die vormlooze voorwerpen van weinig belang en van daar dat ze veelal in europeesche Museums ontbreken, maar de inboorlingen stellen er hoogen prijs op. De door von Rosenberg opgegeven benaming van *korambo* is mij niet bekend.

Ibid. De lepels verdeelt Sch. in roer-, schep- en eetlepels. Voor de laatsten verwijst hij naar een afbeelding bij Temminck, welk werk ik niet bezit en uit de verdere beschrijving is mij niet recht duidelijk, wat hij hiermede bedoelt. Ik ken alleen de lepeltjes, uit schelpen en beenderen gesneden, maar deze dienen om het vruchtvleesch uit klappers te schrapen en van hout slechts die, welke oude lieden gebruiken om geweekte sagoekoekjes te eten. Misschien is er bij 7 van deze een afgebeeld.

Blz. 5. Ik zal den Schr. niet volgen bij al hetgeen hij over dierenfiguren en het verondersteld nauwe verband tusschen menschen en dieren mededeelt; dat hij zich daarbij veel moeite en inspanning heeft getroost, valt niet te ontkennen, zelfs al wordt zijne opvatting niet in alle opzichten gedeeld. Ik heb den indruk gekregen, dat de Papoewas wilde varkens, krokodillen, slangen, haaien en andere voor den mensch gevaarlijke dieren ontzien, naar gelang er in zeker gezin een overlevering bestaat, dat zoowel zielen van afgestorvenen als kwade geesten op iemands last in het lichaam van een dezer dieren overgingen en alzoo aan een der voorvaderen schade berokkenden of ongeluk aanbrachten: de figuren van die dieren zouden dan in zekeren zin denzelfden dienst doen als *karwar*, al ging op den langen duur van velen de herinnering te loor. Het is echter uiterst moeilijk daaromtrent iets met zekerheid te weten te komen, want door de betrokken personen wordt een dergelijk onderwerp liefst niet aangeroerd uit vrees voor nadeelige gevolgen. Dit is trouwens elders in den Indischen Archipel eveneens het geval en wettigt het vermoeden van herhaalde aanvulling naar eigen inzichten, zoodat analoge conclusies niet to onvoorwaardelijk geloof verdienen.

Blz. 7. Volgens Schr. zijn tralievormige insnijdingen op bamboezen kokers ook bij de Alfoeren van Halmahera in gebruik en vergelijkt hij de door Campen gegeven afbeeldingen met eenige figuren op Taf. V. Daargelaten dat er nog al wat verbeeldingskracht wordt vereischt om de overeenstemming te ontdekken, — de platen in de Bijdragen van het Koninklijk Instituut zijn zeer slecht uitgevoerd —, bevreemdt het mij, dat hij bij zoo eenvoudige insnijdingen niet aan een toevallige gelijkheid denkt.

Blz. 8. De vergelijking van enkele hoofdblokken leidt hem tot het resultaat, dat er samenhang aanwezig is tusschen die van Waigeoe en de Geelvinkbaai. Een bloote verwijzing naar de plaats van herkomst der bewoners van de zoogenaamde Negen negorijen had die samenhang van zelf voldoende verklaard.

Ibid. Beschrijft Schr. een „Beilstiel": juister uitgedrukt is dit het *heft van een dissel*. Daarbij wordt opgemerkt, dat op het vasteland van Nieuw-Guinea Doré niet het oostelijkste punt zou zijn, waar men zich met ijzersmeden bezighoudt: niettemin is dit aan de noordkust toch wel degelijk zoo.

Blz. 9. „Die Töpferei muss auch auf Jobi und „Mysore, wie in Doré geübt werden." Over het onbekende Mysore heb ik vroeger al geschreven (zie *De Indische Gids, jaargang* 1888, *I blz.* 1395) maar voor Jobi of Japen heeft Schr. gelijk, daar dit aan de zuidkust geschiedt van de roode kleiaarde, waaruit de heuvels achter *Sërœi* zijn samengesteld. Evenzoo wederlegt hij ten rechte Wallace, als deze beweert dat de klei met een stuk hout gemengd wordt: dat dient uitsluitend om het met de hand gevormde voorwerp zachtjes te kloppen.

De slotsom, waartoe Schr. komt, is deze, dat de Papoewas langs de kusten der Geelvinkbaai door invloeden van buiten tot een hoogeren trap van beschaving zijn geraakt en dat die verandering van uit den Oostindischen Archipel werd aangebracht. Als bewijzen hiervoor geeft hij op:

a. dat vereering der zielen van afgestorvenen en een zekere betrekking tusschen menschen en dieren overal in den Archipel worden teruggevonden en dat de beeldjes in vorm overeenkomen met die in andere streken van dit gebied;

b. dat de spiraalvormige insnijdingen, het doorboord snijwerk, versieringen op bamboeskokers, de krokodillen op de huisjes der voorvaderen, overeenkomst in huisraad, enz. ook op Halmahera worden aangetroffen; en

c. dat er een merkwaardig verband bestaat tusschen de Maleische en Noemforsche talen.

Voorts is volgens Schr. gebleken, dat die invloed zich nog ver beoosten de Geelvinkbaai heeft uitgestrekt, hetgeen hij o. m. aantoont door te herinneren aan Meyer's verklaring, dat de tempel in de Humboldtbaai een zuivere navolging is van den vorm der moskeeën in Maleische landen en de gelijkheid in het vervaardigen van aardewerk in Finschhafen en op Sumatra. De tijd, wanneer die invloeden werkzaam waren, laat hij in het midden: wel worden die ook nu nog door handelsbetrekkingen onderhouden en duidt de titel van Koning der Papoewas, die een vorst op Halmahera voerde, op lang geleden gemeenschap, doch met zekerheid is dienaangaande niets te bepalen.

Ik herhaal wat ik boven zeide, dat deze gevolgtrekking de zwakke zijde van zijn arbeid vormt, daar de aangehaalde argumenten of van te algemeenen

aard zijn, of zoo gezocht dat zij met geen mogelijkheid eenige waarde kunnen hebben, terwijl hij de hoogere trap van ontwikkeling der kustbewoners van de Geelvinkbaai geheel willekeurig als een feit aanneemt. Voor het eerste bewijs behoeft hij LUBBOCK's „Origin of civilisation" slechts op te slaan om daarvan voorbeelden uit alle deelen van den aardbol bijeengebracht te vinden: voor het tweede zijn de punten van overeenkomst zoo gezocht en dan nog tot zoo weinig voorwerpen beperkt, dat niemand zelfs aan een betrekkelijke gelijkheid zal denken; en het derde is niet anders te omschrijven dan als een doelloos taalgegoochel, waarop ik reeds eenmaal heb gewezen (zie *De Ind. Gids, Jaargang 1888, I, blz. 1399*). Als MEYER in den vorm van het dak van *één* der tempels uit de Humboldtbaai, als iets gelijkende op het dak van moskeeën, waar die met bladeren gedekt worden, het besluit van westerschen invloed trekt of handelsrelatien en een zeer verdacht bericht over een Papoewaschen Koningstitel op Halmahera daarbij te pas brengt, dan weet men dat men te doen heeft met iemand, die voor geen kleintje vervaard is. Over Dr. UHLE wordt zeer gunstig geoordeeld en daarom is het te betreuren, dat hij zich tot Meyerismen liet verleiden.

Mocht hij zich hiervan in het vervolg onthouden, dan kan de beschrijving en vergelijking der overige houten en bamboezen voorwerpen, die in de Geelvinkbaai gebruikt worden, aan geen betere handen worden toevertrouwd.

RIOUW, Januari 1890. F. S. A. DE CLERCQ.

XIX. Onjuiste voorstellingen. — Dezer dagen werd mij inzage gegund van een opstel, voor *Eigen Haard* bestemd, over een onderwerp aan dat van mijn plaatwerk: *In den Kĕdaton van Jogjakarta* (bij E. J. BRILL te Leiden uitgegeven) en aan dat van de later te dezer plaatse te beschrijven *bĕksan's* verwant, maar dat op meer dan één bladzijde getuigt van onjuiste waarneming, gebrek aan studie en onvoldoend onderzoek, waardoor 't alleen verklaarbaar wordt, dat *bĕksan's* van den prins PRANG WEDÄNÄ te *Soerakarta* opgevat en voorgesteld zijn als *„wajangtooneelen"* uit den Kraton van den Sultan van *Jogjakarta*.

In 't laatste nommer van *Eigen Haard* komt, ik meen van denzelfden schrijver, een bijschrift voor bij een plaat van MARI TEN KATE, getiteld: *„een keizerlijke optocht"*, en waarvan de figuren ontleend zijn aan een fotogram, destijds door mij voor de Amsterdamsche Tentoonstelling bestemd, maar naar Calcutta verdwaald, en de *kĕparak's* en *pĕngampil's* voorstellend, zooals zij in den *garĕbĕg*-optocht den Sultan van *Jogjakarta* de vorstelijke *ampilan achterna* dragen, en later door mij in bovengenoemd plaatwerk beschreven zijn [1]). In dat bijschrift leest men echter, dat die dragers en draagsters den Sultan *voorafgaan;* dat de eersten de slippen van hun lang kleed *in de hand ophouden; niet in hofkleeding gekleed zijn*, omdat zij een buis aanhebben, terwijl zij 't bovenlijf *ontbloot en met gele borèh besmeerd behoorden te dragen*, en tal van onjuistheden meer. Ik noem er slechts enkele, daar 't mijn doel niet is een volledige kritiek te geven en ik den goeden wil, om tot verspreiding van kennis mee te werken, waardeer. Maar de schrijver had bij een enkel bezoek ter plaatse kunnen weten, dat alleen bruigoms en bruiden en dansers en danseressen *borèh* gebruiken, hofgrooten en beambten nooit; dat deze niet altijd, ook in *garĕbĕg*-optochten 't bovenlijf ontbloot dragen, en de *sikĕpan* wel degelijk een galabuis is en tot de hofkleeding behoort; dat de *pĕngampil's* den Sultan *volgen*, nooit voorafgaan, onverschillig of deze in zijn gouden wagen rijdt of te voet gaat, terwijl daarentegen de edelmaagden, die de *acht* gouden rijkssieraden dragen, maar niet afgebeeld zijn, *vóór* den vorst uitgaan.

In mijn *garĕbĕg*-werk worden al die voorwerpen afgebeeld. Men zal daar zien dat de piek *trisoela radjong* geen *vier* maar slechts *drie* tanden heeft. De teekening in *Eigen Haard* geeft overigens een trouw beeld van een klein deel van den dragersstoet; en bewijst dan ook dat de dragers zich geenszins houden aan 't voorschrift van den bijschriftschrijver en de slippen van hun *dodot* vrij laten afhangen.

ARNHEM, 9 Mei 1890. Dr. J. GRONEMAN.

XX. Mathaak en Zicht. — In het Zeitschr. f. Ethnologie, Verhandlungen, 1889 p. 485—487 en 1890, p. 153—158 is door VIRCHOW en VON RAU de aandacht gevestigd op een eigenaardig gereedschap, de „Kniesense, Hausense, Siget of: Sichte", in België „pik" genoemd, dat, te samen met den „Mattstriek" of „Matthaken", gebezigd wordt om hardere graansoorten te maaien; ook in Frankrijk zijn deze werktuigen (*sape et crochet*) door belgisch arbeidsvolk bekend geworden. Goede afbeeldingen van verschillende vormen dier gereedschappen versieren beide mededeelingen.

Het is hier de plaats er op te wijzen, dat dezelfde werktuigen ook in Nederland [2]) zeer goed bekend zijn en in sommige streken in bloeiend gebruik.

De *zicht* (*z* = nhd. *s*) is met name in de provincie

[1]) De beschrijving van den ganschen optocht vindt men in een tweede plaatwerk: *De Garĕbĕg's te Jogjakarta*, thans bij denzelfden uitgever ter perse. [2]) In het *Gooi*, de *Veluwe*, de *Betuwe*, *Groningen*.

Utrecht aan den zoogenaamden „bargkant" (bergkant, de Stichtsche heuvelrij) het gewone werktuig voor het maaien van rogge en boekweit, en in vereeniging daarmede wordt de *mathaak* gebruikt om het afgeslagen graan bijeen te houden. Heeft men voldoende voor een „garf" (schoof) gemaaid, dan wordt het gemaaide met den mathaak, de punt van de zicht en de teenen van den rechtervoet op zijde gelegd, waarbij de maaier zich op den linkerhiel een kwartcirkel naar links omwendt. De platte schijf of plaat aan het boveneinde van den steel der *zicht* [1]) wordt in Utrecht niet gebezigd om het werktuig op de heup te steunen, maar verhoedt alleen het uitglijden van de hand; hetzelfde doet bovendien nog een lederen riempje, dat om het polsgewricht gaat, maar op al de bedoelde afbeeldingen ontbreekt. De *mathaak* dient tevens als „strijkhout" om het blad der zicht te wetten; ook is er halverwege eene sleuf in, waardoor dat blad gestoken kan worden, zoodat *zicht* en *mathaak* samen, zonder gevaar, over den schouder kunnen worden gedragen. De *zicht* wordt voorts, althans in Utrecht, niet uitsluitend gebezigd om koren te maaien; de boer gaat er ook mede door 't weiland om distels en bloemen af te slaan, waartoe hij haar in groote, sierlijke slagen over 't hoofd zwaait; dit draagt den naam van *blooten*.

Wat den naam *zicht* aangaat, de nederduitsche tongvallen kennen de vormen *segede*, *siged*, *sichte*, *sicht*, ook (*plaggen*)*sift* [2]); reeds de *Teuthonista*, een woordenboek van 1477 in Kleefsch dialect, vermeldt: „*sychte mit to meyen*, runco"; in het Oudnoordsch treft men *sigdhr* aan, en het tegenwoordig Noorsch heeft nog *sigd*: al vormen die van den wortel *seg*— „snijden" worden afgeleid, vanwaar ook lat. *secare* en ohd. *segansa*, nhd. *sense* [3]).

Maar van meer belang is het hier even den oorsprong van *mathaak* (in Westfalen *sichthaken* en *midhaiken*) te bespreken, en de opmerking te maken, dat afleiding van den naam der *Mattiaci* [4]), op zijn zachtst gesproken, te ver is gezocht. *Mat*, aan hd. *matte*, eng. *meadow*, nederl. *made* verwant, is in 't Nederlandsch en in de nederduitsche dialecten [5]) een zeer bekend woord met de beteekenis van „weide", ook met die van een bepaalde landmaat ($^1/_2$ Hectare): en in Oost-Friesland (DOORNK.-KOOLMAN) bestaat de bet. „zooveel als een maaier met één streek afmaait". Aan die laatste beteekenis nu dankt stellig de *mathaak* zijn naam; 't is de haak waarmede de maaier zijn „mat", zijn „streek" bijéénhoudt. *Mattstrick* heet het werktuig daarom, wijl het (gelijk reeds werd opgemerkt) tevens als *strekel* of *strijkhout* kan dienst doen.

LEIDEN, Augustus 1890. Dr. A. BEETS.

XXI. **Das Tragejoch in Niederland und in den Vierlanden.** — Unter dem Titel „The human beast of burden" hat Prof. OTIS T. MASON, Washington, in „Rep. U. St. National Mus. 1886/87" eine, mit zahlreichen Abbildungen gezierte, vergleichende Studie der verschiedenen Art und Weise, wie Lasten durch Menschenkraft fortbewegt werden, veröffentlicht. Auf pg. 285 wird das „Holland Yoke" erwähnt und abgebildet, indes auf den Schultern einer Frau ruhend die, wie die Kleidung sofort erkennen lasst, zu den Bewohnern jenes, am Elbufer oberhalb Hamburgs gelegenen, unter dem Namen der „Vierlande" bekannten Landstrichs gehört. Dennoch hat MASON mit seiner Bezeichnung nicht gänzlich fehl geschossen. Die Bewohner jenes Landstrichs sind vor langen Zeiten aus den Niederlanden eingewandert, wie dies durch v. RAU (Verhandl. berl. anthrop. Gesellsch. 1890 pg. 153 ff.) gelegentlich der Besprechung der ebenfalls in den Vierlanden aufgefundenen Mahewerkzeuge „Sichte und Mattstrick" ebenfalls erwähnt, und bis in die neueste Zeit hinein haben sich in Sprache, Sitte, Kleidung, etc. Spuren ihrer niederländischen Abstammung erhalten.

Das in Rede stehende Tragejoch ist nun in der That, fast bis auf den heutigen Tag, in allen Provinzen Niederlands bei Milchverkäufern, Gemüsebauern etc. in Gebrauch, obgleich es in der letzten Zeit mehr und mehr den kleinen Handkarren weicht. Was seine Form betrifft so ist es in der Mitte breit und platt, und unterwärts und vorn concav, während es übrigens plattrund, sich nach beiden Enden hin verjüngend ist. Kurz vor den Enden ist es durchbohrt um darin mittelst eines Knotens ein Tau zu befestigen das an seinem andern Ende einen eisernen Haken tragt, um daran Körbe, etc. zu hängen.

J. D. E. SCHMELTZ.

---

1) Verhandl. 1889, p. 486, fig. 2.

2) WOESTE, Wtb. d. westfäl. Mundart; LÜBBEN-WALTHER, Mittelniederd. Hand-wtb.; DOORNKAAT-KOOLMAN, Wtb. d. Ostfries. Spr.

3) Zie KLUGE, Etym. Wtb. op: *Sense*, *Sech* en *Sichel*.

4) „Es ist möglich, dass die Bezeichnungen „Mattstrick" und „Matthaken" von dem Volkerstamme der Mattiaci herrühren, welche der Chronist unter den Siedlern von Wagrien nennt", VON RAU, in de Verhandl. 1890, p. 154.

5) Zie de Woordenbb. van STÜRENBURG, WOESTE, MOLEMA en FRANCK op: *Mat*. Verg. de woorden *deimat*, (dag-mat), *nijmat*, etgroen, naweide; ook het spreekwoord: „120 trée en twintig zwad, Dat is een maaiers *mat*" (HARREBOMÉE, Sprw. op *Maaier*).

III. MUSÉES ET COLLECTIONS. — MUSEEN UND SAMMLUNGEN.

XX. Ethnographisch Museum van het Kon. zoolog. Genootschap „*Natura Artis Magistra*" Amsterdam. — Seitdem wir zuletzt über dieses Museum berichtet ist die Aufstellung und Ordnung der, heut schon recht bedeutsamen, Sammlungen desselben beendet, so dass dieselben jetzt in ihrer ganzen Ausdehnung dem Besuch offengestellt sind. Besonders gut ist die Ethnographie von Java vertreten, doch sind auch die übrigen Inseln des malayischen Archipels schon ziemlich gut repräsentiert. Von den Philippinen finden wir eine kleine, aber interessante Sammlung, unter den Gegenständen von Australien und den Inseln des Stillen Oceans eine Anzahl noch aus älterer Zeit stammende. Unter den Sammlungen von Afrika sind besonders die durch den Reisenden J. M. Schuver zusammengebrachten bemerkenswerth, von Amerika finden sich hauptsächlich Gegenstände von Central- und Süd-Amerika vom Festland von Asien werthvolle Serien von China, Japan, Kamschatka, Birmah, Vorder Indien und Formosa. Wir hoffen im Lauf der Zeit eine eingehendere Besprechung der hier aufgehäuften Schätze zu bringen.

XXI. Kgl. Kunstgewerbe Museum. Berlin. Im März dieses Jahres fand hier eine Ausstellung orientalischer Teppiche statt, die ausserordentlich reiche Serien aus Persien, Arabien, Indien etc. zur Anschauung brachte und auch für den Ethnographen Gelegenheit zu hochinteressanten Vergleichen und Studien bot. Die ausserordentliche Bedeutung des Teppichs im Leben des Orientalen trat hier deutlich zu Tage, er betrachtet ihn als sein grösstes Heiligthum an das Zeit und Kostbarkeit in hohem Maasse verschwendet werden, so dass man kaum fehl gehen dürfte den Ursprung des Teppichs auf religiöse Gründe zurück zu führen. Dafür spricht auch die Ornamentik, die alte religiöse Symbole, allerdings oft bis zur Unkenntlichkeit stylisiert, zurückgiebt. So erinnern z. B. viele der Ornamente arabischer Teppiche der letzten Jahrhunderte, an altaegyptische, u. a. heilige Thiere und Symbole. Was die letzteren anlangt, so findet sich z. B. im gleichseitigen Dreieck die Vorstellung von Zelt und Pyramide, Flussdelta und Buchstabe, Triangel und Tempeldach, Kopfbedeckung und Pfeilspitze und, mit einem Strahlenring im Innern, die der dreieinigen Gottheit. Drei- und Vierecke in vielfacher Anordnung wiederholt, durchwebt mit Kreuzen, drei- bis siebenarmigen Leuchtern und Blumen, die im Ornament der arabischen Teppiche eine so grosse Rolle spielen, sind auf die altegyptische religiöse Zahlenmystik zurückführbar, das geometrische Muster ist also nicht als eine bedeutungslose Spielerei aufzufassen. Die uralte Formsprache hat sich auch hier wieder mit unbesiegbarer Zähigkeit erhalten, und die Ornamentik der Teppiche kann als Beweis dienen dass die Stylisierungsmotive der Orientalen in ihren Hauptformen weder figürlicher nach pflanzlicher Art sind, sondern unverlöschlich den religiösen Symbolcharakter tragen.

J. D. E. Schmeltz.

XXII. Collection ethnographique d'Erfurt. Par cette petite notice nous voulons signaler l'existence d'une collection ethnographique que l'on a récemment établie à Erfurt (Allemagne) et que nous venons de visiter. C'est la collection recueillie par M. Knappe, ci-devant consul allemand aux îles Samoa, que la ville d'Erfurt a achetée et que l'on a exposée dans le „Herrenhaus des grossen Hospitals". Cette collection consiste presque exclusivement en objets provenant des îles de l'Océan pacifique, notamment de l'archipel Samoa, de la Nouvelle Guinée et des îles Marshall, tandisqu'un certain nombre d'autres îles (Tonga, Nouvelle Bretagne, Nouvelles Hebrides, îles Salomon, Gilbert, Carolines, Palau, etc.) y sont représentées par des objets plus ou moins nombreux. En dehors de cette partie de la collection, comptant près de 900 numéros, un médecin d'Erfurt, le docteur Loth, a ajouté sa collection personnelle à la précédente. On trouve, en outre, dans les mêmes salles, un certain nombre d'objets de provenance différente. Les 250 numéros de cette collection mixte, renferment un peu de tout: des objets de l'Océanie, du Brésil, des ustensiles et des armes préhistoriques de l'Europe, etc. Une partie de ces objets a été recueillie aux îles Philippines par feu M. O. Schröder, voyageur-botaniste. Quatre beaux carquois, des flèches et un arc des Tatares de 1813 méritent d'être signalés.

L'emplacement et l'étalage de la collection d'Erfurt laissent malheureusement un peu à désirer. Pour plus de détails nous renvoyons au „Katalog der ehemaligen Dr. Knappe'schen Sammlung und der vereinigten privaten ethnographischen Sammlungen zu Erfurt, 1890, 39 pp."

ten Kate.

XXIII. Koloniaal Museum. Haarlem. Sedert ons laatste bericht is het verslag dezer instelling over het jaar 1889—1890 verschenen, waaruit blijkt dat de ethnographische afdeeling gedurende dien tijd met de volgende voorwerpen werd verrijkt: Balineesch beeld voorstellende een tempelwachter; groot costuum van een Atjehsch hoofd, een tooverstaf der Bataks,

zwaard met hertshoornen knop van de Bataks, koker met vergiftigte blaaspijppijlen van Borneo, een collectie Indische wapens, diverse voorwerpen uit de Transvaal, tabaksdoos en pijp, West-Afrika.

Eene door den Controleur W. E. M. S. ALBSOTT gedurende eenigen tijd aan het Museum in bruikleen afgestane, hoogst belangrijke en groote verzameling voorwerpen van de Doeson- en Dajaklanden, Borneo, moest worden teruggegeven, aangezien die door het Rijk voor 's Rijks Ethnographisch Museum te Leiden werd aangekocht.

Van den beschrijvenden catalogus is zooeven, door Dr. D. DE LOOS bewerkt, verschenen: „Diamant en edele metalen". Benevens een overzicht der in het Museum daarvan aanwezige monsters en eene geschiedkundige schets, bevat het boekje in korten, duidelijken stijl geschreven, eene beschrijving der vindplaatsen in Indie, in het bijzonder op Borneo, alsmede eene schets der oorspronkelijke wijze van ontginning, die door de inboorlingen en de Chinezen wordt toegepast, om welke reden het werkje ook door den ethnograaf niet zonder vrucht zal worden gelezen.

XXIV. Museum für Völkerkunde. Leipzig. Während des Jahres 1888 hatte diese Anstalt sich folgender Bereicherungen zu erfreuen: 1. *Europa:* Sicilianische Puppe von Girgenti, russisches Vorhängeschloss in Form eines Pferdes, bucharischer Frauenmantel, russische Bauernkinderschuhe von Bast. Photographien von Lappländern. 2) *Asien:* Ostindischer Broncelöffel mit Stiel in Form eines Scorpions, malayische Waffen von Sumatra und Java, Gegenstände von der Insel Nias und den Bataks auf Sumatra; Sammlung von Batiktüchern in den verschiedenen Stadien der Verfertigung, mit den dazu nothigen Instrumenten, Gegenstände von den Baduwi's auf Java, von den Eingeborenen von Neu-Guinea, den Inseln Ron, Jobi und Yappen, geflochtene Hüte von den Philippinen, sowie eine Sammlung Gegenstände von den Negrito's, Tagalen und Ygorroten von Luzon, und von den Singhalesen von Ceylon. Trompete, Haldi, aus dem Oberschenkelknochen eines tibetanischen Heiligen, gebraucht um zum Gebet zu rufen, und zwei grosse kupferne Tempeltrompeten, Fukkies, aus Tibet. 3. *Afrika:* Canoe von Madagascar, Schmucksachen der Eingebornen von Pangani an der Ostküste, Gegenstände von den Dschagga, Wakuafi, Wakamba und anderen Stämmen um den Kilima-Ndscharo, von den Negern am untern Laufe des Sambesi, sowie der Swasi- und Natal-Kaffern und aus Nubien. 4. *Amerika:* Gegenstande der Pueblo-Indianer, der Apachen, Navajos und Moquis, Modell einer Hutte der Indianer von Brittisch Columbia, Pfeil und Steinaxt der Guarani-Indianer, diverse Gegenstande von den Leñas-Indianern in Paraguay, sowie von den Eingebornen von Ecuador und Bolivia. Korb und Knochenharpunen der Feuerlander, Sammlungen archaeologischer Funde aus Indianergrabern in Costa Rica, sowie von Geweben aus dem Todtenfelde von Ancon, Indianerpfeilspitzen aus Feuerstein aus der Prov. Sao Paulo, Brasilien; Fussspuren in vulkanischem Tuff aus der Nahe des Managuasees in Nicaragua. 5. *Oceanien.* Sammlung von diversen Inseln der Sudsee.

XXV. British Museum. London. — During the years 1888 and 1889 the ethnographical and archaeological collections have been enriched with a very great number of interesting specimens of which we enumerate the following. I. *Asia.* Twelve sculptures from Buddhist buildings from Yusufzai, Afghanistan; two vessels, made from the roots of a tree, Afghanistan, a piece of a style representing a centaur, from Deurra Ismail Khan, N. W. Punjab; stone capital of a pillar in the form of two lions back to back, covered with inscriptions in Bactrian Pali, found at Mathura on the river Jumna; and a copper seal with an inscription in Bactrian; seven ancient carvings in hard wood, with figures, etc., found in a cave called Kasmir Smats, Punjab; strings of beads, etc., from the Manikyala Tope, Upper Punjab; two stone sculptures of Roman style and a third of the usual character from Northern India, figure of Buddha and head of a Bodhisatva in stone found in excavations at Takht-i-bhai, Yusufzai; stone bust of a Naga Rajah and Terra cotta coin moulds, from a village on the Island of Elephanta; eight copper plate grants, some of them dated in the 12th und 13th centuries of our era and another of the Devagiri Jadáva King Krishna with a date corresponding to A. D. 1249; a potsherd inscribed with the name of Maharaja GUHASÉNA VALABHI and a date corresponding to A. D. 566—567, dagger with crutch handle, pair of bathing sandals, copper vessels and two iron locks, gold figure of Buddha, all from India. Three Mikir coats and seven pieces of cloth from the Ao Nagas, a pair of armlets from the Nagas, Assam; a steatite box with Jain-figures and three bronze Buddhist figures from Siam; Amber figure of Gautama Buddha and one in wax, coated with silver from a monastery near the Nat Tiak Pass, Burmah; bronze mask of Hanuman, two sabres and three powder horns from Burmah or Siam; two spears and a knife from Ceylon; two processional standards of gilt copper, pierced with inscriptions, a hawk-perch with inscription inlaid in gold, a scimitar blade and a seal in carnelian, from Persia. A number of specimens of pottery, porcelain, implements of brass, etc.; a sword used by executioner at Canton, a bowl of porcelain of the Mingperiod, a

bronze ewer and cover, a cloisonné enamel vase, with the date of the period King-tai, 1450—1457 A. D. taken from the Summer Palace, Pekin; two bowls of white jade, a hair pin of the same material, vase of agate, ivory penrest with the Eight Immortals, a book of which the leaves are formed of jade and a large carved block of turquoise representing a rocky landscape, a tobacco pipe from Tartary, pigeon whistles from Pekin and a fishermans cap from Tientsin; all from China. Two specimens of Japanese porcelain, a vase of Soma ware from a Shintô-temple in Sanuki and a bronze bell from the Avidaji-temple, Sumiyoshi, Japan, besides a lacquered sword-rack, and a large series of stone implements from Japan and the Island of Yezo. Three specimens of ancient pottery, a bronze spoon and several other implements from Corea. An extensive series of weapons, utensils, etc., from the Sakais and Semangs of the Malay Peninsula. A finger ring, a symbolical message, a water vessel of pottery and a piece of native cloth from the Battas of Sumatra, a number of musical instruments from the East Indias, Borneo, etc.; a dagger and a number of other implements from Java, Borneo, Amboyna, etc. Globular pottery vase, with inscriptions from the Koran, found in the graveyard at Jeddah and a strike-a-light from Arabia. II. *Africa.* A series of casts from ancient Egyptian monuments, made as ethnological illustrations of the various races known in ancient Egypt. An ivory armlet from Aswan, two vases of pottery from Elephantine and four specimens of modern bead-work from Upper Egypt. Silver earring and sling, a necklace of glass beads, etc. from Egypt. A slate knife from Jebelen, a knife and a celt found with a mummy at Qurneh, Thebes; and a flint saw from Thebes, a number of flint implements from Helwân, a flint knife from Ras Barût; a stone implement, believed to be of palaeolithic period, from Esneh and eight flint implements from Medinet et Fayum, Egypt. A number of spears and other specimens from Central Africa, including a colossal iron spearhead used as currency; a number of brass weights from Ashanti, large vessels of pottery and wood from Lagos, a number of specimens obtained in the Lake districts of Equatorial Africa. A fetish carved in wood, used by the Nalleh people on the Bargah Coast, three wooden bowls and a cushion from Dahomey, specimens from the cannibal tribes of the Upper Cross River and combs and fans from the coast. Shield, model canoe, an axe, etc. from the Congo, three elaborate specimens of pottery from the Niger. A bushman quiver and an East African bow. One half of a Guanche quern of tufa, from Tenerife, Canaries. III. *Amerika.* A reduced cast in plaster of the monolithic gateway at Tiahuanuco, Bolivia. Staff with carved head, of algaroba-wood found in a huaca ot Tulape, Truxillo Valley: und a copper armlet from Peru. Gold mask with moveable nose ornament, found at Pereira near Cartago, district of Cauca and a vase of gold, in the form of a human figure, besides a series of pottery vases from the United States of Colombia. An interesting series of bone fish hooks, stone arrow-heads, etc. from Guasco, Chile. A gold figure from Panama, and electro-type of another. A small human mask and a head of a jaguar both of jadeite from Mexico. A club from Guiana. A series of stone axes from the Virgin Islands, an axe blade of shell from Barbados, besides a selection of stone implements from the Islands of the West Indies, including a sculpture from Nevis. Five specimens of ancient painted and moulded ware found in ancient Pueblos in New Mexico. Specimens of ancient pottery, implements of bone and stone, etc. from burial mounds at Madisonville, Ohio. Sixteen specimens of Zuni and other pottery. A club and a large collection of stone implements from varions parts of North America. Two wampun belts from graves, pottery vases, modern Indian objects and a number of objects made by the civilised Indians of the United States of North America. Four chert arrowheads from Delaware, a pottery vase and stone implements from Florida, a bone figure from the North-West-Coast and a set of silver ornaments from the Indians of Patagonia. IV. *South Sea Islands.* A stone chopper from the Chatham Islands, five axe blades of stone from New Zealand, a Tongan club; a basket and shell necklaces from Samoa, and a number of Polynesian specimens. A pillow, comb, and a cannibal fork from the Fiji-Islands. A number of specimens from the New Hebrides, an inlaid staff and a number of other objects, mostly collected by Mr. C. Morris Woodford on the Solomon Islands Several collections, with four wooden figures amongst them, from New Guinea, an axe with stone blade from the d'Entrecasteaux Islands and a large and interesting collection from the Islands of Torres Straits, formed by Professor A. C. Haddon during his tay among these Islands and especially valuable from the full descriptive notes accompanying it. V. *Australia:* A number of different native objects, a stone axe found between Taowoomba and Warwick, Queensland; a spearhead of rare form, a stone axe head from Rochester, Victoria.

The prehistoric antiquities have been enriched again with a number of interesting and very valuable collections, also we find mentioned under the heads Ceramic and Glass Collection, Anglo-Saxon, British Mediaeval, etc. of the „Statement of progress and acquisitions" enumerated several objects of

ethnographical interest. Among the additions to the prehistoric collections are to be mentioned especially, a portion of a stone hammer from Umaria, Central Provinces, India; a Chinese bronze axe-blade in a more modern handle of gilt metal and a great number of stone implements from Egypt.

J. D. E. Schmeltz.

IV. REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BIBLIOGRAPHISCHE UEBERSICHT.

Pour les abréviations voir les pages 41, 74, 125. Ajouter:

A. H. C. = Annario hidrografico de la Marina de Chile. — **B. T.** = Berliner Tageblatt. — **D. K. Z.** = Deutsche Kolonial-Zeitung. — **Ford.** = Ztschrft des Ferdinandeums f. Tirol und Vorarlberg. — **I. G. Arg.** = Bol. del Instituto Geografico Argentino. — **N. S. I.** = Proc. and Trans. of the Nova-Scotian Inst. of Nat. Sc. — **Proc. Boston** = Proc. of the Boston Soc. of Nat. Hist. — **Proc. Col. I.** = Proc. of the Royal Colonial Institute. — **R. C. I.** = Annual Report of the Canadian Institute. — **Sm. Rep.** = Annual Report of the Smithsonian Institution — **Voss. Z.** = Vossische Zeitung.

GÉNÉRALITÉS.

Le système de la monarchie illimitée a quelquefois trouvé des partisans en vue du patronage qu'il a fourni aux arts et aux sciences. En effet, les budgets tant bien que mal équilibrés de nos états constitutionnels ne supporteraient pas les prodigalités d'un Louis XIV. Par contre les millionnaires de la plus moderne de nos sociétés prennent à tâche de prouver que le système républicain, lui aussi, a ses mécènes. Un simple particulier, James Smithson, a fondé l'institution qui porte son nom, et l'a dotée de revenus princiers. M. T. Wilson (A. I. mai p. 509: The Smithsonian Institution and its Anthropologic Work) vient de nous esquisser sa vie et son oeuvre. Dans le recueil pour 1887, publié en 1889 par cette Institution, nous remarquons une étude de M. Otis T. Mason (Sm. Rep. II. p. 237: The Human Beast of Burden), avec des fig. illustrant les différentes manières de porter des fardeaux; et un article de M. R. E. E. Stearns (p. 297: Ethno-conchology. A study of primitive money), avec des fig. des différentes coquilles en usage comme système monétaire. La question tant discutée de la svastika est traitée à fond par M. M. v. Zmigrodzki (A. A. 3 p. 173: Zur Geschichte der Suastika. Av. 4 pl.), qui en a comparé 266 exemples, qu'il divise en 5 époques. Il la considère comme un symbole de Dieu et de l'immortalité, essentiellement aryen, et nie l'identité avec le méandre américain. Des sujets analogues sont traités dans le discours de M. R. Vaux (Am. P. S. XXVI p. 476: Some Thoughts on the Sun and Cross Symbols); et dans l'article de M. W. H. Holmes (Am. A. p. 137: On the Evolution of Ornament. Av. fig.). Ce dernier journal produit encore un article de M. Barr Ferree (p. 147: Climatic Influences in primitive Architecture). Signalons encore le feuilleton de M. F. v. Hellwald (B. T. nº. 301 Beibl.: Die Blutsbrüderschaft); le livre de M. H. v. Wlislocki (Vom wandernden Zigeunervolk. Hamburg); et les articles concernant les tziganes, du Prof. M. J. de Goeje (G. L. S. II p. 129: The Heidens of the Netherlands; trad. d'un art. publié dans E. H.); du Prof. R von Sowa (ibid. p. 138: Notes on the Gypsies of North-Western Bohemia); de M. F. H. Groome (ibid. p. 142: The Vampire. A Roumanian Gypsy Story); de M. D. MacRitchey (ibid. p. 173: Scottish-Gypsies under the Stuarts). Dans le rapport de B. A., nous remarquons le compte rendu d'un discours du Dr. Isaac Taylor (p. 780: Further Researches on the Origin of the Aryans) avec la conclusion que, parmi les quatre races primitives de l'Europe, qu'on pourrait peut-être réduire à deux, ce sont les Slavo-Celtes qui ont imposé leur civilisation et leur langue aux autres.

L'oeuvre savante de M. J. G. Frazer (The Golden Bough. 2 Vol. London), étude de mythologie comparée, à propos des mystères d'Aricie, que l'auteur entreprend d'expliquer, nous porte sur le terrain de l'archéologie. M. D. G. Brinton (Am. P. S. XXVI p. 506: The Ethnologic Affinities of the Ancient Etruscans) y poursuit sa thèse favorite de l'origine libyenne des Etrusques. M. Japetus Steenstrup (Anthr. Wien 1 u. 2 p. 1: Die Mammuthjäger-Station bei Prědmost im österr. Kronlande Mähren) compare les chasseurs préhistoriques du mammouth aux Jakoutes et ne les croit pas contemporains des animaux dont ils recherchaient les ossements épars sur le loess. A ce propos, comp. le discours du Prof. A. Makowsky (Sitzber. p. 60). A l'occasion du centenaire de la Société physico-économique de Konigsberg, le Dr. Otto Tischler a publié deux études archéologiques (Bericht über die archaologisch-anthropologische Abtheilung des Provinzial-Museums et Ostpreussische Grabhügel. Av. 2 pl.) Ajoutons-y la communication du même savant (Corr. A. G. p. 194: Beitrage zur Geschichte des Sporns sowie des vor- und nachromischen Emails); les études du Dr. W. Fischer (Gl. 1 p. 11: Schalen- und Rillensteine); de M. Haug (Westd. Z. IX. p. 17: Die Wochengottersteine. Av. 1 pl.) avec l'énumeration des pierres où se trouvent

des dieux hebdomadaires; du Dr. Ingvald Undset (Z. E. II. 49: Antike Wagengebilde) à propos de trouvailles provenant de l'Europe méridionale; du Dr. H. Semper (Ferd. XXXIII: Ueber die Bronzemörser im Ferdinandeum. Av. fig.); la description des bijoux gothiques trouvés, surtout en Russie, par M. le baron J. de Baye (Anthr. 4 p. 385: L'art des barbares à la chute de l'empire romain); et les figures d'un pupitre et d'une échelle remarquables (Ill. Z. p. 650: Alte Prunkstücke aus Nephrit).

L'ouvrage de M. G. Karpeles (Allgemeine Geschichte der Litteratur. Berlin) mérite une mention honorable pour ses illustrations d'un manuscrit maya, d'inscriptions etc., et ses aperçus de la poésie populaire.

EUROPE.

M. Erik Brate (Z. E. p. 76: Deutsche Runeninschriften) rend compte d'un livre de M. R. Henning sur les inscriptions runiques. M. A. von Heyden fait une communication archéologique (Verh. A. G. p. 50: Eine Schwertscheide von Hallstadt. Av. ill.); suivie d'un discours de M. Uhle (p. 62: Das föhringer Haus), où, parmi les illustrations, nous remarquons un exemple de la svastika, qu'on n'a pas trouvée ailleurs à cette latitude; un article de M. Virchow (p. 75: Vorkommen und Form des sächsischen Hauses in Ost- und West-Holstein); une étude avec des fig. de vieilles faucilles, du Dr. L. v. Rau (p. 153: Mähewerkzeuge); et des légendes populaires communiquées par M. W. Schwartz (p. 131: Mythologisch-volksthümliches aus Friedrichsroda und Thüringen). La Scandinavie fournit des articles de M. Bernhard Salin (A. T. S. XI p. 1: Studier i ornamentik. Av. fig.); de M. H. Hildebrand (V. H. A. Mån. p. 1: Badebodafyndet. Av. fig. de trouvailles archéologiques); de M. F. Nordin (p. 49, 97, 158) sur des fouilles en Gothland; et de M. A. O. Heikel (p. 74) sur des instruments en bronze, trouvés en Finlande. De vieilles légendes et coutumes celtiques sont décrites par M. J. Mooney (Am. P. S. 130 p. 377: The Holiday Customs of Ireland). M. Ignaz Spöttl rend compte des résultats de fouilles faites en Autriche (Anthr. Wien p. 59: Resultate der Ausgrabungen für die Anthropol. Ges. in Niederösterreich und in Mähren. Av. 53 fig.); M. Jos. Palliard y ajoute une communication pour la Moravie (Corr. A. G. p. 210: Zwei neue Jadeitobjekte aus Mähren); M. Müllner pour le Krain (ibid. p. 206: Prähistorische Eisenfabrikation in Krain); et M. Virchow pour la Hongrie (Verh. A. G. p. 97: Excursion nach Lengyel). M. le dr. Em. Hermann (A. A. p. 157: Ueber Lieder und Bräuche bei Hochzeiten in Kärnten) décrit les usages assez singuliers à une noce en Karinthie. M. V. Dingelstedt (Scott. 8 p. 407: Russian Laplanders) donne une notice sur les Lapons.

ASIE.

En poursuivant ses études de l'Orient, M. Gustav Troll (Orient n°. 5 Beil. p. 76: Die Genussmittel des Orientes III) décrit le rôle qu'y jouent le tabac et l'opium. Le discours de M. J. Th. Bent (Proc. G. S. n°. 8: Explorations in Cilicia Tracheia) donne des détails sur les Yuruks. Le même voyageur a publié son rapport sur une exploration ethnographique en Azerbeyan (Report of the fifty-ninth Meeting of the B. A. p. 176). M. le dr. F. Rosen donne ses notes de voyage (Verh. G. E. 6 p. 286: Ueber eine Reise vom Persischen Golf nach dem Kaspischen Meer); et M. H. Brugsch donne une notice sur les adorateurs du feu (Voss. Z. n°. 171 Beil.: Die Feueranbeter). M. H. Vambéry (Morgenl. XLIV p. 203: Die Sarten und ihre Sprache) publie une collection de proverbes sartes. La relation du Prof. F. Marthe (Gl. 1—5: Die letzte Reise des Generals von Prshewalski) contient, parmi ses illustrations, des types de la population.

M. F. Hirth a rassemblé (Chinesische Studien. 1ster Bd. München) les études que, depuis bien des années, il a publiées dans différents journaux, qui ne sont pas toujours aussi facilement accessibles. Nous remarquons (p. 231) l'explication du triquetrum, comme symbole du tonnerre, et du méandre, comme symbole de la pluie fructifiante et de la grâce divine; une description chinoise des pays étrangers au 13me siècle, qui donne des détails ethnographiques sur l'Afrique et l'archipel indien; et des articles sur le commerce, l'industrie et la presse chinois. Verh. A. G. (p. 140: Die Geschichte der Hauskatze in China) contient une étude récente du même auteur. La description d'une sépulture chinoise, par M. Edwin Arnold (Orient 5 Beil. p. 78) est empruntée au récit de voyage, publié dans Daily Telegraph. M. le dr. Fr. Kühnert, dans sa savante dissertation (Morgenl. XLIV p. 256: Heisst bei den Chinesen jeder einzelne solar term auch *tsiet-k'i* und ist ihr unsichtbarer Wandelstern *k'i* thatsächlich unser Sonnencyclus von 28 julianischen Jahren?), donne les différentes acceptions du mot *k'i*. Le colonel C. Chaillé-Long, chargé d'affaires américain à Séoul, a fait une visite intéressante à l'île de Quelpaert, dont l'approche est gardée avec une extrême jalousie par les habitants. (A. G. S. 2 p. 219: From Corea to Quelpaert island in the footprints of Kublai Khan). L'auteur reconnait dans les soldats les descendants des Mongols. M. T. de Wyzewa (R. D. M. 1 juillet p. 108: La peinture japonaise) fait l'analyse des ouvrages de M. M. Louis Gonse, H. W. Anderson et Justus Brinckman (Kunst und Handwerk in Japan). M. le dr. H. Weipert (Mitth. O. A. XLIII p. 83: Japanisches Familien- und Erbrecht) consacre un article élaboré au droit japonais. Le même auteur poursuit ses études sur le mariage

au Japon (Orient 5 Beil. p. 74: Die Ehe in Japan II).

Les livraisons parues de l'ouvrage richement illustré de M. L. von Jedina (An Asien's Küsten und Fürstenhöfen. Wien) font augurer bien de l'intérêt ethnographique. Le livre du Prof. Emil Selenka (Ein Streifzug durch Indien. Wiesbaden Av. 29 photos) se lit avec plaisir, mais n'a pas de pretentions scientifiques.

M. J. Jolly (Morgenl. 2 p. 339: Beitrage zur indischen Rechtsgeschichte) donne une étude de droit; M. L. H. Fischer (Corr. A. G. p. 205: Ueber indischen Schmuck) fait une communication sur les types d'ornements chez les différents peuples de l'Inde. I. A. publie de vieilles légendes recueillies par le rév. Th. Foulkes (avril p. 105: Buddhaghosa); une communication sur des superstitions en vogue en Bihar par M. Sayjid Khairayat Ahmad (p. 130: Omens); et un article de M. J. F. Fleet (mai p. 155: Calculations of Hindu Dates) sur trois inscriptions qui prouvent l'usage de mois intercalaires. M. le dr. Beyer (Gl. 4 p. 63) donne une note sur la tribu dravide des Kolhs. Ceylon (X. 36) contient deux articles très intéressants, l'un de M. Ahamadu Bawa (p. 219: The marriage customs of the Moors of Ceylon); l'autre de M. P. Ramanathan (p. 234: The Ethnology of the Moors of Ceylon), où l'auteur combat la tradition qui attribue aux mahométans de Ceylon une origine arabe, et prouve qu'ils sont Tamils. M. le dr. Svoboda (A. G. Wien Sitzber. p. 21: Die Bewohner des Nicobaren-Archipels), tout en affirmant que les Shom-pen ont des traits mongols, énumère les points de ressemblance des habitants de la côte avec les Malais, et donne beaucoup de détails sur leur physique.

Dans la dissertation très détaillée du Prof. G. A. Wilken (Bijdr. 3 p. 349: Struma en cretinisme in den Indischen Archipel) se trouve une excursion (p. 419) sur les causes attribuées par les indigènes au crétinisme. Le récit de voyage du baron J. von Brenner-Felsach (G. G. Wien p. 275: Reise durch die unabhängigen Battaklande und auf der Insel Nias) contient beaucoup de détails ethnographiques et une carte du lac de Toba. Les souvenirs de M. S. W. Tromp (E. H. p. 324: Herinneringen van een Oost-Indisch Ambtenaar) ont rapport à des scènes populaires des Lampongs et (p. 436) à une visite chez les Trings, cannibales de Bornéo. M. R. van Eck décrit dans le même journal (nº. 31—33: Het tooneel op Java Av. ill.) les représentations du wajang et (p. 516) des acteurs ambulants. L'article de M. Sydney B. J. Skertchly (A. I. mai p. 445: On Fire-Making in North-Borneo) est accompagné d'une planche représentant les instruments pour faire du feu.

OCÉANIE ET AUSTRALIE.

Les navires à voiles d'une incroyable vitesse, en usage dans l'archipel des Ladrones, font le sujet d'une note par le cap. StuPart (Proc. C. I. VII p. 204 (Flying proas of the Ladrone islands. Av. fig.). MM. S. Mc. Farlane (Among the cannibals of New-Guinea. Philadelphia. Av. ill.), F. S. A. de Clercq (C. IV p. 97: Le isole Jamna, Masi-masi e Moar, e la spiaggia opposta della Nuova Guinea), E. Beardmore (A. I. mai p. 459: The Natives of Mowat, Daridan) donnent quelques détails ethnographiques sur la Nouvelle-Guinée. A propos de la dernière communication, M. Alfred C. Haddon y ajoute des notes sur les indigènes de Mowat. M. C. M. Woodford, dans ses notes (Proc. G. S. juillet p. 393: Further Exploration in the Solomon Islands), mentionne l'accusation de manger des serpents comme une cause d'hostilités de la part des indigènes, et déclare que les dents de chien font la marchandise la plus acceptable. Nous devons aux renseignements d'une institutrice de Mangaia les notes intéressantes, publiées par le rév. W. Wyatt Gill (A. I. mai p. 503: Childbirth customs of the Loyalty Islands). Dans le même journal, M. C. M Pleyte (p. 494: A vocabulary of Ulia) publie un vieux manuscrit qu'il a trouvé; et M. S. H. Ray y ajoute une notice comparative de la langue Mortlock.

Dans le discours du Prof. A. C. Haddon, analysé dans le rapport de la B. A. (p. 786: On some former Customs and Beliefs of the Torres Straits Islanders) les différences sont accentuées entre les tribus orientales et occidentales. M. A. J. Vogan (A. I. mai p. 505: Notes on certain Australian Marriage-Systems) fait des communications sur la condition de la femme dans diverses tribus. Une note dans Proc. Col. I. (XXI p. 47: Illustrations of Flinders' Voyage) nous apprend que les dessins originaux de Westall, qui ont un grand intérêt scientifique, sont acquis pour l'Institut Colonial.

AFRIQUE.

Une communication de M. Virchow (Verh. A. G. p. 118: Ueberreste von Katzen aus Bubastis) sur des momies de chats, a donné lieu à quelque discussion. Le discours de M. A. Dillmann (A. d. W. 1 u. 2 p. 1: Bemerkungen zur Grammatik des Geez und zur alten Geschichte Abessiniens), malgré son caractère linguistique, contient plusieurs remarques ethnographiques, entre autres qu'on faisait des socs de charrue en cuir de rhinocéros. Il est suivi d'une communication sur la monnaie éthiopique. L'Abyssinie fait encore le sujet de récits de voyage par M. T. Harrison Smith (Through Abyssinia. An envoy's ride to the King of Zion. London. Av. ill.), et par M. Jules Borelli (Ethiopie méridionale. Journal de mon voyage aux pays Amhara, Oromo et Sidama. Paris Av. ill). M. F. L. James joint à la relation de ses explorations (The unknown horn of Africa. An

exploration from Berbera to the Leopard-River. London) une notice ethnographique sur les Somalis. Ajoutons-y le livre du cap. Rust (Die deutsche Emin-Pascha Expedition. Berlin). Celui du Dr. Oscar Baumann (In Deutsch Ost-Afrika während des Aufstandes. Wien) décrit les résultats de l'expédition Hans Meyer en Usambara, et donne des détails sur les Wachamba, les Waniamwési etc. L'article de M. E. J. da Costa Oliveira, (S. G. Lisboa p. 547: Viagem a Guiné portugueza), très optimiste sur l'avenir commercial de la Guinée portugaise, a peu d'intérêt ethnographique.

La description des sacrifices humains au Congo, par le missionnaire Grenfell (Miss. Z. Beibl. 4 p. 63: Ein Blick in die Finsternis am Kongo) est empruntée au Bapt. Her. Nous remarquons la description de l'échange du sang et d'une coiffure très artistique, dans les notes de M. Hodister, agent de la société belge du Haut-Congo (Afr. exp. p. 222: Exploration de la Mongala, affluent de droite du Congo). Mentionnons encore la contribution de M. G. Valdau à la D. K. Z. (nº. 13 p. 159: Schilderungen aus Kamerun) et les notes ethnographiques sur les Pouls et les Djalonkés, de M. J. Plat (Bordeaux nº. 12 p. 304: Missions dans le Fouta Djalon).

AMÉRIQUE.

La question de l'origine des Esquimaux est remise sur le tapis par le Dr. H. Rink (A. I. mai p. 452: On a safe conclusion concerning the Origin of the Eskimo, which can be drawn from the designation of certain objects in their language). Dans la discussion qui s'ensuivit, M. J. Rae soutient son opinion d'une origine asiatique des Esquimaux. Le livre intéressant de M. G. Neumayer (Die deutschen Expeditionen und ihre Ergebnisse. Berlin Bd. II) contient une communication de M. H. Abbes sur les Esquimaux du golfe Cumberland, avec plusieurs illustrations. Nous remarquons dans R. C. I. le rapport archéologique de M. D. Boyle, illustré de beaucoup de fig. de pipes et d'autres instruments; une notice de M. A. F. Hunter (p. 42: French relics from Village Sites of the Hurons); et le catalogue du musée archéologique. Les notes de M. H. Hales (Report B. A. p. 797: Remarks on North-American Ethnology) forment une introduction au rapport du Dr. Franz Boas sur les Indiens de la Colombie anglaise. Les restes préhistoriques trouvés dans la Nouvelle-Ecosse, sont décrits par le rév. G. Patterson (N. S. I. p. 231: The Stone Agé in Nova Scotia); et par M. H. Piers (ibid. p. 276: Aboriginal Remains of Nova Scotia. Av. 1 pl.). Le Sm. Rep. contient une étude très détaillée du rév. Myron Eells (I p. 605: The Twana, Chemakum and Klallam Indians of Washington Territory); une notice archéologique de M. B. F. Snyder (I p. 683: Anchor stones. Av. 7 fig.); la description par M. S. B. Evans (1 p. 689 Av. fig.) d'un large fragment de sculpture avec un calendrier, provenant des ruines de Tezcoco; un article de M. W. T. Hornaday (II. p. 367: The extermination of the American Bison) avec beaucoup de détails sur la chasse au bison, tant par les Indiens que par les Blancs; des notes de M. Otis T. Mason (II p. 159: Cradles of the American Aborigines. Av. fig.); et du Dr. J. H. Porter (Notes on the artificial deformation of children among savage and civilized peoples), qui y joint une notice bibliographique du sujet. Des sujets archéologiques sont traités par M. Otis T. Mason (Proc. N. M. XII p. 367: The Archaeology of the Potomac tidewater region. Av. pl.); M. Th. Wilson (The palaeolithic period in the district of Columbia Av. pl.); M. Hilborne T. Cresson (Proc. Boston p. 141: Early man in the Delaware valley; p. 150: Remarks upon a chipped implement found in modified drift on the east fork of the White River); M. F. W. Putnam (ibid. p. 166: On a collection of palaeolithic implements. Av. fig.). M. J. Mooney (Am. A. 2 p. 105: The Cherokee Ball Play) consacre une étude détaillée au jeu de la raquette, répandu tout le long des tribus indiennes; M. W. J. Hoffman (p. 133: Remarks on Ojibwa Ball Play) y ajoute quelques observations.

Nous trouvons une nouvelle description du célèbre étendard mexicain dans Ill. Z. (p. 672: Das Feldzeichen des Königs Montezuma im Naturh. Mus. zu Wien). M. D. Pector (C. IV p. 106: Gli abitanti precolombiani dell' America centrale) donne une notice sur les diverses tribus indigènes de l'Amérique centrale. Le rapport des premiers missionnaires au Brésil (1638) est publié par M. Jiménez de la Espada, dans le Bol. S. G. M. (p. 383: Noticias autenticas del famoso Rio Marañon). M. le dr. L. Darapsky donne une série d'études sur les idiomes Guarani, Quihua et Aimara (I. G. Arg. XI p. 47, 77: Estudios linguisticos americanos). Le rapport de la commission française du Cap Hornes, dont la partie ethnographique était confiée au Dr. Hyades (trad. dans A. H. C. XIV p. 448), contient une étude très intéressante sur les Fuégiens; quelques détails sur ce peuple se trouvent aussi dans la relation de voyage du marquis de Reinosa (Bol. S. G. M. p. 327: Viaje de circunnavegacion de la Numancia).

Noordwijk, septembre 1890. Dr. G. J. Dozy.

V. LIVRES ET BROCHURES. — BÜCHERTISCH.

X. Ethnographische Rundschau. (*Schluss von Seite 136*).

Ueberschau des Volksglaubens der Bauern im Kreise Jelatma im Gouvernement Tambow, v. A. Swonkow. Die geistige Lebensanschauung dieses Krähwinkels verblieb fast ganz die alte heidnische, nur verzwickte sie sich mit der christlichen. Seit Erschaffung der Welt gab es zwei Reiche: eines — der Finsterniss, ein anderes — des Lichts. Auf der Welt herrscht ein mächtiger und reicher Fürst, Ssatanail, im Himmel — thront, Gott. Die ihm feindlichen, sündhaften Menschen strafte Gott durch eine allgemeine Fluth. Liebe und fürchte Gott, mehr noch zittere vor dem Teufel, wenn Du die Qualen der Hölle scheust. Wohl erniedrigt die Kirche den Teufel, verflucht ihn, das ist aber blos die Kirche. Der böse Geist straft den Verwegenen, daher ärgere man ihn nicht durch Nennung seines Namens, speie nicht auf seine (die linke) Seite. Ausser diesem dualistischen Kultus des guten und bösen Prinzips, ehrt man noch drei reine Elemente: das Feuer, mit dem Kultus des heidnischen Donnergottes verflochten, der heute in die Verehrung des heil. Elias übergegangen ist und sich in der dem Schmied gezollten Achtung kund thut, als einem, jenem Elemente nahestehenden, und von der bösen Macht unverwundbaren Menschen. Gründet der Wirth eine neue Hütte, so nimmt er drei oder vier Steine aus dem alten, in den neuen Ofen hinüber; theilt sich ein Mitglied der Familie ab, so eilt die Wirthin, einen oder den andern Topf mit Asche aus dem alten Ofen hinüberzugeben, und je mehr sie Asche ausschaufelt, desto mehr Glück trägt sie in die neue Familie hinaus. Wer in den Ofen speit, dem steht Dörrsucht bevor. Die Verehrung des zweiten reinen Elements, des Wassers, spricht sich im Kultus der Wassergeister, der Seen, selbst der Sümpfe aus. Auch eine, dem heil. Nikolaus geweihte Quelle giebt es, bei der ein heiliger Baum, eine Haselnussstaude steht, zu dem alle Kranke und vom bösen Geiste besessene Weiber zusammenkommen und Lappen und Kleider, Perlen und kleine Münzen anhängen und dann davon laufen, fest überzeugt, dass ihre Leiden am Baume hängen geblieben seien — ganz wie das in Nordafrika und im ganzen Innerasien und Amerika der Brauch ist! Am schwächsten ist die Verehrung des dritten Elementes, der Luft, in Gestalt des Windes, personificiert in drei Schwestern und einem Bruder. Noch eingreifender als die anderen, ist der Kultus der Ahnen und Verstorbenen, personificiert in den Wassernixen, feurigen Drachen und besonders im Hausgeiste (*domowoi*). Der letztere gehört zur Klasse der höchst geschätzten, dämonischen Wesen, man liebt ihn: legt ihm gebackenes Brod und Blinzen unter das Schutzdach. Wahrscheinlich war der *domowoi* vormals blos der reine, gute Geist eines beliebten Vorfahren, der in die Kategorie der Unreinen erst mit dem Christenthume gethan ward, mit welchem wahrscheinlich auch die Sage vom sündhaften, von Gott verdammten Vorfahren aufkam.

Palij und Maseppa in der Volkspoësie, von W. W. Kallasch. Sagen und Lieder des kleinrussischen Volkes und der dortigen Kosaken aus der, dem Volke hochwichtigen Zeit des Kampfes gegen Peter den Grossen.

Oskar Kolberg (in Veranlassung seiner 50jährigen Thätigkeit) v. N. Jantschuk, mit dem Porträt des 1814 in Polen geborenen, und um die Sammlung der heimischen Volkslieder und Weisen, überhaupt der polnischen Volkslitteratur verdienten Forschers.

Fortsetzung der grossen Abhandlung des Hrn. Kallasch über die Lage der arbeitsunfähigen Alten in der Urgesellschaft, über die wir bei ihrer demnächst bevorstehenden Vollendung berichten werden.

Eine Zierde dieser neuen, der Ethnographie Russlands gewidmeten Zeitschrift ist die eingehende Bibliographie, welche mit Bienenfleiss aus allen Büchern, Zeitschriften und Zeitungen des Inlandes, ja selbst des Auslandes, alles für die Ethnographie Russlands wichtige Material zusammenträgt. Hier lesen wir u. A. dass in den Memorien der Kais. Russ. Geogr. Ges. Heft I des VII Bandes, der Statist. Sektion, die Arbeit des Prof. D. N. Anutshin „Ueber die geogr. Vertheilung des Wuchses der männlichen Bevölkerung Russlands, von 10 color. Karten begleitet, vorliege. Bei Betrachtung der Ergebnisse der Aushebungen von 1874—1883 stellten sich zwei Centren hohen Wuchses heraus: eines im Süden, am Schwarzen Meere — mit der Verbreitung der kleinrussischen Nationalität zusammenfallend, — ein anderes in der Umgegend des baltischen Meeres — mit den Wohnorten des esthnischen und lettischen Stammes sich deckend; daneben zwei Centren kleinen Wuchses: eines im Osten, das andere im äussersten Westen. Unter den geographischen, vom Boden abhängigen, klimatischen, anthropologischen und ethnographischen Bedingungen erwiesen sich von eingreifendstem Einflusse auf den grossen Wuchs: die Rasse, Kolonisation, die Verschmelzung mittelst Mischehen. So offenbarte sich grösserer oder geringerer Wuchs je nach den Ele-

menten, mit denen sich die grossgewachsenen nowgoroder Slaven und Kleinrussen mischten, ob sie — wie im N. — mit den grossgewachsenen Esthen und Letten, oder im Westen mit den kleinwüchsigen polnischen, oder im Osten mit noch kleineren Wogulen, Ostiaken, Tschuwaschen u. a. zusammenflossen. — Die Kais. Ges. der Liebhaber der Naturkunde, Anthropologie und Ethnographie gab heraus: ALEXIS CHARUSIN: Die Kirgisen der Bukejewschen Horde. Als Vorläufer dieser gehaltvollen ethnographischen Arbeit waren 1888 vom selben Verf. die interressant geschriebenen Steppenskizzen erschienen. 16 Tafeln dazu stellen 58 kirgisische Männertypen in Seiten- und Profil-Ansicht dar, ferner 7 Gruppen und Ansichten. — Hieran schliesst sich die Recension des Werkes von N. J. GRODEKOW: Die Kirgisen und Karakirgisen des Ssyr-Darja-Landstrichs, Taschkent 1889. In der ungemein reichen Litteratur des kirgisischen Volkes, die schon vom vorigen Jahrhunderte anhebt, ist das angeführte Werk eine wahre Fundgrube und Codex des nationalen Gewohnheitsrechts, das der Verf., seit 1880 als Chef des Ssyr-Darja-Landstriches einer solchen Sammlung selber bedürftig, ausarbeitete, nachdem er schon früher seine Forschungen Innerasien gewidmet hatte. Beigegeben sind 11 Zeichnungen und eine ethnographische Karte des bereisten Landstriches. — ROD. DARESTE: Études d'histoire du droit, Paris 1889, zieht auch Russlands Völker in seine Betrachtung herein. — W. F. MUCHIN: Gewohnheitsrecht bei der Nachlassenschaft der Bauern, St. Petersburg 1888. — Homelsche Volkslieder (weiss- und kleinrussische) von Sinaïda Radtschenko. (Mem. der Kais. Russ. Geogr. Ges., Sektion für Ethnogr.) St. Petersb. 1888. — Aus der Tifliser russ. Zeitung, Kawkas, wird eine Abhandlung über das Himmelfahrtsfesst bei den Armeniern (*Ambarzum*, auch *Teletoba*, nach dem Tiflis benachbarten Dorfe *Teleti* genannt) herbeigezogen. — Die Kutaisel Gouvernementszeitung bringt eine Reihe von Abhandlungen über den religiösen Zustand Abchasiens, von Hrn. K. MATSCHAWARIANI — ein hochinteressantes Material, das der Einführung in die wissenschaftliche Weltlitteratur werth wäre.

N. v. SEIDLITZ.

XI. Le Japon artistique. — Unter diesem Titel wird seit Mai 1888 von Herrn S. BING zu Paris, in Verbindung mit den vorzüglichsten Gelehrten und Kennern japanischer Kunst eine, lieferungsweise erscheinende Zeitschrift herausgegeben, von der auch eine deutsche Ausgabe unter dem Titel „Japanischer Formenschatz" bei E. A. SEEMAN in Leipzig erscheint. Dieselbe stellt sich zur Aufgabe auch den grösseren Kreis derjenigen, die der Kunst jenes Reiches der aufgehenden Sonne eigenes Interesse entgegenbringen, bekannt zu machen durch Wort und Bild, mit dem Besten was die japanische Kunst in alter und neuer Zeit hervorbrachte. Die uns vorliegenden Tafeln geben die dargestellten Gegenstände in täuschender Naturtreue zurück, der beigegebene tadellos gedruckte erklärende Text ist ausserdem reich illustriert. Wir hoffen später öfter auf dieses wichtige Unternehmen zurückzukommen; inzwischen empfehlen wir selbes allen Freunden japanischer Kunst angelegentlichst. Der Abonnementspreis, M. 20 für 12 Hefte, ist ein ausserordentlich billiger.

XII. Dr. FRIEDRICH S. KRAUSS: Orlovic, der Burggraf von Raab. Freiburg i/B. Herder. 1889. 8°.

Der in Folge seiner Forschungen über das Volksthum der mohammedanischen Slaven in ethnologischen Kreisen wohlbekannte Verfasser bietet uns in der vorliegenden Arbeit eines der Produkte der Volkspoesie Bosniens und der Herzegowina. Diese Lieder werden unter Begleitung der „Gurla" eines Saiteninstrumenten von, „Guslaren" genannten, Volkssängern welche diese Lieder von ihren Vorgängern erlernten, aus dem Gedächtnis recitiert werden. Man kann dieselben in verschiedene Gruppen: Mädchenentführungen oder Frauenraub, Preis- oder Wettrennen, Hochzeitszüge, Türken- oder Christenniedermetzelungen, Kriegsabenteuer zu Wasser und zu Lande und namentlich in Befreiungszüge zur Erlösung Gefangener aus Kerkerhaft in fremden Landen, zu welch letzterer Kategorie unser Lied gehört.

Man würde fehl gehen, wollte man glauben dass diese Lieder nur ein litterarisches und linguistisches Interesse böten; im Gegentheil in ihnen liegt ein reiches Material zur Beurtheilung von Sitten und Gebräuchen in lang entflohenen Zeiten aufgespeichert.

Ein vornehme Dame begiebt sich in unserm Liede in Begleitung ihrer Knappen auf die Wanderschaft um einen Befreier für ihren, hoffnungslos im Kerker schmachtenden, Schwager zu finden. Endlich nach langen vergeblichen Fahrten gelingt ihr dies und ORLOVIC, vollbringt als Malteserritter verkleidet, das Rettungswerk.

Interessant ist, wie auch dies Lied für die freie und unabhängige Stellung der Frau bei den slavischen Mohammedanern zeugt; das heirathsfähige Frauenzimmer galt und gilt bei ihnen als rechtlich selbstständige Person. In Folge dass ist auch denn die Polygamie hier eine vereinzelte Erscheinung geblieben; die Frau wird nach dem Ableben des Gatten in der Regel Vorsteherin und Verwalterin des Hauses und Vormund der unmündigen Kinder; sie wird von

letzteren höher geachtet, denn dies unter ihren Landsleuten christlicher Religion der Fall ist, wofür der Autor in seiner Einleitung ein treffendes Beispiel beibringt. Ausser dem reichen zur Kenntnis socialer Zustände beitragenden Material, bietet uns die vorliegende Arbeit auch solches zur Beurtheilung der Volkstracht, Hauseinrichtung etc. etc.; indes müssen wir uns hier darauf beschränken, unseren Lesern selbst dieselbe zum eingehenden Studium angelegentlichst zu empfehlen.

Möge uns der Autor noch oft Veranlassung bieten auf die Früchte seiner Specialforschung hinweisen zu dürfen.

XIII. Sydney J. Hickson: A Naturalist in North Celebes. London, John Murray, 1889. 8°.

The author who has made in the year 1885 a journey to the Malay Archipelago with the object of zoological research, had the opportunity of learning also something of the races of human beings he came in contact with.

In the volume before us he gives us some extracts from the journal of his wanderings in North Celebes, the Sangir- and Talaut-Islands, and a summary of our knowledge of the ethnology of the district of Minahassa; the most interesting part of these extracts is that concerning the hitherto very little known ethnology of the Talautese and Sangirese in chapters VII and VIII. The author treats of the religion, marriage customs; funeral customs, fishing implements, weapons and dress in a very elaborate manner and describes and figures a number of interesting implements. Among these are two fetiches, one like a European boy's birdtrap and the other, a little painted canoe, both decorated with cocoanut-leaves and the first besides these with the spathes of the banana flowers, from the island of Karaton of a peculiar interest. From the island of Beo a shield is described of the same form we described in Vol. II pg. 163 of this Journal and two spears of a form like certain spears from the Caroline islands. For protecting cocoa-nut-palms on Sangir from thieves, the owner simply hangs up in the tree a little fetich-doll which is figured on page 176; the house of a radjah at Taruna was protected amongst other sentries, by a ceremonial shield and a hat figured on page 177. A very interesting time-indicator from Manganitu of notched sticks is figured and described on page 180. Amongst weapons, the use of clubs is very rare in the Malayan Archipelago and one of the occurrences of a club we met with on Taruna, which is figured on pg. 203. In chapters IX, X and XI the author treats of his journey through Minahassa, on the mythology and the customs of the Minahassers and in chapter XII on songs and romance in old Minahassa and he gives us plenty of very interesting details concerning the native life in present and former times of this today almost totally christianized part of Celebes. Of a peculiar interest are the communications on pearls or stones found occasionaly in the fleshy substance of the cocoanut, which are kept by the natives as charms-stones (Mustica calappa).

In consideration of the space at our disposal we are confined to these very few communications from the highly interesting contents of this work, the perusal of which we recommend with stress to our readers and our brother ethnologists.

J. D. E. Schmeltz.

XIV. J. N. Ssmirnow. Die Tscheremissen. Historisch-ethnographische Skizze. Kasanj. 1889.

Eine werthvolle Monographie über das nach Berechnungen des Autors ca. 320.000 Individuen starke Tscheremissenvolk (nach offiziellen Angaben über 260.000). Der Verfasser, Professor der Geschichte in Kasanj, kennt die Tscheremissen aus eigener Anschauung, sowie aus einem eingehenden Studium der einschlägigen Litteratur. Letztere wird in einen Anhang einer kritischen, wenn auch nicht sonderlich objektiven Besprechung unterworfen. Der Text bringt Angaben über die Geschichte der Tsch., eine Charakteristik ihres physischen Typus (der schwächste Theil des Werkes) und eine Reihe von interessanten Materialien über Familie, Genossen- und Gemeindewesen, Religion, respective Reste des Heidenthums der Tscheremissen.

J. N. Ssmirnow. Die Wotjaken. Historisch-ethnographische Skizze. Kasanj. 1890. Schliesst sich in Plan und Ausführung der vorigen Arbeit an. Als werthvoller Beitrag erscheint eine Sammlung von wotjakischen Märchen im Urtext und in Uebersetzung, eine Anzahl Namenbezeichnungen aus heidnischer Vorzeit und einige interessante Bemerkungen über den psychischen Charakter des Volkes.

Petri.

XV. Сборникъ Матеріаловъ по Этнографіи, издаваемый при Дашковскомъ Этнографическомъ Музеѣ. Выпускъ III подъ редакціей В. Ѳ. Миллера. Москва. Типографія Е. Г. Потапова, Старая Басманная, д. Марасева. 1888. (Verzameling van Bouwstoffen voor Volkenkunde, uitgegeven bij het Dasjkofsche Ethnographisch Museum. 3[de] Aflevering, onder redaktie van W. Th. Müller. Moskou, Potapof. 1888). — II en 322 pp. 8°.

Het Russische Rijk is niet enkel door zijne reusachtige uitgestrektheid, maar ook, en vooral, door de bonte verscheidenheid der volken die er wonen, een bijzonder vruchtbaar veld voor ethnologische

nasporingen. Wat men van het Kaukasusgebied gezegd heeft, dat het een „ethnographische kaleidoskoop" is, geldt niet minder van Rusland in 't groot. Volken van allerlei ras en verschillenden aanleg zijn van ouds her op dien bodem met elkander in aanraking gekomen, hebben in meerdere of mindere mate elkaars invloed ondergaan; zijn eensdeels, ondanks verschil van afkomst en taal, nader tot elkander gebracht door de aanneming van een of anderen godsdienst en de daarmeê verbondene vormen van beschaving; zijn anderdeels, niettegenstaande hun oorspronkelijke bloedverwantschap, juist om dezelfde reden van elkander vervreemd. Hoe de lichamelijke en geestelijke eigenaardigheden van een volk gewijzigd worden door de nabuurschap van, en de kruising met andere volken, en door 't sneller of langzamer doordringen van vreemde zeden, gewoonten en levensbeschouwingen, kan nergens beter bestudeerd worden dan in Rusland, nergens althans op zoo'n uitgebreide schaal.

De Russische geleerden hebben, gelijk bekend is, het ruime gebied van waarneming dat hun van zelf is aangewezen, met noesten ijver onderzocht, en sedert de dagen van de groote Catharina II, die aan 't linguistisch en ethnographisch onderzoek den stoot gaf, is er door Russische en vreemde geleerden in Russischen dienst zulk een schat van ethnographisch materiaal vergaard, als weinig andere volken kunnen aanwijzen.

Niet alleen aan den verlichten geest van Catharina II en hare opvolgers, ook aan het krachtig initiatief der geleerde genootschappen in Rusland, heeft de studie der volkenkunde veel te danken. Onder de tijdschriften die uitsluitend aan de volkenkunde van 't Russische Rijk gewijd zijn, neemt de Verzameling welke onder het toezicht van Prof. Wsewolod Müller te Moskou wordt uitgegeven eene voorname plaats in. De voor ons liggende 3de Aflevering behelst eene reeks van opstellen, wier inhoud ten volle beantwoordt aan de bestemming van het tijdschrift: ze leveren bouwstoffen, waarvan de samenvoeging, schifting en verwerking tot een grooter of kleiner geheel aan anderen wordt overgelaten. Daar bedoelde opstellen in hoofdzaak niets anders dan eene mededeeling van waargenomen feiten bevatten, ligt het in den aard der zaak dat het niet wel doenlijk is van die artikelen een uittreksel te geven, zoodanig dat de stukken hun eigenlijke, in de bijzonderheden liggende waarde niet verliezen. Daarom zullen wij ons vergenoegen met de aandacht van de beoefenaars en vrienden der ethnographie op den hoofdinhoud der verschillende stukken te vestigen, opdat een ieder in staat zij, zich een denkbeeld te maken van den rijkdom aan stof die in dezen bundel van opstellen verscholen ligt. Men vergeve ons deze laatste uitdrukking, die wij alleen met de gedachte aan het Nederlandsch publiek gebezigd hebben.

Het eerste stuk, van de hand van N. N. Charoeziën handelt „Over de geschiedvertellingen en liederen der Lappen". De schrijver, die in den zomer van 1887 Lapland bezocht, deelt ons in zijn kort, maar belangrijk opstel zijne bevindingen mede omtrent eene merkwaardige bijzonderheid der Lappen, namelijk hun groote vaardigheid om hetzij in verhaaltrant of in den vorm van een lied, een of andere in hun engen kring belangrijke gebeurtenis te vereeuwigen. Al wat er in een kerspel merkwaardigs voorvalt, de bevolking in opschudding brengt, en het onderwerp der gesprekken uitmaakt, wordt in een geschiedvertelling verhaald of in een lied bezongen. Beide soorten van volksdichting hebben dit gemeen, dat de gebeurtenissen eenvoudig, zonder zwier, maar nauwkeurig, tot in de fijnste bijzonderheden worden beschreven. Uit de proeven van liederen die de schrijver mededeelt, blijkt dat de Laplander de handelingen en gesprekken zeer eenvoudig, maar tevens zeer aanschouwelijk weet weêr te geven; de beweegredenen der handelende personen worden niet beschreven, en nog minder ontleed — hetgeen voor den gezonden kunstaanleg van het volk pleit. — Het lyrische element ontbreekt niet geheel, doch staat geheel op den achtergrond bij 't epische.

Wanneer er in een kerspel eene persoonlijkheid is, die bijzonder uitmunt door gaven des geestes of der fortuin of anderszins, dan zal zoo iemand al licht aanleiding geven dat er veel over hem gesproken wordt, en het gevolg hiervan is dat hij in liederen als hoofdpersoon of gegadigde optreedt. Langzamerhand wordt het aantal van die liederen zoo groot, dat men door ze te verzamelen een epos zou kunnen samenstellen, waarvan hij het middelpunt vormt. De schrijver noemt met name een echtpaar in Notozero, hetwelk in bijna alle liederen van hun kerspel eene rol speelt.

In verloop van tijd ondergaat een mondeling overgeleverd lied meer of min veranderingen; naarmate de afstand die het scheidt van den tijd en de plaats der bezongen gebeurtenis grooter wordt, leent het zich gemakkelijker tot het aanbrengen van sprookjesachtige trekken; dichterlijke wendingen en beelden worden talrijker; er worden dieren sprekende ingevoerd; men weet te verhalen van een arend die eenmaal een meisje schaakte; de held van het stuk verricht ongeloofelijke daden; enz.

De Lappen hebben ook geschiedenissen en liederen met bepaald zedelijke strekking. Deze zijn in vorm en stijl even episch als de andere, en het uiterlijke onderscheid bestaat alleen daarin, dat de personen

en plaatsen der handeling ongenoemd blijven. Wie eene menigte van dergelijke stukken van buiten kent, bezit daarin, om zoo te zeggen, een codex van stelregels, waarnaar zich bij voorkomende gelegenheden te richten.

Deze laatste soort van volksdichting verdient, volgens de opmerking van den schrijver de bijzondere belangstelling van den ethnograaf, omdat men daaruit het ideaal leert kennen, hetwelk de Laplander zich van de maagd en de vrouw in zijne verbeelding schetst.

Aan het einde maakt de heer CH. terloops nog gewag van zekere liederen geheel afwijkende van de vroeger beschrevene; het zijn strofische deuntjes, die, zonder wartaal te zijn, toch in 't geheel geen zin hebben. Ze herinneren ons aan de pantoens der Maleiers, Soendaneezen en andere volken van Indonesië en mogen vergeleken worden met onze zoogenaamde bakerrijmen en sommige straatliedjes.

Het tweede opstel, getiteld „Schets van het leven der Sarapoelsche Wotjaken", door P. M. BOGAJERSKIJ, behelst allerlei bijzonderheden omtrent het karakter, den godsdienst, maatschappelijken toestand, het familieleven, de gebruiken en zeden der Wotjaken, of, gelijk zij zich zelf noemen: Oed-Moerten. Zij behooren, met hunne naaste verwanten de Permiërs en Zyrjenen, tot de Permsche onderafdeeling der Finsche volkengroep, en leven meerendeels in het Goevernement Wjatka.

Met betrekkelijk groote uitvoerigheid vinden we in de schets de godsdienstige denkbeelden en plechtigheden der Wotjaken geschilderd. Ofschoon dit volk voor verreweg het grootste gedeelte reeds sedert meer dan eene eeuw officieel het Christendom heet te belijden, heeft het toch zijn voorvaderlijk geloof, zijne oude goden en booze geesten, alsook verscheidene openbare godsdienstige plechtigheden bewaard. De openbare gebeden en lofzangen, welke in vertaling zijn meegedeeld, onderscheiden zich intusschen weinig van hetgeen men bij belijders van andere godsdiensten aantreft.

Wat den maatschappelijken toestand betreft, zijn de Wotjaken voornamelijk landbouwers, levende in nederzettingen waarvan de algemeene type weinig afwijkt van die der Grootrussische dorpen en gehuchten. Hun levenswijze is patriarchaal. In veel verschijnselen van hun hedendaagsche leven, o. a. in de gebruiken bij verloving en huwelijk, meent de schrijver de bewijzen te ontdekken dat dit volk eenmaal in stamgemeenschap leefde. Dat kan heel wel waar zijn, maar mag niet als eene bijzondere Wotjaksche eigenaardigheid beschouwd worden. Trouwens de schrijver beweert niet het tegendeel: hij beijvert zich alleen van enkele verschijnselen, die hem getroffen hebben, eene verklaring te geven: op zich zelf een lofelijk streven, mits het niet leide tot verwarring van gissingen met feiten.

In het volgende stuk, van K. NOSILOF, vindt men een overzicht van de „Rechtsgebruiken der Mansen". Bij dezen volksstam, evenals bij zijne naburen, de Ostjaken, zijn de grenzen van het stamgebied scherp afgebakend volgens een eeuwenheugend gewoonterecht, welks bepalingen stipt in acht worden genomen. Hetzelfde geldt ten aanzien van het communaal bezit der visscherijen enz. Elk gezin heeft zijn eigen aandeel daarin, doch elk jaar gaat het bezit op een ander gezin over, zoodat allen eenmaal op hun beurt de voordeeligste plaatsen krijgen. Armen die niet voor hun eigen onderhoud kunnen werken, worden door de gemeente aan de zorgen hunner verwanten toevertrouwd. Pauperisme is onbekend. — Bosschen worden als mark, als gemeengoed beschouwd. Omtrent het grondbezit gelden dezelfde regelen als bij de visscherijen.

Aan de huwelijkstrouw der vrouwen hechten de Mansen weinig, en aan de eerbaarheid van jonge meisjes of weduwen nog minder. De schrijver deelt een paar staaltjes mee, die zeer kenschetsend zijn voor de begrippen der Mansen op dit punt.

Het familierecht is niet minder merkwaardig. Na den dood des vaders blijft de nalatenschap in handen der moeder. Zoolang de kinderen klein zijn, neemt zij eenen bloedverwant in huis of wel eenen minnaar. Sterven de kinderen, dan komt de nalatenschap aan de gemeente. De moeder heeft alleen het vruchtgebruik ten behoeve van de opvoeding der kinderen, zoolang zij niet hertrouwt; in dit laatste geval toch verliest zij haar recht. Tusschen man en vrouw wordt gerekend gemeenschap van goederen te bestaan. Bij verdeeling van den boedel na vaders versterf, ontvangen de jongens een grooter deel dan hun zusters.

Huwelijken tusschen personen die elkander na in den bloede bestaan, worden niet toegelaten. De koopschat dien de vrijer aan den vader van het meisje zijner keuze te betalen heeft, is vrij hoog, zoodat de gevallen dat de meisjes met hun minnaars op den loop gaan, niet zeldzaam zijn. Als wettig huwelijk beschouwen de Mansen alleen een zoodanig, dat gesloten wordt na betaling van den koopschat en gevierd wordt met openbare plechtigheid. De Mansen hebben slechts ééne vrouw. Behalve het wettig huwelijk bestaat echter een andere vorm, het „koppelhuwelijk", een soort van concubinaat. Wanneer een man met eene vrouw afspreekt dat zij zonder koopschat en plechtigheid als echtelieden zullen leven, hetgeen vooral met weduwen geschiedt, gaan zij naar eenen boom nabij de *jurt* toe en loopen driemaal daarom heen tegen de zon in, waarna zij elkander toebehooren, ook in de oogen van het publiek.

Onwettige kinderen hebben dezelfde rechten als de wettige. Indien eene vrouw, die in „koppelhuwelijk" leeft, haar kerel verlaat, heeft zij het recht al de kinderen mede te nemen, terwijl bij de verbreking van een wettig huwelijk de helft der kinderen bij den man blijft. Iets dergelijks komt, gelijk men weet, ook bij volken in Indonesië voor.

(*Wordt vervolgd*). H. KERN.

VI. EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, NECROLOGIE. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN, NECROLOGE.

XXXIV. Deutsche anthropologische Gesellschaft. — Die 21ste Generalversammlung (siehe pg. 130) zu Münster in W., in den Tagen des 11—15 August nahm einen allerseits befriedigenden Verlauf. Betreffs der, unsere Leser specieller interessierenden Vorträge erwähnen wir Folgendes.

Prof. VIRCHOW wies nach dass die im Kaukasus aufgefundenen Bronzen, wahrscheinlich auf einen Import aus Central Asien zurückzuführen sind und machte Mittheilungen über das Vorkommen des Antimon (der Augenbrauenschminke) und andere Schminkearten im Alterthum. Prof. SCHAAFFHAUSEN glaubte in seinem Vortrage über das Alter der Menschenrassen, dasselbe auf etwa 20000 Jahre feststellen zu können. Beweisend für das Dasein des Menschen ist nach ihm in erster Linie die Auffindung zerschlagener Knochen, um das Mark derselben zu gewinnen. Die Rassen, Entwickelung von Fuss und Schädel sind seinen Ausführungen zufolge, abhängig von Klima und Kultur. Dr. FINKE berührte in seinem Vortrage „Westfälische Urzustände" ausser der eigentlichen Urgeschichte, auch die Wahrenz Kleidung und Nahrung der Bewohner jenes Landes. Steinerne Häuser treten erst seit dem 9ten Jahrhundert auf, als Nationaltracht werden Pelzröcke, Strohhüte und enganliegende Hosen (Brocken) genannt. Dr. PAUL EHRENREICH berichtete über seine Reise ins Innere von Südamerika, wo er mit noch auf dem Standpunkt der Steinzeit stehenden Völkern in Berührung kam. Dr. RACKWITZ behandelte das Vorkommen der sogenannten Festfeuer, die zu gewissen Zeiten z. B. zu Ostern auf Bergen und Feldern entzündet werden.

Auf einer der sich an die Versammlung anschliessenden Excursionen wurde u. A. auch ein in der Mitte des vorigen Jahrhunderts erbautes Bauernhaus, (das den ursprünglichen Typus noch ziemlich treu veranschaulicht) mit Diele, beiderseitigen Viehständen, quervorstehendem Heerde und dahinter liegenden Wohnräumen besichtigt; auf einer zweiten eine Erdhütte, d. h. eine menschliche Wohnung deren Wände aus ausgestochener Haide-Erde verfertigt und deren Dach aus jungen Kiefern, welche zum Schutz gegen Wind und Wetter mit Zweigen und Erde bedeckt, zusammengefügt sind wie solche Wohnungen in Westphalen sich noch nahe der holländischen Grenze finden.

XXXV. Hptm. KUNDT's Befinden ist noch immer nicht derart, dass der Reisende an eine baldige Rückkehr nach Afrika denken darf.

XXXVI. Dr. PETERS, der bekannte Erforscher Ostafrika's ist soeben in Berlin angekommen, wo ihm seitens des Emin Pascha Comité's ein festlicher Empfang bereitet wurde.

XXXVII. Dr. MAX BUCHNER, Direktor des ethnographischen Museums in München, ist nach beinahe zweijähriger Abwesenheit von seiner Reise nach Australien, Japan, China, den Philippinen, etc., heimgekehrt und hatte Gelegenheit für sein Museum reiche Sammlungen zu erwerben.

XXXVIII. Dr. GUSTAV RADDE, Direktor des kaukasischen Museums in Tiflis, wird im Herbst dieses Jahres mit dem jungen Grossfürsten ALEXANDER MICHAILOWITSCH eine Reise nach Indien und den Sunda-Inseln antreten.

XXXIX. Graf TELEKI bereitet eine zweite Afrikaexpedition vor.

XL. Hauptmann VON QUEDENFELD, der bekannte Marokko-Reisende, gedenkt zum Behuf der Erwerbung ethnographischer Sammlungen nach Ostafrika zu gehen.

XLI. Der Reisende ROSSET, über dessen Heimkehr wir pag. 80 berichtet, bereitet sich auf eine neue Reise nach Ost-Afrika vor.

XLII. Dr. ZINTGRAFF ist nach längerem Aufenthalt in Deutschland, Ende August wieder nach West-Afrika zurückgekehrt.

XLIII. Nous venons de recevoir la nouvelle que notre savant collaborateur M. S. W. TROMP, est nommé Resident d'Ouest Borneo.

XLIV. † Prof. FR. KELLER LEUZINGER, Verfasser des Werkes „Vom Amazonas zum Madeira" und Illustrator von „HELLWALD: Naturgeschichte des Menschen", starb in München am 19 Juli.

XLV. Dr. med. O. HEYFELDER, conseiller d'état et très bien connu par ses explorations dans l'Asie centrale est décédé le 2 juin à Tschardshin, Transcaspie. SCH.



VENEZUELANISCHE THONGEFÄSSE UND THONFIGUREN

AUS ALTER UND NEUER ZEIT.

VON

DR. A. ERNST,

Direktor des National-Museums in Caracas.

(Mit Tafel XIII).

In den tropischen Gebieten Amerika's benutzte der Mensch sicherlich zuerst die holzige Schale mehrerer Früchte als Gefässe für die mancherlei Zwecke des täglichen Gebrauchs, wie dies bekanntlich noch heute mit der Frucht des Kalebassen-Baumes (*Crescentia cujete* und *Cr. cucurbitina*), der *Lagenaria vulgaris* und anderer Cucurbitaceen geschieht. Später kam er dazu, diese Formen in Thon nachzubilden, und gesellten sich hierzu im Laufe der Zeit die Versuche auch die Thiergestalt, einschliesslich der menschlichen, in gleicher Weise zu verwenden.

So hat ein in ganz Venezuela benutztes, unglasirtes Wassergefäss, welches *bernegal* genannt wird, durchaus die Form einer *Lecythis*-Frucht (Fig. 1 das Gefäss[1]), Fig. 2 Frucht von *Lecythis grandiflora* Aubl., mit noch aufsitzendem Deckel), und wird noch gegenwärtig in den meisten Gegenden von den Eingeborenen indianischer Abstammung (nur diese beschäftigen sich mit der Anfertigung von Thongeschirr) genau wie in alter Zeit aus freier Hand geformt. Selbst dicht bei Caracas in dem Dorfe La Vega ist dies die Hauptbeschäftigung der Weiber geblieben, welche die oft 12 bis 15 Liter haltenden Gefässe sodann in grossen, roh geflochtenen Körben (*serones*) auf Eseln zur Stadt bringen. Das Wort *bernegal* ist unbekannter Herkunft und bezeichnet in Spanien eigentlich ein kleineres Trinkgefäss, während die grösseren Wasser-Behälter dort *tinajas* genannt werden. Dieser Name wird jedoch in Venezuela nur auf solche Gefässe angewendet, die keinen nach innen gebogenen, sondern einen aufrecht stehenden Rand haben, wie dies Fig. 3 darstellt. Beide sind meistens ohne jegliche Verzierung; nur an der *tinaja* sieht man gelegentlich etwas von geradlinigen Ornamenten, entweder in den Thon eingeritzt oder mit Farben aufgetragen. In Fig. 3 (aus dem Staate Barquisimeto) sind die Doppelhaken des Halses flach eingeritzt, während das säulenförmige Ornament des Bauches gelb und roth aufgemalt ist. Ist die *tinaja* von kleineren Dimensionen und kann z. B. ihr Hals leicht mit der Hand umfasst werden, so wird sie *múcura* genannt. Das Wort stammt aus dem guarani: *mburucuyá* (wörtlich „was ein Gefäss giebt") ist der Name mehrerer *Passiflora*-Arten und anderer Früchte, deren Perikarp zu Gefässen benutzt wird. Wird der Hals der *múcura* länger und enger, so nennt man sie *pimpina*.

Die in Venezuela *totuma* genannte Kalebassenfrucht ist die eigentliche Gefässfrucht des tropischen Amerika, wie dies schon der Species-Name *cujete* ausdrückt; denn im Guarani ist *cui-eté* so viel als „gutes grosses Gefäss". Genaue Nachbildungen aus Thon sind mir

[1]) Die Maasverhältnisse sind bei den einzelnen Figuren der Tafel angegeben. (*Die Red.*)

nicht bekannt; diese waren bei der Häufigkeit des Baumes auch überflüssig. Dagegen kommt diese Form mit gewissen Modifikationen recht oft zur Anwendung. Es war jedenfalls ein Fortschritt, der runden Kalebasse einen flachen Boden zu geben und den Rand zur Sicherung gegen Bruch ein- und auswärts zu biegen. Von dieser Gestalt ist das in Fig. 4 dargestellte alte Gefäss aus schwarzem, sehr feinem Thone, welches in einer Höhle bei Timotes (im Norden von Mérida) gefunden wurde. Dasselbe zeichnet sich überdies durch ein hier zu Lande sehr selten vorkommendes Ornament aus, nämlich einen um den Bauch laufenden Ring mit flachen Bukeln, die durch Druck mit einer Form in dem noch weichen Thone hergestellt wurden.

Beispiele der Nachbildung von Cucurbitaceen-Früchten sind die beiden, in Fig. 5 und 6 dargestellten Wassergefässe der Guajiro-Indianer. Das erstere ist eine *Lagenaria*-Frucht, zur Vergrösserung der Festigkeit mit fingerdicken Stricken umspannt, welche oben einen Traghenkel bilden. Ein solches Gefäss heisst *jururá*, ebenso wie die Frucht, nach der es geformt ist. Fig. 6 ist eine an beiden Enden etwas abgeplattete Wassermelone mit seitlichem, ziemlich langem Mundstück zum Trinken. Frucht und Gefäss haben den gleichen Namen *gurupasa*. Die Verzierung besteht aus rothbraunen, komma-ähnlichen Wischen auf grauem Grunde, die in höchst unregelmässiger Weise wie es scheint mit der Fingerspitze aufgetragen wurden. Der Thon ist in beiden Gefässen bläulich grau und sehr fein.

Fig. 7 ist eine Wasserflasche oder *múcura* aus einem bläulichen, sehr feinen Thone, wie sie noch heute von den Nachkommen der Chaimas in Maturin angefertigt werden. Wie weit fremder Einfluss in Form und Ausführung im Spiele ist, vermag ich allerdings nicht zu sagen; da es mir bis jetzt nicht gelungen ist, wirklich alte Gefässe aus jener Gegend zu bekommen. Die Grundfarbe ist bläulich weiss, die Punkte sind schwarz, die Augen des Vogels roth.

Die am Hinterkopfe und an den Armen beschädigte Gesichtsurne (Fig. 8) stammt aus einem nicht näher bezeichneten Punkte der Cordillere von Mérida. Das National-Museum besitzt aus mehreren bekannten Orten jener Gegend (namentlich Höhlen im Kalkstein) zahlreiche Thonfiguren sehr verschiedener Grösse, wie die welche im *Globus* (XXI, 125) und in den *Verhandl. der Berliner Anthrop. Gesellsch.* (1888, Tafel VIII, fig. 2—4) abgebildet sind. Doch ist in der vorliegenden Gesichtsurne die Thonmasse weit gröber und die Arbeit weniger sorgsam, so dass sie wahrscheinlich einem, in unserer Sammlung sonst nicht vertretenen Fundorte angehört. Die Farbe ist im Allgemeinen hell ziegelroth; die Dicke der Wand beträgt an der Bruchstelle etwa 4 mM. Gesichtsurnen scheinen in Venezuela verhältnissmässig selten zu sein; mir sind bis jetzt nur drei bekannt: die erste hat A. Goering in den *Verhandlungen des Leipziger Vereins für Erdkunde* (nach einer Angabe von Kiepert im *Globus*, XXXIII, 380) abgebildet, und eine zweite habe ich selbst an der citierten Stelle der letztgenannten Zeitschrift beschrieben. Es wäre mir interessant zu erfahren, ob in andern Sammlungen noch weitere Urnen dieser Art aus Venezuela sich vorfinden, und ersuche ich die geehrten Herren Kollegen, mir gefällige Mittheilungen über diesen Punkt zugehen zu lassen.

Als Kuriosum dürfte die in Fig. 9 dargestellte Wasserflasche hier eine Stelle verdienen. Dieselbe kam 1883 aus dem Territorium Alto-Orinoco zur National-Ausstellung in Caracas und war in der von dem damaligen Gouverneur des Territoriums, Señor Alfredo Level, ausgefertigten Liste der eingeschickten Gegenstände als die Arbeit einer Maquiritare-Indianerin bezeichnet. Wenn diese Angabe richtig ist (und ich habe keinen Grund daran

zu zweifeln, da Señor Level mir als durchaus zuverlässiger Mann bekannt ist), so muss man die Ausführung, wenigstens in Bezug auf die allgemeine Richtigkeit der Proportionen um so mehr als gelungen anerkennen, als die Verfertigerin sicherlich nicht oft Gelegenheit gehabt haben kann, nach europäischer Weise gekleidete, weisse Frauen in jenen Gegenden zu sehen. Das Gesicht ist allerdings noch ziemlich indianisch, dagegen sind Kleidung und Haartracht ganz entschieden europäisch. Alle unbedeckten Körpertheile sind mit sehr feiner Thonerde weiss bemalt; die Haare, Augenbrauen, das Halsband und die Verzierungen am Kleide sind umbrafarbig; während das letztere, so wie die Lippenränder, eine dunkelkirschrothe Farbe haben (aus Eisenocker bereitet). Die auf dem Scheitel befindliche Oeffnung ist elliptisch (15 × 12 mM.); die Thonmasse ist sehr fein und von hellgrauer Farbe.

Ganz nach europäischem Muster ist das einer Suppenschüssel ähnliche Gefäss (Fig. 10) gebildet. Es besteht aus schwarzem Thon, der nach aussen sorgfältig geglättet ist. Dergleichen Geschirr wird vielfach in der Umgegend von La Concepcion im Staate Trujillo (nordöstlich von Mérida) angefertigt, und erwähne ich dasselbe hier wegen der vollkommenen Uebereinstimmung mit den im Staate Tolima (Republik Columbien) in grosser Menge bereiteten Thonwaaren, die ebenfalls aus freier Hand, ohne Drehscheibe, hergestellt werden.

Bruchstücke schwarzen Thongeschirres aus alter Zeit werden nicht selten in der bereits vor der Ankunft der Spanier stark bevölkerten Umgegend des Sees von Valencia gefunden. Das National-Museum in Caracas besitzt eine grosse Menge solcher Scherben; doch sind dieselben von allzu fragmentarischer Natur, um eine weitere Beschreibung zu rechtfertigen.

Das kleine dreifüssige Gefäss (Fig. 11) zeigt eine gewisse Aehnlichkeit mit Gefässen aus Central Amerika (man vergleiche Holmes, *Ancient Art in the province of Chiriqui*. Es stammt wie das in Fig. 12 dargestellte Becken mit drei doppelten, leider grössentheils abgebrochenen Füssen aus einem sogenannten „*santuario*" im Staate Trujillo. Mit diesem Worte bezeichnet man dort diejenigen Höhlen, in denen sich Stein- und Thongeräthschaften der alten Ureinwohner oft in erheblicher Menge vorfinden. Es waren dies ebenso wenig regelmässige Wohnplätze, als Orte für die Bestattung der Leichen, da von diesen keine Spur aufzufinden ist. Vielleicht sind dieselben als Kultusstätten, oder auch als temporäre Verstecke zur Zeit der spanischen Eroberung aufzufassen, worüber nur von einer näheren Durchforschung Aufklärung zu erwarten ist. Wie alle in jenen Gegenden gefundenen Thongefässe, beweisen auch diese beide Stücke, dass die ehemaligen Bewohner der Cordillere in dieser Beziehung eine Geschicklichkeit und Kunstfertigkeit besassen, welche eine Zusammenstellung ihrer Arbeiten mit denen ihrer westlichen Nachbaren in Neu Granada und den weiter nördlich wohnenden präcolumbischen Stämmen Costa Rica's gestattet, wie ich es mit Bezug auf die letzteren in einer Mittheilung versucht habe, die auf dem im August 1889 in Paris abgehaltenen Kongresse für prähistorische Archäologie zur Vorlage kam.

Fig. 13: Tabackspfeife aus schwarzgrauem Thone, gefunden im erhärteten Schlamme des alten Ufers des Sees von Valencia, bei Tocorón. Dass die ehemaligen Bewohner der heute unter dem Namen der „Valles de Aragua" bekannten Gegend, wozu auch der Valencia-See gehört, in der Anfertigung von Geräthschaften dieser Art schon recht geschickt waren, beweist auch der von mir als Phalluspfeife bezeichnete, in den *Verhandlungen der Anthropologischen Gesellschaft zu Berlin* (1884, Seite 455) abgebildete „*cachimbo*". Dieses Wort wird in ganz Venezuela (und auch in Brasilien) zur Bezeichnung der kurzen Stummelpfeifen gebraucht (sogenannte „*Nasenwärmer*"); es stammt jedenfalls aus dem Guarani, und scheint aus *cái-timbó* (verbrennen-Rauch) zusammengesetzt zu sein.

Die Figuren 14 bis 17 sind nach rohen Nachbildungen von Thiergestalten gezeichnet welche im April 1877 von Señor LORENZO TUMAYO in einer Höhle bei Ciénega, im Kirchspiele Guárico (Staat Barquisimeto) gefunden wurden und sich jetzt im National-Museum zu Caracas befinden. Dergleichen Figuren werden auch noch heute von den indianischen Abkömmlingen angefertigt; doch sind solche moderne Artikel viel besser ausgeführt und namentlich mit mehr Details versehen als die ursprünglichen Muster aus alter Zeit. Die hier abgebildeten Thonfiguren müssen übrigens nach der spanischen Eroberung angefertigt sein; denn Fig. 14 kann nur einen Hund vorstellen, da die hängenden Ohren nicht auf den, in den Gebirgen von Barquisimeto vorkommenden, südamerikanischen Bär (*Ursus ornatus*) deuten, und kein anderes einheimisches Säugethier die angedeutete Körperform hat. Ebenso halte ich Fig. 14 für die, allerdings recht schlechte, Darstellung eines Hahnes. Fig. 15 ist nach der fleckigen Zeichnung an den Seiten des Körpers eine *Lapa* (*Coelogenys paca*) und Fig. 16 entschieden ein Gürtelthier.



In derselben Höhle fand Señor TAMAYO eine flache Thonschale, auf deren Boden sich die, in nebenstehender Figur wiedergegebene, Zeichnung befindet. Der Grund ist grau, die Linien sind jetzt wenigstens schwarzbraun und allerdings nicht ganz so regelmässig, als sie in der Abbildung erscheinen, doch vollständig genau zu erkennen. Das hakenförmige Ornament erinnert an brasilianische Zeichnungen, wie z. B. auf einem Thongefässe aus Pacoval, welches im sechsten Bande der *Archivos do Museu Nacional do Rio de Janeiro* (zweite Tafel nach Seite 468) abgebildet ist.

Schliesslich will ich noch zwei sehr interessante Stücke besprechen die ich um so mehr zu allgemeiner Kenntniss zu bringen wünsche, als die Deutung derselben manche Schwierigkeiten macht.

Herr Civil-Ingenieur H. RUDLOFF in Caracas fand in einer Höhle unweit des Berges El Altar (Südost-Abhang der Portuguesa-Kette am linken Ufer des Cojedes, ungefähr 9° 40′ N. Br. und 68° 38′ W. L. Greenw.) das in Fig. 18 abgebildete Gefäss (18^a Vorderansicht, 18^b Hinteransicht). Es stellt den Oberkörper eines Mannes bis zum Unterbauch dar. Die Unterfläche ist flach abgeschnitten und steht auf drei kurzen und plumpen Füssen, welche hohl sind und oben an der Innenseite ein kleines Loch haben durch welches man grobe Sandkörner in die Höhlung gesteckt hat, die beim Schütteln der Figur ein rasselndes Geräusch machen. Der breite Kopf ist von vorn nach hinten stark komprimiert und sitzt auf dem Rumpfe ohne eine besondere Andeutung des Halses. Das Gesicht ist sehr flach und nach oben hin stark zurücktretend; die Stirn ist niedrig, die Augen sind klein und treten warzenartig hervor; die Nase ist gleichfalls sehr klein und zeigt stark platyrhine Form der Nasenlöcher; der Mund bildet einen leicht konvexen Bogen; die kleinen Ohren haben Löcher im Ohrläppchen. Der Hinterkopf ist fast flach. Der Rumpf ist plump mit eingedrückter Brust, auf der sich die beiden Brustwarzen befinden. Uebermässig stark ist die Depression des Nabels angedeutet. Die Oberarme bilden beiderseits einen Henkel; während die Unterarme dem Körper dicht anliegen und eine, nur sehr rudimentäre, Andeutung der Hand erkennen lassen. Auf dem Scheitel befindet sich ein quergestelltes elliptisches Loch als Oeffnung des Gefässes (3 × 2,5 cM.). Dimensionen: Ganze Höhe 23, Höhe der Füsse 3,5, Basis an welche die Füsse befestigt sind 13 × 12,5, Breite des Kopfes mit den Ohren 12, Breite von Ellenbogen zu Ellenbogen 18 cM. Das Material ist ein ziemlich feiner, weissgrauer Thon.

Das Merkwürdigste an der Figur sind die „Warzen", welche sich in vollkommen symmetrischer Vertheilung auf der Vorder- und Hinterseite befinden. Auf der Stirn steht zunächst eine in der Mitte ein wenig über der Augenlinie; etwas höher hinauf befinden sich drei andere. Das Gesicht ist frei. Dagegen läuft von jeder Schulter nach unten eine Reihe von sechs „Warzen", die der Brust fast das Ansehen geben, als sei dieselbe mit einer mit Knöpfen besetzten Jacke bekleidet. Auf dem Rücken bemerkt man drei Reihen von „Warzen", sieben in jeder Reihe, die am Scheitel beginnen, ziemlich parallel verlaufen und eine regelmässige Vertheilung zeigen (die beiden unteren Warzen der linken Körperseite sind abgefallen). Endlich befindet sich noch hinter den Schultern auf jeder Seite eine „Warze" so dass die Totalsumme derselben neununddreissig beträgt.

Es schien mir zuerst, dass die „Warzen" eine allerdings sehr schematische Darstellung einer Hautkrankheit sein könnten, und dachte ich an die von den alten Chronisten so oft genannten *Bubos*. Um hierüber zu einiger Klarheit zu kommen wandte ich mich an Herrn Professor A. BASTIAN in Berlin, auf dessen Veranlassung Herr Dr. MAX UHLE die grosse Freundlichkeit hatte, mir die Zeichnung eines im Berliner Museum befindlichen peruanischen Thongefässes zu senden, welches einen *Buboso* darstellt. Dasselbe hat aber keine Aehnlichkeit mit dem hier besprochenen Gefässe, denn bei ihm ist der ganze Körper dicht mit knotigen Auswüchsen bedeckt, wie solche bei Lepra und Elephantiasis wenigstens auf einigen Körpertheilen vorkommen. Es wäre zu wünschen dass Herr Dr. UHLE das höchst interessante Stück demnächst in den *Veröffentlichungen des K. Museums für Völkerkunde* beschreiben und abbilden wollte. Die Form der „Warzen" auf unserem Gefässe erinnert mehr an die der ächten Blattern; doch steht die streng symmetrische Anordnung derselben einer solchen Auffassung im Wege.

Es bleibt also nichts übrig, als in den „Warzen" einen Schmuck zu sehen. Bekanntlich gebrauchen die Indianer allerwärts Schnüre auf denen mancherlei Dinge aufgereiht sind, wie Zähne wilder Thieren, Pflanzensamen und perlenähnliche Körper aus Stein, Thon oder Muschelsubstanz. WILLIAM H. HOLMES hat viele der letzteren abgebildet (Tafel XXXIII im *Second Annual Report of the Bureau of Ethnology*, Washington 1883). Noch mehr scheinen auf den vorliegenden Fall die knopfartigen „Perlen" zu passen, welche G. MARCANO beschreibt (*Ethnographie précolombienne du Venezuela*, Paris 1889, S. 53, Tafel III). Ich besitze selbst eine Anzahl solcher „Perlen" von derselben Fundstelle. Sie bestehen aus Muschelsubstanz und haben zwei etwas schief gebohrte Löcher, die auf der einen Seite zusammentreffen. Durch dieses Doppelloch zog man vermuthlich eine Schnur und erhielt auf diese Weise Hals- und Armbänder, deren scheibenförmige „Perlen" flach der Haut auflagen. Man kann aber auch sehr leicht die Aufreihung derartig vornehmen, dass regelmässige grössere Zwischenräume zwischen den „Perlen" bleiben, und dann entstehen Schnüre, die eben nur in der Weise auf einer Thonfigur dargestellt werden konnten, wie dies bei der unsrigen der Fall ist, wobei aber die verbindende Schnur als unwesentlich fortblieb. Eine solche Schnur geht über jede Schulter nach vorn und nach hinten; eine dritte hängt von einer Art Krone oder Kranz auf dem Scheitel über die Mittellinie des Rückens hinab.

Vielleicht war das hier besprochene Gefäss eine Art *ex-voto*, d. h. ein Gefäss, welches mit Goldstaub gefüllt, irgend einem Gotte entweder zu weiterer Verstärkung der Bitte um Genesung, oder als Dank für die erlangte Heilung von einer schlimmen Hautkrankheit dargebracht wurde.

Dass die Chibchas in dergleichen anthropomorphen Gefässen Goldstaub den Göttern

opferten, berichtet auch E. Uricoechea in seiner *Memoria sobre las Antigüedades neo-granadinas* (Berlin 1854), S. 51, Tafel III. Es ist möglich, dass sich in andern Museen ähnliche Figuren befinden, und würde es mich freuen, wenn meine Mittheilung dazu beitrüge, dass dieser Punkt von berufener Seite weiter diskutiert und klar gestellt würde.

Nicht weniger merkwürdig ist das in Fig. 19 abgebildete Stück, welches aus einem „Santuario" bei Niquivao im Staate Trujillo stammt. Auf einem kleinen vierbeinigen Tische steht eine Gestalt von der man auf den ersten Blick kaum errathen kann, was sie vorstellen soll. Von dem Körper, siehe Fig. 19*a*, ist nur der sehr stark komprimierte Kopf sichtbar, an dem sich zwei, der Längsachse parallel gestellte Augen und ein Mund befinden; die Scheitellinie ist fast horizontal und hat nur in der Mitte einen stumpfen Vorsprung. Eine Nase ist nicht vorhanden. Die Augenlider sind ausnehmend stark markiert und mit starken Wimpern (?) versehen, die wie alle übrigen Zeichnungen mit dunkelbrauner Farbe aufgetragen sind. Der Körper selbst ist von einem sackartigen Gewande umhüllt, welches durch einen sehr kompliciert verschlungenen Gürtel festgehalten wird, der durch aufgemalte Querstriche wahrscheinlich als eine gedrehte Schnur bezeichnet werden soll. Er geht zunächst horizontal um den Körper. Sodann hängt vorn schräg nach unten und hinten ein zweites Stück, welches auf der Hinterseite wieder oberwärts verläuft und in der Mitte mit dem ersten horizontalen Stücke zusammentrifft. Das hierdurch abgegrenzte Stück des Gewandes zeigt auf beiden Seiten eine, aus grossen, runden Flecken bestehende Zeichnung. Endlich hängt von der vorderen Mitte eine doppelte, sich oben kreuzende Schnur nach unten, doch so, dass sie an der Kreuzungsstelle einen von dem Gewande abstehenden Bogen bildet, und unten noch etwas über eine, den Unterrand des Gewandes umsäumende Schnur hinweg geht, um am Vorderrand des Tischchens zu enden. Auf der Mitte vorn bilden diese Schnüre einen grossen Knoten, der oben eine etwas nach vorn geneigte, flache Depression hat, welche mit schwarzbrauner Farbe ausgemalt ist. Die Mitte des Gewandes wird auf der Hinterseite, Fig. 19*b*, durch einen dreieckigen braunen Fleck bezeichnet der von drei parallel laufenden Linien umgeben ist. Die Höhe (mit Ausnahme des Tisches) beträgt 9.5 cM., die grösste Breite des Kopfes 5.8 cM. Die Masse ist ziemlich fein, von grauer Farbe und mit weissem Thone übermalt.

Das Auffallendste an der Figur sind die Augen, die in Folge ihrer Stellung mit den halbgeschlossenen Augen eines Frosches die grösste Aehnlichkeit haben. Dass dieser Stellung eine bestimmte Absicht zu Grunde liegt, geht aus anderen Thonfiguren hervor, die bei vollkommen gleicher Behandlung und Verzierung des Gesichtes quergestellte Augen haben, wie dies z. B. der in Fig. 20 abgebildete Kopf beweist, der ebenfalls bei Niquivao gefunden wurde. In den Höhlen jener Gegend findet man auch häufig aus Serpentin geschnittene Nachbildungen von Fröschen, und da bekanntlich bei den Stämmen Neu-Granada's und ihren Nachbarn der Frosch das Symbol des befruchtenden Wassers war, so kann uns diese specielle Augenform vielleicht zu einer Erklärung der vorliegenden Figur führen. Sie soll sicherlich keinen Frosch darstellen; aber es wäre denkbar, dass man durch die Froschaugen eine mit der befruchtenden Kraft des Wassers in Verbindung gedachte Gottheit andeuten wollte, um so mehr als auch bei anderen Völkern Beispiele bekannt sind, dass gewisse Götter nur durch ein einziges Attribut bezeichnet wurden. Und da so manches in den Alterthümern der Cordillere von Trujillo und Mérida auf Einfluss aus Neu-Granada hinweist, glaube ich es wäre nicht gerade ungereimt, unsere Figur auf die Göttin *Bachue* zu beziehen, die von den Chibchas als Spenderin der Früchte des Feldes mit Räucherwerk

aller Art verehrt wurde (Fray Simon, *Cuarta Noticia historial de las Conquistas de Tierra Firme*, Cap. 4, § 1, in Bastian, *Die Kulturvölker des alten Amerika*, III, S. 127). Vielleicht war sogar die Vertiefung auf dem Knoten des Gürtels dazu bestimmt, um darin Körner balsamischer Harze als Opfergabe für die menschenfreundliche Göttin zu verbrennen. Ob die hier gegebene Deutung annehmbar ist, mögen die entscheiden, denen grössere Sammlungen und eine umfangreichere Litteratur zur Verfügung stehen, als dies bei mir der Fall ist.

Caracas, 30 September 1889.

EEN AVOND BIJ DEN RIJKSBESTUURDER VAN JOGJAKARTA.

DOOR

Dr. J. GRONEMAN.
WELTEVREDEN.

(Met Plaat XIV).

Op den avond van vrijdag den 24sten Augustus dezes jaars of, juister, op den 16den dag der maand *Bésar* van 't arabisch-javaansche jaar *Wawoe*, 1817, was het negen jaren geleden, dat de toenmalige hoofdregent, kommandant der kratontroepen, *radèn toemenggoeng* Danoe di ning Rat, onder den titel en naam van *kangdjeng radèn adipati* Danoe Redja tot rijksbestuurder van Jogjåkartå verheven werd.

Als oudste zoon van wijlen *pangéran arjâ* Adi Negårå en kleinzoon (*wajah dalem*) van den tweeden Sultan, is hij gehuwd met de tweede dochter van den zesden en volle zuster, uit dezelfde moeder geboren, van den tegenwoordigen zevenden Sultan van 't rijk.

Hij is gewoon den verjaardag zijner verheffing (16 *Bésar* 1808) te vieren door een avondfeest, waarop de prinsen, hoofdregenten en regenten van 't rijk, de *pangéran adipati* Pakoe Alam met zijn prinsen, regenten en officieren, de nederlandsche civiele en militaire autoriteiten met de officieren van 't garnizoen, en alle daarvoor in aanmerking komende ambtelijke en ambtelooze burgers genoodigd worden.

Dames worden niet gevraagd; maar zij mogen komen toekijken (*nonton*), volgens javaansch gebruik, onder de volksmenigte, buiten de *bangsal*, een groote *pendåpå*, die tot feestzaal dient; en zelfs zich nederzetten op de hun onder de *tratag* of 't buitenafdak aangeboden stoelen, of, bij uitzondering, op den rand van de *bébatoer*, de verheven binnenvloer, van de door de *peringgitan* (een overdekte galerij) van de *bangsal* gescheiden hoofdzaal of *dalem*, waar de gastvrouw, *goesti kangdjeng ratoe* Pembajoen, haar vrouwelijke bloedverwanten, *ratoe's*, *radèn ajoe's*, en minder hoog adellijke gasten, bij uitzondering ook wel een paar kleurige *njonjah's* en chineesche ambtenaarsvrouwen, ontvangt, die even gemakkelijk als de Javanen zelf uren lang met gekruiste beenen op den grond, om de een halven voet hooge speeltafeltjes, zitten, en met de fijnheden van 't chineesche kaartspel min of meer vertrouwd zijn.

De Sultan zelf verschijnt niet, noch zijn vorstelijke gemalin, wel echter zijn moeder, *kangdjĕng ratoe* Agĕng, als moeder der gastvrouw.

De gastheer is daarom, evenals de prinsen, voor zoover die geen europeesche uniform dragen, met rijk geborduurde muilen geschoeid, wat in tegenwoordigheid van den vorstelijken zwager, broeder en vader niet geoorloofd zou zijn.

Wij worden door den gastheer, onder een welluidenden welkomstzang van een zijner *gamĕlans*, buiten de *bangsal* ontvangen, en door zijn zoons, als eersten onder 't dienende personeel, dat voor een deel uit edellieden bestaat, kenbaar aan den *kĕris* achter in hun gordel, van sigaren voorzien.

Zoodra 't nederlandsch bestuurshoofd gekomen is en de min of meer nederige begroeting der javaansche en europeesche gasten doorgestaan, en zich, na een kort bezoek aan de *ratoe's*, met de overige autoriteiten op de voor hen bestemde zetels nedergezet heeft, wordt thee en koffie met gebak rondgediend, waarna men aan de speeltafels of op de rondom in de feestzaal en onder de haar omgevende *èmpèr* gereedstaande banken en stoelen plaats neemt, om den verderen avond en een deel van den nacht met kaartspel, met gezelligen kout, of met het aanschouwen van de *bĕksan's*, en de genietingen van een verfrisschenden drank en later ook van een wandelend nachtmaal, door te brengen.

Over dat alles meen ik te kunnen zwijgen, behalve over de pasgenoemde dansen, waarvan een korte beschrijving den hollandschen lezer een flauw denkbeeld moge geven.

Bĕksan (de *k* wordt niet hoorbaar uitgesproken) is een zelfstandig naamwoord, van 't werkwoord *bĕksâ*, (dat, evenals 't meer gewone *djogèd* of *djogèt*, *dansen* beduidt) en 't achtervoegsel *an* gevormd, en beteekent dus eenvoudig *dans*. 't Wordt evenwel meer uitsluitend voor een bepaalde soort van tooneeldans gebruikt, die door mannen of jongens, ten getale van twee, vier, of in enkele gevallen ook meer, uitgevoerd wordt, en die de helden der javaansche of hindoe-javaansche heldendichten en legenden voorstelt, in hun tweegevechten, hun wedstrijden, soms ook in een spiegelgevecht.

Als zulke dansen in den kraton of ook elders door edellieden van den Sultan en op diens last uitgevoerd worden, treden de dansers, even als in de groote *wajang orang*, ook wel sprekend en zingend op, wat den dansers van andere javaansche grooten niet geoorloofd is [1]), tenzij ze, zooals in de *bĕksan Langĕndrijâ*, hun dans zittend volbrengen [2]).

De hier bedoelde *bĕksan's* worden met de daarbij voegende toonstukken, *gĕnding*, van den *gamĕlan salèndro*, een enkele door den *gamĕlan pèlog*, begeleid. Over die muziekstelsels meen ik hier te kunnen zwijgen, dewijl ik aan de voortreffelijke toonkunstoefeningen der Javanen een afzonderlijke studie gewijd heb, die waarschijnlijk spoedig elders verschijnen zal [3]).

Vier dansers vertegenwoordigen gewoonlijk slechts twee personen, beiden verdubbeld, waardoor de eenheid van beweging der gelijknamige dansers, en dus de dans zelf, als kunstoefening beter uitkomt.

Minder gewone en moeilijke karaktervoorstellingen, zooals die van den woesten Kalânâ tegenover den edelen *Pandji*, of van den razenden Mènak Djinggâ tegenover den waardigen Sindoerâ, worden door meer geoefende, niet verdubbelde dansers uitgevoerd, waardoor

---

[1]) Zie over die *wajang orang* (*wong*) en over de kraton *bĕksan's* mijn onlangs bij E. J. Brill te Leiden verschenen plaatwerk: „In den Kedaton te Jogjâkartâ".

[2]) Zie daarover mijn opstel: „Javaansche Tooneeldansen" in 't Tijdschrift van 't Indisch Aardrijkskundig Genootschap, van 1882, III.

[3]) En sedert in de werken der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam verschenen is.

de voordracht, hoezeer ook aan vaste vormen gebonden, meer vrijheid behoudt tot ontwikkeling van persoonlijk talent.

De ruimte tusschen de vier *såkå's goeroe*, de zware hoofdstijlen die 't hooge middendak dragen, en van daar naar rechts en links tot aan de *såkå's rårå*, waarop de oostelijke en westelijke zijranden van 't hoofddak rusten, wordt als tooneel gebruikt.

Onder een zacht voorspel zijn van buiten twee paren, aan ieder uiteinde een, opgetreden, die zich met het gelaat naar den *dalĕm* en den rug naar den, vóór den *gamĕlan* onder de zuidelijke *ĕmpèr* ('t lagere door de *såkå's ĕmpèr* gedragen buitenafdak) gezeten, *dalang* of voorzanger gekeerd, nederzetten, de beenen onder 't voorovergebogen lichaam gekruist, en de armen met de aaneengevoegde handen in den schoot (*silå*).

Soms volgen op dit nederzitten nog enkele danspassen, waarop de spelers zich weder nederzetten, waarbij, evenals bij 't oprijzen vóór den aanvang van den eigenlijken dans, de *sĕmbah*, dat is de eerbiedige groet der naar 't gelaat opgeheven plat samengevouwen handen, nooit vergeten wordt [1]).

Daarna leest of zingt de *dalang* de verklarende inleiding tot den dans luid voor, wat, ondanks de begeleidende tonen van den *gamĕlan*, door bijna niemand, althans van de niet-javaansche toehoorders, verstaan of ook maar aangehoord wordt, en dan vangen, met de eigenlijke voor den op te voeren *bĕksan* aangewezen *gĕnding's*, ook de danspassen aan.

De eerste dans van dezen avond heet naar een der beide optredende helden *bĕksan Mar Måjå* of *Oema Måjå*, (Zie Afb. 1) en is ontleend aan 't handschrift *Mĕnak Rĕngganis*, dat, even als de *lajang Mĕnak* [2]), de lotgevallen van den niet-historischen Sultan Wiradi van Arabië, een oom van den profeet, verhaalt.

De *patih* Barat Katigå had de dochter van dezen vorst, *dèwi* Amir Retnå, naar *Noengsåtårå* ontvoerd, en werd daarom door Oemar Måjå, die de geroofde prinses bevrijden en aan haar vader terug geven wilde, vervolgd en tot een tweestrijd gedwongen, waarin de roover echter overwinnaar blijft, om later door den Sultan zelf verslagen te worden.

De *bĕksan* stelt den strijd tusschen Oemar Måjå en Barat Katigå voor; in zoover evenwel gewijzigd, dat, naar de eischen van een gewonen strijddans, beide partijen beurtelings overwinnen en overwonnen worden, en 't gevecht dus onbeslist blijft.

De kleeding en wapening zijn voor beiden, en dus voor de vier dansers, gelijk. Een min of meer met dichterlijke vrijheid gedrapeerde en gevederde tulband (*oedĕng gilik*) dekt de hoofden der jeugdige spelers, wier zware ringbaarden reeds den overzeeschen landaard aanduiden der helden, die zij vertegenwoordigen.

Als alle *bĕksan*'s onderscheidt zich ook deze van de klassiek edele *bĕdåjå*- en *sĕrimpi*-dansen door beweeglijkheid en vuur, terwijl hij gelijkheid en veelvuldigheid van beweging daarmede gemeen heeft.

Met den laatsten *gong*slag zetten de dansers zich weder als bij den aanvang neder, en verwijderen zij zich zooals zij gekomen zijn.

Na een korte rust leidt de *gamĕlan pĕlog* een tweeden *bĕksan* in, de aan de *sĕrat Pandji* ontleende *bĕksan Kalånå*.

Praboe Djåkå, of Kalånå, vorst van *Magoewå*, ontvoerde de dochter van vorst Bahoe Warnå, *dèwi* Retnå Koemoedå, bruid van *pandji* Anom, jongere broeder van *pandji*

[1]) Zie plaat IV in 't bovengenoemde plaatwerk, waarop de danseressen van den Sultan voorgesteld worden, de *sĕmbah* uitvoerende.

[2]) Zie bovengenoemd werk, in voce: *Sĕrimpi*-dansen, bladz. 28 e. vv.

ASMÅRÅ BANGOEN, vorst van *Djĕnggålå;* wat natuurlijk ten gevolge heeft dat KALÅNÅ door den jongeren *pandji* behoorlijk verslagen, en de *dèwi* door haar bruidegom teruggewonnen wordt.

Dit verhaal is een zeer vrije navolging van den strijd van RAMA, den zevenden *awatara* van den zonnegod WISHNOE, met RAWANA, den roover van zijn vrouw SITA, uit het ook bij de Javanen, hoewel in gewijzigden vorm, bekende oud-hindoesche epos *Rāmājana.*

In dezen dans heeft *pandji* ANOM een edele en KALÅNÅ een geweldige rol te vervullen, waarbij iedere beweging van hoofd en lichaam, van arm en hand, van been en voet in overeenstemming blijft met het bizondere karakter van elk der beide strijders, die overeenkomstig hun rollen gekleed, en, de eerste met een *kĕris*, de tweede met een *bindi* of knots, gewapend zijn.

Wie zulke dansen met belangstellende aandacht volgt, vindt daarin de uitdrukking van een hoogere kunstwaarde, die alleen door ernstige oefening bij aangeboren of (wat hier vrij wel 't zelfde is) overgeërfden kunstzin bereikt kan worden, en die onze westersche danskunst nooit bezeten of lang verloren heeft.

Dat zeer velen onder de europeesche toeschouwers daarvan weinig bemerken, wordt verklaarbaar, wanneer we 't zij den onwil, 't zij 't onvermogen tot begrijpen in rekening brengen, van wat onze belangstelling niet wekt of minder in onzen smaak valt.

Niet alleen de gaaf van 't vertolken, maar ook die van 't verstaan van kunst, wordt door oefening tot ontwikkeling gebracht.

Geldt dit niet evengoed van o n z e waardeering of niet-waardeering der, hoewel in anderen zin dan de onze, toch zeer hoog ontwikkelde javaansche muziek? Of, wat misschien nog meer zegt, van 't wel of niet begrijpen der hoogste scheppingen onzer eigen groote komponisten?...

Wat is de onverschilligheid voor, of de afkeer van 't klassieke en betere, en de voorkeur voor 't lagere en gemeene bij velen onzer tijdgenooten anders dan gebrek aan ontwikkeling? En waarom was dat anders bij de oude Grieken, vooral in den tijd hunner grootste dichters en beeldhouwers, toen kunst een volksbelang en 't gansche volk kunstenaar of kunstkenner was?.....

Nu treden vier acht- of negenjarige knapen op, waaronder *radèn mas* DANOE, de jongste zoon van den gastheer en de gastvrouw, en *radèn mas* SOETIDJÅ, de oudste van *pangéran* ADI WIDJÅJÅ, dus beiden kleinkinderen, *wajah dalĕm*, van den vorigen, zesden Sultan, in den *bĕksan Kĕṭèk*, (Zie Afb. 2) wat men door *apendans* vertalen kan, en die aan een voorval in de *lajang Ardjoenå Såsrå* verhaald, ontleend is.

Deze dans wordt bij voorkeur door kinderen uitgevoerd, die beter dan volwassenen de veelsoortige grimassen, passen en sprongen teruggeven, die in zulk een voorstelling te pas komen.

In dat mede naar indische bronnen gevolgd handschrift leest men hoe SOEBALI en SOEGRIWÅ, zonen van *bĕgawan* GOETÅMÅ, in twist geraakten over 't bezit van een vaderlijk erfstuk, een voor 't bewaren van geurige olie bestemde vaas, de *tjoepoe manik aståkinå;* en hoe de vader, de vaas wegwerpende, haar toekende aan hem, die haar terug zou vinden. Toen 't begeerde voorwerp de aarde raakte, veranderde het in een waterplas, de *tĕlågå Soengmålå*, en sprongen de beide jongens, meenende dat hun *poesåkå* in dat water weggezonken was, daarin, om op hun beurt door de aanraking van dat water in apen veranderd te worden, en, onverrichter zake op 't droge teruggekeerd, hun strijd als apen voort te zetten.

Deze strijd is 't onderwerp van den waarlijk komischen dans, waarbij knots en schild als wapens gebruikt worden met een vlugheid en een koddigen ernst, die verwondering wekken.

Na eenige oogenblikken volgt nu weder een meer ernstige dans, de *bĕksan Sindoerâ*. (Zie Afb. 3) getrokken uit het echt javaansche heldendicht *Damar Woelan*, en die den strijd tusschen Mĕnak Djinggâ, den afvalligen *adipati* van *Belambangan*, en zijn *patih* Sindoerâ voorstelt.

Ik heb dat handschrift elders, bij 't beschrijven van den *bĕksan Langendrijâ*, een weinig uitvoeriger behandeld [1]), en kan dus volstaan met in herinnering te brengen dat, volgens deze javaansche legende, na 't overlijden van één der vorsten van *Mädjäpahit*, Bräwidjâjâ de zooveelste, de kroon van dat rijk aan diens jeugdige dochter, *ratoe* Ajoe vervallen was; maar dat haar leenman, de *adipati* of regent van *Belambangan*, Mĕnak Djinggâ, die zich zelf tot opvolger van den overleden *praboe* uitverkoren had, haar die kroon betwistte, na vruchteloos getracht te hebben, zich die met de hand der vorstin te winnen.

Door teleurgestelde liefde tot waanzin gedreven, doet hij haar en haar volk den oorlog aan, en belooft de schoone, in 't nauw gebrachte vorstin haar hand en haar kroon aan hem, die den dolzinnigen, maar nagenoeg onkwetsbaren vijand dooden zal, wat eindelijk aan haar neef Damar Woelan gelukt, die daarna als een nieuwe Bräwidjâjâ over 't van den boozen belager bevrijde rijk heerscht.

De *bĕksan* stelt den strijd van een anderen kampvechter voor de vrijheid van zijn land, met den dolzinnigen kroonpretendent, voor.

Twee volwassen dansers, ongelijk gekleed en gewapend, de eerste met den *kris*, de andere met een geelkoperen wapen (*wĕsi koening*), 't eenige waarmede hijzelf aan een der slapen doodelijk getroffen kan worden, vertegenwoordigen de beide strijdenden, waarbij zich Sindoerâ door kalme zelfbeheersching, Mĕnak Djinggâ door geweldigen hartstocht onderscheidt, die dezen dans tot een karaktervolle en voor den laatste vooral zeer vermoeiende kunstoefening verheffen. Ook van dezen *bĕksan* geldt daarom, en misschien nog in hoogere mate, wat ik boven van den *Kalânâ* gezegd heb.

Ten slotte genoten we nog een gansch andere voorstelling, die door vier uitmuntend geoefende volwassen dansers gegeven werd; de *bĕksan Boegis* of *Badji* getrokken uit de *Serat Boegis* [2]), en die een spiegelgevecht te aanschouwen geeft, dat een boegineesch vorst, *praboe* Sawir Gading, door vier zijner volgelingen aan 't hof van 't oppermachtige *Mädjäpahit* laat uitvoeren.

Deze krijgers onderscheiden zich, als alle overzeesche volken op 't javaansch tooneel, door een meer naar onze westersche kleeding zweemende uitrusting, waarbij een gepluimde, roode en goud gerande muts niet kwaad staat.

Ook zij dragen zware ringbaarden, die den Javaan van zuiver ras geheel vreemd zijn, doch onder Amboneezen en andere eilanders van den Indischen Archipel, misschien wel tengevolge van den invloed van indisch of europeesch bloed, niet zeldzaam zijn.

't Is begrijpelijk dat een door meesters op degen of sabel uitgevoerd assaut voor deskundigen belangwekkender is; maar in vlugheid van beweging, in 't beurtelings stormachtig vervolgen en ontwijken, bukken en oprijzen, vallen of standhouden der beide paren.

---

[1]) In 't bovengenoemde artikel „Javaansche Tooneeldansen", in 't Tijdschrift van 't Indisch Aardrijkskundig Genootschap, 1882, III.

[2]) *Serat* en *lajang* beteekenen beide geschrift. *Babad* wordt meer van grootere werken, kronieken in versmaat, gezegd en die men, als zoodanig, vooral geen geschiedkundige vertrouwbaarheid mag toekennen.

en waarbij de gansche breedte van de 20 meters breede *pĕndåpå* afgejaagd wordt, onder 't gekletter der zwaarden en schilden en de *presto* toonreeksen van een geestdriftwekkenden krijgsmarsch, wordt deze krijgsdans door geen andere overtroffen.

't Is dan ook geen wonder, dat de hardnekkigste kaartspelers hun troeven wel eens een oogenblik vergeten, om even om te kijken en een niet geheel onverschilligen blik aan een schouwspel te wijden, dat onwillekeurig boeit, en waartoe menigeen den traagkalmen Javaan nauwelijks in staat geacht zou hebben.

't Is waar, de zwaarden zijn niet van gehard staal noch gescherpt, maar een misslag of een mislukte parade zou ook die lichte ijzeren wapens nog gevaarlijk kunnen doen worden. Maar zulke misslagen komen niet voor en in 't vuur van den wildsten dans verliest de Javaan zijn zelfbeheersching geen oogenblik.

De dansen van dezen avond werden met zulk een *bĕksan* waardiglijk besloten. Ook mijn schets zij daarmede geëindigd.

Ik heb veel te weinig gezegd van de muziek der eigenaardige toonstukken, die, even verschillend in gang als in karakter, deze kunstoefeningen begeleiden en tot hun volle waarde verheffen; noch ook van de geenszins historische, maar zuiver conventioneele en traditioneele kleeding der dansers, van hun onmisbare sjerpen en even onontbeerlijke bloemensnoeren, hun oor- en borst-, soms ook hun arm- en enkelsieraden, waarvan de door mij bewaarde, hierbijgevoegde afbeeldingen een duidelijke voorstelling geven. Maar even als die toonstukken, die toonvallen en harmoniën, gehoord, en veel gehoord moeten worden, om tot hun recht te komen, zijn die tooisels slechts bijzaken, wier droge opsomming den lezer wellicht meer dan den schrijver vermoeien zou.

Ook de dansbewegingen en figuren moet men zien. Zij zijn hoofdzaak, maar ik zie geen kans die geregeld te beschrijven zonder voor velen vervelend te worden.

En, wie nu lust heeft, houde 't nog een ganschen nacht aan de speeltafel of op den praatstoel uit — wij keeren indachtig aan 't „des Guten nicht zu viel", de minder schoon verlichte feestzaal en haar, nog altijd door een stil woelende menigte bezochte, omgeving den rug toe om diep in den plechtigen maan- en sterrennacht naar huis te gaan.

Jogjåkartå, 28 Augustus 1888.



1



2

3

NOTES ON A REMARKABLE AND VERY BEAUTIFUL

CEREMONIAL STONE ADZE

FROM KAPSU, NEW IRELAND.

BY

PROFESSOR HENRY HILLYER GIGLIOLI,

Vice-President of the Anthropological Society of Italy.

(With Plate XV Fig. 1 & 2).

A certain amount of veneration and the no small value placed by people in a primitive state of civilization on their stone implements and weapons, is, I opine, a very natural sentiment derived, I believe, from the amount of labor which the fashioning of such implements and weapons has cost. This sentiment of veneration increases as the stone-age dies out and the primitive stone implements get superseded in common use by iron ones; in our days when steam-navigation has carried the products of our civilization to the more remote corners of the Earth, we have witnessed on more than one occasion savage people rapidly carried through that transient stage. I will quote two recent instances which have occurred in widely apart and very different people. The first instance is given by my friend Professor MOSELEY in that most valuable book of his „A Naturalist on the „Challenger"; at p. 468, speaking of the singular stone axes of the natives of the Admiralty Islands; he says: „These stone implements did not seem plentiful, and the natives valued them highly and required a high price for them; and when I at first showed them a Humboldt-Bay stone axe, to try and explain that I wished to buy such from them, they were immediately anxious to purchase it themselves. The chief had a very fine large one with which he would not part". The second example I have from the lips of Baron VON NORDENSKIOLD, who talking with me about the splendid collection of hafted stone implements which he formed when he visited the *Kăviăg'-mūt* Innuit at Port Clarence during his memorable „*Vega*" Expedition, told me that he found most of those implements carefully stowed away and hidden by the older men who set great value on them, producing them only when some fishing or hunting excursion with European modern iron implements had given poor results, and then deriding the younger men and their new notions. The veneration for stone implements lasts ages after even the tradition of their use and origin has died out, I may say that a sacred halo then surrounds them and a celestial origin is attributed to them. Thus in countries who have for ages progressed out of the stone-age, stone axes and flint arrow and spear heads are called thunder-bolts or lightning-stones; it is thus in the Malayan countries and in Japan, China, Burma and also in our own highly civilized Europe: in Greece the familiar term for stone axe is *ἀστροπελέκιον*, and in Italy small axes and arrow heads under the name of *pietre di fulmine* and *saette* are yet worn in remote localities in a silver or golden mounting as charms against various ills and especially to ward off lightning strokes (Cfr. also EVANS. Stone implements

etc. of Great Britain, p. 51 etc.). It is strange that in a country hardly out of the stone-age, New Mexico, where men still living have been shot at by stone-headed arrows, flint arrow heads should have already acquired a sacred character, with the Zuñi Indians, and be commonly attached to their curious carved Gods and charms.

In some countries, as the stone-age is passing away, certain stone implements and weapons become emblems of chieftainship or badges of authority; an interesting instance of this is offered by the beautiful and singular jade *nbouets* of the natives of New Caledonia; these about a century ago, as is so graphically described by LABILLARDIÈRE, were mere choppers, especially used in cannibal feasts; now the few remaining ones are the emblems of command of chiefs. Amongst other people certain stone implements survived the stone-age to be used in religious ceremonies or in special or mystic rites; thus stone-knives were, it is said, long used for circumcision amongst the Hebrews.

Among the stone implements which had acquired a ceremonial or sacred character, none are more remarkable than the stone adzes of the Hervey Islands and especially of Mangaia in South-eastern Polynesia, with their beautifully carved handles of *pua*-wood and their graceful and elaborate binding of fine flat cocoa-nut fibre sinnet; most Museums possess specimens and yet little is known about them. It is indeed a lamentable pity that so interesting a subject has not had the fortune to be the object of the careful and thorough investigation of a MOSELEY or a HADDON; all we have are, as far as I am aware, a few and far too laconic notes published by the Revd. W. WYATT GILL in his „Jottings from the Pacific" (p. 223). The carvings on the handles of the mangaian stone-adzes have all their primitive signification, the principal often repeated figure like this * being the symbolised image of the anthropomorphous *tiki*, *tikitiki* or *tii*, which has so important a part in the myths and traditions of the Polynesians from Hawaii to Te ika-a-Maui.

I have been more particular in mentioning the ceremonial stone adzes of Mangaia because they take me to the special object of these „Notes" viz. a very remarkable stone adze procured at Kapsu in New Ireland in or about 1882, and which since 1886 forms part of the special collection of modern stone implements which I have formed; I purchased it at Hamburg from a well known dealer. This stone adze has been incidentally mentioned by me in a former contribution published in this Journal (V. *antea*, Vol. I. p. 186); as is the case with the Hervey Island stone-adzes, the unwieldy and much ornamented handle renders it quite unfit for use and shows that it was an emblematic or ceremonial implement. The handle is undoubtedly the most remarkable part of this singular and most interesting implement; the two figures here given, taken from good photographs, give a perfect idea of what this complicated handle is like, but it is as well to add a description which I shall now give.

This handle is made of a hard heavy but light colored wood, thus very different from the soft spongy material used by the natives of New Ireland for their wonderful carved and painted helmet-masks and singular emblematic and ornamental carvings in wood. It is in one piece, and the handle proper forms a perfect right angle; evidently that portion destined to be held in the hand is cut out of a branch, whilst the lower arm which starts from it at a right handle and the thick opposite arm, which together make a sort of T with the handle proper, are cut out of the trunk of the tree or out of a bigger branch; the front axis common to the two arms, from the Hornbill to the stone blade, slightly deviates towards the left, as can be seen in the front-view drawing of this implement.

Its total weight is near five kilograms. The principal dimensions (in cM.) are the following:

Length of handle proper to angle.	57,0
„ of lower arm, including stone	26,5
„ of upper arm	49,0
„ of Hornbill.	24,0
„ of middle head	48,0
„ of lower head	13,2
„ of stone (exposed part)	5,5
Breadth (diameter) of handle proper	4,8
„ of lower arm (maximum)	6,6
„ of upper arm (maximum)	14,0
„ of Hornbill	11,0
„ of middle head (across diadem)	14,0
„ of lower head	10,5
„ of stone	5,0
Length of Monitor lizard (total)	65,0
Breadth (greater) across back, Monitor	5,5
Length from tail of Hornbill to edge of the stone	79,0
Distance from nose of Monitor to the end of the handle proper.	87,0

The handle proper tapers to a point at its extremity, it is cylindrical and evidently roughly reduced so with a stone or shell implement; it is blackened and polished by repeated handling, but has no artificial coloring. At about the second third of its length terminates a well marked shoulder; beyond this the painting and ornamentation begins; for whilst the shoulder and extremity of the handle is devoid of coloring, the upper third beyond the shoulder shows traces of white and red coloration, which has scaled off so that the ornamental pattern can be no longer traced.

The flat angular lower arm, which branches off at a right angle from the handle, is simple in itself and on its under side, being colored red above and beneath and white on the upper sides; at its extremity, inserted in a socket supported beneath by a prolongation of the wooden edge and bound firmly with fine twine whitened with chalk, is the stone blade, of the wide spread almond-shaped type, polished, with a slightly unequal not sharp cutting edge; it is a hard dioritic chloromelanite very like that of the big axes of the D'Entrecasteaux Islands, of a dark green colour with wavy transverse lines.

On the upper surface of this arm, begin the complicated ornamental and, I doubt not, symbolic addenda, which render this New Ireland stone-adze so remarkable. The first of these is the smaller solid lower head, into the lower part of whose neck the stoneblade is socketed; this head is very finely carved, with a straight nose, pointed chin, low forehead, wide but not prominent mouth, the teeth indicated with cuts, long oval (very archaic-egyptian-like) eye-slits, and long prominent ears with widely distended and perforated lobes. A curious flat skull cap, leaving exposed a portion of the hair on each side, covers the head. This cap, the cheek, the chin and the lower part of the ears are painted white; the cap has a red ornamental fringe and the cheeks are adorned with a complicated acanthus-leaf-like design in red and black lines, beautifully pencilled. The forehead, lower part of cheeks and contour of eyes and of the mouth and lips are painted red. The hair,

a line round the eye-slits, the inner corner of the eye, upper portion of the ears, the teeth and the outer margins of the chin are painted black. The nose and under surface of the chin show the wood in its natural color. The neck, as I said, is painted red; the curious up-looking eyes are two small admirably adapted opercula of a *Turbo*, with white margin and emerald-green shining centre; very effective.

The upper and much larger anthropomorphous head, which forms the central and conspicuous figure of this singular stone-adze, is hollow and rests with the point of its very long chin or beard on the centre of the front of the cap of the lower head, and with the lower corners of its jaw on the upper extremity of the handle proper; this head supports between the horns of its complicated head-dress a Hornbill with outspread wings flying downwards, in front, and at the back a large Monitor-lizard. This head is very peculiar in type: it has no forehead and no ears, the nose is long and quadrangular, the cheeks are cut in a large square depression on each side, leaving in the centre on two prominent circular discs the curious eyes; the wide mouth is cut open; the great chin (or beard) has a triangular contour. A rather complicated head-dress surmounts this head, resting on a skull-cap which, as in the lower head, leaves exposed a portion of the hair on each side; on this skull-cap rests a kind of turban and on this is a singular two-horned diadem cut somewhat like an oriental mitre. The turban and the horns are in relief, the former has a fish-bone pattern carving, to show, I fancy, the folds. The tip of the horns, the turban, the margin round the cheeks and chin, the lower edge of the nose, the fusiform space round the eye and the lips are painted red; the lower portion of the horns and the small median exposed portion of the skull-cap are yellow; the inner part of the diadem, on each side of the horns, the hair, the nose, the surface of the eye-discs, a line round the mouth and the middle of the chin are painted black. The upper margin of the diadem is white, with oblique red lines; the depressed cheeks and the sides of the eye-discs are white, the cheeks being highly ornamented with a rich leaf-pattern exquisitely pencilled in red and black. The pointed teeth, triangular and shark-like, are white with black interspaces; the vertical sides of the nose are uncolored. The eyes are pearl-grey seeds of *Coix lachryma*, fixed in a slight depression in the centre of the circular discs, in the red fusiform eye-patch.

As I said, a downwards flying Hornbill (*Buceros*) crowns the head-dress, and completes in front the upper portion of this remarkable stone adze; it rests with the corners of its open wings on the two horns and with its bill in the central depressed part of the diadem between them; it is a fine example of open-carved work. The centre and margins of the tail, the inner part of the wings and the head are painted red; four longitudinal stripes on the tail, a central stripe and the outer margins of the wings, the back, nape and edges of the mandibules are white, the nape being adorned with a double series of alternating triangular patches of red, the edges of the bill with red lines in contour and across. Two broad longitudinal stripes on the tail, the greater part and primary remigants of the wings, and the bill are painted black. The eyes are round black discs, projecting in an elongated depression, where the natural color of the wood has been left. The under surface of the Hornbill is the only portion of the front of the hollow of this complicated edifice which is painted: the tail and head being red, the body and wings white and the bill black.

A large beautifully carved Monitor-lizard (*Varanus*) completes the back of the remarkable

handle of this stone adze. It rests on its hind legs; the fore-feet being on the back extremities of the horns of the diadem, the hind ones on the back margin of the cheeks opposite the eye-discs; the tail is slightly curved, becoming thus parallel to the handle proper, over which, to slightly beyond the shoulder, it projects. The entire head and the upper surface of the body, limbs and tail are painted black; the under surface and the sides of the tail are white: the feet are yellow; lines of white dots surround the mouth and form cross stripes on the neck, back, tail and limbs; a white stripe crosses also the limbs at their attachment to the body. The carved teeth, and oval space round the eyes (uncolored), a broad cross-band above the feet and a narrow longitudinal stripe from the shoulders along the white sides of the body and tail, are painted red.

My description has been perhaps rather too minute, but I believe that so singular a specimen deserves such; I only wish I knew enough (or anything), of the folk-lore of the natives of New Ireland, and was able to say something on the signification of the two anthropomorphous heads and Hornbill and Lizard which form together the handle of this remarkable ceremonial adze, but unfortunately it is not so. That they are emblematic and have a mythical and perhaps a sacred meaning, as the singular totem-posts and pipes with superposed figures of men and mythological animals from Northwest America, I have not the least doubt; but what that meaning is, I cannot tell. It is strange that the only stone-implement with which I am acquainted which recalls in some measure this remarkable ceremonial adze from New Ireland, is also from N. W. America; it is that singular stone hammer or weapon (rather than axe) from Nootka Sound called *taawisch*, figured by Klemm (*Werkzeuge u. Waffen*, p. 71): two carved human heads form the handle, the larger one with hair in the socket-end, and the quadrangular stone blade projects as the tongue from its mouth.

In a former contribution to this Journal (V. *antea*, I. p. 184), I have already drawn the attention of my brother Ethnologists to the frequent occurrence of the Monitor-lizard (*Varanus*) in the carvings of the natives of Melanesia and Papuasia: since then I have received a bow from Walckenaar Bay on which such a Lizard is carved in relief. Amongst the natives of New Ireland the Hornbill (*Rhyticeros ruficollis* Vieil.) has no doubt a mythical character, for it very often occurs in their richly painted and carved wood ornaments and more especially in those peculiar masks used in dances: its enormous bill has caused singular associations and in a most elaborate piece of carving in the Hamburg Völkerkunde Museum it is represented as performing on a human female that obstetrical operation for which we use the big forceps. Evidently: and not very long ago, New Ireland was a splendid field of investigation for the Ethnologist!

Concluding I may add that I have in my collection a second hafted stone adze which I believe to be from New Ireland; it is, however, quite a serviceable implement, although the handle is highly ornamented. The stone is rather large, wedge-shaped, well ground on the under surface to a sharp rounded edge, the butt-end narrows considerably: it is well polished, of a greyish-green dioritic or basaltic stone and is very similar to the stone adzes from the Salomon Islands. The handle is of the usual knee-shape, bent at a slightly acute angle: the socket-end is slightly hollowed to fit the stone, and beneath, a raised rim prevents the ligature from slipping off; this covers entirely the butt-end of the stone, and is a fine flat cocoa-nut fibre plaited cord. All the exposed portion of the handle is painted red. On each side of the upper part of the longer limb (handle proper), is carved in relief

a singular ornament, equal on each side, in contour like a slightly bent rounded club, ornamented with three lines below and four longitudinal lines above of a triangular or sharks-teeth pattern in black and white; the series being interrupted by several semilunar and one losange ornaments, and in the wider upper part is an hourglass-shaped ornament also in black and white. The lower end ends in a small neatly carved male figure standing on a circular disc, painted red, black and white, and adorned behind with three neat strings of small white, red and blue glass beads arranged in series and attached by a very fine cord to three holes. The ornamentation of this fine implement recalls also that used by the natives of the Admiralty- and Salomon-Islands; but I believe the balance to be in favor of New Ireland.

BIJDRAGE TOT DE ETHNOGRAPHIE

VAN DEN INDISCHEN ARCHIPEL

DOOR

G. W. W. C. BARON VAN HOËVELL,

Ass.-Resident te Gorontalo.

(Met Plaat XVI).

I. KEI-EILANDEN.

Afgodsbeelden.

Bij het meer en meer zeldzaam worden der afgodsbeelden op de Kei-eilanden, komt het mij wenschelijk voor dat die beelden, zoo zij dan ook al niet meer in natura door ethnographische musea kunnen worden verkregen, althans in teekening bewaard blijven. — In den regel stellen deze afgodsbeelden, *sedeoe* genoemd, *mannen* voor; geheel naakt, met goed ontwikkelden penis, soms in staande, soms in zittende houding. Van de zittende beelden geeft Res. Riedel op plaat XXII van zijn bekend werk: „De sluik- en kroesharige rassen" ons voorbeelden. Zij worden uit ijzerhout gesneden (bij uitzondering in steen gebeiteld) en geplaatst aan den ingang of in het midden der negorij bij een cactusstoel en worden beschouwd als lares publici, waarin de geesten van de stichters der negorijen huizen. — 't Model eener mannelijke *sedeoe*, in staande houding, zond ik aan 't Bataviaasch-Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, vide Notulen der vergadering van 3 Juli 1888 II en Deel XXVI afl. III.

Zeer enkele malen evenwel worden ook vrouwelijke afgodsbeelden aangetroffen. — Zoo vond ik onder anderen boven op den heuvel *Gelanit* (eil. *Noehoetoetoet* der groep Klein-Kei, vide de kaart, gevoegd bij mijne beschrijving der Kei-eilanden, Tijdschrift Bat. Genootschap, deel XXXII, 1889), het beeld onder Fig. 1 op $\frac{1}{15}$ der ware grootte afgebeeld. — Even als bij de schutsgeesten der Bataks wordt het offer van sirih pinang hier nedergelegd in eene opening door een schuif gesloten, ter hoogte van den navel aangebracht. — Het komt mij voor dat wij hier te doen hebben met eene vereering der maan onder een vrouwelijk beeld. — De inlander stelt zich namelijk ook hier de zon als het mannelijk beginsel voor, terwijl



zoowel de aarde als de maan als vrouwelijke elementen gedacht worden, die op vaste tijden door de zon worden bevrucht. De figuur boven de schuif zou dan geen toevallige versiering zijn, doch wel degelijk de maan in een harer gestalten moeten voorstellen.

Te Renfan (Noordoostkant eil. *Nochoe Joet*, Groot Kei) vond ik aan het strand tusschen de rotsen een houten beeld onder Fig. 2 op $\frac{1}{10}$ der ware grootte geteekend. Bij dit beeld treedt, zooals uit de bizondere zorg, die aan de genitaliën is besteed, te zien is, de algemeen Polynesische vereering van de scheppende en voortbrengende kracht der natuur op den voorgrond, die wij ook in de *Roem-sram* op Nieuw-Guinea terugvinden en reeds in den ouden Hindoegodsdienst als *lingam* en *joni* onder zoovele vormen vereerd zien.

Doodenhuisjes.

Behalve de door von Rosenberg en Resident Riedel afgebeelde kleine huisjes op palen, *wangwaen* genoemd, die op het graf van een enkelen persoon gezet worden, treft men op de Kei-eilanden ook nog familiegraven aan, waarop grootere huisjes geplaatst worden en die *hoat* worden genoemd. — Het door mij onder fig. 3 afgebeelde stond aan het rotsachtige strand te *Koelsir* (eil. *Nochoetoetoet;* groep Klein-Kei). Dit huisje kan als type gelden. De afmetingen waren ± 2 meter lang, 0.80 meter breed en 1 meter hoog. — 't Was geheel van houten stijlen en planken gebouwd en vrij netjes afgewerkt. Er was zelfs meer zorg aan besteed dan aan de huizen der levenden. — Aan de vier hoeken hingen kettingen bestaande uit rotanringen. — Bovenop prijkten, behalve een wit vlaggetje, afbeeldsels van een vogel en een hond, waarschijnlijk de totems der hier begraven dooden. In de wanden waren ruitsgewijze openingen aangebracht, doch binnen in was niets te zien. — Dikwijls worden de wanden dezer huisjes versierd met porceleinen borden, waarin in 't midden een gat is geboord, waardoor een houten pen gestoken wordt. — De offers, bestaande uit sirih en pinang in een pisangblad gewikkeld, waren geklemd tusschen het vorkvormige stuk hout, dat boven op den nok stond.

Bij de Mohamedanen bestaat ook nog de gewoonte om op hunne graven doodenhuisjes op te richten en zij hebben deze adat, òf nog als eene oude traditie uit den tijd toen zij nog heidenen waren overgehouden, òf dat gebruik overgenomen van de Heiden-Keienaars, voorzoover zij van elders afkomstig zijn, zooals bijv. te *Eli* en *Elat* het geval is, negorijen die onder den naam van *Kei-Banda* bekend staan. — Zij maken ze evenwel geheel van steen, wit gepleisterd en geven er den vorm eener Moskee aan. — Op deze wijze meenen zij de heidensche traditie in overeenstemming te brengen met hun geloof. — De in Fig. 4 teruggegeven teekening werd door mij te *Elat* (Westzijde Groot-Kei) vervaardigd. De openingen in de wanden waren gesloten door gordijntjes van rood katoen, terwijl ook de vlaggetjes van wit en rood katoen vervaardigd waren.

Of- en défensieve verbonden.

Of- en défensieve verbonden tusschen de verschillende negorijen der Kei-eilanden evenals de *pela*schappen op Ambon komen dikwijls voor. — Over en weer worden als teeken hiervan dan geschenken gewisseld bestaande in stukken plaatgoud van 2 mM. dikte, die den vorm hebben eener halve maan: *mas boelan* (Fig. 5) op $\frac{1}{3}$ der ware grootte, of ook wel in gouden ketenen met ronde paarsgewijze aaneengesmede schakels, zooals in Fig. 6 [1])

[1]) De afbeelding stelt een gedeelte der keten, die 0.8 M. lang is op $\frac{1}{2}$ der ware grootte voor.

te zien is. — Dergelijke verbonden heeten *madoeān*, de negorijen helpen elkander als de eene *harta* of boete te betalen heeft. — In vroegere tijden, toen er nog geen direct bestuur op de Kei-eilanden bestond, en oorlogen nog aan de orde van den dag waren, steunden zij elkander ook in den strijd. — Het begrip van *madoeān* of onderlinge hulp is bij den Keienaar in 't algemeen sterk ontwikkeld. Ook bij den bouw van groote huizen of prauwen en bij 't sleepen van zware balken helpt steeds de een den ander, evenals zulks te Ambon met *masohi* en te Menado met *mampaloes* het geval is.

II. LETI-EILANDEN [1].

Oepoe mitoearna, bruinhouten hurkend beeldje (Fig. 7) op vierkant voetstuk. Midden op het hoofd een rond, recht opstaand uitsteeksel, groote ooren met lusvormige lellen, Fig. 7*b*, oogholten met een ovaal wit schelpplaatje opgevuld, in welks midden een zwarte kraal ter voorstelling der pupil is bevestigd. Armen gekruist en de ellebogen op de knieën rustende. De randen van het voetstuk zijn met snijwerk: Maeanders, cirkels en S-vormige figuren, Fig. 7*c* (zijden) en 7*d* (voorkant), versierd; overigens rust het voetstuk op een hooge zuil met schijfvormige verbreeding van het ondereinde, welks rand, even als de zuil op twee plaatsen, van ringvormige groeven is voorzien, terwijl zich op twee plaatsen aan de zuil bovendien een band van kronkelend snijwerk (Fig. 7*e*) bevindt.

Geheele hoogte 85, hoogte van het beeld 31, afmeting van het vierkante voetstuk 8 × 9,3, grootste dikte der zuil 7,6, middellijn van den voet der zuil 17,3 cM. Inventaris N°. 776/68.

Naar het volksgeloof huist in beelden van dezen aard, die in den gevel der huizen gezet worden, de geest van den bouwheer der woning. Ze zijn dus de „genii loci".

Zie verder mijne verhandeling over de Leti-eilanden in Tijdschrift voor Indische Taal- Land- en Volkenkunde Deel XXXIII pag. 205.

III. TOMINIBOCHT, CELEBES.

Pemia, lichtgeel houten afgodsbeeld (Fig. 8).

Op een masker gelijkende nabootsing van een menschelijk gelaat met recht afstaande kleine ooren, langen neus en relief, een dwarsinsnede in plaats van den mond, op een plat vierkante, naar onder dunner wordende steel, alles uit een stuk gewerkt. Haren, oogappels, een kring om de oogen, wenkbrauwen en voorstelling van twee tranen beneden ieder oog op de wang, met zwarte verf. Achterzijde van het gelaat ruw ondiep uitgehold.

Hoog 46,5, breedte van het gelaat 14,5, lengte van den steel 26,3, breedte idem 3,4, dikte idem 2,2 cM. Inventaris N°. 776/37.

Herkomstig van de *Tolage*-Alfoeren van 't landschap *Poso*.

Naar men veronderstelt, huist in beelden van dezen aard, die zeer moeielijk te verkrijgen zijn, de ziel van een overledene. Het onderhevige exemplaar zal eene vrouw voorstellen, terwijl bij die, ter voorstelling van een man dienende, boven op het hoofd een knopje uitsteekt; eene zinspeling op den Phallus. Deze, geheel van de op de Zuid-Wester eilanden voor hetzelfde doel gebezigde hurkende, verschillende beelden, zijn eigenlijk als houten doodenmaskers op te vatten.

Zie ook mijne verhandeling: „Korte beschrijving der rijkjes *Poso*, *Todjo* en *Saoesoe*" Tijdschrift voor Ind. T. L. en Volkenkunde.

[1]) De beide volgende voorwerpen zijn door den schrijver aan 's Rijks Ethnographisch Museum te Leiden ten geschenke gegeven en worden op diens wensch, na verkregen toestemming van den Directeur dier Instelling, begeleid door bovenstaande beschrijving, hier tevens gepubliceerd. SCH.

GORONTALO, 15 Maart 1890.

KURZE MITTHEILUNG UEBER ZWEI MALAYISCHE SPIELE.

VON

DR. KARL PLISCHKE,

IN PRAG.

Die Erwägung des Umstandes, dass es für die Erkenntnis der Beeinflussungen, welche von indischer sowohl, als auch von der chinesischen Seite aus, auf die Bewohner des Malayischen Archipels gewirkt haben, wichtig sein dürfte auch die Spiele dieser Völker zu prüfen und sie mit den indischen und chinesischen zu vergleichen, brachte mich dazu diesem Gegenstande einige Aufmerksamkeit zuzuwenden, doch habe ich bald erkannt, dass eine solche Aufgabe schwieriger ist, als es den Anschein hat. Die Nachrichten über die verschiedenen malayischen Spiele, welche ich in der betreffenden Literatur finde, sind meistens viel zu kurz gehalten und gehen nur in den seltensten Fällen auf das Wesen und den Verlauf der Spiele selbst ein. Zu dem Zwecke der Vergleichung sind aber gerade die Details überaus wichtig und somit glaube ich einen kleinen Beitrag zu den Vorarbeiten für die gestellte Aufgabe zu liefern, wenn ich hier einige Worte über zwei malayische Spiele, das sogenannte „*Rimau-rimau*" und das „*Dam*", welche beide ich kürzlich durch einen Eingebornen selbst kennen gelernt habe, mittheile[1]). Es sind dies die interessantesten von allen, die ich von ihm erkundet habe und gehören beide der Klasse der Brettspiele an.



Die Grundfigur, deren man sich bedient (siehe Abbildung) wird gewöhnlich aus weissem oder schwarzem Tuch ausgeschnitten, während die Linien stets mit rother Farbe gezogen werden. Andererseits werden solche Figuren auch in Holzbretter eingeritzt, wie sich solche im Ethn. Reichs-Museum in Leiden und im Ethn. Museum der „Artis" in Amsterdam befinden. Wenn den Spielern augenblicklich solche Tuch- oder Holzfiguren nicht zu Gebote stehen, so behelfen sie sich gewöhnlich damit, dass sie die nöthigen Linien einfach auf den Boden ziehen. Die dreieckigen Vorsätze an den beiden Seiten der Figur werden als گونڠ (*gûnung*), das heisst „Berge" bezeichnet, während der mittlere Theil keinen besonderen Namen trägt. Meist spielt man mit gewöhnlichen Steinstücken, wie sie die Spieler eben finden, ebenso

[1]) Im Jahre 1889 habe ich das Vergnügen gehabt den bekannten Sumatrareisenden Herrn Dr. B. HAGEN kennen zu lernen, in dessen Begleitung sich ein junger Malaye „SAMAN" befand. Derselbe ist aus Singapore gebürtig, ungefähr 19 Jahre alt und steht seit etwa 5 Jahren in den Diensten Dr. HAGEN's. Seine Bildung hat sich durch den mehr freundschaftlichen Umgang mit seinem Dienstgeber, durch seine leidenschaftliche Betheiligung an den Aufsammlungen naturhistorischer Objekte, besonders aber durch seinen Aufenthalt in Europa, auf eine viel hohere Stufe emporgeschwungen, als es sonst bei den malayischen Dienern der Fall ist. Der den Malayen angeborene Hang zu Belustigungen liess ihn mich mit besonderem Eifer in die Spiele seiner Heimath einweihen.

bedient man sich verschiedener Holzstückchen und ähnlicher Dinge, welche einem augenblicklich in die Hände fallen. Man spielt aber auch mit Geldstücken, in welchem Falle der Sieger diejenigen des Unterlegenen gewinnt. Eigene Spielsteine werden nicht verfertigt.

Das erste von den beiden Spielen „*Rîmau-rîmau* (حريمو *harîmau* bedeutet Tiger, wird aber in der gewöhnlichen Sprechweise gekürzt und einfach mit *Rîmau* ausgedrückt; die Verdoppelung ist die Pluralform und drückt in unserem Falle die Aehnlichkeit des Spieles mit einem Tiger aus, ähnlich wie mit der Verdoppelung von *Kuda*, das Pferd, etwas dem Pferde ähnliches nämlich ein Bockgestell bezeichnet wird) entspricht in seiner Idee unserem Spiel „Wolf und Schaf" und wird in zwei Variationen gespielt. Bei der ersten hat einer von den Spielern 24 Steine, welche die اورڠ اورڠ (*ôrang-ôrang*), das heisst „die Menschen" repräsentieren, während der andere einen grösseren Stein, den *Rîmau*, besitzt. In der zweiten Variation kämpfen zwei Tiger gegen zwei und zwanzig Menschen. Die Steine ziehen den Linien entlang nach allen Richtungen, jedesmal aber nur bis zu dem nächstbenachbarten Schnittpunkte. Ueber den Sprung des *Rîmau* berichte ich weiter unten.

Um den Verlauf unseres Spieles genau beschreiben zu können, bezeichnete ich die Spielfigur mit Buchstaben und Nummern, ähnlich wie es bei dem Schachspiel gebräuchlich ist. Die horizontalen Linien sind mit Buchstaben von a bis i bezeichnet, während die senkrechten die Nummern 1 bis 5 tragen. Da in den beiden *Gûnungs* je vier Punkte durch keine vertikale Linie durchgeschnitten werden, so habe ich hier eine andere Bezeichnung wählen müssen, welche jedoch aus der Abbildung leicht zu erkennen ist. Das Setzen irgend eines Steines bezeichne ich durch einfache Nennung des besetzten Punktes, die Züge in derselben Weise wie es bei dem Schachspiel gebräuchlich ist, den *Rîmau*sprung endlich durch eine Kombination des Schlagzeichens $\times$ mit der Notation für einen einfachen Zug.

In dem ersten Falle, in welchem nur ein *Rîmau* vorhanden ist, wird er beliebig, entweder auf c_3 oder auf g_3 gesetzt, während der Eigenthümer der Menschen neun von seinen Steinen auf die Punkte d_2, d_3, d_4, e_3, e_4, e_5, f_2, f_3 und f_4 bringt. Nachdem dies geschehen ist, wählt sich der *Rîmau* sogleich drei feindliche Steine nach seinem eigenen Belieben aus, welche weggenommen werden und setzt sich an irgend einem beliebigen Punkte der Spielfigur nieder. Der weitere Verlauf des Spieles beruht auf dem Grundsatze, dass der *Rîmau* alle Steine, welche sich in ungerader Anzahl auf einer und derselben Linie der Figur befinden durch einen Sprung schlagen kann (z. B. kann der *Rîmau* von c_1 aus über den Stein auf d_2 nach e_3 setzen, oder über d_2, e_3 und f_4 nach g_5, oder von a_3 mittelst eines Sprunges nach i_3 die ganze Reihe $b_3 - h_3$ schlagen). Jene Steine, welche in gerader Zahl gesetzt sind, sind frei von Gefahr, auch ist es dem *Rîmau* nicht erlaubt mit einem einzigen Sprunge über zwei ungerade Gruppen von Menschen in Einem zu setzen (z. B. wenn der *Rîmau* auf a_3 steht und die Menschen sich auf b_3 und d_3 befinden, so kann *Rîmau* nur den Stein b_3 mittelst eines Sprunges nach c_3 und keineswegs zugleich den Stein d_3 durch einen Sprung nach e_3 schlagen.)

Nachdem *Rîmau* seine ersten drei Opfer ausgewählt hat, setzt der andere Spieler seine noch nicht gesetzten Steine (15 an Zahl) einen nach dem anderen auf die freien Punkte, selbstverständlich in solcher Weise, dass der *Rîmau* ihrer so wenig als möglich schlagen könne. Zwischen jedem Setzen des *Orang*spielers macht der *Rîmau* entweder einen gewöhnlichen Zug oder, wenn es möglich ist, einen Sprung. Er ist aber keineswegs verpflichtet zu springen, auch wenn Gelegenheit dazu geboten ist.

Nachdem der zweite Spieler alle seine Steine gesetzt hat, zieht er jedesmal mit einem

Steine auf dem nächsten freien Punkt. Das Ziel des Spieles ist die Umzingelung des *Rimau*, so dass er sich nicht rühren könne. Wenn dies erreicht wird verliert der *Rimau*, können es die Menschen nicht herbeiführen, gewinnt er. Wenn der *Rimau* so viele Steine geschlagen hat, dass ihrer nur mehr 10 oder 11 übrigbleiben, so giebt der zweite Spieler die Partie gewöhnlich auf.

Bei der zweiten Variation können die zwei *Rimau* auf irgend zwei beliebige Punkte (ausgenommen sind diejenigen, welche für das erste Setzen der Menschen bestimmt sind), eventuell auch beide zugleich auf c_3 gesetzt werden. Der zweite Spieler setzt 8 Steine auf d_2, d_3, d_4, e_2, e_4, f_2, f_3 und f_4. Auch in dem Falle wenn kein *Rimau* den Centralpunkt c_3 in Beschlag nimmt, darf bei dem ersten Setzen kein *Orang* diesen Punkt einnehmen. Der weitere Gang des Spieles ist derselbe, wie bei der ersten Variation, nur mit dem Unterschiede, dass hier der *Rimau* nur über einen feindlichen Stein und nicht wie früher über ganze ungeraden Reihen setzen darf, auch zieht immer nur einer von den zwei *Rimau*, jedoch nach dem Belieben des Spielers entweder der eine oder der andere. Bei dem Anfangsschlagen durch den *Rimau*, darf nur ein einziger Stein gewählt werden, worauf sich beliebig der eine oder der andere *Rimau* auf einem beliebig gewählten Punkte niederlässt. Zur Illustration des gesagten gebe ich hier zwei Partien wieder:

1ste VARIATION.

Rimau.	*Orang-órang.*	*Rimau.*	*Orang-órang.*
1). Rc3	1). d2, d3, d4, e2, e3, e4, f2, f3, f4	12). Rd3 – c3	12). aa
		13). Rc3 – d4	13). b3
2). Rc3 × e2, e3, e4 – c3	2). g3	14). Rd4 – d5	14). f5
3). Rc3 × d3 – c3	3). e1	15). Rd5 – d4	15). a3
4). Rc3 × d4 – c5	4). g4	16). Rd4 – c3	16). b
5). Rc5 – c4	5). g5	17). Rc3 × b – a	17). b3 – c3
6). Rc4 – c3	6). g1	18). Ra – b	18). e4 – d4
7). Rc3 × d2 – c1	7). e2	19). Rb – b3	19). d4 – d3
8). Rc1 – d1	8). f1	20). Rb3 – b	20). e5 – d4
9). Rd1 – d2	9). e5	21). Rb – b3	21). a3 – a
10). Rd2 – c3	10). e4	22). Rb3 – b	22). aa – a3
11). Rc3 – d3	11). bb	23). Rb – b3	23). a – b und der *Rimau* ist eingeschlossen.

2te VARIATION.

Rimau.	*Orang-órang.*	*Rimau.*	*Orang-órang*
1). Rc3, Rg3	1). d2, d3, d4, e2, e4, f2, f3, f4	11). Rc3 — b3	11). g1
		12). Rb3 – c3	12). b3
2). Rg3 × f3 – e3	2). e5	13). Rc3 – b	13). f1
3). Rc3 × d2 – c1	3). c3	14). Rb – c3	14). d2
4). Re3 × d4 – c5	4). e3	15). Rc3 – d3	15). c1
5). Rc5 – d4	5). g3	16). Rd3 × d2 – d1	16). e4 – d4
6). Rd4 × d3 – d2	6). f3	17). Rd1 – d2	17). c1 – d1
7). Rd2 × e3 – bb	7). d5	18). Rd2 – e3	18). g1 – g2
8). Rbb – c3	8). aa	19). Re1 × d1 – c1	19). f2 – e1
9). Rc3 – d3	9). bb	20). Rc1 – d2	20). g2 – f2
10). Rd3 – c3	10). a3	21). Re3 – e4	21). e5 – e4

Rimau.	*Orang-òrang.*
22). R*c*4—*c*5	22). *d*5—*e*5
23). R*c*4—*d*5	23). *e*5—*f*5
24). R*d*5—*c*5	24). *d*4—*c*5
25). R*c*5 × *f*5—*g*5	25). *f*1—*g*1
26). R*d*2—*d*1	26). *e*1—*f*1
27). R*g*5—*g*4	27). *g*1—*g*2
28). R*d*1—*e*1	28). *c*5—*d*5
29). R*e*1 × *f*1—*g*1	29). *b*4—*c*3
30). R*g*1—*f*1	30). *c*3—*d*4
31). R*f*1—*e*1	31). *d*4—*e*5
32). R*g*4—*g*5	32). *bb*—*c*3
33). R*e*1—*f*1	33). *aa*—*bb*
34). R*f*1—*g*1	34). *c*3—*d*2
35). R*g*1—*f*1	35). *bb*—*c*3
36). R*f*1—*e*1	36). *a*3—*b*3
37). R*e*1—*d*1	37). *c*3—*d*3
38). R*g*5—*f*5	38). *g*3—*g*4
39). R*d*1—*e*1	39). *g*2—*g*3
40). R*e*1 × *d*2—*c*3	40). *b*3—*a*3
41). R*c*3—*d*4	41). *e*2—*d*2
42). R*f*5—*g*5	42). *a*3—*a*
43). R*g*5—*f*5	43). *g*4—*g*5

Rimau.	*Orang-òrang.*
*Rimau f*5 ist eingeschlossen.	
44). R*d*4—*c*3	44). *f*2—*e*1
45). R*c*3—*c*2	45). *e*3—*e*2
46). R*c*2—*c*1	46). *e*4—*e*2
47). R*c*1—*d*1	47). *e*1—*f*2
48). R*d*1—*e*1	48). *d*3—*c*3
49). R*e*1—*d*1	49). *e*3—*d*3
50). R*d*1—*e*1	50). *d*3—*e*3
51). R*e*1—*d*1	51). *e*3—*d*3
52). R*d*1—*c*1	52). *f*2—*e*3
53). R*c*1—*c*2	53). *c*3—*d*4
54). R*c*2—*c*3	54). *d*2—*c*1
55). R*c*3—*d*2	55). *e*2—*e*1
56). R*d*2—*e*2	56). *d*4—*e*4
57). R*e*2—*f*2	57). *g*3—*g*2
58). R*f*2 × *c*3—*d*4	58). *d*3—*d*2
59). R*d*4—*e*3	59). *g*2—*g*3
60). R*e*3—*f*2	60). *g*3—*g*4
61). R*f*2—*g*3	61). *e*4—*e*3
62). R*g*3—*f*2	62). *e*3—*e*4
63). R*f*2—*e*3	aufgegeben.

Das zweite Spiel genannt „*Dam*" wird auf derselben Grundfigur wie das *Rimau-rimau* gespielt. Jeder Partner hat 16 Steine, welche auf die Schnittpunkte in der Weise gesetzt werden, dass die Linie $e_1 - e_5$ frei bleibe. Die Steine bewegen sich auf den Linien in allen Richtungen, immer bis zum nächsten Schnittpunkte und setzen über die feindlichen Steine in derselben Weise, wie es bei unserem Damenspiel geschieht. Da unsere Spielfigur Linien in vier Richtungen aufzuweisen hat, so erscheint das Spiel in dieser Hinsicht etwas complicierter als unsere Dame. Doch unterliegt es keinem Zweifel, vielmehr geht schon aus dem entlehnten Namen des Spieles hervor, dass das malayische *Dam* nur eine Accomodation des holländischen *Damspels* an die Figur des *Rimau-rimau*-Spieles ist. Dass das malayische Damenspiel überhaupt, unter Beibehaltung des Namens, den Europäern entlehnt worden sei, vermuthet schon VETH [1]) und bemerkt weiter, dass das Spielbrett denselben Namen „*papan tjatoer*" wie bei dem Schachspiel führe. Aus dieser Angabe, besonders aus den letzten Worten, scheint hervorzugehen, dass VETH nicht die von mir angegebene Spielart sondern die auf dem gewürfelten Schachbrett gepflogene im Sinne gehabt haben dürfte, wodurch freilich das oben Gesagte nur unterstützt wird.

Rimau-rimau wird ebensowohl von den Peninsular- und Deli- als auch von den Menangkabau-Malayen gespielt. In der „Tijdschrift voor Nederlandsch Indië" [2]) finde ich in dem Aufsatz: „Bijdrage tot de kennis der Maleijers ter Westkust van Borneo" folgende Stelle: „Zij hebben mede een spel gelijk aan dat, 't welk bij ons bekend is onder den naam van schaap en wolf." Obzwar hier weiter nichts Näheres über dieses Spiel mitgetheilt wird, so ist es dennoch nicht unwahrscheinlich, dass mit dem erwähnten Spiele unser *Rimau-rimau* gemeint sein könne. Auch eine Stelle in H. E. D. ENGELHARDS „Mededeelingen over het

[1]) VETH: Java, geogr., ethn. hist. 1875 I, 625.
[2]) Jahrg. 1853 II. p. 233.

eiland Saleijer"[1]) bestätigt wenigstens das Vorkommen des Damspieles auf Saleijer. Der betreffende Passus: „Evenals dit is ook het inlandsche damspel naar 't schijnt van de Europeanen overgenomen. Het wordt echter gespeeld met 16 steenen of schijven aan weerskanten en volgens het onderstaande figuur" (worauf unsere Figur abgebildet wird) ist die einzige, das von mir erwähnte Damenspiel direkt berührende Angabe, welche ich finden konnte.

Auch auf Celebes ist das Tigerspiel bekannt. Nach Dr. B. F. MATTHES wird dasselbe dort „*mitjang-mitjang*" genannt, von „*mitjang* = Tiger"[2]).

A. L. VAN HASSELT[3]) führt in dem Kapitel, welches über die Spiele der centralsumatranischen Malayen handelt, ein Spiel „*tjatoere*" genannt an, welches offenbar nur eine Varietät unseres *Rimau*spieles ist und dessen Name eine Abänderung des malayischen Ausdruckes „*Tjatur*" für das Schachspiel sein dürfte. Leider geht v. HASSELT nicht näher auf den Gang des Spieles ein, sondern vergleicht es nur mit dem Spiel auf Wolf und Schaf und giebt eine Abbildung der gebräuchlichen Spielfigur wieder, welche von der hier abgebildeten nur durch das Fehlen der beiden Berge verschieden ist. Nach den weiteren Ausführungen desselben Autors, wird dieses Brett aus Holz verfertigt und die Linien hineingeschnitten, doch erwähnt v. HASSELT auch die im Sand improvisierten Figuren. In MARSDEN's History of Sumatra, wird zwar unser Spiel nicht erwähnt, doch bemerkt MARSDEN[4]), dass auf Sumatra ausser Spielen auf gewürfelten Brettern auch solche auf anderen „delineations" vorkommen.

Ob diese Spiele und welches von beiden auch noch auf anderen Inseln des Malayischen Archipels vorkommen, ist aus der Litteratur nicht zu ergründen und nur die beiden Spielbretter in den Amsterdammer und Leidener Sammlungen, beweisen das Vorkommen eines derselben für Java (Amsterdammer Sammlung, Sammlung DE CLERCQ Inv. N°. 538; Leiden, Inv. N°. 370/1894). Die diesbezügliche Stelle in J. CRAWFURD's History of the Indian Archipelago[5]) wo über malayische Spiele gesprochen wird, besagt nur: „of the sedentary games of skill, the native ones are a variety of descriptions played on checkers resembling our draughts. RAFFLES führt in seiner History of Java[6]) zwei Spiele an, welche einige Aehnlichkeit mit dem *Rimau*spiele aufzuweisen haben. Das erste von ihnen „*Māchanan*" (*māchan* oder *matjan* ist die javanische Bezeichnung für Tiger, durch den Suffix *an*, wird wie in dem ersten Falle durch Verdoppelung, die Aehnlichkeit mit dem Gegenstande des Grundwortes, z. B. *anak*, Kind, *anakan*, Puppe, angedeutet) wird von zwei Personen gespielt, von welchen jede einen Tiger besitzt. Ausser den beiden Tigern befinden sich auf dem Spielbrette noch 18 andere Steine, (VETH l. c. spricht von 23 Kühen) welche Kühe repraesentieren. Welcher von den beiden Spielern die meisten Kühe erbeutet, gewinnt. Aus dem Wortlaute dieser Stelle, lässt es sich nicht einmal feststellen ob jene 18 Steine neutral sind, oder ob sie etwa zur Hälfte jedem der beiden Spieler angehören. Es kann also keine andere Aehnlichkeit mit dem *Rimau*spiele festgestellt werden, als, dass die stoffliche Idee der Spiele die gleiche und zwar ein Tigerkampf ist.

Eine grössere Aehnlichkeit besteht mit dem zweiten von RAFFLES angeführten Spiele,

---

1) Bijdragen tot de Taal- Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië. Volgr. IV. Bd. 8, 1884 p. 315.

2) Siehe die Werke von Dr. B. F. MATTHES: Bijdragen tot de Ethnologie van Zuid-Celebes pg. 129, Boegineesch Woordenboek pg. 256, Vol. 1 und Makassaarsch Woordenboek, 2de druk, pg 234, Kol. 2.

3) P. J. VETH: Midden-Sumatra, Dl III. Volksbeschrijving en taal door A. L. VAN HASSELT. Leiden 1882 p. 127.

4) Third Edition London 1811 p 273.

5) Edinburgh 1820. Vol. I, p. 112.

6) Second Edit. London 1830 I. p. 391.

welches „*Malingan*” heisst (*maling* jav. = stehlen, Suffixbedeutung wie früher) und dessen Ziel die Einschliessung der feindlichen Steine bildet. VETH (l. c.) sagt, dass jeder Spieler mit 18 „stukken” seinen Gegner festzusetzen sucht, was freilich insoferne die beiden Spieler die gleiche Anzahl Steine besitzen, einen ziemlich tiefgehenden Unterschied zwischen der Spielart des *Rimau*spieles und des *Malingan* involvieren würde. Doch wird auch über dieses Spiel nichts Näheres mitgetheilt und somit ist es nicht möglich die Spiele mit einander zu vergleichen.

Obzwar also die Litteraturnachweise über dieses Spiel ziemlich spärlich sind, so trage ich dennoch kein Bedenken um das Vorkommen des Spieles für die meisten der indo-malayischen Inseln anzunehmen. Es geht aus den mir zur Hand stehenden Original- und Litteraturangaben wohl zweifellos hervor, dass das *Rimau*spiel ein, den eigentlichen Malayen angehörendes Geisteseigenthum sei und dass es ihnen eher bekannt war als das Damenspiel. Ihre Kolonisten haben das Spiel weiter verbreitet und ich glaube nicht fehlzugehen, wenn ich überall wo das Damenspiel auf der *Rimau*figur gespielt wird, auch die Kenntniss des *Rimau*spieles voraussetze. Die Frage ob die Idee des Spieles einem indischen Belagerungs- oder Kriegspiele entlehnt worden sei, ist, wenn auch wahrscheinlich, dennoch mit Sicherheit nicht zu bejahen. Wenigstens aber scheint die eigenthümliche Spielfigur original zu sein.

I. NOUVELLES ET CORRESPONDANCE. — KLEINE NOTIZEN UND CORRESPONDENZ.

Geachte Redacteur!

XXII. In den eersten jaargang van uw Archief werd een artikel opgenomen over „het 'Hasan-Hosein of Taboetfeest” (ook 'Asjoerafeest geheeten), te Benkoelen, ingezonden door de Heeren HELFRICH, WINTER en SCHIFF, dat mij destijds aanleiding gaf tot eenige opmerkingen. Later is, op eene plaats waar men dit niet licht zoeken zou, eene nieuwe bijdrage tot de kennis van dit feest verschenen, die eene belangrijke aanvulling geeft van het genoemde stuk, en waarop het mij niet overbodig schijnt de aandacht der lezers van het Archief te vestigen. Het bedoelde opstel is afkomstig van den heer TH. DELPRAT, ingenieur bij den aanleg der Staatsspoorwegen op Sumatra's Westkust, en is volstrekt niet als bijvoegsel tot het stuk van den heer HELFRICH c. s. aan te merken, maar geheel onafhankelijk daarvan geschreven. Klaarblijkelijk is de heer DELPRAT met genoemd stuk niet eens bekend geweest. Terwijl het opstel van HELFRICH zich tot de viering van het 'Asjoerafeest te Benkoelen bepaalt, en alleen nog opmerkt dat „ook in Kroë en nog hier en daar op Sumatra's Westkust” de viering van dit feest wordt aangetroffen, wordt het door den heer DELPRAT beschreven, zooals het jaarlijks te Padang en te Fort de Kock plaats heeft. Die viering schijnt dus op Sumatra meer algemeen te zijn dan het artikel van den heer HELFRICH doet vermoeden. De heer DELPRAT beschrijft eerst de viering zooals zij in Perzië plaats heeft, en volgt daarin de beschrijving die gevonden wordt in het Tijdschrift „de Aarde en haar Volken” jg. 1865. Dit gedeelte van zijn opstel bevat dus niets nieuws, maar omtrent de viering op Sumatra leeren wij van hem onderscheiden nieuwe bijzonderheden. Vooreerst blijkt uit zijn opstel, dat in het Gouvernement der Westkust de viering van het feest verboden is geweest en het verbod eerst sedert kort door den Gouverneur is opgeheven. Hieruit zou zich, dunkt mij, laten verklaren, waarom noch de heer VAN HASSELT in zijn „Volksbeschrijving van Sumatra”, noch de heer M. BUYS in zijn „Twee jaren op Sumatra's Westkust”, noch de heer VERKERK PISTORIUS in zijne „Studiën over de inlandsche huishouding in de Padangsche Bovenlanden”, van dit feest eenig gewag maken. Toen die schrijvers in het Gouvernement der Westkust vertoefden, hoorde men daar niet van dit feest, omdat het, ofschoon bij de inlanders niet vergeten, onder interdict lag. In Benkoelen en verder zuidwaarts, d. i. in de niet onder het Gouvernement der Westkust behoorende gewesten die de Residentie Benkoelen uitmaken, bleef het in zwang; maar ook in de meer noordelijk gelegen Padangsche landen stak het het hoofd weder op, zoodra het verbod was opgeheven.

Eene andere bijzonderheid die in de mededeeling van den heer DELPRAT onze aandacht verdient, is dat van het feest een in het Maleisch geschreven reglement of handleiding bestaat, „tartib mela-



kookan taboet Hasan dan Hosein" getiteld. Wèl een bewijs dat het feest in de Maleische landen van meer gewicht is, dan de schaarschte der berichten zou doen denken!

Ook in de wijze der viering, zooals zij door den heer Delprat beschreven wordt, valt nog wel het een en ander op te merken, b. v. de onderscheiding tusschen den grooten en den kleinen taboet, — eene onderscheiding die ik mij niet herinner in eenige andere beschrijving te hebben aangetroffen. Opmerking verdient ook dat te Fort de Kock, na afloop der feestviering, de Taboets, die men te Padang in zee werpt, in een der diepe ravijnen van het Karbouwengat worden geworpen.

De heer Delprat heeft zijne beschrijving van het *Moharram*-feest (ten onrechte door hem *Moharran*-feest gespeld) van eene fraaie afbeelding, waarop de Taboets in statigen optocht worden rondgevoerd, doen vergezeld gaan.

Het stuk van den heer Delprat wordt gelezen in een populair bellettristisch tijdschrift, namelijk in „Eigen Haard", Jg. 1889, n°. 40. Zonder te beweren dat het daar misplaatst is, geloof ik toch, dat het aan de aandacht van vele, althans van de meeste buitenlandsche lezers van het Archief licht zou ontgaan, zoo gij, mijnheer de Redacteur! mij niet uwe vriendelijke hulp wildet leenen om het in ruimer kring bekend te maken.

Arnhem, 1889. P. J. Veth.

XXIII. Ein neuer Beitrag zur Geschichte der Verwischung der Herkunft ethnographischer Gegenstände. Mit Taf. XV, Fig. 3.

Im Frühjahr 1889 hatte ich Gelegenheit die ethnographische Abtheilung des Museums der „Overijselsche Vereeniging tot ontwikkeling van provinciale welvaart" behufs Anlage eines Catalogs eingehend durchzusehen. Neben manchen der gewöhnlich in derartigen Sammlungen vorkommenden Gegenstände, fand ich auch hier eine Reihe seltenere und ältere Objekte von den Inseln des Stillen Oceans, Süd-Amerika, etc., auf die ich später zurück zu kommen hoffe. Ausser dem genannten Museum besteht zu Zwolle noch ein zweites unter dem Titel „Geschiedkundig Overijselsch Museum", Gegenstände die für die Geschichte der Provinz von Wichtigkeit sind, enthaltend. Gelegentlich eines Besuchs desselben fand ich indes dort ein, aus einem Elephantenzahn verfertigtes Blasehorn, mit prachtvoll geschnitzter Eidechse en relief von unzweifelhaft West-Afrikanischer Herkunft als „Rufhorn eines Schiffers" etikettiert und ausser diesem das auf Tafel XV, Fig. 3, abgebildete Beil mit leider beschädigter grosser Stein-Klinge.

Auf den ersten Blick sehen wir dass wir es hier zu thun haben mit einem jener seltenen Stucke von sicher Brasilianischer Provenienz wie Dr. A. B. Meyer solche auf Tafel X Fig. 6 und 7 seines Werkes: „Seltene Waffen aus Afrika, Asien und Amerika" abbildet und auf pag. 6 naher beschreibt. (Siehe auch H. v. Ihering: Verbreitung der Ankeraxte in Brasilien; Verh. d. berl. anthrop. Gesellsch. 1888, pg. 217 ff. und Hochstetter in: Denkschr. Wiener Akad. XXXV. Pl. V, Fig. 4.).

Der Stiel des hier in Rede stehenden Exemplars ist von Holz verfertigt, mit einem Rohrstreifen ganzlich umwunden und tragt auf seinem untern Ende ein Stück einer weissen Muschel (Pyrula?). Die Lange des Stiels betragt 57, die grosste Breite 8,5, die kleinste 4 cM. Die Breite des erhalten gebliebenen Stückes des Beils 18 cM.

Zufolge der Etikette hat dies Beil als Waffe, wahrend des sogenannten Patrioten-Aufstandes in Deventer 1787 gedient. Ein an dem Beil mittelst einer dunnen Drathkette befestigtes schwarzes, braun umrahmtes Schild, vermeldet in weisser Schrift auf der einen Seite das Folgende:

„Arma Tenebrarum, inventa A°. 1787 formidolosi temporis patriotissimi reliquia"

während auf der anderen das Folgende steht:

„Dit waapentuig der duisternis
gebruikt door boose listen
toont wat gewaande vrijheid is
Daar licht en plichten misten A° 1787".

Erinnern wir uns wie Brasilien in siebzehnten Jahrhundert unter Niederländischer Herrschaft stand, so dürfte uns das plötzliche Auftreten dieses Stückes an so unerwartetem Orte kaum Wunder nehmen und wir darin nur einen Zeugen mehr jener, lang entschwundenen ruhmreichen Epoche sehen. Dem Zufall verdanken wir es dieses Stück aus seiner Verborgenheit hervorziehen und dasselbe mit Zustimmung des Vorstandes des genannten Museums hier besprechen und damit weiterer Untersuchung und Vergleichung zugängig machen zu können.

J. D. E. Schmeltz.

XXIV. Die Slaven in Franken. — Im Kreise Oberfranken des Königreichs Bayern hatte sich vom Osten herein über Sachsen, und speciell über Ölsnitz eine Fluth von Slaven ergossen, welche hier, vermischt mit Thüringern, bleibende Wohnsitze sich gegründet hatten. Vom äussersten Osten her, und als letzten westlichen Ausläufer ihrer Ansiedlungen, haben sie rechts von dem in ihrem Idiom als Flussname ausklingendem „*itz*" und südwestlich fortschreitend folgende Niederlassungen, die heute noch bewohnten Dörfer gegründet: Feilitz, Lainitz, Ködiz, Siebenhitz, Lamitz, Tauperlitz, Selbitz, Culmitz,

Lübnitz, Gössnitz, Thiemitz, Regnitslosau (an einer nördlichen anderen Regnitz) Kulmitz, dann auf dem Juraplateau noch südlicher: Köditz, Zwernitz, Wehlitz, Lamitz, und bis Bamberg vorgeschoben: Schesslitz. Während im Westen an ihrem eigentlichen Fluss: der Itz, bis gegen das christliche Bamberg herab die Dörfer: Mettlitz, Püchitz, Kreidlitz, Teuschnitz, Zettlitz gegründet wurden. Weiter als bis Bamberg sind sie hier nicht gekommen, obgleich sie, noch weiter nach Süden sich ausbreitend, an ihren heimathlichen Flüssen: Pegnitz, Rednitz und Regnitz wieder gegen Bamberg vorgedrungen waren. Im Norden lebten sie vermischt mit Thüringern (Zeuge davon sind die hellen A, die in Thüringen [Jena, Zella, Apolda, Kahla etc. etc.] und auch in unserer Gegend noch gehört werden: Naila, Döbra, Eila, Lauscha, etc.), die aber ihre Flüsse nach dem allgemein deutschen Namen: „ach" (Wasser): Hasslach, Steinach, Rodach, Cronach, und auch ihre grösseren Dörfer danach benannten: Cronach, Hasslach, Sesslach, Rodach; und Ödungen zu grünem Grunde machten: Neuengrün, Weidersgrün, Heidengrün, Ruppertsgrün, Reicholdsgrün, Braeunersgrün, Kühlengrün, oder nach ihrer felsigen Umgebung: Wallenfels, Wartenfels, oder nach der Mühe, die sie beim Reuten ihrer Hufen aufwendeten: Heinersreut, Bernreut, Reinersreut, Wolfersreut, Kutchenreut, etc.; während die auf dem Jura sesshaften es mit den Steinen hielten: Gössweinstein, Pottenstein, Wichsenstein, Betzenstein, Hilpoltstein, etc.

Dass übrigens auf dem Jura selbst noch slavische Dörfer waren, zeigt das Dorf Witzmannsberg, und eine von den berühmten Dolomithöhlen des Jura heist die Witzenhöhle, weil in ihr der Hauptgötze: Witz verehrt worden sein soll, wenn nicht die Geschichte selber ein Witz ist.

Ob aber die Hummelbauern, unterhalb Bayreuth, die in den Dörfern um *Mistelgau* herum wohnen, ein eigenes, in sich abgeschlossenes Völkchen, das seine verschiedene Kleidung und Gewohnheiten hat, noch Reste der alten Slaven sind, ist ungewiss. Aber nicht blos in ihrem Gesichte, sondern auch in den Physiognomien der Jurabewohner im allgemeinen, ist heut noch der slavische Charakter: die vorstehenden Backenknochen, und das breite Gesicht vorherrschend. Die Sprache aber ist die südbayrische, die von hier an bis Wien, die Alpen (die schweizerischen, die allemannische Sprache haben, abgerechnet) mit eingeschlossen, gesprochen wird; an den Westabfällen des Jura hört sie plötzlich auf, und tritt die fränkische an ihre Stelle, die selber wieder im Süden in das Nürnberger Idiom einmündet.

Die Slaven des Jura haben deutliche Spuren ihrer Niederlassungen in einer grossen Anzahl von Grabhügeln übrig gelassen, die von Zeit zu Zeit eröffnet werden, und jene Geräthschaften enthalten, welche unbezweifelt slavischen Kunstfleiss zeigen.

Die Jurathäler selbst, tiefe Einschnitte mit klaren Flüssen, haben an ihren Böschungen einige Meter über dem Flussniveau offene weite Höhlen, sogenannte Urwohnungen mit Knochenresten, Kohlen u. Fragmenten von Thongefässen. Ob aber gerade alle von Slaven herrühren, möchte nicht so allgemein ausgesprochen werden.

BAMBERG. Dr. A. HAUPT.

II. QUESTIONS ET REPONSES. — SPRECHSAAL.

II. Poignards de Bornéo? (Voir Pl. XV. Fig. 4—6). — Le Musée national d'Ethnographie des Pays-Bas a acquis, il y a quelque temps, d'un antiquaire trois poignards d'une forme très singulière, mais sans indication du lieu de provenance.

Le premier (fig. 4) a une lame damascée à deux tranchants, avec poignée en bois brun, rayée transversalement, à tête de béquille, ciselée aux deux extrémités en têtes humaines (Fig. 4*a*). Le fourreau est en bois brun rouge, un des côtés près de l'orifice est orné d'une face humaine en relief sur laquelle les sourcils et les moustaches sont tracés en couleur noire.

Longueur totale 31, longueur de la lame 16, largeur de la lame en bas de la poignée 8 cM. Inv. N°. 783/1.

Le second exemplaire (fig. 5) a une lame damascée, trilobée. La poignée est en bois brun; le fourreau est en bois brun-rouge, ayant près de l'orifice une face humaine avec moustaches noires et une barbe blanche au menton.

Longueur totale 37, longueur de la lame 24, la plus grande largeur de la lame 7,5 et en dessous de la poignée 2,5 cM. Inv. N°. 783/2.

Le troisième (fig. 6) a une lame à cinq lobes, ornée de ferrets en laiton. La poignée en bois brun-noirâtre, à tête en béquille, ornée de ciselures et de fleurs, ainsi que de deux tresses de cheveux. Le fourreau en bois gris-noirâtre, orné près de l'orifice d'une face humaine en relief, dont les sourcils, yeux, moustaches et cheveux sont tracés en couleur noire, tandis que la barbe du menton est en poil blanc.

Longueur totale 44, longueur de la lame 26, la plus grande largeur 8, la largeur sous la poignée 2 cM. Inv. N°. 783/3).

Comme les faces humaines représentées sur les susdits poignards ressemblent à quelques masques

de Borneo et que le dernier poignard est fait d'une lame (comme il parait encore par les traces des cannelures), ce qu'on trouve quelquefois parmi les poignards de Borneo, il est probable que les trois objets proviennent également de cette île.

Nous prions nos collègues de vouloir bien nous renseigner si de pareils poignards se trouvent peut-être dans d'autres collections avec indication précise du lieu de provenance. J. D. E. Schmeltz.

III. Wasserkrug aus Mittelamerika (Antwort, Siehe Bd. II Taf. XII Fig. 4a & 4b). Das Kgl. Museum für Völkerkunde in Berlin besitzt zwei von Herrn Oertling geschenkte, mit den abgebildeten identische Exemplare, die angeblich aus Colima c. a. 60 Meilen westlich von Mexico stammen sollen. C. W. Lüders.

III. MUSÉES ET COLLECTIONS. — MUSEEN UND SAMMLUNGEN.

XXVI. Ethnographisches Reichsmuseum, Leiden. — In Band I dieses Archivs p. 236 u. f. berichteten wir über die Erwerbungen dieser Anstalt bis Ende September 1888; daran anschliessend entlehnen wir hier eine Uebersicht desjenigen Materials welches bis Ende September 1889 in den Besitz derselben gelangte, dem Jahresbericht des Director Dr. Serrurier, in der dort angenommenen, geographischen Reihenfolge.

Asien. *Niederländisch Indien. Java.* Ausser der, in dieser Zeitschrift schon mehrfach erwähnten Erwerbung naturgetreuer Facsimile der, zu den Reichs-Insignien von Jogjakarta gehörenden fünfzehn Lanzen mit Spitzen in Form von Drachen, Vögeln etc. (Siehe Bd II, pg. 53 und Bd III, pg. 102) wurde dem, von dieser Insel vorhandenen Material hinzugefügt ein Kris mit eingravierter Zauberformel, ein antiker Kris dessen Heft und Klinge aus einem Stück gearbeitet sind und dessen Griff in der Form eines Götterbildes.

Ausserdem ist einem Gönner ein Geschenk von zwei und siebenzig Stück jener bekannten, kunstvoll aus Rindshaut geschnittenen und hernach bemalten Figuren für den Wajang, das javanische Schattenspiel, zu verdanken.

Bali. Von demselben Gönner gingen von dieser Insel eine Anzahl Stücke antiker Holzschnitzarbeiten ein: Eines unbemalt und einen Singakopf, inmitten von Ranken und Blattwerk vorstellend, während alle übrigen Stücke bemalt sind und sich meist aus verschiedenartig gewundenen Schlangen in Verbindung mit Figuren von Menschen, Blumen, etc. zusammensetzen.

Sumatra's Ostküste. Von hier beschränkten sich die neuen Eingänge auf eine Bambusdose mit eingegrabener Battakschrift, einen von Palmblatt geflochtenen Hänger für einen Wasserkrug und einen Dolch. Von den *Mentawai Inseln* wurde das, Bd I pg. 218, Taf. XVIII, Fig. 1 u. 2 beschriebene und abgebildete Tättowiergeräth erworben, während von *Nias* der Güte eines, dort länger stationiert gewesenen Militar-Arztes eine sehr umfassende und werthvolle Sammlung zu danken ist, welche in äusserst wünschenswerther Weise das, von dieser Insel schon vorhandene Material ergänzte und eine grosse Menge der, in Modigliani's Werk Un Viaggio a Nias erwähnten und abgebildeten Gegenstände enthielt; so u. A. von Kleidungstücken und Schmuck die l. c. Figur 108, 119 und 126 abgebildeten Stücke, eine Waagschale l. c. Fig. 7 abgebildet, verschiedene der abgebildeten Dolche und Schwerter, sowie Schilde; von letzeren jene auch in diesem Archiv (pg. 214, Bd II) beschriebene ältere Form. Ferner verschiedene Formen von Trommeln und eine Reihe von Ahnenbildern wie Modigliani sie (Fig. 103) abbildet. Von *Engano* empfing das Museum eine Reihe von Haus-Modellen, Kleidungstücken von Palmblattstreifen, Schmuck und eine hölzerne Frauenkopfbedeckung wie solche bei von Rosenberg: Der malayische Archipel pg. 200 links, ziemlich ähnlich dargestellt ist.

Borneo's Westl. Abtheilung. Von hier wurde unter anderem ein Schwert Atjehscher Herkunft, 1856 gelegentlich einer Expedition erobert, sowie ein krummes Schwert in hölzerner, mit versilbertem Kupferblech bekleideter Scheide, wie bei Demmin: Waffenkunde pg. 415, Fig. 64 abgebildet, aus der Nachlassenschaft des 1872—73 verstorbenen, Sultan's von Pontianak stammend, erworben. Ausserdem schenkte ein anderer Gönner einen Frauenrock eigenen Gewebes einer Battang-Lupar Frau und einen kronenartigen Kopfschmuck für festliche Veranlassungen, bestehend aus einer Scheibe von Kokosnuss als Basis, mit darin steckenden vielen, Fähnchen ähnlich geschmückten, Stäbchen, ebenfalls von einer Batang-Lupar Frau.

Borneo's Südl. u. Oestl. Abtheilung. Von hier sind in erster Linie zu erwähnen eine Reihe von Kleidungstücken, Schmuck, Werkzeugen, wie solche bei dem inländischen Gewerbebetrieb gebraucht werden und ein grosser, sogenannter „heiliger Topf" alles aus dem Sultanat Kutei; ferner der in Bd II, Taf. VIII, Fig. 11 abgebildete Hampatong und ein zweiter heiliger Topf (Siehe dies Archiv Bd III, pg. 29) als Geschenk.

Celebes. Wie bekannt, besitzt das Ethnographische

Reichsmuseum die grossen, durch Dr. B. F. MATTHES zusammengebrachten Sammlungen, welche für die Kenntnis des Lebens und Treibens der Makassaren und Buginesen von so unschätzbarem Werthe sind. Leicht begreiflich ist es, dass einzelne Gegenstände in Folge der mehrfach veränderten Bestimmung dieser Sammlungen beschädigt wurden oder wohl gar ganz verloren gingen, bis die Sammlungen endlich hier ihren sicheren Zufluchtsort fanden. Um so erfreulicher ist es das der genannte Autor Sorge trug, und weiter sorgen wird diese Sammlungen zu erweitern und zu ergänzen, so dass begründete Hoffnung vorhanden, dass die hier besprochene Abtheilung des Museums für fernere Studien betreffs der Ethnographie der Makassaren und Buginesen sich einst von ausschlaggebender Bedeutung erweisen wird. Von einem anderen Gönner ging ein grosser Sarg ein wie solcher in den Bijdr. tot de Taal- Land- en Volkenk. van Ned.-Indie, 1884, von *Saleyer* beschrieben und abgebildet ist. Ein anderer schenkte ein prächtiges Modell eines Gebäudes für die Abhaltung von Festen und Zusammenkünften, mit der, durch eine grosse Anzahl, in verschiedenster Weise naturgetreu angekleideter Puppen, verdeutlichten Darstellung der Heirathsfeier eines eingebornen Fürsten. Von einem anderen Freunde empfing das Museum mehrere Dolche, einige Amulete, einen Gürtel mit daran befestigten Amuleten und eine Wurflanze für die Hirschjagd.

Für die Kenntnis der Gebräuche in den Geheimgenossenschaften unter den *Chinesen in Nederländisch Indien* ist ein Geschenk einer Reihe, auf Leinen geschriebener Diplome, wie solche den Mitgliedern beim Eintritt in diese Genossenschaften ertheilt werden (siehe G. SCHLEGEL: The Hung league; Verhand. Batav. Gen. Deel 32, 1866) von grossem Interesse.

Von *Malakka* gingen zwei Lanzen und ein Kris ein; *Britisch Indien* ist unter den Erwerbungen dieses Jahres durch eine Anzahl Muster der sogenannten Knüpffärberei (Tie and dye work) wie solche unter anderem in diesem Archiv Bd. II, pg. 106 und im Journal of Indian Art, September 1886 und April 1889 beschrieben, vertreten; sowie durch einige, aus dem vorigen Jahrhundert stammende Aquarelle, Scenen aus dem täglichen Leben vorstellend, worunter u. A. die Frisur einer vornehmen Dame durch ihre Dienerinnen, vortrefflich gemalt und wovon ein beinahe übereinstimmendes Exemplar sich in der Pariser National Bibliothek (siehe: LANGLÈS: Monuments de l'Hindoustan, Vol. I, pl. 50) befinden soll. Ferner wurden erworben eine Anzahl Lanzen, einer jener eigenthümlichen schwanzähnlichen, von den *Rengmahs* im Streit getragenen Schmucke für das Hinterhaupt, Schmuck für die Beine, Arme und Hüften meist von roth und gelb gefärbten Rohrstreifen geflochten, zwei Hackmesser und drei grosse von Rohr geflochtene Schilde, wovon das eine mit Tigerfell, die beiden anderen mit verschiedenartig gefärbtem Ziegenhaar auf der Vorderseite bekleidet, sämmtlich von den *Naga*. Das Ornament der letzteren beiden Schilde bildet eine Reihe von Büffelköpfen längs der Mittellinie (Siehe u. A. BASTIAN: Völkerstämme am Brahmaputra pl. II, Fig. VI u. IX und Journ. of the Anthrop. Inst. of Great Britain and Ireland Vol. XI, pl. IV, fig. 1 u. 13, und pl. XIX, fig. 2).

China. Neben einigen Erwerbungen von untergeordneter Bedeutung ist für dies Gebiet zu erwähnen ein prachtvolles mit farbiger Seide und Golddraht gesticktes Kostüm eines Schauspielers für die Rolle eines Kaisers, eine Revolverarmbrust, wie bei DEMMIN Waffenkunde, pg. 504, Fig. 20 und WOOD, Man and his Handiwork pag. 267 abgebildet. Ausserdem sind demselben Gönner von welchem die oben erwähnten Aquarelle aus Britisch Indien empfangen wurden, eine Reihe Muster von Applicationsarbeiten auf Papier befestigt, von verschiedenfarbigen Seidenfäden und Golddraht verfertigt, zu verdanken. Dieselben stellen Tempeldiener, sowie mythologische Personen, etc. vor. Von letzteren mögen hervor gehoben werden: WÉN-TIÉN-TSOU-LI (MANJUSRI) der Gott der Weisheit und erhabenen Wissenschaft, auf einem vierfüssigen geschuppten, fabelhaften Thier mit Drachenkopf reitend, (siehe Catal. du Mus. Guimet, 1883 pg. 118); DHARMA der Gründer des Budhismus in China, auch TA-MO genannt (Op. cit. pag. 119 u. ff.); LOU-TSAÏ-HÔ im Kostüm der Litteraten und mit einem Castagnette-artigen Musikinstrument in der linken Hand, (Op. cit. pg. 142); der weisbärtige Gott des Süd-Gestirns: NAN-KIEN-LAO (Op. cit. p. 17, 18, etc); LI-TÉ-KIAÏ mit schwarzer Teufelsfratze, einer budhistischen Pilgerflasche in der linken Hand und einer Krücke in der rechten (Op. cit. pg. 141); sowie GAMA SÉNNIN mit seiner Kröte hinter sich und einer Schnur chinesischer Münzen in den Händen (Op. cit. pg. 21); etc. Ferner stammt von demselben Gönner eine Chromoxylographie, die Feste der zwölf Monate vorstellend.

Korea welches bis jetzt nur durch eine geringe Anzahl von Gegenständen, aus älterer Zeit stammend, im Museum vergegenwärtigt war, erhielt eine äusserst werthvolle Bereicherung durch den Ankauf einer Sammlung von Hausrath, Kleidungstücken und Schmuck, Waffen etc. Besonders hervor zu heben ist hier ein Schuppenmantel mit dazu gehörendem Helm und Ehren-Säbel eines Generals, ein Schreibetui mit prächtiger Einlege-Arbeit, Kostüme für Mann, Frau und Kind, etc. Ausserdem kamen Geschenke von Seiten verschiedener Freunde des Museums,

meist Zeichnungen, Scenen aus dem Volksleben darstellend.

Für die Abtheilung *Japan* wurden einige, aus Elfenbein geschnittene Miniatur-Masken, ein Priesterdolch in, mit Schnitzwerk verzierter Elfenbein Scheide, einige Aquarelle, ein Modell einer Rüstung, etc. erworben.

Annam ist unter den Erwerbungen dieses Jahres durch nur ein Stück, das erste welches von dort ins Museum gelangt, vertreten: nämlich durch die ausgezeichnet in Holzschnitzwerk ausgeführte und bemalte Figur eines jener Strassengaukler oder Zauberer, die bei religiösen Ceremonien in China und den benachbarten Ländern eine grosse Rolle spielen, sich den scheusslichsten Martern unterwerfen (Siehe: Dr. Groot: Jaarlijksche Feesten en Gebruiken van de Emoy-Chineezen pg. 224, 227) und die nach Herrn Prof. Schlegel's Mittheilung auch wohl hie und da fälschlich als Schamanen bezeichnet werden (Siehe G. A. Wilken: Het Shamanisme bij de volken van den Indischen Archipel, in Bijdr. tot de Taal-, Land- en Volkenkunde v. Ned. Indie, Deel XXXVI 1887, pg. 498). Die Chinesische Sprache besitzt selbst kein eigenes Wort für Schamanismus und jene Bezeichnung ist allein statthaft für die sog. Zauberer des mongolischen Zweiges des Buddhismus. Die hier in Rede stehende Figur zeigt uns einen, auf einem Krückstok lehnenden Mann, mit in den Oberarmen steckenden Messern.

Von *Nord-Borneo* wurden einige Lanzen, Schwerter und ein jener bekannten, mit Zinnfolie belegten und verzierten Schädel, wie sie bei der Verehrung der Ahnen gebraucht werden, erlangt.

Nicobaren. In Folge eines Tausches gegen Doubletten des Museums konnte die Kultur der Eingebornen dieser Inseln ihre erste Repräsentation durch eine Sammlung erlangen, in der sich neben Lendenschürzen von Blattstreifen und Baumbast verschiedenes Hausgeräth, wie z. B. eine Lampe aus einer Kokosnuss verfertigt, Schaber für Kokosnuss, irdene Töpfe, Wasserflasche von Kokosnuss und Bambus, Trichter von Blättern; so wie ferner ein Wochenkalender, ein Rechenapparat, Hausgötzen und sonstige, mit dem Kultus der Eingebornen und dem Ahnendienst in Verbindung stehende Objekte befinden. Manche der hier erwähnten Gegenstände sind in Journ. of the Anthrop. Inst. Vol. VII (1877) pl. XV, fig. 1, 12, 19 Vol. XI, pl. XXIV, XXV, fig. 1*a*, 3, 6 u. pl. XXVI, fig. 1 u. 10 und in den Verh. der berl. anthrop. Gesellschaft 1884, pg. 20 & 329, abgebildet und beschrieben.

Von den *Andamanen* wurden einige Pfeile erlangt; von den am *Amur* wohnenden Stämmen der Giljaken und Golden einige Tabakstaschen, ein Handschuh für einem Bogenschützen, etc.

Afrika. Wie in unserm vorigen Bericht nimmt auch in dem gegenwärtigen *West-Afrika* und vor allem das Congo-Gebiet eine hervorragende Stelle ein. Schürze von Fasern und Thierfellen, verschiedenerlei Schmuck für den Hals, die Arme und die Beine in Gestalt von aufgereihten Menschen- und Thierzähnen, Fruchtkernen, cilinderförmigen Holzstücken, eisernen, kupfernen und Messing-Perlen, sowie von eisernen und Messing-Ringen für Arm und Bein, Kopfbedeckungen von Fell und von Federn, Rasirmesser und hölzerne Kämme wechseln in den Eingängen des Berichtsjahres ab, mit Gegenständen des häuslichen Gebrauchs, wie z. B. Löffeln, die entweder gänzlich von Kupfer, Eisen oder Elfenbein verfertigt sind, oder deren Schüssel aus einer Flussmuschel (Unio) besteht. Von Musikinstrumenten sind, neben Trommeln und den weit verbreiteten Elfenbeintrompeten, hölzerne Schellen eigenthümlicher Form zu erwähnen. Eine der Elfenbeintrompeten ist mit vielen Gruppen kleiner Zirkelchen mit einem Punkt in deren Mitte verziert, einem Ornament, welches an Objekten aus den verschiedensten Gegenden vorkommt und wie bekannt auch an prähistorischen Gegenständen sich findet. Siehe u. A. Verh. berl. anthrop. Gesellschaft 1875, pg. 126 & pl. 9. Von Waffen sind vor allem neben Dolchen, Schwertern, Pfeilen und Bogen grosse sichelförmige Schwerter (Siehe Coquilhat: Sur le haut Congo, pg. 241, fig. 3), sowie verschiedene Formen der eigenthümlichen Wurfmesser, worüber auch durch H. Schurtz in diesem Archiv, Bd II, pg. 9 u. ff, gehandelt, zu erwähnen (Siehe auch Schweinfurth, Artes africanae, pl. XII, fig. 3). Von Gegenständen des Kultus finden sich neben Amuleten einige Götzenbilder und Messer eigenthümlicher Form für das Opfern von Sklaven nach dem Tode ihres Herrn um diesem, wie angenommen wird ins Jenseits zu folgen und ihm dort zu dienen (Siehe u. A. Coquilhat, op. cit. pg. 172, 173 & 241, fig. 4). Fast alle erwähnten Gegenstände stammen von, im Innern des Congostaates, am Kassai, Maringo, Mobangi etc. lebenden Freunden des Museums. Aus demselben Gebiet stammt eine Kopfbedeckung die aus einem Flechtwerk von Rohrstreifen besteht, mit Baumbast überzogen ist und auf dem Brustschilde von Käfern (Goliathus cacicus und Augosoma Centaurus) befestigt sind.

Von dem Stamm der *Mondumbe* in Portugiesisch Angola gingen als Geschenk eine Reihe von Gegenständen ein, worunter sich Kriegsfetische, Fetische gegen Krankheit, Unglück etc., sowie hölzerne Nackenstützen einer eigenthümlichen, neuen Form mit kegelförmigem, mörserartig ausgehöhltem Fuss befinden. Von den Kaffern *Süd-Ost-Afrika*'s stammt eine hölzerne Nackenstütze in Gestalt eines Thieres. Von *Ost-Afrika* wurden einige Lanzen erworben.

Australien und der Stille Ocean. Ein Bumerang von höchst abweichender Form, nämlich der eines Fisches (Aal) oder einer Schlange ging mit der Angabe „auf der Insel Saghalin im Amurgebiet erlangt” ein. Aus *Nord-Ost-Neu Guinea* (*Kaiser Wilhelmsland*) wurde eine Sammlung von mehr denn hundert verschiedenen Gegenständen erworben; meist setzt sich dieselbe aus Bekleidungsgegenständen, Schmucksachen, Hausrath und Waffen zusammen; in allem prägen sich Spuren des Uebergangs zur Kultur der Eingebornen des *Neu-Britannia Archipels* aus; von hier wurden zwei helmförmige Masken, eine Reihe von Schmucksachen und einige Keulen erworben; von den *Admiralitäts-Inseln* einige Speere mit Obsidian-Spitze und von den *Salomo-Inseln* neben einer Anzahl Pfeile, zwei Ruder und sechs, bei Tänzen benutzte, Keulen, theilweise bemalt und mit Schnitzarbeit, stylisierte Menschengesichter, etc., wie aus PITT RIVER's Arbeit bekannt, verziert. Soweit das Gebiet Melanesiens. Aus Polynesischem Gebiete kam ein verzierter Schädel, bei der Verehrung der Ahnen dienend (SCHMELTZ u. KRAUSE: Die ethn.-anthrop. Abth. des Museum Godeffroy, pg. 242) von den *Markesas Inseln*, von der *Oster Insel* ein grosses, hölzernes Götzenbild mit gespreizten Beinen, von den *Tonga-Inseln* eine Sammlung Bekleidungsgegenstände, Schmucksachen, sowie einige Keulen.

Amerika. Vom äusserten Norden dieses Erdtheils, aus *Ost-Grönland* konnte in Folge eines Tausches mit dem ethnographischen Museum in Kopenhagen eine, die Kultur der Eskimos beinahe erschöpfend repräsentierende Sammlung erworben werden, die von der, an anderer Stelle dieses Archiv's schon eingehend erwähnten Expedition unter Leitung des Marine-Kapitän HOLM, stammt (Siehe Bd II, pg. 234 ff).

Von den Indianern *Nord Amerika*'s gingen theils als Geschenk, theils als Ankauf Gegenstände von dem Stamm der Zuni's ein; darunter befinden sich lederne Satteltaschen, irdenes Geschirr, theils vorhistorische Formen imitierend, Spielzeug, sowie eine Reihe jener eigenthümlichen, steinernen Fetische, wie sie im „Report Bureau of Ethnology”, Vol. II und durch Dr. H. TEN KATE in diesem Archiv Vol. III, pag. 118 ff. erwähnt und abgebildet.

Aus *Mexico* konnten einige prachtvoll gestickte Frauenhemden und ein Paar lederne Beinbekleidungen für Männer, prächtig verziert, theils im gebunzter Arbeit, theils mit silbernen Ornamenten, erlangt werden.

Aus *Nicaragua* kamen ein Bogen, Pfeile und einige andere Gegenstände; aus *Venezuela* von den Guajiro Indianern stammt warscheinlich ein Bogen und drei und zwanzig Pfeile, die im Anfang dieses Jahrhunderts nach Niederland gekommen, während endlich aus *Niederländisch Guyana* eine prächtige Steinbeil Klinge und eine roth-irdene Kühlflasche in der Form einer Ente (Verh. berl. anthrop. Gesellsch. 1888, pg. 485 u. pl. VII, fig. 1) eingingen.

Europa. Die Erwerbungen von hier beschränkten sich auf eine aus Pappe geschnittene und bemalte Schattenspielfigur, sowie einige braun glasierte Kaffeetassen mit Untersätzen aus der *Türkei*.

Die anthropologische Abtheilung des Museums erhielt als Zuwachs die Schädel von einem *Araber*, einem *Annamiten* und einem *Schi-jei Dajak* von *Borneo*.

Die oben gegebene Skizzierung des Zuwachses während des Verwaltungsjahres 1888—1889 giebt wiederum einen erfreulichen Beweis des fortdauernden Wachsthums des Museums und des zunehmenden Interesses für dasselbe bei Freunden in Niederland und in der Fremde; mehr und mehr rückt der Zeitpunkt näher, dass auch jene vier, in unserm vorigen Bericht erwähnten Gebäude, in die das Museum vertheilt ist, keinen Raum mehr bieten um an eine fach- und sachgemässe Aufstellung denken zu kön-

J. D. E. SCHMELTZ.

IV. REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BIBLIOGRAPHISCHE UEBERSICHT.

Pour les abréviations voir les pages 41, 74, 125, 159. Ajouter:

Ann. M. G. = Ann. du Musée Guimet. — **Cherb.** = Mém. de la Soc. Nation. des Sc. Nat. et Math. de Cherbourg. — **Minn.** = Bull. of the Minnesota Acad. of Nat. Sc. — **Mitth. O. G.** = Mitth. der ostschweiz. geogr.-commerz. Ges. in St. Gallen. — **N. F.** = Nordiske Fortidsmindese. — **N. v. d. D.** = Nieuws van den Dag. — **S. N. M. F.** = Samfundet för Nordiska Museets Främjande. — **St. Q.** = Mém. de la Soc. acad. de Saint-Quentin. — **Str. B.** = Journal of the Straits Branch of the R. As. Society. — **Z. M. R.** = Zeits. f. Missionskunde und Religionswissenschaft.

GÉNÉRALITÉS.

V. La thèse de l'unité du genre humain n'est pas nouvelle; M. le prof. F. RATZEL (Sächs. IV p. 301: Ueber die anthropo-géographischen Begriffe: Geschichtliche Tiefe und Tiefe der Menschheit), en la traitant de nouveau, sait y apporter de nouveaux arguments. M. D. G. BRINTON, dans une série d'essais très intéressants (Races and peoples. New York) embrasse le même point de vue en accentuant les divergences qui se sont produites entre les races par

le milieu dans lequel elles se sont développées. Cette question touche de près celle de l'acclimatation, que M. E. G. RAVENSTEIN aborde dans un discours prononcé à Leeds (Compte rendu dans Scott. 10 p. 541: The lands of the globe still available for European settlement). Le résultat de ses calculs est que la terre pourrait nourrir 5,994,000,000 personnes et que, avec un accroissement de 8 proc. par décade, ce chiffre serait atteint en 182 ans. Cette révélation certes n'est pas de nature à effaroucher les gens désireux du mariage, qui ne manqueront pas d'invoquer les progrès immenses que les sciences naturelles font touts les jours, ce qui doit produire une économie énorme, sinon une révolution totale, dans les conditions de la vie. Le discours de M. LOMBARD, sur la question aryenne (Bull. S. A. 4 p. 472: Description ethnographique sommaire de l'Europe), est suivi d'une vive discussion sur le berceau de cette race, que l'orateur trouve en Scandinavie. La même question est traitée par M. J. DENIKER (Bull. S. A. p. 320: Essai d'une classification des races humaines, basée uniquement sur les caractères physiques), qui propose la dénomination de Race mélanochroïde, type indo-atlantique, au lieu de race aryenne. On peut comparer aussi, dans le même bulletin, l'article de M. DE NADAILLAC (p. 638: La station préhistorique de Lengyel). Des sujets plus spéciaux sont traités dans le même bulletin par M. G. DE MORTILLET (p. 425: Le chien), qui considère le chien comme compagnon de l'homme depuis la civilisation néolithique (dans les kjoekkenmoeddings du Danemarc) et remarque qu'on n'a pas trouvé de chiens domestiques fossiles; le docteur CAPITAN (p. 609: Armes de jet à tranchant transversal, concave ou convexe. Av. beaucoup de fig.): et M. O. VAUVILLÉ (p. 628: Tranchets et flèches préhistoriques du département de l'Aisne).

Les Verh. A. G. contiennent des observations de M. K. TAUBNER (p. 169: Der Haken des Hakenkreuzes) sur le crochet d'un bâton qui, par la projection de son ombre, donne la figure de la svastika; et de M. W. JOEST (p. 210: Ueber den Ursprung des Wortes „Caviar"), qui fait dériver ce mot de la ville de Kapha (Théodosia). L'archéologie fournit encore des sujets à M. le Dr. W. DÖRPFELD (Z. E. p. 90: Ueber die Ableitung der griechisch-römischen Maasse von der babylonischen Elle); M. le comte GOBLET d'ALVIELLA (R. R. XX p. 135: Des symboles qui ont influencé la représentation figurée des pierres coniques chez les Sémites. Av. fig.); M. F. HAUG (Rheinl. p. 143: Ein verkanntes Opfergerath), qui donne l'explication d'une figure qui se trouve souvent sur des pierres votives, et que l'auteur prouve être un sac avec trois couteaux de sacrifice.

L'article de M. BU BACCHAR (G. L S. oct. p 193: Gypsy Acrobats in Ancient Africa) est remarquable en ce qu'il observe une forte ressemblance entre les Libyens et les Tziganes. Le même journal publie des articles de M. J. SAMPSON (p. 204: Tinkers and their Talk); et de M. H. v. WLISLOCKI: (Love Forecasts and Love Charms among the Tent-gypsies of Transylvania).

Mentionnons enfin le livre intéressant de M. E. T. HAMY (Les origines du Musée d'Ethnographie. Histoire et documents. Paris), qui fait l'historique de la „collection de curiosités" depuis le seizième siècle.

EUROPE.

La race celtique, absorbée en apparence par les invasions des Romains et des peuples germaniques, mérite bien plus d'intérêt qu'elle n'en inspire généralement, par la ténacité avec laquelle elle conserve son caractère; M. T. W. SHORE (A. I. XX. 1 p. 3: Characteristic Survivals of the Celts in Hampshire) le prouve par rapport à l'Angleterre; M. L. FERRIN (S. Neuch.: Origine et importance des noms géographiques neuchâtelois) par rapport à la Suisse. M. PONCHON décrit les mégalithes de la Somme (Bull. S. A. 4 p. 556); M. le docteur FERNAND DELISLE, dans le même bulletin (p. 649) fait une observation sur les déformations artificielles du crâne dans les Deux-Sèvres et la Haute-Garonne, ce qui donne lieu à une discussion sur la question si cette déformation, qui d'ailleurs n'est pas intentionnelle, est causée par la coiffure trop serrée. M. J. PILLOY (St. Q. VIII p. 159) décrit une sépulture de l'âge de la pierre polie, remarquable en ce que, tout en présentant le caractère des dolmens, elle a été creusée dans la craie dure: et M. THÉOPHILE ECK (p. 190) fait une description détaillée (av. 14 pl.) des fouilles dans le cimetière Gallo-Romain de Vermand (Aisne).

Archiv. publie deux études bien intéressantes pour la science des superstitions, l'une de Mme CATERINA PIGORINI BERI (X p. 17: Le superstizioni e i pregiudizi delle Marche Apennine), couronnée par la Société d'Anthropologie italienne: l'autre, du docteur PAOLO RICARDI (p. 73: Pregiudizi e superstizioni del popolo modenese), qui, en remarquant que les superstitions ont bien diminué en Modène, y ajoute de vieilles superstitions, tombées en désuétude. A la même catégorie appartiennent les documents inédits, publiés par M. HARTMANN AMMANN (Ferd. 34 p. 1: Der Innsbrucker Hexenprocess von 1485).

L'archéologie est représentée par les articles du Dr. C. MEHLIS (Corr. A. G. p. 49: Archaeologische Funde in der Rheinpfaltz); M. D. VON TROLTSCH (ib. p. 51, p. 61: Die älteste Bronce-Industrie in Schwaben. Av. 1 pl.); M. le prof. O. BREMER (ib. p. 57: Die sprachlichen Beweise fur die Herkunft der Oberpfalzer); M. VIRCHOW (Verh. A. G. p. 163: Gesichtsurne von Wroblewo. Av. fig.); M. KL. CERMAK (ib. p. 166:

Depotfund von Zehusic bei Caslau. Av. fig.); M. OLSHAUSEN (ib. p. 173: Ueber einen Grabfund von Hedehusen auf Föhr; Zur Kenntniss der Schnallen; Beitrag zur Geschichte des Reitersporns; Bemerkungen über Steigbügel. Av. fig.), quatre communications successives, dont la troisième est très détaillée; Mlle E. LEMKE (ib. p. 263: Giebelverzierungen in Ostpreussen. Av. fig.); M. OLSHAUSEN (ib. p. 270: Der alte Bernsteinhandel der cimbrischen Halbinsel und seine Beziehungen zu den Goldfunden).

La Scandinavie nous fournit une moisson abondante d'articles ethnographiques. M. MAGNUS YSENIUS (S. N. M. F. p. 8: Julens firande i södra Halland. Av. fig.); M. L. BERCKHAN FALKMAN avec ses coutumes de noce en Dalécarlie (ib. p. 22: Ett bröllop i järna socken i Dalarna); M. H. ATTERLING avec ses remarques sur le costume des habitants de Fellingsbro (ib. p. 26: Fellingsbrodräkten); M. C. A. OSSBAHR avec sa représentation d'un duel à l'épée et au poignard (ib. p. 32: Studier i Nordiska museets rustkammere) nous donnent mainte particularité intéressante. Les Aarb. publient des articles archéologiques du Dr. INGVALD UNDSET (IV. p. 291: Mindre bidrag om den yngre jernalder i Norge); de M. V. BOYE (p. 317: Maglehoi-Fundet); de M. E. VEDEL (V. p. 1: Bornholmske undersogelser med Saerligt Hensyn til den senere Jernalder). Remarquons que les Mém. de la Soc. royale des Antiquaires du Nord reproduisent en français les principaux articles des Aarboger. N. T.; une publication de la même Société contient la description d'un polyandre de l'ancien âge de fer à Nordrup en Seeland, par M. HENRY PETERSEN (I. p. 1: Gravpladsen fra den aeldre Jernalder paa Nordrup Mark ved Ringsted); et un article de M. SOPHUS MÜLLER (p. 19: Nogle Halsringe fra Bronze-og Jernalder). Les illustrations sont remarquables par la parfaite exécution des figures d'animaux sur les ornements. Une traduction française y est ajoutée. M. OSCAR MONTELIUS (V. H. A. Mân. p. 125: Ett bronskärl funnet vid Bjersjöholm i Skåne. Av. fig.) décrit de vieux bronzes, récemment découverts.

Russ. R. (p. 141: Ueber die Aufgaben der russischen Ethnographie) donne la conclusion de l'article déjà mentionné de M. D. N. ANUTSCHIN. M. J. NORDEN décrit une coutume assez singulière de la Russie dans Ill. Z. (p. 390: Das Wasserpflügen in Russland).

ASIE.

Les superstitions des Turcs font le sujet d'une notice, publiée dans Orient (p. 103: Vom Aberglauben der Türken); M. GUSTAV TROLL continue dans le même journal (p. 107) ses articles sur les délicatesses de l'Orient et nous entretient du bétel, du kawa et du koumys. Les proverbes persans sont expliqués par M. A. SEIDEL dans Gl. (p. 221: Der Perser im Licht seiner Sprichwörter). M. H. BLOSSE LYNCH (Proc. G. S. p. 558: Across Luristan to Ispahan) remarque que les tribus Bakhtiari sont aryennes et quelquefois évoquent des souvenirs des sculptures assyriennes. M. P. VON STENIN donne dans Gl. (p. 177, p. 202: Ein neuer Beitrag zur Ethnographie der Tscheremissen) un extrait d'une monographie du professeur J. N. SSMIRNOFF sur ce peuple finnois, qu'il a étudié en 1888.

La Grande Encyclopédie promet d'être une oeuvre monumentale; la notice sur la Chine, de M. H. CORDIER, qui en fait partie, n'a pas moins de 112 pages, dont la moitié est consacrée à l'ethnographie, les religions etc.; c'est une véritable monographie. Quelques questions de droit chinois sont commentées par le Dr. Jos. L. GRUNZEL (Gl. p. 209: Das Familienrecht der Chinesen im Vergleiche zu den anderen Völkern); M. ERNST FABER (Z. M. R. III p. 24: Der Tierdienst in China: Av. fig.) donne un essai de mythologie chinoise; M. le prof. G. SCHLEGEL (A. A. O. p. 118: On Chinese sign-boards and house-sentences) offre des corrections dans un travail du prof. HOFFMANN; M. J. J. M. DE GROOT, dans le même journal (p. 239: On Chinese divination by dissecting written characters) fait une communication sur les artifices des devins chinois. M. C. DE HARLEZ a publié dans les Ann. M. G. une traduction de la Siao Hio ou Morale de la Jeunesse avec le commentaire de Tchen-Siuen. Ecrit par Tchou-hi au XIIme siècle, ce livre donne beaucoup de détails intéressants sur la condition sociale en Chine. M. STEWART CULIN a prononcé au Club oriental de Philadelphie un discours (Chinese Games with Dice), et a annoncé son intention de publier une série d'études sur les jeux chinois. Gl. (p. 189: Die japanische Frau) donne un résumé des Onna Shisho, ou catéchisme des femmes; M. SPINNER, pasteur protestant à Tokio, (Z. M. R. II. p: 110: Das japanische Sternenfest) décrit la Fête de la Nature et fait quelques communications sur la crémation au Japon (Mitth. O. A. 44). Dans ce dernier journal (p. 164), le docteur C. A. FLORENZ fait des observations sur l'organisation politique et sociale de l'ancien Japon; et le docteur GRIMM (p. 187) décrit une sépulture, attribuée à une race naine et primitive, en y ajoutant quelques observations sur les Aïnos.

L'essai de M. L. H. FISCHER (Hofm. p. 289: Indischer Volksschmuck und die Art ihn zu tragen) est richement illustré avec 6 pl. M. W. SCHMOLCK (Mitth. O. G. p. 17: Bootlied aus Malabar) publie la traduction d'un chant caractéristique par les idées des marins de la côte de Malabar. M. le Dr. OTTOKAR FEISTMANTEL (Gl. p. 161: Die Sekte der Dschains) affirme que la religion des Jaïnas se rapproche du boud-

dhisme originel. Une notice du docteur PAUL SARASIN (Mitth. O. G. p. 25) sur la tribu des Vedar, sauvages aborigènes de Ceylan, race qui menace de s'éteindre bientôt, est empruntée à la Allg Schw. Ztg. L'étude historique de M. H. CORDIER (A. A. O. p. 189: Les Français en Birmanie au XVIIIe siècle) contient des détails sur les formalités que les étrangers étaient obligés d'observer. Le même journal (p. 137: Ueber hinterindische Bronze-Trommeln) publie une notice de M. F. HIRTH sur les tambours en bronze dont l'origine est légendaire, et une note du colonel REINHARDT (p. 248: Les Mois), extrait du journal le Temps.

On se rappellera la description, donnée dans nos Archives (I p. 191) des fêtes Hassan-Hosein; le journal N. v. d. D. (23 oct. Indische praatjes) donne de nouveaux détails, qu'on peut comparer. M. J. T. CREMER poursuit depuis quelque temps dans E. H. une série d'études sur Déli, sujet sur lequel son autorité est incontestable. Le chapitre des ouvriers (p. 675) est accompagné de trois photogravures, représentant des groupes d'ouvriers bataks, javanais et klings de Ceylan. L'auteur offre des remarques judicieuses sur la valeur respective de ces trois nationalités et celle des Chinois. Des locutions bataks sont communiquées par M. C. A. VAN OPHUYSEN (T. Bat. G. p. 72: Bataksche spreekwoorden en spreekwijzen). M. C. E. P. VAN KERCKHOFF (T. A. G. VIII p. 576: Eenige opmerkingen betreffende de zoogenaamde „orang loeboe" op Sumatra's Westkust) fait quelques observations sur une tribu dont l'origine est obscure, et qui a adopté les usages et la langue des bataks, sans cependant appartenir à ce peuple. Sans nous arrêter au Guide pour Java de M. L. F. M. SCHULZE (Führer auf Java. Amsterdam), compilation assez défectueuse, nous voulons appeler l'attention sur l'oeuvre si méritoire de M. J. A. v. D. CHIJS (Nederlandsch-Indisch Plakaatboek), dont le tome VII, qui vient de paraitre, donne entre autres un résumé des lois mahométanes concernant les héritages et les mariages (p. 392), et des observations sur le droit chinois (p. 476). Le fait que la jurisprudence malaise est toute différente de celle des autres mahométans, a donné lieu à une étude de M. J. J. MEIJER (Ann. p. 129: L'administration de la justice parmi les indigènes dans les iles de Java et de Madoura). Le même auteur donne ailleurs (Bijdr. p. 469: Proeve van Zuid-Bantensche poëzie) la transcription de chants populaires, dits sousoualan, équivalant aux pantouns malais. Les notes d'un médecin à Batavia, M. A. G. VORDERMAN (A. A. O. p. 173: The Chinese treatment of diphtheritis) sur la medecine chinoise, qu'il apprécie plus qu'on ne le fait généralement, contiennent des détails sur la vertu occulte de diverses plantes. Ceci donne bien souvent lieu à des superstitions chez les Javanais, comme le prouve la communication de M. A. KRUYT (Ned. Zend. p. 289) sur un malade qui cherche une plante grimpante, parce qu'il a lui-même le sentiment de quelque chose de grimpant au ventre. Serait-ce de l'homéopathie primitive! M. J. KREEMER (ib. p. 320: Regenafweerders) communique les formules de sorcellerie pour empêcher la pluie. M. BARTELS (Verh. A. G. p. 267: Ein javanisches Modell eines Wajang-Spieles Av. fig.) donne quelques details sur les jeux de waiangs. M. le docteur J. GROSEMAN (Bijdr. 4 p. 427: De besnijdenis van den kroonprins van Jogjakarta) public le programme officiel du cérémonial de la circoncision, qui est d'autant plus interessant qu'il y a 60 ans qu'un prince héritier n'a eu à subir cette opération. M. le comte MEYNERS D'ESTREY, dans une série d'articles (Ann. p. 65, 97, 165: Les Kongsi ou républiques d'émigrants chinois dans l'Ouest de Borneo), résume ce que nous savons sur ces compagnies dangereuses. Les essais de M. W. H. TREACHER (Str. B. 20 p. 13: British Borneo) ont rapport à Brounei, Serawak, Labouan et Nord-Bornéo. M. le prof. F. BLUMENTRITT (Gl. p. 129: Die Tiruray der Insel Mindanao) décrit une peuplade des montagnes de l'intérieur.

OCÉANIE ET AUSTRALIE.

Le rapport de M. H. O. FORBES (Proc. G. L. p. 558: The Owen Stanley Range. New-Guinea) contient une communication sur les habitants de Bogara, qui ont une manière très expéditive de faire du feu. Notons encore l'article de M. J. L. VAN HASSELT (Jena IX. p. 1: Die Papuastämme an der Geelvinkbai): la notice sur les explorations de Sir W. MAC-GREGOR, dans Scott. (p. 552); le récit du comte JOACHIM PFEIL (P. M. p. 219: Bericht über eine Reise in Deutsch Neu-Guinea), qui a rencontré quelques tribus indigènes, parlant une tout autre langue que celles du littoral, ce qui a rendu les résultats ethnographiques de son expédition assez minces. L'article de M. SEIDEL (D. K. Z. p. 224: Zur Geschichte und Ethnographie der Marshall-Inseln) est une compilation assez detaillée. La notice du docteur A. KIRCHHOFF, au contraire, (Gl. p. 174: Farben- und Zahlennamen der Samoaner) est le résultat d'observations personnelles. L'article de M. A. W. HOWITT (A. I. XX. p. 30: The Dieri and other kindred Tribes of Central Australia. Av. une carte indiquant les différentes tribus) est une monographie détaillée et pleine d'interêt, surtout pour ce qui concerne les conditions sociales. L'auteur croit la communauté des femmes dans la tribu, anterieure au mariage individuel.

AFRIQUE.

Commençons par le bel ouvrage de M. E. LEFEBURE (Les hypogées royales de Thèbes), formant le T. XVI des Ann. M. G. La première partie contient 74 planches

avec la description de 21 tombes de pharaons, la deuxième 42 planches, représentant les détails du tombeau de Ramsès IV. L'article de M. L. Sambon (S. A. I. p. 100: Etiopia militare) et le compte rendu de la conférence faite sur l'Abyssinie par M. J. Borelli (Nord XI p. 40) ne donnent que quelques détails épars d'intérêt ethnographique. Le tableau que M. Paul Reichard (D. K.-Z. p. 228, 229: Die Wanjamuesi) trace du peuple, au milieu duquel il a vécu deux ans, et qui lui a fourni des compagnons de voyage pendant cinq années, est assez flatteur et très détaillé. M. H. Jouan (Cherb. XXVI p. 153: A propos du peuplement de Madagascar) fait l'analyse des différents éléments dont se compose la population de l'île. Le missionnaire Dr. A. Kropf, dont nous avons signalé la monographie détaillée, consacre une nouvelle étude (Jena IX. p. 7: Die Lebensweise der Xosa-Kaffern) aux Cafres, parmi lesquels il a travaillé tant d'années. Le docteur B. I. Haarhoff (Die Bantu-Stämme Süd Afrikas. Leipzig) publie une série de légendes accompagnée d'observations ethnologiques. L'article de Mme J. Jacot (S. Neuch. V p. 101: Au pays des Boers), aide-missionnaire au Transvaal, contient des remarques sur la famille chez les Cafres; celui de M. Léon Metchnikoff (S. Neuch. V p. 53: Bushmen et Hottentots) traite de leurs voisins au Cap; et M. Bartels (Verh. A. G. p. 265: Ein Hottentottengott) nous entretient d'une espèce de sauterelle, à laquelle les Hottentots vouent un certain culte.

Une lettre de M. P. J. van der Kellen, sur son voyage de Gambos à Hombé (T. A. G. p. 631), contient des détails sur les Damaras et les Ovanhombés. La communication de M. H. Spieth (Jena IX. p. 17: Jagdgebräuche in Avatime), empruntée au journal de la Norddeutsche Missionsges., a rapport aux superstitions en vogue au district de Togo; celle de Sir Alfred Moloney (Proc. G. S. oct. p. 596: Notes on Yoruba and the Colony and Protectorate of Lagos) contient des détails sur le peuple Yoruba; l'article publié dans Gl. (p. 250: Die Völker der Gambia-Gegend Av. fig.) est extrait des rapports du gouverneur de Gambia. Si M. V. Largeau (R. F. p. 352: Le Transsaharien) a remarqué, parmi des Berbères (Touaregs) de diverse provenance, de belles femmes blondes, aux grands yeux bleus, et en conclut à une descendance des anciens Vandales, sa supposition paraitra bien légère à ceux qui, avec M. Brinton, considèrent ces traits comme essentiels à la race libyenne. Signalons enfin les communications archéologiques de M. F. de Cardaillac (Oran p. 161: A travers l'Algérie romaine).

AMÉRIQUE.

M. S. V. Proudfit (Proc. N. M. n°. 810 p. 187: A collection of stone implements from the district of Columbia, Av. 3 pl.) décrit une série d'objets de l'âge de la pierre. M. G. R. Stuntz (Minn. III p. 76: Evidences of early man in northeastern Minnesota) retrace les routes que les habitants primitifs, les „mound-builders", de la vallée du Mississippi, ont suivies dans leur marche vers le sud.

Les fragments du journal, publiés par le docteur H. F. C. ten Kate (T. A. G. p. 638: Over llano en sierra) contiennent des détails sur les Caribes, dont quelques tribus, entre autres les Chaymas, se confondent tout à fait par le métissage et ont perdu toutes leurs anciennes coutumes. M. le Dr. G. Marcano (Bull. S. A. p. 391: Ethnographie précolombienne de Venezuéla) publie ses notes sur la région des Raudals de l'Orénoque. La série d'articles de M. Marcos Jimenez de la Espada (Bol. S. G. M. p. 73: Noticias autenticas del famoso Rio Marañon. Suite) contiennent des détails très intéressants sur les tribus indigènes au dernier siècle, notamment sur les Cocamas. M. E. H. Giglioli continue ses études sur „les derniers jours de l'âge de la pierre" en Amérique (Arch. XX. p. 65: Alcuni stromenti litici tuttora in uso presso i Chamacoco del chaco Boliviano. Av. fig.).

Noordwijk, novembre 1890. Dr. G. J. Dozy.

V. LIVRES ET BROCHURES. — BÜCHERTISCH.

Verzameling van Bouwstoffen voor Volkenkunde. (*Vervolg Bladz. 168*).

Het vierde opstel, van A. S. Chachanof, is getiteld: „Over de Mochewi's en Psjaws," twee Georgische (Grusische) stammen. De Mochewi's, die hun naam ontleenen aan 't Georgische woord *chewi*, ravijn, bergengte, smal dal, zijn een klein herdersvolk, wonende niet ver van den Kazbek, den hoogen berg die, om de schilderachtige uitdrukking van Lermontof te gebruiken, gelijk de facet eens diamants, schittert van eeuwige sneeuw. Gelijk de trotsche natuur, die hen omringt, de grootste overeenkomst heeft met die van Zwitserland, zoo vertoonen zij ook in hun karakter denzelfden geest van wakkerheid en onafhankelijkheid als het vrije volk der Zwitsers. Begrijpelijkerwijs is ook de regeeringsvorm bij beide volken democratisch, hoewel ten gevolge van de invoering der Russische wetten en verordeningen de rechtsmacht van het kanton (*themi*) bij de Mochewi's aanmerkelijk is gekortwiekt.

Bij dit herdersvolk, dat zóó teêrhartig is, dat het zijn schapen liefheeft als kinderen, heerscht nog de wet der bloedwraak, maar op ridderlijke wijze. Wie eene beleediging niet uitwischt met het bloed des

beleedigers, wordt voor eerloos gehouden. Twee in bloedveete levende familiën plegen door bemiddelaars verzoend te worden en na de verzoening worden bloedvijanden de beste vrienden; twee doodvijanden, nadat zij eenmaal kogels gewisseld hebben, worden makkers tot aan het graf.

De Mochewi's heeten tot de Grieksche Kerk te behooren, doch in werkelijkheid vertoont hun godsdienst een mengsel van christelijke plechtigheden en voorvaderlijke heidensche (?) gebruiken. Evenals bij alle overige bergbewoners van den Kaukasus, onverschillig of zij Christenen, Mohammedanen of Heidenen zijn, staat bij de Mochewi's St. Joris in hoog aanzien. Het is trouwens kwalijk te betwijfelen dat in dezen Heilige een oude lichtgod onder anderen naam voortleeft.

Nevens den orthodoxen geestelijke erkennen de Mochewi's nog steeds den *Chewis beri* en den *Dekanozi* als voorgangers bij godsdienstplechtigheden. De verheffing tot deze eervolle waardigheden geschiedt bij verkiezing uit bejaarde candidaten, die van een onbesproken levensgedrag moeten wezen. De handelingen die de Chewis beri verricht, zijn: doopen, toedienen van het heilig avondmaal, trouwen, begraven. Daarenboven spreekt hij den zegen uit bij de verrichting van bloedige offeranden, en maakt hij op het voorhoofd van den „bijgeloovigen Mochewi" het teeken des kruises. Ook heeft hij alleen het recht de gewijde nationale vaandels aan te raken, die tegelijk met de Christelijke heiligenbeelden in de kerken bewaard worden. Alles te zamen genomen, is er reden om te twijfelen, of de uitdrukking van „heidensche priester", waarmeê de schrijver den Chewis beri en Dekanozi betitelt, wel gelukkig gekozen is. Het is echter niet onwaarschijnlijk dat beide de erfgenamen zijn van de waardigheid en het aanzien der priesters uit het vóór-christelijk tijdperk, en als zoodanig eenige rechtsbevoegdheid behouden hebben, op gelijke wijze als dit het geval was bij de IJslandsche *godi's* en de Friesche *asega's*, ook nadat de IJslanders en Friezen tot het Christendom bekeerd waren. Hoe het zij, het schijnt ons toe, dat men de Chewis beri en Dekanozi in den tegenwoordigen tijd mag beschouwen als de „volkspriesters", gekozen door het volk zelve, en dat zij vooral, zoo niet alleen dáárom, in een democratisch gemeenebest als dat der Mochewi's, een hooger aanzien genieten dan de van hooger hand over hen gestelde geestelijke hoeder.

De toestand der vrouw bij dit edelaardige herdersvolk vormt een scherp kontrast met hetgeen wij zien bij de naburige en stamverwante Chewsoeren. Bij de laatsten is de vrouw een onrein wezen, een „eenvoudig economische eenheid in het gezin"; bij de eersten geniet zij de hoogste achting en bezit zij grooten invloed. Zij is de gelijke van den man, hetgeen de Mochewi in een vers aldus uitdrukt: „een leeuwenwelp, onverschillig van welk geslacht, is een leeuw". Op de reinheid van het familieleven wordt streng gelet, en over 't algemeen is de eer eener vrouw voor den Mochewi een onaantastbaar heiligdom. De Mochewische schoonen zijn fier en hartstochtelijk, maar een toonbeeld van trouwe en standvastige liefde.

Voor de dichtkunst hebben de Mochewi's veel smaak en grooten aanleg. Hunne liederen munten uit door innigheid en kracht van gevoel, rijkdom van beelden en het schilderachtige der natuurbeschrijvingen.

De Psjaws, of zooals hun naam vroeger luidde Pchows, bewonen het noordelijk deel van het voormalige koninkrijk Kachetië, tusschen de Chewsoeren en Toesjen, hunne stamverwanten. In het algemeen vertoonen zij dezelfde trekken en hebben zij dezelfde instellingen en gebruiken als de Mochewi's. Van oudsher vermaard om hun onstuimig karakter en ontembaren heldenmoed, leven zij thans als een vreedzaam volk, dat zich hoofdzakelijk op veeteelt toelegt, in 12 gemeenten. In hun Christendom zijn enkele heidensche voorstellingen ingeslopen; ook is, volgens den schrijver, in hun gebruiken de invloed van het Jodendom zichtbaar, gelijk trouwens bij alle Georgiërs. In hoog aanzien staat bij hen, even als bij de Mochewi's, de Chewis beri, wiens helper *Dasturi* genoemd wordt, een uit het Perzisch overgenomen woord, dat o. a. bij de Parsi's eene priesterlijke waardigheid aanduidt. Het zou wel der moeite waard zijn te onderzoeken, of de godsdienst, door de Georgische stammen vóór de invoering des Christendoms beleden, niet de Iraansche Mithradienst geweest is.

De Psjaws zijn een dichtlievend volk, niet minder dan hun stamverwanten. — Als van eene eigenaardigheid in hun zeden wordt gesproken van hun wijze van vrijen, welke echter in allen opzichte overeenkomt met hetgeen hier in Nederland, bij alle standen, gebruikelijk is, behalve in Limburg, waar Belgische, eigenlijk Fransche zeden heerschen.

De vijfde bijdrage in den bundel, van M. J. Tresjelof, behelst eenige bijzonderheden over den hedendaagschen toestand, vooral het huiselijk leven der Aderbeidzjaansche Tataren, die in het gouvernement Erivan gevestigd zijn, weleer als Perzische, thans als Russische onderdanen. Het zijn vurige Mohammedanen, meerendeels behoorende tot de Sjiïetische secte. Gelijk de Sjiïeten in 't algemeen houden zij de nagedachtenis van Hosein, Ali's zoon, in hooge eere en is het bij hen gebruikelijk bij het Moharramfeest plechtige optochten te houden, waarbij zij om Hosein's dood rouw bedrijven, op dezelfde wijze als

zulks geschiedt in Perzië en Indië. Te oordeelen naar hetgeen de schrijver van de Aderbeidzjaansche Tataren mededeelt, vertoonen hun zeden, gewoonten en godsdienstige denkbeelden geen merkbaar onderscheid in vergelijking met hetgeen wij aantreffen bij hunne geloofsgenooten in andere landen.

Veel meer eigenaardigs ontmoet men bij de Tsjetsjenen en Ingoesjen, twee Kaukasische stammen, die onderling na verwant zijn en veel gemeen hebben. In een opstel getiteld „Opmerkingen over het rechtswezen der Tsjetsjenen en Ingoesjen", van N. N. Charoezien, denzelfden geleerde aan wien wij ook het zoo belangrijke stuk over de Lappen in den voor ons liggenden bundel te danken hebben, worden ons op even degelijke als heldere wijze de maatschappelijke toestanden van genoemde stammen beschreven.

De Tsjetsjenen en Ingoesjen onderscheiden zich reeds terstond daardoor van hunne naburen, dat zij geen verschil van standen onder zich erkennen: allen zijn heeren, *izdens*. Wel is waar hadden zij eertijds slaven, doch dezen bestonden uit lieden van vreemde afkomst, meestal krijgsgevangen of buitgemaakte Georgiërs, Toesjen, zelfs Russen. Men onderscheidde tweeërlei soort van slaven, bekend onder den naam van *jasir* en *laj*. De eersten konden zich vrijkoopen en, indien zij het verkozen, naar hun vaderland terugkeeren; de anderen waren dezulken die, hun afkomst en godsdienst vergeten, onvervreemdbaar eigendom van hun meester geworden waren; zij werden in den volsten zin des woords als zaken beschouwd, waarover de eigenaar naar willekeur mocht beschikken. Desniettemin was hun toestand over 't algemeen geenszins ondragelijk, daar zij behandeld werden als jongere leden van het gezin, niet zelden hun vrijheid verwierven en dan voor goed deel van de familie huns meesters bleven uitmaken. De gemakkelijkheid waarmede gewezen slaven door hun heer in den kring der zijnen werden opgenomen, heeft ten gevolge gehad dat de Ingoesjen en Tsjetsjenen heden ten dage zelven niet meer weten wie onder hen van slavenafkomst zijn.

Behoort de slavernij bij genoemde stammen tot het verleden, de wet der bloedwraak bestaat nog in volle kracht. Het is een gebiedende plicht, den dood van eenen bloedverwant te wreken niet alleen op den moordenaar, maar ook op diens gansche geslacht. Om zich aan vervolging te onttrekken, kan degene die manslag gepleegd heeft eene boete betalen of trachten zich met het geslacht des verslagenen te verzoenen. Het bedrag der boete beloopt bij de Tsjetsjenen 630 roebels, bij de Ingoesjen 310 r. met toegift van drie paarden in volle uitrusting en van klein vee. Tot voorzegde boete moeten ook de bloedverwanten van den schuldige bijdragen. Ingeval iemand een zijner eigen verwanten verslaat, is hij niet aan bloedwraak onderworpen en behoeft hij niet eens boete te betalen; ingeval van broedermoord, is het slechts in enkele gemeenten gewoonte dat de schuldige met verbanning gestraft wordt. Doodt een vader zijn eigen zoon, dan is hij evenmin aan wraak of boete onderworpen: hij is alleen verplicht een zoen te treffen met de bloedverwanten zijner vrouw, moeder van den verslagene. Het komt echter wel eens voor, dat de zonen over den dood huns broeders wraak nemen. Begaat eene vrouw manslag, dan treft de vervolging niet haar, maar hare bloedverwanten.

Behalve door betaling eener bepaalde boete, kan de bloedveete uitgewischt worden door eene verzoening. Soms verkrijgt de schuldige vergiffenis „om den wil van God en den profeet Mohammed"; soms gaat de verzoening ook met veel omslag en allerlei plechtigheden gepaard.

Bloedverwantschap geldt bij de Tsjetsjenen en Ingoesjen als heilig. Huwelijken zijn verboden tot den derden, vierden, zevenden, achtsten, ja hier en daar zelfs tot den twaalfden graad van bloedverwantschap. Hierbij volgen sommigen de voorschriften van den Koran, anderen het volksgebruik. Geheel gelijkgesteld met bloedverwanten en in alle rechten en verplichtingen van dezen tredende, zijn verschillende kategorieën van personen die door adoptie, naamgeving, verbroedering, enz. den rang van bloedverwanten deelachtig zijn geworden.

Onder de naastbestaanden in den bloede, hebben die van vaderszijde den voorrang boven die van moederskant. Dit blijkt vooral bij de keuze van voogden over minderjarigen.

Als Mohammedanen bezitten de Tsjetsjenen en Ingoesjen de instelling der veelwijverij; weinigen echter veroorloven zich de weelde van meer dan éene vrouw. Het lot der vrouwen is niet benijdenswaard: zij hebben allerlei zwaren arbeid in en buitenshuis te verrichten en worden daarenboven niet zelden ruw bejegend. Scheiding is voor den man zeer gemakkelijk, voor de vrouw uiterst moeielijk gemaakt. Eene weduwe mag hertrouwen met wien zij wil, doch niet vóórdat zij zich overtuigd heeft dat de naaste bloedverwant van haren overleden echtgenoot haar niet voor zich begeert en haar eenen scheidbrief verstrekt heeft.

Aangaande het erfrecht schijnen geen vaste, althans geen algemeen geldige bepalingen te bestaan; soms geschiedt de boedelscheiding volgens de *adat*, een andermaal volgens de godsdienstige wet.

Wat de rechten op den grond betreft, is te vermelden dat akkers in erfelijk eigendom aan de

families toebehooren; voor hooivelden geldt deze regel slechts ten deele. De bosschen en weidevelden zijn gemeenteeigendom, dus markgronden. Er zijn ook gewijde bosschen, waarin het ten strengste verboden is hout te hakken. Zulke heilige wouden zijn een overblijfsel uit den heidenschen tijd. In 't algemeen vertoont het geloof der Tsjetsjenen en Ingoesjen, niettegenstaande zij den Islam belijden, niet zelden tot dweepzucht toe, veel overblijfselen van heidendom, min of meer vermengd met christelijke bestanddeelen.

De beslissing van geschillen is opgedragen aan drieërlei soort van gerichten, waar in de meeste gevallen recht gesproken wordt volgens de *adat*. Aan de godsdienstige wet of *sjariat* wordt natuurlijk ook gezag toegekend, doch feitelijk is de invloed er van niet groot, zoodat men in 't algemeen beweren mag dat de *adat* het overwicht heeft over de *sjariat*. De *adats*, waarvan de schrijver ons eene gansche reeks mededeelt, hebben eene treffende overeenkomst met de bepalingen omtrent het weergeld en de boetetaxen voor verwondingen enz. in de Lex Salica, de Friesche Wetten en andere Germaansche volksrechten. Dat die overeenkomst een gevolg is van soortgelijke toestanden, en niet van rasverwantschap, behoeft nauwelijks uitdrukkelijk gezegd te worden. Ook spreekt het van zelf dat de *adats*, juist omdat het *adats* zijn, op verschillende plaatsen aanmerkelijke verschillen vertoonen.

Als bijlage tot het voorgaande stuk dient eene bijdrage van W. N. Akimof over „de huwelijksgebruiken en plechtigheden der Tsjetsjenen en Ingoesjen", waarbij nog eenige sprookjes gevoegd zijn, die in het Ingoesjische dorp Tsori door Prof. Wsew. Muller en N. N. Charoezien uit den mond des volks werden opgeteekend. De tweede vertelling is klaarblijkelijk uit dezelfde bron gevloeid als het bekende verhaal uit het Indische boek getiteld „Vijfentwintigtal van den Wetâla", dat o. a. ook voorkomt in den Kathâsarit-sâgara, Taranga 76.

De „Imeretische sprookjes en bijgeloovigheden", verstrekt door W. J. Sizof, naar de opteekening van Imeretische leerlingen aan het Gymnasium te Kutai, leveren eene aardige bijdrage tot de kennis van de volksliteratuur van eene afdeeling der Grusische volkenfamilie. Ettelijke bijzonderheden in die sprookjes herinneren ons aan soortgelijke Perzische verhalen, doch wij zouden niet durven verzekeren dat de medegedeelde sprookjes in Perzische geschriften worden teruggevonden. H. Kern.

XVI. L'Afrique occidentale. — La Nature et l'homme noir par le dr. Paul Barret. Paris. 1888. 2 Theile mit Karten.

In diesem Buche werden, in sehr fliessendem Styl und mit grosser Sachkenntnis, die Eindrücke wiedergegeben, welche ein Besuch von Senegambien, der Küste Guinea's und der Gabungegend auf den Verfasser, einen französischen Marinearzt, hervorgebracht. Hauptsächlich werden Fauna und Flora geschildert, und sehr lesenswerthe Berichte über die Nutzpflanzen gegeben, deren Beschreibung auch den Ethnographen interessieren muss, und zwar besonders betreffs der Schilderung der beiden nationalen Gifte, des *Ikaja* oder *Bkunda* (Strychnos sp.) das für Ordalien bei den Mpongwé dient, und des *Onai* oder *Iné* (Strophantus hispidus) womit die Fan oder Pahuin ihre mit der Armbrust geschossenen Pfeile und die angespitzten Rohrstücke vergiften, die sie, gleich vielen Malayen-Stämmen, wie besonders die Dayaken, die Bambusplitter (Rantjo) dafür benutzen, in die Erde stecken. Der gelehrte Verfasser verweilt, als Arzt, ausführlich bei den klimatologischen und meteorologischen Verhältnissen und behandelt eingehend die Frage der Acclimatation. Auch die einheimischen Krankheiten werden gründlich erörtert.

Was ferner die Ethnographie angeht, so behandelt der Autor besonders die Eingebornen von Dahomey, wobei er die Gewohnheit, ein hölzernes Kreuz auf die Zunge jener Unglücklichen, die als Menschenopfer dienen sollen, zu binden, als eine Folge des eigenthümlichen Selbstmordes erklärt, der unter dem Volke gebräuchlich, indem nämlich die Zunge eingeschluckt wird. Aus ungefähr derselben Gegend wird bei anderen Autoren erwähnt, dass man Leuten, welche verhaftet werden, plötzlich ein Messer von hinten durch die Wange steckt. Wahrscheinlich geschieht dies aus demselben Grunde. Einen riesigen phallistischen Monolith sah der Verfasser in Abomey.

Weiter werden die Mpongwé aus der Gabun- und Ogooe-Gegend eingehend beschrieben, und ebenso die ebendaselbst ansässigen Fan oder Pahuin mit spitzgefeilten Zähnen und weit längerem, und weniger krausem Kopfhaar, aus welchem Characteristicum schon hervorgeht, dass sie aus östlicheren Gegenden stammen. Sie sind wohl verwandt mit den durch Lieut. van Gèle am Ubangifluss entdeckten Stämmen, und haben hohle Schilde von Elephantenhaut, und jene sonderbaren Messer, die für die Niam-Niam-Neger typisch sind. Die Schellen welche, an den Geschlechtstheilen der Frauen hängend, vom aequatorialen Congogebiet durch Coquilhat nachgewiesen sind, und die Enthaltung des Essens von Menschenfleisch durch Frauen und Kinder, ebendaselbst, werden von Dr. Paul Barret auch betreffs der Fanneger bestätigt.

In zweiter Linie bespricht der Autor die Ashekiani oder Balu, die Akele oder Bakalé und andere Nach-

barstämme, sowie auch die nach der Gabun-Gegend versetzten Laptot vom Senegal und die Krumen von der Liberia-Küste (Zahnfeilung, Tättowirung, cylindrische Hütten). Auch wird der Abongo erwähnt, deren Charakter als Zwergrasse, Dr. FALKENSTEIN in der Loango-Expedition bestreitet.

Der Autor verweilt in seinen ethnographischen Schilderungen mit Vorliebe bei den socialen Verhältnissen, dem Familienleben, der Sklaverei, den Charakterzügen der Bevölkerung, dem Fetischismus und der Praxis der Fetischdoktoren.

LEIDEN, 1889. Dr. L. SERRURIER.

XVII. Д. Н. Анучинъ. Къ исторіи ознакомленія съ Сибирью до Ермака. Древнее русское сказаніе „О человѣчѣхъ незнаемыхъ бъ восточнѣй странѣ". Археолого-этнографическій этюдъ. Съ 14-ю рисунками въ текстѣ (Изъ XIV тома „Древностей"). Москва. Типографія и Словолитня О. О. Гербекъ. 1890 (D. N. ANUTSCHIN. Zur Geschichte der Bekanntschaft mit Sibirien vor der Zeit Jermaks. Alter russischer Bericht „Ueber unbekannte Menschen im Ostlande"). Archäologisch-ethnographische Studie. Mit 14 Abbildungen im Texte (Separatabdr. aus Th. XIV der „Drewnosti"). Moskau, Gerbek. 1890. — 89 S. gr. 4°.

Es ist uns in mehreren MSS. ein in russisch gefärbter kirchenslawischer Sprache abgefasster Bericht aus dem Ende des 15 Jahrh. erhalten geblieben, der besonders als ältester Beitrag zur Land- und Völkerkunde Sibiriens russischerseits unser Interesse in Anspruch zu nehmen verdient. Prof. ANUTSCHIN hat den guten Gedanken gehabt, diesen Bericht nach der besten Handschrift mit Heranziehung der Varianten herauszugeben und den Inhalt kritisch zu beleuchten. Ein Theil der im Bericht „über die unbekannten Menschen im Ostlande" erhaltenen Notizen ist wahr oder halb wahr, ein anderer Theil aber rein fabelhaft. Es kam darauf an, die Spreu vom Weizen zu sondern, und dieser Aufgabe hat der Verf. sich mit äusserster Sorgfalt unterzogen. Die wichtigsten Aufzeichnungen in dem alten Bericht beziehen sich auf die Samojeden, deren Rohheit mit kräftigen Zügen geschildert wird. In einer eingehenden Discussion weist der Verf. nach, dass bei den Samojeden bis in die neuere Zeit Menschenfresserei vorkommt; noch um 1850 habe ein Samojede nach vorväterlichem Brauche seine eigene Mutter aufgefressen. Als die wahrscheinlichste Namenerklärung dieses wilden Volkes gilt dem Verf. diejenige, nach welcher das Wort einfach ein russisches sei, nl. *samo-jědy*, d. h. Selbst-fresser, die sich fressen.

Nicht nur für die Völkerkunde Russlands, sondern auch für die Geschichte der Geographie bietet der Aufsatz Prof. ANUTSCHIN's manches Wichtiges. Recht dankenswerth ist die Reproduction alter Karten, wie der des JENKINSON, WILLEM BARENDS, WIED, HESSEL GERARD und RIEMEZOW. Ref. war sehr überrascht, als er auf der letzten neben den russischen Beischriften die holländische Uebersetzung sah; ein Umstand, der den meisten seiner Landsleute wohl ebenso neu sein dürfte, als ihm selbst.

H. KERN.

VI. EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, NECROLOGIE. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN, NECROLOGE.

XLVI. Congrès international des Américanistes à Paris. — 8me Session du Congrès international des Américanistes à Paris 14—19 Oct. p. Der Verlauf desselben war nach den uns vorliegenden Berichten ein sehr befriedigender. Die Eröffnungsrede am 14 Oct. hielt Prof. DE QUATREFAGES; Herr EMILE RICHARD begrüsste die Mitglieder im Namen der Stadt Paris, Herr Dr. G. HELLMANN von Berlin, der Generalsecretär des 7ten Congresses, sprach seine Freude darüber aus dass Paris zum Sitz der 8ten Sitzung des Congresses erwählt sei, für welchen von Frankreich die Anregung ausgegangen. In einer der nächsten Lieferungen hoffen wir im Stande zu sein einen Bericht über die Verhandlungen aus berufener Feder bringen zu können.

XLVII. M. le Dr. H. TEN KATE entreprendra son voyage dans l'archipel indien (voir plus haut pg. 136) le 15 novembre.

XLVIII. M. le Dr. INGV. NIELSEN, Directeur du Musée d'ethnographie à Christiania, a été récemment nommé professeur de géographie et d'ethnographie à l'université de Christiania.

XLIX. Notre savant collaborateur M. le Dr. W. JOEST à Berlin vient d'être nommé professeur.

L. M. F. HEGER vient de retourner de son voyage en Turkestan russe à Vienne.

LI. Le 18 octobre dernier 25 années s'étaient écoulées depuis que M. le Dr. H. KERN fut nommé professeur à l'université de Leide. A l'occasion de la solennisation de ce jubilé beaucoup de félicitations et bien des attentions de la part de ses collègues et des sociétés savantes ont été offertes au célèbre savant. SCH.

















auct. phot. et del.

VERGLEICHENDE STUDIEN AUF DEM FELDE DER MAYA-ALTERTHÜMER

VON

DR. P. SCHELLHAS,

BERLIN.

(Mit Tafel XVII und Textillustrationen).

Die Reste der bei den Mayas zur höchsten Blüthe entwickelten, autochthonen Kultur Central-Amerika's, in der Gestalt und dem Umfange, wie sie heutigen Tages als Material für die wissenschaftliche Reconstruktion dieses interessanten, alten Gebietes menschlicher Geistes- und Bildungsarbeit vor uns liegen, sind von dreierlei Art:

1. Die architektonischen Ueberreste: die Tempel und Paläste mit den Reliefdarstellungen und Inschriften,

2. Die Mayahandschriften,

3. Die kleineren Alterthümer, die jetzt eine so wesentliche Bereicherung durch die Yucatansammlung des Berliner Museums für Völkerkunde erfahren haben.

Was den Werth dieser verschiedenen Gattungen von Alterthümern für die Forschung anlangt, so ist vor allem zu berücksichtigen, dass es sich hier um Kulturvölker handelt, bei denen die originale Geistes- und Gedankenwelt bereits zu einer Art von Litteratur, zu einem ausgeprägten Kunststil erstarkt war. Ein solches Forschungsobjekt muss bei seinen vollendetsten und entwickeltsten Erscheinungen angepackt werden: mit ihrem Verständnis ist die Deutung aller untergeordneteren und voraufgehenden Erscheinungen von selbst gegeben. Der Verfasser hat darum geglaubt, das Hauptgewicht vor allem auf die Entzifferung der Schriftzeichen legen zu müssen, und bei ihnen die Lösung aller Fragen zu suchen (Jahrg. 1886. S. 12 ff. d. Zeitschr. für Ethnologie). In den litterarischen Produkten ist die Quintessenz aller Kultur enthalten, sie bilden den Schlüssel zum Verständnis des Ganzen. Dass der damals eingeschlagene Weg der Entzifferung der richtige war, ist inzwischen von verschiedenen Seiten anerkannt worden, wenn auch die Resultate vorerst nur dürftige sein konnten. Wichtige Erfolge in der vergleichenden Deutung der Tageszeichen der Mayas unter Heranziehung eines reichen Materials aus verwandten Gebieten hat Dr. SELER (im Jahrg. 1888 der Zeitschr. f. Ethnol.) erzielt. Auch von Seiten der amerikanischen Forscher ist von neuem ein erfreulicher Beitrag zu dieser Frage erschienen, (Aids to the study of the Mayacodices von CYRUS THOMAS, Washington 1888), und die überraschenden Resultate, die Prof. FÖRSTEMANN auf dem Gebiete der Mayachronologie gewann, sind von einer vollkommenen Lösung nicht mehr fern.

Nachdem so auf einem festen Boden (im Gegensatz zu früheren phantastischen Versuchen) Fuss gefasst ist, und nachdem das Material der Forschung durch die Yucatansammlung des Museums für Völkerkunde nach einer wichtigen Seite hin vermehrt ist, lässt sich ein weiterer Ueberblick über das Ganze gewinnen, als es bisher möglich war. Die erste Frage, welche sich bei einem solchen vergleichenden Ueberblick aufdrängt, ist die nach der Einheitlichkeit des Ganzen, nach dem zeitlichen und örtlichen

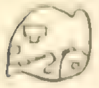
Ursprung der einzelnen Ueberreste. Einem Studium des Materials muss die Sichtung vorausgehen. Die amerikanistische Forschung ist hier in übler Lage. Während die Ethnologie auf anderen Gebieten ihr Material bei Völkern sammelt, die zum grössten Theil heutigen Tages noch, wenn auch im letzten Stadium vor ihrer Absorption durch die europäische Kultur, in einem Zustande leben, der ein direktes Studium ihres ethnischen Organismus ermöglicht, während bei Völkern, wie Indern oder Chinesen, das Studium der ältesten Kulturabschnitte immer noch durch den lebendigen Zusammenhang mit den bis auf die Gegenwart fortentwickelten Formen ihrer eigenartigen Schöpfungen und durch die eigene Ueberlieferung unterstützt wird, bricht in Amerika die alte Kultur jäh und für immer an der Stelle ab, wo sie einer mächtigeren zum Opfer fiel. Keine Fortentwicklung hat Statt gefunden, keine Tradition hat das Errungene bewahrt, und den Trägern jener mächtigeren Kultur lag das Verständnis für das Menschenthum in seinen fremdartigsten und entlegensten Gestaltungen gänzlich fern; die zarte Sorgfalt, mit der heute die Ueberreste eines eigenartigen, hochentwickelten Geisteslebens gepflegt werden, war ihnen vollständig unbekannt. So kommt es denn, dass das Wenige, was übrig geblieben ist, seinem Ursprung nach grösstentheils unbestimmt ist. Zu der Schwierigkeit der ethnologischen Forschung gesellen sich hier die archaeologischen Schwierigkeiten. Ein buntes Völkergewimmel hat in Centralamerika geherrscht, Kulturvölker sind hin und hergezogen, Kulturcentren haben geblüht und sind untergegangen, zahlreiche Sprachen haben nebeneinander bestanden und mit wunderbarer Schnelligkeit gewechselt und sich verändert. Ohne in phantastischen Vermuthungen, die nirgends so gefährlich sind, wie auf solchen Gebieten, die Grenze des Wissenschaftlichen zu überschreiten, kann man annehmen, dass manches Stück alter Menschheitsgeschichte auf centralamerikanischem Boden gänzlich verschollen ist, dass manches Kulturvolk auf jenem Boden lange vor der Conquista existiert hat, von dem auch nicht die geringste Erinnerung sich erhalten hat. Wo die örtliche Bestimmung der Ueberreste keine Schwierigkeit macht, wie bei den Gebäuden und Monumenten, da stellen sich nicht selten der ethnologischen und chronologischen Bestimmung desto grössere Hindernisse entgegen.

Die induktive Erforschung jener alten Kultur muss mit einer äusseren Vergleichung der Ueberreste beginnen. Nur auf diesem Wege kann man versuchen, festzustellen, wie weit dieselben einheitlichen Ursprungs sind. Nur auf dem Wege einer Sichtung und Unterscheidung der einzelnen Alterthümer nach ihrem äusseren Charakter kann man eine zeitliche und örtliche Bestimmung anbahnen.

Die Schriftüberreste, um mit diesen zu beginnen, zeigen grosse Uebereinstimmung. Man kann mit Bestimmtheit behaupten, dass das gesammte Schriftmaterial aus Centralamerika von einer und derselben Quelle stammt: die Zeichen sind auf den Inschriften, in den Handschriften und auf den Thongefässen und sonstigen kleineren Alterthümern im Wesentlichen dieselben. Es hat nur eine Schriftart in Centralamerika gegeben, die von einem Kulturmittelpunkt ausgegangen ist. Insbesondere sind die vier Handschriften offenbar einheitlichen Ursprungs. Sie lassen sich leicht in zwei Gruppen theilen: ganz gleichartig, dabei einfacher und kunstloser sind der C. T. und C.[1] (die auch wohl nur Stücke einer einzigen Handschrift sind), feiner und kunstreicher in Schrift und Abbildungen der

[1]) Die Abkürzungen beziehen sich auf die Namen der Codices und sind folgende: *C. C.* = Codex Cortesianus; *C. D.* = Codex Dresdensis; *C. P.* = Codex Peresianus; *C. T.* = Codex Tro.; *C. T. C.* = Codex Tro-Cortesianus.

C. D. und P., die sich ebenfalls untereinander auffallend gleichen. Dass alle Handschriften einem und demselben Volke angehören, ist höchst wahrscheinlich[1]), ob auch derselben Zeit[2]) ist sehr fraglich. Die Formen der Schriftzeichen sind zu verschieden, als dass man die Unterschiede blos auf die Eigenthümlichkeiten zweier Schreiber zurückführen könnte. Die Annahme, dass der C. T. C. älter sei, liegt nahe, indessen widerspricht dem der Umstand, dass nicht nur die Abbildungen, sondern auch die Schriftzeichen in diesen Handschriften einfachere, abgeschliffenere Formen zeigen, als im C. D. und P. Hieroglyphische Schriftzeichen werden aber wohl niemals mit der Zeit complicierter, sondern sie vereinfachen sich durch Fortfallen der Einzelheiten, sie werden zu conventionellen Figuren, wie sie sich im C. T. C. zahlreich finden. Man vergleiche die Formen: Fig. 1 im C. D. und Fig. 2 im C. T., Fig. 3 im C. D. und Fig. 4 im C. T.


1.


2.


3.


4.

Die Frage ist demnach schwer zu entscheiden. Möglich ist, dass sich der [illegible] Schreiber der Dresdener [illegible] Formen der Inschriften als Vorbilder genommen hat.

Schon früher (Jahrg. 1886, S. 50 d. Zeitschr. f. Eth.) wurde hervorgehoben, dass auch die Form des äusseren Umrisses der Schriftzeichen charakteristische Unterschiede zeigt: im C. T. und C. [illegible] Fig. 5, während der C. D. und P. eine eigenthümliche Ellipse lieben: Fig. 6. Die Inschriften haben mehr oder minder vollkommene Kreise oder Quadrate mit abgerundeten Ecken: Fig. 7.


5


6.


7.

Zwei vereinzelte Ausnahmen von der [illegible] seien erwähnt. In STEPHENS *Incidents of travel in Central America, Chiapas and Yucatan* findet sich auf Taf. 13 die Rückseite einer jener zu Copan so zahlreich gefundenen Statuen dargestellt, mit Hieroglyphen bedeckt, die aus ganzen, sonderbar gekrümmten menschlichen Figuren bestehen. Man kann allerdings bezweifeln, ob diese völlig vereinzelt dastehende Art ideographischer Darstellung überhaupt Schriftcharakter hat; möglicherweise sind es Abbildungen von Scenen aus dem Mythus der betreffenden Gottheit. Nicht minder auffallende Zeichen kommen [illegible] Thonfigur der Yucatansammlung des Berliner Museums für Völkerkunde vor. Eine kurze, gedrungene Gestalt, mit überladenem Kopfschmuck sitzt oder steht auf einem bankförmigen Untertheil mit Zeichen: Fig. 8.


8

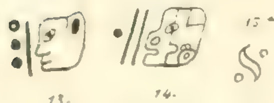
Es sind unzweifelhaft Schriftzeichen, darauf deuten die, wie gewöhnlich in der Mayaschrift, zwischendurch vorkommenden Zahlen (8 und vier mal eine 3). Im übrigen weichen sie von der üblichen Form der Maya-Hieroglyphen vollständig ab und sind ganz räthselhaft. Eine Vermuthung sei gewagt.

[1]) Mr. POUSSE (i. d. Archives de la société américaine de France, nouv. serie, tom. 3.) schliesst aus zwei Tzendalworten in europäischen Schriftzeichen, die auf dem äusseren Umschlag des C. P. stehen, dass derselbe chiapanekischen Ursprungs und in der Tzendalsprache zu lesen sei.

[2]) Prof. FÖRSTEMANN in seinen „Erläuterungen zur Mayahandschrift d. Kgl. off. Bibl. zu Dresden" 1886, S. 23 hält das im C. D. häufig vorkommende Datum 4 ahau für eine auf die Zeit der Abfassung bezügliche Angabe. Danach würde die Handschrift aus den Jahren 1470—1494 stammen, sofern man die von CYR. THOMAS angenommene Folge der ahau katuns zu Grunde legt. Nach PIO PEREZ würde der 4 ahau etwa 30 Jahre früher fallen.

Wo in der Mayaschrift Zahlen vorkommen, handelt es sich fast stets um kalendarische und astronomische Daten. Es ist sehr wahrscheinlich, dass die in Rede stehende Thonfigur eine Kalendergottheit darstellt, und dass die Inschrift kalendarisch-mythologische Bedeutung hat. (Fig. 9 = Fig. 10: *kin*, die Sonne; Fig. 11: abnehmender Mond; Fig. 12: zunehmender Mond; Fig. 13: Namenszeichen der dargestellten Gottheit; vgl. in der Dresdener Handschrift Fig. 14: ebenfalls Zeichen einer Kalendergottheit).





Ausser dieser merkwürdigen Inschrift finden sich in der Yucatansammlung des Museums für Völkerkunde noch zwei Thongefässe mit hieroglyphischen Schriftzeichen, auf dem einen in runden, auf dem andern in viereckigen Formen, ganz wie in den verschiedenen Handschriften. Fast alle Zeichen auf diesen Gefässen lassen sich mit Zeichen der Handschriften identificieren; ihre Bedeutung ist leider damit noch nicht festgestellt.

Während die Schriftüberreste keinen Zweifel an ihrem einheitlichen Ursprung übrig lassen, zeigt eine Vergleichung der bildlichen Darstellungen der Handschriften mit denen der Reliefs[1]) und den Gegenständen der Yucatansammlung so auffallende Verschiedenheiten, dass die Erklärung auf die grössten Schwierigkeiten stösst, und eine gemeinsame Herkunft kaum anzunehmen ist; es müssten denn die vorhandenen Ueberreste ganz erheblich verschiedenen Alters sein.

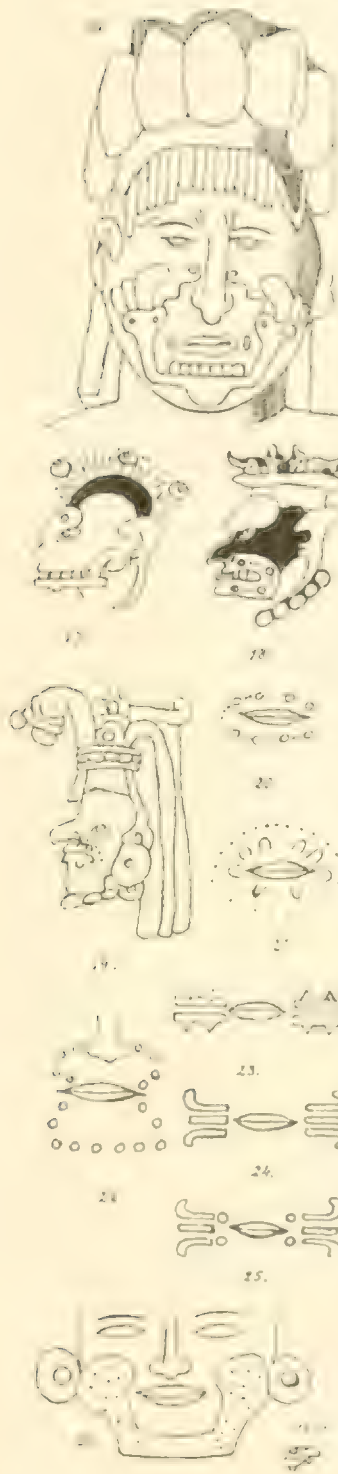
Ein besonders geeignetes Vergleichsobjekt bilden die Darstellungen der menschlichen Gestalt mit ihrer Bekleidung, ihren Schmuckgegenständen, Waffen u. s. w.

1. Die physischen Merkmale der dargestellten Personen sind im allgemeinen stets dieselben. Ueberall treffen wir den künstlich deformierten Schädel (vgl. Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, cap. XXX), die grosse gebogene Nase, die vortretenden Lippen: offenbar gemeinsame Rasseneigenthümlichkeiten der Völker des Mayagebietes. Auch dass „los indios de Yucatan son bien dispuestos y altos" (Landa cap. XX) bestätigen vielfach die Darstellungen der Reliefs und die Thonfiguren der Yucatansammlung. Ein Bart, der den Mayas bekanntlich fehlte, findet sich vereinzelt und in sehr dürftigen Exemplaren in der Dresdener Handschrift (z. B. p. 7 oben, 11 Mitte, 27) und zwar stets bei einer bestimmten Gottheit (dem mit D bezeichneten Gott „mit dem Gesicht eines alten Mannes"; „Die Mayahandschrift" etc. Jahrg. 1886 d. Zeitschr. f. Eth. S. 57); auch einmal im C. T. p. 24 oben. Eine Figur mit einem vollständigen Schnurr- und Kinnbart (und zwar von ähnlicher Form, wie ihn die Spanier zur Zeit der Conquista trugen) findet sich in der Yucatansammlung; weder auf den Reliefs noch in den Handschriften kommt etwas Aehnliches vor: für die Annahme, dass die Figur etwa einen Europäer darstellen sollte, spricht im Uebrigen nichts, sie hat ganz den üblichen Typus derartiger Darstellungen.

2. Die Tättowierung war bei den Mayas üblich; Landa berichtet darüber in cap. XXII. In den Handschriften findet sich nur wenig, was man unzweifelhaft als Tättowirung betrachten könnte. Dahin gehört ganz gewiss das oben stehende Zeichen, Fig. 15*a* (*cimi*, todt) auf der Backe der sitzenden Figur C. D. p. 28 Mitte (Priester des Todesgottes) und wahrscheinlich auch das Zeichen *akbal* (Nacht, dunkel) auf der Stirn derselben Figur (vgl.

---

[1]) Von den Reliefs sollen hier nur diejenigen zum Vergleich herangezogen werden, die im eigentlichen Gebiete der *Mayas*, also auf der Halbinsel *Yucatan* gefunden sind. Es gehören dahin also namentlich nicht die Ruinen von Palenque, und die von Copan, welche nur gelegentlich zu Vergleichen dienen können.



auch Dr. p. 5 Mitte) sowie das Zeichen der Sonne auf dem Körper der Figur Dr. p. 15 oben (Sonnengott). Ob die sonderbaren Schnörkel im Gesicht mancher der dargestellten Gottheiten [1]) Tättowierungen oder nicht vielmehr conventionelles, symbolisches Beiwerk der Darstellung bedeuten, ist schwer zu entscheiden. Eine Eigenthümlichkeit der Handschriften, die vorzugsweise in den Schriftzeichen hervortritt, und darin besteht, dass der Unterkieferknochen mit den Zähnen in den menschlichen Gesichtern angedeutet ist (so besonders beim Todesgott, aber nicht bei diesem allein), kehrt als Tättowierung auf einer Figur der Yucatansammlung des Museums wieder. Die in den „Veröffentlichungen des Königl. Museums für Völkerkunde" October 1888, Taf. I dargestellte Figur, ein Prachtstück der Sammlung, zeigt, bei genauer Prüfung, im Gesicht nebenstehende (rekonstruierte) Tättowierung (Fig. 16) [2]).

Man vergleiche damit den Kopf der in den Handschriften so häufig dargestellten Todesgottheit, z. B. auf p. 15, 23 u. a. a. O. des C. D. (siehe Fig. 17), bei dem ebenfalls der Unterkieferknochen mit den Zähnen stets besonders deutlich gezeichnet ist, sowie die oben wiedergegebenen Hieroglyphen (Fig. 1, 3 u. 4).

Anscheinend sollte ein solcher tättowierter, bezw. gezeichneter Kieferknochen mit Zähnen dem Gesicht den Eindruck des Furchtbaren verleihen. Ueberhaupt scheint man mit Vorliebe die Umgebung des Mundes tättowiert zu haben. In den Handschriften findet sich öfters nebenstehende Figur 18 z. B. C. D. p. 14 unten und Fig. 19 C. C. p. 33 oben; die von vorn gesehen nebenstehendes Bild der Mundtättowierung geben würde (Siehe Fig. 20, 21). In der Yucatansammlung, wo ebenfalls die Tättowierung der Mundpartie am häufigsten ist, trifft man ganz ähnliche Figuren. (Siehe Figg. 22—25).

Als eine verwandte Art von Gesichtsverzierung ist auch wohl der eigenthümliche Gegenstand anzusehen, der sich an zwei Figuren der Yucatansammlung findet. Es ist ein Gesichtsschmuck von nebenstehender Form (Fig. 26).

Man wird diesen Gegenstand kaum anders erklären können, als einen vielleicht metallenen, vielleicht mit den Ohrverzierungen zusammenhängenden Schmuck des Kinns. Er hat, wie ein Vergleich zeigt, die grösste Aehnlichkeit mit den hierneben wiedergegebenen tättowierten und gezeichneten Kinnbackenknochen der

---

[1]) Ein Eingehen auf die Einzelheiten würde zu weit führen. Erwähnt sei das verzierte Auge (Fig. 15*b*), welches so überaus häufig ist, ferner das Gesicht der mit C bezeichneten Gottheit (Jahrg. 1886 d. Zeitschr. f. Eth. S. 56), welche im C. T. C. so oft dargestellt ist, die mit F bezeichnete Götterfigur, die Figur mit der dicken schwarzen Linie im Gesicht, C. T. p. 30 unten, Cort. p. 42 u. s. w.

[2]) Nur am Original deutlich erkennbar.

Handschriften und hat höchstwahrscheinlich eine gleiche Bedeutung. Gegen die Annahme, dass es ein Bart sei, spricht mancherlei, und ganz besonders auch der Umstand, dass der, an einer anderen Figur der Sammlung (der S. 212 erwähnten) dargestellte Bart ganz unähnlich und viel natürlicher wiedergegeben ist.

Auf den Reliefdarstellungen ist von Tättowierung nichts zu sehen; indessen hat das wohl seinen Grund in der gröberen und die Details weniger beachtenden Natur dieser Darstellungen. Auch der grobgezeichnete C. T. C. hat nur wenig derartiges.

3. Was die Kleidung der alten Bewohner Yucatans im Allgemeinen anlangt, so hat LANDA darüber einige Angaben, die einer vergleichenden Untersuchung als Grundlage dienen können. Der Bischof erzählt in seiner Relacion, cap. XX, Folgendes:

„Ihre Kleidung bestand aus einem Gürtel, von der Breite einer Hand, der ihnen als Beinkleid und Kniehose (bragas y calças) diente, und den sie in der Weise mehrere Male um die Lenden wickelten, dass das eine Ende vorn, das andere hinten herunterhing[1]). Diese Enden wurden von den Frauen sorgfältig gearbeitet und mit Stickereien und Federwerk verziert. Darüber trugen sie grosse viereckige Mäntel[2]), die sie auf den Schultern zusammenknüpften und an den Füssen Sandalen aus Hanfbast oder gegerbtem Wildleder. Weitere Kleidungsstücke benutzten sie nicht". An einer anderen Stelle (cap. V) sagt LANDA, von den alten Gebäuden sprechend:

„Dass alle diese Gebäude von denselben „Indios" errichtet sind, die heutigen Tages dort wohnen[3]), sieht man deutlich an den auf ihnen in Stein dargestellten nackten Menschen, deren Schamtheile mit breiten Gürteln bedeckt sind, die sie in ihrer Sprache *ex* nennen"....[4]) und von den Kriegern heisst es, dass sie in den Krieg zogen „mit Fellen von Tigern und Bären bekleidet".

Von der Kleidung der Frauen berichtet LANDA, nachdem er ihnen ein sehr schmeichelhaftes und hoffentlich unpartheisches Compliment gemacht hat („son en general de mejor dispusicion que las españiolas y mas grandes y bien hechas"[5]), dass sie lediglich in einem Rock bestanden habe, der den Körper von den Hüften ab bedeckte, während in einigen Gegenden Yucatans noch ein Kleidungsstück üblich gewesen sei, welches die Brust umhüllte. Auch eine lange sackartige Jacke, die bis zu den Hüften ging und dort durch einen Gurt befestigt war, sei von manchen getragen worden. In cap. III erwähnt er ferner, dass die Göttinnen des Landes dargestellt würden „vestidas de la cinta abaxo y cubiertos los pechos, como usan las indias". Endlich ist auch von einer Decke die Rede, welche die Frauen beim Schlafen benutzten, und die sie „wenn sie Wege machten, gewöhnlich zusammengelegt und gerollt auf den Schultern trugen."

Damit stimmen die spärlichen Angaben anderer Autoren (z. B. COGOLLUDO in seiner Historia de Yucatan) im Allgemeinen überein. BANCROFT (The native races of the Pacific states) zieht aus dem Ueberlieferten den Schluss, dass die Kleidung der verschiedenen Bevölkerungsklassen bei den Mayas nicht sehr von einander abgewichen habe, ausser dass natürlich die Stoffe bei höhergestellten Personen feiner gewesen seien. Indessen waren doch, wie schon oben erwähnt, die Krieger mit besonderen Kleidungsstücken (Fellen) ver-

---

[1]) Es ist dasselbe Kleidungsstück welches bei den Azteken *maxtli* heisst.

[2]) *Zuyen* genannt nach COGOLLUDO, hist. de Yucatan.

[3]) Diese Thatsache muss also doch schon damals keineswegs über allen Zweifel erhaben gewesen sein! Wie käme LANDA sonst dazu, ausdrückliche Beweise dafür beizubringen?

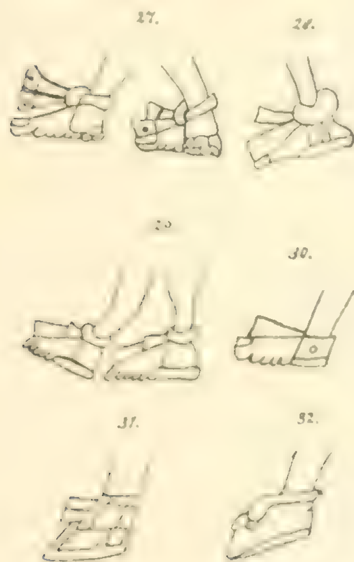
[4]) *Ex* im heutigen Maya (nach PIO PEREZ): „die Hosen".

[5]) Dasselbe sagen übrigens auch andere Autoren, z. B. COGOLLUDO (lib. IV, cap. 6) und HERRERA (Hist. gen.).

sehen; und auch die Priester haben sich unzweifelhaft äusserlich vor dem „profanum vulgus" ausgezeichnet. Landa erzählt bei Gelegenheit der yucatekischen Kindertaufe (cap. XXVI), dass der dabei thätige Priester „ein Oberkleid von rothen Federn trug, mit verschiedenfarbigen Federn verziert, während grössere Federn davon herabhingen, und der untere Saum mit langen, bis auf die Erde reichenden Baumwollstreifen besetzt war. Auf dem Kopf trug er eine Priestermütze von demselben Federwerk und in der Hand eine Art Weihwedel aus Holz mit kunstvollen Schnitzereien, an dem, statt der Haare Schwänze von Klapperschlangen befestigt waren." (Ein solcher „Weihwedel" ist abgebildet im C. C. p. 26 unten Mitte).

Ein Blick auf die Darstellungen der Handschriften, die Reliefs und die Figuren der Yucatansammlung genügt, um zu zeigen, dass einmal die Kleidung weit verschiedener und mannigfaltiger war, und dass andrerseits weder die Landa'sche Beschreibung durchweg passt, noch die Ueberbleibsel unter sich übereinstimmen. Die Behauptung Brasseur de Bourbourg's: „Le vêtement chez la plupart des Américains était immuable" (Hist. des nat. civ. III, 647) wird durch die Alterthümer widerlegt. Herrera's Bemerkung, dass „die Mayas sich wie die Mexicaner kleiden", trifft durchaus nicht vollständig zu, und aus den Ueberresten kann man keineswegs, wie Bancroft, den Schluss ziehen, dass die Kleidung der verschiedenen Stände bei den Mayas sehr gleichförmig gewesen sei.

4. Beginnen wir mit der Fussbekleidung. Nach Landa sollen die Mayas Sandalen getragen haben. Während diese in den mexikanischen Handschriften überaus häufig sind, fehlen sie in den Mayahandschriften beinah gänzlich! Cogolludo (p. 187) sagt freilich, dass die Mayas meist barfuss gingen; indessen wenn sie Sandalen überhaupt benutzten, so muss man jedenfalls bei den in den Handschriften dargestellten Personen (Priestern, Kriegern, Gottheiten, u. dgl.) solche gerade häufig erwarten; Cogolludo's Bemerkung bezieht sich offenbar auf die alltägliche Gewohnheit des gemeinen Mannes. In der Dresdener Handschrift sind die Füsse fast immer nackt und ganz sorgfältig gezeichnet. Nur wenige Stellen sind es, wo man Sandalen antrifft (pg. 26, 28, 46, 47, 50). Auf p. 26, 28 haben sie die Form der Fig. 27, auf p. 46, 47 und 50 die der Fig. 28.



Es ist ganz dieselbe Form, welche diese Fussbekleidung in den mexikanischen Handschriften gewöhnlich hat, vgl. Fig. 29 (C. Tell.-Rem.), Fig. 30 (C. F.). Dagegen kommt weder im C. T., noch im C. C. eine einzige Sandale vor; alle Füsse sind unbekleidet; während sie in dem sehr schlecht erhaltenen C. P. anscheinend ziemlich häufig sind, und zwar in der Regel von der Form wie oben Fig. 28. Weit häufiger, als in den Mayahandschriften sind sie jedenfalls auf den Reliefs, aber wieder von ganz anderer Form, (Fig. 31 Basrelief zu Labphak, nach Stephens; Fig. 32 Zeichnung an einer Thür zu Chichen, nach demselben). Diese auf den yukatekischen Reliefs vorkommenden Fussbekleidungen sind allem Anschein nach nicht Sandalen, sondern vollständige, den ganzen Fuss bedeckende Schuhe, von deren Gebrauch die spanischen Autoren allerdings Nichts berichten. Im übrigen kommen einfache Sandalen auch auf den Reliefs vor.



An den Figuren der Yucatansammlung des Museums sind die Füsse meist sehr vernachlässigt, so dass nicht zu sehen ist, ob sie mit Sandalen bekleidet sind. Ein Theil derselben ist aber jedenfalls als nackt erkennbar. Deutlich ausgeführte Sandalen trägt die vorzügliche, lebenswahre Figur eines Priesters (abgebildet in den „Veröffentlichungen des Königl. Museums für Völkerkunde" Oct. 1888. Taf. X) und zwar von der Form der Fig. 33. In derselben Sammlung finden sich ferner einige grosse thönerne Füsse mit Sandalen, die den oben abgebildeten, der Dresdener Handschrift entnommenen, sehr ähnlich sind (Fig. 34). Diese Füsse scheinen nicht von grösseren Figuren abgebrochen zu sein, sondern eine selbständige, und zwar religiöse symbolische Bedeutung zu haben. Dafür spricht der Umstand, dass in C. T. p. 21 bei einer Opferscene ganz ähnliche einzelne Füsse abgebildet sind (Fig. 35).

Die Form und die Art der Befestigung dieser verschiedenen Fussbekleidungen ist aus den Abbildungen leicht ersichtlich (vgl. ein ähnliches modernes Exemplar nach alten Vorbildern in Guatemala bei Stoll, Ethnologie der Indianer von Guatemala 1889, Supplement zum International. Archiv für Ethnographie, Taf I, Fig. 15). Schon dieser eine Vergleichspunkt zeigt, wie auffallend die Ueberreste von einander abweichen.

5. Bekleidung und Schmuck des Beins. Während eine Fussbekleidung in den Maya-Handschriften so selten ist, findet sich dagegen ein eigenthümliches Kleidungs- oder Schmuckstück des Unterschenkels desto häufiger, und zwar nur bei den männlichen Personen, die Frauen tragen es nicht. In den sämmtlichen Maya-Handschriften ist dieser Gegenstand fast an jeder Figur zu sehen, so dass er geradezu charakteristisch für diese Darstellungen ist (auch wohl ein Beweis für den gemeinschaftlichen Ursprung der Handschriften). Er hat in allen Handschriften folgende Form (Fig. 36), und er kommt in ganz gleicher Gestalt und fast ebenso häufig auch als Armschmuck vor. Nach den Handschriften zu urtheilen, muss es ein allgemein übliches nationales Schmuckstück gewesen sein. Um so mehr muss es auffallen, dass sich dasselbe weder auf den Reliefs noch an den Figuren der Yucatansammlung irgendwo wiederfindet! Eine Verzierung des Beins kommt allerdings auf den ersteren nicht selten vor, aber niemals von der Form, wie regelmässig in den Handschriften. Man vergleiche die folgenden: Fig. 37 (Thürpfosten zu Kabah, nach Stephens); Fig. 38 (Wandgemälde zu Chichen, nach demselben). In der Yucatansammlung fehlen solche Bekleidungen des ganzen Unterschenkels völlig.

Ausser dem erwähnten Beinschmuck kommt in den Handschriften noch vereinzelt ein zweiter von der Form der Fig. 39 vor.

Er findet sich nur an den Figuren des Todesgottes und bildet offenbar ein Attribut desselben. Seine Bedeutung ist leicht



zu erkennen; es sind Klappern oder Schellen, die an das Bein geschnallt werden, um beim Tanzen ein rythmisches Geräusch hervorzubringen (wie dies noch heute bei nordamerikanischen Stämmen Sitte ist).

Endlich findet sich einige Male (z. B. C. T. p. 17*) ein einfacher Fussring von der Gestalt der Figg. 40 und 41; auch einmal (Dr. p. 50) als Beinschmuck unterhalb des Knies, Fig. 42.

Aehnliches kommt in der Yucatansammlung vor, so an der obenerwähnten Figur des Priesters, Fig. 43, und an einer andern Figur, Fig. 44. Diese letzteren, einfachen Beinringe sind wiederum häufig auch auf den Reliefs von Palenque; auch eine reiche Bekleidung des ganzen Unterschenkels, wie die obigen, ist dort nicht selten, siehe z. B. Fig. 45.

Ein Fussring, der anscheinend aus der im alten Central-Amerika so beliebten Federarbeit besteht, ist an einer in Holzschnitzerei (auf einem Sapotaholzbalken) dargestellten Figur zu Kabah zu sehen (nach STEPHENS), Fig. 46. Ganz ähnliche finden sich zu Palenque häufig.

6. Armschmuck. Es ist schon erwähnt, dass der charakteristische Beinschmuck der Handschriften auch als Armverzierung vorkommt: Fig. 47, und zwar ebensowohl bei den Frauen (z. B. Dr. p. 17—19) als bei den Männern. Auch die anderen in den Mayacodices abgebildeten Schmuckstücke des Beins finden sich als Armschmuck, so die Schellen (und zwar wieder beim Todesgott, z. B. C. D. p. 53) und die einfachen Ringe: letztere öfters in mannigfaltigeren Formen, z. B.: Fig. 48 (Dr. p. 27), Fig. 49 (ibid. p. 28).

Hier finden sich denn auch Uebereinstimmungen zwischen den Darstellungen der Codices und den Figuren der Yucatansammlung. An den letzteren sind, abgesehen von dem für die Handschriften charakteristischen Schmuck, ganz ähnliche Armringe zu sehen, so z. B.: Figg. 50, 51, 52, und an der Priesterfigur Fig. 53 [1]; ausserdem kommen die Formen Figg. 54, 55, 56 vor.

Auch auf den yucatekischen Reliefs fehlen diese Armzierden nicht, und zwar sind auch hier die Formen denen der Handschriften und der Yucatansammlung ähnlich: Fig. 57 [1], 58 [1], 59 aus Kabah, Fig. 60 Labphak, Fig. 61 Chichen.

Indessen der in den [illegible] an-treffende Schmuck ist auf den Reliefs ebensowenig zu finden, wie an den Thonfiguren der Sammlung.

7. Bekleidung des Unterkörpers:

a. Bei den Männern. Nach der LANDA'schen Beschreibung soll dieser Theil der Kleidung aus einem handbreiten Streifen bestanden haben, der mehrere Male um die

[1] Diese Figuren sollen allem Anschein nach eine Armzierde aus Federwerk darstellen, vgl. den Fussring aus Kabah, Fig. 46.



Hüften gewickelt wurde, so dass die Enden vorn und hinten herunterhingen. In der That kommt ein solches Kleidungsstück in den Handschriften vor; es war offenbar die einfachste, von den niederen Volksklassen gewöhnlich getragene Unterkleidung. In dieser einfachsten Gestalt sieht es in den Handschriften so aus: Fig. 62 (C. D. p. 6 Mitte, vgl. pg. 5 Mitte u. a.), Fig. 63 (C. T. p. 12* oben).

Das ist unzweifelhaft der handbreite Baumwollenstreifen, der in der geschilderten Weise mehrere Male um die Hüften gewickelt wurde. Die vorn und hinten herunterhängenden Enden sind überall bei diesen und den folgenden ähnlichen Darstellungen zu sehen.

Indessen gerade die in den Codices am häufigsten vorkommende, etwas feinere Form dieses Kleidungsstücks weicht schon von der Landa'schen Beschreibung in so fern ab, als der Streifen breiter ist und allem Anschein nach nicht mehrere Male, sondern nur einmal den Körper umgiebt, so z. B. Fig. 64 (C. D. p. 65 ob.), Fig. 65 (C. T. p. 17 oben).

Diese Form, die mehr einem aus Leder oder einem ähnlichen festen Stoff verfertigten Gürtel, als einem Baumwollstreifen ähnlich sieht, ist in den Handschriften (und zwar wieder übereinstimmend in allen) die Regel. Die Vermuthung, dass dieser Gegenstand eine Art Gürtel bildet, wird dadurch bestärkt, dass häufig unten noch ein weiteres Kleidungsstück, ein Schurz hinzugefügt ist, der von diesem Gürtel festgehalten wird, so z. B. Fig. 66 (C. D. p. 5 ob.), Fig. 67 (C. P. p. 16 v).

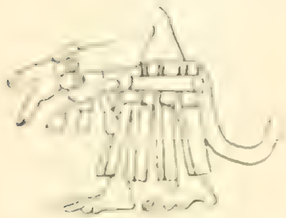
Aber auch mit dem einfachen Baumwollstreifen ist dieser Schurz mitunter verbunden, so z. B. C. D. p. 6 unten: Fig. 68.

Dieser Gürtel mit Schurz zeigt sich in allen Handschriften als ein allgemein übliches Kleidungsstück. Der Stoff war offenbar mit bunten Ornamenten versehen, die auf den Abbildungen zum Theil erkennbar sind. Eine reichere Form zeigt sich mitunter in dem Dresdener Codex, bei der noch oberhalb des Gürtels ein Stück hinzugefügt ist, welches den Unterleib bedeckt, Fig. 69 (C. D. p. 14 unten).

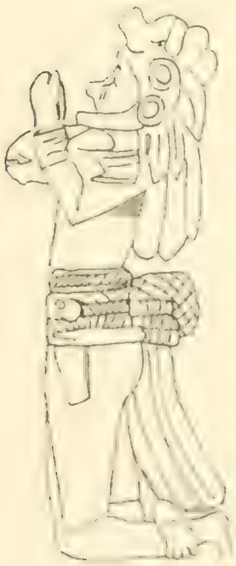
Nur bei einer Figur, und zwar bei dem schreitenden Priester in der Dresdener Handschrift pag. 25—28 oben, findet sich eine Abweichung von dieser allgemein üblichen Bekleidung. Ganz entsprechend



70.



71.



72.

der oben wiedergegebenen Beschreibung, die LANDA von dem priesterlichen Kostüm (cap. XXVI) überliefert, sind an dem Gürtel (der die gewöhnliche Form hat) lange, bis fast an die Erde reichende Baumwollstreifen befestigt, während über denselben eine Reihe grösserer Federn herabhängt, Fig. 70 (C. D. p. 27), Fig. 71, etwas anders (p. 25 das.). Der Oberkörper dieser Figur ist, abgesehen von dem reichen Halsschmuck, unbekleidet.

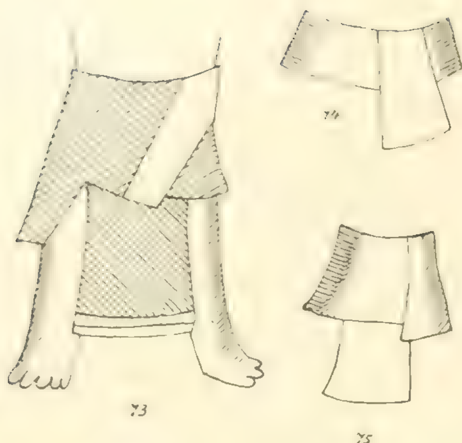
Ein geeignetes Vergleichsobjekt zu diesem Beispiel priesterlicher Kleidung (dem einzigen in den Handschriften) bietet die Taf. XVII Fig 5 abgebildete Priestergestalt in der Yucatansammlung (vgl. die Beschreibung dieser Figur von Dr. UHLE in d. Veröff. d. Kgl. Museums f. Völkerkunde, Oct. 1888, S. 15 & 16). An Stelle des Baumwollstreifens zeigt sich auch hier ein deutlicher, fester Gürtel (wie in den Codices), unterhalb desselben ein Schurz, der vorn offen ist, ganz ebenso wie in den Handschriften (Fig. 67 u. 68). Es fehlen aber die herabhängenden Baumwollstreifen, und statt dieser sehen wir jedes Bein mit einer Art von Hose aus Federwerk bekleidet, wofür sich weder in den Handschriften noch auf den Reliefs ein Analogon findet, wenn man nicht die bereits besprochenen Verzierungen des Beines (s. Fig. 37 u. 45) vergleichen will. Ueberdies ist auch der Oberkörper vollständig mit einem Federhemd bekleidet, welches sogar Aermel hat, was wiederum in den Codices (und anscheinend auch auf den Reliefs) nirgend vorkommt. Auch hier sind wieder, neben einzelnen Uebereinstimmungen, doch grosse Verschiedenheiten zu constatieren. Im übrigen wird von dieser Figur noch weiter unten die Rede sein.

Noch grösser sind die Verschiedenheiten, welche sich bei einem Vergleich der übrigen Thonfiguren der Yucatansammlung und der Abbildungen der Reliefs mit den bisher besprochenen Darstellungen zeigen. Der in den Handschriften bisweilen vorkommende Baumwollstreifen, den LANDA beschreibt, ist auf den yucatekischen Reliefs sehr selten. Unzweifelhaft zu erkennen ist er auf einer Darstellung zu Kabah: Fig. 72 (nach STEPHENS).

Sonst ist auch auf den Reliefs häufig der mehrfach erwähnte Gürtel zu sehen, und wie auf den Tempelwänden von Palenque [1]), so zeigt sich dieses Kleidungsstück auch an den Statuen zu Copan, überall auch häufig verbunden mit einem Schurz wie in den Mayacodices.

An den Figuren der Yucatansammlung kommt ein handbreiter Baumwollstreifen, wie ihn LANDA beschreibt, und wie er in den Handschriften unzweifelhaft vorhanden ist, kaum

[1]) Vgl. die stehende Figur auf dem Basrelief bei STEPHENS, Centr.-America N°. 26. Der Gürtel hat dort ganz dieselbe Verzierung wie an der obigen Priesterfigur der Sammlung.



vor; freilich aber ein sehr ähnliches Kleidungsstück, nämlich ein breites, um die Hüften geschlagenes Lendentuch von der Form [1]) der Figg. 73, 74 und 75.

Dieses Lendentuch bedeckt, wie in den Handschriften, bei den sitzenden Figuren mitunter die Beine so vollständig, dass es den Anschein gewinnt, als ob die Figuren Hosen („bragas y calças" nach Landa) tragen, vgl. Fig. 66 u. 69.

In der Regel ist der Unterkörper an den Thonfiguren sehr oberflächlich ausgeführt, so dass man häufig kaum erkennen kann, in welcher Weise derselbe bekleidet ist.

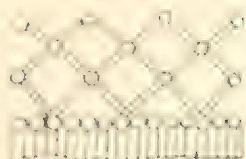
b. Bei den Frauen. Nach Landa (s. ob.) trugen die Mayafrauen einen Rock von den Hüften ab. Dasselbe sagt Cogolludo, nach welchem ein solcher Rock *„pic"* [2]) genannt wurde.



In dieser Hinsicht stimmen alle Darstellungen überein: sowohl in den Codices als auch auf den Reliefs und in der Yucatansammlung gehört ein solcher Rock zur üblichen Frauenkleidung. Auch die Darstellungen von Palenque und Copan zeigen ganz dasselbe. In den Mayahandschriften sind solche Röcke sehr häufig, vgl. Fig. 76 (C. D. 17 ob.), Fig. 77 (C. D. p. 21 ob.), Fig. 78 (C. C. p. 35). Sie sind fast immer reich ornamentiert und scheinen ein besonders bevorzugter Gegenstand der Webekunst und Färberei bei den Mayas gewesen zu sein. Besonders deutliche Ornamente recht geschmackvoller Art und vollkommen an griechisch-klassischen Stil erinnernd finden sich an einer Figur des C. T. p. 27 unten: Taf. XVII Fig. 7, vgl. auch C. T. p. 25: Taf. XVII Fig. 8, wo der Rock übrigens kürzer ist, als sonst gewöhnlich in den Handschriften. Indessen scheinen die Frauen der niederen Stände ebenso wie die Männer auch nur ein ganz einfaches Tuch um die Hüften getragen zu haben, wovon sich in der Dresdener Handschrift Beispiele zeigen, so Fig. 79 (C. D. 16 unt).

Ganz gleiche Röcke, auch mit ähnlichen Ornamenten wie die oben aus den Handschriften abgebildeten, tragen, wie schon erwähnt, die Frauenfiguren auf den Reliefs in der Yucatansammlung. Auch hier zeigen die Ornamente oft zierliche und geschmackvolle Maeanderformen. In ganz Centralamerika scheint dieses Kleidungsstück von gleichem Aussehen und gleicher Art gewesen zu sein, es kommt auf den Reliefs von Palenque ebenso häufig vor,

[1]) Vgl. damit die Bekleidung der Priesterfigur auf zwei Reliefs zu Palenque: der bekannten Darstellung des Kreuzes und dem Relief in casa N°. 3 (nach Stephens); auch dort besteht sie aus einem breiten Tuch.
[2]) *Pic* im Maya = fustan (Unterrock von Barchent) nach Beltran de Santa Rosa Maria, Arte del idioma Maya.



wie an den Idolen von Copan, und zwar auf den beiden letzteren Alterthümern vollkommen übereinstimmend mit demselben Muster: Fig. 80 (vgl. STEPHENS: Central-America N°. 7, Statue zu Copan, und N°. 34, Basrelief zu Palenque). Im eigentlichen alten Mayapan (Yucatan) sind Frauendarstellungen auf den architektonischen Ueberresten sehr spärlich vorhanden, desto zahlreicher sind sie in der Yucatansammlung, wo die Röcke, wie im C. D., meist bis an die Knöchel reichen, vgl. Taf. XVII Fig. 1.

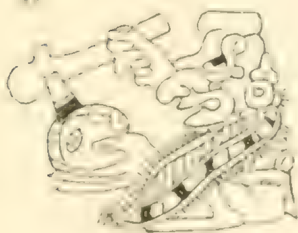


8. Bekleidung des Oberkörpers.

a. Bei den Männern. In der Regel ist in den Handschriften der Oberkörper unbekleidet, während sich desto reichere Halsketten mit breiten, die Brust bedeckenden Verzierungen finden, die auf den Zeichnungen mitunter den Oberkörper fast wie bekleidet erscheinen lassen. Der von LANDA beschriebene, auf den Schultern befestigte Mantel kann, nach den Darstellungen zu urtheilen, keineswegs zur regelmässigen Kleidung gehört haben. Ein solcher Mantel findet sich allerdings, und zwar von ähnlicher Form, wie sie dieses Kleidungsstück in den mexicanischen Handschriften hat, indessen nur selten und nur an solchen Personen, die offenbar irgend eine besondere, einem gewissen bevorzugten Stande entsprechende Kleidung tragen. Dasselbe lässt sich von den Figuren der Yucatansammlung sagen und von den Darstellungen der Reliefs: der Oberkörper ist bei weitem in den meisten Fällen nackt. Die in den Handschriften vorkommenden Mäntel entsprechen im übrigen der LANDA'schen Beschreibung auch nicht recht. Sie sind nicht viereckig (wie in den mexicanischen Handschriften gewöhnlich) sondern allem Anschein nach länglich rund und sind nicht auf den Schultern befestigt, sondern entweder vorn oder hinten am Halse; so dass der Mantel entweder über den Rücken oder über die Brust herabfällt. Im C. T. C. ist stets das letztere der Fall. Vergleiche Fig. 81, (C. D. 25 unten), Fig. 82 (C. D. 27 unten), Fig. 83 (C. T. 16* Mitte, vgl. ibid. p. 15*—17*).



Auch diese Mäntel sind, wie die Frauenröcke, fast immer mit bunten Mustern versehen, die auf den Abbildungen wiedergegeben sind. Charakteristisch ist auch, dass der Saum fast stets mit Fransen besetzt ist, die vielleicht bei werthvolleren Mänteln aus Federarbeit bestanden [1]).



Auffallenderweise kommen diese Mäntel auf den yucatekischen Reliefs anscheinend gar nicht vor. Ebensowenig sind sie auf den Darstellungen aus andern centralamerikanischen Ruinenstädten

[1]) Es ist möglich, dass dieses Kleidungsstück identisch ist mit den von COGOLLUDO (Hist. de Yuc.) erwähnten, „*tilmas*" oder „*hayates*" genannten Baumwolltüchern, die Nachts als Decke benutzt und am Tage als Mäntel getragen sein sollen: die Beschreibung, wonach dieselben reich verziert und mit verschiedenen Farben versehen waren, passt auf die Abbildungen der Codices ganz gut. Dagegen widerspricht dem der Umstand, dass derartige Mäntel so selten und anscheinend nur als festliche Kleidungsstücke bei religiösen Ceremonien u. dgl. dargestellt sind.

zu rekognoscieren. Es finden sich wohl Bekleidungen des Oberkörpers, aber gewöhnlich von ganz anderer, oft schwer zu erkennender Gestalt.

Auch von den Thonfiguren der Yucatansammlung gilt, was oben über das Vorkommen von mantelartigen Kleidungsstücken in den Handschriften gesagt ist: sie sind stets ein Zubehör einer besonderen Standestracht. Von solchen enthält die Sammlung einige höchst merkwürdige Beispiele, die in vielfacher Beziehung von Allem abweichen, was man auf den Reliefs und in den Handschriften zu sehen gewohnt ist. Schon oben ist die vorzüglich gearbeitete Priesterfigur erwähnt, deren Oberkörper mit einem vollständigen Hemd (oder einer Jacke) mit Aermeln versehen ist, welches anscheinend aus Federarbeit besteht. Noch auffallender sind zwei andere Figuren der Sammlung (siehe Taf. XVII, Fig. 4 & 6) Beide zeigen einen havelockartigen Ueberwurf, der am Halse beginnend, die Arme und den Oberkörper bedeckt. Während man bei der vorerwähnten Priesterfigur vielleicht noch zweifeln kann, ob das Kostüm in der That aus Federarbeit (oder etwa aus einzelnen Baumwollstreifen, die an einander und über einander geheftet sind) besteht, ist hier ein Zweifel dadurch ausgeschlossen, dass die Federn bei der einen dieser Figuren vollkommen deutlich angegeben sind durch Zeichnungen von der Art der Fig. 84.


84.

Höchst wahrscheinlich stellen auch diese Figuren Priester dar, aber ein Analogon lässt sich für dieselben ebensowenig wie für die erstgedachte Figur in den Handschriften oder auf den Reliefs finden.

Ebenso merkwürdig sind einige sitzende Figuren derselben Sammlung, deren Oberkörper ein Mantel ohne jede Verzierung bedeckt, welcher den obern Theil der Brust frei lässt und anscheinend aus weiter Nichts, als einer grossen runden Decke besteht, mit einem Loch oben zum Durchstecken des Kopfes (Taf. XVII, Fig. 3).; ein ziemlich primitives Kleidungsstück, welches indessen an den sitzenden Figuren grosse Aehnlichkeit mit den obigen Darstellungen der Handschriften (Fig. 82 & 83) zeigt. Es ist möglich, dass die sonderbare Form dieses Kleidungsstücks nur eine Folge der mangelhaften Kunstfertigkeit und Darstellungsfähigkeit des Verfertigers dieser Figuren ist, und dass dasselbe in der That einen jener, in den Mayahandschriften und in den mexicanischen Codices so häufigen Mäntel darstellen soll. Von einem ähnlichen Kleidungsstück in Nicaragua spricht Andagoya (in Navarretes Coleccion de los viages etc.). Er beschreibt es als eine Art von Kragen, der mit einem Loch für den Kopf versehen war und die Brust sowie die Oberarme bedeckte.

Im Uebrigen ist auch an den Figuren der Sammlung der Oberkörper regelmässig unbekleidet wie in den Handschriften.

b. Bei den Frauen. Während Landa berichtet, dass die Frauen in manchen Gegenden Yucatans eine Oberkleidung getragen hätten, welche die Brust bedeckte, oder eine Art Jacke, die an der Taille durch einen Gürtel befestigt gewesen sei, ist in sämmtlichen Handschriften nicht eine einzige Frauenfigur mit bekleidetem Oberkörper zu finden [1], und auch das Tuch, welches die Frauen nach Landa zum Schlafen benutzten und auf der Reise auf der Schulter zu tragen pflegten, ist nirgend zu sehen. Dieser Umstand muss um so mehr auffallen, als in den mexikanischen Handschriften eine Oberkleidung bei den Frauen keineswegs selten ist, vgl. (eine Jacke ähnlich der Landa'schen Beschreibung) folgende Fig. 85, (C. Mendoza p. 69).

Auch in der Yucatansammlung findet sich Nichts, was zu der Landa'schen Angabe

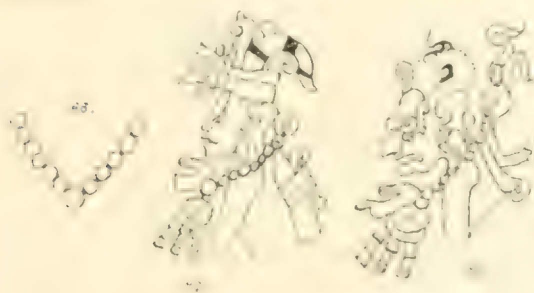
[1] Vgl. die Figuren C. T. p. 15* und 16* Mitte (Männer mit Mänteln) mit den Figuren p. 18*, 19*, 20* Mitte (Frauen mit Röcken ohne Oberkleidung).

passen könnte. Eine eigentliche Bekleidung des Oberkörpers kommt auch hier nicht vor, nur ist mitunter ein Rock zu sehen, der bis unter die Brüste hinaufgeht, aber diese freilässt. Ebensowenig zeigt sich auf den yucatekischen Reliefs etwas derartiges, während auf den Darstellungen zu Palenque ein mantillenartiges Kleidungsstück, mit dem bekannten, in der Frauenkleidung der dortigen Darstellungen (und der von Copan) so häufig wiederkehrenden Muster von gekreuzten Linien (s. oben Fig. 80) vorkommt. Ein eigenthümliches, sonst nirgend beobachtetes Kleidungsstück tragen die Frauenfiguren auf dem bekannten Relief des Kreuzes und dem ähnlichen in casa N°. 3 (nach Stephens) zu Palenque. Dasselbe bedeckt den ganzen Körper vom Halse bis fast zu den Knieen und ist übrigens seiner Natur und Gestalt nach schwer zu erkennen. Nach allen Seiten scheinen geknotete und gedrehte Theile dieses Kleidungsstückes herabzuhangen. Wahrscheinlich ist es ein besonders feierliches, nur bei religiösen Ceremonien anzulegendes Gewand.



9. **Halsketten, Kragen, Ohrschmuck u. dgl.** Diese Gattung von Schmuck- und Bekleidungsgegenständen ist nächst dem Kopfschmuck im ganzen centralamerikanischen Kulturgebiet die beliebteste und reichhaltigste gewesen, und hier zeigt sich auch wieder unter den Alterthümern grosse Uebereinstimmung.

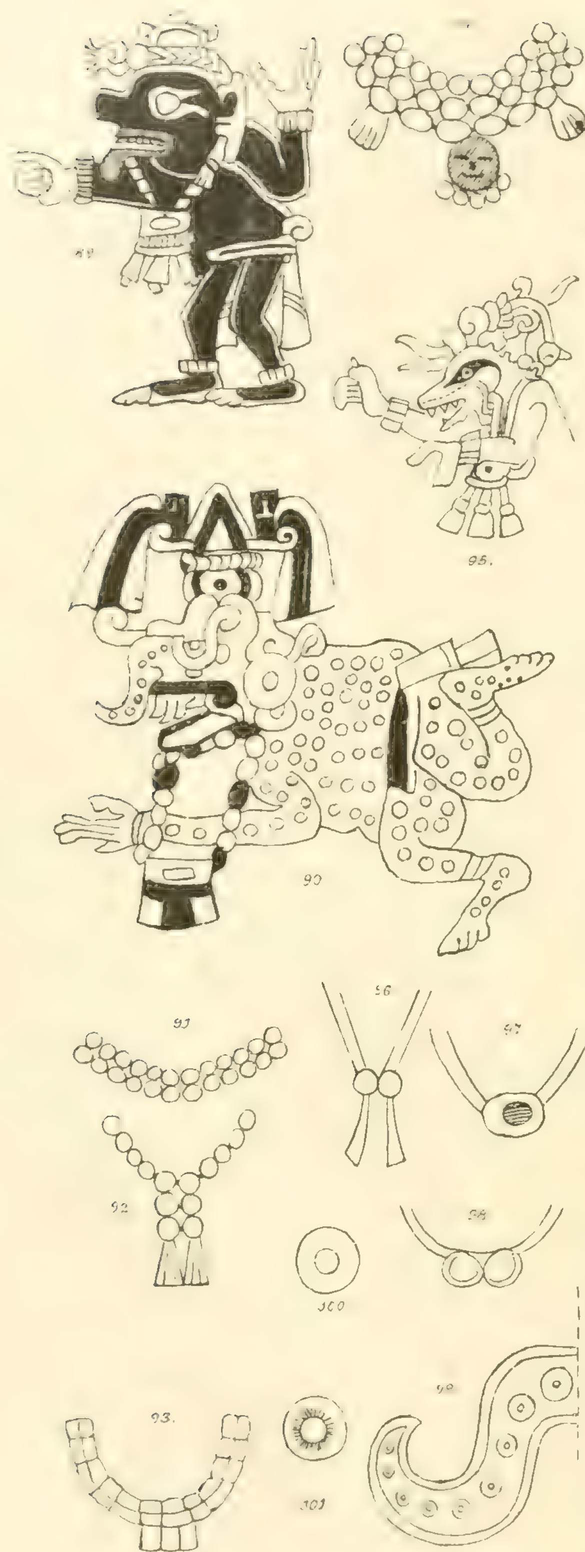
Für die yucatekischen Darstellungen in allen Gestalten sind die **Perlen-Halsketten** geradezu charakteristisch, und dieser Umstand ist um so bemerkenswerther, als in den mexikanischen Codices diese ketten- oder perlenförmigen Halszierden selten sind. In den Mayacodices, auf den Reliefs und an den Thonfiguren aus Yucatan sind dagegen fast ohne Ausnahme die Perlenschnüre in den mannigfaltigsten und reichsten Formen zu sehen: es scheint keinen Maya gegeben zu haben, der nicht im Besitz eines solchen Zierraths war. Bischof Landa weiss davon merkwürdigerweise gar nichts zu erzählen, während man nach den Alterthümern (und besonders den Handschriften) erwarten sollte, dass ihm gerade dieser Schmuck vor allem aufgefallen sein müsste und vor allem von ihm beschrieben werden müsste.



Die Formen dieser Halskette in den Handschriften sind vielfach ganz genau dieselben wie auf den Figuren der Yucatansammlung. Sehr oft befindet sich an der Kette ein medaillonartiges Mittelstück, welches auf der Brust aufliegt. Am häufigsten ist in der Sammlung die einfache Form der Fig. 86, die auch in allen Handschriften vorkommt. Im C. T. und C. findet sich sogar fast ausschliesslich diese einfache Form, vgl. oben Fig. 63, 65 u. 68.

In der Dresdener Handschrift sind dagegen sehr mannigfaltige und reiche Formen üblich, und fast regelmässig zeigt sich das obenerwähnte quasten- oder medaillonartige Mittelstück mit einer besonderen, in drei Enden auslaufenden Verzierung, und hinten im Genick ein eigenthümliches Verschlussstück, vgl. Fig. 87 (C. D. p. 10 Mitte) u. Fig. 88 (das. p. 15 unten).

Während dieser Halsschmuck in dem C. D. überaus häufig ist, kommt er in den



übrigen Handschriften ziemlich selten vor, vgl. Fig. 89 (C. T. p. 18* Mitte) Fig. 90 (C. C. p. 12 unten [1]), ferner C. P. p. 17, 21 u. a).

Ein derartiger Schmuck wurde unterschiedslos von Männern und Frauen getragen. Auf der Quaste scheinen mitunter die Abzeichen gewisser Priester oder Beamter angebracht gewesen zu sein, so kommt im C. D. an der Figur des Todesgottes oder seines priesterlichen Repräsentanten eine solche mit dem Zeichen des Todes (Fig. 15*a* S. 212, *cimi*) vor (C. D. p. 9 oben, 10 ob., 15 Mitte).

In der Yucatansammlung kommen noch folgende Formen an den Figuren vor: Figg. 91, 92, 93, und 94, letzteres ein besonders reiches Exemplar, welches ein ähnliches Medaillon zeigt wie in den Handschriften.

Anstatt der Kette kommt auch (in den Handschriften sehr selten) eine Art Band vor, an welchem wieder eine Quaste oder ein Medaillon hängt, so z. B. Fig. 95 C. Dr., p. 28 oben.

Ganz dasselbe findet sich an den Figuren der Sammlung, vgl. Fig. 96, 97, 98.

Noch grössere Uebereinstimmungen zeigen sich bei dem Ohrschmuck, der häufig mit den Halsketten verbunden gewesen zu sein scheint. In den Handschriften wie an den yucatekischen Thonfiguren ist ein kreisförmiger Ohrschmuck die Regel, während derselbe an den letzteren oft ganz einfach ist, z. B. Fig. 100, 101); pflegt er in den Codices gewöhnlich eine etwas compliciertere Form zu haben.

[1]) Der Kopf dieser Figur ist auch deshalb interessant, weil er das an den yucatekischen Gebäuden so oft vorkommende merkwürdige Ornament, den vielbesprochenen sogenannten „Elephantenrüssel" erklärt. Schon eine genaue Betrachtung dieses Ornaments zeigt, dass fast stets die groben und verschnörkelten Züge eines Gesichts an der dahinter befindlichen Mauerfläche zu erkennen sind. Wenn man dieses Ornament mit der obigen Abbildung aus dem C. C. vergleicht, so kann kaum noch ein Zweifel sein, dass es sich um ein sogenanntes Tlalocgesicht mit der bekannten grossen Nase handelt. Die Nase hat auf den Gebäuden ganz dieselbe Form und Verzierung wie oben an der Figur der Handschrift (vgl. Fig. 99, die Form dieses Ornaments). Zu phantastischen zoologischen Spekulationen ist nicht der mindeste Anlass.

[illegible] an allen Figuren [illegible] die [illegible] Formen, die [illegible] Fig. 101, [illegible] und [illegible] Die erstere [illegible] im C. [illegible] die zweite im [illegible] Die [illegible] Form [illegible] mit dem Hals-[illegible] Weise an den [illegible] [illegible] Handschriften [illegible] Fig. 110 [illegible]

Während in den [illegible] die Kragen [illegible] Handschriften, wie [illegible] Kragen [illegible] Fig. [illegible] wie sie [illegible] Yucatan [illegible] (Taf. XVII, Fig. 5) [illegible] Fig. 109 (C. Cort. [illegible] Fig. 110, [illegible] Fig. 111 (C. T. p. [illegible]) [illegible] mit der Form dieses Schmuckes [illegible] Fig. 112 [illegible] Kragen und in den Mayacodices [illegible] häufig an den [illegible] und wo ein solcher Kragen [illegible] [illegible]

Im Allgemeinen sind diese [illegible] nicht [illegible] Auch es scheinen [illegible] Wege [illegible] einige Varianten kommen [illegible] in den Handschriften vor, z. B. Fig. 113 (C. T. p. [illegible]) und Fig. 114 (C. T. p. 31, Mitte).

Einen [illegible] Schmuck [illegible] zeigt eine Darstellung [illegible] Dresdener Handschrift (p. 10 [illegible] Fig. 115).

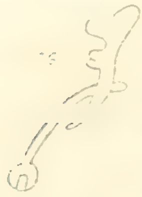
Es [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

zu sein, an dem unten das Abzeichen des Todesgottes (*cimi*) hängt; die Figur ist zugleich deshalb interessant, weil sie ganz deutlich die Befestigung des oben, Figg. 104—107, abgebildeten Ohrschmucks in dem, in den Codices gewöhnlich unförmlich gross gezeichneten Ohr erkennen lässt; siehe Fig. 116 [1]).



Auf den yucatekischen Reliefs sind dagegen wieder ganz andere Arten von Kragen zu sehen, die mit denen der Handschriften und der Thonfiguren wenig Aehnlichkeit haben. Sie sind gewöhnlich weit reicher, grösser und bedecken die Schultern wie ein Tuch; sie scheinen demnach aus einem weicheren Stoff bestanden zu haben, als die oben abgebildeten. Halsketten sind andererseits auf den Reliefs sehr selten, wogegen sie wieder an den Figuren von Palenque häufiger erscheinen und auch wieder in bekannten Formen, so z. B. mit dem medaillonartigen Mittelstück versehen. Im Allgemeinen muss man sagen, dass die Darstellungen der yucatekischen Reliefs in dieser Beziehung, wie in vielen anderen, einen auffallend abweichenden Typus zeigen.

10. Kopfschmuck. Der überladene, manchmal vollständig phantastisch übertriebene und kaum als solcher erkennbare Kopfschmuck ist ein charakteristisches Merkmal der centralamerikanischen Darstellungen überhaupt. Am kolossalsten sind diese Kopfzierden auf den yucatekischen Reliefs, wo sie manchmal ganz und gar in architektonisches Ornament übergehen. Dass die alten Maya's viele Sorgfalt auf die Haartracht verwendeten, berichten auch die spanischen Autoren; der Bischof Landa sagt darüber in cap. XX seiner Relacion:

„Sie trugen die Haare lang, wie die Frauen, am Scheitel brannten sie sich eine Art grosser Tonsur; ringsherum liessen sie das Haar wachsen, während die Haare der Tonsur kurz blieben. Sie wanden das Haar in Flechten um den Kopf mit Ausnahme eines Zopfes, den sie hinten wie eine Quaste herunterhängen liessen."

„Alle Autoritäten stimmen darin überein, meint ferner Bancroft (Native races vol. II), dass die Priester in Yucatan das Haar lang und ungekämmt trugen, oft getränkt mit Opferblut. Federn scheinen der übliche Kopfschmuck gewesen zu sein."

Auch hier passt die Landa'sche Beschreibung nur sehr mit Vorbehalt und nur als eine ganz allgemeine Charakteristik der Haartracht, wenn man mit dieser Beschreibung die Alterthümer vergleicht. Die Verschiedenheiten in Kopfschmuck, Kopfbedeckung und Haartracht sind bei den letzteren so überaus zahlreich, und es zeigen sich so mannigfache Formen und Arten, dass eine eingehende Besprechung derselben eine umfangreiche Arbeit sein würde. Man muss mit Bestimmtheit annehmen, dass gerade in der Haartracht und im Kopfschmuck die Standesunterschiede im alten Yucatan ganz besonders zum Ausdruck kamen, denn nur so lassen sich die zahllosen, verschiedenen Formen erklären. Krieger und Priester, hochgestellte Personen und Leute aus dem niederen Volke unterschieden sich höchst wahrscheinlich hauptsächlich durch die Haartracht. Die übrige Kleidung war für gewöhnlich, dem Klima angemessen, einfach, und so bot gerade der beliebte und mit Sorgfalt behandelte Kopfputz Gelegenheit zu allerhand Besonderheiten.

Bei dem überaus reichen Material sei hier nur das Wesentlichste hervorgehoben. Das theils am Kopf festgebundene, theils hinten lang herabhängende Haar, wie es Landa beschreibt, findet sich in der That nicht selten. Man vergleiche die Fig. 118 (C. C. p. 33 ob.); Fig. 119, (ib. 36 unten), mit der folgenden Figur der Yucatansammlung: Fig. 120,

[1]) Das Ohr kommt in der Schrift als Hieroglyphe in der Form der Fig. 117 vor, vgl. die Darstellungen des Durchstechens der Ohren im C. T. p. 18* oben.



indessen ist der Kopfschmuck in den meisten Fällen viel reicher. Sehr häufig ist, wie hier, das Haar oben auf dem Kopf zusammengebunden und mit Verzierungen und Federn umgeben, während es nach hinten lang, mit Federn und Bändern durchflochten, herunterhangt.

In den Handschriften ist folgender Kopfschmuck — eine Art von Schleifen oder Knoten — der häufigste: Fig. 121 (C. D. p. 68), Fig. 122 (C. C. p. 11), Fig. 123 (C. C. p. 11). Er kommt merkwürdiger Weise sonst nicht vor, weder auf den Reliefs noch an den Thonfiguren; wieder eine auffallende Eigenthümlichkeit der vier Mayacodices [1]. Dagegen finden sich im Uebrigen in den Formen der Haartracht manche Aehnlichkeiten zwischen den Handschriften und den Figuren der Sammlung. So kehrt der folgende Kopfschmuck aus der Dresdener Handschrift p. 19 oben, Fig. 124, vollkommen übereinstimmend an einer Figur der Sammlung [2]) wieder: Fig. 126 von vorn, Fig. 127 von der Seite.

Ein in der Dresdener Handschrift ziemlich häufiger Kopfschmuck ist ferner der folgende [3]): Fig. 128 (C. D. p. 27) u. Fig. 129 (C. D. p. 28 unten) vergl. auch Figg. 66, 69, 81 u. 82. Auch er hat Analoga in der Yucatansammlung, vergl. die Figg. 130, 131. und die mehrfach erwähnte Priesterfigur (Taf. XVII, Fig. 5). Es sind dies nur einzelne, beliebig heraus gegriffene Beispiele; die Formen sind, wie gesagt, so mannigfach, dass nur wenige offenbare Uebereinstimmungen zu constatieren sind. Auf den yukatekischen Reliefs zeigt der

[1]) Vgl. indessen den im Codex Bodley so häufigen Kopfschmuck, Fig. 125. Der Cod. Bodley zeigt in den Darstellungen eine auffallende Aehnlichkeit mit dem C. T. C.

[2]) Es ist die Figur mit dem eigenthümlichen Gesichtsschmuck, von der schon oben S. 213 die Rede gewesen.

[3]) Die Aehnlichkeit dieser Kopfbedeckung mit der auf aegyptischen Darstellungen so häufig vorkommenden (mit der Uräusschlange) ist frappant; und doch nichts als Spiel des Zufalls!



Kopfschmuck gewöhnlich ungeheure Federn, die vorn und hinten herabhängen, so dass man wohl eine gewisse Aehnlichkeit mit manchen Darstellungen der Handschriften erkennen kann, eine Aehnlichkeit, die aber mehr in dem ganzen Effekt, als in den Einzelheiten nachzuweisen ist. Die Palenque-Reliefs zeigen ebenfalls ähnlichen Federschmuck, indessen bei weitem einfacher und der Wirklichkeit mehr entsprechend, als die yucatekischen Reliefs.

Erwähnt sei noch ein unzweifelhaft kriegerischer Kopfschmuck [1]), der sich in den mexikanischen Handschriften ebenso findet, wie in den Mayacodices und an den Thonfiguren. Er hat in den ersteren die Gestalt der Figg. 132, 133 (aus dem C. Mendoza). Vergl. damit Fig. 134 (C. D. p. 60) und den folgenden Kopf einer Figur der Sammlung: Fig. 135.

Der Kopfschmuck der Frauen ist im Allgemeinen einfacher als der der Männer. Der reiche Federschmuck fehlt in den Handschriften bei ihnen, und statt dessen ist das Haar selbst in lange Strähnen geordnet, die theils über die Brust, theils über den Rücken herunterfallen. Die folgende Figur 136 stellt diese, in der Dresdener Handschrift am deutlichsten erkennbare Haartracht der Frauen dar.

Neben dieser kommt indessen eine andere Form vor, bei der das Haar auf jeder Seite des Kopfes zu einem Bogen geordnet ist, so dass die Gestalt einer 8 entsteht. Diese Haartracht findet sich in allen Mayahandschriften und an den Thonfiguren der Yucatansammlung. Auch in den mexikanischen Handschriften zeigt sich eine ähnliche Aufbauschung des Haares zu beiden Seiten des Kopfes, von der auch die spanischen Autoren, als im alten Mexiko üblich, berichten. Vergleiche die mexikanische Frauenfigur oben Fig. 85, ferner einige mexikanische Thonfiguren des Berliner Museums, die die Haartracht der Fig. 137 haben, aus den Mayahandschriften die Fig. 138 (C. T. p. 24), Fig. 139 (C. C. p. 35), Fig. 140 (C. D. p. 16), und endlich die beiden Haartrachten von Thonfiguren der Yucatansammlung in Fig. 141 und auf Taf. XVII, Fig. 2 dargestellt.

[1]) Vergleiche über diesen Kopfschmuck bei den Azteken die eingehende Studie: „Das Prachtstück altmexikanischer Federarbeit aus der Zeit Montezumas im Wiener Museum" von Zelia Nuttall (in d. Abhandlungen u. Bericht. d. K. Zool. u. Anthrop.-Ethnogr. Museums. z. Dresden N⁰. 7, 1887).



11. Geräthe und Verwandtes. Es seien aus dem reichen Material der Darstellungen von Geräthen, Waffen, Gefässen, und was sonst in Verbindung mit den menschlichen Figuren vorkommt, noch schliesslich einige Einzelheiten hervorgehoben; ein genaueres Eingehen auf diesen Gegenstand würde die Grenzen der vorliegenden Studie weit überschreiten. Die Waffen, welche in den Codices nicht selten sind, haben viel Uebereinstimmung mit den in den mexikanischen Handschriften dargestellten; an den Thonfiguren ist davon anscheinend gar nichts zu sehen. Das mexicanische Schwert mit Obsidiansplittern (*maquahuitl*) war neben der kleinen Axt, die LANDA beschreibt und abbildet[1], auch in Yucatan gebräuchlich; es ist auf einem Relief zu Kabah dargestellt.

Die in der Yucatansammlung vorkommenden Gefässe aus Thon haben im Allgemeinen ganz dieselben Formen, welche in den Mayacodices sich finden, man vergleiche folgende Nebeneinanderstellung: Figg. 142, 144, 146 (C. D.) mit Figg. 143, 145, 147. (aus der Yucatansammlung).

Auch eine besondere Art von hohen, schmalen Gefässen, die in den Handschriften in der Regel bei Opferhandlungen erscheint (vergl. besonders C. D. p. 25—28), ist in ihrer charakteristischen Form in der Yucatansammlung vertreten, vergl. Fig. 148 (C. D. p. 26, 27, C. p. 6*, 7* u. a., C. C. p. 40) mit den Gefässen der Sammlung in Fig. 149, die danach mit Sicherheit als Opfergefässe anzusehen sind.

Fächer, die in den mexikanischen Codices nicht selten sind, kommen auch in den Mayahandschriften vor, und auch eine Thonfigur der Yucatansammlung hält einen derartigen Gegenstand in der Hand: Fig. 150, vergl. den mexikanischen Fächer Fig. 151. Ganz ähnliche Formen finden sich in den Mayahandschriften, z. B. Fig. 152 (C. D. p. 25—28 oben) Fig. 153 (C. T. p. 35 oben). Eine andere Figur der Yucatansammlung hat einen Gegenstand von der Form der Fig. 154 in der linken Hand.

[1] Sie hat ganz dieselbe Form, wie in den Handschriften.



Die Darstellungen der webenden Frauen in C. T. p. 11* lassen diesen Gegenstand als ein Webeschiffchen erkennen. Dasselbe hat an der angegebenen Stelle des C. T. die Gestalt der Fig. 155.[1])

Die Resultate dieser vergleichenden Zusammenstellung, mit der selbstverständlich das Material bei Weitem nicht erschöpft ist, und die nur eine für den vorliegenden Zweck vollkommen genügende Hervorhebung der Hauptmomente beabsichtigte, sind in mancher Beziehung auffallend. Ein Hauptresultat ist: es fehlt ein einheitlicher Typus unter den sogenannten Maya-Alterthümern. Die Handschriften bilden eine selbständige Gruppe, die Reliefdarstellungen der Ruinenstädte Yucatans eine zweite, die Thonfiguren eine dritte. Untereinander gleichen sich wohl die Ueberreste der einzelnen Gruppen in manchen Punkten, aber nicht in dem Grade, wie dies der Fall sein müsste, wenn das ganze Material einheitlichen Ursprungs wäre. Unzweifelhaft als von den alten Bewohnern Mayapans herrührend müssen natürlich die architektonischen Reste in Yucatan angesehen werden; es ist indessen schon eingangs hervorgehoben, dass auch der Bischof LANDA es nicht für überflüssig hält, Beweise dafür beizubringen dass diese alten Bewohner ethnologisch identisch waren mit den Einwohnern Yucatans zur Zeit der Conquista. Und gerade diese architektonischen Reste zeigen auffallenderweise, in den Reliefdarstellungen besonders, mit mexikanischen Alterthümern eine Aehnlichkeit, die man in den Mayahandschriften und an den Thonfiguren nicht, oder doch nicht in dem Grade antrifft. Dagegen stimmt der Typus der Darstellungen in den Codices und der Thonfiguren weit eher mit den Alterthümern von Palenque und Copan überein; aber auch hier sind die Unterschiede noch zu gross, als dass man an eine einheitliche Herkunft glauben könnte. Es haben offenbar auf dem alten Kulturgebiet Mittelamerika's sehr verschiedene Einflüsse gewirkt; speciell sind Spuren des Einflusses mexikanischer Völker, wie z. B. der Azteken, im eigentlichen Yucatan unverkennbar. Verkehr und Handelsbeziehungen haben ja auch in der That zwischen Azteken und Maya's bestanden. Neben diesen Einflüssen nordwestlich angrenzender Völker zeigt sich aber ein anderer Kulturfaktor, dessen Ursprung südlich von der Halbinsel Yucatan zu suchen ist. Er ist anscheinend der eigentliche, autochthone Ursprung der centralamerikanischen Kultur, die bei den Mayavölkern die höchste Blüthe erreicht hat. Im Gegensatz zu den starren, eckigen, conventionellen Typen der mexikanischen Kunsterzeugnisse, tritt je weiter wir diesen Kulturfaktor verfolgen, eine weichere, zierlichere, und zugleich realistischere Form auf. Zu den Alterthümern, die diesen Einfluss zeigen, gehören die Reste von Copan und Palenque, die Mayacodices und ein grosser Theil der Thonfiguren der Yucatansammlung. Alle diese Umstände weisen auf ein Territorium südlich von der Halbinsel Yucatan als das eigentliche Centrum der mittelamerikanischen Kultur. Dort wird auch der Ursprung der amerikanischen Hieroglyphenschrift zu suchen sein, dort liegen die Wurzeln jener alten Bildung.

Welches Volk der Träger dieser Kultur gewesen sein mag, lässt sich schwer vermuthen. Für einen Zweig der Mayavölker spricht die Wahrscheinlichkeit. Zur Zeit LANDA's war die

---

[1]) Hierher gehört auch das *atlatl*, das mexikanische Pfeilschleuderholz, welches neuerdings von Dr. SELER (Siehe Vol. III (1890) dieses Archivs S. 137 & ff. und von Frau NUTTALL (Siehe: The Americ.-Antropologist. Wash. 1890. Vol. III N°. 4.) in den Codices in mannigfachen Formen aufgefunden wurde. Eine sehr eingehende Studie über den Gegenstand von Seiten der Frau NUTTALL wird in den Publikationen des PEABODY Museums erscheinen.

Blüthe der alten Kultur offenbar längst vorüber, von der früheren, kräftigen Entwicklung war nichts mehr zu spüren, die alte Geistesarbeit wurde nur lässig fortgesetzt; der Widerstand gegen die fremden Einflüsse war deshalb äusserst schwach. Schon damals haben in Yucatan nach den Andeutungen der spanischen Autoren einzelne Bauwerke einen fremdartigen Eindruck gemacht, ein Theil war vielleicht sogar schon verlassen und im Urwald begraben. Dass südlich von Yucatan in Guatemala und Chiapas schon zur Zeit der Conquista Ruinenstädte gelegen haben, wie noch heute, ist kaum zu bezweifeln. In diesen Gegenden, in einem Viereck, welches etwa durch den 14 und 18 Breitegrad und den 88 und 92 Längegrad von Greenwich begrenzt wird, muss denn auch lange vor der Ankunft der Spanier die autochthone Kultur ihre Blüthezeit gehabt haben. Ob nun die sogenannten Maya-Alterthümer sämmtlich von den yucatekischen Maya stammen, ist zu bezweifeln. Die Handschriften sind vielleicht aus jenem oben bezeichneten Gebiet (Tzendal?), und auch von den Alterthümern des Berliner Museums für Völkerkunde unzweifelhaft ein grosser Theil. Aus dem nördlichen Yucatan stammen sie wohl kaum. Sie sind Spuren und Reste des Einflusses höherer Kultur, die lange vorher im Süden geblüht hatte.

NOTES ON

THREE STONE ADZES

FROM SURINAM (DUTCH GUYANA) AND ON

EIGHT STONE IMPLEMENTS

FROM THE ISLANDS OF St. VINCENT AND St. LUCIA

BY

JOHN H. SPITZLY,

Military Surgeon Netherlands West-Ind. Army.

(With Plate XVIII).

During a prolonged stay (from 1884—1889) in the Colony of Surinam, I devoted some attention to collecting ethnological specimens and was one day much astonished to find several very finely worked, typical stone implements at the house of an acquaintance, the possessor of a gold mine on the Upper Surinam River, who told me, that his workmen came across the „stones" occasionally, whilst digging in the beds of old creeks, and that they considered them to be „thunderbolts" and believed, they had been hurled from some unknown region at a tremendous speed through the atmosphere, a theory, which seemed to them to account for the great depth from the surface, at which some of the specimens had been found.

I was assured, that in some instances, stone axes — two such are now in my possession — had been discovered seven and eight foot deep under the surface of the creekbed.

Knowing that numerous stone implements had been found in the adjacent Colonies of Demerara and Cayenne, Venezuela and most of the West Indian Islands (vide articles on

West Indian Stone Implements by E. F. IM THURN, M. A. in Vol. I and Vol. III. Part. 1. of *Timehri*, the Journal of the Royal Agricultural and Commercial Society of British Guyana) I thought it might be an easy task to get together a large collection of Surinam Stone implements. Experience taught me, however, that they were not so plentifully found as might be supposed, for I only came across two or three collectors in Surinam, who possessed what one might call a series of good specimens. One of these small collections was presented by the owner, Mr. SMITH, to my friend Dr. H. TEN KATE JUN., who described it in a paper published in „Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederl. Indië", 5 Volgr. IV. 1889.

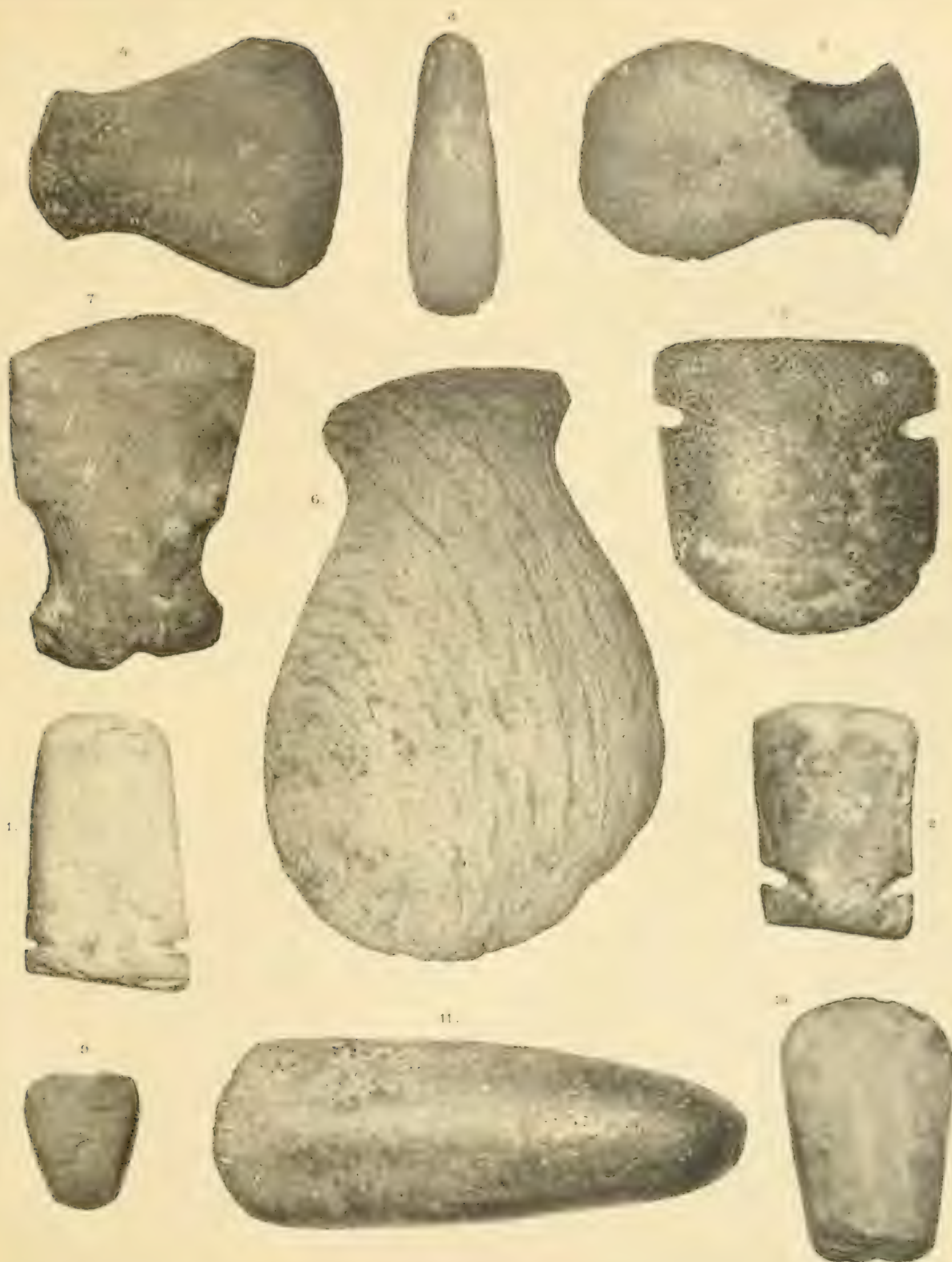
As regards two of the three specimens of stone axes or adzes from Surinam in my possession, they belong to what Mr. IM THURN calls the elaborate „carib" type and one of my specimens bears a remarkable resemblance to one of SIR THOMAS GRAHAM BRIGGS'-adzes, n°. 6, figured on Plate 8 in *Timehri*, Vol. III. Part 1, June 1884.

During several visits paid to the British Museum for the sake of seeing the collection there of West Indian and South American Stone implements, I was able, through the kindness of Mr. READ, assistant keeper of the Ethnological Department, to compare the actual adze from SIR GRAHAM BRIGGS' collection marked n°. 6, procured by Cap. ROGER from the Island of St. Kitts, with my Surinam specimen and to corroborate the remarkable similarity in form. The St. Kitts specimen is of larger size and of a different mineral substance. What struck me most was the undoubtedly intentional asymmetry of form in both specimens. If the St. Kitts specimen is a typical „Carib" form of stone implement, then I think I may without any hesitation place n°. 1 from Surinam into the same category, especially when we take into consideration that the old population of Guyana consisted principally of tribes of Carib origin, who, very probably, at some remote period or other, had migrated from their original Brazilian habitats in a northerly direction and spread themselves along the coastlands of Guyana and Venezuela and the chain of islands forming the Antilles.

This adze (Fig. 1) is of smooth soft stone of a light green colour (RADDE's Scale 15*t*) with deep and well defined grooves or nicks for attachment to a handle; the upper end presents a wellmarked concavity. The specimen was given me by Mr. JOHN C. BROWN, who found it himself on his goldplazza „Montana" near Berg en Dal on the Upper Surinam River. Mr. BROWN related to me, that he was watching one of his workmen, who was digging at a depth of some seven or eight foot in clayey soil mixed with auriferous sand, when the man's shovel struck upon what he thought to be a piece of rock. He took the stone up and examined it and found to his great astonishment, that it was quite unlike any stone he had ever seen in Surinam before. I might add, that I quote Mr. BROWN's narration, because he is a man of reliable powers of observation and a practical miner, who has spent many years of his life in exploring the rivers and creeks of the interior of Surinam.

Fig. 2. Another specimen of stone adze from the interior of Surinam. I do not think, that the British Museum possesses a specimen of this remarkable shape.

It presents the typical form of a hatchet, being broader at the cutting end, than where intended to be attached to a handle. The grooves are deeply worked and run in a slanting direction towards the upper part, which is only slightly concave. The asymmetrical proportions and the deeply cut grooves force me to consider it as a type resembling



J.R.Gotz, London Phot.

the foregoing one, although the breadth of the cutting edge gives it a rather different appearance. (Colour: R. Sc. between 32*l* and 32*n*).

Fig. 3 presents a somewhat different form to the specimens already described, on account of the measurement of the total length hardly exceeding the breadth. As Fig. 3 shows, this was a much larger and more powerful instrument. The collection at the British Museum contains a couple of small specimens from Guyana (?) somewhat resembling this one, except that they have symmetrical proportions. In the case containing ethnological objects from Brazil is to be found a beautiful specimen of a stone implement very much resembling the one now under consideration. It is attached to a stout wooden handle, thus evidently forming a very formidable weapon in the shape of a battle — or war-axe.

The material of which my specimen is made, is a stone of a mottled brownish grey (R. Sc. 5*c*) appearance and is very hard (easily scratches glass) and heavy. The asymmetrical proportions are sufficiently well marked. Much attention has evidently been bestowed upon polishing the sides, grinding the thin edge and working the deeply cut grooves or nicks, which run in a direction away from the upper end. This is slightly concave to facilitate the apposition of a handle. I believe that my specimen formed part of a war-axe, after a similar fashion to the one described above.

Fig. 4 and 5, from St. Vincent and 6 and 7 from St. Lucia also belong to what Mr. IM THURN calls the „Carib" type. I am indebted to Dr. DENELLY of St. Lucia for these four interesting specimens. The first three are very similar in shape and resemble the specimens pictured on Plate 7 in Vol. III. part. 1. of *Timehri*. N°. 7 presents a somewhat different form, having the upper and lower edges straight and showing a decided degree of assymmetry. The British Museum has many similar specimens, chiefly from St. Vincent, but assymmetry — a characteristic of much interest — is, I believe, hardly met with amongst them (Colours: Fig 4 R. Sc. 31*m*, Fig. 5. R. Sc. 33*q*. Fig. 6 R. Sc. 33*r*, Fig. 7 R. Sc. 34*o*.).

Fig. 8. A bladelike, grey (R. Sc. 31 p.) stone from the island of St. Vincent. It resembles the blade of a knife. The British Museum possesses some similar specimens.

Fig. 9. A small, hard, well polished green (R. Sc. 14*i*) stone with sharp cutting edge from St. Vincent. Amongst the specimens from Guyana presented by SIR R. SCHOMBURGK to the British Museum are to be found several heavy wooden cudgels into which similar stones are fixed. Even at the present time, one may occasionally come accross such *Aputús*, as the Surinam Indians call the heavy, and in many cases carefully ornamented pieces of wood, which I have seen them flourish in their festive dances; but I have not as yet seen stones fixed into them.

Fig. 10. A green, (R. Sc. 10*a*) hard, finely polished stone much resembling N°. 9 in shape, but larger from St. Lucia. The sides are quite smooth and the cutting edge is sharp. The British Museum possesses some similar specimens from the West Indian islands. This stone may possibly have served as a wedge for splitting logs of wood.

Fig. 11. A large chiselshaped stone implement from St. Lucia with a broad flattened end ground to a cutting edge and a tapering rounded upper extremity forming a handle. (Colour: R. Sc. 34*q*). This implement seems in every way adapted to the purposes of a strong wedge. The British Museum possesses some similar forms, but hardly anything so decidedly characteristic from the Virgin Isles.

All these specimens have been carefully photographed by my friend Mr. R. J. GOTZ, photographic engineer, and the plate represents the objects in one half their natural size.

UEBER ALTMEXIKANISCHE
UND
SÜDAMERIKANISCHE WURFBRETTER

VON

DR. HJALMAR STOLPE,
IN STOCKHOLM.

(Mit Tafel XV, Fig. 7 & 8).[1]

Durch Dr. ED. SELER's interessante Abhandlung p. 137—148 dieses Archivs angeregt, theile ich hier einige Notizen über ein Paar altmexikanische Wurfbretter mit, von denen wenigstens das eine, das sich im British Museum befindet, dem geehrten Verfasser unbekannt zu sein scheint, von besonderem Interesse aber ist, weil es unter Anderem die Richtigkeit der Vermuthung Dr. SELER's, das Material des Griffringes betreffend, vollkommen bestätigt. Es gehörte früher zu der berühmten Christy Collection (Inv. N⁰. 5226), wo

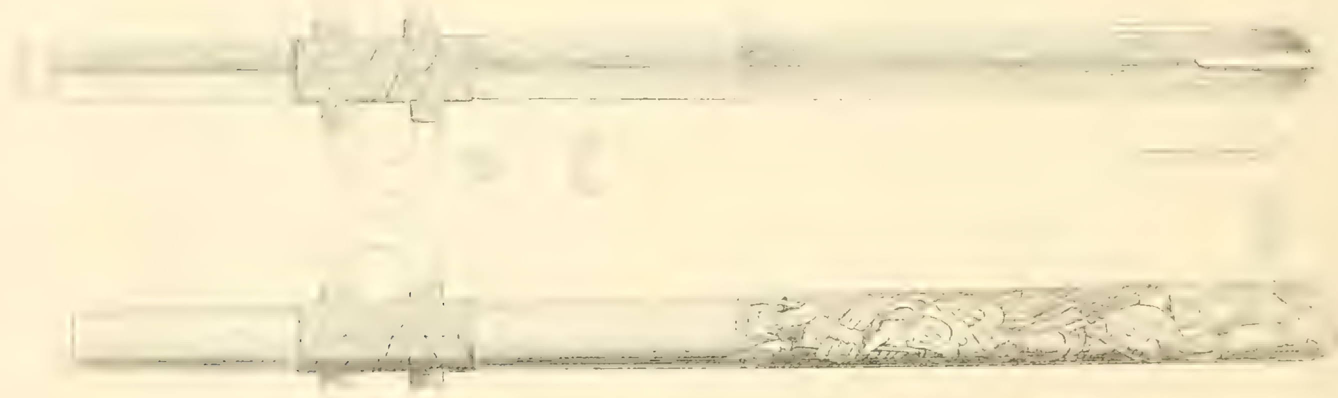


Fig. 1. Altmexikanisches Wurfbrett. British Museum, London.

ich im Herbste 1880 die hier ebenfalls mitgetheilte Skizze zeichnete, und ist später, wie diese ganze Collection, dem British Museum einverleibt worden. Ueber die Geschichte des Gegenstandes weiss ich nur mitzutheilen, dass es von Mr. FRANKS aus der ehemaligen KLEMM'schen Sammlung erworben und der Christy Collection geschenkt wurde.

[1]) Durch ein Versehen des Lithographen ist die Oese aus Muschelschale hier unrichtig schattiert. Dieselbe ist nämlich, wie aus Fig. 1 im Texte hervorgeht, in der Wirklichkeit scharfkantig, nicht cylindrisch. Die Vergoldung erstreckt sich auch ein Paar mM. länger nach unten als der Farbendruck zeigt.

Das Londoner Exemplar, Fig. 1, weicht nach Form und Verzierung von dem von Dr. Seler abgebildeten bedeutend ab. In der Form kommt es zwar Seler's Fig. 1 und 2 am nächsten, unterscheidet sich aber dadurch, dass die Rinne an der Oberseite sich über die ganze Länge des Geräthes erstreckt und dass keine Ornamente an den Seiten der, die ganze Breite des Wurfbrettes einnehmenden Rinne vorkommen. An der ziemlich stark gewölbten Rückseite findet sich eine einzige, in starkem Relief geschnitzte Figur, worüber unten näheres. Das meist charakteristische ist aber der Griff. Dieser besteht aus zwei, zu jeder Seite des Wurfbrettes befindlichen Oesen oder Halbringen aus Muschelschale, wahrscheinlich aus der Schale eines colossalen Spondylus, welche mittelst einer kunstvollen Umwindung mit baumwollenen Fäden befestigt sind. Die eine Oese war abgefallen und ist an der Skizze nur angedeutet. Ueber die Art und Weise der Befestigung, ob sich Löcher unter der Fadenumwindung befinden, ähnlich denen am Exemplar Dr. Lenck's (Seler's Fig. 3), oder ob die Halbringe an den Enden mit Einkerbungen zur sichereren Befestigung versehen waren, habe ich leider versäumt etwas zu notieren.

Das Wurfbrett ist 50,6 cM. lang, am oberen Ende 3,3 cM. und am untern 2,3 cM. breit. Es ist aus einem Stücke dunkelbraunen Holzes geschnitten. Die Form der Rinne erhellt am besten aus den Durchschnittszeichnungen. Der Grund der Rinne zeigt, bis ungefähr 23 cM. vom oberen Ende, Spuren von Vergoldung und undeutlichen Schnitzereien. In der Mitte der Rinne finden sich Spuren weisser Farbe, gegen die Seite schimmert rothe Farbe durch die Spuren der Vergoldung hindurch. Der Zapfen am oberen Ende der Rinne (siehe Profilansicht neben der Skizze) ist aus demselben Stücke wie das Wurfbrett selbst geschnitten. Die Rückseite des Wurfbrettes ist, wie gesagt, ziemlich stark convex, besonders in der Mitte (siehe die Durchschnittszeichnungen) und trägt oben die Relieffigur eines Gottes, der mit der rechten Hand einen Speer, wie es scheint, aus dem aufgesperrten Rachen herauszieht. Die Figur ist vollständig gekleidet und trägt an der Haube einen grossen Schmuck aus Federn, die an anderen Theilen der Ausrüstung ebenfalls vorkommen. Die Beine scheinen eine Art Hosen zu tragen und sind unter den Knieen und um die Enkel mit Ringen versehen. Die Sandalen sind deutlich erkennbar. Am linken Arme scheint die Figur einen ovalen Schild zu tragen. Welche Gottheit hier dargestellt ist, darüber will ich keine Vermuthung äussern, da es mir leider an hinreichendem Material zu derartigen Bestimmungen gebricht. Die Vergoldung erstreckt sich ungefähr ebenso weit wie an der anderen Seite; dann folgt die natürliche, dunkelbraune, glatte Fläche des Holzes.

Ueber die Art und Weise, wie das Wurfbrett beim Gebrauche gehalten wurde, hat Dr. Seler an den Zeichnungen der Codices die interessante Beobachtung gemacht, dass der Zeige- und der Mittelfinger diejenigen sind, die durch den Ring greifen. In der That zeigt ein diesbezüglicher Versuch — ich habe mir zu dem Zwecke ein Modell nach der Skizze angefertigt — dass wenn man den Daumen und den Zeigefinger durch die Oesen steckt, was jedenfalls möglich ist auszuführen, dieselben das Bestreben zeigen dem festgehaltenen Speere eine schiefe Richtung zu geben. Befolgt man dagegen die Anweisung der Codices, den Speer zwischen den zweiten und dritten Finger zu legen, wobei er zweckmässig mit dem Daumen und dem dritten, oder dem dritten und vierten Finger festgehalten werden kann, so kommt der Speer von selbst genau in der Längsrichtung des Wurfbrettes zu liegen. Die Sicherheit und Kraft beim Schleudern gewinnt ebenfalls sehr bei dieser Methode. Dies ist um so bemerkenswerther, als z. B. die Eskimo niemals den Zeigefinger zur selben Seite des Wurfbrettes halten, wie den Daumen. Wo nicht mit dem Zeigefinger um das

Wurfbrett gegriffen wird, verbirgt man ihn in einem Loche oder einer Grube auf der Rückseite des Geräthes [1]).

Eine vollständige Parallele zu der Konstruktion des Griffes am Londoner Exemplare zeigt das Fragment des Wurfbrettes aus einer Mumienhöhle der Hacienda del Coyote im Staate Coahuila, bei SELER Fig. 29 abgebildet. Die Oesen sind hier jedoch ganz einfach aus Schnüren verfertigt und das Ganze zeigt überdem einen weit einfacheren, vielleicht mehr für den praktischen Gebrauch geeigneten Typus, als das aristokratische Londoner Wurfbrett. Auch SELER's Erklärung der Zeichnung in Codex MENDOZA (SELER Fig. 4) erhält durch das Londoner Wurfbrett ihre Bestätigung. Das ist auch der Fall mit OVIEDOS (Hist. gen. y nat. de las Indias, Vol. III, 1851, Pl. I, Fig. 2, 3) Zeichnung des Wurfbrettes aus der Provinz Cueva, Panamá, auch von UHLE (Wurfhölzer der Indianer Amerikas, Mittheil. d. Anthrop. Gesellsch. in Wien, Bd XVII, 1887, Taf. IV, Fig. 11) wiedergegeben. Wahrscheinlich besass dasselbe auch an der anderen Seite eine Oese, wenn das betreffende Gebilde überhaupt als Oese bezeichnet werden darf und nicht etwa nur einen Sporn vorstellt, ähnlich demjenigen des unten erwähnten Wurfbrettes von Quito.

Dr. SELER's Annahme, dass die Codices fast immer den Ring in verdrehter Lage abbilden, kann man, mit dem Londoner Wurfbrette vor Augen, nur beistimmen. Die Abbildungen sind übrigens in jeder Hinsicht furchtbar stilisiert. Der Beachtung werth ist, dass unter den ziemlich variirenden Wurfbrett-Typen von Südamerika fast keine solche Griffvorrichtungen, wie an dem Londoner Wurfbrette, dem Fragmente von Hacienda del Coyote, oder OVIEDOS Cueva-Typus vorkommen. Man findet dagegen unter jenen häufige Parallelen zu den Gruben oder Löchern für den Zeigefinger, die für gewisse Eskimo-Wurfhölzer charakteristisch sind, so z. B. bei den *Cocamas* (Berliner-Museum), *Tecunas* (München) Fig. 2 [2]), dem Antioquia-Typus (Kopenhagen) [3]), sammt den *Purupurús* (Wien und München [4])) und den *Suyá* (Berlin), von UHLE (l. c. Fig. 1, 10 und 3) abgebildet, woran sich auch die Wurfbretter von den *Conibos* (Christy Collection 8914) Fig. 3, den *Campevas* Fig. 4, und den „*Chambiraguas*" (?), Fig. 5, schliessen. Dem Chambiragua-Typus scheint das Wurfbrett der Ozonauas (M. etnografico in Rom) am nächsten zu kommen.

Die beiden Fig. 4 und 5 abgebildeten Typen habe ich 1884 im Museo nacional in Rio de Janeiro gesehen und flüchtig skizziert [5]). Sämmtliche oben erwähnte Typen haben die Zeige-

[1]) Vergl. OTIS MASON, Throwing Sticks.... Smithsonian Report 1884, P. II, pag. 279—291. Dass auch durch die Süd-Australier das Wurfbrett zwischen dem zweiten und dritten Finger gehalten wird, sehen wir bei SMYTH, Aborigines of Victoria. 1878, Vol. I, pag. 310. Fig. 94. Cfr. UHLE l. c. Taf. IV, Fig. 15. Wie das von CHAMISSO (Werke, Leipzig 1836, T. II, Pag. 275) erwähnte Bambu-Wurfbrett auf der Insel Yap [*]) gehalten wurde, ist mir unbekannt. Wenn irgendwo in Europa sich ein solches Wurfbrett findet, wäre eine Abbildung desselben sehr wünschenswerth.

[2]) Da UHLE's Abbildung nicht ganz correct ist, (sein Original bei SPIX und MARTIUS giebt die Form besser) gebe ich hier eine andere nach meiner 1881 in natürlicher Grösse angefertigten Zeichnung. Dasselbe gilt, obwohl in relativ geringerem Maasse, von PIGORINIS Abbildung des Quito-Wurfbrettes (Atti della R. Academ. dei Lincei, CCLXXVIII, Vol. VII, Taf. I, Fig. 1).

[3]) BAHNSON: Ueber südamerikanische Wurfhölzer im Kopenhagener Museum. Dieses Archiv Bd. II. (1889) pg. 217—227.

[4]) Das Münchener Museum besitzt deren zwei, die den Wiener Exemplaren vollkommen ähnlich sind, das eine ein altes abgenutztes, das andere neu.

[5]) Da mir während des so kurzen Aufenthaltes der Fregatte Vanadis in Rio de Janeiro, nur sehr wenig Zeit für Arbeit im ethnographischen Museum zu Gebote stand, machen die Skizzen keinen Anspruch auf Genauigkeit, sondern geben nur den allgemeinen Habitus.

[*]) (Nach Meinung des Herrn SCHMELTZ dürfte hierunter das schon von KEATE auf den Palau Inseln beobachtete, und neuerdings von KUBARY wieder aufgefundene, Wurfbrett von Bambus (Siehe dieses Archiv I pg. 67 & 137) zu verstehen sein. Dasselbe wird in der, binnen Kurzem erscheinenden, zweiten Lieferung von: KUBARY, „*Ethnographische Beiträge zur Kenntnis des Karolinen Archipels*" näher besprochen werden).

fingergrube, die *Parupurú-*, *Sayá-* und Antioquia-Typen ausgenommen, bei denen sich das Loch findet. Noch eine andere Vorrichtung für das Festhalten des Wurfbrettes begegnet uns in Südamerika, nämlich ein zur Linken festgebundenes, spornähnliches Stück Knochen. Man könnte es mit den knöchernen Pflöcken an vielen Wurfbrettern der westlichen Eskimo vergleichen, wäre es nicht zur linken Seite placiert und damit entschieden für den Zeigefinger



Fig. 4. Wurfbrett der Campevas. Lg ungef. 75 cM.



Fig. 5. Wurfbrett der Chambiraguas (?) Lg ungef. 40 cM.





Fig. 2. Wurfbrett der [illegible]

Fig. 3. Wurfbrett der [illegible]

Fig. 6. Wurfbrett aus [illegible]

der rechten Hand bestimmt, der hier gerade wie an dem Cueva-Exemplar auf der linken Seite des Wurfbrettes liegt. Man findet diese Vorrichtung an dem eigenthümlich geformten, stockförmigen Wurfbrette aus Quito, ursprünglich in Padua seit längerer Zeit aufbewahrt, jetzt in Museo etnografico in Rom [1]). Wir sehen hier, Fig. 6, gerade das alte Vorbild für das „halbmoderne" Stück, das von Reiss von Riobamba mitgebracht wurde und von Uhle l. c. Fig. 2 abgebildet ist. Ich habe zwar das Original zu Uhle's Abbildung nicht gesehen, hege aber entschieden den Verdacht, dass die Abbildung verkehrt gestellt ist und dass was Uhle als Zapfen für den Speer zu halten scheint, gerade der spornähnliche Ansatz für den Zeigefinger ist, und dass das andere, mit Harz festgeklebte „unvollständige" Knochenstück den eigentlichen Zapfen vorstellt. Die Methode der Befestigung des grossen knöchernen Sporns mittels Festbindung stimmt vollkommen mit dem römischen überein, bei welchem auch der Zapfen mit Harz befestigt ist. Am Griffe kommt gar kein Harz vor. Zapfen und Sporn stehen in $^1/_3$ Drehung um den Stock einander gegenüber. Betreffs des ganz abweichenden brasilianischen Typus im Kopenhagener Museum, den Bahnson l. c. beschreibt und abbildet verweise ich auf seine oben citierte Abhandlung.

1) Pigorini. Di alcuni ogetti etnologici dell' Ecuador posseduti dal Museo preistorico ed etnografico di Roma. Atti d. Acad. d. Lincei, CCLXXVIII, Ser. III. (Memorie) Vol. VII, 1881, p. 36–46. Tav. I, II.

Zuletzt ein Paar Worte über das altmexikanische Wurfbrett in Museo etnografico in Rom, über dessen Aussehen Dr. Seler nichts mittheilt. Die Abbildung, die ich 1881 davon anfertigte, ist leider eine Abreibe-Kopie, woran zwar die allgemeine Konfiguration der Schnitzereien zu unterscheiden ist, die aber in ihrem unretouchierten Zustande zur Reproduktion nicht gut brauchbar ist.

Der Form nach ist das römische Wurfbrett dem Londoner vollkommen ähnlich. Es unterscheidet sich aber dadurch, dass die Rinne schmäler ist, so dass sie nur ein Drittel der Breite des Geräthes einnimmt. Es nähert sich in dieser Hinsicht Seler's Fig. 1 und 2 und die Aehnlichkeit wird noch mehr dadurch erhöht, dass die beiden Seitenflächen mit Schnitzereien bedeckt sind, jedoch nicht mit Ornamenten, wie bei dem soeben angeführten, sondern mit einer Menge kleiner Figuren. Auch der Zapfen ist ornamentiert. An der convexen Rückseite begegnet uns ein dichtes, Bilderschrift-ähnliches Wirrwarr von wenigstens 4 grösseren, unsymmetrisch gestellten menschlichen Figuren und ornamentalen Zusätzen, die an der erwähnten Abreibe-Kopie nicht so deutlich zu unterscheiden sind, dass ich eine Beschreibung davon wagen kann. Das Gesagte mag indessen hinreichend sein um den allgemeinen Typus dieses Wurfbrettes anzugeben. Die Schnitzereien erstrecken sich 36,3 cM. vom oberen Ende des Wurfbrettes ab und sind an beiden Seiten stark vergoldet. Die Vergoldung läuft, gerade wie an dem Londoner-Geräthe, einige Millim. weiter nach unten, als die Schnitzereien. Dann folgt das glatte, braune Holz. Die Länge des Geräthes beträgt 56 cM. Oben ist es 3.8 cM. und unten 2 cM. breit. Seitliche Oesen für die Finger finden sich nicht; ob jemals welche dagewesen, konnte ich nicht entscheiden.

Hoffentlich wird diese unvollständige Beschreibung des römischen Wurfbrettes eine genauere, nebst befriedigender Abbildung und nöthigen historischen Notizen hervorrufen.

BEITRÄGE ZUR ETHNOGRAPHIE VON BORNEO

VON

J. D. E. SCHMELTZ,

Conservator am ethnographischen Reichsmuseum zu Leiden.

(Mit Tafel XIX).

I.

In der die Ethnographie der Inseln des Indischen Archipels veranschaulichenden Abtheilung des ethnographischen Reichsmuseums zu Leiden, nimmt der Theil, welcher die Gegenstände von Borneo umfasst, einen besonders hervorragenden Rang ein. Nicht allein dass sich hier jene, noch in alter guter Zeit durch Salomo Müller und Dr. Korthals gesammelten Schätze finden, sondern auch in neuerer Zeit noch gelang es Herrn Director Dr. L. Serrurier zwei bedeutende, mit vielem Verständnis und Liebe zur Sache angelegte Sammlungen, jene Tromp's aus dem Sultanat Koetei und die Aernout's aus den Doesondistrikten zu erwerben. Ein selten reiches Material, nicht allein für das Studium der Sitten und Gebräuche der Bewohner, sondern auch für jenes der aboriginen Kunstleistungen der Individuen jenes bunten Völkergemisches dieser grossen Insel, die Prof. Al. R. Hein



ex coll. mus. Lugd. Bat.

in seinem grundlegenden Werk [1]) zuerst eingehend zu schildern versuchte, bot sich demzufolge hier schon. In neuester Zeit hat nun die Borneo-Abtheilung durch eine Schenkung des Herrn Kapitan CHRISTAN, einen unerwarteten, hochst erfreulichen Zuwachs erhalten, der das Bild mindestens eines Theils derselben, namlich der Waffen und des sonstigen Kriegsmaterials, mit einem Schlage verändert. Reiche Serien verwandter Formen lassen uns dem Verständnis der Entwicklung derselben, oder des Ornamentes in Schnitzarbeit, etc., womit selbe geschmückt, einen Schritt naher treten, und die hohe Blüthe der Waffenschmiedekunst, worüber GRABOWSKY, u. A. [2]) berichten, wird uns erst beim Betrachten der vielerlei prächtigen Erzeugnisse derselben, die uns in dieser Schenkung vorliegen, völlig klar.

Eine Anzahl der interessantesten Gegenstande dieser Sammlung sind wir im Stande unsern Lesern, mit Zustimmung vorgenannten Herrn Direktors, hier nach und nach vorzuführen, um so auch hier einen Theil der flüchtigen Erscheinungen des Geisteslebens von der Erde verschwindender Völker, die wir in unsern Museen zu bewahren suchen, die aber trotz sorgfältigsten Konservierens einem mitunter jahen Verderben entgegengehen, in Wort und Bild festzuhalten (BASTIAN).

1. Hölzerner Schild. Inl. Name: *Kalijan*. Taf. XIX Fig. 1 [Kahajan].

Form und Verzierung der Aussenseite aus der Abbildung ersichtlich, die Augapfel des auf der Mitte des Schildes dargestellten, stylisierten Damonenkopfes sind aus Stucken Glas verfertigt. Die Figur des oberen Endes ist in der Abbildung etwas undeutlich gerathen, sie bildet in Wirklichkeit eine stylisierte, menschliche Figur in hockender Stellung, auf verschlungenen Schnorkeln ruhend. Zunachst des Vereinigungspunktes des schrägen Randes beider Enden mit den Seitenrandern, sind jedesmal drei Rotanstreifen mittelst durch das Schild hinlaufender Fasern quer über die Aussen- und Innenseite befestigt. Innenseite ohne Verzierung, längs der Mitte ein erhabener Rücken dessen Enden in der Form stylisierter Krokodilköpfe geschnitzt sind und dessen Mitte als Griff dient. — Länge 121, Breite 37 cM., Inv. N°. 761/228.

Dies Exemplar erinnert an das bei HEIN, op. cit. pg. 70, Fig. 42 abgebildete, ist aber schmäler, und durch die Querreihen ineinandergreifender Dreiecke, einem Ornament, das uns von keinem anderen Borneoschilde bekannt geworden, davon unterschieden.

2. Hölzerner Schild. Inl. Name: *Kalijan*. Taf. XIX Fig. 2 [Doeson].

Form ähnlich dem vorstehend beschriebenen, beide Enden aber mehr stumpf. Quer über Aussen- und Innenseite sind, zunächst des Vereinigungspunktes der schrägen Ränder beider Enden mit dem Seitenrande, fünf Rotanstreifen mit schwarzen, durch das Schild hinlaufenden und über die beiden aussern in Kreuzstichen, über die drei mittelsten in Zickzackstichen laufenden Fasern befestigt. Das Uebrige betreffs Form und Verzierung der Aussenseite, ist aus der Abbildung deutlich ersichtlich; für die Herstellung der Verzierung ist Oelfarbo verwandt. Innenseite des Schildes ohne Verzierungen, beide Enden des Mittelruckens gerade abgeschnitten und nach Art der bekannten Hampatong-Figuren geschnitzt; die Mitte zu einem runden Griff, unter welchem auf dem Schilde selbst eine ovale Scheibe geformt ist, gestaltet. — Lange 116, Breite 41 cM., Inv. N°. 761/229.

Dieses Schildes erwähnt auch HEIN, op. cit. pg. 172, der darauf dargestellten Kreuzehalben, die er mit der Figur des Swastika vergleicht, womit selbe indes kaum etwas gemein haben dürften. Die menschliche Figur soll augenscheinlich eine Frau vorstellen, wofür auch der eigenthümliche Kopfschmuck spricht, dessen Form an den oben pg. 197 erwahnten, von einer Batang-Lupar Frau bei Festen getragenen, erinnert

Die übrigen in der hier besprochenen Sammlung vorliegenden sieben Schilde stammen von Koetei, Berouw, Dayak Pari, Sampit und Kahajan und erinnern an manche der durch HEIN erwähnten soweit es die Ornamentik betrifft, stimmen aber mit keinem derselben völlig überein.

[1]) Die bildenden Künste bei den Dayaks auf Borneo. Wien 1890. [2]) Siehe oben pg. 89.

3. Pfeil. Inl. Name: *Tjikel anak penah bini.* Taf. XIX Fig. 8 & 8*a*.

Schaft und Spitze beide gleich lang, aus einem Stück Eisen verfertigt, und sehr gut damasciert in Wellenlinien en relief. Obere Hälfte der Spitze platt, die untere im Durchschnitt rautenförmig; da wo Schaft und Spitze sich vereinigen befinden sich einige kurze Widerhaken, während das untere Ende des ersteren von einem halbmondförmigen Ausschnitt für die Bogensehne versehen ist. Hölzerne, platt kegelförmige Scheide (Fig. 8*a*) mit abgestutzt kegelförmigem Obenende, das gleich dem unteren Ende vergoldet, während der übrige Theil roth lackiert ist. — Ganze Länge mit Scheide 38, Länge der Spitze bis zum Schaft 19, Dicke 0,9 cM. Inv. N°. 761/103.

Aus dem Schatz eines Sultans stammendes, antikes Stück; von derselben Form liegt noch ein zweites Exemplar in der Sammlung vor (Inv. N°. 761/104). Dasselbe ist mit dem Namen „*Tjikel anak penah lakki*" bezeichnet und weicht dadurch von dem beschriebenen ab, dass der Schafttheil nach oben in Form eines Blumenkelchs endet, aus dem der Spitzentheil hervorwächst.

Leider ist durch den Schenker keinem der beiden Stücke eine genaue Herkunftangabe beigefügt, was in so fern zu bedauern, als dadurch ein Fingerzeig gegeben wäre, welchem Dialekt die hier vorliegende Schreibweise beider Namen angehört. Herr Prof. H. Kern hatte nämlich die Freundlichkeit uns aufmerksam zu machen dass der erste Name „*Tjĕkĕl anak panah bini*", der zweite „*Tjĕkĕl anak panah laki*" geschrieben werden müsse und fügt hinzu dass, während die übrigen Worte der malayischen, das Wort „*Tjĕkĕl*" der javanischen Sprache angehöre, sowie dass keiner von beiden „Pfeil", sondern der erste „männlicher", und der zweite „weiblicher Pfeilhalter" bedeute.

Würde es sich demnach hier um keinen eigentlichen Pfeil, sondern um eine andere Waffe unbekannten Gebrauchs handeln, so würde dadurch Herrn Dr. Serrurier's uns gegenüber geäusserte Meinung, dass dieser Gegenstand keinenfalls als Bogenpfeil gedient haben könne, es sei denn höchstens als Geschoss für eine Armbrust, betreffs deren Verwendung auf Borneo indes nicht das Geringste bekannt, unterstützt werden.

Die Lösung der Frage ob Bogen und Pfeil einst auf Borneo in Gebrauch gewesen, welche sicher ein hohes Interesse beansprucht, bleibt also der Zukunft vorbehalten; unterlassen wollen wir indes nicht schliesslich auch hier noch darauf hinzuweisen, wie das untere Ende beider Stücke fast völlig dem der javanischen Pfeile gleicht.

4. Blaserohr. Inl. Name: *Soempitan Radja pahoeloean.* Taf. XIX Fig. 4 & 4*a* [Dayakländer].

Klinge gut damasciert, lancetförmig, verziert mit drei messingenen Nieten und zwei übereinandergelegten halbmondförmigen Figuren; gegen den runden Stiel scharf abgesetzt; Visier von Eisendraht, hakenförmig. Klinge und Visier sind einander gegenüber am obern Ende des polierten, von Areca-Palmenholz verfertigten Rohrs befestigt, durch vier um dasselbe gelegte breite, messingene Ringe mit, durch Umwindung mittelst tauartig gedrehtem Messingdraht angefüllten, Räumen zwischen sich. Um das untere Ende des Rohrs resp. die Blaseöffnung ist ein messingener Ring gelegt. Plat kegelförmige hölzerne Scheide (Fig. 4*a*) mit eichelförmigem Obenende, unteres Ende (Durchschnitt obenstehend) an einer Seite mit Schnitzarbeit en relief (Schnörkel) verziert; beide Enden roth lackiert, der übrige Theil der Scheide mit feiner Faser dicht umwunden und darüber hin braun lackiert. — Ganze Länge 215, Länge der Klinge 40,5, Breite derselben 4, Dicke des Rohrs 2,5, Länge der Scheide 47 cM. Inv. N°. 761/121.

5. Blaserohr. Inl. Name: *Belangah.* Taf. XIX Fig. 3 & 3*a*.



Klinge spiesförmig, sehr gut wolkig damasciert, mit langem rundem Stiel der gegen das Obenende des, aus lackiertem Eisenholz verfertigten Rohrs befestigt ist, indem dasselbe mit drei breiten, silbernen Bändern (deren eines in der Abbildung sichtbar) mit einem, durch Umwindung mit rothem Kupferdreht ausgefüllten, Raum zwischen je zweien, umkleidet ist. Das oberste Band bildet rund um die Oeffnung des Rohrs einen, mit Ornamenten in getriebener Arbeit ver-

zierten Kragen. Das Visier fehlt. Unterhalb des dritten silbernen Bandes ist ein fischgrätenartig geflochtener Rotanfaser-Ring um das Rohr gelegt. Die platt-kegelförmige Scheide, Fig. 3*a*, ist mit Ausnahme des knopfartigen Obenendes und des, an einer Seite mit schwarz, roth und grün gefärbter Schnitzarbeit en haut relief (stylisierte Blätter) verzierten Unterendes (Durchschnitt auf voriger Seite), gänzlich mit dicht aneinander liegenden, feinen Fasern umwunden und braun übermalt; übrigens sind beide Enden roth lackiert. — Ganze Länge 220, Länge der Klinge 43, Breite derselben 4,5, Dicke des Rohrs 2,5, Länge der Scheide 48 cM. Inv. N°. 761/130.

Antike Waffe eines inländischen Fürsten in den Dayakländern.

6. Blaserohr. Inl. Name: *Sangkoh dandang pahoeloean.* Taf. XIX Fig. 5 & 5*a*.

Klinge lancetförmig, nicht gut damasciert, beide obere Ränder schwach concav, Stiel platt, unten am breitesten. Schnorkelartig gebogenes Visier von Eisendraht. Visier und Klinge sind gegen das Rohr mittelst Umwindung des oberen Endes mit braungefärbten Rohrfasern und drei, zickzackartig geflochtenen, Rohrfaserringen befestigt. Ausserdem sind um die obere Hälfte des Rohres noch zwei ähnliche Ringe aus gelben Fasern gelegt. Scheide (Fig. 5*a*) ähnlich der Fig. 4*a*; aber beinahe gänzlich roth lackiert und nur mit drei schmalen Ringen von Fasern umwunden. Das Obenende schwarz gefärbt; die eine Seite des unteren Endes (Durchschnitt nebenstehend) mit vergoldetem Schnitzwerk in Blattmanier. Ganze Länge 219, Länge der Klinge 29,5, Breite derselben 4, Dicke des Rohrs 2, Länge der Scheide 45 cM. Inv. N°. 761/131.

Antike, durch Häuptlinge in den Dayakländern gebrauchte Waffe.

Für die beiden letztbeschriebenen Stücke findet sich keine Parallele in der reichen Serie von Blaserohren die das Museum besitzt; das Figur 4 abgebildete ist der messingenen Nieten halben, die bekanntlich auch als Verzierung der sogenannten Koppensneller (Schwerter) auf Borneo und an Beilen und Lanzen im Innern des Congostaates, hier jedoch meist von Kupfer vorkommen, und neuerdings von Virchow [1]) an einem Einschlagemesser archaeischer Form aus Macedonien erwähnt werden, von besonderem Interesse.

7. Prunklanze. Inl. Name: *Toembah djangat.* Taf. XIX Fig. 7. [Bandjermasin].

Klinge gut damasciert, zungenförmig, mit kurzem, rundem Stiel. Schaft von braunem Holz, glatt, mit messingener Büchse die an zwei, einander gegenüber gelegenen. Stellen einen flügelförmigen Fortsatz trägt, wodurch das Ganze einigermaassen an eine Lyra erinnert. Ausserdem ist die Büchse auf dem Raum zwischen beiden Fortsätzen mit einem eingegrabenen Ornament verziert. Platt kegelförmige, schwarz gefärbte hölzerne Scheide für die Klinge. — Ganze Länge 184, Länge der Klinge 19, Breite derselben 3, Dicke des Schafts 2, Breite des lyraförmigen Theils 12, Länge der Scheide 22 cM. Inv. N°. 761/114.

Attribut eines inländischen Fürsten. Aehnliche Formen sind, z. B. von Palembang, Sumatra bekannt, und liegt uns von dort ein Exemplar derselben, jedoch gänzlich aus Eisen geschmiedet, im Museum vor (Inv. N°. 370/2961).

8. Wurflanze. Inl. Name: *Boedjak.* Taf. XIX fig. 6. [Koetei].

Klinge glatt, blattförmig, beide Ränder beinahe in ihrer ganzen Länge meisselförmig geschliffen, während im untern Theil, wo solches nicht der Fall, sich einige Kerben befinden. Die Angel ist gegen den, von braunem Holz verfertigten, Schaft durch Umwindung des oberen Endes desselben mit Rotanfasern und drei, von Rotanfasern geflochtenen Ringen befestigt. Etwas unterhalb dieser Umwindung ist noch ein, von Rohrfasern geflochtenes Band um den Schaft gelegt. — Ganze Länge 270, Länge der Klinge 36, Breite derselben 8, Dicke des Schaftes 2,5 cM. Inv. N°. 761/123.

Obgleich nicht durch den Schenker als solche bezeichnet, dennoch, wie ein Vergleich mit anderen im Museum vorhandenen Exemplaren lehrt, für die Schweinejagd benutzte Lanze; durch die eigenthümliche Form der Klinge und die Kerben des Randes aber von den uns bekannten abweichend.

1) Verhandl. berl. anthrop. Gesellschaft 1890 pg. 344/345.

9. Messer. Inl. Name: *Pisau raut.* Taf. XIX fig. 9 & 9*a*. [Bandjermasin].

Glatte, hintenüber gebogene, aus einer Feile geschmiedete Klinge mit breitem Rücken; die dem Griff zunächst liegende Hälfte der Schneide concav und breit, die vordere convex und scharf und sich mit dem Rücken in einer scharfen Spitze vereinigend. Langer, von gelblichbraunem Holz verfertigter, cylindrischer Griff mit messingenem Stielring und knopfförmigem, mit Schnitzarbeit (Blätterkränze) verziertem Ende. Die aus derselben Holzart wie der Griff verfertigte Scheide, (Fig. 9*a*) besteht aus zwei Hälften die durch einen, um die Mitte gelegten Rotanring von fischgrätenförmiger Flechtarbeit und einen nahe dem Ende befindlichen Holzstift zusammengehalten werden. Das knopfförmige Ende ist mit perlschnurartiger Schnitzarbeit verziert, ausserdem finden sich einige Ringe etc. von solchem am breiteren Theil der Scheide, welcher eingermassen einem geöffneten Rachen ähnelt, aus dem der übrige Theil hervortritt. — Ganze Länge 49,5, Länge der Klinge 17, Breite der Klinge 3,5 cM. Inventar N°. 761/77.

Dies Messer ähnelt betreffs der Form den kleinen, seitwärts an den sogenannten „Koppensneller" (Schwertern) in besonderer Scheide steckenden kleinen Messern und dient für die Bearbeitung von Rotan.

10. Dolch. Inl. Name: *Lading tjara Arab*[1]). Taf. XIX Fig. 11 & 11*a*.

Glatte, doppelt gekrümmte Klinge, Schneide unterhalb des Griffs zweimal rechtwinklig ausgekerbt, und dann erst scharf. Die dem Griff zunächst liegende Hälfte des Rückens breit und mit leistenartiger, von sägezahnförmigen Einkerbungen versehener Verdickung längs beider Seiten der Klinge. Die andere Hälfte des Rückens scharf, concav, schnell an Breite abnehmend und mit der Schneide sich zu der Spitze vereinigend. Schwach gebogener, polierter Griff von braunem Holz, in Gestalt eines stylisierten Rehfusses. Die ebenfalls aus braunem Holz verfertigte, roh bearbeitete Scheide wie die vorhergehend beschriebene, das obere Ende an der Schneidenkante verbreitert, der Mundrand mit einigen Kerben (Fig. 11*a*). — Ganze Länge 30, Länge der Klinge 19,5, Breite der Klinge 3,5 cM. Inv. N°. 761/52.

Ostküste von Borneo.

11. Dolch. Inl. Name: *Lading tjara djawa*[2]). Taf. XIX Fig. 10 & 10*a*. [Bandjermasin].

Gerade, gut damascierte Klinge mit breitem Rücken der sich vorn mit der Schneide zu einer, mit der Mittellinie der Klinge korrespondierenden Spitze vereinigt. Beide Seiten der Klinge tragen Verzierungen en relief: karrikierte Menschengestalten, an die Figuren des Wajang erinnernd, Scolopender und zweimal zwei, über einander gelegte halbmondförmige Figuren. Griff rehfussförmig, gleich der Scheide von braunem Holz verfertigt und in der unteren Hälfte mit ringförmiger Grube. Die Scheide besteht aus zwei, mit Holzstiften an einander befestigten Hälften, der Mundrand der Scheide ist verdickt und trägt eine schnabelförmige Ausladung, deren Rand mehrfach eingekerbt, an der Schneidenkante. — Ganze Länge 37, Länge der Klinge 23,5, Breite der Klinge 3,5 cM. Inv. N°. 761/42.

Das letztbeschriebene Stück datiert aus sehr alter Zeit und ist, ebenso wie das vorhergehende betreffs der Form, wie ja auch der Name andeutet, auf fremden Ursprung zurück zu führen. Ob selbe nach fremden Modellen in Borneo selbst verfertigt oder ob eingeführt, ist durch den Schenker nicht angegeben.

[1]) *tjara Arab* = Arabischer Art. [2]) *tjara djawa* = Javanischer Art.

I. NOUVELLES ET CORRESPONDANCE. — KLEINE NOTIZEN UND CORRESPONDENZ.

XXV. Venezuelanische Thongefässe aus alter und neuer Zeit (Berichtigung). In vorgenannter Arbeit sind auf Seite 173 Zeile 3—6 von unten zu streichen und dafür zu lesen: „Vielleicht war die hier beschriebene Figur ein Gefäss, in dem man irgend welche werthvolle Dinge, wie z. B. Goldstaub den Göttern darbrachte."

Caracas, 8 Nov. 1890. Dr. A. Ernst.

XXVI. Bemalte Menschenknochen von sieben Skeletten sind durch Prof. Wesselowski in zwei Gräbern in der Krimm, die von Prof. Grempler als cymbrischen Ursprungs erklärt werden, entdeckt worden. Derart bemalte Skelete finden sich, obzwar selten, auch im Innern Asiens.

XXVII. A new quarterly ethnographical publication is announced to appear this autumn at St. Petersburg under the title *„Jivaya Starina"*.

XXVIII. Dons au Musée Broca et à l'École d'anthropologie de Paris. — La magnifique collection des très nombreux crânes, ossements, spécimens industriels et objets artistiques provenant des indigènes de Vénézuela et antérieurs à la conquête, qui a figuré à l'Exposition de la dite République au Champ de Mars 1889, est donnée par MM. le Dr. Marcano et le général Guzman Blanco au musée Broca, et la collection d'objets d'archéologie et d'ethnographie de M. Arcos, provenant de la République de l'Équateur, qui a également figuré à l'Exposition de 1889, est donnée par leur propriétaire à l'école d'anthropologie de Paris. Sch.

IV. REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BIBLIOGRAPHISCHE UEBERSICHT.

Pour les abréviations voir les pages 11, 74, 125, 159, 200. Ajouter:

A. U. = Am Ur-quell. — **Cracovie** = Bull. Internat. de l'Acad. des Sc. de Cracovie. — **K. M. V.** = Veröffentl. aus dem Kön. Mus. für Völkerk. zu Berlin. — **R. G. I.** = Revue géographique internationale.

GÉNÉRALITÉS.

VI. Les origines de l'institution du mariage sont, on peut le dire, à l'ordre du jour. Il est donc intéressant d'avoir un résumé des opinions, émises par des autorités comme M. M. Post, Wilken et d'autres: M. le dr. A. Achelis (Z. G. E. p. 302: Die Geschlechtsgenossenschaft und die Entwickelung der Ehe) les développe, sans toutefois se prononcer directement pour la théorie de la primitive promiscuité des femmes. Dans un journal que nous n'avons pas encore eu l'occasion de citer, (A. U. II. p. 22; p. 48: Geheime Sprachweisen) M. F. S. Krauss rassemble différentes modes de s'exprimer par gestes ou par paroles convenues, en usage chez les Allemands et les Slaves méridionaux, en invitant ses lecteurs de lui en communiquer d'autres. Le même journal publie un article du prof. H. Gaidoz sur des offrandes votives, (p. 39: Ransom by Weight) emprunté au journal gaulois Cymmrodor. M. Garrick Mallery (Am. A. 3 p. 201: Customs of courtesy) publie des notes sur l'étiquette dans divers temps et chez différents peuples. Anthr. (p. 637: Le hêtre et sa valeur ethnographique) emprunte au journal américain Science une note très remarquable pour la migration des peuples aryens. Dans le même journal MM. J. Deniker et L. Laloy (p. 513: Les races exotiques à l'exposition universelle de 1889 Av. fig.) continuent leur revue anthropologique en décrivant les Annamites, les Javanais, les Tahitiens, les Néo-Calédoniens, les Peaux-Rouges. M. Alois Riegl (Altorientalische Teppiche. Leipzig. Av. 36 fig.) combat l'opinion généralement reçue que la fabrication des gobelins est d'origine orientale, et que cet art n'est parvenu à la France et aux Pays-Bas que par suite des croisades. M. D. G. Brinton, dans une nouvelle étude d'ethnographie comparée (Am. P. S. nº. 132 p. 39: On Etruscan and Libyan Names), suppose que les Tursha, qui sont nommés comme alliés des Libyens dans une invasion d'Egypte, environ 1300 ans avant J.-C., étaient des Etrusques qui, après leur défaite émigrèrent en Italie. M. le dr. Winternitz (A. U. p. 5; p. 34: Das Kind bei den Juden) reproduit un essai de M. S. Schechter, publié dans Jewish Quarterly.

L'article de M. G. Hirschfeld (Z. G. E. p. 277: Die Entwicklung des Stadtbildes) est illustré des plans de plusieurs villes anciennes. M. Salomon Reinach (Anthr. p. 552: Les découvertes de Vaphio et la civilisation mycénienne) croit reconnaître dans le tombeau de Vaphio, près de Sparte, des traces de l'art carien. L'étude des pierres à écuelles, (Pal. p. 123: Schalensteine in Palästina und im Alten Testament) inspire à M. le prof. H. Guthe une comparaison des pierres monumentales, trouvées en Palestine, avec les dolmens d'Occident. M. Tenne (Verh. A. G. p. 328) a fait l'analyse minéralogique des matériaux employés pour les haches recueillies par M. Aus'm Werth. Le catalogue descriptif, publié par M. Karl Schumacher (Beschreibung der Sammlung antiker Bronzen der grossherz. Sammlung zu Karlsruhe) est orné de fig. et de plusieurs planches.

EUROPE.

Commençons par le livre richement illustré de M. R. Munro sur les habitations lacustres (The Lake Dwellings of Europe. London). Des sujets préhistoriques plus restreints sont traités dans les Verh. A. G. par M. Buchholz (p. 367: Vorgeschichtliche Begräbniss- und Wohnstätten); M. Hartwich (p. 368: Weitere Ausgrabungen auf dem Urnenfeld der La Tène-Periode bei Tangermünde); M. F. Prochno (p. 312: Wendische Funde aus der Altmark). Le même bulletin contient encore une notice de M. Voss (p. 377) sur le résultat de fouilles dans la province de Hanovre, et des communications de M. L. v. Rau (p. 318: Mahlwerkzeuge und Mattiaci) et de M. J. Hunziker (p. 320: das rhätoromanische Haus). Ce dernier se rattache aux études que M. Virchow a faites sur les divers types d'habitations, qui ont donné lieu encore à une discussion (Corr. A. G. p. 102) sur un modèle de maison westphalienne du type saxon. Mentionnons à cet égard

la description des habitations très primitives des paysans de Twente, le pays des anciens Tubantes (N. v. d. D. 23 nov.), que nous avons lue avec d'autant plus de plaisir, que, malgré la très grande diversité de types existant aux Pays-Bas, ce genre d'études y est encore trop négligé. Le cinquième essai archéologique du doct. INGVALD UNDSET, publié dans Z. E. (p. 109: Ueber italische Gesichtsurnen. Av. 51 fig.) traite des urnes à face humaine.

A. U. (p. 24: Volksglauben) contient deux communications sur des superstitions en Bavière et au Holstein; une collection d'énigmes caractéristiques de la Norvège, par M. N. VOLKMANN (p. 15: Volkswitz in Räthseln); des communications de M. J. SEMBRZYCKI (p. 16, 46: Ostpreussische Sprichwörter, Volksreime und Provinzialismen); et de M. JAN KARLOWICZ p. 7, p. 36: Die Liebestaufe bei den Polen) sur une vieille coutume, dite „dyngus", qui consiste à se jeter de l'eau, les hommes et les femmes réciproquement, le second jour de Pâques. Le livre illustré de M. ALEX. BAUMGARTNER (Nordische Fahrten durch Skandinavien nach St. Petersburg. Freiburg i. B.) donne plusieurs détails de quelque intérêt. L'article de M. OTTO HEIN (Z. E. IV p. 146: Altpreussische Wirthschaftsgeschichte bis zur Ordenszeit), bien qu'ayant un caractère historique, n'est pas sans intérêt pour l'ethnographie. M. H. JENTSCH (Verh. A. G. p. 353: Vorslavische und slavische Funde aus dem Gubener Kreise. Av. fig.) nous ramène à l'archéologie. Ajoutons-y les études archéologiques sur la Podolie, par MM. CASIMIR PULAWSKI, G. OSSOWSKI, Cz. NEYMAN (Cracovie. Oct. p. 214: Comptes rendus de la Commission d'Anthropologie).

Le même bulletin contient un article de M. J. TALKO HRYNCEWICZ (Caractères physiques du peuple Ukrainien) et des communications de MM. S. UDZIELA, M. J. BAUDOUIN DE COURTENAY et M. S. WIERDZCHOWSKI. Mr. N. KHAROUZINE (Anthr. p. 618) rend compte d'un livre intéressant de M. J. N. SMIRNOFF sur les Votjacks, habitant le nord-est de la Russie d'Europe. Nous trouvons dans Metz (XII p. 26: Land und Leute der Karpathen) le compte-rendu d'un discours de M. K. E. FRANZOS sur les Uzules, montagnards sauvages qui, en partisans de la migration des âmes, ont beaucoup d'égards pour les ours. M. G. KUPCZANKO (A. U. p. 12; p. 43: Volksmedizin) communique quelques formules d'incantation des paysans russes dans la Bukowina; et le docteur H. v. WLISLOCKI (A. U. p. 19: Zigeunertaufe in Nordungarn) donne quelques détails sur les tziganes de Hongrie. S. G. R. contient une description détaillée de la Dacie romaine, par le prof. V. RUSSU (Silvania antica) avec un compte rendu des antiquités retrouvées (p. 337) et une étude sur le culte des dieux indigènes (p. 394). „Un Hellène" (R. G. sept. p. 185: Les Roumains), après avoir énuméré les éléments dont se compose la population de la Roumanie, prouve qu'un tiers environ est composé d'étrangers. Une légende bosniaque est publiée avec la traduction par MM. F. S. KRAUSS et T. DRAGICEVIC (A. U. p. 10: Die Menschwerdung des hl. Panteleimon); ajoutons-y la note du dr. PORDES (A. U. 2 p. 47: Trinkgefässe in Bosnien und im Herzögischen; et celle du prof. VIRCHOW (Verh. A. G. p. 344: Ein makedonisches Messer von archäischem Typus. Av. fig.).

ASIE.

M. H. KIEPERT (Z. G. E. p. 317: Die Verbreitung der griechischen Sprache im pontischen Küstengebirge) retrace les restes de la population grecque au nord de l'Asie Mineure. Les notes de voyage de M. G. SCHUMACHER (Pal. p. 65: Von Tiberias zum Hule-See) sont illustrées de 12 fig. d'ornements; M. J. v. KASTEREN (p. 76: Aus der Umgegend von Jerusalem) y ajoute quelques observations. M. CH. RABOT (C. R. S. G. 14 p. 464: Voyage dans le bassin de la Petchora, l'Oural septentrional et la Sibérie occidentale) donne quelques nouvelles notes sur les tribus indigènes de la Sibérie. M. GRÜNWEDEL (Verh. A. G. p. 347) fait une communication à propos d'une collection archéologique, envoyée de Tachkend par M. BASTIAN, en y ajoutant la reproduction des types principaux. Le livre de M. ALEX. HOSIE (Three Years in Western China. London) contient beaucoup de détails intéressants. M. H. CORDIER (Anthr. p. 547: Les Juifs en Chine) donne une notice sur les quelques centaines de Juifs établis en Chine depuis la destruction de Jérusalem par Titus. La femme japonaise fait le sujet d'un discours du dr. C. GOTTSCHE (Hamburg p. 97: Die japanischen Frauen).

La nouvelle livraison de J. I. A. (32 p. 49: Indian Architectural Details) est ornée de 9 pl. extraites du Jeypore Portfolio, avec texte par le dr. J. BURGESS; suit la traduction d'un article de M. E. SÉNART, publié dans la Gazette des Beaux-Arts à propos du livre de M. T. H. HENDLEY (Ulwar and its Art Treasures). Une étude du prof. E. PANDER sur l'iconographie du lamaïsme, avec un grand nombre de figures et de planches, est publiée dans K. M. V. (p. 45: Das Pantheon des Tschangtscha Hutuktu). Nous avons à signaler des notes de M. O. BÖHTLINGK (Morgenl. p. 495: Vermischtes) sur l'erreur qui fait supposer que les anciens Indiens avaient coutume d'exposer les filles nouveau-nées; de M. W. H. P. DRIVER (T. R. 2 p. 37: The Pohiras, a new or little known tribe in Santhalia) sur une tribu habitant l'intérieur du Bengale; du pandit HARA PRASADA SHASTRI (T. R. 2 p. 39: Notes on the superstitious Beliefs current in the Sundarbands). Des légendes indiennes sont racontées

dans T. R. (2 p. 42: Hindu Folk-Lore); par le pandit NATESA SASTRI (I. A. sept. p. 275; oct. p. 311: Folklore in Southern India) et par M. G. F. D'PENHA ib. pag. 314 Folklore in Salzette); le même auteur (ib. p. 285) fait encore une communication sur une chapelle dédiée à la sainte Vierge, près de Bandra, et sur des légendes qui s'y rapportent et dont l'auteur demande l'origine. M. J. F. FLEET (I. A. p. 269, 303: Sanskrit and old-Kanarese Inscriptions) publie de nouvelles inscriptions avec un fragment en fac-simile. M. EM. DESCHAMPS (C. R. S. G. p. 414: Les Veddas de Ceylon) donne des notes très intéressantes sur une tribu sauvage, qui diminue rapidement et ne compte plus que 200 ou 300 individus. Ils réalisent l'idéal des nihilistes, n'ayant ni Dieu, ni Roi, ni Loi, bref aucune organisation sociale, mais ils ont la crainte des démons. Ce qui est assez remarquable chez cette peuplade primitive qui ne sait pas même rire, c'est qu'au lieu d'une promiscuité de femmes, ils sont monogames, c'est-à-dire que, ne connaissant ni mariage ni adultère, chacun vit avec sa chacune par attachement mutuel — tant que cela dure.

M. MASSIE (Mars. p. 276) donne une esquisse de la vie domestique des Laotiens, très intéressante mais assez flatteuse. M. L. B. ROCHEDRAGON (ib. p. 262: Voyage aux ruines d'Angkor-la-grande II) insiste sur la différence entre les anciens Cambodgiens et les Khmers, „un peuple dans l'enfance, dont la domination ne remonterait qu'au XIVe siècle". Les articles de Gl. (p. 261, 275, 292: Sitten und Gebräuche der Annamiten) sont empruntés au livre de M. J. SILVESTRE (L'empire d'Annam); parmi les illustrations, nous remarquons „l'âme de soie", symbole en usage à l'occasion d'un décès. L'article de M. BARTET (Ann. nº. 164 p. 238: Langue et littérature annamites) contient la traduction de plusieurs pièces de vers.

M. C. STANISLAND WAKE (A. P. S. nº. 132 p. 81: The Asiatic Affinities of the Malay Language), en faisant le résumé des différentes opinions sur le sujet qu'il traite, appuie sur les relations du malais avec les langues tamil plutôt qu'avec la langue khmer. Ned. Zend. (4 p. 335: Semboer-soewoek, djôpé-montrô) donne quelques communications sur l'exorcisme aux Indes. La monographie de M. F. S. A. DE CLERCQ (Bijdragen tot de kennis der residentie Ternate. Leiden) offre plus d'intérêt pour la linguistique que pour l'ethnographie; les planches coloriées cependant sont intéressantes pour l'art textile.

AFRIQUE.

Le discours de M. GRÜNEWALD (Metz p. 53: Ueber die Rechtssitten und Rechtsanschauungen der Urvölkerstämme Afrika's) est une habile compilation de divers auteurs. Nous pouvons dire la même chose de la dissertation académique de M. L. HÖSEL (Studien über die geographische Verbreitung der Getreidearten Nord- und Mittelafrika's, deren Anbau und Benutzung. Leipzig). M. CARL ABEL a traduit l'essai du dr. W. PLEYTE (Zur Geschichte der Hieroglyphenschrift, Leipzig) sur les origines de l'écriture. Le R. P. A. LE ROY et Mgr. BAURET racontent dans M. C. nº. 1113, 1114: Au Zanguebar anglais. Une première tournée pastorale au Tanganika) leurs expériences dans l'Afrique orientale; M. PAUL REICHARD continue ses communications (D. K.-Z. p. 263: Die Wanyamuezi; M. A. J. MOUNTENEY JEPHSON (Emin Pasha and the Rebellion at the Equator) ajoute à son récit la reproduction de quelques objets ethnographiques. R. G. I. (175 p. 203: Les peintures des Boschimans) contient la description avec la reproduction des peintures remarquables de la caverne de Thaba Phatsoa; la transcription d'une série de mélodies nègres (nº. 176 p. 145; 178 p. 190) par le gouverneur de Lagos, M. MOLONEY; et un article de M. R. FLEGEL (p. 181: Tableaux de l'Ouest africain) avec une planche, représentant des coiffures de femmes Fellatahs. M. P. H. BRINCKER, missionnaire parmi les Hereros, consacre une étude très intéressante aux idées religieuses de ces tribus (Gl. nº. 21 p. 321: Beobachtungen über die Deisidämonie der Eingeborenen Deutsch Südwest-Afrikas); M. le dr. C. G. BÜTTNER (Verh. G. E. p. 398: Erinnerungen an meine Reise in Südwest-Afrika von Bersaba bis Okahandya) donne d'autres détails sur le même peuple et décrit leurs danses guerrières. Les notes du cap. E. KLING (ib. p. 348) sur une expédition dans l'intérieur de Togo, contiennent peu de matière ethnographique. M. M. QUEDENFELDT (Verh. A. G. p. 329: Verständigung durch Zeichen und das Gebärdenspiel bei den Marokkanern) publie ses observations sur les gestes au Maroc; et M. le dr. BAZIN (Anthr. p. 566: Étude sur le tatouage dans la régence de Tunis. Av. fig.) nous assure que le tatouage, très répandu, surtout chez les indigènes de race arabe, est un ornement et rien qu'un ornement.

AMÉRIQUE.

On se rappelle le bâton de jet qui, ayant abordé à la côte du Groënland, aurait prouvé l'existence d'un courant de mer à proximité du pôle boréal. Évidemment, tout dépend de la provenance, et c'est pourquoi M. JOHN MURDOCH en donne une description exacte (Am. A. p. 233: The History of the „Throwing-stick" which drifted from Alaska to Greenland). Après avoir mentionné le livre de M. GEORGES DEMANCHE (Au Canada et chez les Peaux-Rouges. Paris), et une nouvelle communication de M. ALBERT S. GATSCHET (A. P. S. nº. 132 p. 1: The Beothuk Indians III), où cette fois la linguistique tient une grande part, sur une nation d'Indiens éteinte depuis le commencement de ce siècle et habitant Terre-Neuve, il nous faut faire le sommaire des Proc. Am. Nous y trouvons

le compte rendu d'un discours du prof. H. Montgomery (p. 342: Aboriginal monuments of North Dakota); des notes de M. G. Bryce (p. 344: The Winnipeg Mound-Region); M. W. M. Beauchamp (p. 350: The Iroquois White Dog Feast); Miss Alice C. Fletcher (p. 354: The phonetic Alphabet of the Winnebago Indians); M. F. F. Payne (p. 358: A few notes upon the Eskimo of Cape Prince of Wales, Hudson's Strait); et des comptes rendus de discours prononcés par M. Alex. T. Chamberlain (p. 351: Algonkin Onomatology, with some comparisons with Basque), et par M. J. C. Hamilton (p. 364: The African in Canada). La notice de M. W. H. Holmes (Am. A. p. 217: A West-Virginia Rock-Shelter) est accompagnée d'une reproduction des pictographies trouvées sur les parois d'une cave; M. F. Webb Hodge (ib. p. 227: A. Zuñi Foot-race) décrit la cérémonie quasi-religieuse qui a lieu régulièrement dans la saison de plantation. Ajoutons-y les notes de M. A. F. Chamberlain (ib. p. 237: Notes on Indian Child-language); M. W. J. Hoffman (ib. p. 243: Mythology of the Menomoni Indians) sur les Indiens du Wisconsin; M. J. Owen Dorsey (ib. p. 263: Indian personal names), introduction à une monographie sur ce sujet, qui sera publiée prochainement par le Bureau d'Ethnographie. M. T. H. Lewis (ib. p. 269: Stone Monuments in Northwestern Iowa and Southwestern Minnesota) décrit et reproduit la figure d'un buffle, formée d'une centaine de cailloux; et M. James Mooney (ib. p. 259: Notes on the Cosumnes tribes of California) décrit une tribu à peu près éteinte. M. A. S. Gatschet (A. U. p. 1: Die Windhose) raconte une légende des Indiens Modocs. Le rapport officiel sur l'Occident des Etats-Unis, rédigé par le capitaine Geo. M. Wheeler (Report upon United States Geographical Surveys west of the one hundredth Meridian) forme un gros volume richement illustré de 38 planches, dont quelques-unes représentent des Indiens. Le chap. IV donne la statistique des tribus, sans autres détails ethnographiques.

K. M. V. (4 p. 117) contiennent une étude sur l'oeuvre du père Sahagun, écrite en langue aztèque, confisquée en 1577 et retrouvée depuis peu avec la traduction espagnole; puis (p. 182: Die sogenannten sacralen Gefässe der Zapoteken. Av. fig.) un essai sur les cérémonies religieuses par M. Ed. Seler. Il nous reste à mentionner le compte rendu d'un discours de M. A. E. Douglas (Proc. Am. p. 340: A portrait pipe from Central America) sur les pipes indiennes à propos d'une pipe précolombienne, trouvée à San Salvador, et une communication de M. R. Hartmann (Verh. A. G. p. 300: Peruanische Kartoffel-präparate Chuñu) sur une méthode ancienne, du temps des Incas, de conserver les pommes de terre.

Noordwijk, décembre 1890. Dr. G. J. Dozy.

V. LIVRES ET BROCHURES. — BÜCHERTISCH.

XVIII. Prof. Dr. Aurel v. Török, Grundzüge einer systematischen Kraniometrie etc.; ein Handbuch fürs Laboratorium. Mit zahlreichen Abbildungen. Stuttgart 1890.

L'ouvrage que M. de Török, professeur d'anthropologie à Budapest, vient de publier, n'est pas de ceux qu'on puisse analyser dans quelques lignes. Il faudrait plusieurs pages pour cela. C'est pourquoi nous sommes obligés de nous borner à appeler l'attention des anthropologistes à cet important travail. M. de Török se propose ni plus ni moins que de créer une nouvelle ère dans la craniologie, d'imposer une réforme totale de la craniométrie. Si l'on faudrait croire M. de Török, tout ce que l'on a fait en craniométrie, depuis Daubenton et Camper jusqu'à nos jours, serait absolûment de la peine perdue. La critique sévère des différentes méthodes craniométriques et l'essai d'une exécution finale de quelques anthropologistes, notamment de MM. Benedikt et Kollmann, font une impression pénible. Il faut avouer cependant qu'il y a du vrai dans quelques assertions de M. de Török, ce qui n'empêche pas que nous ne soyons pas du tout convaincus que le nombre infini de mesures linéaires, angulaires etc., etc., substituées par lui aux mesures prises jusqu'ici, soient beaucoup plus rationnelles et plus à recommander que le nombre restreint, dont on s'est contenté. Il parait d'ailleurs que M. le professeur de Török lui-même n'est pas sur de l'infaillibilité de son système. Ça fait un drôle d'effet, après l'exposé des milliers de nouvelles mesures et de formules, de voir que l'inventif craniologiste avoue: „..... démontrer dès à présent d'une manière convaincante la nécessité des plus de 5,000 mesures linéaires — on ne peut même pas y penser, et je déclare franchement et ouvertement que je ne suis pas capable de le faire —". Mais alors on se demande pourquoi M. de Török s'est-il-donc donné tant de peine? Quoiqu'il en soit, nous espérons dans l'intérêt de la science que M. de Török sera un jour à même de fournir la preuve indiscutable. que toutes ses innovations soient absolûment indispensables pour le progrès de la craniométrie. Jusque là nous nous permettrons une prudente réserve. Du reste, il n'y a que l'avenir qui puisse décider si la réforme de M. de Török ait véritablement une base sérieuse ou non. Il y a cependant d'autres points sur lesquels nous sommes parfaitement d'accord avec M. de Török. Comme lui,

nous sommes convaincus que la craniologie ait des cotés défectueux et que l'un de ces défauts est que l'on a trop négligé jusqu'ici la craniologie embryologique. D'autre part M. DE TÖRÖK a parfaitement raison en disant que l'anthropologie devrait fournir un puissant appui, non seulement à la psychiatrie et à la médecine légale, mais encore aux sciences médicales en général et aux beaux arts.

Dr. H. TEN KATE.

XIX. Ethnographische Rundschau. — Herausg. v. der Ethnogr. Sektion der Kaiserl. Gesellschaft der Freunde der Naturkunde, Anthropologie und Ethnographie bei der Moskauer Universität, unter der Redaktion des Sekret. der Sektion, N. A. JANTSCHUK. Moskau 1889, Heft II & III; 1890, Heft IV.

Der Präsident der Gesellschaft, der bekannte Iranolog Prof. Ws. MÜLLER giebt im 2ten Hefte eine Abhandlung „Anklänge iranischer Sagen im Kaukasus", welche, in Folge der langwährenden politischen Abhängigkeit Armeniens und Grusiens von Persien, die sich in der Ueberfülle persischer Worte im armenischen und grusinischen Lexikon dokumentiert, die Entlehnung iranischer Volkssagen und Epen sowohl durch die karswelischen (grusinischen) Sswaneten und Pschawen, als auch durch die iranischen Osseten nachweist und in einem, von Hrn. CHACHANOW stammenden Nachtrage eine lange Liste persischer, ins Grusinische übersetzter epischer Dichtungen vorführt. Daran schliesst sich im Hefte No. 1 d. J. 1890 (Heft IV der ganzen Sammlung) des Professors Abhandlung „Kaukasische Sagen von den Cyclopen", die in mingrelischen, ossetischen, daghestanischen (Dido) Varianten betrachtet werden, wobei, ausser der klassischen, griechischen Fassung des Polyphem-Mythus, ein Dutzend dergleichen aus dem Arabischen, Karelischen, Esthnischen, Rumänischen, mehrere deutsche, russische, französische, serbische, lettische zur Vergleichung herbeigezogen werden. — Heft II brachte uns ferner die Arbeit CHACHANOWS „Die Tuschinen", einen ethnographischen Umriss, in welchem nach eigener Anschauung das Land der Tuschinen, ihre Stämme, Lebensweise, Religion, Verhältnis zum Weibe, ihr Gewohnheitsrecht, ihre Poësie geschildert werden. Im bibliographischen Abschnitte, der, wie wir schon zu erwähnen Gelegenheit nahmen, eine wichtige Rolle spielt, wird das in der deutschen Litteratur schon besprochene, von der Kaiserl. Russ. Geogr. Gesellschaft in St. Petersburg herausgegebene, mit 10 Kärtchen gezierte, Werk des Prof. ANUTSCHIN „Ueber die geogr. Vertheilung des Wuchses der männlichen Bevölkerung Russlands" auf Grundlage der Daten der allgemeinen Wehrpflicht i. d. J. 1874–1883 im Vergleich mit anderen Ländern herbeigezogen.

Heft III bringt aus dem russischen Volksleben „Die Privat- und Gemeinde-Feiertage am Don" — „Die Macht des älterlichen Fluchs nach den Volkssagen des Gouvernements Charkow" — „Versuch eines Traumdeuters des westrussischen Volks", verschiedene ethnographische Notizen in denen u. A. die Bedeutung der Blumen beim russischen Volke besonders ins Auge gefasst ist. — Hr. ABASADSE brachte „Die Familiengemeinde bei den Grusinern", die aus mehreren Ehepaaren mit ihren Agnaten in einer gemeinsamen Wohnung (*Darbasi*) bisweilen 30, 50, früher selbst 100 und mehr Seelen fasste. So versicherte eine bekannte alte Frau im Gorischen Kreise des Gouvernements Tiflis, dass sie eine grosse Bauernfamilie gekannt hatte, in deren *Darbasi* gleichzeitig 25 Wiegen gestanden hatten (wobei übrigens bemerkt werden muss, dass die Kinder der Grusiner häufig 2—3 Jahre lang gesäugt werden). Die betreffende Hälfte dieser grossen Familie wird von einem erwählten männlichen *Uprossi-Kazi* (ähnlich dem pschawischen *mama-Kazi*, ossetischen *chizau* oder serbischen *domicin* für die äusseren Angelegenheiten und der weiblichen *uprossi-Kali* (pschawisch *diassachlissi*, ossetisch *aessin*, serb. *domacica* für die innere Hausordnung verwaltet. — „Die Feier des Neujahrs bei den Grusinern" stellt eine interessante Verquickung christlicher Begriffe mit alten heidnischen dar. — „Zwei Abhandlungen über kirghisische und ssartische Volksgesänge" von Hrn. GOTOWIZKIJ und Hrn. PFENNIG, sowie „Der Kirghisische Volksdichter und Sänger NOGOIBAI" von Hrn. IWANOWSKIJ (mit Notenblättern) führen uns in die Poesie und Musik dieses türkischen Volks ein. — „Aus den Materialien zur Ethnographie der ssyssolischen und wytschegodischen Syrianen", Nationale Götter (nach dem heutigen Volksglauben) von W. KANDINSKIJ. Die genannten Stämme leben an den Flüssen Ssyssol und Wytschegda des Kreises Ust-Ssyssolsk im Gouvernement Wologda und bilden mit den petschorischen und udorischen das finnische Volk der Syrianen, dessen alte Mythologie, mit christlichen Anschauungen verquickt, sich im chaotischen Stadium des Dahinschwindens befindet.

In der Bibliographie stossen wir auf eine ganze Reihe von Büchern von grossem Interesse für den Linguisten und Ethnographen, so das von Prof. Ws. MÜLLER besprochene Werk „Untersuchungen über die Mundarten der tscheremissischen Sprache" von M. WESKE, Lektor

der finnischen Sprachen an der Universität Kasan. — „ARANDARENKO's Mussestunden in Turkestan", einem grossen, inhaltreichen Werke, widmeten wir selber eine, nach Möglichkeit alles Faktische erschöpfenden Auszug in PETERMANN's Geogr. Mittheilungen (1890, Januar). — GR. WERESTSCHAGIN, ein mit Sprache und Volkssitte vertrauter Volksschullehrer, gab in den Abhandlungen der Ethnogr. Sektion der Kaiserl. Geogr. Ges. zu St. Petersburg einen Band „Die Wotiaken des Kreises Ssaragul im Gouvernement Wiatkä; der Lehrer am VI St. Petersburger Gymnasium *Lytkin* ein grosses Werk u. d. Titel „Das Syrianen-Land unter den permischen Bischöfen und die syrianische Sprache". Endlich zeigt hier noch Hr. CHACHANOW zwei, schon vor einigen Jahren erschienene, für die Ethnographie des grusinischen Volkes wichtige und interessante Bücher an: „DAVID CHISANASCHWILI's Sammlung pschawischer Lieder", Tiflis 1887 und eine Sammlung grusinischer Volkslieder", Tiflis 1886. — Aus der grusinischen Zeitung „*Iveria*" wird die Arbeit eines Anonymus herbeigezogen, welche die ursprüngliche Religion der Grusiner und ihre heutigen Ueberlebsel behandelt. Auf Grundlage der wanschen Keilinschriften vermuthet der gelehrte Verfasser, dass die Grusiner die Trias Armasi, Gazi und Gaima, parallel mit der babylonischen Trias Anu, Aea und Bel verehrten. — DAVID CHISANASCHWILI besprach ebendaselbst die religiösen Anschauungen und Feiertage der Pschawen, mit ihrem Kulte der Tamar-Mepe (Göttin der Heilkunde), Kopal (Beschützer der Heerden), Adgilis-Deda (Ceres) und Lascha (Kriegsgott Mars). Die Wahrsager und Opferpriester müssen sich der Berührung eines Weibes zur Zeit der Geburt enthalten, kein Schweinefleisch (sonst Hauptnahrungsmittel der Grusiner), keine Hühnereier essen. — Ebenso wichtig sind hier die Ethnographischen Briefe DSHANASCHWILI's, eines geborenen Ingeloi, über sein Volk. — In der Jakutischen Eparchial-Zeitung fanden wir eine packende Beschreibung des tragischen Opfertodes eines fanatischen Tschuktschen, die wir einer geographischen Zeitschrift (dem „Globus") mittheilten.

Heft IV (N⁰. 1 des Jahrg. 1890) ist, dank der Theilnahme der russischen Gelehrten und des gebildeten Publikums, zu einem noch stattlicheren Bändchen angewachsen und soll diese für die Ethnographie Russlands sehr interessante Zeitschrift unter der Masse des sich aufdrängenden Materials aus einer 3-monatlichen nächstens zu einer 2-monatlichen vergrössert werden. An der Spitze dieses Heftes steht des Prof. M. M. KOWALEWSKIJ's „Das Daghestanische Volksrecht" (lex barbarorum), worin der gelehrte Jurist u. A. den Fehler des Generals KOMAROW nachweist, die „Satzungen des Kaitagschen Uzmi Rustem", die älteste der auf uns gekommenen Sammlungen von Volksbräuchen (*adat*) dem XII Jahrhunderte zuzuschreiben, während dieses Handbuch des erblichen Volksrichters nicht früher als vor $2^1/_2$ Jahrhunderten entstanden sein kann, wenngleich die im selben enthaltenen Rechtsnormen an sich einen sehr alten Ursprung verrathen. — Prof. Ws. MÜLLER's vergleichend-ethnologischer Abhandlung „Kaukasische Sagen von den Cyclopen" haben wir oben schon Erwähnung gethan. — Der Ethnologie des russischen Volks sind folgende Abhandlungen gewidmet: „Todtengebräuche aus dem Onega-Landstriche" von KULIKOWSKI; „Anthropomorphische Vorstellungen in dem Glauben des ukrainischen Volkes" von M. K. WASSILJEW. Die Abhandlung „Der Rabe in der Volkslitteratur" von N. TH. SSUMZOW steht auf dem Standpunkte der vergleichenden Ethnologie. JADRINZEW's „Ueber den Kult des Bären, vornehmlich bei den nördlichen finnischen und türkischen Völkerschaften" verbreitet sich gleichfalls über ein grösseres Völkergebiet. — BOGAJEWSKIJ's „Umrisse der religiösen Vorstellungen der Wotiaken" behandelt ausser dem, in der Aufschrift genannten Gebiete, unter Anderem auch die *tamga*, das Erkennungszeichen der verschiedenen Geschlechter dieses über das Kama-Bassin verbreiteten Volkes. Eine Tafel ist der Darstellung der verschiedensten Abstufungen der Tamga gewidmet. — Eine ebenfalls umfangreiche Abhandlung P. NASAROW's führt den Titel „Zur Ethnographie der Baschkiren". — Nekrologe sind dem in Archangelsk verstorbenen Statistiker und Ethnographen GERHARD MINEIKO, dem in Wiatka verblichenen Linguisten (der Wotiaken) PERWUCHIN und dem jüngst in Tiflis hingeschiedenen Grusinologen und Archäologen D. Z. BAKRADSE gewidmet.

Die Bibliographie macht uns mit einer grossen Anzahl z. Th. recht umfangreicher Werke über die verschiedensten Völkerschaften des weiten russischen Reiches bekannt. In den Memoiren der Ostsibirischen Sektion der Kais. Russ. Geogr. Gesellschaft erschienen unter Redaktion des bekannten Reisenden in der Mongolei und Kenners der mongolischen und buriatischen Litteratur POTANIN's, als des Sekretärs der Sektion, Buriatische Sagen, gesammelt von CHANGALOW, SATOPLIAJEW, u. A., in denen die russische Version sehr glücklich den Charakter der buriatischen Erzählung bewahrt und von Anmerkungen begleitet ist, die den Leser mit den Charakterzügen des buriatischen Lebens und Glaubens bekannt machen. — Der bekannte moskauer Anthropolog, Prof. D. ANUT-

schin giebt eine eingehende Recension von N. Charusins „Die Russischen Lappen" (Umriss ihrer Vergangenheit und gegenwärtigen Lebensweise), Moskau 1890, 172 S. 4°. — eine Prachtausgabe der ethnographischen Sektion der Gesellschaft der Freunde der Naturkunde. Es ist dieses eine Monographie, wie sie der Recensent im Sinne hatte, als er in N°. 1 der „Ethnogr. Rundschau" die Aufgaben der Ethnographie Russlands zeichnete und erschöpfende Monographien verschiedener Völkerschaften des Kaiserreichs als eine der wichtigsten Aufgaben für das Studium der russischen Ethnographie hinstellte. Die zu wahrer Mode gewordenen Untersuchungen der Lappen durch westeuropäische Reisende und Forscher galten fast ausschliesslich dem norwegischen und schwedischen Zweige dieses Volkes. Der verstorbene Kelssiew, Dergatschew, Nemirowitsch-Dantschenko, Jefimenko, Buchakow und Ostrowskij thaten in letzter Zeit viel für die Erforschung der russischen Lappen — Charusin vereinigte das angehäufte Material, an der Hand eigener Forschungen, zu einem regelrechten Bauwerke. Die Lappen sterben nach Charusin und Dubin (für die skandinavischen) ganz und gar nicht ab, sondern vermehren sich, wenn auch nicht stark. Ungern vermisst man natürlich im reich ausgestatteten Bande Photographien von Lappen; eine kolorierte Tafel aber giebt, unter Anderem, 6 Beispiele lappischer Muster aus den Sammlungen des Moskauer Polytechnischen Museums, eine andere das Kostüm von Mann und Weib, eine Karte die Vertheilung der Lappen- und Russen-Dörfer über die Halbinsel Kola. — Prof. J. N. Smirnow's „Wotjaken", Histor. Ethnogr. Untersuch. in den Nachrichten der Ges. für Archäologie, Geschichte und Ethnographie an der Kasanschen Universität [illegible], wie das vorangezeigte Werk desselben Gelehrten über die Tscheremissen, die erste wissenschaftliche Behandlung der Ethnographie dieses Volkes, enthält u. A. auch eine Menge auf Autopsie gegründete Nachrichten über die ursprüngliche Organisation der Familie im gesellschaftlichen Organismus der Wotjaken. Prof. Smirnow behandelt auch in umfangreichem, historischem Abriss den allgemeinen Gang der Uebersiedelung der Wotjaken, ihren Einfluss auf die Kultur der Nachbarvölker und zeichnet auf Grundlage des vergleichenden Studiums der wotjakischen Sprache mit den ihr verwandten Sprachen der Permiaken und Syrjänen, das Bild der Kultur der permischen Völkergruppe vor ihrem Zerfalle in die genannten drei Völkerschaften. Weitere Kapitel sind der Charakteristik des äusseren materiellen Zustandes, der Betrachtung der allmählichen Entwicklung der gegenwärtigen wotiakischen Familie und Gemeinde, gleichwie der ausführlichen Analyse der religiösen Weltanschauung des Wotiaken gewidmet. Der Charakteristik der geistigen Natur ist ein besonderer Abschnitt eingeräumt.

Tiflis, 4/16 Juni 1890. N. v. Seidlitz.

VI. EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, NECROLOGIE. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN, NECROLOGE.

LII. **VIIIe Congrès des Américanistes à Paris. 15 à 21 Octobre 1890.** — Tout en laissant aux correspondants des journaux le soin de faire le récit des charmantes réceptions officielles, des soirées, gracieusement offertes aux membres du Congrès, d'énumérer les toasts, nous nous bornons à déclarer, que nous avons emporté un bien agréable souvenir de notre séjour à Paris et de l'hospitalité française, pour en venir le plus tôt possible à la partie scientifique, et surtout à celle qui intéresse plus particulièrement les lecteurs de ce périodique.

Le discours d'ouverture a été prononcé par le président du Congrès, M. A. de Quatrefages de Bréau, le doyen des anthropologues, auquel un demi-siècle d'études sérieuses assure à bon droit une attention particulière. Le savant professeur au Muséum d'Histoire Naturelle, dont les idées sont d'ailleurs bien connues, tout en désignant au genre humain une place isolée dans la nature, sous le point de vue intellectuel, esthétique et moral, se refuse cependant à admettre une différence bien tranchée quant au physique, entre l'homme et le reste du règne animal. Toutes les questions, relatives à la descendance de l'homme sont donc des questions de zoologie. Pour lui, les races se sont formées sous l'influence du milieu, l'hérédité tendant à conserver, à accumuler et ainsi à accentuer les divergences. L'existence de l'homme tertiaire n'étant plus une question pour l'honorable orateur, quant à l'ancien monde, il croit cependant que l'homme ne s'est montré en Amérique que pendant la période quaternaire, lorsque les grands froids apparurent subitement, chassant le gibier et l'homme avec lui. Quelques tribus errantes se seront réfugiées en Amérique, en passant par les eaux gelées du détroit de Behring.

D'ailleurs, à partir de la période glaciaire, chaque année un pont de glace se forme encore de nos jours entre les deux continents, à l'aide duquel plusieurs migrations consécutives ont eu lieu.

Suivre la trace de ces invasions, dresser la liste des migrations américaines — comme elle a été dressée par l'orateur pour la Polynésie — étudier

la mesure, dans laquelle ces peuplades émigrées se sont entre-croisées, voilà, selon l'orateur, la tâche des Américanistes.

Nous pouvons ajouter que, si M. DE QUATREFAGES et les autres savants, qui plaident en faveur du monogénisme ne parviendront peut-être pas à convaincre ceux, qui admettent une origine multiple du genre humain, d'autre part la doctrine du polygénisme est loin d'avoir passé à l'état de vérité acquise, et devra en tout cas subir bien des modifications, que les monogénistes sont appelés à suggérer.

Les quatre sections du programme sont les suivantes: Histoire et géographie, archéologie, anthropologie et ethnographie, linguistique et paléographie. Entre ces sections ont été réparties les questions à discuter, proposées par le comité d'organisation. Bien qu'on ne saurait qu'applaudir à la mesure de régler d'avance la suite des discussions, il aurait été préférable, que les membres du Congrès eussent reçu le programme quelque temps d'avance, afin de pouvoir se préparer. Les discussions à l'improviste sont toujours malaisées, et certain écrivain a dit avec un grand fonds de vérité: „je ne sais rien excepté ce que je suis en train d'étudier." Nous sommes portés à croire que par suite de l'inconvénient que nous venons de signaler, une grande partie des questions proposées a été passée sous silence.

Dans la première session l'origine du nom „America" a été discutée, et comme toujours les uns continuent à le dériver du voyageur Amerigo Vespucci, les autres de chercher l'origine du mot dans quelque dénomination locale, telle que Maracaïbo, Amerric, etc. Nous devons appuyer avec sympathie le voeu, émis par plusieurs membres du Congrès, que cette vieille question disparaisse à jamais des programmes américanistes. Le reste de la séance a été occupé par d'intéressantes communications sur l'histoire de la découverte de l'Amérique, sur d'anciens globes et cartes géographiques.

La deuxième session a été remplie en partie par la lecture d'un mémoire de M. D. CHARNAY, sur les analogies qui, selon lui, existeraient entre les civilisations précolombiennes américaines et celles de l'Asie. Tout en rendant un juste hommage à M. CHARNAY comme explorateur scientifique, nous sommes forcés à reconnaitre que ses comparaisons ne rentrent pas dans le cadre actuel de la science, qu'elles appartiennent à ce que les Allemands appellent énergiquement: ein überwundener Standpunkt. Il serait même assez facile d'augmenter encore les soi-disant analogies, citées par M. CHARNAY. Elles nous rappellent forcément les analogies, que KLAPROTH a tâché d'établir, il y a bien des années dans le Journal des savants, entre une quantité de langues asiatiques et américaines, en comparant leurs vocabulaires, et d'où il semble résulter, que n'importe quelle langue humaine est la soeur de n'importe quelle autre. De nos jours on s'est lassé de pareilles tentatives; on fait précéder la comparaison d'un long travail minutieux d'analyse, en tâchant de saisir les lois de transmutation des sons et en décomposant les mots dans leurs éléments primitifs.

Un travail pareil doit précéder toute comparaison des données dans le domaine de l'ethnographie et de l'archéologie. Avant tout il s'agit de bien connaître les choses, non seulement dans leur état actuel, mais encore dans leurs origines; surtout quand il s'agit de civilisations, qui nécessairement ont une longue histoire; il nous faut des monographies.

C'est pour cela que nous avons accueilli avec sympathie les laborieuses recherches des monuments de l'ancien Mexique, dont M. SÉLER de Berlin a communiqué les résultats dans la même séance. Après une communication de M. BEAUVAIS, dans le genre de celle de M. CHARNAY sur des influences chrétiennes précolombiennes en Amérique, le Marquis DE NADAILLAC, l'archéologue distingué, a donné la lecture d'un mémoire relatif aux premiers habitants de l'Amérique. Moins positif à cet égard que M. DE QUATREFAGES, il hésite de se prononcer sur la question, si les populations des deux Amériques sont autochtones ou bien si elles sont venues de l'Asie; quant à l'homme quaternaire, ses recherches ont confirmé son existence. M. l'abbé PETITOT, ayant séjourné pendant une longue série d'années parmi les Esquimaux, a ensuite communiqué une légende populaire, relative à leur origine. La séance s'est terminée par une conférence musicale de M. le dr. RAYMOND PILET sur les melodies des Guatémaliens, exécutées exclusivement à l'aide d'instruments à vent ou à percussion, à trois temps et dans le mode majeur, ce que l'orateur démontra en reproduisant plusieurs airs indigènes sur le piano.

La séance suivante a été consacrée à l'ethnographie et l'archéologie.

M. le baron DE BAYE présenta des flèches préhistoriques en silex, trouvées dans un mound (tumulus) près du confluent du Missouri et du Mississipi. Plusieurs photographies, gravures et dessins relatifs aux habitants de la Guyane française, aux Botocudos et aux Bacaïris, ont été presentés par MM. les drs. HAMY, et EHRENREICH de Berlin.

M. le dr. DENIKER de Paris a fait une intéressante communication sur les Fuégiens, et constata que cette population est réduite à 400 individus. Il rattache les Fuégiens au type ou à la variété de la race américaine, que l'on peut appeler: type paléaméricain. Cette race devait occuper jadis toute la partie de l'Amérique méridionale, située au sud

de l'Amazone, comme le prouvent les restes subfossiles ou très anciens, trouvés à Lagoa-Santa (Brésil), à Pontimelo et dans les Paraderos de la Patagonie. Actuellement seulement quelques peuplades isolées, comme les Fuégiens, Botocudos, etc. représentent encore ce type. M. Deniker présenta également au Congrès les épreuves de l'ouvrage, fait par lui en collaboration avec le Dr. Hyades, médecin de la marine, qui a séjourné longtemps à la Terre de Feu. C'est une monographie complète des Fuégiens, qui fait partie de la publication de la Mission française au Cap Horn, éditée par les Ministères de la Marine et de l'Instruction publique.

M. G. Marcel de Paris a extrait de plusieurs documents français inédits, appartenant à la fin du 17e siècle, tout ce qui intéresse l'ethnographie des Fuégiens, en y ajoutant un vocabulaire de plus de 300 mots ou expressions, recueillis en 1695 par le boucanier Jouan de la Guilbaudière.

M. de la Rada constata que les deux manuscrits, connus sous le nom de Codex Troano et Codex Cortesianus ne constituent qu'un seul ouvrage, assertion qui fut confirmée par M. Seler.

M. le dr. Vilanova y Piera de Madrid parla ensuite d'un squelette fossile, trouvé dans le bassin de la Plata, squelette qui présente des anomalies étranges, prouvant que l'homme quaternaire devait être exclusivement granivore en vertu de la condition de la denture.

M. Borsari de Naples présenta au Congrès le programme de la Société Américaine d'Italie, dont il est l'organisateur.

A la séance suivante des photographies ont été présentées au Congrès, par M. Girard de Rialle de Paris, reproduisant la dernière page de trois traités, passés en 1695 par le Gouverneur du Canada avec les Iroquois, et montrant les totems des tribus, tracés en crayon en guise de signature.

Après quelques communications linguistiques par M. M. Raoul de la Grasserie, Lucien Adam et Désiré Pector, l'excellent sécrétaire-général du Congrès, sur des idiomes américains, M. A. Pinard, connu par son travail sur les Aztèques, traita de la civilisation et des migrations des Caraïbes.

M. le dr. Delisle du Muséum d'Histoire Naturelle, qui s'occupe de la déformation crânienne, dite toulousaine et autres en France et en Europe, appela l'attention spéciale de l'assemblée sur les mutilations de cette nature, observées chez les Chinouks et les populations de même race du bassin de la rivière Columbia et de l'Orégon.

M. M. Daly de Paris présenta les plans de Copan (Honduras) et d'Utatlan (Guatemala) près de Santa-Cruz del Quiche; après quoi la séance se termina par une longue discussion sur le lieu de sépulture de Christophe Colomb, où participa entre autres le savant ex-empereur du Brésil, Dom Pedro d'Alcantara, protecteur du Congrès.

A la dernière séance le dr. Ignacio Altamirano, véritable descendant des anciens Aztèques, fier de son origine, et célèbre poète et savant, a fait part au Congrès d'un ouvrage auquel il travaille, sur les institutions de l'ancien Mexique. Par ses études il est arrivé à admettre que le Mexique était une démocratie militaire, administrée par deux magistrats, comparables aux consuls de l'ancienne Rome, dont l'un était chargé des affaires de la guerre, l'autre des affaires de la paix; il en conclut que la forme démocratique a toujours été en vigueur au Mexique, et que c'est ainsi que s'expliquent les catastrophes impériales d'Iturbide et de Maximilien.

A la fin de la séance une discussion a eu lieu sur la priorité de la découverte de l'Amérique, question déjà discutée dans une séance précédente et qui donna lieu à M. le Professeur Henri Cordier de déclarer que, pour ce qui regarde les Chinois, la question rentre dans le domaine de la fantaisie. On voit une fois de plus, que bien souvent les vieux adages disparaissent, dès que les spécialistes s'en occupent. Les travaux du Congrès étant terminés, la clôture est prononcée par le président.

Il nous reste à parler de la visite du Congrès à la section américaine du Musée Ethnographique du Trocadéro, le temps nous ayant malheureusement manqué de faire partie de la visite au Muséum d'Histoire Naturelle, avec ses immenses collections de crânes et de squelettes.

C'était une véritable attraction pour les ethnographes, que de se promener parmi ces vitrines, remplies des pièces les plus rares et les plus remarquables, sous l'aimable conduite du conservateur M. le dr. Hamy, qui nous a exposé l'arrangement et montré les détails, en puisant, pour nous les expliquer, dans la profonde érudition qu'on lui connait.

Les „collections des emigrés et du ci-devant clergé", qui forment la base du Musée [1] nous apprennent d'une manière frappante la grande force conservatrice dans les arts et les industries indiens; plusieurs objets, ayant été conservés pendant plus de 80 ans à Paris, sont absolument identiques avec de pareils objets, rapportés par feu le dr. Crevaux. Les anciens monuments de pierre s'expliquent par les coiffures en

[1] Voir les Origines du Musée d'Ethnographie et des Missions, par le dr. E. Hamy, in Revue d'Ethnographie. Tome VIII, nos. 4 à 6.

plumes des Indiens actuels, placées à côté; s' il y a des différences, ce sont des signes de décadence comme partout ailleurs. La question de l'importation du maïs en Amérique s'y montre résolue dans la négative sur les vases du Pérou. L'immense collection de ces vases est surtout intéressante sous le point de vue ethnographique, parce qu'elle nous fournit les moyens d'étudier à fond la vie sociale et morale, ou plutôt immorale des anciens Péruviens. Elle nous montre, combien sont supérieures les poteries de Truxillo à celles de Lima; elle nous apprend les différents procédés de moulage, celui à creux perdu et celui à bon creux; ainsi des fruits ont été reproduits en terre cuite avec toutes les traces du moulage sur nature. Par un singulier hasard, une figurine en or de la Nouvelle Grenade s'est retrouvée à côté de son propre moule, ramassé bien des années plus tard.

Passant à l'Amérique du Nord, la collection du Mexique surtout offre un intérêt particulier; tout un pantheon a été réuni par les voyageurs des Missions, et classé d'après les localités; les nombreuses divinités avec leurs attributs, toute une série de cachets pour appliquer les tatouages caballistiques, etc., etc. forment un ensemble des plus instructifs, tandis que les monuments reproduits en plâtre, d'après les excellents estampages exécutés par M. Charnay, nous rappellent les rites sanglants des anciens Mexicains et leur civilisation éteinte. Ce sont de précieux documents, qui un jour peut-être serviront à nous renseigner sur bien des questions, jusqu'ici insolubles. De jolis modèles nous montrent les habitations étranges des cliff-dwellers, et des Indiens Pueblos actuels, dont une petite collection ethnographique occupe la section de l'Arizona et du Nouveau Mexique. Nous y reconnaissons dans une figurine en terre cuite le prototype du „clown", qui a ensuite passé dans nos cirques. Les Peaux Rouges non-sédentaires, de nos jours, qui marchent rapidement vers la décadence ethnographique la plus complète, ont également contribué à former d'intéressantes sections de ce Musée, artistiquement arrangé, bien éclairé et vraiment didactique, qui mérite une attention plus grande, que celle que d'ordinaire on voue aux collections scientifiques.

La prochaine session du Congrès aura lieu en Espagne, où nous espérons retrouver plusieurs des savants, dont les rapports réciproques sont parmi les plus grands avantages des Congrès.

Leyde, 10 novembre 1890. Dr. L. Serrurier.

LIII. Gesellschaft deutscher Naturforscher und Aerzte. — Die nächstjährige Versammlung, wird zufolge des in Bremen gefassten Beschlusses in Halle a. S. stattfinden.

LIV. Nous avons reçu la nouvelle que M. le Dr. E. Modigliani est arrivé à Siboga et est parti pour le lac Toba.

LV. M. le Dr. Kunos est nommé professeur de la langue turque à l'université de Budapesth.

LVI. † M. A. Woldt, l'auteur du „Cultusgegenstände der Golden und Giljaken" (voir Vol. I) est décédé le 23 avril à Berlin. Sch.



